



**HAL**  
open science

**Aube de l'extériorité à l'ombre du monde : essai de création d'un récit du développement de la relation à autrui et à l'extériorité, de la naissance à quinze mois.**

Jonathan Chesnel

► **To cite this version:**

Jonathan Chesnel. Aube de l'extériorité à l'ombre du monde : essai de création d'un récit du développement de la relation à autrui et à l'extériorité, de la naissance à quinze mois.. Psychologie. Université Paris Cité, 2022. Français. NNT : 2022UNIP7069 . tel-04214871

**HAL Id: tel-04214871**

**<https://theses.hal.science/tel-04214871>**

Submitted on 22 Sep 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris Cité  
Ecole doctorale d'études psychanalytiques, ED 450.  
*Laboratoire CRPMS*

# Aube de l'extériorité à l'ombre du monde.

*Essai de création d'un récit : développement de  
la relation à autrui et à l'extériorité, de la  
naissance à quinze mois.*

Par Jonathan Chesnel

Thèse de doctorat de psychopathologie psychanalytique.

Dirigée par Rosa Caron.

Présentée et soutenue publiquement le 17 septembre 2022.

Devant un jury composé de :

Rosa Caron,	MCF HDR, université Lille 3/Paris VII,	directrice de thèse.
Pierre Delion,	professeur émérite, université Lille 2,	rapporteur.
Emmanuel de Saint Aubert,	directeur de recherche au CNRS,	rapporteur.
Agata Zielinski,	MCF/HDR, Centre Sèvres,	examinatrice.
Bernard Golse,	professeur émérite, Paris-Descartes,	membre invité.
Michel Libert,	pédopsychiatre,	membre invité.

« Cela apparaît clairement dans la théorie du phénomène transitionnel, où nous savons qu'à propos du cas banal où il y a un objet transitionnel, nous ne demanderons pas au bébé : « As-tu créé cet objet, ou bien l'as-tu trouvé ? ». Nous savons que les deux propositions sont vraies et que si l'objet n'avait pas été déjà là, il ne l'aurait pas créé, mais qu'en fait il l'a créé. Et c'est un concept tout à fait malaisé, à moins qu'on ne déclare simplement qu'il s'agit d'un paradoxe et qu'il nous faut l'accepter. J'ai le sentiment que ce paradoxe est d'une grande importance philosophique, mais il se trouve que je ne suis pas philosophe. Son importance concerne l'ensemble de la relation d'objet, quand les objets peuvent être vus créativement. »  
(D.W.W. par D.W.W., Winnicott, 2000, p 26/27)

« « Mademoiselle Albertine est partie » !  
Comme la souffrance va plus loin en psychologie que la psychologie ! »  
*Albertine disparue*, Proust, 1925.

## **Remerciements :**

À Rosa Caron, la directrice de cette thèse.  
Le thésard qui trouve, comme ce le fut pour moi,  
un tel appui chez celui qui dirige sa thèse, ne peut qu'avancer avec liberté et confiance.  
Elle a toujours su manier mes peurs, ma créativité, et mes réactions plus ou moins vives.  
Tout porte à croire que Mme Caron suit avec droiture un seul objectif :  
aider le doctorant à avancer sur son chemin.  
Être ainsi capable de se mettre au service d'autrui est certainement la trace, nous le pressentons,  
de capacités soignantes hors du commun.  
La dette est grande... nullement écrasante.

À Claire (mon épouse) et mes enfants.  
Sans qu'ils le sachent, mais de façon quotidienne,  
ils m'ont tant appris.  
Sans eux, je n'aurais pas pu être si confiant  
dans le caractère concret et vivant  
des théories parcourues et proposées.  
Sans eux, le travail clinique  
n'aurait pas la même saveur.

À tous les patients qui ont osé faire confiance  
et parler à celui qui tentait de les écouter.  
Rien de ce qui suit n'aurait été possible autrement.

À Michel Libert.

J'ai bénéficié, comme tant d'autres, du séminaire qu'il propose aux internes de la région, pour découvrir l'œuvre de Winnicott, dans un souci constant de l'articuler avec des expériences vécues à l'hôpital.

Tant par son goût pour Winnicott, que par sa façon de parler des patients et de l'expérience d'être soignant, il a certainement représenté quelque chose du maître.

Non pas au sens de ni Dieu, ni maître. Mais au sens où le maître transmet certainement tout autant un style, une façon d'être en rapport avec ce dont il est question, qu'un savoir et des connaissances.

Il avait dirigé ma thèse de médecine,

Sa présence dans le jury compte beaucoup.

À Bernard Golse.

Sa présence dans le jury est un honneur.

Ses livres et articles sont des modèles qui ont été inspirant. L'articulation qu'il recherche entre psychanalyse, phénoménologie et sciences cognitives, le refus des chapelles.... Tout cet ensemble constitue un modèle admiré.

Il était difficile de rêver avoir examinateur plus compétent et légitime.

Sans les articles nombreux sur la polysensorialité écrits par Mr Golse, il est indéniable que les allers-retours que j'opère entre la pensée de Merleau-Ponty et celle de Winnicott, n'auraient pas été possible.

À Agata Zielinski.

Cette thèse est faite pour valider durablement la participation déjà actuelle à la formation d'étudiants en médecine et maïeutique et d'interne de psychiatrie.

Je n'ai pas souvenir d'avoir assisté à des cours dont le style et la façon de procéder était aussi inspirants que ceux d'Agata Zielinski.

Elle semblait ne jamais faire cours pour dispenser du savoir et de la connaissance. Tout semblait organisé pour faire sentir, pour permettre des déplacements. Elle ne cherchait jamais à convaincre, ni à capter. Elle laissait l'étudiant libre de faire le chemin qu'elle permettait d'initier. Il y avait comme une façon d'être présente, tout en s'effaçant, pour ne pas boucher l'horizon ou risquer d'obturer la route.

Qu'elle me pardonne les imprécisions philosophiques de ce travail, mais, « il se trouve que je ne suis pas philosophe ».

À Emmanuel de Saint Aubert.

Le temps consacré est une faveur que ce soit pour le comité de suivi ou en étant rapporteur.

Sa présence dans le jury est une chance. Sans lui, il me semble que je n'aurais pas été en mesure de me guérir d'une sorte de fascination à l'égard de Merleau-Ponty. La puissance descriptive hors du commun de ce dernier a un tel pouvoir.

Sans ses prises de paroles lors d'un colloque sur Lévinas et Merleau-Ponty, il est certain que je risquais bien davantage d'opposer la façon lévinassienne de présenter le rapport à autrui et à l'extériorité, avec la façon merleau-pontienne.

La précision et la rigueur de sa pensée sont inaccessibles pour moi. Elles ne m'en paraissent que plus admirables, tant elles permettent de déplier des questions cruciales pour aujourd'hui, avec une démarche d'une finesse qui me semble des plus rares.

À Pierre Delion.

Ayant été interne dans la région où il était professeur de pédopsychiatrie, cela fait longtemps que Mr Delion consacre du temps à ma formation. Qu'il soit remercié du temps consacré à nouveau dans le comité de suivi et en étant rapporteur de ce travail.

Ses cours aux internes étaient tellement important pour ceux qui avaient soif d'une psychiatrie construite autour d'un noyau humaniste et ayant pour ambition d'aider les patients sur leur trajectoire humaine.

Il coordonnait le D.U. sur la psychothérapie institutionnelle. Ce D.U. aura été pour moi déterminant pour ne pas considérer comme évident ou normal tout un ensemble de fonctionnements actuels de la psychiatrie. Fonctionnements en grande partie mis en place à cause d'une carence chronique de moyen. Mais également, fonctionnements liés à des options théoriques et à une anthropologie philosophique qui ne permettent pas toujours de percevoir les gauchissements qui sont à l'œuvre.

Pierre Delion a donc eu, dans mon itinéraire, la fonction de faire apercevoir que ce qui se généralise n'est pourtant pas nécessairement la seule ou la meilleure option. L'habitude quand elle se prend a une force considérable. Elle infuse des postures qui deviennent des positions, sans même que nous nous en rendions compte. La façon d'être et de faire que l'interne observe devient progressivement ce qu'il reprend à son compte pour travailler. Il est irremplaçable d'avoir pu entendre, par lui, ou ses invités au D.U., des questions, remarques ou indignations qui faisaient voir autrement ce qui s'inscrivait, sans pouvoir être questionné.

Je tire finalement de ma rencontre avec Pierre Delion, une conviction essentielle : tout soin comporte, dans sa réalisation, une anthropologie philosophique implicite et une portée politique (que le praticien le veuille ou non). Charge à chaque praticien d'y réfléchir. Il s'agit d'ordonner le soin selon ces implicites pourtant capitaux. Cette tâche est inachevable. Elle n'en est pas moins passionnante et prioritaire aujourd'hui.

AVANT-PROPOS .....	p.6
<b>Chapitre I : DE NOTRE CADRE DE TRAVAIL À LA NÉCESSITÉ D'UN RÉCIT.....</b>	<b>p.15</b>
1.1 : Notre cadre de travail .....	p.15
1.2 : La nécessité, sur le plan clinique, d'un récit .....	p.21
1.3 : La possibilité, à niveau théorique, de réaliser un tel récit .....	p.23
1.4 : Commencer le récit .....	p.36
<b>Chapitre II : AU DÉBUT ÉTAIT L'INDIFFÉRENCIATION ? .....</b>	<b>p.41</b>
2.1 : Il y avait un accord scientifique... ..	p.41
2.2. : Significations à la notion d'intersubjectivité.....	p.44
2.3 : La relation à autrui et à l'extériorité au moment de la naissance .....	p.56
2.4 : Martin Buber ou la formulation du point de départ .....	p.69
2.5 : Reprise de Buber pour poursuivre une proposition personnelle .....	p.77
<b>Chapitre III : LE MONDE DE L'ENFANT, CELUI DE SES PARENTS .....</b>	<b>p.86</b>
3.1 : Le monde chez Merleau-Ponty .....	p.87
3.2 : La préoccupation maternelle primaire et la question du monde .....	p.106
3.3 : Merleau-Ponty et Winnicott appuis centraux de ce travail .....	p.118
<b>Chapitre IV : TROIS GRANDS MOMENTS, DEUX PÉRIODES .....</b>	<b>p.138</b>
<b>Chapitre V : DU POINT DE DÉPART, AUX CINQ/SIX MOIS, EN PASSANT PAR LES SOURIRES RÉPONSES. ....</b>	<b>p.143</b>
5.1 : Bases théoriques pour aborder cette période .....	p.144
5.2 : Quelques situations cliniques pour élargir et déplacer la question .....	p.147
5.3 : Réflexions à la croisée de ces différentes situations.....	p.165
<b>Chapitre VI : ÊTRE ASPIRÉ PAR LES CHOSES .....</b>	<b>p.183</b>
6.1 : Blandine la résistante .....	p.184
6.2 : Le neuf qui advient, chez beaucoup d'enfant, autour de cinq/six mois .....	p.218
<b>CHAPITRE VII : LA POSITION DÉPRESSIVE EN SON DÉPLOIEMENT .....</b>	<b>p.240</b>
7.1 : Géraldine .....	p.241
7.2 : Les angoisses du huitième mois ou l'accession au point de vue .....	p.266
7.3 : Position dépressive, manie, paranoïa .....	p.280
7.4 : La paradoxalité de la position dépressive doit demeurer irrésolue .....	p.293
7.5 : Position dépressive, accès à la culpabilité (sollicitude) .....	p.318
7.6 : Position dépressive et temporalité .....	p.331
7.7 : Mort et position dépressive .....	p.346
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>p.366</b>
Discussion et conclusion : les grandes lignes de ce récit .....	p.367
Des limites à ce travail qui réclameraient d'autres réflexions .....	p.382
Ouverture .....	p.387
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>p.393</b>
<b>ANNEXE – 1 .....</b>	<b>p. 398</b>
<b>ANNEXE – 2 .....</b>	<b>p. 401</b>
<b>ANNEXE – 3 .....</b>	<b>p. 429</b>

## – Avant-propos –

J'ai commencé mes études de médecine, puis je les ai arrêtées. Il me semblait que l'exercice médical me confrontait à trop de questions concernant l'existence humaine, sans jamais me donner beaucoup de moyens pour les porter. Enfin, ... c'est ce que je pourrais en dire aujourd'hui, a posteriori. A l'époque, ce qui me venait était plus radical, plus immature aussi, beaucoup plus à l'emporte-pièce. « La médecine ne s'intéresse pas aux personnes qu'elle soigne. Elle fait tout pour ne pas rencontrer autrui. Moi, c'est la rencontre qui m'intéresse. »

Cette formulation n'a évidemment aucun sens puisque la médecine s'y trouve personnifiée. Cette formulation tient aussi à deux choses. J'avais été littéralement séduit, premièrement, par un début de lecture de *Totalité et infini* (Lévinas, 1961). Ce livre envahissait mon vocabulaire et tout particulièrement la catégorie Autrui, que j'écrivais avec un « A » majuscule, comme le fait parfois Lévinas. Deuxièmement, j'étais entré en médecine pour faire psychiatrie et ce que j'avais vu dans mes stages me laissait, à l'époque, incapable d'envisager cette spécialité. Mon premier stage d'externe, en effet, m'avait confronté à des patients attachés et des sismothérapies. Une chose était tout de suite devenue certaine : je ne ferai pas psychiatrie, ce n'était pas pour moi. A vingt et un ans, assister à ces soins, m'avait angoissé.

Tout ce que dit Lévinas de cette rencontre qui se fait à partir d'Autrui et pas à partir de soi, me paraissait particulièrement important. A l'époque, pour le travail médical, je le traduisais ainsi : « pas à partir de mes compréhensions de la maladie, de mon appareillage technique... » Tout cela m'avait beaucoup parlé et, à l'époque, détourné du travail médical.

J'ai donc arrêté les études médicales à moins d'un an du concours de l'internat. Je n'ai repris que sept années plus tard. Pendant ce temps, j'ai rencontré pas mal de moyens pour porter les questions immenses auxquelles le travail médical m'avait confronté. Il me semble aujourd'hui qu'un des centres de ces sept années aura été la découverte et le travail de la philosophie. Je suis bien sûr revenu à Lévinas. Emmanuel Kant, pendant un temps, avait investi mon vocabulaire, et probablement ma pensée. Sa précision et sa logique m'avaient fasciné. Puis, la découverte de la phénoménologie a été un coup de cœur. Il s'est déployé dans le temps, au point de venir recouvrir mes connaissances philosophiques embryonnaires.

Au cœur de mes lectures, il y avait désormais un auteur principal : Merleau-Ponty. J'avais même tendance à me dire, sans jamais oser le prononcer à qui que ce soit : « De toutes les façons, Merleau-Ponty, il a tout compris, il a raison, ce qu'il a dit est inépuisable. » Une

chose me manquait avec Merleau-Ponty, c'était la possibilité d'une philosophie morale et politique à partir de son anthropologie philosophique que je considérais comme un chef d'œuvre. Je mettais sur le compte de sa mort prématurée cette absence, dans son œuvre. Je savais aussi que Claude Lefort, qui avait beaucoup travaillé à l'édition des écrits de Merleau-Ponty, était un philosophe reconnu en philosophie politique. En lisant Claude Lefort, je voyais bien la pertinence de ses propos, la possibilité de le lire avec l'œuvre de Merleau-Ponty en tête. En dehors de ce manque chez Merleau-Ponty, je restais probablement trop collé à sa pensée.

Bref, je risquais l'endoctrinement merleau-pontien. La puissance descriptive était telle que je restais trop souvent fasciné. Mais, cela avait au moins le mérite d'inscrire en moi, relativement profondément, ses positions et ses thèses. Seul Proust avait alors une sorte d'aura similaire au sein de mon univers. N'avait-il pas, lui aussi, des capacités descriptives immenses ? N'avait-il pas lui aussi cette capacité si rare de faire sortir la réflexion au raz de la description. Penser à même la description, décrire de façon à se mettre à penser, sans même s'apercevoir que la pensée est en train de surgir. Cela me semblait, et me semble encore aujourd'hui, une capacité rare et précieuse, partagée par Merleau-Ponty et Proust, même si l'un travaille cela au cœur de la fiction et du roman, là où l'autre fait œuvre philosophique.

Pour tout un ensemble de raisons sur lesquelles il n'est pas le lieu de s'attarder, je revenais à la médecine quasiment sept ans plus tard. J'étais plus à même de repérer ce qui demeurait possible, au cœur du travail médical, d'une rencontre de l'autre, de sa transcendance dirait Lévinas. La médecine pouvait même être, si les conditions d'exercice sont suffisamment libres et soignées, une formidable occasion pour permettre la rencontre. Je me sentais certainement aussi moins incapable de porter durablement ces questions immenses, d'y accompagner des personnes éprouvant ces questions dans leur chair, dans leur trajectoire de vie. J'étais entré en médecine pour être psychiatre, j'y revenais sans trop savoir pour quelle spécialité. Ce fut, finalement, la psychiatrie que je choisissais, il ne fallut d'ailleurs pas très longtemps, pour que cela se précise ainsi. Pendant l'internat de psychiatrie, il est assez vite apparu que la pédopsychiatrie m'intéressait et tout particulièrement la périnatalité. La clinique périnatale est le domaine où se situe cette recherche.

Pendant mon internat de psychiatrie, un séminaire remarquable était proposé aux internes, pour introduire à l'œuvre de Winnicott. Michel Libert et Emmanuel Adès proposaient aux internes de se confronter à des textes de Winnicott et d'y mêler leurs expériences cliniques.

Ayant davantage été informé par la phénoménologie que par la psychanalyse, l'œuvre de Winnicott m'est apparue particulièrement phénoménologique. Bien-sûr, il est pédiatre et psychanalyste. Bien-sûr, on ne trouve pas de référence à la phénoménologie dans son œuvre. Mais il me semblait que les paradoxes qui font le cœur de sa pensée sont également ceux qui

sont au centre des développements d'un certain nombre de phénoménologues. Je retrouvais moins ces questions dans la psychanalyse, chez les autres auteurs. Peut-être par ignorance. Il me semblait même que pour déplier les paradoxes winnicottiens, la phénoménologie pouvait être une aide précieuse, surtout Merleau-Ponty et Lévinas, bien-sûr.

Ayant maintenant une connaissance plus intime du travail de Winnicott, il est certain, comme il le dit lui-même, qu'il n'est pas philosophe : « Il se trouve que je ne suis pas philosophe. (Winnicott, 2000, p.27) » En certains endroits de son œuvre, il se méfie des philosophes. Il est tout aussi certain qu'il est d'abord un soignant de génie qui avait des capacités expressives très grandes, même si elles restent très souvent intuitives.

Il demeure assez clair néanmoins que les grandes questions de Winnicott, celles autour desquelles il n'a cessé de tourner, sont des questions qui hantent également la phénoménologie dans son ensemble, et tout particulièrement Merleau-Ponty et Lévinas. Même si les deux phénoménologues français abordent ces questions sous des angles différents de Winnicott et chacun d'une manière unique.

Voici quelques exemples des liens intuitifs qui s'ouvraient entre l'œuvre de Winnicott et les préoccupations des deux phénoménologues français. Dès 1956, Winnicott parle de l'aire transitionnelle d'une façon beaucoup plus large, que le simple objet du même nom. Bien sûr sa première manifestation est le doudou. Mais le doudou est la trace d'une aire qui s'ouvre avec une vocation bien plus large et importante. Cette aire transitionnelle doit permettre à la personne d'avoir un rapport avec des œuvres d'art, le fait religieux, la science, la philosophie, les récits... Il m'apparaissait de façon encore très intuitive que, comme le monde merleau-pontien, le transitionnel était ni-moi, ni non-moi, ou bien, et moi et non-moi à la fois. De la même façon, il me semblait que le paradoxe du trouvé-créé, cher à Winnicott, n'était pas sans faire penser à toute la réflexion merleau-pontienne concernant la chose. Qu'est-ce qui fait la chose de la chose pour le moi ? Merleau-Ponty semblait répondre en soulignant que c'est tout autant l'accouplement du moi et de la chose, que son caractère extérieur, transcendant, inépuisable et irréductible au moi. Il me semblait encore que la relation à un autre extérieur et total qui inaugurerait une certaine culpabilité n'était pas sans lien avec la philosophie de Lévinas. Il me semblait enfin que Winnicott était sans cesse travaillé par une question qui revient également très souvent chez Merleau-Ponty et Lévinas : comment du non-moi peut être investi personnellement, et demeurer néanmoins étranger ?

Tout cela restait intuitif. Cela avait d'ores et déjà un effet évident. J'avais l'impression que mes capacités cliniques s'accroissaient au fur et à mesure que ces liens s'esquissaient. Ce constat me poussait à tenter de déplier ces intuitions dans la thèse de médecine.

Peu de temps après la soutenance de cette première thèse, une question m'a été posée. Celle de devenir professeur de pédopsychiatrie au sein du Groupement des Hôpitaux de

l'Institut Catholique de Lille. Il s'agissait, à la faculté de médecine de pouvoir enseigner trois choses : la pédopsychiatrie – le peu que les étudiants en médecine ont à en apprendre pour passer le concours de l'internat ; deuxièmement, les aventures psychiques qui déterminent le devenir parent et le développement de l'enfant pour les étudiants en maïeutique ; et troisièmement, un cours sur la relation médecin/malade en deuxième année de médecine. Par ailleurs, je participe à la formation des internes de psychiatrie de la région, dans un séminaire qui existe depuis longtemps, dont j'avais bénéficié en tant qu'interne et qui s'intitule : « Pour ceux qui voudraient aimer la psychanalyse, mais... ».

La question se posait donc d'obtenir les qualifications universitaires pour devenir enseignant. Immédiatement, il y a eu un véritable désir de pouvoir bénéficier d'un temps pour préciser ce qui avait commencé à se travailler dans la thèse d'exercice. Ce premier travail avait à la fois apporté beaucoup d'appétence pour travailler sur ces questions et amené de la frustration. Je sentais bien que l'œuvre de Winnicott réclamait un travail plus approfondi. Je sentais bien également que mes intuitions demandaient à pouvoir se préciser. Agata Zielinski, qui participait au jury de ma thèse de médecine, m'avait fait comprendre, après la soutenance et donc en privé, que ma lecture de Merleau-Ponty réclamait de pouvoir être affinée. C'est certainement toujours le cas aujourd'hui, s'il est vrai qu'il y a chez cet auteur, de l'inépuisable.

Je commençais également à découvrir d'autres champs de recherche comme les statistiques bayésiennes ou les sciences du développement avec Stern et Trevarthen, par exemple. Stern a d'abord suscité un enthousiasme. Les statistiques bayésiennes me semblaient avoir un caractère extrêmement phénoménologique et redonner de la valeur à certaines intuitions psychanalytiques. Toutes ces approches demandaient à être abordées de façon plus intégrées, tant pour le travail clinique quotidien de la périnatalité, que pour la transmission à la faculté ou aux internes de psychiatrie de la région.

Nous prendrons le temps de détailler un constat : une sorte de récit du développement s'élaborait en moi. Il s'élaborait, que je le veuille ou non, aussi bien pour répondre à des nécessités cliniques, que pour être en mesure de transmettre, avec une clarté suffisante. L'axe principal de ce récit était celui des transformations du rapport à autrui et à l'extériorité. Le projet de cette thèse est double. Il s'agit premièrement de construire de façon réflexive le récit qui s'élaborait implicitement et comme malgré moi. Il s'agit deuxièmement, tout en le construisant, d'éprouver combien ce récit, loin de détourner le clinicien d'une attitude d'ouverture à ce qui se produit dans l'espace des consultations, permet au contraire, à celui-ci, de rendre possible son écoute, et l'aide, finalement, à se positionner avec une justesse plus grande. Cette justesse est en effet particulièrement incertaine entre écoute et prise de parole,

entre agir et non-agir, et enfin, entre point de vue de l'enfant, point de vue des parents et point de vue du clinicien.

Le lecteur pourra être attentif, tout au long de cette thèse, au fait suivant. Aucune des situations cliniques proposées ne sont là uniquement pour aider à construire le récit. Elles sont toujours également perçues, racontées et relues, en prenant appui sur les éléments de ce récit. Les situations de Blandine et Géraldine sont, à cet égard, exemplaires. Je m'appuie dessus pour permettre au lecteur de percevoir l'importance clinique des développements théoriques que je propose pour élaborer le récit du développement. Mais aussi bien pour Blandine, que pour Géraldine (et tant d'autres), il aurait été impossible d'approcher ces situations cliniques de la façon dont je l'ai fait, sans être également porteur des éléments du récit qui se composait déjà. Ce travail a donc bien plus les caractéristiques du cercle herméneutique (Ricœur, 1972). Mais l'on sait combien, pour Ricœur, ce cercle herméneutique n'atteint en rien la solidité d'un effort réflexif. Au contraire, il y a là quelque-chose d'indépassable. Sitôt qu'il s'agit d'un sujet inépuisable, et dès lors que celui qui écrit, tout comme celui qui lit, sont concernés personnellement et existentiellement, par ce dont il est question, la réflexion ne peut pas échapper au caractère circulaire. Espérons que ce cercle sera plus suggestif et heuristique que auto-référentiel et source de confirmation des présupposés choisis (puisque cette démarche expose nécessairement à ces dangers).

Cet avant-propos est suivi par une réflexion méthodologique concernant la possibilité et la pertinence d'un tel récit du développement, de la relation à autrui et à l'extériorité pendant la première année de vie<sup>1</sup>. Cette réflexion méthodologique commencera par une description de notre cadre de travail. Ce cadre est le lieu où le récit s'est élaboré et concomitamment, le lieu où il a trouvé sa confrontation avec la réalité clinique. C'est ainsi au sein de ce cadre, que ce récit a été éprouvé et a semblé pouvoir représenter une aide précieuse pour le clinicien. Après avoir décrit le cadre de travail où se situe cette recherche, il s'agira de montrer combien ce cadre réclame, pour des raisons cliniques, la création du récit du développement qui a été défini comme l'objectif principal de cette thèse. La partie méthodologique se terminera par une réflexion plus théorique et abstraite sur les conditions de possibilité d'un tel récit et la méthode qui en découle, pour l'élaborer.

---

<sup>1</sup> Pour des raisons de taille du travail et de temps imparti, il aura fallu se cantonner aux douze ou quinze premiers mois. Pour poursuivre ce récit au-delà des quinze mois, d'autres auteurs auraient certainement dû être abordés, d'autres problématiques également.

Nous commencerons ensuite le récit que nous évoquons. Ce récit se bâtera de manière chronologique<sup>2</sup> (nous ne pourrions justifier ce choix que lors de la reprise conclusive de ce travail). Le chapitre deux sera donc une réflexion sur le rapport à autrui et à l'extériorité autour de la naissance. Nous l'avons intitulé : « Au début était l'indifférenciation ? » Il s'agit d'une partie où la présence des situations cliniques est faible. Il y a, à cela, plusieurs raisons. La première est qu'elle concerne le début de la vie et qu'il est capital que ce début conserve une sorte de caractère énigmatique. L'observation et la description à elles seules, ne peuvent fournir l'appui nécessaire pour explorer cette énigme. En effet, plus les bébés sont jeunes et plus ils sont des sortes d'attracteurs des projections et des identifications. L'espèce humaine est ainsi conçue, il en va de l'humanité. Ceci signifie qu'il est d'autant plus difficile d'observer un tout jeune bébé, sans introduire tout un ensemble de conceptions, de croyances, d'idées reçues,...

La seconde raison qui explique le peu de présence de la clinique est que cette partie se penche sur un débat scientifique complexe et clivant. Peut-on parler d'indifférenciation, ou comme Spitz (1968) de stade non-objet ? Si cela est impossible, est-il pour autant souhaitable de parler d'une différenciation claire et précoce du moi et du non-moi ? Pour traverser ces questions, l'observation du nouveau-né où l'on peut si facilement projeter ce que l'on souhaite y voir, est de peu de secours. Il nous a fallu donc affronter quelques propositions théoriques qui ont une certaine autorité (Rochat, Stern, Trevarthen). Il a également été utile de proposer une sorte de phénoménologie de la naissance et d'avoir recours aux sciences cognitives (l'approche bayésienne). Ces deux approches combinées permettent d'écarter certaines apories concernant la façon de concevoir le rapport à Autrui et à l'extériorité autour de la naissance.

Cette partie se termine par deux situations cliniques très rapides et une proposition personnelle essentiellement appuyée sur les formulations de Buber, corrigées secondairement par ce que Rochat, Stern et Trevarthen et notre phénoménologie de la naissance, nous apprennent.

Le troisième chapitre est consacré à présenter une sorte de dialogue entre les travaux respectifs de Winnicott et Merleau-Ponty. Ils sont les appuis théoriques principaux de ce travail. Cela ne pouvait être justifié : c'est en m'appuyant sur eux que les problématiques principales ont pu être dégagées, pour organiser l'ensemble du récit que je tente de bâtir. Il fallait néanmoins faire davantage qu'en prendre acte. Déplier les raisons qui rendent leurs deux œuvres précieuses pour bâtir ce récit et pour la clinique périnatale représente donc le projet de ce chapitre de la thèse.

---

<sup>2</sup> Les spécialistes de Winnicott savent qu'il a lui-même tenté un tel récit (publié de façon posthume) dans un ordre anti-chronologique (cf. *La nature humaine*).

Grâce à Merleau-Ponty et Winnicott, il est possible de montrer combien est précieuse, pour la théoricien, comme pour le clinicien, une attention au jeu qui s'instaure entre le monde de l'enfant et ce que j'appelle le monde maternel (cf. ci-dessous pour la définition).

Il pourrait sembler surprenant que la présentation des appuis théoriques principaux arrivent après que le récit n'ait lui-même été commencé dans la partie précédente. En procédant de la sorte, cela permet d'échapper à une justification abstraite du recours à la phénoménologie pour la clinique et la théorisation du travail en périnatalité. Cela permet également de ne pas avoir à justifier le recours, largement majoritaire, au travail de Winnicott, sur le développement du jeune enfant.

Dans le chapitre sur l'indifférenciation, le lecteur aura déjà pu goûter combien une approche phénoménologique permettait d'entrevoir un chemin pour aborder une question fortement débattue au niveau scientifique. Il aura également perçu combien l'approche bayésienne en science cognitive invitait à s'intéresser à la phénoménologie et notamment celle de la perception. Il aura enfin goûté la façon dont cette phénoménologie de la naissance et les statistiques bayésiennes rendent certaines propositions de Winnicott particulièrement éclairantes. Ainsi, s'il n'est pas possible de véritablement justifier ce recours à Winnicott et à Merleau-Ponty, quelque-chose de leur rencontre aura déjà été amorcée et préparée par la partie concernant le début de la vie.

Le Chapitre quatre est particulièrement court. Il affronte un problème auquel le projet de récit venait s'affronter. En effet, selon les auteurs, sont proposées différentes chronologies, proposant des découpages divergents, pour présenter le développement pendant les quinze premiers mois de la vie. Pour bâtir mon propre récit, il était nécessaire de proposer quelques repères temporels saillants. Proposition qu'il faudra toujours se garder de réifier, mais qu'il n'était pas non plus possible de contourner complètement. Ce chapitre tente de faire le point par rapport à ces repères temporels qui sont en général présentés sous deux modèles développementaux principaux.

Le chapitre cinq est consacré à ce qu'il se produit pour l'enfant une fois qu'il a absorbé le choc de l'arrivée dans la vie extra-utérine. Il y a ainsi, pour le bébé, une sorte de stabilité qui constitue un régime de fonctionnement concernant la relation à autrui et à l'extériorité, pendant plusieurs mois. Cette stabilité s'étend du moment où le bébé acquiert les sourires-réponses, jusqu'au moment où il est aspiré par un intérêt pour les choses (en général entre cinq et six mois). Ce chapitre fait appel à de nombreuses situations cliniques. Il s'appuie ensuite sur la notion de rythme tel que Maldiney la propose et il se termine par une notion winnicottienne (« l'objet-subjectif ») qui semble de nature à désigner l'ensemble de ce régime, tout en pensant

sa dynamique. Dynamique dont il fallait effectivement conserver l'idée puisque entre six semaines et cinq mois, l'enfant change à une vitesse très rapide.

Le chapitre six se consacre à un moment particulièrement important du développement précoce. Il y a un moment où l'enfant est littéralement aspiré par l'intérêt qu'il porte aux choses. Il n'abandonne pas son intérêt pour autrui et la relation d'échange qu'il peut instaurer avec lui. Mais il se dirige bien plus vers les choses et cela commence à transformer son rapport à autrui et au monde. Nous pensons qu'il faut concevoir cette aspiration pour les choses comme le premier pas qui inaugure la prépondérance de la position dépressive dans la dynamique psychique. Nous aurons à justifier ce point. Pour le dire rapidement, ce moment du développement inaugure déjà le régime faisant suite à celui de l'objet-sujetif : celui du « sujet-objectif ». Mais, pendant cette étape de l'intérêt pour les choses, il y a comme un fondu, d'une extrême délicatesse, entre le précédent régime et le suivant. Ce fondu est capital puisqu'il rend compte du fait que les deux régimes ne se succèdent pas. Il s'agit de deux appuis importants qui doivent rester vivant et actuels, tout au long de la vie.

Dans ce chapitre, nous décrierons un peu plus longuement la prise en charge de Blandine et ce qu'elle nous a appris. Nous aurons également recours à un texte d'Heidegger qui nous a semblé particulièrement éclairant pour tenter de dire ce qui est en jeu à cet âge du développement.

Le chapitre sept est particulièrement long. S'il est long, c'est que la complexité de la vie psychique augmente au fur et à mesure de son développement. Il tente de décrire différentes conséquences du déploiement de la prépondérance de la position dépressive dans la dynamique psychique. Comment pourrions-nous décrire phénoménologiquement la position dépressive ? Quelles sont les conséquences de l'établissement beaucoup plus large et stable du régime du « sujet-objectif » ?

Cette partie s'appuiera sur la description de la prise en charge de Géraldine, sur des concepts propres à Merleau-Ponty et sur l'approche Lévinassienne du rapport paradoxal à autrui. Grâce à ces différents apports théoriques et, appuyé par la description clinique, il sera ainsi possible de décrire un développement concomitant et interdépendant de différentes composantes de la vie psychique. En effet, ce temps du développement est celui qui permet la perception du point de vue (du sien, comme de celui d'autrui). Ceci n'est possible que par – et rend possible tout à la fois – un changement du rapport au temps, l'accroissement massif des possibilités de connaissance, des modifications du rapport à l'extériorité et à l'intériorité, et l'émergence d'une possibilité de sentir ce que la mort signifie. Ceci correspond enfin à

l'accession au couple culpabilité/réparation qui devient quasiment ontologique. Tout cet ensemble pourrait encore être intitulé : avènement de la subjectivité et ses conséquences.

# Chapitre I :

## – De notre cadre de travail à la nécessité d’un récit –

### – 1.1 : Notre cadre de travail

#### – 1.1.1 : situation de l’unité de périnatalité au sein de l’hôpital et au-delà.

Les situations cliniques présentes dans cette thèse sont toutes issues du travail de pédopsychiatrie au sein de l’hôpital général Saint Vincent de Paul à Lille. Il s’agit d’un hôpital qui dépend d’un groupement hospitalier en lien avec les facultés catholiques de Lille. Il s’agit donc d’un hôpital universitaire, mais, privé avec mission de service public.

La spécificité du service de pédopsychiatrie de Saint Vincent est de ne pas être relié à une sectorisation. Il s’agit pour nous de proposer un ensemble de soins pédopsychiatriques. La principale fonction du service est d’offrir des soins pédopsychiatriques, quand le lien avec le travail d’autres spécialités médicales représente un atout majeur par rapport à d’autres cadres de prise en charge possible (libéral, secteur, CMPP, autres).

Nous avons plusieurs unités. Une unité pour adolescent qui est une unité co-dirigée par un pédiatre et un pédopsychiatre. Elle a pour spécificité, grâce au travail conjoint, d’accueillir beaucoup d’adolescent dans des situations de troubles alimentaires ou avec des troubles psychosomatiques. C’est d’ailleurs l’ensemble de la psychiatrie de l’hôpital qui a acquis une certaine reconnaissance pour ses compétences à prendre en charge les patients avec des troubles du comportement alimentaire (psychiatrie adulte et pédopsychiatrie). Ceci rejaille sur les demandes adressées aux autres unités du service (pédopsychiatrie de liaison et périnatalité).

Il y a, dans le service, un hôpital de jour pour apporter des soins aux parents et aux jeunes enfants (de zéro à trois ou quatre ans). Cette unité a de l’importance pour notre cadre de travail car un certain nombre de triades ayant des besoins importants, dans l’unité de périnatalité, trouvent ensuite une place dans cette unité. L’hôpital de jour propose, à une vingtaine d’enfants et de parents, de passer une journée par semaine en son sein. Des propositions individuelles y sont faites et d’autres au caractère plus groupal. Les enfants accueillis dans cet hôpital de jour, le sont en lien avec des demandes venant soit de l’extérieur de l’hôpital (secteurs de

pédopsychiatrie, PMI, pédiatres), soit des pédiatres de notre hôpital, soit enfin, de l'unité de périnatalité.

Il y a, également dans le service, une unité de « liaison » pédopsychiatrique. Elle est chargée de donner des avis ou de prendre en charge, les enfants, hospitalisés ou non, pour lesquels les pédiatres de l'établissement veulent avoir un regard pédopsychiatrique. J'étais responsable de cette unité jusqu'au début de mon travail de thèse et je retrouverai la responsabilité de cette unité ensuite. Il y a donc des situations cliniques présentes dans cette thèse qui sont issues de cette partie de mon travail.

Enfin, il y a une activité d'enseignement. Elle se réalise soit au sein de la faculté de médecine dont dépend l'hôpital (Université Catholique de Lille), soit dans le service, par l'accueil des étudiants hospitaliers ou des internes. Je suis le responsable de cette partie du travail de l'équipe. C'est pour avoir les qualifications requises que cette thèse a été mise en projet.

#### – 1.1.2 : L'unité de périnatalité de notre service.

L'essentiel de cette recherche se déroule au sein de l'unité de périnatalité du service de pédopsychiatrie. Le travail de cette unité se fait dans un lien permanent avec les obstétriciens et les sages-femmes, qui font les suivis de grossesse, avec l'ensemble des intervenants du service de suites de couche (auxiliaires de puériculture, sages-femme, obstétriciens, pédiatres), enfin avec le service de néonatalogie qui prend en charge des enfants de moins de deux mois, y compris des enfants nés prématurément.

Par ailleurs, nous recevons des demandes spontanées qui sont adressées à l'unité de périnatalité, faites par des parents d'enfants de moins de trois ans qui réclament un accompagnement. Il y a enfin des situations qui nous sont adressées par les PMI de l'agglomération lilloise, par des pédiatres libéraux ou par des sages-femmes qui connaissent l'établissement.

Nous rencontrons donc des femmes enceintes, quelques fois leurs conjoints, des jeunes parents et des bébés. Nous rencontrons des personnes qui font des demandes spontanées ou qui sont amenés à faire une demande de prise en charge à la suite d'un conseil d'un autre professionnel. Nous rencontrons des situations très diverses.

- Il y a des suivis qui commencent pendant la grossesse à cause de fragilités personnelles, connues depuis longtemps, mais qui n'ont jamais été prises en charge.

- Il y a des suivis qui se font pour soutenir sur le plan périnatal, dans des circonstances où des troubles psychiatriques sont connus et suivis.
- Il y a des suivis qui se font parce qu'un diagnostic anténatal pour le fœtus a été évoqué ou affirmé, ou parce que l'accouchement a été difficile.
- Il y a encore d'autres suivis avec des difficultés inaugurales en post-partum.
- Il y a enfin des suivis qui commencent parce que l'âge de l'enfant avançant, des difficultés se présentent. Ce sera le cas par exemple dans la situation de Blandine, où la première rencontre se fait à l'âge de vingt-trois mois.

Toute une partie du travail se fait dans des réunions diverses. Il y a la présence de l'équipe, deux fois par semaines, à une réunion dans le service de néonatalogie. Il y a la réunion où les différentes situations de diagnostic anténatal sont évoquées (tous les quinze jours). Il y a les réunions où nous rassemblons à l'hôpital un certain nombre de sages-femme de PMI de l'agglomération. Dans cette réunion sont évoquées les suivis de grossesse où des fragilités psychiques ou psycho-sociales sont présentes. Il s'agit alors de réfléchir sur ce que nous pouvons proposer comme accompagnement, la façon dont cela sera relié à d'autres intervenants extérieurs.

L'intensité des liens avec les autres spécialités médicales facilite nos interventions dans l'unité de périnatalité. Il est facile pour nous de demander un avis neuro-pédiatrique et de l'obtenir relativement rapidement. Il est relativement facile d'avoir un regard pédiatrique sur tel ou tel enfant qui nous inquiète et où nous nous posons la question d'une organicité sous-jacente. Ces accès faciles à certains avis spécialisés influencent certainement la façon de mener certaines prises en charge. La demande parentale ne prend pas le même sens, dans une consultation qui se trouve au sein d'un hôpital général et universitaire ou dans une consultation de CMP ou en libéral. C'est encore différent au sein d'un CAMSP.

Nous ne pourrions pas travailler sans la présence, autour de nous, des secteurs de pédopsychiatrie de l'agglomération qui peuvent intervenir, prendre le relai ou non. Certains d'entre eux ont davantage développé les prises en charges périnatales. Ils proposent notamment, ce que nous ne pouvons pas faire, un travail où les professionnels se déplacent au domicile, dans l'environnement de l'enfant et sa famille. C'est quelques fois irremplaçable. Nous n'avons pas de réunion régulière avec ces secteurs, mais nous entretenons des liens avec eux au fur et à mesure des besoins de prise en charge.

– 1.1.3 : population rencontrée, composition de l'équipe, caractéristiques des consultations.

La population qui fréquente l'hôpital est variée tant sur le plan social qu'ethnique. Il y a cependant une part importante qui est concernée par la question des migrations, plus ou moins récente. Dans ces situations, il n'est pas toujours simple de savoir si ce que nous observons a une part culturelle ou non. Pour les populations africaines ou maghrébines présentes dans l'établissement, il y a bien souvent des difficultés qui semblent pouvoir être expliquées notamment par l'absence de collectif autour d'eux. Ce n'est pas du tout la même chose, pour un couple parental, de s'occuper d'un jeune enfant en devant principalement faire à deux, ou bien en pouvant compter constamment sur l'apport d'un groupe plus large, familial ou non.

Il arrive quelques fois que nous rencontrons des parents qui semblent très peu stimuler leur enfant. Il arrive que nous nous apercevions qu'ils ont à inventer une parentalité toute différente de ce qu'ils auraient vécu avant leur migration. Il arrive également que certains parents donnent manifestement très peu de limites claires à leurs enfants, mais cela n'opère pas du tout de la même façon, dans un mode de vie « à l'occidental » ou dans le mode de vie beaucoup plus groupal qui est leur cadre éducatif de référence. Il arrive encore que nous ne devions que constater que la façon de concevoir ce qu'est un enfant n'est pas du tout semblable à ce que nous porterions spontanément<sup>3</sup> dans notre monde occidental.

---

<sup>3</sup> Ici, mentionnons, par exemple, un couple d'origine algérienne, en France depuis peu, parlant encore mal français. Madame était enceinte du troisième enfant. Le couple avait appris que le cœur du bébé était trop mal formé pour permettre une survie après la naissance. Même avec une opération dont le succès est rare (inférieur à 10%), il n'était permis d'espérer qu'une survie pendant trois ou quatre années. Sans l'opération, le décès surviendrait dans les heures ou les deux semaines suivant l'accouchement. Les parents désiraient aller au terme de la grossesse, selon leurs propos, ce désir était en grande partie lié à leurs convictions religieuses (musulmanes). La mère était voilée et ne parlait presque pas français. Le père parlait mieux. Mais l'infirmière de l'unité de périnatalité qui parle très bien la langue arabe servait de traductrice.

Les pédiatres voulaient que des consultations périnatales aient lieu. Les parents ont accepté. Les pédiatres voulaient que j'évoque eux l'annonce aux deux jeunes enfants qu'ils avaient. Les parents étaient convaincus que les enfants avaient oublié la grossesse de leur mère. « Nous leur avons parlé une seule fois de la grossesse de ma femme, depuis, ils n'en ont jamais reparlé. Ils ont sûrement oublié. Vous savez à trois ans et cinq ans et demie, les enfants oublient tout. Et puis, à cet âge comprendre quoi que ce soit de cette situation, pour eux, c'est impossible. » Les parents pensaient ne rien dire à leurs enfants. S'ils posaient des questions pendant le temps où leur mère serait à l'hôpital, en accompagnant le peu de vie qu'aurait le troisième enfant, ils pensaient dire que madame avait une blessure et devait se soigner.

Il a été rapidement manifeste que je ne pourrai entrer, avec ces parents, dans une vue commune sur les représentations et perceptions de leurs enfants. Il était également assez certain que leurs convictions et l'ensemble de leurs représentations avaient permis d'avancer, après cette annonce dramatique, d'une façon qui n'était pas la façon habituelle des parents plus « occidentaux » que nous rencontrons dans ce type de situation. J'ai choisi de ne pas trop insister auprès de ces parents en sentant qu'il n'y avait pas réellement d'accès offert pour cela. Ce choix se faisait également en sentant que je ne pouvais pas trop savoir comment leurs enfants feraient, eux qui baignaient dans les représentations de leurs parents. Ils

L'unité de périnatalité comporte plusieurs professionnels. Notre seul temps plein est celui d'une infirmière. Elle a donc un rôle clinique et un autre pour centraliser tout un ensemble d'informations et de demandes. Elle a été infirmière en psychiatrie adulte avant de faire partie de l'unité de périnatalité depuis environ une dizaine d'année. Elle connaît bien l'ensemble des intervenants internes à l'hôpital, mais également extérieurs.

L'unité comporte également une psychologue à mi-temps qui intervient dans les différents services où l'unité de périnatalité se rend habituellement (prénatal, maternité, néonatalogie, post-natal). Il y a moins d'un mi-temps réalisé par une psychomotricienne. Il est probable que nous gagnerions à avoir une psychomotricienne ayant des heures de travail en quantité plus importante. Cela peut quelques fois intervenir dans les indications de notre unité de périnatalité. Quand les besoins sont essentiellement du côté d'une prise en charge en psychomotricité, il est possible que nous soyons en difficulté et que cela soit la raison pour demander des relais avec les secteurs ou les CAMSP alentours. Il y a une assistante sociale qui ne fait pas partie de l'unité, mais qui a 80% de temps complet consacré aux mêmes unités que les nôtres (prénatal, maternité, néonatalogie). Le travail avec elle est constant. Enfin, il y a deux temps partiels de pédopsychiatre. Un collègue y consacre trois demies journées par semaine et j'y suis quatre à cinq demies journées par semaine. Selon les moments, nous avons, ou non, un interne de psychiatrie, qui y consacre entre un tiers et un mi-temps.

Il est possible de faire des suivis conjoints avec la psychomotricienne ou avec la psychologue. Cela se fait de temps en temps, mais cela ne concerne pas la majorité des suivis.

Les contraintes de temps font qu'il est très difficile de recevoir les patients plus souvent que une fois par mois. Il est parfois nécessaire de faire des exceptions, mais cela doit rester des exceptions. Dès que plusieurs suivis nécessitent des suivis rapprochés (hebdomadaires), il devient difficile de faire face à l'ensemble des tâches qui se présentent. En revanche, nous avons ce luxe de pouvoir consacrer une heure à une heure et quart à chaque consultation. En périnatalité, c'est très souvent nécessaire. Il y a un temps à prendre pour écouter les parents et réfléchir avec eux, il y a du temps à passer avec les jeunes-enfants. Il n'est pas rare qu'il y ait un temps où les parents changent l'enfant (il y a une table à langer dans le bureau) ou donnent à manger à l'enfant (il y a un chauffe biberon). Cela prend souvent du temps dans la consultation. Ou bien encore, une partie de la consultation est occupée par les pleurs d'un bébé

---

*ressentiraient très probablement des émotions intenses chez leurs parents et en eux-mêmes. La façon dont ces enfants feront avec ces émotions sera sous la dépendance de l'ensemble des représentations, croyances et questionnements disponibles.*

qui n'est alors pas réellement disponible pour interagir et réclame, bien légitimement, l'attention de ses parents.

Ainsi, ce temps pour chaque consultation est la condition de possibilité de notre travail. Il permet que l'ensemble se déroule au rythme des besoins de l'enfant. Le contraire ne serait tout simplement pas envisageable.

En maternité, en revanche, nous sommes généralement beaucoup plus brefs. Les parents ont autre chose à faire que d'investir les entretiens. Le nombre de passage et d'intervenants dans les chambres de suites de couche, pendant un séjour de plus en plus bref, nous incite à ne pas en rajouter. Heureusement, la plupart du temps, les parents sont focalisés par ce qui se passe entre eux et l'enfant qu'ils découvrent. Mais la brièveté n'empêche pas que des transferts puissent se nouer de façon assez intense. Cela tient certainement à l'état dans lequel se trouvent les parents juste après un accouchement. Comme nous tenterons de le dire, le vécu du bébé, après la naissance, est probablement magmatique. Il plonge les adultes qui l'entourent dans un vécu foisonnant. Celui qui vient rejoindre la triade, plongée dans le magmatique post-natal, se trouve souvent engagé d'une façon particulière.

*Un suivi pourrait ici être évoqué. Il s'agit de parents qui ont découvert à la naissance que leur enfant avait la mâchoire mal formée et qu'il lui manquait le lobe de l'oreille droit. Ils ont dû attendre l'IRM qui a eu lieu le cinquième jour pour savoir s'il avait des oreilles internes. Question d'importance puisque si l'appareil auditif interne était présent, cela signifiait que l'enfant pourrait entendre quasi-normalement en étant appareillé.*

*A un moment, ces parents se sont demandés s'ils n'allaient pas avoir recours à une psychologue libérale qu'on leur avait conseillée et qui est bien plus proche de chez eux. Je les incitais à se sentir libre. En le disant, cela était relativement clair pour moi puisque, si le choc avait été rude, il s'agissait de parents qui avaient beaucoup de ressources et d'un couple fonctionnant bien. Je me disais qu'il n'était pas nécessairement utile qu'un pédopsychiatre intervienne dans cette situation. Les parents ont alors exprimé que je les avais vus, en maternité, dans ces jours d'incertitude et d'annonce des conséquences de ce qu'ils avaient tout de suite repéré lors de l'accouchement. Ils voulaient que je continue à les rencontrer parce qu'ils sentaient que ce qui s'était passé au départ, était important et que j'en avais été le témoin.*

Car, la particularité de notre unité de périnatalité, par rapport aux autres intervenants de l'agglomération en périnatalité, serait que nous suivons les patients pendant l'ensemble du processus. Certains de nos suivis ont pu commencer dans les toutes premières semaines de la grossesse. Les mères demandaient alors un accompagnement pour parvenir à se décider, dans une situation où elles se posaient la question de demander une IVG. Ou bien, il s'agit de grossesse aux débuts difficiles avec beaucoup de vomissements...

De la même façon, pour l'accompagnement des deuils périnataux, nous ne sommes évidemment pas situés de la même façon que les secteurs ou les libéraux. Nous sommes présents et rencontrons les patients en maternité après le décès de l'enfant, parfois avant, après l'annonce et avant l'expulsion, ou encore, au moment de l'annonce du diagnostic qui pousse (ou non) à faire pratiquer une interruption médicale de grossesse, après une réflexion plus ou moins longue et éprouvante pour les couples.

Dans l'hôpital où nous travaillons, nous avons déjà souligné la présence d'un service de psychiatrie adulte. Il arrive que nous leur demandions leur avis ou leur intervention. Il est arrivé également que nous puissions leur demander de réaliser une hospitalisation pour prendre en charge des patientes (cf. situation d'Inès) qui nous paraissaient dans des états d'intense dépression alors que l'accouchement se rapprochait.

Le service n'est pas réellement équipé en moyens de prise en charge pour accueillir des enfants qui ont de graves troubles du développement. Ainsi, dans le service de pédopsychiatrie, l'ensemble du travail périnatal a pour mission d'accueillir des situations assez fréquentes dans la population : dépression du post-partum, deuils peu avant ou après la naissance, deuils périnataux, difficultés de séparation, difficultés concernant le sommeil, hypertonie du nourrisson, oppositions, difficultés alimentaires du nourrisson non expliquées par les pédiatres, naissance prématurée, préoccupations d'ordres pédiatriques pour l'enfant engendrant des difficultés dans la relation...

## – 1.2 : La nécessité, sur le plan de la clinique, d'un récit.

La présentation que nous venons de faire de notre cadre de travail a des conséquences nombreuses concernant la façon de recevoir les patients. Les entretiens, qu'ils soient en maternité, en prénatal ou dans le service en post-natal sont essentiellement occupés par deux aspects : ce qui se passe pour l'enfant, ce qui se passe pour les parents. En prénatal, bien-sûr, il ne s'agit pas pour moi d'interagir avec l'enfant. En revanche, de très nombreux parents questionnent ce qui se passe pour leur enfant. Dès la maternité, et ensuite, les consultations sont autant un temps pour écouter les parents, qu'un lieu où nous interagissons avec l'enfant. Il s'agit d'être attentifs à ce qui se passe pour les parents, pour les enfants et entre eux.

Cela signifie que, après la naissance, les parents sont régulièrement coupés par les manifestations de l'enfant, présent en consultation. Certains développements qu'ils auraient pu

faire ne se font pas. Quelques-fois, ce que les parents auraient à développer est trop long et la consultation de pédopsychiatrie ne nous permet pas de le recevoir. Il arrive également que les questions à propos de l'enfant restent au premier plan. Les parents font parfois sentir qu'ils sont peu enclins à s'exprimer plus personnellement...

Le rythme habituel de nos consultations ne permet pas non plus d'avoir un regard très fin sur l'enfant (sa dynamique, son développement, ses difficultés). Recevoir un enfant une fois par mois, à l'âge périnatal (en-dessous de trois ans pour notre service), c'est le recevoir trop rarement pour le suivre pas-à-pas. Lors d'une consultation, un parent exprime, par exemple, qu'en ce moment son enfant a du mal avec la nourriture. La fois suivante, il a même oublié cette difficulté, quand nous abordons la question. Lors d'une consultation, une tendance à l'hyper-extension est observée, la fois suivante ce n'est plus le cas, et ce constat n'est plus jamais refait.

La rareté des consultations, le fil de l'élaboration parentale qui n'est jamais le seul objectif pendant le temps imparti et les besoins de l'enfant (attention, alimentation, sommeil, autre) caractérisent ces consultations. La continuité requise par la préoccupation parentale pour l'enfant a pour corolaire un relâchement de la continuité dans l'interaction avec les autres que l'enfant, donc avec les professionnels présents.

Il y aurait donc à prendre en compte ce qu'exprime les parents, il y aurait à prendre en compte ce que nous repérons en interagissant avec l'enfant. L'articulation des deux se fait quelques fois de soi-même. Mais elle n'est pas toujours aisée ou spontanée.

Pendant les premiers mois, et même ensuite, si l'enfant ne va pas bien, le parent ne peut pas complètement aller bien et réciproquement. Ainsi, le clinicien se retrouve pris dans un brouillard ou plongé dans un cercle où il lui est quelques fois difficile de se repérer. Comment, dès lors, parvenir à sentir ce qui se passe ? Comment également préciser ce qui se produit du côté des parents, si le temps de la préoccupation parentale est un temps où, sur le plan psychique, les remaniements sont nombreux, les défenses psychiques sont très mobiles et plutôt assez informes ? Comment ne pas en venir à travailler à partir de normes qui seraient gênantes pour écouter véritablement ? Comment enfin, avoir des repères concernant les besoins de l'enfant et son développement, sans les absolutiser ou les réifier ; et donc comment avoir une idée des besoins de l'enfant sans les imposer aux jeunes parents de façon surplombante ou encore les plaquer en toute situation ?

Il n'y a pas de solution unique à l'ensemble de ces questions. Il nous est cependant apparu qu'il était utile d'avoir des connaissances concernant les besoins de l'enfant et son développement. Pour cela, il n'est pas inutile de tenter de produire le récit du développement que nous avons déjà évoqué.

Le récit doit opérer en se situant entre deux menaces. La première serait une absolutisation de l'importance de ce récit. Le professionnel rencontrerait les familles, qu'il le veuille ou non, avec une idée du développement tendant à imposer le même chemin à tous les enfants. La deuxième menace serait d'avoir un récit tellement malléable qu'il ne permettrait plus de repérer les situations à risque, ou d'ores et déjà pathologiques.

Le développement de ce récit - l'objectif principal de cette thèse – serait donc une fiction qui aide à lire la clinique. Il ne s'agira pas de prétendre que c'est ainsi que se déroule le développement d'un enfant. Ce qui se passe chez l'enfant demeure un inaccessible. Le récit se construit en s'appuyant sur des situations cliniques et pour donner sens à des situations cliniques.

Ce récit aurait pu être fait à partir d'une lecture du développement psycho-moteur. Les travaux extra-ordinaires de J. de Ajuriaguerra, A. Bullinger, G. Haag auraient alors été des appuis très importants, parmi d'autres. Ce n'est pas l'angle que nous avons choisi. Nous avons décidé de proposer comme un récit des méandres suivies par l'altérité (relation à autrui et à l'extériorité).

### – 1.3 : La possibilité, à niveau théorique, de réaliser un tel récit.

Le cadre clinique au sein duquel la recherche se déroule et la réflexion de ce projet de thèse ont relativement rapidement fait émerger le désir de déployer un récit. Il s'agirait de pouvoir raconter le développement de la relation à l'extériorité (autrui, mais aussi la chose, le monde ou le transitionnel) au fil du développement émotionnel.

S'il est probable que l'élaboration d'un tel récit soit un élément facilitateur<sup>4</sup> pour la clinique périnatale et la rencontre des bébés et de leurs parents, il y a également une aspiration théorique qui préside à la proposition de ce récit. C'est ce que nous voudrions examiner ici.

---

<sup>4</sup> C'est ce que nous vérifierons dans les différentes situations cliniques présentées. Plus ces situations seront déployées et plus le récit déjà présent se montrera précieux pour sentir ce qui se passe en consultation et pour intervenir, prendre la parole et choisir l'attitude à suivre.

– 1.3.1 : les objections se présentant contre l'élaboration d'un récit.

Plus les cliniciens ou les chercheurs développent leurs connaissances concernant le développement émotionnel durant la petite enfance, et plus il est nécessaire de faire avec des conceptions théoriques variées, voire le plus souvent divergentes et incompatibles entre elles. Cela se vérifie également dans le vocabulaire choisit. Ce n'est pas la même chose de parler des interactions précoces, d'intersubjectivité, de découverte de l'extériorité... Les différents vocables ne supposent pas les mêmes points de départ théoriques et les mêmes présupposés concernant le développement de l'enfant. Prenons un exemple : si nous parlons de découverte de l'extériorité dans la vie du bébé, cela risque de faire supposer une sorte de découverte du non-moi, par le moi. Il n'est cependant pas du tout certain que ce soit signifiant. Existe-t-il un moi avant que le non-moi ne se manifeste à lui ? De la même façon si nous parlons d'intersubjectivité, le vocable lui-même fait entendre, peut-être parce que l'éthymologie est ici piègeuse, une subjectivité préalable à l'entrée en relation avec d'autres subjectivité. Enfin parler des interactions, permet d'échapper à ces écueils terminologiques, mais est-il juste de concevoir une origine de la vie psychique qui soit purement interactionnelle ? De nombreux travaux relativement reconnus tendraient à contester cette dernière affirmation.

Partant de ces quelques questions qui pourraient être multipliées à l'infini concernant le développement de la relation à l'extériorité pendant la première année de vie, proposer un récit semble rien moins qu'évident. En effet parler de récit suppose de chercher à se donner une représentation. Représentation de la relation à l'extériorité après la naissance, représentation également de la façon dont cela évolue ensuite à partir de ce point de départ. Ainsi, chercher à élaborer un récit expose nécessairement au danger de devoir trancher des questions qui pourraient, au contraire, bénéficier de rester ouvertes.

Plusieurs propositions théoriques faisant autorité décrivent le développement de la relation à l'extériorité et à autrui, de façon divergentes. Conserver des représentation incompatibles entre elles permettrait au théoricien et au clinicien de plus grandes nuances. Les perceptions cliniques pourraient en être plus fines. Il y aurait comme une importance à suspendre son jugement sur le plan théorique, pour, cliniquement, pouvoir percevoir et accueillir de façon plus large et plus neutre, les différentes situations qui se présenteraient. Il s'agirait d'un a-théorisme essentiel afin de conserver une disponibilité clinique la plus grande possible. Cet a-théorisme permettrait alors de maintenir une honnêteté intellectuelle qui permettrait de ne jamais faire correspondre la clinique à la théorie. L'attitude serait donc inverse où, d'une certaine manière, chaque situation clinique inviterait plutôt à refondre la théorie.

C'est par exemple l'attitude que met en avant Winnicott lorsqu'il s'adresse à des pédiatres, pour leur parler de la névrose infantile. Il explicite comment un traitement

psychologique peut être mené. Il décrit la façon globale de procéder puis insiste sur le besoin d'être formé et de connaître sérieusement la psyché humaine pour mener cela à bien. Voici ce qu'il dit de la formation et du rôle que doit jouer la théorie : « Si un pédiatre me demande comment faire, je dois lui donner le conseil de suivre la formation psychanalytique, puis de modifier ce qu'il a appris pour répondre aux cas particuliers. (Winnicott, 1969, p.307) »

Il s'agirait donc pour le moins de savoir oublier la théorie pour s'adapter à chaque situation. Bien-sûr, si la théorie se montre insuffisante pour tout un ensemble d'enfant, il faudra un jour refaire la théorie avec ce qui aura ainsi été appris. Notons, dès maintenant, que Winnicott conseille aux pédiatres de se former. Il ne s'agit pas – ceci serait d'ailleurs impossible – d'être vierge de toute théorie. Il s'agit de ne jamais la réifier et de toujours être prêt à la refondre. Winnicott est d'ailleurs un exemple de psychanalyste d'une très grande liberté sur le plan clinique, mais qui ne renonça jamais à théoriser le neuf qui émergeait au contact des patients.

Un autre ensemble d'objections se présentent concernant l'élaboration d'un tel récit. Dans quel ordre faut-il progresser, de façon chronologique, de façon anti-chronologique ? Au-delà de l'ordre choisit pour bâtir ce récit, quelle méthode pourrait être dégagée pour conférer une certaine solidité à cette tentative ?

Il était, par exemple, manifeste que les travaux influents de Trevarthen et Aitken étaient plus facilement coordonnables avec ceux de Klein et Winnicott, que ceux de Stern ou Rochat. Pourtant ces deux derniers auteurs, concernant le développement de l'enfant, faisaient également autorité. Il n'aurait pas été acceptable de mettre ces derniers de côté, sous ce seul prétexte.

Par ailleurs, demeuraient les intuitions d'une proximité entre les questions winnicottiennes, merleau-pontiennes et lévinassiennes. Mais il était également évident que les philosophies de Merleau-Ponty et de Winnicott n'étaient pas semblables, et que concernant le rapport à l'altérité elles pouvaient même être particulièrement divergentes. Ce constat rendait la possibilité de construire ce récit du rapport à l'extériorité et à autrui, d'autant plus sujette à caution. La question de la méthode pour y parvenir ne pouvait qu'en être renforcée. Comment intégrer dans un même récit des apports philosophiques si différents ?

Il faut noter, dès à présent toutefois que, si en première lecture, l'approche merleau-pontienne et lévinassienne s'opposent, il ne faut pas trop insister sur leurs divergences. C'est ce que soulignait un colloque, auquel nous avons assisté, organisé par Emmanuel de Saint-Aubert et Danielle Cohen-Lévinas en mars 2019. Le colloque était à propos des œuvres de Lévinas et Merleau-Ponty concernant la relation à Autrui. Emmanuel de Saint-Aubert y insistait pour dire combien une lecture un peu tronquée ou simplificatrice du travail de Merleau-Ponty avait accentué les oppositions de sa pensée avec celle de Lévinas.

Finalement, quels que soient les champs de recherche, philosophique, psychanalytiques, sciences développementales, sciences cognitives... Il y avait des compréhensions très différentes de la relation à autrui et à l'extériorité. Ceux qui s'intéressaient au développement de l'enfant, présentaient des récits très différents du parcours développemental. Honorer sérieusement une sorte de suspension du jugement exposait sérieusement à une sorte de noyade sur le plan théorique et une impossibilité de pratiquer sur le plan clinique. Suivre le désir d'élaborer un récit permettait d'avoir une représentation du parcours développemental, mais exposait à une simplification ou à l'obligation de faire des choix au sein de terrains scientifiques encore en cours de défrichage.

– 1.3.2 : le constat que le récit se construisait de toutes les façons.

Il a fallu constater qu'il était de toutes les façons impossible de maintenir véritablement une suspension du jugement. Le besoin de raconter ce développement, et d'en fournir ainsi une représentation l'emportait. Le travail de transmission le réclamait (cours aux étudiants en médecine, aux sages-femmes et séminaires donnés aux internes). Il était bien nécessaire de proposer une sorte de récit, plutôt que des aperçus disparates sur l'enfant. Sans cela, charge aurait alors été pour les étudiants de se débrouiller seuls avec l'hétérogénéité et l'irreprésentable. Il me semblait également que la pratique clinique s'enrichissait, plutôt qu'elle ne devenait trop simplificatrice, au fur et à mesure que ce récit s'élaborait.

Ce qui me décida finalement pour ce projet de récit du développement fut le constat que, volontairement ou non, à mon insu ou non, il était en train de s'élaborer. En relisant certains auteurs déjà lus, il est devenu manifeste que des choix étaient opérés par la mémorisation. Elle conservait certains éléments, d'autres pas. De manière relativement évidente, ces choix mnésiques ne répondaient pas à un motif unique.

Premièrement, il y avait des aspects des travaux relus qui n'avaient tout simplement pas été mémorisés. Ces premiers aspects ne venaient pas déranger les représentations que nous nous faisons du développement, voire même, ils les enrichissaient. Et pourtant, ils avaient été mis de côté. Soit ces aspects n'étaient pas suffisamment reliés à l'intérêt qui présidait aux premières lectures, soit la mémoire a ses limites, soit... Mais, la question de la construction de ce récit était nécessairement questionnée par ces limites : comment faire un récit qui ne soit pas uniquement la collecte de ce qui s'est imprimé dans la mémoire ? Ce qui s'était inscrit sur le plan mnésique pouvait s'être inscrit du fait de son importance apparente, mais aussi du fait de la disponibilité du lecteur, ce jour-là....

Deuxièmement, il y avait des aspects de ce que nous avons déjà lu que nous avons manifestement mis de côté parce que cela venait déranger ou questionner d'autres représentations qui faisaient d'ores et déjà partie de notre système de représentations. Certaines fois, en examinant de plus près ces données récusées, il apparaissait possible de les conserver, à condition de les articuler. Le fait de les examiner de façon plus serrée permettait alors de les intégrer, en enrichissant le système de représentation du développement qui était le nôtre. D'autres fois, malgré un examen serré, les affirmations de certains auteurs restaient en contradiction avec celles d'autres auteurs. Comment fallait-il alors opérer ? Que fallait-il préférer ? Fallait-il préférer une donnée plutôt que l'autre, fallait-il conserver les différentes représentations en ajournant la possibilité de construire un récit ?

– 1.3.3 : Le style de ce récit qui ne pouvait manquer de s'élaborer.

Dans le corps de cette thèse, il est souvent apparu que la paradoxalité permettait de garder ensemble des énoncés apparemment contradictoires. Il ne faut pas oublier que, pour une part, la vie psychique du bébé confronte aux limites de la pensée, du langage et de ce qu'il est possible de se représenter. La recherche qui est la nôtre confronte à l'insaisissable. Ceci implique une méthode – un style – particulière pour s'en approcher.

Freud, en 1915, dans *Pulsions et destin des pulsions*, cherche à décrire ce que serait la pulsion. Il le fait au sein d'un projet plus vaste qui consisterait à donner au lecteur des explications concernant les quelques concepts principaux qui sont à l'origine de la psychanalyse. Il commence par des remarques épistémologiques. Il est conscient que ce qu'il va dire de la pulsion pourrait avoir un statut finalement décevant pour des personnes qui voudraient avoir une définition de la pulsion. Il invite immédiatement le lecteur à relativiser le besoin qu'il peut avoir de recourir à une définition stable et repérée du concept de pulsion. Il prend l'exemple de la physique, une des sciences dont la scientificité n'est questionnée par personne. Il note alors que la physique elle-même se caractérise par une mouvance des concepts au fur et à mesure que le savoir des physicien évolue. Autrement dit, même en physique, le concept s'adapte à la façon de traiter l'objet de connaissance et non l'inverse. Bourlot (2011) note d'ailleurs qu'en 1933, Freud ira jusqu'à désigner le concept de pulsion en psychanalyse, comme « notre mythologie ».

Ainsi, pour bâtir le récit, s'approcher de l'insaisissable ne pourra se faire grâce à des concepts définis avec clarté ou de manière apodictique. Freud (1915) décrit la façon dont émerge les concepts fondamentaux de toute science :

« Le vrai commencement de l'activité scientifique consiste plutôt à décrire des phénomènes qui sont ensuite groupés, classés et inscrits dans des ensembles. Dès le stade de la description, on ne peut éviter d'appliquer au matériau certaines idées abstraites que l'on va chercher quelque part, mais certainement pas seulement dans cette nouvelle expérience. De telles idées – les futurs concepts fondamentaux de la science – sont encore plus indispensables dans la suite du traitement de la substance. Elles doivent d'abord porter en elles une certaine dose d'indétermination ; il ne saurait être question de dessiner clairement les contours de leur fond. Tant qu'elles se trouvent dans cet état, on s'entend sur leur signification en se référant de manière répétée au matériau empirique auquel elles semblent avoir été empruntées mais qui, en réalité, leur est subordonné. Elles ont donc, *stricto sensu*, le caractère de conventions, bien que tout dépende du fait qu'elles n'ont pas été choisies arbitrairement, [...] (pp.57-58) »

Ici, Freud trouve une paradoxalité merveilleuse : des conventions dont le choix n'a pas été arbitraire. Ainsi, s'il est impossible de bâtir une rigueur scientifique sur des concepts préalablement clairement définis, il devient important de trouver une forme qui aide à s'approcher de l'insaisissable réalité. La construction d'un récit est ici de nature à permettre cela. Le caractère fictionnel de cette élaboration pourrait sembler a-scientifique. Pourtant, elle est peut-être de la plus haute rigueur possible compte-tenu de son objet : le développement de la relation à autrui et à l'extériorité.

Bourlot (2011), souligne combien sont fréquents les appels de Freud à la métaphore, à la fiction, au récit, aux mythes... Non seulement, c'est que ce que Freud cherche à interroger ne peut pas être approché d'une meilleure manière. La psyché humaine ne peut être approchée uniquement par les moyens de la science expérimentale. Mais, en plus, la place de la fiction et du récit marque une chose fondamentale : la théorie produite reste une fiction. Ainsi, la fiction soutient la créativité théorique, l'alimente et, dans le même temps, la représentation « est posée dans sa différence avec la réalité qu'elle donne à penser. (Bourlot, 2011). » Il s'agit donc de s'approcher autant que nous y parvenons de la psyché humaine (dont les bébés), en reconnaissant toujours – et par principe – que l'objet d'étude demeure et demeurera insaisissable.

Le début de la vie psychique réclame donc cette fiction, comme un des moyens possible qui permet son approche, sans trahir son caractère d'insaisissable. Le début de la vie psychique confronte néanmoins aux limites du langage et le récit est tissé de langage. Une difficulté demeure donc. Il est souvent plus juste de tenir ensemble des affirmations qui sont apparemment, au moins initialement, contradictoires. Pour cette raison, Winnicott maniant à merveille la paradoxalité, a trouvé une façon de conceptualiser, sans saisir son objet. Sa paradoxalité ne place pas ses lecteurs dans l'inconfort. C'est toujours le danger avec la paradoxalité. Elle risque d'enfermer et de rendre fou (Searles). Mais les paradoxes winnicottiens indiquent une direction. Ils soutiennent la pensée et les représentations. Ils ne détiennent pas leur sujet. Ils ne figent pas pour autant. Pour les apprivoiser, il nous a semblé

que les philosophies de Merleau-Ponty, Lévinas et Buber, elles-mêmes porteuses de paradoxalité, étaient également étayantes.

D'autres auteurs, pourtant reconnus dans le domaine des sciences du développement, et cités dans cette thèse, nous ont semblé manquer le développement de l'enfant faute d'assumer une certaine paradoxalité. Ils veulent quelques fois trancher des questions indiscernables. Ce faisant, ils ne prennent pas le temps d'explorer la signification, pour la compréhension du développement, du fait que certaines questions qu'ils veulent trancher, ne peuvent pas l'être si aisément. Il n'est pas rare de voir certains auteurs se contredire eux-mêmes, plutôt que de faire place à une paradoxalité (c'est ce que nous développons dans l'annexe – 2, à propos de la proposition de Stern). Le danger de leur démarche est celui d'un clôturer des contradictions. Nous pensons qu'il est plus juste de leur faire une place pour les rendre pensables.

#### 1.3.4 : paradoxalité, fiction, rigueur scientifique.

Il était donc préférable d'établir ce récit de façon réflexive, plutôt que de le laisser se construire à notre insu. Cela permettait, en situation clinique, d'agir et décider, en étant davantage en capacité de réfléchir ce qui venait déterminer les choix opérés. Le pire pour le clinicien serait d'être dupe de ses propres représentations, ne pouvant les questionner et les adapter à chaque situation.

Seulement, si nous avons dit que le récit pouvait être une forme convenant à son objet, quelle rigueur pouvait bien être conférée à son édification ? Comme nous venons de le souligner, en faisant un récit, nous sommes obligés d'intégrer, de faire un tri, d'articuler... Il n'est pas impossible que certains choix dans l'examen d'une notion précise, soient influencés par des choix qui concernent le récit tout entier. Même en assumant que le récit s'étaye sur une part de paradoxalité, un risque demeure de gommer une part de la complexité du développement de l'enfant, au nom du besoin d'en saisir quelque-chose. Comment conférer à ce travail une rigueur suffisante ? Comment hisser ce récit à hauteur d'une scientificité suffisante, même s'il ne s'agit nullement de faire répondre l'établissement de ce récit aux critères de scientificité de Karl Popper ?

– 1.3.4.1 : les résultats expérimentaux tendent à effacer le vécu du bébé.

La première piste de réponse aurait pu consister à ne s'appuyer que sur l'expérimentation. Il serait possible d'imaginer la construction d'un tel récit en collectant les résultats expérimentaux les plus probants, et les mieux à même de décrire le trajet suivi par la relation à autrui et la découverte de l'extériorité. Seulement les résultats expérimentaux passent largement à côté du vécu des bébés. Or une clinique ambitieuse en périnatalité peut-elle faire l'économie d'une tentative de se représenter ce qui se passe pour les bébés ? Il faut donc consentir à édifier ce récit dans une sorte de rigueur intermédiaire. Cette élaboration doit assumer qu'elle ne peut être appuyée uniquement par des résultats expérimentaux, sans, du même coup, manquer son sujet.

Il est cependant indéniable, comme Stern (1989) le souligne, que ces représentations ne peuvent être indemnes d'une part d'adultomorphisme. Nous ajoutons que ce récit a nécessairement un caractère personnel. Ce récit est certainement propre à chaque clinicien et dépend de son monde (au sens merleau-pontien), c'est-à-dire de son point de vue. Ce récit dépend donc certainement de ce qui me constitue comme clinicien : histoire personnelle (dont l'enfance, en grande partie inaccessible consciemment), de mon parcours professionnel, de mes influences intellectuelles et des patients rencontrés. Cela n'est pas de nature à rendre ce récit uniquement privé ou privé de toute scientificité. Merleau-Ponty ne nous a-t-il pas appris que le point de vue, pour personnel qu'il soit, n'a de valeur que dans son caractère d'ouverture à un monde commun ? Élaborer ce récit du développement – qui gardera un caractère personnel –, nous permettra donc, nous l'espérons, d'entrer en dialogue avec d'autres représentations. Cette recherche n'a de signification que dans la mesure où elle permet des échanges et aide à bâtir des connaissances partagées, prenant un chemin qui tend à les rendre communes.

Ceci reste le fil conducteur de notre thèse. Toute connaissance partagée, risque de devenir banale (lieu-commun) ou de se séparer du sol qui l'a vue naître. Or, ce n'est que dans le rapport à ce sol, que la connaissance peut être au service de la clinique. En effet, ce n'est qu'alors que le clinicien peut y recourir avec la distance suffisante qui lui permet d'en faire bon usage. Ainsi, ce travail de thèse invite à l'échange avec d'autres représentations du développement, tout en espérant contribuer à nourrir les représentations de chacun. Cet échange concernant les représentations du développement voudrait se faire avec d'autres théoriciens, mais également avec d'autres cliniciens. D'une certaine manière, tout clinicien en périnatalité devrait sans cesse tenter de faire le point sur les représentations du développement qui sont les siennes. Une fois ce point réalisé, il n'est pas inutile de confronter ces représentations personnelles avec celles d'autres personnes (théoriciens ou cliniciens). Sans cela, il est fort à parier que les cliniciens ne seront plus en train de répondre à une de leurs obligations : remettre

sans cesse en cause les connaissances et représentations qui les autorisent à recevoir des patients. Sans ce travail incessant, le récit du développement risque soit d'être pris au pied de la lettre, soit décréter impossible, voire même dangereux.

S'il fallait assumer un caractère personnel à ce récit et si les seuls résultats expérimentaux ne pouvaient suffire à son élaboration, quelle méthode pouvait être trouvée pour rendre compte de la démarche présidant à l'élaboration de ce récit ? Puisqu'il est bien vrai que ce récit se construisait, que je le veuille ou non, cela signifiait que transmettre son contenu et le processus permettant de parvenir à ce contenu, avait une part d'intransmissible. Comment articuler et intégrer des apports aussi divergents que phénoménologie, sciences cognitives, psychanalystes de la relation d'objet, situations cliniques rencontrées à l'hôpital, sciences du développement, expérimentations répondant aux exigences de la science bio-médicale ?

Créer un récit, sans que cela ne consiste uniquement à collecter les points de vue qui suscitent un certain enthousiasme, ou un certain assentiment personnel. Créer un récit en assumant que l'examen de chaque période du développement soit, en partie, déterminé par les intuitions et les élaborations concernant les autres parties du récit. Mais permettre également que chaque période précise puisse être examinée avec une certaine indépendance vis-à-vis du récit en son ensemble. Créer un récit enfin en n'oubliant jamais le caractère fictionnel de l'édifice produit, ni en situation clinique, ni en réfléchissant épistémologiquement au type de connaissances apportées par ce récit.

– 1.3.4.2 : La description, à elle seule, ne suffit pas.

Il y a souvent eu, pendant ce travail, la tentation de croire que nous devrions pouvoir construire ce récit par la seule description. Il aurait suffi de décrire les bébés avec la plus grande finesse possible, pour parvenir à organiser ce récit et à intégrer les différents points d'appuis théoriques qui se présentent à nous. La tentation était finalement de se prendre pour Proust ou Merleau-Ponty.

Avancer par les seules possibilités suggestives de la description est bien séduisant. Mais cela semble bien être un fantasme. A maintes reprises, par exemple, Winnicott affirme avec clarté la chose suivante. Pour approcher ce qui se passe psychiquement dans les périodes les plus précoces du développement, il est au moins autant utile de recevoir en analyse des enfants plus âgés et des adultes, que d'observer les bébés. L'un ne va pas sans l'autre. Autrement dit, il est illusoire de penser que nous pourrions observer un bébé, sans s'intéresser aux recherches

sur les bébés, sans apporter dans notre regard et nos observations, des conceptions concernant la vie psychique humaine dans son ensemble, etc...

Winnicott assume aisément le fait qu'il introduit dans ses conceptions concernant le développement précoce, des considérations concernant la vie psychique humaine dans son ensemble : « Elle [la psychanalyse] part du principe qu'on peut étudier la nature humaine. (Winnicott, 1986, p.17) » L'affirmation est d'autant plus marquante qu'elle apparaît juste après une autre : pour un scientifique, ce serait un cauchemar de penser pouvoir avoir un accès à une sorte de savoir global. Ainsi donc, la psychanalyse affirme différentes choses, mais cela concerne l'humain en son ensemble, c'est-à-dire sa nature, ou encore ce qu'il est. Aucune connaissance n'émerge de cet ensemble, qui pourrait en être isolé, pour être utile ou signifiante telle quelle.

Des hommes comme Proust ou Merleau-Ponty, avec leur génie expressif et leurs capacités descriptives, auraient probablement pu, davantage que nous n'avons pu le faire, décrire certaines séquences cliniques, certains regards des bébés... Ils auraient alors fait naître, de l'observation même, une pensée, des réflexions, des points d'appui pour organiser le récit ou pour articuler les différents savoirs entre eux. Mais, en ce domaine, nos capacités sont limitées et nous venons de montrer que, quel que soit le talent de celui qui décrit, ne pouvions procéder ainsi. Ce point est à l'origine de multiples conséquences. La première d'entre elles : il n'est pas possible de fondre entièrement description clinique et réflexion théorique<sup>5</sup>.

#### – 1.3.4.3 : Stern nous offre sa méthode pour la reprendre

L'approche méthodologique nous a été fournie par Stern (1989). C'est celle que nous avons retenue. Il y a, pour cet auteur, deux façon d'approcher le développement de l'enfant : s'intéresser au nourrisson de la clinique d'un côté et, de l'autre, au nourrisson de l'observation. Ce qu'il nomme « nourrisson de l'observation » représente le nourrisson tel que nous pouvons nous le représenter en ayant une approche expérimentale concernant les bébés. Le « nourrisson de la clinique » est un ensemble très vaste où se retrouvent des bébés qu'il a lui-même rencontré et des bébés rencontrés par d'autres cliniciens, ou la façon dont la vie du bébé est reconstruite par différents cliniciens qui ont rencontré des bébés et des personnes plus âgées (Bowlby, Winnicott, Klein, Mahler, Freud, ...).

---

<sup>5</sup> C'est ainsi que tout au long de cette thèse, des typographies différentes seront utilisées pour les descriptions cliniques (en italiques) et les apports théoriques.

Stern affirme que ces deux « nourrissons » sont, en soi, irréconciliables. Il n'est pas plus possible de faire concorder ces deux façons de voir les nourrissons que de choisir l'une plutôt que l'autre. Le nourrisson observé de façon expérimentale est au plus près de ce qu'il est possible de savoir des bébés, si l'on cherche les résultats les plus sûrs. Mais ce nourrisson reste muet sur ce qu'il vit, ce qu'il ressent, la façon dont il se perçoit, perçoit autrui, ou encore concernant son rapport au monde et à l'extériorité. Le nourrisson reconstruit par les cliniciens est davantage capable d'approcher de toutes ces questions. Mais il s'agit d'une reconstruction où « l'adulthoodisme » semble à Stern bien menaçant.

Stern propose une voie pour progresser malgré ces difficultés. Il s'agit de questionner le sens de soi et le sens de l'autre ressentis par le nourrisson au fur et à mesure de son développement. L'évolution du sens de soi et du sens de l'autre étant interdépendante, la démarche de Stern s'apparente davantage à organiser l'ensemble de son travail autour d'une seule question diffractée en deux versants différents permettant de l'aborder.

Cette question peut être approchée en faisant droit aux résultats de la recherche expérimentale, aux propositions faites par des cliniciens célèbres, aux rencontres cliniques qu'il a lui-même vécues. Cette question tente de se tenir au plus proche du vécu du nourrisson, sans pour autant pouvoir y accéder par la seule description, tout en allant puiser dans les différentes sources possibles. Cette méthode permet ainsi d'organiser cet ensemble selon une sorte de récit.

Finalement la démarche de Stern pourrait se formuler ainsi : « quand on sait tout cela concernant les bébés, comment peut-on se représenter ce qui se modifie, au fur et à mesure du développement, concernant la perception que le nourrisson se fait de l'autre, de lui-même, de son environnement et des interactions ? » Tenter de répondre à cette question est pertinente pour les chercheurs et pour les cliniciens (Cf. ci-dessus). Mais elle confronte les chercheurs à des questions complexes. En effet, faire droit à cette approche oblige à affronter une difficulté épistémologique. Pour approcher de son objet d'étude (le développement de l'enfant), le chercheur doit articuler ensemble des données qui n'ont pas le même statut épistémologique. Il s'appuie sur des registres de savoir qui ne répondent pas aux mêmes conditions de validité. La robustesse des différents registres peut être grande, elle est néanmoins difficilement comparable. Il est donc difficile de les articuler ensemble.

Stern dit son intérêt pour la phénoménologie et sa démarche n'est pas sans lien avec elle. Sa démarche autorise également à faire droit à l'imagination, aux intuitions... Se représenter le sens de soi et le sens de l'autre des bébés passe par une certaine dose d'appréciation, de créativité et d'imagination. Cela passe aussi par des questions que Stern voudrait les plus neutres possibles. La méthode de Stern unit différents apports et les distingue, tout en autorisant son auteur à prendre place dans les débats.

A notre tour, pour tenter, comme Stern, de demeurer au plus près du vécu du nourrisson, quelques détours nous seront nécessaires. Ils pourraient sembler particulièrement a-scientifiques. Dans l'annexe – 1 par exemple, nous imaginons une histoire. Il s'agit de l'expérience faite par un bébé quand il découvre la signification des ombres et des reflets dans le creux d'une petite cuillère. Nous pensons, par exemple, qu'un tel récit, auquel nous nous référerons en différents endroits de cette thèse, est de la plus haute rigueur, alors qu'il est pure invention. Il n'est pas clinique, il n'est pas le fruit des recherches empiriques, il n'est pas un commentaire d'auteurs célèbres. Il est un condensé raconté d'un ensemble d'éléments qui nous semblent de nature à pouvoir mettre en lumière des processus centraux du développement, tout en apercevant leur interdépendance.

Une dernière question doit être affrontée avant de commencer ce travail. Stern (1989), avons-nous dit, a déjà proposé une méthode et un récit du développement, fruit de cette méthode. D'ores et déjà, il a établi un récit dont l'axe principal est le sens de soi et de l'autre. Était-il utile de bâtir à notre tour un récit ?

Il était relativement clair, au fur et à mesure que nous lisions Stern et le relisions, que naissait une insatisfaction grandissante<sup>6</sup>. Dans le domaine du développement de l'enfant, son livre *Le monde interpersonnel du nourrisson* est sans cesse cité. Pourtant, il nous apparaît fait d'aporées pas ou peu réfléchies qui sont pourtant signifiantes pour penser le développement de l'enfant. Pour que la signification de ces apories indépassables apparaisse, il aurait pourtant été nécessaire de les relever. Stern essaye plutôt de les estomper et perd la paradoxalité que nous avons appelée de nos vœux ci-dessus. A notre sens, cela amène Stern (1989) à achever son livre dans une démarche où il oppose les savoirs, plutôt qu'il ne les intègre réellement, comme il disait en avoir le projet.

Ainsi donc cette thèse n'aurait pas trouvé sa forme sans le travail de Stern, à double titre. Premièrement, parce que la méthode de cette thèse doit reconnaître une dette à son égard, deuxièmement, parce que les impasses où il entraîne le lecteur ne sont pas pour rien, in fine, dans le projet de créer un récit à notre tour.

---

<sup>6</sup> Dans l'annexe – 2, nous prendrons le temps de faire sentir au lecteur les impasses qui nous semblent être celles du livre de Stern (1989) le plus connu, concernant le développement du bébé : *Le monde interpersonnel du nourrisson*.

– 1.3.5 : la progression de ce récit et ses sources.

Nous ne pourrons finalement rendre compte de notre choix de progresser dans ce récit, de façon chronologique, que dans la conclusion de ce travail.

Pour progresser, ce récit fera appel à différentes sources.

Nous nous appuyerons sur les travaux de différents auteurs connus dans le domaine des sciences du développement (Rochat, Stern, Trevarthen et Aitken). Il s'est agi en les choisissant de sélectionner des auteurs qui ont eux-même tenté une synthèse personnelle, prenant la forme plus ou moins nette du récit. Leurs synthèses sont présentées dans des livres ou des articles particulièrement longs. Il s'agit également des auteurs parmi ceux qui sont les plus souvent cités dans ce domaine et qui sont parmi les plus reconnus.

Nous aurons également recours à un ensemble de travaux issus des sciences cognitives. Il s'agit de l'apport des statistiques bayésiennes pour comprendre le fonctionnement du bébé et le fonctionnement cognitif. Ici, nous devons beaucoup aux cours de Stanislas Dehaene au collège de France (et notamment les cours des années 2010-2011 et 2011-2012 qui y sont consacrés). Il nous a semblé que cette approche en science cognitive était tout à fait de nature à nourrir une approche phénoménologique du fonctionnement psychique humain. Il s'agissait donc d'un appui encore relativement nouveau et pouvant probablement aidé à intégrer différentes positions et des points de vue divergents.

Différents philosophes phénoménologues seront présents comme source théorique étayant la construction de ce récit. Le pivot central de notre réflexion sera, en ce domaine, l'œuvre de Merleau-Ponty. Mais nous nous appuyerons également sur Lévinas et certains textes de Maldiney ou Heidegger. Enfin, il nous est apparu très précieux, afin de pouvoir décrire le rapport à autrui et à l'extériorité, autour de la naissance, de nous appuyer sur une proposition formulée par Buber en 1921. Il est difficile de classer Buber parmi les phénoménologues, mais il semble de toutes les façons difficile de classer Buber dans un courant philosophique plus qu'un autre. Soulignons simplement que le travail de Buber a compté pour Lévinas et pour Heidegger, dans la construction de leurs travaux respectifs.

De même que pour la phénoménologie, nous aurons un recours régulier à différents auteurs psychanalystes, avec parmi ceux-là, un auteur nettement prépondérant : Winnicott. Nous citerons ou évoquerons d'autres psychanalystes à plusieurs reprises.

Enfin, nous aurons un appui le plus constant possible sur des situations cliniques plus ou moins développées. Il s'agira, par cet appui, de décrire des séquences cliniques courtes ou étalées dans le temps, qui contribuent à l'édification du récit. Il s'agira également de montrer comment certains apports théoriques proposés permettent de mieux sentir ce qui se passe pour

l'enfant. Il s'agira enfin de souligner combien ce qui se produit pour les parents influence ce qui se produit pour l'enfant et réciproquement.

Ce dernier point peut sembler évident. Pourtant, il nous semble que tout un contexte le menace actuellement. Dans ce contexte se retrouve pêle-mêle : d'une part, le manque de moyen pour les prises en charges et donc le peu de temps des professionnels qui se retrouvent trop souvent en situation d'évaluation sur des temps brefs ; d'autre part, des horizons théoriques de plus en plus restrictifs, où il devient difficile pour un certain nombre de praticiens de conserver un regard clinique marqué par une certaine complexité ; enfin certaines thèses concernant en propre le développement de l'enfant. Rien de mieux en effet, pour penser l'intrication entre la dynamique psychique de l'enfant et celle de ses parents, que de décrire le plus précisément possible la notion d'indifférenciation (classique en psychanalyse). Mais cette dernière notion a fait l'objet d'un débat scientifique important et continue de le faire. Elle est très largement remise en cause actuellement. Nous verrons qu'il s'agit d'une notion manifestement encore précieuse. Il faut pour la conserver s'entendre sur la signification qu'elle peut revêtir aujourd'hui. Nous aborderons ce débat et nos pistes pour tenter de sortir des oppositions où il place les scientifiques et les cliniciens.

#### – 1.4 : Commencer le récit.

Étendue des enjeux à travers un exemple.

Notre première tâche sera de proposer « un point de départ » où le récit pourra commencer. Une façon de s'orienter sur ce terrain où les débats sont nombreux sera de faire appel à une phénoménologie de la naissance et aux statistiques bayésiennes en sciences cognitives.

Les débats scientifiques concernant la perception du soi et du non-soi, chez l'enfant, ont été très importants depuis au moins cinquante années. Nous aborderons ce débat en employant le vocable indifférenciation. Y'a-t-il un temps du développement où l'enfant est indifférencié, où il ne différencie pas autrui du moi et réciproquement ? Y'a-t-il un moment où l'enfant perçoit cette frontière moi/non-moi de façon plus nette ? Comment cela se produit-il ? Est-ce fait de ruptures nettes, de continuum, de progressions et de régressions ? Toutes ces questions se posent et se sont posées, de façon importante, dans les débats scientifiques.

Finalement, la façon dont nous considérons le rapport à autrui et à l'extériorité autour de la naissance, influence de façon importante la suite du récit. Mais cette question est hautement influencée à son tour par les représentations concernant, d'une part, la suite du récit du développement. D'autre part, elle est également transformée par l'anthropologie philosophique qui est la nôtre et préside à l'examen de très nombreuses questions qui débordent largement le cadre de cette recherche. Ces entrelacs conceptuels sont inévitables.

Sur la question de l'indifférenciation, il est crucial que le caractère de cercle herméneutique de toute réflexion soit reconnu et assumé comme ne remettant pas en cause les résultats auxquels parvient la réflexion. Car, en effet, il ne s'agit pas seulement d'un point de départ. Le point de départ marque la suite, pour la vie entière, nous y reviendrons.

Avant d'aborder cette première partie sur l'indifférenciation, soulignons par un exemple, combien cette question est importante pour cette thèse, mais déborde largement le cercle des spécialistes du développement de l'enfant. En quelques sortes, cette question concerne toute personne qui réfléchit aux conditions d'existence de la personne humaine.

L'exemple que nous choisirons est le travail d'Axel Honneth. Philosophe allemand, il serait possible de le situer au sein de la quatrième génération de l'école de Francfort. Il réfléchit par différents moyens, et en s'appuyant sur différentes approches, à ce que nous pourrions appeler la condition de l'homme post-moderne. Parmi ses sources se retrouve la psychanalyse et la façon dont elle décrit le début de la vie.

Il tient tout particulièrement à décrire le début de la vie de manière « symbiotique ». Pour soutenir cette position, il cite principalement les travaux de Winnicott. Pourtant Winnicott ne défend probablement pas une vision « symbiotique » du début de la vie. Honneth demande même à ses lecteurs à être prêts à défendre cette thèse « symbiotique » concernant le début de la vie :

« [...] en accord avec un certain nombre d'autres psychanalystes, il [Winnicott] part de l'idée que l'accès à l'autonomie, qui va de pair avec l'intégration affective de l'indépendance de la réalité extérieure, représente en quelque sorte un choc inassimilable pour l'enfant et focalisera par conséquent sa vie intrapsychique jusque dans l'âge adulte. Cette thèse audacieuse et de vaste portée me semble receler en quelque sorte la clé de ce que nous pourrions considérer comme l'apport spécifique de la psychanalyse à la compréhension moderne du sujet : aussi ne devons-nous épargner aucun effort pour réfuter les objections empiriques qui, à partir de récentes études sur le développement du nourrisson, sont aujourd'hui adressées à l'hypothèse d'un état originel de symbiose. (Honneth, 2008, pp. 336-337) »

« N'épargner aucun effort pour écarter les objections empiriques », Honneth ici montre un parti pris (ou même sa militance) au moment où il parle d'un débat scientifique au sein duquel il prend position. Ceci ne peut que soulever quelques questions. D'autant plus que la

position winnicottienne est bien plus précise, balancée et complexe<sup>7</sup> que celle présentée par Honneth. Au premier rang des objections empiriques, Honneth mentionne d'ailleurs les travaux de Stern et notamment son livre *Le monde interpersonnel du nourrisson*.

Honneth invite à rejeter la position de Stern (1989) que nous critiquerons également (cf. Annexe – 2). Il le fait probablement de manière trop affirmative, voire péremptoire. Mais si Honneth soutient ainsi la thèse de ce qu'il nomme « symbiose », c'est qu'il y voit des enjeux dont nous nous sentons proches à notre tour. Même si l'examen de cette question, dans la première partie de cette thèse, se fera, pensons-nous, avec plus de nuances ; il est cependant évident que les enjeux qu'y voit Honneth, mais surtout bien d'autres enjeux concernant la clinique et la nature humaine, ne sont pas pour rien dans la position que nous proposerons à la fin de la première partie.

Quels sont les enjeux qui semblent important pour Honneth ? Comment, en s'appuyant sur ce qu'il nomme « symbiose » au début de la vie, parvient-il à penser certains aspects de la vie humaine post-moderne ?

Beaucoup des aspects de son œuvre tournent autour du couple mépris/reconnaissance. Nous aurions à vivre, en ce début de XXIème siècle, dans *La société du mépris* (Honneth, 2008). Nous aurions tendance à avoir un rapport de mépris envers nos congénère. Une tendance à la réification (Honneth, 2007) du sujet humain étant tellement marquée, nous ne parviendrions pas suffisamment à éviter d'y participer à notre tour, au sein de nos relations, des institutions auxquelles nous participons...

Nous aurions tendance également à avoir un rapport de mépris ou de réification avec nous-mêmes, voulant « gérer notre vie émotionnelle », contrôler ce qui s'y passe ou ce qui la détermine. Le chapitre récent écrit par Caron et Libbrecht (2022) nous montre d'ailleurs à merveille combien cette tendance à l'auto-réification peut avoir des conséquences funestes pour l'ensemble de l'économie psychique.

Pour Honneth, une sorte d'antidote à la logique du mépris serait d'entretenir des rapports de reconnaissances (Honneth, 2013). Reconnaissances dans les relations sociales, dans les relations beaucoup plus intimes, mais également dans le rapport avec soi. Reconnaissance des différentes émotions, reconnaissance qu'elles sont entremêlées et inextricablement obscures pour nous et pour les autres. Reconnaissance également dans l'accueil de la complexité qui nous caractérise, et donc de l'opacité qui est la nôtre pour autrui et pour nous-mêmes.

Selon Honneth, seule cette prémisse « symbiotique » permet d'approcher avec justesse la santé psychique de l'homme post-moderne. Cela permet, à son sens, de décrire comment

---

<sup>7</sup> Il est vrai que Winnicott lui-même, en quelques endroits où il décrit très rapidement la façon dont il conçoit le début de la vie, prête le flanc à une telle caricature.

l'identité sociale et la subjectivation peuvent rester indécises sans que nécessairement, la santé psychique soit prise en défaut. Elle permet également de décrire comment échapper à l'autoréification (cf. Honneth, 2007, p 92 et 105-106). Selon Honneth, le sujet moderne a une tendance croissante à l'autoréification du fait d'une mercantilisation et d'une instrumentalisation de l'impératif d'individuation authentique (cf. Honneth, 2008, p 318-319). Ces enjeux là nous paraissent effectivement essentiels à avoir en tête, même s'ils ne peuvent gouverner la façon de se situer dans un débat scientifique.

Pour Honneth, la vie durant, la personnalité aura besoin de puiser à nouveau dans des couches de son existence qui restent indifférenciées et informes (l'espace transitionnel, le ça). Cela mène la personne à entretenir avec les autres et avec soi, avec ses propres émotions, un rapport qui soit plus de reconnaissance que de réification ou de mépris (cf. A. Honneth, 2013). Cela pousse même cet auteur à développer une éthique sur la base de cette indifférenciation et de ce besoin de reconnaissance. Pourtant, l'indifférenciation, aurait pu représenter, initialement, un achoppement radical à toute éthique, à tout respect de l'individualité d'autrui.

Notons d'emblée pour corriger les simplifications opérées par Honneth que Winnicott propose une réflexion bien plus nuancée concernant le début de la vie psychique.

« A cette époque, la théorie s'approchait en tâtonnant d'une vue intuitive (insight) plus profonde de la relation mère-enfant et en effet le terme « identification primaire » évoque un environnement non différencié encore de ce qui sera l'individu. Quand nous considérons une mère qui tient (holding) son enfant peu après la naissance, ou même un enfant à naître, nous savons immédiatement qu'il y a un autre point de vue : le point de vue de l'enfant si l'enfant était déjà là ; partant de ce point de vue, nous pouvons dire soit que le petit enfant n'a pas émergé et ne s'est pas encore différencié, soit que le processus de différenciation est déclenché, et qu'il y a dépendance absolue à l'égard de l'environnement immédiat et de son comportement. (Winnicott, 1969, p 280, dans *Les formes cliniques de transfert*)»

Nous avons souligné volontairement tout ce qui rend la formulation complexe et interdit de voir chez Winnicott une affirmation, sans plus, d'une symbiose totale du nourrisson avec son environnement. Dans cette citation, de nombreuses choses demeurent en partie insaisissables. Winnicott parle du « point de vue de l'enfant » en précisant : « si l'enfant était déjà là ». Il s'appuie sur cette idée bizarre d'un point de vue de quelqu'un qui n'est pas encore tout à fait advenu en tant que personne, pour souligner ensuite que, selon ce point de vue, il y aurait deux façons de comprendre le vécu du nourrisson tenu par sa mère. Soit il est indifférencié, soit il est en processus de différenciation, ce qui implique une dépendance néanmoins absolue, vis-à-vis du comportement de l'environnement de l'enfant.

Comme à son habitude, Winnicott nous place dans un entre-deux précieux, demeurant en partie insaisissable conceptuellement. La partie sur l'indifférenciation consistera à déplier cet entre-deux avec différents apports. Nous tenterons de montrer que cet entre-deux est

heuristique. Nous chercherons une formulation qui puisse trouver un certain équilibre, pour cela nous aurons recours à la phénoménologie, aux statistiques bayésiennes et à un détour par la proposition bubérienne.

# Chapitre II :

## – Au début était l’indifférenciation ? –

### – 2.1 : Il y avait un accord scientifique...

Pendant un temps assez conséquent, un accord régnait. Différents courants de pensée concernant le développement de l’enfant, envisageaient un début de vie relativement semblable. L’approche piagétienne et l’approche psychanalytique avaient, sur la question du rapport à autrui et à l’extériorité, autour de la naissance, des vues communes. Le bébé, autour de la naissance, se trouve, pensait-on, dans un état de fusion, d’indifférenciation ou symbiose, vis-à-vis de son environnement.

Piaget s’intéresse essentiellement à la construction de l’intelligence et des capacités de réflexion de l’enfant. Mais il n’est pas sans parler de l’aspect affectif et de la question de l’altérité. Dans leur livre *La psychologie de l’enfant*, Piaget et Inhelder (1966) soulignent que le développement cognitif et affectif sont indissociables et qu’il n’est pas étonnant qu’ils évoluent de manière parallèle. Dans la citation suivante, si le cognitif et l’affectif évoluent de manière parallèle, le bébé est, au départ, tout entier dans un état d’indifférenciation.

« D’une manière générale, en effet, tandis que le schématisation cognitive passe d’un état initial centré sur l’action propre à la construction d’un univers objectif et décentré, l’affectivité des mêmes niveaux sensori-moteurs procède d’un état d’indifférenciation entre le moi et l’entourage physique et humain pour construire ensuite un ensemble d’échanges entre le moi différencié et les personnes (sentiments interindividuels) ou les choses (intérêts variés selon les niveaux). (Piaget et Inhelder, 1966, p. 26-27) »

Dans les pages suivantes, ils reprennent la notion forgée par Baldwin : « l’adualisme ». Pour Baldwin, il n’existe sans doute pas de frontière pour l’enfant entre ce qu’il vit en lui et ce qui l’entourne. Les auteurs donnent également raison à Freud de parler du point de départ narcissique du développement, mais ils ajoutent qu’il faut l’entendre d’une façon spécifique : il n’y a pas encore de moi donc il s’agit « d’un narcissisme sans Narcisse » (Ibid. p 27). Ils mentionnent la notion de symbiose de Wallon, selon eux, un équivalent de l’indifférenciation.

Pour ces deux auteurs, il est logique de penser qu’il y a une indifférenciation puisque le moi reste inconscient de lui-même. Ceci ne permet pas une décentration affective ou cognitive, et rend donc impossible une dissociation du moi, du non-moi, d’autrui. Un lien est donc fait

quasi naturellement. Il n'est pas discuté. Pour qu'il y ait distinction entre le moi et le non-moi, il faut une conscience de soi et une possibilité, au moins liminaire, d'accès à une réflexivité.

Au moment où Piaget et Inhelder écrivent leur livre, une autre approche a une grande influence pour concevoir le développement de l'enfant : la psychanalyse. Elle est dans son ensemble habitée par la conviction que le développement émotionnel a pour point de départ un état d'indifférenciation psychique. Nous le retrouvons chez Mahler avec sa notion d'autisme normal au début de la vie, et chez tant d'autres. Nous voudrions citer comme seul exemple un passage de Freud, datant de 1911, dans les *Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique*. Il y développe la façon dont les besoins internes impérieux sont venus perturber une sorte d'état mythique de repos psychique. Une sorte d'autosuffisance y était recherchée par la voie hallucinatoire. Il y aurait là une proposition freudienne de récit du développement de l'enfant dont le point de départ serait une tentative désespérée d'indépendance enclavée.

Ce ne serait que la déception provoquée par cette démarche et donc son insuffisance qui pousserait l'appareil psychique à se représenter l'état des faits réels du monde extérieur, pour tenter d'y agir et de le modifier. Freud ajoute :

« Par là était introduit un nouveau principe de l'activité animique ; ne fut plus représenté ce qui était agréable, mais ce qui était réel, même si cela devait être désagréable. » (Freud, 1998, p.14).

Il ajoute en note : « Je vais tenter de compléter la présentation schématique ci-dessus par quelques développements : on objectera à juste titre qu'une telle organisation, qui est asservie au principe de plaisir et néglige la réalité du monde extérieur, ne pourrait se maintenir en vie, fût-ce pour le temps le plus bref, de sorte qu'elle n'aurait absolument pas pu apparaître. Mais l'utilisation d'une fiction de ce genre se justifie si l'on remarque que le seul nourrisson, pour peu qu'on y ajoute les soins de la mère, est bien près de réaliser un tel système psychique... » (ibid. p.14-15).

On sait combien cette note a fait penser Winnicott<sup>8</sup> pour la compréhension des processus psychiques au début du développement émotionnel. Freud nous parle de fiction, dont il justifie le contenu par une argumentation. Cela correspond indéniablement à notre projet : construire un récit le plus argumenté possible, mais qui demeurera une fiction ou un mythe.

Si tout se passe bien, si le bébé est suffisamment illusionné par les soins maternels, les soins peuvent être oubliés et le nourrisson est laissé dans un état où domine le principe de plaisir.

Il y avait donc un accord concernant l'état initial d'indifférenciation du bébé. Les grands courants de pensée concernant le développement de l'enfant partageaient une façon commune de décrire le point de départ.

---

<sup>8</sup> Cf. par exemple, *La théorie de la relation parent-nourrisson*, article de Winnicott de 1960, présent dans *De la pédiatrie à la psychanalyse* (1969).

Cependant, depuis, de nombreuses recherches sont venues questionner cet accord. Nous n'allons pas faire la liste des différents auteurs qui s'opposent à la notion d'indifférenciation ou de fusion initiale. Cela ne serait d'aucune utilité pour notre propos. En revanche nous voudrions évoquer trois auteurs qui ont essayé de présenter la constitution de l'intersubjectivité<sup>9</sup> chez le jeune enfant. Il nous semble que le choix de ces trois auteurs peut se justifier assez facilement.

Que ce soit Rochat, Trevarthen (avec Aitken) ou Stern, leurs recherches sont influentes dans le domaine. On peut même dire, pour Trevarthen et Stern, que leurs arguments ont fait le tour du monde et sont sans cesse cités.

Une autre raison nous fait choisir ces trois auteurs : ils ont écrit des livres (ou des articles de plus d'une centaine de page). Ils ont donc essayé de fournir une représentation cohérente du développement de l'enfant et de l'intersubjectivité. Toute représentation cohérente d'un parcours a un caractère fictionnel, que l'auteur assume ce caractère de récit ou non. Au passage chacun de ces trois auteurs cite nombre de références modernes concernant la recherche sur les bébés<sup>10</sup>. On peut donc dire à la fois qu'ils sont bons connaisseurs de l'état des recherches au moment de leurs publications et qu'ils ne se satisfont pas d'une juxtaposition des résultats obtenus.

Dans son livre *Le monde des bébés* (2006), Rochat nous signale que sa façon de présenter ce qu'il appelle « l'intersubjectivité secondaire » est une reconstruction guidée par les données expérimentales, mais pas seulement.

« J'aimerais proposer ce que je considère comme un scénario développemental plausible fondé sur un changement apparemment marqué et fiable dans la répartition de l'attention envers les personnes et les objets pendant les premiers mois de vie. » (Rochat, 2006, p. 200)

Stern, Trevarthen et Aitken ont la même attitude, entre résultats expérimentaux et besoin de se représenter ce qui se joue dans le rapport à autrui et une perception de soi.

---

<sup>9</sup> Nous avons commencé ce chapitre en parlant d'« altérité » et nous évoquons ici les recherches sur l'intersubjectivité. Ce n'est évidemment pas le même concept. Mais c'est le terme actuel que les chercheurs emploient quand ils s'interrogent sur la perception d'autrui.

<sup>10</sup>

C. Trevarthen et Aitken, dans leur célèbre article, *Intersubjectivité chez le nourrisson...*, mentionnent par exemple plus de six cents articles de recherche et ouvrages.

## – 2.2 : Significations de la notion d’intersubjectivité.

Concernant les recherches sur le développement du bébé, la question de la relation à autrui se pose essentiellement avec le terme d’intersubjectivité. Souvent qualifié de primaire ou de secondaire, ce terme n’a pas toujours un sens identique, d’un auteur à l’autre, ni même un sens facile à préciser. Nous pensons que ce terme n’est pas réellement utilisable, sans, en même temps, contribuer à obscurcir la question du rapport à autrui et à l’extériorité.

### – 2.2.1 : Rochat, une intersubjectivité qui tient plus de l’inter que de la subjectivité.

Rochat, comme pour beaucoup d’auteurs s’intéresse à la question de l’intersubjectivité en l’abordant par la question de la co-modalisation sensorielle (inter-modalité sensorielle dans son vocabulaire). C’est en effet une piste importante, que nous suivrons. Elle nous reconduit à la phénoménologie de Merleau-Ponty, elle nous amène également à des recherches faites en imagerie cérébrale. Nous y viendrons, mais avant cela, qu’est-ce que Rochat (2006) nous apprend par son intérêt pour la co-modalisation sensorielle ?

Il nous apprend que le bébé a très tôt des capacités de co-modalisation et qu’elles lui fournissent un certain sens de soi, au moins rudimentaire, dès la naissance. Plusieurs expériences le suggèrent, notamment, celle-ci qui est particulièrement intéressante. En général, au bout de 12h de vie, le bébé commence à différencier le visage maternel, par rapport aux autres visages. Si les autres visages l’intéressent également, ils ne génèrent pas les mêmes choses. Cela met en lumière qu’il a relié assez rapidement ce qu’il « connaît » de sa mère avant la naissance (voix, odeur, tonico-émotionnel) et ce qu’il découvre d’elle, par d’autres canaux sensoriels, après la naissance.

Ces capacités co-modales permettent certainement de différencier, au moins de façon rudimentaire, le corps propre, de l’environnement. En effet, un nouveau-né a un réflexe de frouissement quand quelque-chose vient toucher sa joue. Ce réflexe est trois fois moins fréquent quand sa main touche sa joue, que quand le contact provient d’un objet ou d’une main étrangère. Il y a donc une sorte de repérage du corps, qui passe certainement par le toucher et la proprioception. Ce que Rochat (2006) appelle le « toucher double » et que d’autres ont appelé le « touchant-touché » (Merleau-Ponty, 1964 et Anzieu, 1985), permet, dans une corrélation avec les informations proprioceptives, la plupart du temps, d’inhiber un réflexe. Il y a donc des

formes précoces de perception qui distinguent le soi et le non-soi. En ce sens-là, le terme d'indifférenciation pourrait être balayé dans son ensemble.

Ces expériences et bien d'autres, poussent Rochat (2006) à proposer plusieurs affirmations. Il bâtit, tout d'abord, un concept : « le soi écologique ». Cette notion désigne le fait que le bébé, dès sa naissance, distingue le corps propre, de l'environnement. Il parle de « sens de soi », qui n'est pas une conscience de soi. Cette affirmation a un corollaire nécessaire au point de vue logique, même si Rochat ne le développe pas. S'il y a un certain sens de soi, il devrait également y avoir un certain sens de l'extériorité.

Deuxième affirmation de Rochat, il n'y a pas d'intersubjectivité à la naissance. Pour lui, l'intersubjectivité primaire commence avec les premiers sourires relationnels. Qu'appelle-t-il intersubjectivité ? Pour lui, il y a intersubjectivité quand il y a au minimum un sens de l'expérience partagée dans une interaction en face-à-face. Ce que Rochat pose ici comme affirmation soulève des problèmes en deux directions.

La première direction est antérograde. Si l'intersubjectivité primaire commence avec les sourires réponses, cela signifie pour Rochat (2006) que la naissance, au niveau psychique, se situe à ce moment. Avant, il ne s'est pas réellement produit une naissance pour le bébé (Rochat 2006, pp. 227-228). Rochat s'appuie sur des arguments qui observent le comportement du fœtus et du nouveau-né. Le comportement ne se modifie pas réellement entre la vingtième semaine de grossesse et les sourires-réponses. Notre petite phénoménologie de la naissance cherchera à s'opposer à cette idée.

La deuxième direction est peut-être plus conceptuelle. Comment parler d'intersubjectivité primaire, sans parler de subjectivité et de rencontre des subjectivités. Rochat parle d'un « sens de l'expérience partagée ». C'est une expérience d'être relié, d'être en interaction. Une expérience de « l'inter » plus que de la subjectivité<sup>11</sup>. C'est un « sens », un sentir. Mais est-ce une conscience de ? Pourquoi dans ce cas faire commencer l'intersubjectivité aux sourires réponses. On sait que le bébé, dès la naissance a des capacités imitatives et se montre sensible à la qualité émotionnelle des interactions qu'un adulte vient vivre avec lui, en face-à-face.

---

<sup>11</sup> On n'est pas très loin ici du « narcissisme, sans narcissisme » dont parlait Piaget. Ici, c'est une intersubjectivité, d'avant la subjectivité. On voit au passage que dans cette zone du développement, la paradoxalité va être de mise puisque le narcissisme et l'intersubjectivité ne sont pas loin de conduire aux mêmes apories.

– 2.2.2 : Stern des apories précieuses invitent à s’approcher de l’intersubjectivité par un autre chemin.

– 2.2.2.1 : *Le monde interpersonnel du nourrisson*, essai de lecture.

Stern (1989) propose un parcours de réflexion qui traverse tout le livre *Le monde interpersonnel du nourrisson*. Dans l’annexe – 2, je tente de montrer qu’il est difficile d’avoir une lecture unifiée et cohérente de ce parcours qui a également la forme d’un récit du développement du sens de soi et du sens d’autrui.

Comme je tente de le montrer dans l’annexe – 2, le statut de ce récit créé par Stern est donc intermédiaire, voire transitionnel et en partie propre à Stern. Je tente également de montrer que si sa méthode est particulièrement précieuse, ses résultats apparaissent assez largement aporétiques. Nous pensons qu’il aurait été bénéfique pour la réflexion même de Stern de relever ces apories et de penser leur signification.

Toujours dans l’annexe – 2, je tente de faire apparaître combien il est probablement impossible d’approcher la vie psychique du nourrisson, autrement que par la paradoxalité. Stern (1989) semble vouloir trancher des débats scientifiques concernant la vie psychique du nourrisson. Sur certaines questions centrales, il semble plus juste de pouvoir se retenir de trancher pour porter ensemble des affirmations pourtant contradictoires. C’est d’autant plus vrai que nous sommes proches de la naissance. C’est le cas par exemple de la question de savoir si l’enfant ressent l’état où il se trouve de faible capacité à interpréter ce qui se passe en lui et autour de lui, ou s’il ressent au contraire qu’une organisation croissante advient. Dans le premier cas, il aurait un vécu plutôt d’indistinction et de brouillard, dans le second, il prendrait plutôt plaisir à sentir le processus d’organisation se préciser.

La proposition winnicottienne semble à cet égard plus juste qui affirme à la fois l’indifférenciation du nourrisson par rapport à son environnement et que le nourrisson existe et est en processus d’émergence vis-à-vis de son environnement. Ici, nous sommes à la frontière de ce que le langage rend possible, sans porter de contradiction logique. C’est l’importance dans la pensée de Winnicott de cette paradoxalité fructueuse dont il a le secret.

Nous allons tenter de voir comment Stern (1989) décrit l’intersubjectivité et comment il la comprend.

Pour Stern (1989), comme nous l’avions vu chez Rochat (2006), le moment de l’émergence des sourires réponses représente une charnière importante dans le développement de l’enfant. Pour Stern, la naissance conserve cependant une importance pour le psychisme du nourrisson, mais : « L’âge de deux mois délimite une frontière presque aussi nette que celle de

la naissance. (Stern, 1989, p.57) » C'est dire comme l'advenue des sourires réponses change quand même beaucoup de choses.

Contrairement à Rochat (2006), l'intersubjectivité, chez Stern, ne saurait commencer avant une autre frontière (celle qui se situe entre sept et neuf mois et correspond aux angoisses du huitième mois de Spitz (1968)). L'argument de Stern consiste à souligner l'importance de l'empathie, du partage des intentions, la possibilité d'avoir une appréciation du monde en tant qu'il est privé. En sommes, pour Stern, pour parler d'intersubjectivité, il faut que le nourrisson puisse avoir un vécu subjectivé et un vécu d'être sujet.

Pour Stern (1989), à partir de deux mois, il y a un repérage précis, chez l'enfant, d'un ensemble d'auto-invariants. Ceux-ci lui permettent de sentir qu'il a une existence et que l'autre a une existence séparée de la sienne : le sens d'un « soi noyau » et son corrélatif, le sens d'un « autre noyau ».

Sur la base de cette distinction sentie plus que pensée, l'enfant peut s'appuyer sur l'autre noyau pour réguler ce qui se passe en lui. L'expérience de l'autre est alors qu'il est « régulateur-de-soi ». Stern insiste à plusieurs reprises. Il ne faut pas confondre un « autre-régulateur-de-soi » avec un autre (réellement autrui), car pour cela, il faudrait que le nourrisson soit capable de reconnaître la différence des intentions, des pensées, des affects, des mondes.

L'idée chez Stern (1989) qu'un sentir émerge rapidement, chez le nourrisson, qui le distingue de l'autre et de son environnement est convaincante. Comme pour Rochat (2006), la co-modalisation<sup>12</sup> sensorielle y joue un grand rôle.

Stern (1989) propose également un ensemble d'auto-invariants qui distinguent l'enfant de son environnement. Il mentionne par exemple l'exemple de deux siamoises qui à l'âge de quatre mois, alors qu'elles ont toujours été reliées par un bout de peau et ont tout vécu en face-à-face, distinguent déjà avec clarté le corps de l'autre, du leur. Si cette distinction peut être aussi

---

<sup>12</sup> Stern (1989) ne parle pas tant de co-modalisation sensorielle que d'inter-modalisation et d'a-modalité sensorielle. L'idée pour Stern est que la communication entre les différentes sensorialités doit souvent passer par une capacité à abstraire certaines caractéristiques de la modalité sensorielle où elles ont été perçues. Par cette abstraction, l'enfant, très tôt, serait capable de reconnaître la similitude dans un pattern de variation d'intensité, que ce soit sur le plan visuel, auditif ou du toucher.

La philosophie de Merleau-Ponty tendrait à rendre prudent vis-à-vis de cette idée. En effet, pour cet auteur, il n'y a jamais de dépassement de la sensorialité et de la perception. Tout vient du sensoriel et tout y reconduit. La variation d'intensité lumineuse ou sonore serait plutôt interprétée, par Merleau-Ponty, comme changement de l'être au monde, qui passe par un changement de l'organisation qu'est le corps-propre. C'est ainsi que, pour Merleau-Ponty, l'aveugle sait également dire quelque-chose de la couleur. En la touchant, l'aveugle voit son rapport au monde modifié, comme le voyant en regardant la même couleur.

nette à quatre mois, pour deux siamoises, il est très probable qu'elle le soit pour un enfant seul, concernant son corps, dès deux mois<sup>13</sup>.

Stern parle également de la proprioception et de la volition qui distinguent très rapidement les actes faits par le nourrisson et ceux qui sont faits à son corps. Ce n'est pas la même chose d'avoir une volition et de sentir le corps bouger proprioceptivement en rapport avec ce qui a été voulu ; ou bien, de sentir le corps bouger de la même façon, mais parce que la main a été mise en mouvement par la main d'une personne qui s'occupe du nourrisson.

Stern affirme encore que l'enfant repère très tôt la continuité de soi et le fait qu'il y a une identité qui traverse les différentes expériences. L'enfant repère des rythmes qui signent à la fois sa façon de faire et la façon de faire des autres. Il y a une cohérence temporelle qui trahit l'identité des différents gestes que chaque personne fait. Ceci n'est pas sans lien avec le concept de « style » cher à Merleau-Ponty.

Enfin, Stern affirme que très tôt le nourrisson reconnaît des émotions qui ont une forme propre d'expression en lui. Pour chacune de ces émotions, quelle que soit leur origine (interne ou interactionnelle), le nourrisson ressent un même ensemble d'événements corporels qui se répètent à l'identique. Cela permet de reconnaître quelque-chose de propre et donc une distinction par rapport à l'environnement et à autrui.

Selon Stern (1989), c'est l'ensemble de ces quatre auto-invariants qui permet au nourrisson de sentir un soi noyau qui est distinct de l'environnement dans lequel il se trouve. Cela le distingue également vis-à-vis d'autrui. Il est nécessaire de prendre acte de ces

---

13

Cependant, les travaux de Rochat et Stern ne permettent pas d'approcher avec finesse la façon dont le nourrisson se représente son corps ou l'édification du schéma corporel et de sa richesse. Si une clarté précoce de la différenciation du corps par rapport à l'environnement est très probable, nous pensons que cette question ne doit pas être isolée. D'autres aspects de l'appréhension du corps propre sont bien plus complexes (cf. *La phénoménologie de la perception*, M. Merleau-Ponty). Il serait également utile d'évoquer la question de la représentation du corps ou de l'image du corps. Les pédiatres nous apprennent par exemple qu'il faut attendre plusieurs années avant qu'un enfant soit réellement en mesure de localiser une douleur, au niveau de son corps.

Ainsi, une différenciation s'est opérée entre le corps du nourrisson et son environnement. Mais son corps n'est pas nécessairement encore habité psychologiquement, investi personnellement et différencié dans ses parties.

Cet investissement psychique et personnel du corps propre est certainement relié à la possibilité de reconnaître et différencier les différentes émotions. Habiter son corps psychologiquement et personnellement est sûrement nécessaire pour commencer à faire une différence entre d'une part les émotions ressenties parce qu'elles circulent dans l'environnement affectif, et, d'autre part, celles dont le bébé est davantage responsable.

Cf. L'exemple de l'annexe – 2 de la petite fille de trois mois qui se retourne (paragraphe 7.1)

affirmations qui sont importantes. Désormais, il n'est plus possible de parler d'indifférenciation au sens de la phase autistique normale de Mahler par exemple.

– 2.2.2.2 : Quelques critiques concernant la proposition de Stern.

Autant, il est convaincant de penser que l'enfant distingue assez rapidement son corps, de l'environnement et du corps d'autrui (proprioception, agentivité, co-modalisation). Autant, penser qu'il repère aussi vite des émotions qui seraient, de ce fait, des auto-invariants, semble difficile à penser.

Stern (1989) pense que les affects et émotions sont repérées très tôt :

« Aux alentours de l'âge de deux mois, le nourrisson a fait de très nombreuses expériences de plusieurs affects – joie, intérêt et détresse, et peut-être surprise et colère. Pour chaque émotion séparée, le nourrisson en arrive à reconnaître et à anticiper une constellation caractéristique d'événements (événements de soi invariants) : (1) La rétroaction proprioceptive à partir du flux des patterns moteurs déterminés venant du visage, de la respiration et de l'appareil vocal ; (2) des patterns internes de sensations d'éveil ou d'activation ; et (3) les caractères des sentiments spécifiques d'une émotion. »

Stern (1989) prend alors l'exemple de la joie ressentie par l'enfant. Il la ressent, selon lui, de la même façon que ce soit avec son père qui le lance en l'air, la baby-sitter qui fait de drôles de bruits, sa mère qui fait des grimaces... Cette affirmation nous paraît étrange.

Le nourrisson s'appuie sur l'autre pour réguler ses émotions et pour qu'elles soient activées, atténuées... Seulement, le nourrisson de cet âge n'a pas accès à toutes les émotions. La culpabilité n'est par exemple pas repérable sur le visage d'un enfant avec ses huit ou neuf mois, au plus tôt (Dornes, 2002). Selon ce dernier auteur, et en s'appuyant sur les travaux de Izard, les émotions émergent progressivement au cours du développement de l'enfant. Sont présentes dès la naissance les expressions émotionnelles suivantes : intérêt, surprise, dégoût. La joie s'exprime elle à partir de quatre à six semaines. La colère et la tristesse apparaissent entre deux et quatre mois. La peur autour de six à sept mois et la culpabilité au-delà des un an, en général.

Ainsi, l'enfant baigne dans un monde d'émotions complexes et mélangées. Il n'a pas toujours la possibilité de repérer les émotions qui circulent autour de lui. Il est difficile de penser que c'est la même joie pour l'enfant, dans différentes situations. Si son père le fait sauter en l'air, avec un plaisir peu mélangé, heureux qu'il est de retrouver son fils après une journée de travail. Si sa mère lui fait des grimaces, mais avec l'espérance de faire rigoler le nourrisson pour qu'il arrête de pleurer, le temps de lui préparer un biberon. Si la baby-sitter fait de drôles

de bruits en espérant l'intéresser, pour pouvoir, pendant ce temps, regarder son smartphone, et donc également avec une pointe de culpabilité de ne pas s'occuper de lui entièrement.

Si l'autre est régulateur-de-soi, comme Stern le développe davantage au chapitre suivant, il est difficile de penser que le nourrisson n'est pas sensible à la part de complexité émotionnelle qui traverse les adultes. C'est en tout cas, notre expérience clinique dans son ensemble, qui tendrait à nous montrer que le nourrisson ressent la complexité résidant dans l'autre, à des âges très précoces.

L'exemple le plus simple serait fourni par l'ensemble de ces situations où les parents, même avec des enfants très jeunes, veulent retenir leurs larmes et leur inquiétude. Ils tentent très souvent de le faire en consultation, pour ne pas « traumatiser » leur enfant. L'enfant, surtout s'il est jeune et porté dans leurs bras, est alors en général très difficile à porter, à contenir, à entourer. Dès que les parents ont laissé cette digue céder, ne retiennent plus leurs émotions et peuvent accepter de dire leur angoisse, de pleurer... Il n'est pas rare que l'enfant parvienne à ce moment-là, à nouveau, à s'appuyer sur ses parents, à s'apaiser et à retrouver une posture d'enroulement détendue qui lui convient.

Cet exemple, parmi d'autres possibles, nous fait sentir combien l'enfant est attentif à ce qui habite l'adulte régulateur-de-soi contre lequel il se trouve. Quand, ce qui se produit pour l'adulte est trop difficile à reconnaître et à repérer, il a tendance à se désorganiser. La simplicité retrouvée, chez l'adulte, y compris pour vivre des émotions douloureuses, aide en général l'enfant à retrouver un apaisement.

Si donc l'enfant est sensible à la complexité des émotions de l'autre-régulateur-de-soi, si les adultes ont affaire avec des émotions plus variées et plus complexes que les siennes, et si, enfin, l'enfant, pour fréquenter certaines émotions et certaines intensités émotionnelles, a nécessairement besoin d'un autre pour activer ou réguler sa vie émotionnelle ; alors, il devient difficile de penser, comme le propose Stern (1989), dans l'exemple de la joie, qu'à deux mois, l'enfant a déjà repéré des patterns d'émotions suffisamment fixes.

La question de la différenciation devient donc une question complexe. Il y aurait une certaine clarté de la distinction avec l'environnement sur le plan corporel, de la volition et de la proprioception. Il y aurait une plus grande difficulté à repérer cette distinction et la différenciation sur d'autres plans (émotions, affects, interactions...). Il est d'ailleurs notable que, pour la vie entière, il est plus difficile de savoir d'où vient une émotion, que de savoir qui a fait tel ou tel acte. Il est également plus difficile de décrire avec précision ce qui fait que la relation s'établit, ou non, avec quelqu'un.

Mais comment se représenter un concept, l'indifférenciation, qui serait aussi imprécis ? Il n'y aurait quasiment pas d'indifférenciation psychique sur certains domaines (les capacités

co-modales sont par exemple effectives dès la naissance et même avant). Il y aurait un temps prolongé d'indifférenciation dans d'autres domaines.

Il nous semble qu'il n'y a pas d'autre manière de parler de cette notion devenue complexe de l'indifférenciation que de souligner que l'autre, avant d'être régulateur-de-soi est organisateur-de-soi-et-du-monde. Nous verrons progressivement, dans cette partie, et dans les suivantes, ce que cela peut signifier.

#### – 2.2.2.3 : Quel statut à la régulation de soi par l'autre ?

Pour Stern (1989), il est clair que l'autre-régulateur-de-soi, n'est pas un autre. Il n'y a pas d'empathie du bébé à son égard, il n'y a pas de perception de ses intentions, de son monde, de sa différence dans la compréhension de l'environnement et de ce qui s'y produit...

Il y a donc tout un temps, avant le sens d'un soi subjectif, où l'enfant a déjà repéré un sens de soi noyau, où il a également un sens de l'autre noyau, mais où il n'y a pas encore véritablement d'intersubjectivité. Ici apparaît une paradoxalité féconde dans l'œuvre de Stern (1989). Il y a tout un temps où l'autre est repéré mais pas encore comme autre sujet. Il y a tout un temps où le moi se distingue du non-moi, mais où le moi n'est pas encore subjectivé.

Cette impossibilité de se représenter ici le vécu du bébé est peut-être un peu passée sous silence par Stern. Il ne souligne pas, en tout cas, le paradoxe qu'il y a à parler de soi noyau et d'autre noyau, de relation entre les deux, tout en refusant de parler d'intersubjectivité. Ce paradoxe est le paradoxe winnicottien que nous avons présenté : il faut dire à la fois que le nourrisson a émergé et qu'il n'a pas émergé de l'environnement relationnel dans lequel il se situe.

#### – 2.2.3 : Aitken et Trevarthen, l'intersubjectivité est toujours déjà là.

Pour Aitken et Trevarthen (2003-a), il est question de parler d'intersubjectivité dès la naissance et même avant. Ces deux auteurs soulignent dans leur article le plus célèbre que leur proposition est le fruit d'un postulat :

« La théorie de l'intersubjectivité innée postule que le nourrisson naît avec une conscience réceptive aux états subjectifs des autres personnes, et cherche à interagir avec eux. (Trevarthen, Aitken, 2003-a, p.312) ».

Ils assument donc de ne pas démontrer ce qui reste un postulat. Ils le présentent comme une façon utile d'intégrer le résultat de très nombreuses recherches. Nous ne sommes donc pas très loin de la méthode de Stern. Il est nécessaire de connaître les données de la recherche, mais à elles seules, elle ne peuvent fournir une représentation de ce qui se produit chez l'enfant. Il faut ordonner cet ensemble. D'où le postulat qui engendre un récit. Selon eux, leur postulat a très souvent été manqué du fait que la majorité des spécialistes de la petite enfance se sont intéressés aux cognitions et aux acquisitions/apprentissages réalisés par les bébés. Ils soulignent que cet aspect de la recherche est problématique. Selon eux<sup>14</sup>, c'est oublier que l'ensemble des capacités d'apprentissage sont sous-tendues par des aspects relationnels et émotionnels.

Le lecteur attentif aura peut-être été surpris par la présence du terme « conscience » dans la citation précédente. Il serait question d'une conscience dès cette période très précoce de la vie humaine. De la même façon, les auteurs de l'article pensent que le nourrisson, dès la naissance, est sensible aux intentions de ceux qui s'occupent de lui. Ils parlent encore de subjectivité et d'intersubjectivité primaire, dès la naissance (et donc, in fine, de sujet). Sur ce dernier point, il faut leur reconnaître que l'introduction de la notion de sujet se fait avec un certain nombre de précautions. Dans la citation suivante, il s'agit de rudiments et de raisonnement liminaire : « il doit au mois... » :

« Pour partager le contrôle mental avec d'autres personnes, le nourrisson doit posséder deux compétences. D'une part, il doit au moins montrer qu'il possède les rudiments d'une conscience individuelle et intentionnelle. C'est cela que j'appelle la subjectivité. D'autre part, pour communiquer, le nourrisson doit pouvoir adapter ou ajuster son contrôle subjectif à la subjectivité des autres : c'est l'intersubjectivité. (Trevarthen, Aitken, 2003-a) »

Cette façon de donner une signification très lâche à la subjectivité et à l'intersubjectivité ne posent peut-être pas les mêmes difficultés dans le monde anglo-saxons. Pour nous cela reste source de questions. La position est en revanche assumée par les auteurs. Ils parlent d'intention de l'animal qui a des projets moteurs. Il est vrai qu'un animal peut faire de longs parcours pour aller boire, mais peut-on réellement parler d'intention et d'intentionnalité. Ainsi, Trevarthen et Aitken (2003-a) parlent de sujet animal et même de conscience animale :

« En effectuant un contrôle prospectif du mouvement, et en adaptant son comportement à l'environnement, l'animal met l'existence de sa conscience en évidence. (Ibid. p.351). »

---

<sup>14</sup> Point également souligné par Rochat (2006).

Dans cette thèse, nous n'emploierons pas les termes consciences et subjectivité de la même façon. Il nous semble que ces deux termes supposent une réflexivité qu'il est difficile d'attribuer à l'animal et, pour d'autres raisons, au nouveau-né. Pourtant au-delà de l'usage des concepts, la proposition de Aitken et Trevarthen nous paraît particulièrement précieuse.

Aitken et Trevarthen nous révèlent que le moi écologique dont parlait Rochat (2006), qui apporte un certain sens du moi et donc aussi du non-moi, n'est pas propre au nourrisson. L'animal a certainement également des capacités co-modales pour pouvoir orienter sa tête dans la direction d'où provient un son afin de pouvoir voir ce qui se passe.

Finalement, le postulat présenté en début d'article conduit ses auteurs à une autre proposition. Elle aussi n'est pas démontrée au sens où ils affirment qu'ils n'ont pas la preuve anatomique ou en imagerie fonctionnelle. Cela demeure donc une hypothèse. Il s'agit pour Aitken et Trevarthen d'affirmer l'existence, dans le tronc cérébral, d'une Formation de Motivation Intrinsèque (FMI). C'est cette formation qui gouvernerait les interactions du nourrisson, alors que les lobes frontaux et préfrontaux sont encore très immatures. Comme les auteurs le soulignent. Les neurones de ces aires cérébrales sont encore en train de migrer. Il n'y a pas ce qui serait nécessaire pour que ce qui se produit de l'ordre de la relation se produise au niveau cortical.

Ce noyau FMI se situerait tout proche des zones où, dans le tronc cérébral, la tension viscérale, la fréquence respiratoire et cardiaque et le cycle veille sommeil sont monitorés. Cette hypothèse est suggestive pour tout ce qui se passe dans la psychosomatique et l'anxiété.

La FMI a des efférences dirigées en direction de la moelle épinière pour permettre au nourrisson de réagir en fonction des effets relationnels qu'il rencontre ou suscite. Elle aurait aussi des efférences dirigées vers le cortex et contribuerait à modeler les lobes frontaux et préfrontaux. La migration des neurones, leur organisation en colonne... serait en partie influencée par le bain relationnel dans lequel l'enfant se trouve.

La notion de sujet et de conscience se montre donc précieuse et problématique. Comment se dire que le tronc cérébral serait le lieu du sujet et de la conscience ? Mais, en même temps, il est déjà question du sujet, parce que ce qui se passe à ce niveau, pendant cette période précoce, conditionne l'émergence du sujet. D'une certaine manière, le sujet est déjà là qui se prépare à être.

Cette hypothèse est particulièrement affine avec la proposition winnicottienne et avec les thèses de Merleau-Ponty. Cette proposition de Aitken et Trevarthen fait particulièrement écho à tout ce que Winnicott présente sur l'émergence du moi et du soi. Si des empiètements surviennent précocement, il n'y a personne pour y assister, mais cela instaure des discontinuités dans la construction du self, du sentiment d'exister. Du côté de la proposition merleau-

pontienne, il s'agirait de souligner combien, avec cette proposition de Aitken et Trevarthen, nous aurions de quoi confirmer que le sujet advient en étant toujours déjà à un monde, et un monde dont la constitution est fondamentalement appuyée sur la part relationnelle de la personne humaine.

Avec Aitken et Trevarthen, nous sommes donc autorisés à penser une indifférenciation qui n'est pas une symbiose complète. Si la relation précède la constitution des aires corticales régulant la relation, les intentions et le comportement, il n'est pas impossible alors que l'émergence du sujet se fasse, au début, de manière partielle. Elle se ferait, en quelques sortes, à tâtons. Une part d'illusion pourrait s'y glisser et être maintenue le temps nécessaire. Plusieurs illusions pourraient également se succéder, avant de s'affiner et de se stabiliser. Stabilité qui ne consisterait pas à se rapprocher de la réalité, à jamais inaccessible ou perdue. Stabilité des représentations qui serait seulement une façon trouvée par le sujet de porter des représentations progressivement de moins en moins heurtée par la rencontre du monde et d'autrui.

Le travail d'Aitken et Trevarthen présente également la vie émotionnelle d'une façon très différente, par rapport au travail de Stern. Selon eux, il n'y a pas, au début de la vie, d'émotions de base. Le nourrisson est bien plus le siège d'un flux émotionnel rythmique et mélodique que le théâtre d'une succession d'émotions repérables et différenciées les unes des autres. Le nouveau-né prend du plaisir à échanger ce flux émotionnel et rythmique avec des adultes attentionnés et motivés par cet échange. Il prend également plaisir à modifier cette mélodie et ce rythme chez autrui, donc à avoir une part d'initiative dans ce qui s'échange.

Les mains et le visage du nourrisson font un ballet, progressivement rejoint par la voix, qui s'apparente, dès les premières semaines au rythme des échanges que nous avons entre adultes, surtout quand nous sommes dans des conversations marquées par la détente. Pour cette raison, Aitken et Trevarthen appellent ces échanges des proto-conversations.

Le nourrisson est bien plus motivé par les échanges qu'il n'est satisfait de repérer les émotions et de les distinguer les unes des autres. La signification, le plaisir et la motivation viennent plus de la succession quasiment narrative des expressions dynamiques, que du contenu d'affects clairs et distincts. « Les émotions complexes « non-basiques » sont des états cohérents de communication à valeur interpersonnelle immédiate. (Trevarthen, Aitken, 2003-a, p.343) » Selon Aitken et Trevarthen, le nourrisson est davantage construit par le partage rythmique et mélodique d'un flux émotionnel. Ce qui le motive et le nourri, c'est l'interpénétration du flux d'autrui, dans le sien. Pour Stern, il semble que le nourrisson soit davantage aidé dans l'édification de son monde intérieur, par le repérage d'auto-invariants émotionnels qui contribuent au repérage d'un soi-noyau.

Avec Aitken et Trevarthen, tout vient de l'interaction et de la conscience de cette interaction. La réflexivité que suppose la définition classique de la conscience n'est pas le cœur de ce qu'ils nomment conscience. La conscience de soi est plus tardive et émerge sur un fond d'interaction et de conscience de cette interaction. D'où cette citation, issue d'un autre article :

« Pour nous, le traitement cognitif, autoconscient, du vécu émerge à l'intérieur des capacités sociales et interactives biologiquement innées du bébé, ou en association avec elles. (Trevarthen, Aitken, 2003-b, p.477) »

Ce point de départ signe le fait qu'il sera à jamais difficile de parler d'une conscience individuelle autrement que par la voie de la paradoxalité. Si de l'individualité est possible, ce n'est qu'en se fondant sur une vie partagée avec ceux qui se sont occupés du bébé. Cela demeure pour la vie entière.

Ce point est également clairement affirmé par Rochat (2002) dans son article *Naissance de la co-conscience*. L'article tout entier est un récit du développement de l'enfant pendant les deux premières années de vie. L'article montre qu'il est impossible d'avoir une conscience individuelle constituée et constituante du monde. Dans cet article, Rochat (2002) semble apporter des formulations concernant la subjectivité et l'intersubjectivité qui déplacent ces affirmations précédemment présentées (Rochat, 2006). Par exemple :

« Dès les premiers mois, l'enfant développerait avant tout, une subjectivité toujours croissante dans sa relation avec autrui, ce que l'on peut nommer une intersubjectivité. (Rochat, 2002) ».

Cette citation fait entendre, comme le reste de l'article combien, pour Rochat (2002), la question de la subjectivité et de l'intersubjectivité est beaucoup moins claire qu'il n'y paraît et qu'il ne le fera pourtant sentir dans son livre de 2006 (*Le monde des bébés*).

## – 2.3 : La relation à autrui et à l'extériorité, au moment de la naissance.

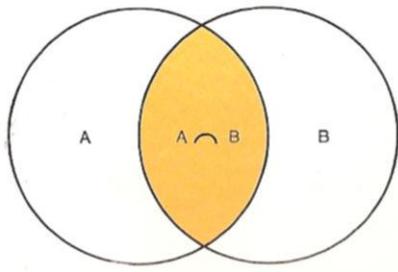
Nous avons présenté différents auteurs qui utilisent le concept d'intersubjectivité. Nous avons constaté qu'il était quelques fois employé pour parler de l'interaction présente dès la naissance. Mais l'utilisation du terme est quelques fois source de confusions. Lorsqu'il est question d'intersubjectivité primaire alors qu'une véritable subjectivité n'a pas émergé, il est difficile de conférer une signification à ce concept. Les apories de Stern (1989) et les oscillations de Rochat (2002, 2006) nous semblent pouvoir être révélatrices des impasses où la notion d'intersubjectivité tend à entraîner le questionnement.

Nous avons vu également avec Aitken et Trevarthen qu'il était possible de parler de conscience, de subjectivité, d'intention et d'intersubjectivité dès la naissance. En les suivant sur ce point, ne manquerions-nous pas, pour la suite du récit du développement, de possibilités pour souligner les différences majeures qui s'instaurent au fur et à mesure, dans la relation et dans la représentation de soi. Aitken et Trevarthen parlent d'intersubjectivité secondaire, mais il faudrait également parler de subjectivité secondaire, dès lors que la réflexivité émerge. De la même façon, parler d'intention dès la naissance réclamerait un autre concept dès lors que l'enfant est capable de lire les intentions des autres et de pouvoir prendre conscience et réfléchir les siennes.

Ainsi, nous substituerons au terme d'intersubjectivité d'autres termes et donc aussi, d'autres questionnements. Il nous semble bien plus pertinent en effet d'aborder le point de départ du récit du développement, en interrogeant la relation à autrui et à l'extériorité à partir de la naissance. Pour cela, nous présenterons une petite phénoménologie de la naissance et une réflexion appuyées sur des recherches plus modernes en sciences cognitives (les statistiques bayésiennes). Nous nous appuierons enfin sur une proposition philosophique, celle de Martin Buber (1921) qui nous semble être de nature à proposer un ensemble de concept qui aident à se représenter le vécu du bébé à la naissance.

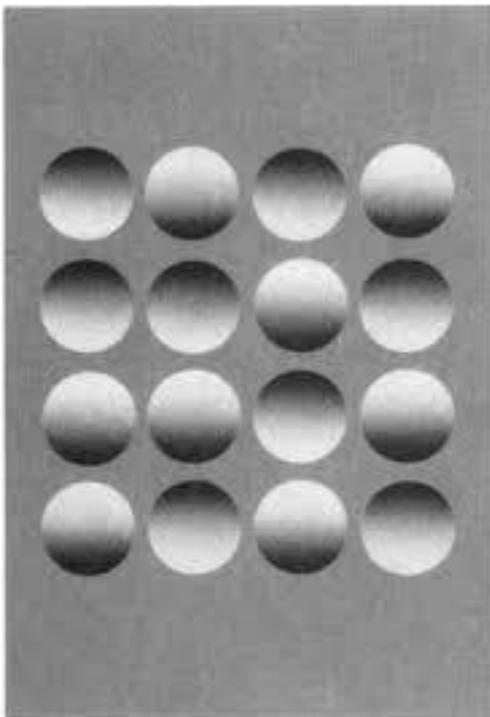
Cette proposition permettra de situer une signification actuellement possible et souhaitable au terme « indifférenciation ». Nous verrons que pour réfléchir le rapport à autrui et à l'extériorité autour de la naissance, nous aurons besoin d'introduire un concept, celui de « monde ». Ce concept sera davantage développé et précisé dans la deuxième partie de cette thèse.

– 2.3.1 : Les bébés, la phénoménologie et les statistiques bayésiennes.



La loi de Bayes dit que la probabilité de A et B peut s'exprimer de deux façons équivalentes : La probabilité de A sachant B multipliée par la probabilité de B ; ou la probabilité de B sachant A multipliée par la probabilité de A.

Il est possible de traduire cette loi mathématique concernant l'analyse des données afin de réaliser des jugements de plausibilité. Pour comprendre le monde et les informations sensorielles, le cerveau émet des hypothèses et les confronte à la fois aux entrées sensorielles actuelles et à ce qu'il a déjà acquis. La probabilité des hypothèses, compte tenu des données sensorielles devient donc plus ou moins plausible, en fonction des données a priori. Par données a priori, il ne s'agit pas du jugement kantien a priori, mais des données déjà collectées, par le cerveau, lors d'expériences précédentes. De très nombreuses données concernant la perception et les illusions perceptives peuvent être décrites de façon pertinentes par l'utilisation d'un modèle bayésien.



Dans un article Ramachandran (1988), montre ces sphères.

Le dessin est formé grâce à des cercles, situés sur un fond gris. Au sein des cercles, se trouve, un dégradé de niveau de gris de bas en haut ou inversement. Ces cercles ont spontanément un caractère de sphère. Certaines sont en relief, d'autres en creux. Le dessin prend donc un sens pour lequel il n'est pas nécessaire de réaliser un effort attentionnel. Le dessin prend comme naturellement cette signification.

Les statistiques bayésiennes peuvent permettre de rendre compte de tels résultats. En effet, si ces formes prennent naturellement leur volume et leur sens, c'est que notre cerveau part d'une hypothèse a priori : la lumière vient d'en haut. La plausibilité de cette façon de voir le dessin est élevée, pourtant elle n'est pas absolument certaine. Notre cerveau ne nous signale

pourtant pas cette perception comme ambiguë, il nous « fait voir » le dessin de cette manière. Il faut au contraire se concentrer pour voir les figures planes ou dans le sens inverse (très difficile pour cette dernière possibilité).

Voici une traduction de la loi mathématique de Bayes, qui la rend utile à la psychologie cognitive : étant donné les entrées sensorielles actuelles, et compte-tenu d'un a priori issu de l'expérience antérieure, quelle est la plausibilité que la situation actuelle prenne la signification suivante ?

Si le dessin ci-dessus est tourné, le volume apparent des sphères s'inverse car l'hypothèse a priori reste la même : la lumière vient d'en haut. L'hypothèse a priori n'est pas innée, elle vient de l'expérience perceptive accumulée au cours du temps. Si le dessin contient des indices supplémentaires indiquant que la provenance de la lumière ne vient pas d'en haut, les sphères peuvent paraître orientées différemment. La perception des sphères ne demande alors pas plus de réflexion. L'ensemble du dessin prend sens en fonction des indices concernant la provenance lumineuse.

Tout se passe donc comme si le cerveau avait une hypothèse a priori globale qu'on pourrait formuler ainsi : en absence d'indices sensoriels supplémentaires, les scènes visuelles sont en général à comprendre à partir de l'hypothèse que la lumière vient d'en haut (situation la plus fréquente en effet). Une autre façon de rendre compte de ce travail permanent mais peu consommateur d'énergie est de s'intéresser à ce que nous ressentons face aux dessins de M.C. Escher. Il n'y a pas de synthèse perceptive possible et cela nous laisse sans repos.

Ces théories cognitives bayésiennes rejoignent de façon étonnante les affirmations de Merleau-Ponty concernant la perception. Comment mieux dire que nous sommes au monde qu'en donnant toujours sens aux percepts, sans même que le sujet sache qu'il y a eu des choix, qu'il ne s'agit que d'une vision plausible ? Comment mieux dire que nous sommes au monde que de structurer la perception visuelle en fonction d'une orientation supposée de la lumière qui se vérifie si souvent dans notre expérience.

« C'est parce que nous sommes de part en part rapport au monde que la seule manière pour nous de nous en apercevoir est de suspendre ce mouvement, de lui refuser notre complicité, ou encore de le mettre hors-jeu... il faut rompre notre familiarité avec lui, et [ ... ] cette rupture ne peut rien nous apprendre que le jaillissement immotivé du monde. » (Merleau-Ponty, 1945, p.13-14)

Rien ne nous permet d'apercevoir notre rapport au monde que de tenter de le mettre en question, de le rendre incertain. Mais, le travail critique fasse ce qu'il veut, il retombera toujours sur le constat indépassable du rapport au monde. Nous sommes au monde parce qu'il jaillit en nous sans que nous le voulions ou l'ayons voulu.

Le fonctionnement du cerveau capable de réaliser de très nombreuses inférences statistiques, permet de rendre compte de bien des phénomènes de l'apprentissage du jeune enfant, sans postuler une innéité volumineuse.

### – 2.3.2 : Le jeune enfant aurait très tôt des capacités statistiques.

Assez rapidement, il semblerait que l'enfant soit plus sensible et plus attentif à ce qui est peu plausible qu'au reste. Ce phénomène serait le reflet d'une organisation cérébrale et neuronale qui permettrait de réaliser des inférences bayésiennes et des jugements de plausibilité.

A douze mois, le bébé est capable de faire des statistiques directes classiques. Cela ne nécessite pas une approche bayésienne de la réalité. Si on habitue un bébé à faire des tirages aléatoires dans une urne et qu'on lui montre le contenu d'une urne avec beaucoup de boules bleues et quelques jaunes, il montrera de la surprise si lors d'un tirage aléatoire, beaucoup de jaunes sortent. La surprise n'est pas présente si le résultat attendu sort. La surprise étant évaluée par la durée du temps de regard (Teglas, Girotto, Gonzalez et Bonatti, 2007). On voit là que le bébé est capable d'anticiper les états du monde à venir. Le bébé a donc une hypothèse a priori avant d'être confronté à ce qui se passe. Si les données diffèrent, il lui faut une attention prolongée pour pouvoir les prendre en compte.

Ici, à nouveau, cela rejoint les descriptions de Merleau-Ponty sur le plan perceptuel et ce qu'il nomme notre inhérence au monde. Pour le dire de façon triviale et beaucoup moins savoureuse que ne saurait le faire ce magicien de la description qu'était Merleau-Ponty : un bon moyen de revoir la commode que vous avez dans votre chambre est de la changer de place.

En psychologie du bébé, cette première capacité est très importante puisqu'elle permet à l'enfant de s'attendre à ce qui va se produire. Il peut ainsi anticiper. Ceci lui permet de trouver une sécurité et d'explorer ce qu'il n'a pas encore assimilé.

Une autre expérience concerne plus directement des capacités bayésiennes précoces. Il s'agit de la possibilité établie par le théorème de Bayes d'avoir un jugement concernant le contenu de l'urne à partir de quelques tirages. Il ne s'agit là que d'un jugement de plausibilité mais qui permet à partir de quelques données, de produire des hypothèses concernant l'état du monde. A 8 mois, un enfant regarde des tirages aléatoires successifs à partir d'une même urne. Il marque de la surprise si le contenu qui lui est ensuite montré ne correspond pas à ce qu'il pensait plausible. (Xu et Garcia, 2008)

Nous savons que quelques corrélations (quelques tirages aléatoires) ne font pas causalité (ne disent rien du contenu de l'urne). Cela nous l'avons acquis. Il s'agit d'une rigueur scientifique seconde par rapport à l'être-au-monde naïf et natif. Sur la base de quelques corrélations, le bébé va faire des inférences jugées plausibles. Comme le souligne, Merleau-Ponty, l'objectivité scientifique n'est qu'une prise de distance seconde par rapport à un vécu primordial antérieur : notre être-au-monde. Nous apprenons grâce aux statistiques bayésiennes

que cet être-au-monde est certes naïf, mais remarquablement performant pour donner une image du monde, sur la base d'entrées sensorielles relativement peu nombreuses. Chez Merleau-Ponty, l'objectivité scientifique est toujours prélevée sur un fond appelé foi perceptive.

Pour comprendre visuellement une scène quelle qu'elle soit, il faut prendre en compte les volumes, la façon dont la lumière agit sur chaque surface, la façon dont les ombres façonnent les formes, la distance relative des différents objets, et tant d'autres aspects de la scène. Quand un jeune enfant regarde un objet, il accumule des perceptions concernant directement l'objet regardé. En parallèle, il fait également des acquisitions concernant des règles générales pour comprendre les scènes visuelles, en fonction des ombres, des volumes, de la source de lumière... Finalement ces inductions plus générales, il les fait à chaque fois qu'il regarde, alors que la connaissance d'un objet particulier ne s'accroîtra que lors de l'observation de cet objet. C'est le même phénomène par rapport à l'apprentissage du langage et de la grammaire. Tel mot n'est appris que quand il est nommé dans la conversation. La grammaire, qui est pourtant bien plus complexe, est apprise à chaque fois que des mots sont prononcés. Les hypothèses de haut niveau sont plus complexes à formuler, mais elles bénéficient également d'un afflux de données bien plus constant. Quand une hypothèse de haut niveau est formulée, elle rejaillit ensuite, de manière bénéfique, sur la perception de chaque objet particulier. On appelle inférence, de plus ou moins haut niveau, une hypothèse qui vient régir la perception ou la compréhension en donnant forme à des hypothèses a priori.

### – 2.3.3 : Des apprentissages complexes et précoces, une innéité néanmoins modeste.

Que ce soit pour apprendre le langage ou des rudiments de lois physiques permettant de comprendre le monde, beaucoup d'auteurs qui constataient des capacités étonnantes chez le nourrisson, à des âges précoces, par rapport à ce qui était attendu, ont fini par postuler des innéités riches. On citera l'hypothèse de Spelke (1991) d'une physique native rendant possible les apprentissages que le nourrisson fait de manière précoce, ou la grammaire innée de Chomsky. Le cerveau fait des apprentissages au fur et à mesure qu'il découvre son environnement. Au plus haut degré d'abstraction, presque chaque expérience faite par le nourrisson lui apprend qu'elle est la structure de compréhension la plus pertinente. Le nouveau-né apprend sur la pesanteur en permanence. Le modèle bayésien d'apprentissage où, paradoxalement, les données les plus abstraites et les plus générales sont apprises rapidement.

Ceci diminue le besoin de postuler des innéités foisonnantes. Ce point est important par rapport à notre sujet. En effet, le nourrisson ne vient pas au monde équipé d'un ensemble

d'acquisitions innées. Ainsi, son rapport au monde se bâtit dans une grande dépendance à ce qui lui apparaît. Ceci implique qu'il est très dépendant de la façon dont cela lui est présenté. Le bébé est « fait pour » trouver des repères dans l'environnement qui se présente à lui, mais il lui faut un soutien relationnel pour y parvenir.

Nous ferons appel à des expériences réalisées avec des réseaux de neurones artificiels et de l'intelligence artificielle se fondant sur les statistiques bayésiennes. Il s'agira uniquement de faire sentir combien ce qui est dit ci-dessus a de l'importance. Il ne s'agit nullement de preuve des affirmations que nous venons de proposer.

Il est possible de concevoir un réseau de neurone découvrant le principe de causalité (Goodman, Ullman et Tenenbaum, 2011). Il faut alors permettre au système de faire des acquisitions nombreuses et variées concernant l'état du monde extérieur. Le système repère d'autant mieux le principe de causalité qu'il est doté de différents canaux pour appréhender l'environnement (comme différentes modalités sensorielles). Ce système est alors capable de repérer en plus les situations où la causalité ne s'applique pas. Le principe de causalité serait alors sélectionné parce qu'il rend bien compte d'un certain nombre d'observations.

Ce repérage des moments où la causalité ne s'applique pas est un surcroît, dès lors que le principe de causalité a été acquis. Mais ce surcroît n'est-il pas de nature à favoriser l'émergence de la perception de l'altérité d'autrui ? En effet, le psychisme et les émotions d'autrui sont peut-être d'abord repérés en creux. Chez autrui, la causalité ne s'applique pas, ou, au moins, pas de manière simple et constante. Il y aurait là un argument supplémentaire qui viendrait lier la co-modalisation sensorielle et la perception de la profondeur et de l'épaisseur de l'autre.

Une autre expérience peut maintenant être présentée. En effet, le réseau de neurone n'a besoin que d'un apprentissage inné pour la mener à bien : le principe de causalité. Or, nous venons de montrer qu'il y a des raisons de penser que le principe de causalité, lui aussi, peut être appris assez rapidement. Le système informatique peut apprendre ce que sont des mains quelques soient leur orientation et leur activité en se fondant uniquement sur cet acquis de la causalité. (Ullmann, Harari et Dorfman, 2012) Il suffit au système d'observer 30 vidéos de 65 minutes pour faire cet apprentissage. Dans le même temps, le système réalise nécessairement un autre apprentissage qui concerne l'orientation du regard et donc également une capacité minimale à percevoir l'orientation du visage. Cette dernière expérience aurait tendance à nous faire sentir combien les apprentissages s'engendrent l'un l'autre.

Ces éléments théoriques posés, il s'agit de pouvoir aborder maintenant ce qui nous préoccupe en tant que pédopsychiatre spécialisé dans la période périnatale. A la naissance, que

se passe-t-il pour l'enfant ? In utero, il a déjà quelques repères qui forment un certain monde. Quand, avec la naissance, il arrive dans un contexte bien différent, que se passe-t-il pour ce petit statisticien qui repère les structures explicatrices et ce qui se répète ? Change-t-il de monde ? Est-ce surtout un observateur extérieur qui peut dire qu'il a changé de monde ?

#### – 2.3.4 : Petite phénoménologie de la naissance.

On sait qu'une partie de l'expérience sensorielle de l'enfant n'est pas radicalement modifiée par la naissance. L'enfant entend désormais les sons en conduction aérienne. Il n'a auparavant jamais entendu que des sons avec les oreilles remplies d'eau. Pourtant, si la mère lit à voix haute régulièrement, pendant les six dernières semaines de grossesse, un passage d'un roman, l'enfant le reconnaîtra après la naissance, préférentiellement à d'autres passages lus à haute voix par la mère. (De Casper et Spece, 1986).

De la même façon, nous savons que dans le liquide amniotique, des goûts sont présents en fonction de ce que la mère mange. C'est également le cas dans le lait maternel. Donc, des informations sensorielles ont leur part de ressemblance, entre avant et après la naissance.

On sait aussi que cela ne concerne pas seulement l'expérience sensorielle. La continuité entre avant et après la naissance se manifeste également du côté de l'activité du nourrisson. Les cris, dès la maternité, sont différents d'un bébé à l'autre, en fonction de la prosodie de la langue maternelle. D'une certaine manière, le bébé crie, dès le début, dans sa langue (Mampe, Friederici, Christophe et Wermke, 2009). Il est donc, dans le liquide amniotique, d'emblée dans un monde complexe et riche. La naissance change beaucoup de choses, mais n'opère pas une rupture totale.

Cependant, beaucoup d'aspects de la perception de l'enfant sont soit radicalement changés, soit entièrement nouveaux :

- Désormais, quand il tourne la tête vers une information sonore, une corrélation étroite se fait avec une information visuelle.
- Sur le plan visuel, tout ou presque, est à découvrir. Les alternances de luminosité sont nouvelles ou bien plus prononcées que pendant la vie intra-utérine.
- La pesanteur influence ses gestes, sa proprioception de façon radicalement différente. Il est possible qu'elle influence également le rapport que l'enfant entretient avec autrui.

Winnicott le dit : « Un des changements amenés par la naissance est que le nouveau-né doit s'adapter à quelque-chose de tout à fait nouveau qui est l'expérience d'être poussé par en

bas au lieu d'être maintenu de tous les côtés. Le changement est que l'amour ne vient plus de toutes les directions, il vient maintenant d'en bas seulement. » (Winnicott, 1990, p.170)

- Il découvre le contact direct sur sa peau, les changements de température, les sensations correspondant au déplacement de l'air, la différence du sec et de l'humide.
- Il découvre la nécessité de respirer, les bruits qui y sont associés. Au début, il recrache du liquide amniotique qui était contenu dans les bronches et a probablement, de temps en temps, des sensations inconfortables sur le plan respiratoire.
- Il découvre la faim et les alternances entre réplétion et vidange gastrique. Il découvre les tensions dans les viscères, les sensations du transit.
- Il n'entend plus constamment les bruits du corps de sa mère, son cœur, ses viscères. Il les entend peut-être encore quand il est contre elle pour être porté ou pour les tétées.
- Il découvre un jeu complexe entre présence et absence, satiété et faim, confort et inconfort, lumière et obscurité, froid et chaud, humide et sec... Toutes ces alternances qui bientôt rythmeront sa vie, mais qui, au début, dans leur nouveauté doivent sembler particulièrement difficiles à interpréter.

Si la rupture entre l'expérience corporo-perceptive in utero et celle d'après la naissance n'est pas totale, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle est probablement majeure.<sup>15</sup> Pourrions-nous dire que sur le plan perceptif, le tout-jeune enfant serait comme saisi ou sidéré par le foisonnement des entrées sensorielles inédites ? Difficile à dire, mais il faut probablement un certain délai, aussi court soit-il, pour que les premières inférences permettent les premiers repères et commencent à rendre le monde environnant compréhensible. Une part du vécu corporo-perceptif du nourrisson est probablement initialement d'ordre magmatique, ou au minimum menacée de l'être.

---

<sup>15</sup> C'est une petite phénoménologie comme nous venons de le faire qui nous fait refuser l'idée de Rochat ou de Stern que la véritable naissance psychique surviendrait au moment des premiers sourires relationnels.

Rochat va jusqu'à formuler l'idée suivante qui nous paraît très difficile à suivre :

« ...si la naissance représente une transition importante du point de vue physiologique et biologique, psychologiquement, ce serait davantage une transition importante pour la mère et les autres proches que pour le nourrisson lui-même. » ; et plus loin « Je suis toujours frappé de voir dans les maternités les rangées de berceaux contenant des nouveau-nés bien langés, en général profondément endormis. Ils paraissent avoir déjà oublié le douloureux voyage qu'ils ont accompli quelques minutes auparavant dans le canal étroit de la naissance. Sous leurs bonnets et leurs gants, on dirait que rien ne leur est arrivé. » (Rochat, 2006, pp. 227-228).

– 2.3.5 : La naissance provoque un changement de monde : oui et non.

Du point de vue de l'observateur extérieur, le nourrisson change de monde, c'est un fait. Mais, qu'en est-il réellement ? Il n'est pas totalement certain que le nourrisson change de monde en naissant. Pour questionner cela nous pouvons nous pencher sur les réflexions de Merleau-Ponty concernant « le monde ».

« Le monde a son unité sans que l'esprit soit parvenu à relier entre elles ses facettes et à les intégrer dans la conception d'un géométral. Elle est comparable à celle d'un individu que je reconnais dans une évidence irrécusable avant d'avoir réussi à donner la formule de son caractère, parce qu'il conserve le même style dans tous ses propos et dans toute sa conduite, même s'il change de milieu ou d'idées. » (Merleau-Ponty, 1945, p384)

Est-il possible de changer de monde ? Notre monde n'est-il pas justement le reflet de la capacité humaine d'intégrer, en permanence, ce que nous avons précédemment vécu et ce que nous vivons actuellement ? Nous avons tous découvert, à un moment de notre enfance, ce que la mort était en fait. Cela a certainement recomposé bons nombres de nos représentations. Nous n'en avons, en général, aucun souvenir. Nous avons également des souvenirs qui sont antérieurs à cette prise de conscience et que nous plaçons dans le même monde que celui dans lequel nous vivons aujourd'hui. Il n'était pourtant pas possible qu'ils se produisent tout-à-fait dans le même monde, puisque la mort n'était pas ce qu'elle représente désormais.

« Encore le style d'une personne, d'une ville, ne demeure-t-il pas constant pour moi. Après dix ans d'amitié, et sans même faire état des changements de l'âge, il me semble avoir affaire à une autre personne, après dix ans de résidence à un autre quartier. Au contraire ce n'est que la *connaissance des choses* qui varie. Presque insignifiante à mon premier regard, elle se transforme par le développement de la perception. Le monde lui-même reste le même monde à travers toute ma vie parce qu'il est justement l'être permanent à l'intérieur duquel j'opère toutes les corrections de la connaissance, qui n'est pas atteint par elles dans son unité et dont l'évidence polarise mon mouvement vers la vérité à travers l'apparence et l'erreur. Il est aux confins de la première perception de l'enfant comme une présence encore inconnue, mais irrécusable, que la connaissance ensuite déterminera et remplira. Je me trompe, il faut que je remanie mes certitudes et que je rejette de l'être mes illusions, mais pas un instant je ne doute que les choses en elles-mêmes n'aient été compatibles et compossibles, parce que je suis dès l'origine en communication avec un seul être, un immense individu sur lequel mes expériences sont prélevées, et qui demeure à l'horizon de ma vie comme la rumeur d'une grande ville sert de fond à tout ce que nous y faisons. » (Merleau-Ponty, 1945, p 384-385).

Il y a une homologie significative. Aussi bien il est vrai de dire que le bébé change de monde et de dire qu'il ne change pas de monde. Tout comme il est important de tenir ensemble, comme tente de le faire Winnicott, que le bébé est, dès la naissance, un être à part entière, et, également dans un état d'indifférenciation avec son environnement. Tenir les deux, c'est nécessairement être au bord d'une pensée contradictoire. Il ne peut y avoir d'issue autre qu'une

pensée qui s'appuie pour avancer sur quelques paradoxes indépassables. Au mieux pourront nous déplier ces paradoxes, mais nous ne pourrons les démontrer de manière apodictique.

– 2.3.6 : Pour éviter le vécu magmatique ou en sortir.

Stern (1989) s'est très probablement<sup>16</sup> positionné pour affirmer que, autour de deux mois, le nourrisson a un sens assez clair d'un « soi noyau » et d'un « autre noyau ». Nous tenterons de montrer que tant le point de vue phénoménologique, que l'apport des statistiques bayésiennes en science cognitive, pousseraient à proposer que le sens d'un soi noyau, n'avance pas au même rythme, sur le plan corporel ou sur le plan émotionnel et affectif. Pour cela, nous voudrions proposer que le vécu perceptif initialement magmatique pour le nouveau-né, implique une différenciation beaucoup plus progressive des diverses émotions entre elles et des émotions du soi vis-à-vis des émotions d'autrui.

L'argument principal concernerait une attention à ce qui, au début, permet de commencer à organiser le vécu magmatique du tout jeune enfant, ou de lui éviter d'être plongé dans ce magma. Il est très probable qu'il soit utile pour le nourrisson de retrouver des éprouvés corporels et des entrées sensorielles semblables à ce qu'il a connu in utero. Il est également probable que soit importante, la possibilité, soulignée par Stern (1989) d'une activité propre.

Tentons de faire une petite phénoménologie de ce qu'un bébé seul, né depuis quelques heures, ne sentant pas sa mère, peut organiser du vécu perceptif et sensoriel magmatique, auquel il est confronté ? Que peut-il relier des différentes modalités sensorielles, pour qu'elles puissent forger ensemble un monde cohérent, si chacune des entrées sensorielles est quasiment ininterprétable ?

S'il est seul, il n'entend pas la voix de sa mère ou de son père ; il a un corps écrasé par la pesanteur, il est incapable de se mouvoir comme il le faisait dans le liquide amniotique ; il n'a pas de possibilité de ressentir un contact entre la paroi utérine et ses extrémités, ses membres, sa colonne ou sa tête ; il ne bénéficie pas du maintien d'un enroulement à chaque fois qu'il esquisse un mouvement ; il ressent des sensations respiratoires, digestives, cutanées et proprioceptives inédites... Il entend les sons de façon neuve, il voit beaucoup de choses inconnues, il y a des odeurs jamais rencontrées...

---

<sup>16</sup> Cf. Annexe – 2 pour sentir combien le livre de Stern (1989) est difficile à interpréter et pourquoi nous conservons la précision « très probablement ».

On pourrait dire que le fonctionnement cognitif du nourrisson est alors assailli par un phénomène de « mismatch negativity ». Qu'est-ce que ce phénomène ? Quand le cerveau est habitué à écouter un certain son qui se répète, la présentation d'un nouveau son va provoquer une réponse cérébrale beaucoup plus forte. Il y a une attention à ce qui est déviant par rapport à ce qui est attendu ou tout simplement déjà connu (Garrido, Kilner, Kiebel et Friston, 2009). Le bébé seul, après la naissance, serait le siège d'une avalanche de mismatch negativity.

Revenons à l'hypothèse d'un cerveau qui serait réduit à un modèle : un système prédictif fondé sur des capacités bayésiennes. D'après Friston (2005), il y aurait comme une activité cérébrale basale qui fournirait en permanence une certaine représentation du monde. Cette activité basale filtrerait les activités sensorielles, qui ne seraient pas élevées aux niveaux supérieurs du cortex, tant qu'elles ne viennent pas contredire ce à quoi le cerveau « s'attend ».

L'appareil cérébral serait capable d'inférer un modèle interne du monde extérieur, à partir des entrées sensorielles passées. Ce modèle interne<sup>17</sup> est, en permanence, utilisé pour anticiper le monde extérieur. Il n'est pas nécessaire, par exemple, d'être attentif aux entrées sensorielles pour se mouvoir dans un espace familier.

La proposition qui se dégage à ce stade de la réflexion est la suivante. Si le nourrisson commence à repérer certains invariants dans son environnement ou dans son vécu corporel-perceptif, c'est qu'il retrouve, par ailleurs, des éléments perceptifs de la vie intra-utérine. Or cela est particulièrement vrai lors du portage maternel où le bébé retrouve une plus grande mobilité des membres et de la tête (activité propre), des sons familiers (bruits du corps maternel), des odeurs connues et une position enroulée dans laquelle il est, de nouveau, maintenu. Il retrouve également la palette émotionnelle de sa mère et sa façon propre d'habiter cette palette sur le plan tonico-émotionnel. De ce fait, le portage organise la perception du nouveau-né et lui permet de découvrir quelques aspects inédits de son environnement, puisque son attention peut s'y fixer. Des repères pourraient alors se forger pour rendre possible une découverte de l'environnement par contiguïté.

C'est ainsi qu'on pourrait dire que le nourrisson ne découvre le monde qu'à partir du monde maternel. On retrouve là quelques concepts clés de Winnicott : la continuité, le holding, le maintien de la situation et la présentation d'objet. Les premiers éléments ainsi enregistrés, sont ensuite intégrés à la représentation interne du monde extérieur. Comment le nourrisson

---

<sup>17</sup> Il est difficile de ne pas être sensible aux proximités qui se tissent entre ce modèle interne du monde extérieur, le concept de « monde » dans la philosophie de Merleau-Ponty et tous les développements kleinien et post-kleinien concernant le monde interne et le monde externe.

pourrait-il à la fois repérer le monde environnant et la différence entre ses émotions et les émotions de celui ou celle qui le porte pour lui présenter le monde ?

– 2.3.7 : L'autre est organisateur-de-soi-et-du-monde.

Dans les deux chapitres concernant le sens d'un soi noyau, Stern a beaucoup insisté sur le rôle d'autrui : il est régulateur-de-soi. L'autre est régulateur-de-soi sur le plan émotionnel, sur le plan de l'éveil, de l'état d'excitation...<sup>18</sup> Mais nous voudrions insister sur une autre dimension. L'autre est organisateur-de-soi et organisateur-du-monde avant d'être régulateur-de-soi. Il ne peut être régulateur-de-soi, que parce qu'il est, d'abord, organisateur-de-soi-et-du-monde.

Stern reprend à son compte les mots de Wolf (1980). Mais, ce faisant, il paraît reconnaître le fait que l'autre est organisateur-de-soi-et-du-monde :

« Aussi longtemps qu'une personne est insérée dans une matrice sociale qui lui fournit un espace où elle peut trouver les réponses en miroir dont elle a besoin, sans y avoir nécessairement recours en réalité, ainsi que les valeurs qu'elle peut idéaliser et dont elle a besoin, elle se sentira à l'aise, s'affirmant dans la totalité de son être, et, paradoxalement, se sentira relativement sûre d'elle-même, se suffisant à elle-même et autonome. Mais si, par quelque adversité de l'histoire, cette personne se trouvait transportée dans un environnement inconnu, elle le vivrait comme étranger et même hostile, quelles que soient les dispositions amicales qui lui seraient manifestées. Même des sois solides tendent à se morceler dans ces conditions. (Stern, 1989, pp.145-146, citant Wolf, 1980) »

Cette citation souligne combien quand les conditions sociales et relationnelles se modifient fortement, il y a un risque de morcellement. C'est dire combien il ne s'agit pas seulement d'une régulation émotionnelle par l'autre, mais, également pour une part, d'une organisation de soi et du monde.

Nous pouvons approcher l'importance de ce phénomène par une expérience (Kuhl, P.K., Tsao et Liu, 2003). Des bébés américains sont exposés à douze reprises, pendant 25 minutes, au cours de dix premiers mois, à la langue chinoise. Pour cela, une assistante maternelle dont c'est la langue maternelle, vient s'occuper de chacun d'eux. Ils discrimineront beaucoup mieux à douze mois (les expositions étant interrompues depuis deux mois), les sons de la langue chinoise. Cela ne fonctionne pas lorsqu'ils sont exposés avec la même régularité et les mêmes durées, à des vidéos de la même personne. Le bébé ne peut apprendre les sons de la langue de

---

<sup>18</sup> Il est très important de considérer que l'autre régulateur-de-soi n'est pas un autre. Il n'y a pas intersubjectivité, pas encore, c'est ce-qui-règle-le-nourrisson (Stern, 1989, p 137.)

l'assistante maternelle que si elle participe à ses soins, à des interactions concrètes. Le bébé apprend des phonèmes parce que, par l'organisation d'un monde commun, l'autre vient l'aider à s'organiser intérieurement, corporellement, émotionnellement et affectivement.

En nous appuyant sur les statistiques bayésiennes et sur une petite phénoménologie de la naissance, nous avons pu décrire la façon dont l'enfant peut découvrir le monde environnant, au tout début. Autrui est pour lui un appui nécessaire, afin d'y parvenir, et, en tout premier lieu, ses parents, voire même sa mère.

Nous allons maintenant exposer quelques concepts bubériens afin de trouver une formulation du rapport à Autrui et à l'extériorité qui aurait un certain équilibre et respecterait les paradoxes déjà présentés.

## – 2.4 : Martin Buber ou la formulation du point de départ.

### – 2.4.1 : Je-Tu d'où sort Je et Tu, ce qui fait naître concomitamment Je-Cela.

Pour Buber, il y a deux mots principes qui régissent l'ensemble de la vie de l'homme. Il y a le mot principe Je-Tu et le mot principe Je-Cela. L'homme peut être en rapport de deux façons avec une chose, un autre, une idée ou quoi que ce soit. Soit c'est le rapport Je-Cela et il s'agit alors plutôt d'un rapport d'objectivité et de description en troisième personne. La chose, l'autre ou l'idée peuvent ainsi être décrits, définis par des caractéristiques, situés dans le temps et dans l'espace... Soit c'est l'autre rapport le Je-Tu, nous y viendrons. Un piège se présente immédiatement : le Je du mot principe Je-Cela et le Je du Je-Tu ne sont pas semblables. L'homme peut donc être en rapport de deux façons, mais il est lui-même double.

Celui qui dit Je-Cela désigne en troisième personne une chose, un autre, un concept. Il désigne alors un Cela qui est limité par d'autres Cela, qui peut être mis en série avec d'autres objets, d'autres idées, d'autres personnes.

Le Je-Cela ne permet pas d'être en relation avec le monde en son ensemble. L'homme y est en position d'observateur devant les choses. Soit il s'intéresse à l'une d'elles avec la « loupe objectivante de son regard de myope » (p.62). Il n'y a pas alors de réciprocité entre elle et lui. Soit il s'intéresse à plusieurs objets qu'il regroupe et étudie, mais il organise ainsi un panorama qui ne participe pas de l'unité du monde.

Pour mieux comprendre la préoccupation de Buber concernant le monde, il faut distinguer avec lui « le monde ordonné » et l'« ordre du monde ». Dans le texte de Buber, cette distinction est présentée plus tardivement que nous le faisons. Mais il n'est pas inutile qu'elle apparaisse dès maintenant, tant elle est éclairante. Cette distinction permet d'interdire une lecture de Buber qui serait faite de clivages irréconciliables entre le Je-Tu et le Je-Cela. Il y a des passages, tout cela est dynamique et doit le rester.

Le « monde ordonné » est ce que nous connaissons du monde, ce qui en a déjà été appréhendé, connu, rencontré, envisagé... Le « monde ordonné » est toujours au passé. Il est anticipable. Nous le portons en nous plus que nous le rencontrons. Nous ne pourrions vivre sans lui. Il offre des repères. Nous ne pouvons pas rencontrer autrui dans ce « monde ordonné », il est prêt à servir d'objet commun aux hommes, mais il ne permet pas la rencontre qui fait émerger la différence radicale avec laquelle le monde se présente à chacun.

« L'ordre du monde » est lui comme l'éclair, Il s'agit d'une rencontre, car il s'agit de réciprocité<sup>19</sup>. Il y va de l'agencement nouveau du monde, à partir d'une perception inédite, impossible à décrire sans entrer dans le rapport en Je-Cela. « L'ordre du monde » quand il se présente est toujours nouveau, il change à chaque fois, il peut être manqué, si nous ne voulons pas entrer dans la réciprocité qu'il réclame ; ou si nous refusons de nous risquer sur le terrain mouvant où il nous place. Il se montrera une autre fois, autrement. Chaque rencontre est différente, n'est pas coordonnée avec les précédentes. Les rencontres ne s'agencent pas de façon cohérentes. Mais chaque rencontre est une rencontre avec le monde tout entier. Chaque rencontre transforme également celui qui vit la majeure partie du temps dans le rapport Je-Cela.

C'est tout l'enjeu de la philosophie proposée par Buber de permettre de penser comment les moments de la plus grande réciprocité, sont également ceux qui permettent de saisir (en étant saisi) et, finalement, les seuls qui donnent accès véritablement à ce qui est saisi et saisissant. Dans la réciprocité l'être humain est saisi et saisit sans que cette réciprocité n'autorise une description de ce qui est rencontré, en troisième personne.

Et maintenant, quid du mot principe Je-Tu ?

« – Alors que sait-on du Tu ?

– Tout ou rien. Car on ne sait rien de partiel à son sujet.

C'est par grâce que le Tu vient à moi ; ce n'est pas en le cherchant qu'on le trouve. Mais lui adresser le mot fondamental, c'est l'acte de mon être, c'est mon acte essentiel. (p. 43-44) »

Le Je est en relation réciproque avec un Tu. Il ne peut plus situer ce qui se produit ni dans le temps, ni dans l'espace. Il ne peut pas plus en donner une description adéquate, même si le Je connaît le Tu comme ce ne sera jamais le cas par l'extériorité du Je-Cela. Car, quand le Je-tu se produit, le Tu vient vers le Je, à partir de lui. Par le Je-Cela, le Je fait tout l'effort pour aller vers le Cela, c'est le Je qui a découpé cet objet dans le tissu du monde, l'a isolé, pour pouvoir l'étudier. Ici, le Tu vient se manifester, à partir de lui. Nulle connaissance en Je-Cela ne peut égaler ce que la réciprocité vient offrir au Je.

Dès lors, c'est tout un jeu complexe dans la pensée de Buber, pour présenter les rapports du Tu et du Je, du Je et du Cela, du Je (du Je-Cela) avec le Je (du Je-Tu). Ce jeu très complexe est très instructif. Il est aussi très dense car il se noue en quelques pages. Nous allons tenter d'en proposer quelques aspects parce qu'ils guideront nos réflexions sur le bébé.

---

<sup>19</sup> Pour Buber, il n'y a pas de difficulté à parler de réciprocité avec le monde. Il n'y a pas non plus de difficulté à parler de réciprocité avec autrui, un arbre, une idée ou avec une œuvre d'art.

– 2.4.2 : Le Je et l'arbre, le Je et l'œuvre, le Je et autrui, le Je du primitif.

Pour nouer le Je-Tu, le Je-Cela, l'homme du Je-Tu et l'homme du Je-Cela, Buber s'appuie sur cinq réflexions principales : ce qui se passe avec l'arbre, ce qui se tisse dans la relation avec les autres hommes, la relation avec l'œuvre d'art, le mode de vie des « primitifs » et l'enfant. Ses descriptions sont très complexes et très ramassées<sup>20</sup>.

L'arbre peut être décrit. Il y a alors un rapport avec lui, de type Je-Cela : décrire son espèce, la respiration de ses feuilles, ses échanges avec la terre, le ciel... Mais, même avec un arbre, une réciprocité est possible. Il cesse alors d'être en position d'objet pour devenir un tu :

« Mais il peut aussi se faire que, de propos délibéré et en même temps par l'inspiration d'une grâce, considérant cet arbre, je sois amené à entrer en relation avec lui. Il cesse alors d'être un *Cela*. La puissance de ce qu'il a d'unique m'a saisi.

Point n'est besoin que je renonce à un mode quelconque de ma contemplation. Il n'est rien dont je doive faire abstraction pour le voir, rien que je doive oublier, au contraire ; l'image et le mouvement, l'espèce et l'exemplaire, la loi et le nombre, tout a place dans cette relation, tout y est indissolublement uni. (ibid. p 40)»

Entre ces deux façons d'être en rapport avec l'arbre, Buber nous propose deux descriptions magnifiques de l'arbre : « pilier rigide sous l'assaut de la lumière, ou verdure jaillissante inondée de douceur par l'azur argenté qui lui sert de fond » (p. 39). La charge poétique de ces phrases est indéniable. Pour lui, il ne saurait être question d'un rapport Je-Tu. Ces phrases conviendraient à tous les arbres, potentiellement. Il s'agit donc du rapport Je-Cela.<sup>21</sup>

Buber aborde également la question de l'œuvre d'art, dont « l'éternelle origine » est à chercher dans la présentation d'une forme qui n'est pas le produit de l'âme de l'artiste<sup>22</sup>. La

---

<sup>20</sup> La manière de procéder de Buber, son style, sont beaucoup moins didactiques. C'est en reprenant les choses ainsi qu'il nous a semblé possible de présenter une pensée particulièrement touffue, par moment intuitive et allusive.

<sup>21</sup> Il nous semble qu'ici Buber manque une articulation entre le monde du Je-Tu et celui du Je-Cela. L'articulation qu'il cherche pourtant plus loin dans sa réflexion sur le monde ordonné et l'ordre du monde. Il est quand même fortement probable que des phrases d'une telle beauté, même si elles sont secondairement généralisables à tous les arbres, ont germé au pied d'un certain arbre en particulier. Ainsi, on trouve dans ces phrases la trace d'un Je-Tu passé qui est venu refaire l'ordre du monde et a réordonné le monde du Je-Cela. Souligner cela est probablement important dans une thèse où Winnicott est en bonne place. C'est souligner la place du transitionnel, à l'œuvre. C'est éviter les clivages qui ne pourraient mener qu'à des impasses. C'est encore honorer l'importance que Winnicott accorde à la poésie. C'est enfin, préparer la conclusion de cette thèse qui montrera que l'ensemble du récit parcouru peut être relu comme l'aventure de la transitionnalité se déployant au fil du développement émotionnel.

<sup>22</sup> Winnicott (1969) dans son article *La défense maniaque* voit dans ce genre de présentation du travail artistique un risque de reconnaissance seulement partielle de la réalité intérieure.

forme apparaît du dehors et demande l'exercice d'une force. Mais ce n'est pas sans risque. En effet, l'œuvre ne supporte pas, comme peut le faire l'arbre, ou autrui, que l'artiste se délasse « par une incursion dans le monde du Cela » (Buber, 2012, p.43). La seule réponse possible de l'artiste doit être de tout son être. La forme qui doit se réaliser dans une œuvre est alors personnifiée par Buber qui précise que c'est elle qui commande. Cette forme indescriptible qui ne peut qu'être réalisée, se caractérise par sa présence qui est ni intérieure, ni extérieure. Ici : « Agir, c'est créer ; inventer, c'est trouver ; donner une forme, c'est découvrir. En créant je découvre. J'introduis la forme dans le monde du Cela. (ibid. p 43) ».<sup>23</sup>

Cette fois Buber trouve une articulation entre le monde du Cela et celui du Je-Tu. L'œuvre est introduite dans le monde du Cela en même temps qu'elle est réalisée. Elle n'est pourtant pas déçue à jamais : « ... à qui la contemple et la crée, elle peut bien des fois réapparaître sous une apparence corporelle (ibid p 43.)<sup>24</sup> ». Ici, pour Buber, le corporel se montre comme lieu du Tu, de la rencontre, de la relation, comme ce qui échappe au régime du Je-Cela. Le corporel se montre comme ce qui ne vit pas dans le passé du déjà expérimenté, mais dans la nouveauté de ce qui se fait là, et seulement là. « Sous une apparence corporelle » pourrait ici être exprimé d'une autre manière : « en personne ». Ceci se confirme peu après :

« Mais l'humanité réduite à un Cela, telle qu'on peut l'imaginer, la postuler et l'enseigner, n'a rien de commun avec la forme d'humanité corporelle à laquelle un homme dit *Tu* de tout son être (Ibid. p.46) ».

Comme nous l'avions annoncé, Buber évoque la question de l'articulation entre le Je-Tu et le Je-Cela à propos de la relation avec un Tu humain, avec autrui. Contentons-nous, pour l'instant, de dire à sa suite que, dans le cadre de la relation à autrui, il est plus difficile de repérer combien, quand le Je-Tu se produit, le temps est transcendé par la relation.

---

Le point de vue de Buber semble cependant pouvoir être partagé par plusieurs artistes. Il est notable également que cette extériorité perçue à l'intérieur de soi ou passant par soi est reconnue comme une extériorité dans d'autres sphères culturelles. Nous pouvons citer en exemple le salut que fait le maître de tir à l'arc qui initie Herigel (1998) au zen dans l'art chevaleresque de cette discipline au Japon. Le maître voit Herigel faire, pour la première fois, un mouvement juste, après des mois de répétition. Il s'incline alors pour signifier l'importance de ce qui vient de se passer. « Quelque chose vient de tirer ! s'écria-t-il, tandis que, hors de moi, je le dévisageais... » (Herigel (1998), p 91).

<sup>23</sup> Ces formulations ne sont pas sans proximité avec les paradoxes chers à Winnicott (le trouvé-créé, la rencontre de l'extériorité à partir de sa sphère de toute puissance...).

<sup>24</sup> Le transitionnel a également affaire avec ce paradoxe d'être fait d'objet du monde extérieur où le monde intérieur vient se manifester, se réaliser, s'exercer.

Avant d'en venir à parler de l'enfant, Buber mentionne un dernier exemple : ce qu'il appelle les « primitifs ». Les primitifs se sont aussi bien, chez lui, des peuples actuels qui ont une vie et un langage pénétrés de concrétudes (il parle des Zoulous, des Cafres...), mais aussi les hommes préhistoriques. Il ne s'agit pas pour Buber de faire des études ethnologiques ou paléo-anthropologiques. Il s'agit de parler du primitif comme d'un « paradigme » pour mieux parvenir à penser l'articulation entre les deux bases du langage<sup>25</sup>.

Ce paradigme lui permet de proposer plusieurs thèses très intéressantes. La première est l'antériorité du Je-Tu par rapport au Je et la postériorité du Je-Cela par rapport au Je. Comme il l'écrit : « Au commencement est la relation » (ibid. p51). La relation est là et fait émerger progressivement les deux partenaires nécessaires pour que la relation soit. Progressivement ? Comment cela pourrait-il être progressif : soit le je est, soit il n'est pas. Mais Buber propose une voie intermédiaire, elle semble capitale, même si elle conserve un caractère énigmatique :

« l'homme pressent dès lors quelque chose de cette émotion cosmique du Je, avant même d'avoir conscience de son Je. (ibid. p 55) »<sup>26</sup>

Quand le primitif aura pris conscience de son Je, même si son langage reste marqué par une concrétude qui est la trace d'une association encore très forte entre l'homme et son milieu, son Je sera désormais isolé, en face. Le corps humain s'aperçoit alors comme porteur de ses impressions<sup>27</sup>.

Une des spécificités, à notre sens, de l'être bébé, serait la fréquence et la facilité où il se trouve, à être entièrement traversé par une sensation, une joie, une frustration, une découverte, une douleur, un élan ou sa fatigue. Comment ne pas penser que dans ces moments, il est totalement traversé par son environnement, associé très profondément, au point que cela est vécu comme une réciprocité ? D'une certaine manière, quand le bébé est fatigué et se trouve tout à sa fatigue, ce serait son environnement qui se fatiguerait avec lui. Comment penser dès lors que le partage puisse être rapidement net entre ce qui est soi et ce qui n'est pas soi ? Mais

---

<sup>25</sup> Buber en est tellement conscient qu'il insère dans sa réflexion un petit dialogue où quelqu'un viendrait se moquer de sa proposition. Il évoquerait le primitif comme on évoque un paradis perdu ?

<sup>26</sup> Nous trouvons là une pensée philosophique où les entre-deux sont au moins aussi important que les résultats que pourrait apporter une pensée syllogistique. Ce que Buber appelle « émotion cosmique du Je » nous paraît difficile à garder. Mais le concept de Stern apparaît ici dans toute sa force, quand il parle de « sens de soi ». Sens de soi qui émerge selon Stern, rappelons-le, avant la subjectivité et la réflexivité.

<sup>27</sup> Cette remarque n'est pas sans intérêt par rapport à nos questions sur la différenciation, la polysensorialité, la clarté de la distinction entre le corps et l'environnement. Si nous suivons le raisonnement de Buber, il faut être un occidental à la pensée abstraite très évoluée pour percevoir le bébé si rapidement conscient d'un corps parfaitement isolé de son milieu.

cette dernière question ne doit pas, pour autant, annuler le fait qu'une « émotion cosmique du Je » ou un « sens de soi » sont d'ores et déjà présents et de plus en plus, au fil du développement.

Pour Buber, le primitif n'invente pas les pouvoirs magiques (par exemple de la lune). Il les ressent dans son corps. L'esprit d'analyse parlerait de surnaturel ou de suprasensible mais ce serait une aberration pour le primitif. C'est son corps qui est ému et il ne lui est pas possible d'y voir des abstractions. La mémoire classe les grands faits de relation. Elle confère de l'importance à tout ce qui interagit et traverse la personne entièrement. Cela favorise son classement et sa mémorisation. Tout ce qui interagit s'autonomise dans la vie de l'esprit du primitif et a donc tendance à s'imprimer pour devenir assez rapidement des Cela<sup>28</sup>. Ce qui a moins de retentissement pour le primitif se classe plus lentement, forme des groupes de faits plus progressivement. Ce n'est qu'au fur et à mesure que « surgit le second partenaire, « celui qui reste pareil à lui-même », le Je. (ibid. p 54) ». Buber qualifie cette émergence de lointaine et de sinistre, ce qui n'est pas sans assonance avec ce que les psychanalystes ont appelé la position dépressive. Ailleurs Buber parle de la « haute mélancolie de la destinée humaine » (Ibid. p.49) qui voit sans cesse le Tu devenir un Cela.

#### – 2.4.3 : Je-Tu, Je-Cela et l'enfant.

Selon Buber, l'enfant avant la naissance est certes relié à sa mère, mais, au-delà d'elle et par elle, au tout. Il est difficile de préciser ce que cela signifie pour l'auteur. Avec Bayes et la phénoménologie de la naissance, nous avons souligné que l'enfant est déjà ouvert à un monde, monde utérin où l'extérieur se rencontre déjà avons-nous dit. Buber qualifie ce temps de « ténèbres brûlantes du chaos (ibid. p 57 et 58). La naissance marque un tournant. L'exploration sensorielle de l'univers et l'activité créatrice<sup>29</sup> vont permettre à l'enfant de prendre possession d'un monde, par la relation et l'exploration. L'être intime de ce qui entoure l'enfant ne s'ouvre que par la rencontre. Il serait faux, nous dit Buber, de croire que l'enfant est passif et qu'en ouvrant ses sens, il voit son environnement se déverser en lui, sans rien y faire.

---

<sup>28</sup> C'est tout le paradoxe, plus l'interaction est intense et plus cela fait surgir le Je et la possibilité de l'approche en extériorité.

<sup>29</sup> Buber parle effectivement d'explorer sensoriellement et d'avoir une activité créatrice. Pour les connaisseurs de Winnicott, ce couple représente le couple agressivité/créativité.

Buber insiste sur le fait que l'enfant explore son environnement par ses mouvements, par ses regards, sans que ce soit des moments où celui-ci a faim. Il décrit également comment un enfant peut paraître fixer un objet, une couleur, pour s'expliquer avec, jusqu'à en avoir entièrement compris son essence<sup>30</sup>.

Buber réfute l'idée que les émotions générées lors de cette exploration seraient quasiment réflexes, chez le bébé. L'émotion est une « truelle solide » permettant la construction du monde et il n'y a pas d'abord des objets avec lesquels l'enfant se mettrait secondairement en relation. Ce qui est premier c'est le Je-Tu. Les expériences de relation, d'association avec un objet, sont à l'origine de mémorisations de qualités et de caractéristiques abstraites. Mais il ne s'agit, pas encore, pendant ce temps, de Je-Cela. Buber propose qu'il y a comme un stock mnésique. Ce stock est constitué de « Cela en soi ». « En soi » car pas encore relatif à un Je qui le désignerait extérieurement. Les capacités de l'enfant grandissent dans la relation. Quand l'enfant emmagasine des « Cela en soi », le Tu de la relation s'estompe, la relation se distend.

Il nous faut ici citer un paragraphe entier, tellement celui-ci paraît être un clé importante pour comprendre le mouvement de la pensée de Buber :

« L'homme devient un *Je* au contact du *Tu*. Le partenaire paraît et s'efface, les phénomènes de relation se condensent et se dissipent, et c'est dans cette alternance que s'éclaircit et croît de proche en proche la conscience du partenaire qui demeure, la conscience du *Je*. Sans doute, elle apparaît encore engagée dans la trame des relations, dans sa relation avec le *Tu* ; elle est la conscience graduelle de ce qui tend vers le *Tu* sans être le *Tu*, mais elle s'affirme avec une force croissante, jusqu'à ce que le lien se rompe et que le *Je* se trouve, l'espace d'un éclair, en présence de lui-même, détaché de soi, comme s'il s'agissait d'un *Tu* étranger, mais pour aussitôt reprendre possession de soi et dorénavant s'offrir consciemment à la relation. (ibid p. 61) »

Le passage apparaît capital à plusieurs égards. Il dit bien tout d'abord comment le Je, émerge de l'interaction, du Je-Tu<sup>31</sup>. Le Je n'est pas premier. Il découle des rencontres faites avec autrui et avec les objets dans un monde. Mais il dit bien plus. L'espace d'un éclair, le Je se montre comme un partenaire extérieur à soi, qui vient reprendre possession de soi. Il y a désormais place pour la relation à soi, pour la réflexivité.

Buber ne l'affirme jamais ailleurs, il ne thématise donc pas ce point, mais ici, le Je se montre initialement comme un Tu. Il est fort à parier que cette première apparition du « Je »,

---

<sup>30</sup> Dans certains cas, cela peut également être défensif et représenter un agrippement visuel. Il est cependant intéressant que ce ne soit pas la seule lecture du phénomène. L'enfant, selon Buber, est capable de s'associer en Je-Tu avec un objet qu'il explore sensoriellement, comme il est capable de Je-Tu avec autrui.

<sup>31</sup> Le concept Je-Tu pose donc les mêmes problèmes que celui d'intersubjectivité primaire. En effet, il s'agit d'un Je-Tu d'avant le Je et d'avant le Tu, comme, avec l'intersubjectivité primaire, il s'agit d'une intersubjectivité qui est plus de « l'inter » que de la subjectivité.

en position extérieure, marque une part de sa destinée et de son devenir. Le « sentiment cosmique du Je » n'était pas encore le Je, mais pas non plus rien du tout. Compte-tenu des concepts ultérieurs, le « sentiment cosmique du Je » apparaît comme un concept intermédiaire. Pas uniquement extérieur, c'est un sentiment ; pas non plus seulement interne, c'est cosmique. : Cosmos, monde sont déjà reliés au Je, l'enfant le pressent, mais ne peut le ressaisir avec clarté.

A partir de ce point, le Je-Cela peut émerger et émerge immédiatement. A partir de ce point, l'enfant peut organiser et ordonner le monde, expérimenter et repérer des caractéristiques aux choses. Il est impossible de ne vivre que dans le Je-Tu. Mais dorénavant, c'est le Je-Tu qui donne sa présence à l'homme. L'homme ne pourrait vivre sans le Cela, c'est une mélancolie, c'est aussi une nécessité. Buber termine la première partie de son livre par cette phrase : « Mais s'il ne vit qu'avec le *Cela*, il n'est pas pleinement un homme » (ibid. p.67). L'humain est, à jamais, dans cet entre-deux. Il ne peut vivre que dans le Je-Tu, il se déshumanise, s'il ne vit que dans le Je-Cela. Le chantier qui s'ouvre pour l'enfant, c'est le développement du Je-Cela sans que ce processus soit synonyme d'enfermement dans cette façon monolithique d'être.

Buber ne développe pas ce que ressent l'enfant à ce moment capital. Ce moment inaugure un mouvement qui ne s'interrompra jamais. Son Je émerge du Je-Tu. De là découle immédiatement le Je-Cela. Quels sont les renoncements ressentis par l'enfant, quels sont les deuils qui sont à traverser ? Désormais il y a la possibilité de l'objet. Mais c'est aussi la perte du rapport d'interaction, où chaque chose semblait animée, où le soi agissait dans les choses et les choses dans le soi. Comment consentir à une telle transformation, qu'est-ce qu'il reste de cette « haute mélancolie », tout au long de la vie ? Le Tu de la rencontre n'est pas perdu, mais il est, désormais, hors du temps et de l'espace qui ont émergé avec le Je. Désormais le Tu est l'ordre du monde, mais il apparaît comme incohérent et est insaisissable, pour celui qui a vu les piliers du monde ordonné se solidifier et s'établir.

– 2.5 : Reprise de Buber pour poursuivre une proposition personnelle.

– 2.5.1 : avec Buber, revenir au récit du développement.

Comme nous l'avons souligné, il nous est difficile de comprendre ce que Buber veut signifier en parlant de la vie prénatale comme d'une union avec le grand tout. Il affirme également que « l'enfant humain repose dans le sein de la Grande Mère, de l'univers primitif encore non différencié et informe » (ibid. p 58). Il est certain que l'enfant a accès, in utero, à des éléments du monde. Il est donc ouvert. L'exemple de la page de roman (cf. De Casper et Spece, 1986) nous montre bien que l'enfant est, dès la vie utérine, en capacité d'enregistrer et mémoriser les répétitions et invariants, les « Cela en soi » d'après les concepts de Buber.

Il serait donc possible de se représenter la vie utérine comme un moment où il y a plein de Cela en soi. Pourquoi plutôt du Cela en soi que du Je-Cela ? Pour qu'il y ait Je-Cela, il faut une plus grande subjectivation. Or, la fixité de la vie intra-utérine permet très certainement d'enregistrer un ensemble de phénomènes qui se répètent ; mais il est probable qu'elle n'autorise pas le début de subjectivation que suppose le fait d'apercevoir le terme de la relation qui ne change pas : le Je. Il s'agit donc bien de Cela en soi plutôt que de Cela pour un Je<sup>32</sup>.

Une objection pourrait être faite à cette dernière affirmation. Par exemple, la voix de la mère est reconnue par l'enfant, mais enfin, elle n'est quand même pas fixe. Elle varie selon les émotions, la fatigue, les situations relationnelles ou tout simplement une infection laryngée. Ces variations sont certaines. Il faudrait repérer si, malgré les changements, la voix maternelle conserve plus de « pareil » avec un peu de « pas pareil » ; ou bien, si, le « pas pareil » représente une partie importante des changements de tonalité, de timbre, de tessiture, de musicalité... Mais au-delà de ce repérage, ce qui caractérise la vie intra-utérine, c'est qu'à l'exception de l'infection laryngée, quand la voix maternelle change, d'autres changements coïncident. Si la mère est plus anxieuse, elle aura également une variation dans le même sens du tonus musculaire. De plus, on sait désormais que les hormones de stress émises par la mère influencent l'axe hypothalamo-hypophysaire du fœtus, y compris à long terme<sup>33</sup>.

---

<sup>32</sup> On retrouve là l'importance, dans la modélisation de Marcelli (2007), des microrhythmes sur fond de macrorhythmes – importance aussi bien pour le processus de subjectivation que pour le développement de l'intersubjectivité. Le macrorhythme ne suffit pas, les microrhythmes sont également nécessaires.

<sup>33</sup> Cf. Sutter-Dallay, A. (2009).

Ainsi l'enfant n'est pas tout à fait extérieur à ce qui change dans la voix de la mère lors des changements émotionnels. Il en ressent les effets sur la paroi utérine (tonus) et dans son corps (action hormonale indirecte). Comment dès lors pourrait-il différencier le Cela suffisamment pour qu'il soit plus qu'un Cela en soi et pouvoir entrer dans le rapport Je-Cela ?

Nous avons pu souligner combien la naissance n'est pas – il s'en faut – un non-événement, du point de vue du fœtus. Afin de poursuivre notre proposition personnelle, la naissance correspondrait plutôt à un effondrement assez brutal des repères précédents. Ce qui était, avant la naissance, reconnu comme invariant et répétitif, est, désormais très largement modifié. Même ce qui, de la vie intra-utérine, continue à exister pour le bébé, après la naissance, est très largement remanié. Beaucoup d'inédit se produit pour l'enfant qui vient de naître. Il se produit donc simultanément une quantité de nouveautés dans la vie de l'enfant et la disparition ou la mutation de nombre de Cela en soi préalablement repérés.

L'enfant est alors certainement en alerte, voire quelque peu sidéré. Ce que nous avons dit du concept de « mismatch negativity » doit être gardé en mémoire. L'enfant vivrait alors un temps où il n'a d'autres ressources, et d'autres possibilités, que de s'associer avec ce qui se produit. D'autres possibilités, car il a tellement à découvrir ; d'autres ressources, car, d'une part, il n'est pas encore en mesure d'apercevoir le Je qui lui permettrait de se dés-associer, et, d'autre part, il s'y loge peut-être une part de défense, pour faire face à l'ensemble des changements qui s'opèrent (agrippement sensoriel, agrippement au corps de la mère...).

Il serait alors essentiellement en relation, dans le rapport Je-Tu. Devant découvrir une quantité importante de choses nouvelles et ayant, au départ, peu de repères stables, il n'aurait d'autres choix que d'accepter d'être livré à ce qui se passe, c'est-à-dire également à ce que ça produit en lui. Ce serait plutôt ce jeu entre de très nombreuses expériences en « Je-Tu » et la découverte ou la redécouverte de certains repères qui font émerger progressivement des « Cela-en-soi » qui rendrait possible progressivement le « sentiment cosmique du Je » et, plus tard, l'émergence du Je, comme en un éclair.

Avec Rochat et Stern, nous avons vu qu'il est très probable que l'enfant commence très tôt à avoir une perception relativement claire de ce qui est son corps et de ce qui ne l'est pas. Buber nous aide à joindre à ce premier constat une affirmation qui ne s'y oppose pas. Il s'agit plutôt d'un complément nécessaire.

On peut supposer qu'à la naissance certaines postures qui n'étaient pas possibles dans l'utérus ne font pas partie des Cela en soi. En d'autres termes, le bébé sait que c'est bien son corps, mais il se produit quelque-chose de tout à fait nouveau au sein de son corps. On peut penser par exemple aux mouvements d'extension dorsale après la naissance, on peut également penser au fait d'être allongé sur un plan horizontal, aux changements de températures... Ainsi,

ce n'est certainement pas pareil pour l'enfant de découvrir des sensations nouvelles avec son corps ou de retrouver des postures proches de ce qu'il avait déjà connu dans la vie intra-utérine. C'est bien son corps, mais ce n'est probablement pas tout à fait comme dans son corps habituellement. De l'autre, du différent, du nouveau, se produit en lui. Selon la conceptualité proposée par Buber, l'enfant ne peut découvrir ce neuf en lui, que dans l'association de tout son être à ce nouveau-là. Il fait une expérience de relation, de Je-Tu, avec de l'intra-corporel.

La relation est rencontre de tout son être avec un Tu total, que ce soit avant l'émergence du Je ou après. On voit dès lors combien l'ensemble de ces nouveautés peuvent être intégrées à partir du Je-Tu, que ce soit corporellement, perceptivement, relationnellement, cognitivement. Rappelons-nous que Buber dit corporellement là où nous pourrions dire également « en personne ». Ici, la proposition de Meltzer (1999) a toute sa valeur<sup>34</sup>. Il y a probablement une organisation de la personne humaine qui est rendue possible par des moments de relation totale, à des objets totaux et en éprouvant l'émergence d'un moi total (qui n'est pas encore un « Je », mais un « sentiment cosmique du Je »).

#### – 2.5.2 : Deux bribes cliniques

*Lorsque nous intervenons aux soins intensifs de néonatalogie, le cadre des entretiens est caractérisé par une précarité importante. Les parents sont présents dans un box de réanimation où se trouve l'incubateur de leur enfant. Il n'est pas possible de fermer ce box et ce qui s'échange n'est pas réellement confidentiel. Il n'est pas possible non plus d'interrompre les bruits que font les scopes, les*

---

<sup>34</sup> Dans *L'appréhension de la beauté*, Meltzer (1999) présente l'hypothèse que l'enfant serait saisi, très rapidement, par un conflit esthétique. Il rencontrerait sa mère « en personne », par et dans sa beauté, tout en étant plongé dans le mystère de savoir ce qu'il y a à l'intérieur de cette mère saisissante. C'est ce qui fait que Meltzer place l'irruption de la position dépressive avant celle de la position schizo-paranoïde. Cette position schizo-paranoïde est donc seconde et vient comme une première défense face au choc qu'opère le conflit esthétique.

Nous ne suivons pas Meltzer dans l'idée qu'il s'agit dès ce premier choc esthétique, de la position dépressive. Nous aurions plus de facilité à le suivre s'il soulignait l'importance de ces moments pour préparer et amorcer ce qui fera qu'un jour la position dépressive sera au devant de la scène psychique. Mais soulignons l'importance de tels moments pour rencontrer la mère en personne. Soulignons également le rôle que cela joue pour organiser le mantèlement (comme-modalité) sensoriel et tout le vécu corporel. Ici, Buber et Meltzer dans leurs registres respectifs se rejoindraient : « en personne » ou « corporel » pourraient bien être très proche. Ce qui, à notre sens, fait la spécificité de ces deux propositions théoriques, divergentes par ailleurs, c'est la précocité de la rencontre réciproque et le fait qu'il s'agit d'emblée d'une rencontre totale où le Je est rassemblé dans la rencontre du Tu, entièrement rencontré.

*seringues électriques, ni les bruits des autres box alentours. Nous le faisons donc in situ et ce « situ » est notablement inhospitalier pour les parents et les entretiens.*

*Ce jour-là, j'étais donc en entretien avec une mère qui parlait de ses angoisses vis-à-vis de son enfant prématuré pour qui, pour l'instant tout se passait bien. Ces parents n'avaient pas de troubles psychiatriques. Il s'agissait donc plutôt d'un entretien de routine avec une visée de prise de contact et de prévention. Dans ces cas-là, notre seul objectif est d'aider à formuler ce qui se passe, ce qui est ressenti, si les parents ont envie de le faire.*

*A un moment, un des pédiatres rentre dans le box et, plutôt que de s'adresser à la mère ou à l'enfant, s'adresse à moi en me disant : « cet enfant, hier m'a regardé et il s'agissait d'un regard personnel, j'en suis certain ». Comme cela interrompait un entretien en cours, je n'ai évidemment pas relevé. A la fin de l'entretien, je n'ai pas pu en reparler avec lui car il était, à son tour, occupé dans un box et il me paraissait impossible d'interrompre ses soins pour ce genre d'échanges.*

*Quelques jours plus tard, j'étais dans le box de ce même enfant, de nouveau avec sa mère. Nous étions autour de l'incubateur pour échanger sur ce que cette situation faisait ressentir à la mère. Je fais cela de temps en temps, quand cela se présente, pour permettre aux parents de dire ce qu'ils ressentent, ce qu'ils éprouvent en regardant le corps de leur enfant. Nous regardons ensemble cet enfant, souvent difficile à décrypté pour les parents (prématurité, médicalisation, discontinuité de la présence des parents)... A ce moment-là, l'enfant a effectivement eu un regard d'une certaine durée qui avait tout l'air d'être personnellement adressé à sa mère. Ni elle, ni moi ne pouvions en douter.*

*De nouveau quelques jours se sont écoulés et il fut possible d'échanger avec le pédiatre qui avait vu ce fameux regard. Il s'agissait de la même impression clinique. Je lui demandais pourquoi il avait tenu à me le transmettre, au point d'interrompre un entretien en cours. « J'ai pensé à toi parce que pendant ma formation j'ai appris que, sur le plan relationnel, le bébé est initialement enclavé, très peu en relation et ne différencie quasiment pas son environnement de son corps. C'est d'autant plus intéressant qu'il s'agit d'un bébé né prématurément. S'il était resté dans le ventre, il serait à 34 semaines d'aménorrhée. Ce genre de regards, nous en avons régulièrement, il me semble qu'il fallait te le dire ».*

Nous étions donc au moins trois (la mère, le pédiatre et moi) à avoir reconnu chez cet enfant (né prématurément et encore très immature sur le plan neurologique) quelque-chose de l'ordre de la rencontre. Bien sûr, il est impossible d'appuyer toute une réflexion sur cette simple observation. Mais enfin, le travail en service de néonatalogie confirme que ce que contient ce récit n'est pas absolument exceptionnel.

Il est difficile de douter de ces regards que nous avons, semble-t-il, réellement rencontrés. Ils ont tout l'air d'être des moments de relations. Trevarthen et Aitken proposeraient-il de décrire ces moments comme des traces de l'intersubjectivité primaire dont ils parlent, Buber comme d'une relation de type Je-Tu ?

*D'autres faits usuels que nous éprouvons avec les parents en néonatalogie sont à évoquer dans la suite immédiate de cette anecdote. Dans l'hôpital où je travail, la néonatalogie manque quelques fois de place pour accueillir tous les enfants. Dans ces cas, et dans d'autres cas (quand les parents cherchent à se rapprocher de leur domicile pour favoriser les visites), dès que l'enfant est en mesure d'être pris en charge dans un service dont les moyens techniques sont moins importants, il arrive que les pédiatres organisent un transfert.*

*Les parents, peu avant le transfert, ont très souvent un moment d'inquiétude, se demandant comment leur enfant pourra se réadapter dans un autre service. Quelques fois, cette inquiétude les pousse à renoncer au transfert, quand celui-ci avait été mis en place pour un rapprochement du domicile (convenance personnelle).*

*Cette inquiétude usuelle des parents est légitime. Les bébés qui se retrouvent dans un environnement précis avec des équipes qui changent plusieurs fois par jour, ont essentiellement des repères liés au service (ses lumières, ses sons, ce qui se trouve dans l'incubateur...), quand les parents ne sont pas présents. Ainsi, même prématurés, ils sont capables de repérer des invariants de leur environnement. Ils s'appuient sur les Cels en soi qui se montrent à eux et qui leurs sont accessibles.*

### – 2.5.3 : reprise conclusive ou proposition personnelle.

Fort des deux évocations cliniques précédentes et de tout ce que nous avons tenté de préciser dans ce chapitre consacré à l'indifférenciation, nous pouvons tenter de nous représenter le rapport à l'autre et à l'extériorité autour de la naissance.

Le nouveau-né est d'ores et déjà capable, de façon plutôt fugace, d'instant de rencontre. Il est également capable, et, en quelques sortes, de la même façon, de s'associer très fortement aux stimulations sensorielles qui lui viennent de l'environnement. Il réalise cette association très forte dans l'atmosphère du Je-Tu.

A cet endroit apparaît une difficulté, non pour les bébés, mais pour ceux qui tentent de se représenter ce qu'ils vivent. En effet, d'une part, le Je-Tu est à la fois l'état où le bébé est purement interaction et donc incapable de distinguer facilement le moi, du non-moi. Pour reprendre l'exemple clinique ci-dessus : les sons, lumières, objets de la néonatalogie de Saint Vincent organisent leur monde et, même si les bébés à terme sont probablement capables de distinguer leur corps de leur environnement, ils dépendent de leur environnement perceptuel d'une façon radicale. Tellement radicale, qu'il est probablement impossible pour eux de les percevoir réellement dans leur extériorité. Ces sons, ces lumières, ces odeurs, ces objets, organisent son monde interne et changer tout cela est temporairement désorganisant pour le bébé.

D'autre part, cette association très forte sensorielle et relationnelle à l'environnement permet au bébé des avancées importantes de son être au monde. Elles permettent d'emmagasiner des « Cela-en-soi », c'est-à-dire un ensemble d'éléments du monde, perçu avec une certaine extériorité. La sédimentation de ces « Cela-en-soi » permettent l'acquisition progressive d'un sédiment et d'inférences de niveau et de généralité croissantes. Ainsi, la mouvance du monde va diminuant. Le monde gagne en inertie, le magmatique est alors de moins en moins menaçant.

Plus le monde gagne en inertie, c'est-à-dire plus le sédiment interne s'épaissi, et plus cela prépare le surgissement du Je : le partenaire qui ne change pas, au sein de toutes ces interactions Je-Tu toujours changeantes. Peut-être, comme le dit Buber, que le Je s'aperçoit, comme un étranger, pour la première fois, comme en un éclair. Mais, cette éclair est préparé par un sentiment qui va toujours croissant et se précise, ce que Buber a appelé le « sentiment cosmique du Je », que nous pourrions appeler un « sens de soi », pour reprendre la terminologie de Stern.

Nous représenter les choses ainsi, c'est insister sur le fait que le sens de soi, qui n'est pas encore un rapport à soi ouvert à une réflexivité, est forgé par le Je-Tu, c'est-à-dire l'interpénétration très forte du moi et du non-moi. Ce que nous affirmons ici, c'est que le magmatique, qu'il soit menaçant ou effectif, pousse le bébé à s'associer très fortement à ce qu'il vit (Je-Tu) et que, de ce processus même, jaillit progressivement de l'extériorité et du Je. Ainsi donc, il n'y a pas concurrence entre l'indifférenciation et le processus de personnalisation. Le premier engendre le second.

Pour illustrer ce point, nous citons ici Winnicott dans une citation que nous reprendrons dans la conclusion de cette thèse, car, pour l'instant, ceux qui ne connaissent pas l'œuvre winnicottienne ne peuvent pas entièrement la comprendre :

« En effet, le bébé peut éprouver le principe de réalité çà et là et de temps à autre, mais non pas tout en même temps ; c'est-à-dire qu'il garde, à la fois, le souvenir d'objets subjectifs et d'autres souvenirs dans lesquels il existe une relation à des objets perçus objectivement, des objets « non-moi » (« non-Je »). (Winnicott, 1965, p.10) »

Deux affirmations sont également justifiées. La première : tant que le Je n'a pas émergé, il n'existe pas. La seconde : progressivement, un Je se prépare et se précise, qui finira par prendre conscience de soi. Tant qu'il n'y a pas de réflexivité (de self), il n'y a pas réellement de moi non plus. Mais, néanmoins, le moi est en train de murir, il se consolide, investit son environnement, pendant toute cette période d'émergence. Il n'est pas encore là, mais déjà en processus d'organisation et éprouve ce processus comme motivant (Stern, 1989).

Il n'est pas impossible que l'ensemble de ce processus qui fait émerger le Je, à partir du Je-Tu, grâce à l'accumulation de plus en plus importante de « Cela-en-soi », soit déclenché par la naissance. Comme nous le disions plus haut, la fixité de la vie intra-utérine, ne permet peut-être pas de telles émergences. Il faut, quelque-part, que le critique advienne, que le magmatique menace ou se produise, pour que le Je puisse progressivement émerger. La vie intra-utérine est certainement le lieu d'acquisition d'un nombre important de « Cela-en-soi », d'une première capacité à relier les sensorialité entre-elles. Mais ce premier ensemble doit être refait et donc déstabilisé profondément, pour être ensuite adapté au monde, dans lequel l'enfant aura à vivre, sa vie durant (Cf. Golse, 2011).

Pour terminer cette partie, nous rappelons que l'ensemble de ce processus est appuyé sur la relation et le retour d'un certain nombre d'éléments du monde intra-utérin, dans la proximité avec les adultes préoccupés apportant les soins à l'enfant. Nous nous opposons à Buber quand il dit que tout est relation ou interaction.

Il est vrai que l'enfant peut s'associer, comme Buber le souligne au rouge du tapis. Le tapis peut être découvert dans une sorte de Je-Tu. Cela peut être tout à fait nécessaire au développement, mais également un agrippement. Ce Je-Tu n'est organisateur que s'il vient de temps en temps. Mais les Je-Tu les plus importants pour le nourrisson sont les expériences relationnelles, décrites par Aitken et Trevarthen, comme un flux mélodique et rythmique où les émotions sont peu différenciées les unes des autres. Le nourrisson y trouve peu de possibilité de distinguer ce qui vient de lui ou de son environnement.

Nous nous opposons également à l'affirmation bubérienne que tout serait relation pour deux autres raisons. La première tient au bébé lui-même. En effet, du côté de l'enfant, au commencement, il y a déjà des repères intra-utérins, un certain monde, un ensemble de sensations mémorisées. Sans cet ensemble, la relation ne pourrait pas non plus se nouer. La relation est bien sûr capitale, mais elle l'est également pour retrouver des repères apportés par le repérage des invariants sensoriels pendant la grossesse. Ces invariants de la grossesse n'ont pas d'abord été acquis en atmosphère relationnelle. Les enfants qui ont eu du mal, in utero, à faire ces repères, arrivent peut-être porteurs d'un monde un peu plus friable et avec une plus grande difficulté à accepter sa mouvance post-accouchement. Nous pensons ici aux enfants plus fragiles sur le plan développemental. Pour pouvoir accepter une certaine part de magmatique, il faut certainement avoir un monde relativement robuste et une facilité à trouver de nouveaux repères (Cf. Pellicano, & Burr, (2012)).

La seconde raison de notre refus du tout relationnel, tient à l'environnement de l'enfant. On sait combien le parcours psychique de grossesse est essentiel pour que la relation se noue convenablement. Or ce parcours psychique ne se fait pas seulement en relation avec l'enfant porté dans le ventre. Il peut être déterminé par un ensemble d'événements et de circonstances,

étrangers à ce qui se passe entre l'enfant et ses parents<sup>35</sup>. Si un décès survient dans l'entourage proche des parents, peu avant une naissance, cela influence ce qui se déroule entre les parents et l'enfant, mais n'a pas son origine dans la relation parent-enfant.

Les éléments propres au bébé, comme ce qui se produit dans le contexte qui entoure la relation parent-bébé, n'ont pas d'abord leur origine dans la relation parent-nourrisson. Mais, cependant, elles vont influencer la relation et donc la construction du bébé qui se construit appuyé sur l'interaction. En ce sens, il est possible de dire que « au commencement tout est relation », comme le fait Buber.

Ainsi, il y a certainement, au tout début, un ensemble de choses qui déterminent la relation et lui échappent donc en partie. Il y a premièrement, certainement des enfants qui ont acquis, in utero, plus ou moins facilement, des repères sensoriels (Cela-en-soi, invariants). Il y a deuxièmement, des parcours psychiques de grossesse qui entravent les capacités maternantes des jeunes parents et rendent difficile la relation, sans que cela appartienne en propre à l'interaction entre le bébé et ses parents. Pour le dire plus trivialement, le deuil récent d'un père très important pour la mère, peut en partie fragiliser l'établissement des premiers liens. Mais cela n'appartient pas en propre à ce qui se passe entre l'enfant et la mère. En ce sens-là, tout n'est pas relation. Même si, compte-tenu du caractère crucial de la relation au tout début de la vie, cela a un impact sur l'enfant.

Nous trouvons-là, une manière de discuter la phrase célèbre de Winnicott : « Mais, un bébé, ça n'existe pas ! » Il est vrai que nous n'observons jamais un bébé, isolément de l'environnement dans lequel il se trouve. Mais, d'une part, les bébés ne sont pas à l'origine de tout ce qui se passe pour les parents. D'autre part, il faut pouvoir garder à l'esprit que les bébés ont dès le début un style propre ou un caractère déjà en partie personnel. Ce serait ici l'importance de ce que Bion (1962) souligne en proposant que certains bébés ont plus de facilité à attendre que d'autres. Certains ont un recours plus systématique à la projection et à l'identification projective. Il est donc plus ou moins facile d'accompagner certains bébés dans leur construction d'un appareil à penser les pensées.

Cette précision nous paraît fondamentale dans une thèse tellement consacrée à Winnicott. Cet auteur pourrait en effet prêter le flanc à la critique suivante. Si le lecteur ne prend pas garde, avec les concepts de Winnicott, il serait assez rapide de penser que si l'enfant ne va pas bien, c'est nécessairement à cause de ce qui s'est passé dans les interactions. Une lecture plus fine de l'œuvre de Winnicott interdit de tels raccourcis. Mais, Winnicott expose néanmoins à ces raccourcis.

---

<sup>35</sup> Sur ce point cf. l'article de D.W. Winnicott (1969), *La préoccupation maternelle primaire*. Sur le caractère narcissique de ce processus, chez la mère notamment, cf. M. Bydlowski (2001).

En attendant que le monde ne retrouve une certaine inertie, l'enfant fait certainement l'épreuve d'un début d'émergence de soi, mais aussi d'une porosité avec le monde. Comme aucun enfant plus âgé, ou aucun adulte, il est probablement traversé, par ce qui se passe autour de lui. Il en dépend d'une manière tellement totale. Cette porosité du Je, cette mouvance du monde, cette indifférenciation de ce qui se passe en soi et autour de soi, cela constitue probablement, à jamais, le point où s'origine le développement émotionnel. Nous ne sommes vivant que de rester reliés à ce point de départ. Mais, nous ne pouvons vivre qu'en étant suffisamment séparés de, ce point de départ où le chaos menace et la porosité du Je et du monde sont si grandes. Le psychisme humain reste probablement marqué par ce point de départ qui constitue certainement une des caractéristiques de *La nature humaine*.

Quand l'extériorité se montre au bébé et, pour toujours, à l'être humain, une expérience d'association (de Je-Tu) est vécue. Le monde semble prendre l'initiative de venir à l'homme pour être rencontré en personne. Si la connaissance objectives en est élargie, ce n'est que secondairement. Il faut d'abord que la sève de ce qui n'est pas nous, en venant à nous activement, ait irrigué la construction de notre personnalité, pour autant que celle-ci puisse se laisser remanier. Pour toujours, le monde et le Je demeurent en partie indifférenciés. La vie durant, l'humain se déshumanisera quand son monde et son Je ne pourront plus être remaniés par leur interpénétration et leur caractère dynamique.

Pour poursuivre le récit du développement, il nous faut décrire comment le monde de l'enfant trouve une certaine assise (inertie, ou décélération dans sa recomposition permanente). C'est ce que nous ferons dans la partie consacrée aux sourires-réponses, autour du deuxième mois. Mais d'abord, il nous faut présenter davantage la notion de monde et les raisons qui nous poussent à avoir deux appuis principaux pour la construction de ce récit : Merleau-Ponty et Winnicott.

# Chapitre III :

## – Le monde de l'enfant, celui de ses parents –

Nous avons formulé le point de départ du développement tel que nous sommes parvenus à nous le représenter. Pour cela nous avons beaucoup pris appui sur les mots proposés par Buber. Le Je n'émerge pas seulement à partir de lui-même, mais également à partir du Tu. Quel adulte pourrait opérer un tri s'il était soumis à la question suivante : « Qu'est-ce qui en toi est propre à toi et qu'est-ce qui vient de ton interaction avec l'environnement ? »<sup>36</sup>

L'impossibilité de faire ce tri peut être réfléchi de façon plus théorique en examinant cette notion que Merleau-Ponty a élevé au rang de véritable concept : le monde. Nous avons déjà tenté de nous en approcher en évoquant les statistiques bayésiennes. Nous procéderons en deux temps : premièrement, nous expliciterons ce que Merleau-Ponty propose comme contour à ce concept. Parler du monde peut en effet paraître flou tant cela consiste à utiliser un vocable prenant mille significations et présent quotidiennement dans nos échanges. Nous examinerons, dans un second temps, la façon dont le monde de la mère et le monde de l'enfant sont concernés par ce que Winnicott appelle la « préoccupation maternelle primaire ». En abordant ces deux questions, nous pourrions justifier pourquoi Merleau-Ponty et Winnicott représentent les deux appuis théoriques principaux pour ce travail.

Une fois que nous aurons présenté cette problématique du monde de l'enfant par rapport à celui des parents, nous pourrions reprendre le récit du développement de l'altérité à partir du point de départ (tel que nous l'avons approché dans le chapitre précédent). La dynamique du monde de l'enfant et son rapport au monde parental est donc comme un préalable. Il constitue le tableau sur le fond duquel l'ensemble du développement de l'altérité prend place. Il y a comme une « négociation », permanente pour l'enfant, entre son monde qui s'édifie et la reconnaissance de plus en plus fine du monde des autres. Permanence d'un travail de rencontre et de distinction, d'existence et d'effacement. Complexité dans laquelle se loge toutes les chances du développement, mais aussi ses ratages potentiels.

---

<sup>36</sup> Si un tri devait absolument être fait, la seule réponse possible serait que rien n'est propre à soi. Mais cette réponse ne conviendrait pas non plus absolument.

### – 3.1 : Le monde chez Merleau-Ponty.

Pour préciser entièrement ce que Merleau-Ponty veut dire quand il parle du monde, il serait nécessaire de reprendre l'ensemble de son parcours philosophique. Il serait également utile alors de puiser chez d'autres philosophes qui ont influencés sa pensée (parmi lesquels Heidegger, Husserl, Kant, Bergson et tant d'autres). La tâche serait donc impossible sans perdre de vue notre projet qui concerne la périnatalité. Par exemple, Merleau-Ponty affirme que chaque avancée de Kant, dans *La Critique de la raison pure*, est scandée par « Si un monde doit être possible... ». Ainsi pour comprendre complètement ce que Merleau-Ponty élabore dans ce concept de monde, il faudrait également être en mesure de présenter la façon dont il se situe philosophiquement, relit certains auteurs de la tradition. Nous n'en avons pas les compétences.

Tel n'est pas non plus notre projet. Nous ne ferons donc que tenter une première ébauche du concept en nous penchant essentiellement sur deux passages de la *Phénoménologie de la perception*. Ces deux passages nous permettront d'introduire la notion de monde telle que nous avons besoin de la déployer. Nous irons donc interroger la partie du livre intitulée *Le monde perçu* ; et plus spécialement le premier paragraphe de cette deuxième partie qu'il nomme *Le sentir*. Nous aurons également un regard sur le troisième paragraphe (de cette même partie) qu'il nomme *La chose et le monde naturel*.

Nous devons laisser pour l'instant de côté, la façon dont le concept « monde » est relié à la question d'autrui ou à cette autre question, celle de la temporalité (cf. chapitre VII de cette thèse). Ce concept est en effet particulièrement malléable. Il fait, de plus, partie du langage commun. La contrepartie, c'est qu'il est d'une très grande richesse et qu'il nécessite un temps long pour être approché. Dans la suite du travail, nous aurons également l'occasion de faire appel à d'autres travaux de Merleau-Ponty, de faire dialoguer la notion avec d'autres notions et auteurs. Rappelons que nous avons déjà croisé ce « monde » dans le travail de Buber, et chez Stern, bien que ces deux auteurs ne thématisent pas ce concept aussi sérieusement.

L'ensemble de la deuxième partie de la *Phénoménologie de la perception* qui s'intéresse au monde perçu commence par cette phrase :

« Le corps propre est dans le monde comme le cœur dans l'organisme : il maintient continuellement en vie le spectacle visible, il l'anime et le nourrit intérieurement, il forme avec lui un système. (M. Merleau-Ponty, 1945, p 246) »

La précédente partie de ce livre est, dans son ensemble, consacrée au corps. Merleau-Ponty y réfute un ensemble de préjugés à l'égard des choses et de la perception. Une des raisons principales pour Merleau-Ponty de s'opposer à certaines philosophies antérieures (l'empirisme,

l'intellectualisme) réside dans l'étude du corps, de la perception et de la façon dont nous sommes, par eux, livrés aux choses<sup>37</sup>.

Qu'est-ce que le corps propre pour Merleau-Ponty ? Encore un concept dont il est difficile de faire le tour, mais disons pour l'approcher que c'est le corps en tant que nous l'habitons et en tant qu'il permet une habitation du monde<sup>38</sup>. Dans leur article de 2007, Leroy, Caron et Beaune montrent cela à merveille. Ils montrent combien s'instaure une sorte de difficulté inhérente au travail des soignants. Ces derniers ont pour référence essentielle le corps anatomique et physiologique, c'est à ce corps là que leurs paroles et leurs gestes s'adressent. Les patients, de leur côté, sont préoccupés par leur corps vécu. La différence est souvent très grande.

Dans *La synthèse du corps propre*<sup>39</sup>, Merleau-Ponty nous fournit des résultats d'expériences qui nous permettent d'approcher ce qu'est le corps propre. Par exemple, il n'est pas garanti que nous reconnaissons facilement la photo de nos mains, ou notre écriture parmi d'autres mains ou d'autres écritures. En revanche, la reconnaissance de notre silhouette ou de notre démarche filmée se fait avec bien plus d'assurance et de facilité. Il y a là un paradoxe. Nous voyons nos mains presque constamment et notre écriture quotidiennement. Nous ne voyons notre silhouette ou notre démarche que rarement, voire jamais. Mais ces dernières, nous les habitons et pouvons les reconnaître immédiatement.

Merleau-Ponty aurait tendance à nous signifier les choses de manière radicale :

« ... je n'assemble pas les parties de mon corps une à une ; cette traduction et cet assemblage sont faits une fois pour toutes en moi : ils sont mon corps même. (Merleau-Ponty, 1945, p 186) ».

Il apparaît qu'au contraire, cet assemblage n'est jamais fait une fois pour toutes. Mais le corps est cette reprise permanente de l'assemblage, sans même que nous en ayons conscience. Caron et Libbrecht (2021) propose une citation de Bulat-Manenti (2008) qui est ici particulièrement précieuse : « Le corps est plutôt un arrachement ou un ouvrage, une construction, une création, jamais un acquis. Ce corps humain, différent de l'organisme, se construit et se déconstruit au rythme de son rapport à la demande de l'Autre. » Il faudrait donc

---

<sup>37</sup> Nous préférons parler de chose que d'objet pour deux raisons : la première est interne à l'œuvre de Merleau-Ponty, il s'oppose en effet de façon permanente à la dichotomie entre le sujet et l'objet ; la seconde est interne à notre travail, cela permettra d'éviter, autant que faire se peut, l'imprécision liée au fait que le concept d' « objet » en psychanalyse en général, et en particulier chez Winnicott, peut recevoir un sens bien différent.

<sup>38</sup> Cf. également la première partie : ce qui se présente comme cognitif dans les neuro-sciences modernes est présenté par Merleau-Ponty comme corporel.

<sup>39</sup> Quatrième paragraphe de la première partie du livre consacrée au corps.

garder l'idée de Merleau-Ponty que le corps est cette puissance permanente de liaison des différentes sensorialités et différentes parties du corps, tout en corrigeant le « une fois pour toutes » que nous retrouvons à plusieurs endroits de son livre.

Des expériences peuvent nous inviter à remettre en cause ce « une fois pour toutes », au profit d'une vision plus dynamique qui soulignerait davantage le travail permanent de liaison corporelle. Travail certes silencieux, inconscient et impossible à interrompre par la volonté. Comme nous ne pouvons avoir une maîtrise de la veille et du sommeil, alors que notre corps régule cette composante constamment ; de même, nous n'apercevons pas le travail permanent pour lier les parties du corps et les sensorialités entre elles, et pourtant il n'est jamais fait « une fois pour toutes », il est toujours « se faisant ».

D'autres passages du même livre de Merleau-Ponty semblent permettre une telle compréhension. La notion de corps propre est intimement liée chez lui à celle de schéma corporel. Or ce schéma corporel s'établit et se recompose en fonction de ce que le corps fait comme expérience et acquiert comme habitude. Ainsi donc, il ne faut peut-être pas grossir outrageusement l'importance du « une fois pour toutes »<sup>40</sup> qui serait plutôt à entendre comme liaison toujours en train de se faire. Le « une fois pour toute » désignerait plutôt le fait que, sauf circonstances exceptionnelles, un travail permanent s'opère d'assemblage ou de liaison du corps propre.

Merleau-Ponty prend ainsi l'exemple de l'enfant qui apprend à distinguer le bleu du rouge. L'enfant change ainsi d'habitude perceptive, il ne voit plus tout à fait de la même manière. Distinguer davantage ces deux couleurs rejaillit immédiatement sur la distinction des autres couleurs entre elles. Le corps propre est modifié par cette nouveauté :

« Apprendre à voir les couleurs, c'est acquérir un certain style de vision, un nouvel usage du corps propre, c'est enrichir et réorganiser le schéma corporel. (ibid. p. 190) »

---

<sup>40</sup> Dans les pages suivantes Merleau-Ponty parle de l'unité des sens comme contingence fondamentale. C'est-à-dire qu'il n'est pas possible de distinguer le monde (que les sens nous donnent à appréhender) et la façon dont ces sens fonctionnent ensemble. Cette contingence fondamentale plaiderait plutôt pour une recomposition permanente, se faisant constamment.

### – 3.1.1 : Perception de la chose.

Pour déconstruire un certain nombre de préjugés qui ont traversé l'histoire de la philosophie, Merleau-Ponty s'intéresse à la perception du cube. L'empiriste dirait que nous percevons cette chose qu'est le cube parce qu'il est cube, en lui-même. Nous l'appréhendons par des stimulations sensorielles qui informent nos sens et font ainsi la perception. Nous en venons ainsi à concevoir le cube comme une chose faite de six faces égales qui renferment une partie de l'espace. Mais, dire cela, nous signale Merleau-Ponty, c'est avoir pris place dans cet espace, c'est avoir un point de vue. En effet, comment parler d'une partie d'espace enfermée dans les six faces égales, sans implicitement évoquer le fait qu'il nous est impossible d'y avoir accès visuellement ou tactilement. Le cube en soi ne renferme aucun espace. Il faut que quelqu'un soit présent pour que cela se produise. Or dès que quelqu'un est là, les six faces ne sont plus égales. Voir une des faces sous sa forme carrée, c'est inévitablement en voir d'autres en perspective (parallélogramme) et d'autres encore qui disparaissent. Le cube à six faces égales est donc visible pour personne, mais également impensable.

« ... c'est le cube tel qu'il serait pour lui-même ; mais le cube n'est pas pour lui-même, puisqu'il est un objet. (ibid. p246) »

Pour Merleau-Ponty, cette affirmation permet de refuser un premier dogmatisme. La chose n'est définitivement pas pour elle-même. Repère essentiel à poser car il autorise à s'interroger sur ce qui fait que la chose est chose, sur son mode d'apparition et sur son aséité. Ce dogmatisme avait déjà été mis en cause par la philosophie réflexive.

Cependant, selon Merleau-Ponty, les analyses réflexives échappent à ce dogmatisme en le remplaçant par un autre : la chose n'a plus une existence absolue, c'est la pensée qui se rend capable d'accéder à une chose absolue. La pensée cherche à fonder la possibilité de survoler l'objet, de l'aborder sans point de vue. Mais, ce faisant, la pensée est pensée d'un Je universel. Toute particularité liée au point de vue et à la personne qui perçoit est renvoyée à une insuffisance réflexive.

Pour échapper à ces deux dogmatismes, il est nécessaire selon Merleau-Ponty d'avoir une bien plus grande attention à la façon dont la perception et la synthèse perceptive se produisent.

« S'il y a pour moi un cube à six faces égales et si je peux rejoindre l'objet, ce n'est pas que je le constitue de l'intérieur : c'est que je m'enfonce dans l'épaisseur du monde par l'expérience perceptive. Le cube à six faces égales est l'idée-limite par laquelle j'exprime la présence charnelle du cube qui est là, sous mes yeux, sous mes mains, dans son évidence perceptive [...] Quand je les<sup>41</sup> aperçois l'un après l'autre et selon l'apparence perspective, je ne

---

<sup>41</sup> « les » désigne ici les côtés.

construis pas l'idée du géométral qui rend raison de ces perspectives, mais le cube est déjà là devant moi et se dévoile à travers eux. (ibid. p 246-247)»

La synthèse perceptive, ressemble à la façon dont se forme l'image à partir de la vision de chaque œil (cf. ci-dessous). La synthèse perceptive est une communication des sens communiquent entre eux pour ouvrir à une seule et même chose, un seul monde. Notre connexion vivante avec le monde est le reflet de la façon dont les différentes sensorialités et les différentes parties du corps sont liées entre elles. Ce lien vivant du corps propre et de la perception du monde peut paraître mystérieux. Il se vérifie pourtant. Merleau-Ponty nous en donne quelques exemples. Si on inverse les champs visuels d'un individu, les choses sont vues la tête en bas, pendant un temps. Puis, ils retrouvent leur « bon sens ». Mais alors, la personne qui participe à l'expérience a l'impression de regarder le feu avec le dos de la tête. De même, il est possible d'induire l'impression qu'un contact unique se dédouble. Il suffit pour cela de demander à un sujet de regarder au loin et de placer son doigt ou une chose à peu de distance de son nez.

### – 3.1.2 : Le refus des alternatives.

Ce qui précède contribue d'ores et déjà à remettre en cause la dichotomie sujet-objet – comme Merleau-Ponty aime à le faire si souvent. Poursuivons cette tâche en mentionnant quelques autres aspects de la réflexion de ce philosophe.

La couleur n'est pas seulement une information sensorielle nous permettant de savoir à quelle longueur d'onde correspond la surface de la chose inspectée du regard. La couleur change la façon dont nous réglons nos mouvements, dont nous réagissons à l'environnement et même la tendance que nous avons à être tournés vers l'extérieur de nous-mêmes ou l'intérieur.

Le rapport d'extériorité entre la perception de la couleur et celui qui la perçoit n'est pas premier. Il est une objectivation seconde. Le rouge par exemple change notre type de comportement, plutôt du côté de l'effort ou de la violence. Il nous décentre de nous-mêmes, nous tourne vers l'extériorité. Ce que le rouge modifie en nous fait partie de la reconnaissance que nous faisons de cette couleur. Le corps se synchronise avec cette couleur et cela fait partie de la reconnaissance qu'il en a. C'est ce qui fait que Merleau-Ponty parle de communion pour parler des rapports du sensible et du sentant.

« Le sensible a non seulement une signification motrice et vitale mais n'est pas autre chose qu'une certaine manière d'être au monde qui se propose à nous d'un point de l'espace, que notre corps reprend et assume s'il en est capable, et la sensation est à la lettre une communion. (ibid. p 256-257)»

Cette définition de la sensation comme communion et co-existence, comme « accouplement », est la raison essentielle qui pousse Merleau-Ponty à rejeter l'alternative du sujet et de l'objet, du sentant et du sensible. Ce n'est pas seulement parce que le sensible se présente que le sentant perçoit, c'est aussi que le sentant se rend disponible. Le sensible n'est pour le sentant que parce que le sentant s'y rend sensible.

« Ainsi un sensible qui va être senti pose à mon corps une sorte de problème confus. Il faut que je trouve l'attitude qui va lui donner le moyen de se déterminer, et de devenir du bleu, il faut que je trouve la réponse à une question mal formulée. (ibid. p 259) »

Bien-sûr, nous ne chercherions pas la réponse à cette question mal posée si le sensible ne nous la posait pas. Il y a sollicitation. Nous ne voyons pas du bleu par nous-mêmes. Mais nous ne voyons du bleu que parce que nous répondons à la sollicitation qu'il représente.

Ces premières formulations nous invitent à proposer des ajustements. Si nous en restions-là, nous aurions l'impression d'une part active dans la perception qui dépasse ce qui se produit effectivement. Bien sûr, la perception ne peut se faire sans que nous répondions à la sollicitation du monde, mais enfin, la réponse est immédiate et la sollicitation bien discrète. C'est que cette sollicitation s'adresse à une personne emplies d'une sédimentation perceptive. Nous avons des habitudes et nous pouvons nous appuyer dessus. Ce faisant, notre perception ne nous apparaît pas, le plus souvent, comme la réalisation d'un acte personnel. Notre regard a un caractère d'anonymat. Quand nous percevons le bleu d'un porte de chambre hospitalière, nous n'avons pas l'impression de faire œuvre personnelle, nous sentons que nous rejoignons le bleu de la porte comme tout un chacun.

Cette notion de sédimentation perceptive anonyme rejoint tout particulièrement ce que nous apprennent les statistiques bayésiennes quant à la perception. La capacité à estimer avec précision la longueur et la distance dépend de l'orientation de l'objet. Si une ligne est verticale elle paraît plus grande qu'une ligne horizontale<sup>42</sup>. Cela est le reflet d'une adaptation au monde.

---

<sup>42</sup> La longueur apparente varie en fonction de l'angle de la droite par rapport à la verticalité. Cette variabilité de l'apparence ne se fait pas de façon linéaire, mais en suivant une certaine courbe. Une étude scientifique montre que la courbe suit de façon assez précise la probabilité que, dans la nature, la distance aperçue corresponde à une distance effective. Autrement dit, quand nous regardons la nature, la distance horizontale apparente, correspond, le plus souvent, à une distance effective moins importante que la même distance apparente oblique ou verticale. Notre cerveau s'est conformé a priori à décrypter les distances de façon faciles en fonction de ce que la nature lui présente le plus souvent (Howe, C. Q., & Purves, D. (2002)). S. Dehaene, dans son cours au collège de France sur les statistiques bayésiennes en science cognitive nous signale que ces auteurs réfutent l'idée que leur approche serait bayésienne. Mais il nous explique également que ce sont probablement des confusions qui mènent les auteurs à s'exclure d'une approche bayésienne dont ils font en fait partie.

Rejeter l'alternative du sentant et du sensible, du sujet et de l'objet, conduit à rejeter l'alternative du pour-soi et de l'en-soi. Le pour-soi, ce serait la face de la chose telle qu'elle m'apparaît. Impossible de regarder un tableau classique de la même manière à partir du moment où le titre en est connu, que le titre fait manifestement référence à un passage célèbre de la mythologie... Impossible également que la façon dont je regarde une montagne ne soit pas transformée par le fait que je sois ou non alpiniste, ou skieur... c'est-à-dire que je puisse avoir, ou non, le projet de la gravir. L'en-soi, ce serait la chose telle qu'en elle-même, vue par aucun point de vue ou bien par tous les points de vue, ou vue par Dieu<sup>43</sup>.

Deux raisons principales font échapper à l'alternative de l'en-soi et du pour-soi. Premièrement, l'anonymat caractérisant toute perception nous la donne dans un caractère de généralité. Toute perception est fruit, d'une part, d'une sédimentation du monde en nous que nous ne mettons pas en question et, d'autre part, de ce qui se présente à nous et vient nous solliciter. Le moi n'est pas actuellement responsable de ses perception parce qu'il n'a pas la liberté d'en décider. Le moi n'est pas non plus responsable, au présent<sup>44</sup>, du monde à partir duquel ces perceptions sont pénétrées de significations. Si la perception se donne dans un certain anonymat, la chose n'est donc pas seulement présente pour soi.

Deuxièmement, toute sensation est partielle. En effet, aucune sensation visuelle n'épuise la chose, pas plus que la sensation tactile de la même chose... Même comodalisée polysensoriellement, toute sensation demeure partielle. Ce qui est perçu révèle qu'il y a un reste. Un reste puisque la chose n'est jamais inspectée de fond en comble et demeure mystérieuse pour l'inspection des sens. Un reste puisqu'en étant intégrée dans le monde, la chose perd toujours une partie de ses caractéristiques. Si il y a toujours un reste, un mystère, une perte, alors, la perception ne se donne pas comme atteignant l'en-soi.

---

Il y a le même phénomène pour l'appréciation des obliques. Le jugement de l'obliquité est d'autant plus précis qu'il se rapproche de l'horizontalité et de la verticalité. Cela permet également de parfaire notre appréciation du monde naturel. Cela se construit, de manière bayésienne, pour faciliter notre enfoncement et notre communion avec l'environnement dans lequel nous nous trouvons. (Girshick, A. R., Landy, M. S., & Simoncelli, E. P. (2011).)

<sup>43</sup> Merleau-Ponty le suggère dans les pages qui ouvrent la première partie sur le corps. Il propose une réflexion magistrale sur la perception de la maison voisine. Il démontre à merveille que même pour une maison, il ne saurait y avoir de représentations de ce qu'elle est en soi.

<sup>44</sup> Pas de responsabilité actuelle, mais Merleau-Ponty précise bien dans la partie sur la liberté, qu'il y a, en revanche, une responsabilité de long terme, sur les choix faits pour orienter les perceptions et ce qui les influence. En un mot, nous avons une liberté pour choisir ce qui oriente, alimente et conditionne notre point de vue.

Merleau-Ponty démontre que ces deux formes de « reste », cette sortie de l'alternative de l'en-soi et du pour-soi, sont nécessaires. Ils sont la condition de possibilité que la chose nous apparaisse dans sa réalité, dans son aséité (le fait d'être par elle-même). Si la chose n'est jamais entièrement explorée sur le plan sensoriel et si elle résiste toujours à être entièrement intégrée au monde qui est nôtre, alors il est bien vrai de dire qu'elle se manifeste à partir d'elle et dans un certain anonymat. Finalement la démarche de Merleau-Ponty semble répondre à la question suivante : comment prétendre que la chose a une aséité sans retomber dans le dogmatisme empirique qui fait de la chose un en-soi existant comme tel ?

Pour cela, l'auteur de la *Phénoménologie de la perception* réfléchit à partir de la vision binoculaire et de la façon dont elle se forme. Il se sert de cette réflexion comme d'un modèle pour penser la coordination des différents champs sensoriels. Il s'en sert également pour faire comprendre que toute perception de la réalité de la chose est fondée sur le fait qu'elle nous échappe.

### – 3.1.3 : La vision binoculaire comme modèle.

Nous verrons que ce modèle pousse Merleau-Ponty à remettre en cause la notion de sens (visuel, olfactif...) pour parler plutôt de champ perceptif, il permet également d'amorcer des avancées sur la question d'autrui et du monde. C'est ce qu'il nous dit :

« Savons-nous si l'expérience tactile et l'expérience visuelle peuvent se rejoindre rigoureusement sans une expérience intersensorielle ? Si mon expérience et celle d'autrui peuvent être reliées dans un système unique de l'expérience intersubjective ? Il y a peut-être, soit dans chaque expérience sensorielle, soit dans chaque conscience des « fantômes » qu'aucune rationalité ne peut réduire. (Ibid. p. 265) »

Juste avant de parler de la vision binoculaire, Merleau-Ponty évoque ce qui se passe pour les enfants nés aveugles à cause d'une cataracte congénitale, au moment où l'opération leur permet de voir. Au début, ils explorent avec la vue à la manière dont le faisait leur main. Pour savoir s'il s'agit d'un cercle ou d'un rectangle, ils parcourent le contour de la forme visuellement. Il ne leur est pas possible de démêler les surfaces, les mouvements, les couleurs. Il leur faut d'abord saisir « ce que c'est que voir » (ibid. p 268). Chaque sensorialité a donc son type de synthèse, son rapport au monde. En découvrant la vue, ces personnes changent également de toucher. Le toucher était un des organisateurs principaux de leur monde. Il est comme affaibli par la nouveauté qu'est alors la vision. Jacques Lusseyrand<sup>45</sup> dans son

---

<sup>45</sup> Lusseyrand, J. (2008). *Et la lumière fut*. Paris, France : Editions du Félin.

autobiographie montre bien comment ses sens se sont recomposés quand, dans l'enfance, il a fait le chemin inverse, devenant assez brutalement aveugle.

Le toucher permet à l'aveugle de « savoir » ce qu'est une branche et de la différencier d'un doigt, d'une main, d'un avant-bras. Mais après l'opération qui lui rend la vue, il dit sa surprise de voir tant de différences entre un arbre et un corps humain. Quand le visuel sera devenu une modalité sensorielle pour explorer le monde, si la même personne explore à nouveau son environnement les yeux fermés, il est fort à parier que les proximités entre le corps humain et l'arbre auront disparues. Il y a donc un monde visuel et un monde tactile, mais ces deux mondes communiquent et sont interdépendant. Merleau-Ponty affirme alors ce qui suit et que nous ne comprendrons qu'avec la vision binoculaire :

« ... La constitution d'un monde intersensoriel doit se faire sur le terrain sensoriel lui-même, la communauté de signification entre les deux expériences ne suffit pas à assurer la soudure en une expérience unique. (ibid. p 270-271)<sup>46</sup>.

Nous pouvons maintenant en venir à ce modèle de la vision binoculaire.

Car « ..., si la perception réunit nos expériences sensorielles en un monde unique, ce n'est pas comme la colligation scientifique rassemble des objets ou des phénomènes, c'est comme la vision binoculaire saisit un seul objet. (ibid. p 277) ».

La vision binoculaire fait une seule image à partir de deux images, celle de l'œil gauche et celle de l'œil droit. Dès que nous fermons un œil nous retrouvons l'une des deux images. Nous pouvons également avoir les deux images en même temps si nous fixons à l'infini et que nous mettons un crayon ou un doigt devant nos yeux en continuant à fixer à l'infini. Mais comment ces deux images fusionnent-elles ? Comment se fait-il que cela forme une seule image qui n'est semblable à aucune des deux, ni sa somme, ni sa moyenne, ni sa combinaison ?

---

<sup>46</sup> C'est cette affirmation qui nous faisait, dans la première partie et dans l'annexe – 2, préférer la notion d'expérience comodale à celle de Stern d'expérience amodale. Il semble difficile de penser qu'un processus en l'homme puisse se produire en étant réellement abstrait de toute sensorialité. Stern parle d'amodalité parce qu'il semble que le bébé soit très tôt capable de « traduire » une intensité visuelle en une intensité auditive par exemple. Il en conclue qu'il doit donc, pour que cette traduction soit possible, y avoir des caractéristiques amodales de l'expérience qui peuvent passer d'un sens à l'autre. Merleau-Ponty nous montrerait plutôt le contraire. Parce que chaque sensorialité est ouverte aux autres sensorialités, cela permet la communication inter-sensorielle. Il nous dit par exemple qu'un son bas rend le bleu plus foncé et plus profond. Il n'y a donc nulle part une hypothèse de constance qui serait à maintenir, rendant par exemple l'intensité constante d'une modalité à l'autre. Il y a une disposition corporelle qui de manière permanente fait du monde à partir des différents mondes sensoriels. Ce monde qui émerge des différentes modalités sensorielles n'est pas la somme des mondes de chaque sens pris isolément. « Les sens se traduisent l'un l'autre sans avoir besoin d'un interprète, se comprennent l'un l'autre sans avoir à passer par l'idée » (Merleau-Ponty, 1945, p 281). Dans cette dernière citation, la notion d'amodalité se montre marquée d'une certaine fragilité.

Comment se fait-il que nous mettions ensemble deux images qui sont pourtant séparées et différentes ? C'est que notre œil (notre cerveau, notre corps) « sait » que ces deux images doivent être vues de manière binoculaire. Il met les deux images à des endroits symétriques de la rétine en faisant converger les yeux. Mais c'est également que les deux images en se rapprochant finissent par fusionner et que le corps est habitué à cette fusion. Il ne peut s'agir d'une sommation ou d'une combinaison. Quand l'image unique apparaît, elle fait immédiatement disparaître les deux images. Il s'agit de visions concurrentes, incompatibles entre elles. Au début, l'aveugle né opéré de la cataracte, ne voit pas convenablement. Mais

« ..., on ne saurait dire, dans le temps qui suit l'opération, si c'est l'incoordination des yeux qui empêche la vision ou si c'est la confusion du champ visuel qui favorise l'incoordination, – s'ils ne voient pas faute de fixer, ou s'ils ne fixent pas faute d'avoir quelque chose à voir. (ibid. p 277) ».

Nous voici confrontés à la « question mal formulée » dont l'habitude perceptuelle trouve la solution. Ce n'est que parce que l'œil sait ce qu'il doit voir, qu'il peut mettre ensemble deux parties de deux rétines pour donner une vision binoculaire. Les rétines, avant l'accommodation, sont pleines d'excitations et sont plongées dans ces excitations. Nous ne trouverions pas les choses, si nous ne les cherchions du regard. Mais, il est également vrai de dire que nous ne chercherions pas les choses, si d'abord, elles ne nous avaient sollicité. Nous les trouvons parce que nous les cherchons, nous les cherchons parce qu'elles veulent être trouvées. Dans cette dernière phrase, nous sommes quasiment contraints de faire de la chose une actrice de notre perception. En ce sens-là, la chose prend possession de notre regard, elle nous oblige au sens où nous pouvons dire « je suis votre obligé ».

Cette activité de la chose pour le percevant se confirme dans ces phrases de Merleau-Ponty :

« Quand je passe de la diplopie à la vision normale, je n'ai pas seulement conscience de voir par les yeux le même objet, j'ai conscience de progresser vers l'objet lui-même et d'avoir enfin sa présence charnelle. Les images monoculaires erraient vaguement devant les choses, elles n'avaient pas de place dans le monde, et soudain elles se retirent vers un certain lieu du monde et s'y engloutissent, comme les fantômes à la lumière du jour, regagnent la fissure de la terre par où ils étaient venus. L'objet binoculaire absorbe les images monoculaires et c'est en lui que se fait la synthèse, dans sa clarté qu'elles se reconnaissent enfin comme des apparences de cet objet. (ibid. p 279-280) »

Il se joue ici, au cœur de la plus banale vision quotidienne, quelque chose du Je-Tu bubérien. C'est dire que le Je-Tu est au départ mais que nous ne nous en départons jamais. Nous retrouvons également les résultats proposés par Buber : c'est parce que la chose a d'abord pris possession de notre regard que nous pourrions ensuite la fixer, l'analyser et en tirer, éventuellement, des Je-Cela. Mais ces Je-Cela resteront fondés sur un Je-Tu qui est l'appel de la chose à notre regard. La capacité de la chose à se faire chose – on pourrait dire par elle-même (son aséité) – dans notre regard.

La vision binoculaire ajoute quelque chose. Elle provoque un changement de statut dans la chose. Elle manifeste l'aséité de la chose, sa choséité indépassable. Le fait que nous n'avons pas constitué sa choséité. Son caractère de chose elle le doit à elle-même, autant qu'à notre regard qui le lui donne. C'est ce que Merleau-Ponty nous signale en nous disant que la vision binoculaire confère à ce qui est vu une solidité inédite et inaccessible dans la vision monoculaire.

Là encore les sciences cognitives bayésiennes nous apportent des confirmations étonnantes de ce que Merleau-Ponty avait élaboré de manière plus philosophique. Même s'il est vrai que dans cette partie de son œuvre, ce philosophe ne cesse de faire œuvre philosophique à partir d'expériences médicales et physiologiques.

Nous pourrions mentionner une expérience réalisée avec un dispositif très particulier (Ernst, M. O., & Banks, M. S., 2002). Il s'agit d'une expérimentation où un dispositif vidéo, un jeu de miroir et un appareillage permet de donner l'illusion à la personne de regarder ce qu'elle touche. Pourtant, il est possible à l'expérimentateur de faire évoluer de manière indépendante ce que la personne pense toucher et ce qu'elle pense voir.

De cette manière, il est demandé à une personne d'estimer la taille d'un objet, en le comparant à un objet de référence qu'elle a pu toucher et voir de manière naturelle. La personne ne répond jamais à cette question en sélectionnant les informations visuelles ou les informations haptiques. Elle y répond toujours en donnant une dimension qui se trouve entre ce que lui signale l'information visuelle et l'information haptique.

Il est possible de faire varier le contraste de l'information visuelle ou d'ajouter du « bruit » autour du signal visuel. Ceci permet de faire varier la fiabilité de l'information provenant du canal sensoriel visuel. Cette variabilité de la fiabilité est absente dans le dispositif expérimental concernant le toucher.

Quand la fiabilité visuelle augmente, le résultat donné par le sujet soumis à l'expérience est d'autant plus influencé par l'information visuelle. L'évolution du résultat donné, en fonction de la fiabilité de la source d'information visuelle se comporte selon la loi de Bayes. Mais il y a plus. Ce plus nous semble particulièrement significatif ici.

Le sujet soumis au dispositif expérimental doit donner une réponse sur la taille de ce qui lui apparaît comme une chose. Les fiabilités de l'information haptique et visuelle sont inconsciemment estimées par le sujet. En effet, en fonction des fiabilités relatives, le résultat est plus ou moins pondéré par les deux modalités sensorielles. Quelles que soient les fiabilités des deux modalités sensorielles (visuelles et haptique), la fiabilité combinée est la somme des deux. Cette sommation se fait également si le contraste est très faible et que l'information visuelle est source d'une estimation très approximative. Elle se trouve donc supérieure à celle apportée par chaque canal sensoriel. Autrement dit, le sujet a l'impression d'une perception

d'autant plus fiable qu'elle est co-modale. Ceci se vérifie y compris dans ce dispositif expérimental où le jugement inter-sensoriel est artificiellement rendu nécessairement trompeur.

On pourrait encore le reformuler en disant que le jugement co-modal s'apparaît comme solide et donne un caractère de réalité à la chose perçue du fait de cette solidité. Cette reformulation est possible si l'on accepte que l'augmentation de fiabilité et de solidité du jugement, augmente le sentiment de réalité pour celui qui perçoit. La vision binoculaire et la co-modalisation sensorielle forment donc des perceptions qui ne sont pas de simples additions des visions monoculaires ou de chaque sens pris individuellement. Même si une partie de la richesse de chaque champ perceptif est perdu dans la co-modalisation ; la perception polysensorielle n'en demeure pas moins irremplaçable. Elle donne au perçu une qualité de réalité dont nous ne saurions nous passer durablement. Elle place également le perçu au sein d'un champ perceptif, d'une profondeur, d'un ensemble de rapports avec d'autres choses ou corps. En un mot, elle place la chose au sein d'un monde.

#### – 3.1.4 :La perception et le trouvé-créé de Winnicott.

Le dispositif expérimental de l'expérience précédente et les propositions merleau-pontiennes nous mettent face à une paradoxalité. Le sentiment de la réalité vient de la limitation des champs sensoriels unimodaux et de la sollicitation du sentant par le monde extérieur. Chaque sens pourrait informer bien plus s'il était isolément sollicité. Mais il obéit au schéma corporel, donc à l'intentionnalité du corps propre. Il donne le maximum qu'il peut donner. Au-delà, il entraverait la personne. Elle ne serait plus si bien livrée au monde et aux choses. Dans le dispositif expérimental mentionné, les informations visuelles et haptiques n'entrent pas en conflit, elles trouvent une solution d'équilibre qui les trahit toutes deux. Le champ visuel et le champ haptique se coordonnent dans leur compossibilité, même si, justement, le dispositif expérimental les a rendus artificiellement incompatibles.

La chose telle qu'elle est, en elle-même, n'est jamais atteinte. Pourtant, la perception nous donne la chose dans sa choséité. Nous savons bien que notre perception est soumise à la possibilité de l'illusion. Nous savons bien que nous percevons en fonction d'une sédimentation qui est en partie personnelle et en partie commune avec ceux qui nous entourent. Malgré tout, ce que nous percevons se montre à nous dans un caractère de réalité et d'anonymat.

Merleau-Ponty nous indique que c'est l'impossibilité d'atteindre l'ipséité de la chose qui en fait sa réalité.

« Si la chose même était atteinte, elle serait désormais étalée devant nous et sans mystère. Elle cesserait d'exister comme chose au moment même où nous croirions la posséder. Ce qui fait la « réalité » de la chose est donc ce qui la dérobe à notre possession. L'aséité de la chose, sa présence irrécusable et l'absence perpétuelle dans laquelle elle se retranche sont deux aspects inséparables de la transcendance. » (M. Merleau-Ponty, 1945, p 280).

En effet, pour Merleau-Ponty, la chose est transcendante au cœur même de son immanence. Le caractère chose est conférer par l'impossibilité de tout savoir de la chose, de la maîtriser, de la décrire adéquatement. Si nous faisons une inspection de la chose par chacun de nos canaux sensoriels – si nous l'analysions – nous aurions des informations supplémentaires à son égard. Ces informations supplémentaires ne peuvent avoir de significations pour nous qu'en étant intégrées à la réalité de la chose. Or cette réalité s'est montrée à nous en étant également puissance de résistance à la possession et à l'analyse. Les champs perceptifs se sont coordonnés pour nous donner la choséité de la chose. Ils se sont en même temps ajustés l'un l'autre. Si nous faisons une analyse, elle ne pourra être que prélevée sur cette « réalité » qui lui est antérieure et étrangère.

Ainsi nous constituons toujours la chose, voire nous la créons. Nous ne l'épuisons pas. Nous ne la rejoignons pas en elle-même par une perception adéquate et totalisante. Dire que la chose a une réalité (une choséité), c'est affirmer a priori que l'ensemble des expériences que nous pourrions mener à son égard s'intégreront en elle. Cet ensemble d'expérience perceptive est une série ouverte corrélative de ...

« l'unité elle-même ouverte et indéfinie du schéma corporel. Voilà ce que nous enseigne la synthèse de la vision binoculaire. Appliquons-le au problème de l'unité des sens. Elle ne se comprendra pas par leur subsomption sous une conscience originaire, mais par leur intégration jamais achevée en un seul organisme connaissant. <sup>47</sup>» (ibid. p 280).

La chose n'est donc jamais totalement rejointe, jamais totalement la chose elle-même. Pourtant, son caractère de chose et ce qu'elle est pour nous s'est constitué à même la chose. Ce n'est pas nous qui avons fait la chose. La chose est donc toujours trouvée et créée<sup>48</sup>. Le fait de la trouver par son interpellation, nous permet de la recréer par l'accouplement de notre corps avec elle. Posséder la chose afin de l'analyser, la faire sienne par la description, c'est la

---

<sup>47</sup> Le « une fois pour toutes » rencontré plus haut est ici oublié. L'assemblage des modalités sensorielles et des parties du corps est certes « une fois pour toutes », mais aussi « jamais achevée ».

<sup>48</sup> Il est évident qu'ici cette phrase a pour fonction de souligner la proximité avec une des affirmations centrales de la pensée de Winnicott. Le paradoxe du trouvé-créé est ce qui doit être accepté de tous pour que chacun puisse laisser être son espace transitionnel. (Cf. Jeu et réalité, 1971). Nous espérons que cela ne correspond pas à un « forçage » de la pensée de chacun des deux auteurs. Si nous voyons juste, cela signifierait que la transitionnalité est à la racine de l'être. L'être humain est traversé par des processus transitionnel à chaque fois qu'il perçoit. La réflexion de Merleau-Ponty déploierait et manifesterait la transitionnalité de tout perçu.

virtualiser. Accepter que la chose échappe, qu'elle dépasse nos capacités de l'appréhender, c'est la réaliser.

Ici, une dissonance se tisse entre ce que disait Buber et ce que propose Merleau-Ponty. Pour Buber, l'association du Je avec son Tu dans la relation permettait de connaître le Tu entièrement. Soit il est entièrement rencontré, soit il ne l'est pas du tout. Pour Merleau-Ponty, quand la chose prend possession de celui qui perçoit, elle apparaît dans son caractère inépuisable. Pourtant les deux affirmations doivent être gardées. Elles sont nécessaires, l'une et l'autre. La dissonance n'est qu'apparemment contradictoire. Ce n'est que parce que le Tu se présente tout entier qu'il peut prendre possession du Je et apparaît nécessairement alors dans son inaccessibilité. C'est la paradoxalité de l'existence humaine qui se glisse là : être saisi par l'inépuisable. C'est aussi dans cette paradoxalité que nous apercevons qu'il n'y a d'existence humaine possible que dans le deuil perpétuel. Deuil de la saisie de l'objet qui vient, lui, pourtant nous solliciter sans cesse, voire nous ressaisir.

La chose nous enjoint de la trouver. Nous ne pouvons que la voir nous échapper perpétuellement. Il est possible de s'en défendre et de se plonger dans la recherche interminable des déterminations et des caractéristiques de la chose. Mais cela ne nous donnera jamais la possibilité de saisir la chose en elle-même. Elle est et demeure transcendante, dans sa contingence et son immanence même.

#### – 3.1.5 : Qu'en est-il du monde ?

Toutes ces descriptions de Merleau-Ponty ont un caractère fascinant et d'autant plus que des sciences cognitives récentes semblent en souligner la pertinence. Mais le but que nous poursuivons est le suivant : qu'est-ce que cela nous apprend du « monde » ? Si quelques éléments de réponse ont été abordés, il semble important de préciser ce point à présent.

Nous pouvons désormais avoir une compréhension intuitive de l'affirmation suivante:

« Nous avons l'expérience du monde, non pas au sens d'un système de relations qui déterminent entièrement chaque événement, mais au sens d'une totalité ouverte dont la synthèse ne peut pas être achevée. (ibid. p 264) »

Le monde est donc une totalité ouverte. Cette expression pourrait être vue comme contradictoire. Il nous faut la prendre comme un oxymore stimulant la pensée et désignant effectivement ce qu'est le monde. Il s'agit d'une totalité. Rien de ce qui nous arrive ne nous semble se situer hors du monde. Cette totalité est ouverte, nous n'en ferons jamais le tour, nous ne pourrons jamais l'étaler devant nous. Le monde sera toujours présent par devers nous, toute

chose y trouve sa réalité et sa signification. Mais lui, nous ne le voyons jamais nulle-part et l'apercevons toujours partout. Ce monde (qui est nôtre) n'est pas actuellement constitué devant nous, il se sédimente et c'est pour cela que chaque perception a sa part d'obscurité (ainsi que des racines temporelles). Cette part d'obscurité est également la condition pour que chaque perception donne quelque-chose à percevoir. Cette obscurité confère aux perceptions, enfin, sa part d'anonymat, de réalité, de partageabilité ou de généralité.

Anonymat et généralité du sentir seraient plutôt du côté de l'en-soi. Pourtant anonymat et généralité ne sont que parce que nous sommes au monde (ce qui implique l'obscurité de tout perçu). Ceci signifie paradoxalement que anonymat et généralité de toute perception vont de pair avec l'impossibilité de sortir du pour soi. Le monde nous permet de vivre le sentiment de la réalité, sentiment existentiel. Réalité et subjectivité ne s'opposent plus, ils sont en fait consubstantiels.

L'apparente réalité de la chose ne vient pas concurrencer son opacité et son inépuisable capacité à échapper. Le corps et la sensorialité sont ainsi définis par Merleau-Ponty comme « savoir habituel du monde » et « science implicite ou sédimentée » (ibid. p 285).

Le corps est ce qui fournit une signification au monde et le rend compréhensible. Nous avons parlé de sédimentation nécessaire pour que cela puisse se faire en chacun de nous. Les sciences cognitives en utilisant les statistiques bayésiennes nous apprennent à décrire la formation de ce sédiment. Il y a une accumulation de données perceptuelles. Elles sont traitées par l'appareil cognitif qui en tire des inférences de plus ou moins haut niveau (loi de la causalité, lecture du jeu des ombres et des lumières, repérage des profondeurs, des volumes, repérage de ce qu'est une main qu'elle que soit sa position, liaison mnésique entre des éléments du monde qui n'ont pas de lien par eux-mêmes...). Les inférences et généralisations rejaillissent ensuite sur le traitement des entrées sensorielles qui continuent à affluer de façon permanente.

Nous voyons ici combien pour parler du corps et du monde, il faudrait parler de temporalité. Temporalité faite à la fois de continuité et de rupture puisque, par exemple, l'inférence de haut niveau qu'est la formulation de la loi générale de la causalité, change le monde de fond en comble.

Chaque acte perceptif s'apparaît comme prélevé sur un fond auquel nous adhérons et qui est le monde. D'une certaine manière cela signifie qu'il y a toujours un caractère anonyme à la perception, mais aussi un caractère personnel. Elle est toujours le fruit de ce que Merleau-Ponty appelle un accouplement<sup>49</sup> du senti et du sentant. Cet accouplement se produit grâce à l'acceptation permanente de ne pas questionner l'ensemble du sédiment, ce qui serait irréalisable. Il y a donc perception parce qu'il y a foi perceptive, et renoncement à mettre en

---

<sup>49</sup> Comme nous l'avons vu plus haut.

question le monde dans sa totalité. Aucune perception ne peut se donner, en elle-même, comme claire et distincte. Pourtant, chaque perception donne le sentiment de la réalité par la foi perceptive et l'adhésion au monde.

Cette idée de foi perceptive n'est pas sans lien avec ce que Winnicott dit de l'espace transitionnel qui ne peut exister que parce qu'il y a un accord tacite : la fragilité de son existence est acceptée de tous. Nul ne posera de question venant mettre à mal cette précarité transitionnelle.

« On peut dire à propos de l'objet transitionnel, qu'il y a là un accord entre nous et le bébé comme quoi nous ne poserons jamais la question : « cette chose, l'as-tu conçue ou t'a-t-elle été présentée du dehors ? » L'important est qu'aucune prise de décision n'est attendue sur ce point. La question elle-même n'a pas à être formulée. (Winnicott, 1971, p. 46).

Mais, il en va de même pour les adultes. Prenons la situation de deux amis qui échangent autour d'un tableau, dans un musée. L'échange devient impensable si l'un des deux amis remet en cause ce que l'autre lui dit, sous le prétexte que ce qu'il ressent ne lui vient pas seulement du tableau.

Une question ne nous sera pas posée concernant notre perception, comme elle ne nous sera pas posée à l'endroit de notre transitionnalité. Cette question qui n'est pas posée permet à la chose de prendre l'initiative et de se montrer en sa réalité. Un Je-Tu est donc à la base de toute perception. Si des Je-Cela en sont retirés, ils n'auront jamais la même évidence que le Je-Tu perceptuel qui est monstration de la chose à partir d'elle-même. Les Je-Cela pourront eux toujours être mis en question et devront l'être régulièrement.

Les déterminations objectives de la chose (Je-Cela) restent marquées par leur origine. Elles viennent in fine de la perception. L'extériorité de la chose, permettant l'objectivité, n'a été possible que grâce au monde qui lui a donné son existence et sa réalité. Cela signifie, comme le mot principe bubérien le suggère, que le Je-Cela est lié au Je qui le détermine. Voilà toute l'objectivité dont nous sommes capables.

Cela rejoint également les affirmations de Lebrun dans *Un monde sans limite* (2011) quand il constate le caractère finalement insatisfaisant des prétentions de la science à fournir des énoncés tellement objectivés que l'énonciateur s'en fait absent, voire revendique cette possibilité de s'effacer des énoncés qu'il proposer pourtant.

– 3.1.6 : La vision binoculaire, l'ouvert, le style.

Merleau-Ponty repart de la vision binoculaire pour présenter une réflexion à propos du monde. Quel statut peut-on donner à ce qui est désigné par ce concept ? Ou est-il ce monde ? Qu'est-il ce monde ? Est-il en nous, est-il hors de nous ? Est-il ni moi, ni non-moi ?

« On ne peut pas plus construire la perception de la chose et du monde à partir de profils distincts que la vision binoculaire d'un objet à partir des deux images monoculaires, et mes expériences du monde s'intègrent à un seul monde comme l'image double disparaît dans la chose unique, quand mon doigt cesse de comprimer mon globe oculaire. (Merleau-Ponty, 1945, p 386).

Voir avec un œil fait voir une image ; voir de manière binoculaire nous donne la chose. De la même façon, il n'y a la chose que par la poly-sensorialité (corps propre) et par le truchement du monde. Les différentes sensorialités ouvrent les unes sur les autres, et, ensemble, livrent la personne au monde entier.

Le monde dès lors devient indéfinissable. Il est à la fois ce à partir de quoi la perception s'organise pour donner une « image » de ce qui se présente, en prenant en compte un sédiment qu'il n'est jamais possible d'explicitement entièrement. Le monde est donc cet implicite permanent qui guide la perception et le rapport au monde. Mais le monde n'est pas seulement le à partir de quoi, il est également le ce vers quoi la perception tend et travaille de façon permanente. Elle y tend en composant les sensorialités dans la comodalisation, en proposant des perception pénétrées de signification et en conférant à ce qui se présente le caractère de réalité (la chose se présente elle-même et elle échappe dans le même temps).

Le monde donc est à la fois le fond à partir duquel la perception peut se déployer et signifier et l'horizon vers lequel elle tend de façon permanente. Il est ce qui permet à la perception de ne pas travailler au niveau de l'être de la chose, mais de sa signification. En travaillant dans l'être, la chose serait irréaliste ou le sédiment réduit à peau de chagrin.

Une contradiction nous est apportée par Merleau-Ponty. Le monde et la chose nous sont donnés et nous présumons en étant à eux que leur synthèse est achevable et achevée. Pourtant, si la chose a une réalité, si le monde opère en nous, c'est grâce à leur inachèvement. Merleau-Ponty nous signale que la contradiction n'est qu'apparente et nécessite, pour être levée, une pensée de la temporalité à laquelle nous viendrons plus tard.

L'auteur de la *Phénoménologie de la perception* nous propose d'ores et déjà deux autres termes pour porter cette contradiction : l'ouverture du monde et la notion de style<sup>50</sup>.

Par l'ouvert, il s'agit de désigner d'abord chaque champ sensoriel dont les limites ne nous sont pas connues. C'est parce que notre champ visuel a des limites imparfaitement définies

---

<sup>50</sup> Déjà vu dans la partie de cette thèse consacrée à l'indifférenciation.

que chaque vision est préparée par la précédente. De la même façon, c'est parce que chaque sensorialité est un champ ouvert qu'il est possible au corps d'opérer pour nous donner la chose en sa réalité, le monde en son unité. Nous avons dit que chaque sensorialité portait un surplus de détermination et d'information, que chaque sensorialité apportait sa contribution à l'ensemble de la perception pour fournir au corps la possibilité de s'accoupler au monde et à la chose. Cela signifie qu'à tout moment le corps, la personne, peut rouvrir ce puit d'information sensorielle qui demeure ouvert et présent, de façon latente, au cœur de toute perception comodale. Chacun des champs sensoriels est ouvert donc porteur d'un potentiel inépuisable. La réalité de la chose est rendue possible par la conjonction de ces modalités toutes inépuisables.

L'ouvert désigne également la présence actuelle de chaque personne. Chaque perception est présence à ce qui est donné ici et maintenant et au sédiment qui lui donne une signification. Merleau-Ponty signale que cette affirmation comporte un corollaire. Il serait également possible de dire que la personne n'est jamais absolument présente ici et maintenant – toujours aussi en fonction du sédiment. Cette condition de possibilité de la présence, la désigne également comme absence. Cela ouvre le percevant au temps et aux autres.

Ce point intéresse particulièrement la clinique périnatale. Le bébé semble par moment entièrement présent dans l'interaction. Le parent (ou l'adulte) qui le rencontre peut être désarçonné par cette présence. Cette présence adulte qui s'éprouve comme une certaine absence, peut faire sentir à l'adulte qu'il est incapable de rejoindre le nourrisson dont il a pourtant la charge. Cela peut nuire à la disponibilité de l'adulte, rendre difficile de s'adresser à l'enfant. L'adulte peut se sentir indigné. Tout ceci peut rendre difficile l'entrée dans le jeu mélodique et rythmique (Aitken et Trevarthen).

Le bébé est magmatique, il a aussi un mode de présence tout à fait particulier. Les adultes n'en sont plus tellement capables, bien que la préoccupation parentale primaire soit peut-être une façon de s'en approcher temporairement. En ce sens-là, le bébé plonge l'adulte dans un certain magma. Il l'entraîne avec lui, à sa suite. Il a ainsi un potentiel psychotisant pour son entourage. Il est bon qu'il rende fou<sup>51</sup> ses parents, mais cela peut aussi être angoissant. Des défenses à son contact peuvent être mises en place, pour faire face à cette contagion du magmatique. Si les défenses sont trop rigides, le bébé peut souffrir de ne pas entraîner avec lui ses adultes de référence.

Le monde est une unité ouverte capable d'intégrer toutes les expériences faites par la personne. Le monde est, par conséquent, indéfinissable à l'instar d'une personne, propose

---

<sup>51</sup> Nous allons voir dans les pages suivantes que la préoccupation maternelle primaire telle que Winnicott la définit est cette capacité temporaire à la saine folie éprouvée par les adultes qui s'occupent d'un nourrisson.

Merleau-Ponty. Le monde est présent pour moi comme le style d'une personne est présent. Si nous n'avons jamais vu peindre ou chanter un ami proche, nous n'aurons pas de difficulté a priori à le reconnaître dans sa façon de pratiquer la peinture ou le chant. De même, si nous découvrons de nouvelles facettes du monde, elles s'intègrent immédiatement à sa totalité ouverte en suivant le style du monde, sa typique habituelle.

## – 3.2 : La préoccupation maternelle primaire et la question du monde.

### – 3.2.1 : Maternelle cette préoccupation ?

La langue anglaise a une formule particulièrement pratique, elle évite bien des pièges. Il s'agit de la notion de « care giver ». Elle évite de restreindre la notion de *préoccupation maternelle primaire* aux seules « mamans ».

Dans cette section, nous continuerons à employer la notion telle que Winnicott l'a formulée. En effet, en 1956 la fonction maternante était certainement davantage couverte par les mères. Il nous semble qu'il est nécessaire de considérer que c'est toujours le cas. Certes, les pères d'hier et les pères d'aujourd'hui ne sont plus tout à fait les mêmes ; certes, il est plus fréquent aujourd'hui de voir les jeunes pères participer à l'ensemble des actes de puériculture... Mais, la notion de préoccupation maternelle primaire ne recouvre pas uniquement la pratique des actes concrets du soin des enfants. Il s'agit d'assurer la continuité, la présentation du monde au rythme où l'enfant peut le découvrir et, d'une certaine manière, le créer. Il s'agit de vivre au quotidien une identification massive avec lui et ainsi d'être particulièrement sensible à ses besoins et à ses particularités (corporelles, sensorielles, psychiques et relationnelles).

Ainsi donc, la préoccupation maternelle primaire est essentiellement vécue par la personne qui demeure en continue auprès du nourrisson. Force est de constater que les dispositions actuelles de la société permettent davantage aux mères de vivre une telle préoccupation, par rapport au deuxième conjoint (père ou bien homme ou femme vivant avec la mère).

Nous avons également pris le temps de décrire, avec la phénoménologie de la naissance, l'importance pour le nourrisson de retrouver certaines perceptions de la vie intra-utérine. A notre sens, il est difficile de contester le fait que pour offrir cela à l'enfant, les mères sont les mieux placées (odeur, tonico-émotionnel, voix, peut-être bruits du corps, démarche, rythme et forme du pas). Il y a également le processus psychique de la grossesse qui est permis par le désir de l'enfant à venir, par les modifications hormonales, par les transformations physiques et les sensations physiques témoignant de la présence de l'enfant.

Il est évident également que rien n'empêche une autre personne de vivre cette préoccupation maternante primaire. Le bébé aura tendance à la susciter chez celui ou celle qui s'occupera principalement de lui. Mais enfin, pour l'enfant, au tout début, il ne peut être identique d'être materné par celle qui l'a porté ou par toute autre personne. Il n'y a pas d'autre

personne, avec laquelle il ait une telle richesse de repères sensoriels, au moment de la naissance<sup>52</sup>.

Nous continuerons donc de dire « préoccupation maternelle primaire » pour signifier qu'initialement, il s'agit principalement, le plus souvent, de la préoccupation primaire de la mère pour son enfant. Dans tous les cas, si la mère vit en couple, il est très important que le deuxième conjoint soit associé à cette préoccupation. Mais cela joue probablement également un rôle qu'il ne ressent pas cette préoccupation<sup>53</sup> de manière identique, par rapport à la mère.

*La distinction est pour nous importante. Lorsque nous accompagnons des couples de femme qui viennent d'avoir ensemble un nouveau-né, la place des deux mères n'est pas identique, auprès de l'enfant. Cela peut d'ailleurs être source de tensions entre elles. Celle qui a vécu la grossesse d'une façon un peu plus extérieure peut désirer établir très rapidement un contact intense avec l'enfant. Le fait que l'enfant puisse, au début, s'apaiser plus facilement, avec celle qui l'a porté, peut être vécu difficilement, par celle qui cherche à établir un lien puissant avec l'enfant. Bien sûr, ces questions se retrouvent avec les couples homme-femme qui ont un enfant. Mais les couples de femme ont peut-être une difficulté supplémentaire à traverser. Dans ces couples, il n'est pas rare que, pour le deuxième enfant, ce soit celle qui n'a pas encore été enceinte qui le soit à son tour. De nouveau, les choses s'inversent.*

---

<sup>52</sup> Il nous semble que Bisiaux (2013) dans son livre *Le soin maternel* ne rappelle pas suffisamment, qu'au début, il n'est pas indifférent que la mère soit celle qui materne. Bien-sûr, son propos ne doit pas être résumé à un refus de prendre en compte ce point. Nous reconnaissons entièrement, comme elle le dit, qu'il y a encore de très nombreuses femmes qui sont entravées dans le développement de leur vie (et de leur personnalité) par des charges maternantes insuffisamment réparties entre la mère et les autres membres de la famille. Mais ne soulignant pas suffisamment, à notre sens, l'importance, au début de la vie, de la mère pour l'enfant, elle ne discute pas non plus tellement ce qui pourrait permettre un rééquilibrage secondaire. Car finalement, ce point nous paraît capital : la mère, est, au départ, celle qui est la mieux placée pour avoir un maternage dévoué à son enfant et « suffisamment bon ».

<sup>53</sup> Ainsi donc, selon les situations cliniques, nous reprendrons l'expression préoccupation maternelle primaire, quand nous nous attacherons à parler de la préoccupation de la mère ; mais nous pourrions également évoquer la préoccupation parentale primaire, tout simplement la préoccupation primaire, ou, quelques-fois, le maternant primaire.

– 3.2.2 La *préoccupation maternelle primaire* et la question du monde.

– 3.2.2.1 : Ce qu'est la *préoccupation maternelle* pour la mère.

Dans son article éponyme, Winnicott (1969) décrit en 1956 la *préoccupation maternelle primaire*. Pour cet auteur, l'état de la mère autour de la naissance est en partie déterminé biologiquement. Il s'empresse d'ajouter l'oubli trop fréquent de sa composante psychique. Il s'agit d'une identification intense de la mère à son enfant, consciente et inconsciente, nous dit-il. Cette identification n'est pas réciproque, l'enfant n'en est pas encore à pouvoir s'identifier à la mère.

Pour Winnicott, la *préoccupation maternelle primaire* est un état psychique qui se développe pendant toute la grossesse et culmine peu avant la naissance. Il dure quelques semaines après la naissance de l'enfant. Toujours selon Winnicott, cet état serait une folie s'il n'y avait l'enfant. Selon lui, la mère prend même un risque en entrant dans cet état, au cas où l'enfant viendrait à disparaître.

Seule la santé psychique de la mère permet à celle-ci d'entrer dans cet état et d'en ressortir. Mais pendant la période de *préoccupation*, il y a du repli, une certaine dissociation, voire des caractéristiques schizoïdes parce qu'un aspect de la personnalité prend le dessus. Plus loin, il appelle cela un stade d'hypersensibilité.

*Je reprends ce terme d'hypersensibilité pour souligner que la préoccupation maternelle primaire nous semble, au moins dans certaines situations, aller jusqu'à remodeler la sensorialité de la mère. Il s'agit d'une situation où le projet de grossesse a été solitaire. Par ailleurs, la patiente n'a eu que des femmes pour compagnes. La procréation médicalement assistée s'est déroulée en Espagne avec don d'ovocyte et de spermatozoïde. « Je préférerais qu'il n'y ait pas de différence, que le patrimoine génétique soit entièrement issu d'un don, puisque au moins la moitié devait en être issu. ». La patiente insiste, dans sa présentation, sur son activité politique et syndicale. « Depuis longtemps j'ai l'habitude de participer avec d'autres filles comme moi à des syndicats anarchistes. Mettre un peu de bordel dans des entreprises qui licencient des employés, j'ai toujours trouvé cela important. Le faire avec une bande de copine, quel pied ! » Elle milite dans de très nombreuses associations. Elle est très influencée par la culture punk. Après la naissance tout cela se poursuit. Elle conserve ses idées politiques, ses engagements, en adaptant son implication en fonction de son changement de vie. Mais... « J'ai peur de commencer une dépression. Je ne supporte plus la musique forte dans les bars où j'ai l'habitude de rencontrer mes amis (punks également). Pourtant, je vois bien que mon fils ça ne le gêne pas tout de suite. En général, il commence à être saturé au bout d'un moment, mais moi, c'est tout de suite que ça me fatigue ». La patiente avait peur de « commencer une dépression », parce qu'elle avait eu un antécédant de cet ordre cinq ans auparavant. Après demande de précision, elle avait essayé de se forcer*

*pour ne pas trop se couper de ses relations, à continuer à aller dans les bars concernés. Ne serait-il pas possible de voir dans ce changement de tolérance auditive, le fait que « l'hypersensibilité » dont parle Winnicott concerne également la sensorialité et n'est pas seulement émotionnelle ou relationnelle ?*

L'hypothèse d'une part sensorielle de la préoccupation maternelle primaire est importante. En effet, compte-tenu de ce que nous avons appris avec Merleau-Ponty, comment ne pas penser que cela opère une recomposition non seulement sensorielle, mais également du monde maternel ? Recomposition sensorielle et du monde qui permet à la mère de s'adapter à son enfant, de se dévouer. Une souplesse s'offre à la mère dans son fonctionnement. Cela lui permet de s'adapter aux besoins de son enfant. Mais cette souplesse maternelle n'est certainement pas infinie. Le monde de la mère se penche sur son enfant, il reste celui de cette mère-là.

C'est bien le monde de la mère qui est concerné et non pas une partie superficielle ou clivée. C'est ce que Winnicott (1969) exprime dans l'article de 1960 *La théorie de la relation parent-nourrisson* : (p.375).

« C'est un fait que normalement les femmes modifient leur orientation envers elles-mêmes et à l'égard du monde, mais si profondément enracinées dans la physiologie que soient ces modifications, elles peuvent être déformées par la mauvaise santé mentale de la femme. »

– 3.2.2.2 : L'importance de cet état maternel pour l'enfant.

Il y a donc un changement maternel, un changement du monde maternel. Cela se fait, pour une part, évidemment en fonction de ce qu'était la mère avant la grossesse et la naissance, mais également, en fonction des besoins spécifiques de son enfant.

La préoccupation maternelle primaire permet que le contact avec la réalité extérieure ou partagée se fasse au bon moment pour l'enfant. Le bon moment, nous dit Winnicott, au début, correspond à celui où le nourrisson peut croire qu'il a créé ce qui se présente à lui. C'est ce qu'il appelle l'illusion – illusion nécessaire pour que l'enfant puisse conjuguer son monde interne avec la réalité partagée, pour qu'il puisse rencontrer la réalité en restant, au début, dans sa sphère de toute puissance. Winnicott (1969) écrit dans son article de 1945 *Le développement affectif primaire* : (p 68).

« Pour que cette illusion se produise dans l'esprit du petit enfant, il faut qu'un être humain se donne le mal de mettre constamment le monde à la portée de l'enfant sous une forme limitée, qui convient aux besoins de l'enfant. »

Par cette sensible adaptation, cet être humain fournit à l'enfant un monde materné. Ce monde materné permet l'émergence des tendances au développement propres à l'enfant. En d'autres termes, le style propre du futur individu ne peut s'exprimer que, si dès ce stade, il

commence à pouvoir se déployer. L'adaptation sensible est la condition pour que l'enfant puisse éprouver personnellement ses sensations, ses impulsions, sa spontanéité, l'émergence de ses pulsions.

La possibilité d'éprouver personnellement spontanéité et sensations n'est pas la seule condition. Il faut encore que la continuité de cette adaptation soit telle<sup>54</sup> que l'enfant n'ait pas trop souvent à réagir à ce qui vient de l'environnement. Quand il réagit, il est relatif à ce qui se passe autour de lui. Ce qu'il éprouve, ce qu'il ressent, ce qu'il expérimente est plus conditionné par l'environnement que par sa spontanéité. Il n'y aura alors pas d'établissement de la continuité d'être, de la continuité du self.

Ce type d'affirmations nous confirme que la position de Winnicott n'est pas aussi simple qu'il n'y paraît. Il ne s'agit pas pour lui de parler d'un nouveau-né indifférencié, n'existant pas personnellement, fusionné avec son environnement. L'enfant, dès le départ, doit pouvoir faire des expériences personnelles, qui tissent la continuité de son « self » (qui n'est pas le moi<sup>55</sup>). Il doit pouvoir oublier l'environnement, faire comme s'il n'agissait pas par rapport à ce dernier. C'est la condition pour que l'enfant puisse avoir le sentiment, un jour, d'exister de façon continue, personnelle et pour pouvoir sentir que son existence n'est pas futile.

Pour parler de la relation qui s'établit entre l'enfant et la mère, Winnicott propose une de ces formulations dont il a le secret. Les paradoxes y sont nombreux. Cette formulation ramassée permet de relier ensemble des aspects très différents : la découverte de la vie corporelle, l'émergence de la psyché de l'enfant, le rôle de la mère, le fait que l'enfant est totalement dépendant, incapable de se distinguer réellement de son environnement et en même temps en relation avec lui. Ces quelques phrases contiennent également déjà des enjeux capitaux pour l'entrée dans la position dépressive. Nous ne relèverons pas ici, ces derniers enjeux.

« Ce sont d'abord des besoins corporels qui se transforment progressivement en besoins du moi, au fur et à mesure qu'une psychologie naît de l'élaboration imaginative de l'expérience physique.

Et voici qu'apparaît l'existence d'une relation-au-moi (ego-relatedness) entre la mère et le bébé, dont la mère va se remettre, et à partir de laquelle l'enfant peut éventuellement élaborer l'idée de la personne de la mère. Vue sous cet angle, la reconnaissance de la mère comme personne se fait d'une façon positive, normalement, et ne provient pas d'une expérience de la mère vécue comme symbole de frustration. » (Winnicott (1969), p 289,290)

La psychologie est dès lors inséparable de la vie corporelle, la vie corporelle pénétrée par la psyché. La relation-au-moi est relation entre la mère et le bébé. Bien-entendu la formule

---

<sup>54</sup> C'est-à-dire suffisante.

<sup>55</sup> Cf. Suite de la thèse.

même est pleine de l'impossibilité de donner un statut à cette relation faite d'extériorité et d'absence d'extériorité.

Dans son article *La capacité d'être seul* (1969), deux ans plus tard, Winnicott continue à élaborer cette Relation-au-moi. « Il devient intéressant d'examiner la nature de la relation du petit enfant avec sa mère, relation que j'ai appelée relation au moi pour les besoins de cet article. (p.330) » Il s'agit pour lui de parler d'une relation à la mère qui n'est pas d'abord marquée par la pulsionnalité. Il s'agit d'une relation avec celle qui assure la sécurité et la continuité de l'environnement et permet ainsi de faire des expériences personnelles en présence de cette mère qui n'intervient pas nécessairement dans la relation. D'ailleurs précise-t-il, cette fonction peut très bien être assurée, pour un moment, par une partie du berceau ou un autre détail qui joue le rôle d'environnement<sup>56</sup>.

En 1971, dans *Jeu et réalité*, Winnicott continue à élaborer cette affirmation surprenante : au début de la vie, la relation au moi est la relation à la mère environnement. Nous en avons la trace dans le chapitre s'intéressant au rôle de miroir que joue le visage de la mère préoccupée pour l'enfant. Il est nécessaire que l'enfant en regardant sa mère trouve en elle un reflet de ce qui se passe en lui. Il faut qu'en la voyant, il se voit. Si ce n'est pas le cas, il est mis en face de ce qui se passe chez sa mère, à la rigidité de ses défenses. Cela le contraint à s'adapter trop tôt et trop massivement à ce qu'est sa mère, plutôt qu'à faire des découvertes personnelles. D'où l'importance du magmatisme maternel, de cette réserve de souplesse et de disponibilité psychique qui est la caractéristique de la préoccupation maternelle primaire. Les bébés auraient besoin de recevoir en retour ce qu'ils donnent à la mère. Bion (1962) soulignerait que ce qui est retourné par la mère est en partie digéré et donc pas totalement identique à ce qu'il a donné.

Revenons à l'article *La préoccupation maternelle primaire*. Quand la mère n'est pas suffisamment bonne, elle n'est pas vécue comme manquante. Elle confronte en revanche,

---

<sup>56</sup> En grandissant ce genre de relation-au-moi demeure fondamental. L'enfant a introjecté cette mère environnement pour acquérir une continuité psychique et une sécurité personnelle suffisante. Il y a la relation d'amitié qui s'apparente plus à cette relation, qui est moins du « love » que du « like ». Cette relation peut également, d'après Winnicott, être marquée par des acmés qui ne sont pas pulsionnelles, c'est ce qui se passe par exemple dans une extase mystique, lors d'un concert apprécié...

Pour expliciter cette notion de relation-au-moi, nous pouvons penser à l'importance pour les jeunes étudiants qui arrivent dans une nouvelle ville, où ils emménagent seuls dans un appartement, de rencontrer quelques amis. Il nous semble en effet que les temps seuls, chez eux, ne sont plus tout à fait les mêmes, à partir du moment où ils savent que quelques amis sont quelque part, pas trop loin, dans la même ville. Même quand ils sont seuls, leurs amis assurent une certaine présence. Cette présence leur permet de goûter une qualité de présence à eux-mêmes, dans la solitude. Ils savent également que cette solitude ne sera pas isolement, qu'elle sera ponctuée de rencontres agréables pour eux.

comme nous l'avons dit, à la nécessité de réagir. Ceci perturbe la continuité de l'existence du moi et l'établissement du self. Les réactions se font contre des menaces d'annihilation. Winnicott choisit « annihilation » pour dire qu'il n'est pas possible de désigner les angoisses vécues avec un concept où serait présent le mot mort. Pour pouvoir parler de mort, il faut qu'il y ait existence continue d'un self. Ici, il s'agit d'une menace sans nom, sans auteur, sans victime. En effet, ce qui est atteint c'est un processus qui commençait à tisser ensemble l'existence, le self, la possibilité d'une extériorité, la pénétration de la psyché dans le corps et réciproquement... Il n'y a pas encore un point de vue qui permettrait de nommer d'où vient la menace et ce qu'elle vient menacer. Dans *La crainte de l'effondrement* (2000<sup>57</sup>), Winnicott parle de ces menaces qui n'ont eu lieu nulle-part, en aucun temps, parce qu'il n'y avait encore personne pour y assister. Il décrit les conséquences qu'elles ont ensuite pour la vie du sujet, comment elles se manifestent dans les cures analytiques.

Ainsi, la préoccupation maternelle est fondamentale. Elle permet que la structuration du moi se fasse de manière silencieuse, dans le secret de la vie de l'enfant. Ce dernier a alors la possibilité de faire des expériences personnelles et progressivement de les relier entre elles pour avoir le sentiment continué d'exister. Tout cela se fait à couvert, sous le manteau de la mère environnement, de la mère de la relation-au-moi.

Le style de l'enfant est déjà là, et, en même temps, il émerge silencieusement sous ce manteau maternant. Le monde de l'enfant s'étoffe en s'appuyant sur l'adaptation maternelle, en fonction de la façon dont le monde lui est présenté, mais aussi à partir de ce qu'il vit en propre, à sa manière déjà unique. Pour que l'enfant puisse un jour mener une vie personnelle authentique, sans être habité de façon permanente par le sentiment de futilité, de ne pas exister... il faut qu'au départ son monde et celui de sa mère (ses parents) aient été noués/liés ensemble<sup>58</sup>. Il y a là quelque chose qui relève de la destinée. A jamais, le monde de ses parents constitue une partie de l'identité de l'enfant.

---

<sup>57</sup> 2000 est la date de publication en français. Il s'agit d'un article dont on ne sait pas la date d'écriture par Winnicott. Il a été retrouvé après sa mort.

<sup>58</sup> A l'inverse, Winnicott envisage, dans le même article ce qui se passe quand les parents ont « raté le coche du départ » (p288). Il faut alors qu'ils se conduisent en thérapeute, essayant de gâter l'enfant, devant prolonger une période d'adaptation. Ils sont contraints à tout cela, sans être certains qu'ils puissent ainsi réparer la distorsion du développement engendrée. Ainsi, tout se passe comme si l'enfant, pour se développer correctement, avait besoin que les mondes se rencontrent et soient liés pendant un temps – si possible au tout début. Ce lien est lien pour permettre la séparation ensuite, un « lien qui libère » (en référence à une célèbre maison d'édition) les énergies développementales et personnelles de l'enfant.

Winnicott (1969) utilise une image géométrique dans son article *le développement affectif primaire*. D'une certaine manière, il faudrait que le monde de l'enfant et celui de sa mère ou de ses parents puissent se paralléliser pendant un temps.

« Le processus est pour moi comme si deux droites venaient de directions opposées, et qu'elles étaient susceptibles de venir l'une près de l'autre ; si elles se recouvrent il y a un moment *d'illusion* – une parcelle de vécu que l'enfant peut prendre *soit* comme son hallucination, *soit* comme une chose qui appartient à la réalité extérieure. (Winnicott, 1969, p.66)»

Cette « destinée » n'est pourtant pas une pure passivité. Dès le départ cet enfant-là a exigé de ses parents une préoccupation maternante prenant une forme unique. Dès le départ, le monde parental s'est penché vers lui avec une coloration qu'il n'aurait pas eu pour un autre enfant. Mais cette phrase n'a évidemment aucun sens. Cette destinée est cependant pleine de passivité pour l'enfant. La possibilité de la préoccupation peut être mise en échec par des événements extérieurs qui lui échappent entièrement. La façon dont le monde parental se penche sur celui de l'enfant n'est pas le même en fonction de sa place dans la fratrie<sup>59</sup>, de la survenue récente d'événements de vie pour les parents...

#### – 3.2.2.3 : Destin de la préoccupation entre parents et enfant.

La mère doit se guérir et être guérie de cet état de préoccupation quasiment psychiatrique. Pour cela, il faut qu'elle ait une santé psychique suffisante, qui après lui avoir permis d'y entrer, lui permettra également d'en sortir<sup>60</sup>. Il faut également que l'enfant soit en mesure de la libérer. Dans cette logique, il n'est pas étonnant qu'un certain nombre de parents qui ont des enfants en difficulté puissent paraître ne jamais réussir à sortir de cet état de folie transitoire. Ils se sur-adaptent car ils n'ont pas pu être guéris de cet état ou bien ils ont dû y replonger pour permettre à leur enfant de s'appuyer sur eux.

Dans les situations où l'enfant va suffisamment bien, à un certain moment, il commence à constituer un self assez robuste pour pouvoir éprouver que des menaces d'annihilation se sont présentées sans entraîner de catastrophes. Il a pu y avoir une sorte de guérison parce que la

---

<sup>59</sup> Le processus psychique de grossesse n'est pas entièrement habité des mêmes questions pour un premier enfant que pour un second (Riazuelo, 2004).

<sup>60</sup> Il y a en effet des mères qui entrent parfaitement en contact avec leur enfant, qui s'adaptent à merveille. Elles éprouvent en revanche beaucoup plus de difficulté lors des étapes qui amorcent des séparations. (Cf l'article *L'effet des parents psychotiques sur le développement affectif de leur enfant*) (Winnicott 1969).

menace n'a pas été trop intense ni trop prolongée ; certainement aussi parce que l'enfant a retrouvé ensuite une adaptation de qualité de son environnement.

Dans *L'esprit et ses rapports avec le psyché-soma*, Winnicott (1969) précise ce qui permet de guérir la mère de cette « relation-au-moi ». La guérison se produit au fur et à mesure que l'enfant sera davantage capable de s'en passer. Si la mère veut se séparer seule de l'enfant, sans attendre qu'il en soit capable, la spontanéité du nourrisson risque d'être atteinte, pour longtemps. C'est l'idée que Winnicott (1969) nous livre dans son article *La première année de la vie*.

#### – 3.2.2.4 :La préoccupation maternelle et sa fin.

Notre pratique clinique nous amène à penser que la préoccupation primaire doit pouvoir prendre fin progressivement et par un double mouvement. Les parents cherchent à retrouver une indépendance qu'ils ont largement mise de côté au tout début de la vie et l'enfant les libère progressivement.

Un des critères, à terme, qui confirme que l'enfant a été en mesure de faire des expériences suffisamment personnelles est le suivant. Le self doit sentir des sentiments d'existence et de continuité. Il doit le sentir de telle sorte qu'il peut en venir à accepter de sacrifier sa spontanéité ou, même, sa survie.

Presque à la fin de son article *La préoccupation maternelle primaire*, Winnicott écrit :

« Il semble, d'après cette thèse, qu'un environnement suffisamment bon (good enough) dès le stade primaire permet au petit enfant de commencer à exister, d'avoir ses expériences, d'édifier un moi personnel, de dominer ses instincts et de faire face à toutes les difficultés inhérentes à la vie. Tout cela semble réel à l'enfant, qui devient capable d'avoir un self. Celui-ci pourra même éventuellement accepter de sacrifier sa spontanéité et même de mourir.

D'autre part, sans l'environnement initial suffisamment bon (good enough), ce self qui peut se permettre de mourir, ne se développera jamais. (p 290/291) »

Si les parents savaient, ne trembleraient-ils pas ? Les parents suffisamment bons font ce qu'il faut pour que l'enfant puisse, éventuellement un jour, mettre sa vie en balance au service d'une cause, d'une idée, d'un besoin de réparation ou d'un besoin de répondre à telle ou telle situation. Nous reviendrons sur ce point dans le chapitre VII avec Lévinas.

Une de nos pistes pour aborder ces questions concerne à la fois la préoccupation maternelle primaire et la position dépressive. Il s'agirait d'affirmer qu'il se négocie à ce moment-là, entre les parents et les enfants, la possibilité qu'un jour l'enfant fasse ses propres choix (accède à son point de vue). Dans ces choix se profile les potentialités les plus

merveilleuses, mais aussi les dangers ou les décisions funestes. Un jour l'enfant pourra peut-être prendre les moyens pour nourrir certaines de ses capacités merveilleuses. Mais il pourra aussi choisir de se mettre en danger, par désespoir ou pour répondre à un besoin personnel de réparation.

Nous supposons également qu'au moment où l'enfant advient à son point de vue, en émergeant de l'indifférenciation (telle que nous l'avons présentée), les parents vivent un conflit plus ou moins marqué où l'enjeu est déjà de le laisser emprunter des chemins qui lui sont propres. La guérison de la préoccupation primaire n'est effective qu'à ce moment et seulement dans cette mesure<sup>61</sup>.

*Ce point sera davantage déployé au chapitre VII, mais voici d'ores et déjà une vignette clinique qui permet d'avoir un premier aperçu.*

*Nous élaborerons cette hypothèse à travers notre analyse du cycle d'Abraham dans la Bible et en nous appuyant sur d'autres situations cliniques. Mais nous pouvons déjà étayer cette hypothèse par le récit clinique suivant. Il s'agit de cette mère qui décrivait qu'elle ne supportait plus de la même façon le bruit des bars « punks » dans lesquels elle avait ses habitudes.*

*Il faut préciser qu'elle a eu une adolescence mouvementée, en partie agitée par une opposition croissante à ses parents « catholiques de droite ». « Je ne pouvais pas accepter qu'ils soient de droite. Encore catholique, il y a les cathos de gauches qui sont sympa. Mais... de droite... ».*

*Cette jeune mère a construit et réalisé des choses impressionnantes. Elle a créé une association qui a maintenant plusieurs salariés, à l'écoute des femmes victimes de violence. Elle désire pouvoir les aider et quand cela est nécessaire, les aider à trouver des soins adaptés. Elle a réussi à créer ce dispositif associatif en acceptant de ne pas se payer pendant plus de deux ans. Il s'agissait pour elle d'une réalisation importante. « J'étais prête pour cela à me donner un peu de mal. » Il y a donc chez cette mère des capacités de réparation réelles. Elle est une militante « passionnée » notamment par la défense du droit des femmes et l'opposition au capitalisme. La première fois qu'elle fait garder son fils, c'est pour aller à une manifestation féministe. « J'ai attendu toute ma vie qu'on vive un moment comme ça, avec « me-too » et tout le reste, alors je savoure... ».*

*Un jour la patiente parle des angoisses dites « du huitième mois ». Elle questionne ce qu'elle peut et doit faire. « Quand il pleure<sup>62</sup>, et qu'il ne veut pas que je quitte son champ visuel, est-ce qu'il*

---

<sup>61</sup> Il ne s'agit pas ici de donner un âge développemental à partir duquel la préoccupation primaire doit être terminée pour les parents. Il s'agit de souligner que laisser cette préoccupation s'achever est un processus nécessairement progressif. Dans ce temps nécessairement long, se joue des conflits psychiques plus ou moins intenses pour les parents comme pour l'enfant. Il va de soit que si la fin de la préoccupation primaire consiste pour les parents à accepter l'idée que l'enfant se risque, voire qu'il puisse s'exposer à la mort, alors il faut dire également qu'elle ne prend jamais totalement fin et que l'entrée dans la position dépressive n'est jamais totalement acquise.

<sup>62</sup> C'est un fils.

*faut que je le prenne avec moi, même pour aller me chercher un pull dans ma chambre ? ». Dans ses tentatives d'élaboration du phénomène, la patiente reste très collée au phénomène. Comme si elle voulait une réponse de professionnel pour savoir. Savoir quand elle peut laisser son fils manifester une frustration de voir sa mère s'éloigner et quand cela n'est pas bon ?*

*Bien en peine de délivrer ce savoir, je lui dis que d'habitude on appelait cela « angoisses de séparation ». J'ajoutais que cela ne devait pas être entièrement simple pour elle de savoir comment se situer dans ces moments. En effet, Elle avait mentionné d'ores et déjà plusieurs moments douloureux de séparation. L'un d'entre eux avait été le point de départ d'un épisode dépressif qui était survenu cinq ans avant la grossesse. « Je vois ce que vous voulez dire... (je ne cherchais qu'à relancer son élaboration, je n'avais pas en tête ce qu'elle s'apprête à formuler) C'est vrai que si un jour il aime les policiers ou veut faire policier, je vais avoir vraiment du mal. Si jamais il est un jour de droite, je ne pourrai pas le tolérer ».*

*Cette mère avait tout de suite pensé à la possibilité pour son enfant de faire ses choix. Il ne s'agissait pas de prise de risque mortelle, même si pour cette mère, « être de droite » ou policier, était menaçant. Mais, dans la situation où elle était, alors que son enfant avait sept mois et demie, elle pensait déjà à l'éventualité qu'il soit intrigué par les policiers, comme beaucoup d'enfants. Bien plus, elle se projetait déjà au moment où des convictions politiques émergeraient chez son enfant.*

*Quand cette mère évoque l'éventualité que son fils ne soit un jour « de droite », il est difficile de ne pas penser à la situation de cette mère vis-à-vis de ses parents. Il est probable que Mme a choqué ses parents par ses convictions sociétales et politiques. Mais elle disait sa difficulté à l'idée que son fils puisse à son tour la choquer en s'éloignant de l'échelle des valeurs maternelles.*

*Il n'y a aucun doute que cette mère avait fait un parcours intéressant vis-à-vis de ces questions. Tout porte à croire qu'elle était capable d'une saine ambivalence à l'égard de ses choix militants et de ses idées politiques. Cela se repérait à la façon dont elle parlait de ses parents, de son milieu... « C'est certain je leur ai fait avaler des couleuvres à mes parents : homosexuelle, anarchiste, punk, faire un enfant toute seule, en PMA, en Espagne. Je vois bien que mes parents ont fait des gros efforts pour accepter tout cela progressivement. Pour ma mère globalement ça va plus vite que pour mon père. Mais par exemple, maintenant, c'est facile d'organiser des soirées avec mes copains punks et ma famille, même mes parents. Une fois, il y avait même ma sœur. Alors, elle, c'est l'ennemie, elle travaille à Dubaï, elle a un fric... ». Je lui pointais : « l'ennemie ? ». « Oui, pour moi, c'est le summum du capitalisme, mais on s'entend hyper-bien et quand elle passe en France, on est inséparable. »*

*On était donc très loin d'une vision des choses en noir/blanc, faites d'idéalisations et du contraire. Au moment de devenir mère, elle avait pris le recul suffisant pour avoir des convictions et pouvoir considérer avec tendresse les autres points de vue. Elle était d'ailleurs consciente que sa militance et ses convictions pouvaient être étranges pour d'autres. Elle n'était pas non plus sans faire entendre que ces engagements avaient eu une fonction par rapport à son histoire personnelle et familiale. Elle était enfin sans naïveté sur ce qu'elle appelle son milieu : « Vous savez chez les anar, LGBT, punk et tout ça... il y a des tas de choses qui déconnent. Je le sais, mais c'est chez moi ».*

*Il y avait donc une belle capacité à pointer du bon et du moins bons « chez elle » comme chez les autres, voir chez ceux qu'elle appelait, avec une certaine tendresse, ses « ennemis ». Cette saine ambivalence était assez rassurante sur la capacité de cette mère à accepter que son fils prenne les chemins qu'il voudrait prendre. Mais malgré cette prise de distance sur ses propres convictions et celles des autres, envisager que son fils puisse faire un chemin réellement personnel, n'était pas simple à ce moment spécifique où celui-ci entrait dans les angoisses de séparation. Se laisser guérir de la préoccupation maternelle primaire ne se fait pas sans turbulences à traverser, y compris quand de belles ambivalences sont possibles par ailleurs.*

### – 3.3 : Merleau-Ponty et Winnicott appuis centraux de ce travail.

Nous avons déjà vu combien l'apport phénoménologique pouvait se révéler précieux<sup>63</sup> et combien ces deux auteurs ont avantage à entrer dans une espèce de dialogue. Ces deux appuis ne se posent certes pas les mêmes questions. Ils ne prennent pas non plus les mêmes moyens pour affronter leurs questions respectives. Leur seul point commun objectif est leur contemporanéité.

Si Merleau-Ponty par son intérêt pour la sensorialité et la perception propose une réflexion fortement utile pour la périnatalité, et si Winnicott est évidemment pertinent pour cette clinique périnatale et ce moment du développement ; la question se pose de la pertinence de les mettre en regard.

#### – 3.3.1 : Winnicott aspire à une philosophie mais s'en méfie.

Winnicott faisait partie d'un groupe d'analystes qui se réunissaient pour se tenir à l'écart des polémiques qui traversaient la société psychanalytique britannique de son époque. Une des demandes faites par le groupe a été qu'il puisse présenter ce qu'il devait dans sa théorie du développement à d'autres auteurs. En répondant à cette demande, il décrit son parcours et s'écarte un peu de l'objectif. Cela correspond à ce que nous trouvons désormais sous le nom : *Sur D.W.W. par D.W.W.* (Winnicott, 2000, mais le texte est de 1967).

A peu près au deux tiers du texte, il présente ses difficultés avec Klein et la façon dont, pour lui, il est impossible de parler de l'individu au départ, mais de l'ensemble mère-nourrisson. Il propose que pour s'en approcher, il faut penser la dépendance du début en analogie avec ce qu'il dit du trouvé-créé. Mais comment désigner ce dernier concept :

« Cela apparaît clairement dans la théorie du phénomène transitionnel, où nous savons qu'à propos du cas banal où il y a un objet transitionnel, nous ne demanderons pas au bébé : « As-tu créé cet objet, ou bien l'as-tu trouvé ? ». Nous savons que les deux propositions sont vraies et que si l'objet n'avait pas été déjà là, il ne l'aurait pas créé, mais qu'en fait il l'a créé. Et c'est un concept tout à fait malaisé, à moins qu'on ne déclare simplement qu'il s'agit d'un paradoxe et qu'il nous faut l'accepter. J'ai le sentiment que ce paradoxe est d'une grande importance philosophique, mais il se trouve que je ne suis pas philosophe. Son importance concerne l'ensemble de la relation d'objet, quand les objets peuvent être vus créativement. (Winnicott, 2000, p 26/27 ».

---

<sup>63</sup> Il y a eu un premier appui phénoménologique – la phénoménologie de la naissance – pour permettre d'avoir une lecture de différentes propositions scientifiques.

Difficile de ne pas entendre une pointe de regret chez Winnicott à cet endroit. Il s'agit précisément du trouvé-crée dont nous parlions en présentant la façon dont Merleau-Ponty pense le rapport à la chose. Winnicott n'aurait-il pas le désir d'avoir les capacités philosophiques qui lui permettrait de penser son paradoxe ? ou encore d'en penser les conséquences, les tenants, la portée ? Ne pouvant le faire, il se sent contraint de conserver ce paradoxe, de l'accepter, de le présenter presque tel quel en esquissant ce qui se cache et se rassemble secrètement dans ce paradoxe.

Il y a un autre passage célèbre où Winnicott parle des philosophes. Il s'y montre plus sévère à leur égard. Il s'agit du chapitre *L'utilisation de l'objet* dans *Jeu et réalité*. Le texte est élaboré en grande partie en 1969, c'est-à-dire, moins de deux ans après ce qu'il présentait dans *Sur D.W.W. par D.W.W.* .

Dans ce passage de *Jeu et réalité*, Winnicott tente d'élaborer comment émerge progressivement la perception de l'objet comme extérieur au sujet et non plus seulement comme une entité projective, créée par lui, et subjective. Avant cela, il y a une relation à l'objet mais pas d'existence propre du moi et du non-moi. Cette transformation, à ses yeux, passe par une destruction de l'objet.

« Ce changement (qui va du mode de relation à l'utilisation) signifie que le sujet détruit l'objet. Partant de là, un philosophe en chambre pourrait avancer qu'il n'y a rien de tel, en pratique, que l'utilisation d'un objet : si l'objet est externe, il est alors détruit par le sujet. Si ce philosophe se levait de sa chaise pour s'asseoir par terre avec son patient, il découvrirait cependant qu'il y a une position intermédiaire. En d'autres termes, il découvrirait qu'au « sujet qui se relie à l'objet » succède « le sujet qui détruit l'objet » (en tant qu'il devient extérieur)... (Winnicott, 2014, p 168) »

Ainsi donc, ici, Winnicott reproche aux philosophes de ne pas se montrer capable des subtilités nécessaires concernant ce qui se passe entre le sujet et ce qui lui devient extérieur. Il réclame la possibilité qu'une position intermédiaire soit découverte. Il semble se méfier de toute proposition philosophique si elle n'était pas capable de parvenir à cela.

Nous voudrions proposer que Merleau-Ponty est à notre sens un philosophe qui est sorti de sa chambre pour aller s'asseoir par terre. Il ne l'a certes pas fait avec « ses » patients, il n'était pas soignant. Mais il l'a fait également en prenant en compte l'expérience de certains patients (comme c'est le cas dans bien des passages de la *Phénoménologie de la perception*).

Merleau-Ponty s'y prend de différentes manières tout au long de son œuvre. En s'intéressant à la perception, la chose est, selon lui, à la fois sollicitante et constituée. Tout le début de la *Phénoménologie de la perception* est une charge contre deux positions philosophiques qui ne lui semblent pas réellement pensables : l'empirisme et l'intellectualisme.

Pour l'empiriste, la chose est purement trouvée. Elle est rejointe là où elle est, par la perception. Pour l'intellectualiste, elle est entièrement recrée. En cherchant une voie dépassant ces deux dogmatismes, tout en conservant ce que chacun renferme de justifié, Merleau-Ponty est tout proche du « trouvé-crée » central dans l'œuvre de Winnicott.

Nous voulons souligner enfin une des forces de la pensée de Merleau-Ponty, celle qui la rend, à notre point de vue, irremplaçable, pour penser le développement de l'enfant. Cet auteur situe l'ensemble de sa réflexion à hauteur de la sensorialité et de la perception. Il ne s'en sépare jamais, n'en décolle jamais entièrement. C'est cet engrenement de tout l'humain, sur sa sensorialité qui nous paraît être remarquable pour penser le bébé. Il développe son rapport au monde et à l'autre, en partant du sensoriel et en y retournant. Si la sensorialité est à la racine de l'humain et son horizon, cela signifie que les défenses psychiques vont avoir un impact sur sa perception, et non pas seulement sur ses conceptions. Le bébé est certainement particulièrement concerné par ce dernier constat. La notion de période sensible est à ce titre exemplaire (Cf. Vasseur, R., Delion, P. (2010)).

Nous avons déjà montré l'importance de cet enracinement permanent dans la sensorialité et la perception<sup>64</sup>. En nous appuyant sur les statistiques bayésiennes et sur la phénoménologie de la naissance, nous avons alors proposé qu'au départ l'immaturation neurologique et les rudiments de découverte du monde peuvent mettre hors champ certains aspects de l'environnement, mais qu'à un certain moment, cette mise hors champ devenait mécanisme de défense<sup>65</sup>.

Nous voyons dans l'appel à la phénoménologie de Merleau-Ponty la chance de pouvoir développer progressivement, avec finesse, en multipliant les observations, la façon dont le développement et la maturation du rapport au monde peuvent être influencés par ce qui se passe sur le plan relationnel et réciproquement. La sensorialité est intégrée par le corps : ce moyen de nous livrer au monde. Mais l'intégration est permanente et constamment en train de se refaire.

---

<sup>64</sup> Cela nous a permis de souligner que Stern avait une lecture un peu tranchée des mécanismes de défense.

<sup>65</sup> Nous avons vu avec les statistiques bayésiennes que l'appareil cognitif fait progressivement des inférences de niveau de plus en plus haut et ayant des conséquences de plus en plus générale sur la perception. Mais l'acquisition de certaines inférences peut exposer l'être en développement à de l'anxiété, de la tristesse ou autre. Désormais il comprend ce qui se passe et la signification nouvelle peut être douloureuse. N'est-il pas possible qu'il s'empêche quelques fois de faire certaines inférences ? Cela aurait un rôle de défense psychique mais aussi des conséquences développementales. N'y a-t-il pas là la source de quelques bizarreries, de certaines difficultés à articuler objectivité et subjectivité. N'y a-t-il pas, enfin, dans cette hypothèse la possibilité de rendre compte de certains troubles du rapport au monde qui se révèlent cliniquement par des « présences manquées » (pour reprendre un terme de Binswanger (1956), présences manquées ou qui semblent l'être).

De ce fait, les besoins du psychisme peuvent s'y loger et transformer la façon dont cette intégration se fait et se refait. Il y a donc interdépendance et co-construction.

– 3.3.2 : L'ontologie cherchée par Merleau-Ponty n'est pas sans rapport avec la transitionnalité.

Pour Merleau-Ponty, la perception dans son ensemble paraît trouver la chose là où elle est et telle qu'elle est. On pourrait même dire que c'est la chose qui guide le percevant et suscite la perception de la chose. Ainsi, notre perception trouve la chose et se trouve guidée par elle, vers elle. Pour Merleau-Ponty, être guidé par la chose, ne s'oppose pas à constituer la chose. Il faut penser ensemble les deux, plutôt que les opposer. Pour comprendre une partie de ses affirmations dans la *Phénoménologie de la perception*, nous avons eu recours à un concept qui appartient en propre à la proposition théorique de Winnicott : le trouvé-créé. L'objet transitionnel est trouvé et créé. Il est clair que personne ne demandera à l'enfant s'il l'a trouvé ou créé. La question de la transitionnalité est certainement ce qui a le plus animé l'ensemble de l'œuvre du psychanalyste anglais.

Une trace de l'affinité de la philosophie de Merleau-Ponty avec les recherches de Winnicott se trouve dans un article écrit par de Saint Aubert. Il s'agit d'un des bons connaisseurs de la pensée et des écrits du phénoménologue français. Il travaille notamment sur les inédits du philosophe et est attentif à ce qui se prépare, dans ces écrits peu connus, de la pensée publiée (de Saint Aubert, 2008). Merleau-Ponty reprend un concept d'Henri Wallon et le développe de façon originale. Il s'intéresse à ce que Henri Wallon appelait une « ultra-chose ». Dans un article qui présente la notion, la place qu'elle tient dans la pensée de Merleau-Ponty, de Saint Aubert (2016-a) en vient à faire une remarque sur le concept winnicottien d'objet transitionnel. Il regrette que Merleau-Ponty n'ait pas eu connaissance de ce concept qui aurait certainement enrichi, pense de Saint Aubert, ses recherches.

Plus fondamentalement, si nous voulons tenter de sentir la profondeur des affinités que nous croyons apercevoir entre la recherche de Winnicott et celle de Merleau-Ponty, il nous faut nous pencher sur l'ontologie.

Rappelons tout d'abord que la question de l'être est présente dans bien des pages de la pensée de Winnicott. La question de l'être se retrouve premièrement dans la question du sentiment de la continuité d'être. Elle se retrouve également dans cette autre question qui

concerne le mode d'être pour nous de la réalité extérieure. On peut dire que le psychanalyste anglais, tout en regrettant de ne pas être philosophe, s'est attelé à formuler certaines assertions qui concernent l'ontologie. C'est ce que rappelle Pontalis dans la préface de *Jeu et réalité*, dont il est le traducteur de l'édition française.

« Avec Winnicott, le mot d'être, de being, parfois écrit en majuscules, fait son entrée dans la psychanalyse, et c'est bien commodément éluder la question que cette émergence nous pose que de l'évacuer sous la désignation, péjorative, de mysticisme. (Winnicott, 2014, p 13) »

Nous pensons que Winnicott et Merleau-Ponty dans leurs quêtes respectives concernant l'ontologie, avaient des questionnements qui se rapprochaient singulièrement. Il nous faut donc envisager la façon dont Merleau-Ponty présente sa recherche d'une ontologie dans *Le visible et l'invisible*. Ce livre était en préparation au moment de son décès. Il devait être bien plus vaste. Ce qui a été publié a été réuni par Claude Lefort après son décès et demeure inachevé. Seulement, ce commencement de livre contient parmi les pages de Merleau-Ponty les plus célèbres et les plus intéressantes.

Le « monde », érigé au rang de concept par Merleau-Ponty, est porteur de plus de problèmes que de solutions. Qu'en est-il de son statut ? Est-il extérieur à chacun de nous ou intérieur ? Comment pouvons-nous vivre avec autrui et son monde plus ou moins différent du nôtre ? Si nous n'allons aux choses et aux autres que par le truchement de notre monde, sont-ils extérieurs ? Peut-on dire que nous les rencontrons, que nous les touchons, que nous les voyons ?

Le monde n'est pas un piège qui emprisonne le sujet en lui-même. Il ne se referme pas sur le sujet non plus. Il a été défini par son caractère indéfini et l'impossibilité de le saisir en le décrivant de façon exhaustive. Le monde est ce qui donne sens aux percepts. En ce sens, nous n'allons aux choses et aux autres que par le monde. Mais le monde est pétri des choses et des autres. Il nous constitue parce qu'il n'a cessé de nous constituer, il ne nous fige jamais.

Quelles conséquences cela a-t-il sur la nature de ce monde, sur celle des choses qu'il nous offre et sur le sujet porteur de ce monde et porté par lui ? Quelles conséquences enfin tout ceci renferme concernant la façon merleau-pontienne de se rapporter à l'ontologie ?

Nous ne rejoignons jamais l'essence de la chose, la chose en elle-même. Nous avons pourtant l'impression de l'avoir sous la main, en notre possession. Nous avons l'illusion d'un contact avec elle qui ne peut être une simple illusion, puisque pour nous en partir, il faudrait rien moins que écarter l'ensemble de la sédimentation qui nous constitue, qui est notre corps, notre personne, notre style et notre monde. Impossible bien sûr. Nous n'avons pas le choix de croire ou de ne pas croire que la perception nous donne la chose-même. C'est ce que Merleau-Ponty appelle la foi perceptive. Bien sûr, ce n'est pas une foi comme les autres.

Cette foi n'est pas une foi qui pourrait être soutenue en se donnant des raisons et que le doute pourrait venir balayer. Nous pouvons douter d'une perception ambiguë, nous ne pouvons pas douter de toute perception. Ce n'est que l'habitude perceptive qui nous fait voir de telle ou telle façon. Ce n'est que par habitude et par croyance que nous donnons telle signification à une scène à laquelle nous assistons. Pour douter que la boule de billard dont parle Hume soit mise en mouvement par celle qui vient la percuter, il faudrait remettre en cause des habitudes perceptives en quantité quasiment infinie. Nous n'en avons en fait pas réellement la puissance. « Ce n'est que l'habitude », mais enfin c'est un ensemble considérable d'habitudes. Cela ne nous donne pas la connaissance des mécanismes physiques et de ce qui se passe réellement, mais cela nous permet tout de même de prévoir avec pertinence.

Comment se fait-il, dès lors, sans pouvoir jamais saisir la chose elle-même, que la vie de notre conscience repose sur la foi perceptive et qu'elle nous donne cependant ouverture sur la chose même ? Cela n'est possible que parce que la vie de la conscience n'est pas seulement remplie du présent perçu. Comme le dit Merleau-Ponty :

« Car le présent visible n'est pas dans le temps et l'espace, ni, bien entendu, hors d'eux : il n'y a rien avant lui, après lui, autour de lui, qui puisse rivaliser avec sa visibilité. Et pourtant, il n'est pas seul, il n'est pas tout. Exactement : il bouche ma vue, c'est-à-dire, à la fois, que le temps et l'espace s'étendent au-delà, et qu'ils sont derrière lui, en profondeur, en cachette. (Merleau-Ponty, 1964, p 150) »

Voici une formulation pleine de paradoxalité signifiante. Il n'y a rien d'autre qui puisse rivaliser avec le présent visible, ni avant, ni après, ni autour, mais il n'est pourtant pas tout.

Il n'y a rien d'autre que le visible présent, mais ce visible n'est pas en face de nous pour autant. Ce visible nous ne le rejoignons pas adéquatement parce que le présent est pénétré et conditionné par le passé, sédimenté en nous, sans même que nous le sachions<sup>66</sup>. Le rouge que nous voyons nous dit Merleau-Ponty n'est pas seulement le rouge correspondant à la longueur d'onde qu'un instrument de mesure pourrait relever. Il est différent s'il nous fait penser au rouge du drapeau de la révolution de 1917, d'une robe d'une femme ou de la robe du procureur.

C'est ici qu'intervient le concept de « chair » proposé par Merleau-Ponty. La « chair » ne désigne pas seulement, pas d'abord, la matière carnée. On pourrait dire que le mot « chair » est choisi par le philosophe parce qu'il n'est pas trop éloigné de la notion de corps, tout en se distinguant d'elle. Le corps chez Merleau-Ponty est déjà un concept complexe qui ne peut accepter d'être traité comme un sujet ou comme un objet. Il n'est pas sujet de la perception, il n'en est pas plus le vecteur passif ou l'objet.

---

<sup>66</sup> Le présent est tout autant transformé par les projets et ce que nous nous attendons à vivre ou à voir dans le monde.

Mais la chair est encore autre chose que le corps. Elle désigne non pas le corps ou une propriété du corps, mais ce qui circule entre le corps et le monde, et la façon dont cela circule.

### – 3.3.3 : En suivant la « chair » dans *Le visible et l'invisible* ?

Pour sentir qu'une surface est lisse ou rugueuse, il faut que la main soit en mouvement, et, que le mouvement soit adapté, afin d'être contributif par rapport à cette question de la texture. Il est donc impossible de dire comme tel que la chose est rugueuse. Elle est rugueuse parce que la main l'a explorée d'une certaine manière. Le même type de raisonnement est plus complexe pour la vision, mais serait également possible. Les déterminations du monde nous viennent de lui et de la façon dont nous l'avons exploré. Nous ne pouvons rien dire de la qualité d'un vin si, lorsque nous le goûtons, nous venons de finir une tomate. Ainsi, nous ne pouvons rien dire de la chose en soi, ni de ce qui l'explore en soi. Nous pouvons décrire leurs interactions. Mais ce que nous disons alors rejaillit aussi bien sur l'idée que nous nous faisons de la chose (ou du monde) et de ce qui l'explore. Nous sommes possédés par le monde autant que nous le possédons.

Ainsi, il y a une co-détermination du corps et du monde, du corps et de la chose. Pour Merleau-Ponty, cela veut dire qu'il y a une incarnation réciproque, qu'on peut parler aussi bien de la chair du monde que de la chair du corps. Il en donne une raison qui est présentée comme raison majeure mais qui reste en partie mystérieuse. Il s'agit pour le comprendre de constater que la main n'est pas seulement touchante, mais également touchée. Elle n'est pas seulement touchante, mais également tangible, c'est-à-dire touchable. Cela signifie que la main est chose parmi les choses, tout en n'étant pas une chose comme les autres.

Il semble qu'ici Merleau-Ponty demeure au niveau de l'intuition. Il n'explicite pas beaucoup plus son argument qui pourtant revient sous différentes formes. Il faut noter que cet argument pourrait également fonctionner avec les autres sensorialités, même s'il serait plus complexe à développer.

Tentons de développer ce qui demeure intuitif chez le phénoménologue de la perception, en restant sur la seule sensorialité tactile. Pour que la main puisse toucher, il faut non seulement que son exploration soit adaptée à ce qu'elle explore, mais il lui ait nécessaire également d'avoir un poids. Sans ce poids, il ne se passerait rien au niveau des récepteurs sensoriels qui ne seraient ni écraser, ni déplacer, ni étirer... Ce poids correspond à une épaisseur, une opacité, la

possibilité d'être chose parmi les choses. Elle ne permet donc de toucher que parce qu'elle est chose parmi les chose, mais pas que chose.

De la même façon, nous ne voyons que parce que nous sommes nous-mêmes visibles. Nous ne voyons que parce que notre œil a appris à répondre à la sollicitation des choses et que cet apprentissage est sédimenté depuis longtemps. Il n'y a donc pas de vision, sans savoir voir, sans épaisseur humaine. Il n'y a donc pas de vision, sans épaisseur du voyant qui le rend visible et voyant.

Cela rejaillit sur la chose et sur la relation que nous entretenons avec elle. Nous sommes faits du même bois, de la même chair. Pour autant, nous ne sommes jamais confondus avec elle et elle nous échappe absolument.

« On comprend alors pourquoi, à la fois, nous voyons les choses elles-mêmes, en leur lieu, où elles sont, selon leur être qui est bien plus que leur être-perçu, et à la fois nous sommes éloignés d'elles de toute l'épaisseur du regard et du corps : c'est que cette distance n'est pas le contraire de la proximité, elle est profondément accordée avec elle, elle en est synonyme. C'est que l'épaisseur de chair entre le voyant et la chose est constitutive de sa visibilité à elle comme de sa corporéité à lui ; ce n'est pas un obstacle entre lui et elle, c'est leur moyen de communication. [...] L'épaisseur du corps, loin de rivaliser avec celle du monde, est au contraire le seul moyen que j'ai d'aller au cœur des choses, en me faisant monde et en les faisant chair. (ibid. p 176). »

Nous sommes monde, le monde est charnel. Mais il ne faut pas entendre ces expressions chez Merleau-Ponty comme le fait entendre le concept « Je-Tu » chez Buber. Il ne s'agit pas de souligner que le moi s'efface pour être occupé par ce qui se passe entre lui et le Tu avec lequel il est en relation. Il s'agit d'une proximité à distance ou d'une distance qui se fait accouplement – entrelacement dirait encore Merleau-Ponty. La chose est bien reconnue dans son extériorité et c'est ce qui fait le mystère pour Merleau-Ponty. La chose-même est extérieure et néanmoins rencontrée intimement.

#### – 3.3.4 : L'ontologie se tissent à travers la chair.

On pourrait dire que *Le visible et l'invisible* est la recherche d'un troisième terme. Même si certains arguments de son auteur restent au niveau de l'intuition, cette recherche semble plutôt fructueuse.

Que pourrait être ce troisième terme ? Il s'agit d'une façon intermédiaire de parler de l'être. L'être n'est pas un en-soi que la conscience pourrait rejoindre comme tel par la sensorialité conçue alors comme pure passivité. Il n'est pas plus ce qui apparaît à la conscience, un pour-soi. Dès lors, l'être s'aperçoit du côté du sens. L'être est ce qui fait que le monde est

signifiant pour nous. Ce sens pour nous, paradoxalement, nous donne la chose-même, sans pour autant réduire à rien l'opacité, l'épaisseur et le mystère de la chose, c'est-à-dire le fait qu'elle nous échappe.

Ainsi le monde existe par et dans la signification. Ceci a pour corollaire que le monde est mise en question de l'existence de celui qui perçoit. Il ne nous est jamais possible de dépasser la foi perceptive qui nous ouvre au monde et ne nous donne jamais rien d'absolument certain et saisi.

D'une certaine manière, le monde est tout à la fois mise en question du percevant et promesse d'avoir affaire aux choses. Nous ne pouvons donc percevoir et être au monde que parce qu'il est entendu que personne ne viendra nous déstabiliser en nous demandant les tenants et les aboutissants de toutes nos perceptions, de tous nos actes, de toutes nos pensées et affirmations. Il en va du monde et de la perception, comme il en va de l'objet transitionnel pour lequel chacun s'entend à ne pas questionner l'enfant pour savoir s'il l'a créé ou l'a trouvé<sup>67</sup>.

Il s'agit donc d'une ontologie fragile. Aussi forte et solide qu'est la chair, mais également aussi fragile et sensible. Plus nous interrogeons et plus il est difficile de caractériser l'être de ce qui est perçu, l'être du monde, l'être de celui qui perçoit. Avec cette ontologie merleau-pontienne, il n'est plus possible d'opposer passivité et activité, objectivité et subjectivité, en soi et pour soi, et enfin, être et néant.

L'être de la chose s'avère ainsi impossible à définir. Une certaine abstraction semble tout d'abord pouvoir être tentée. L'être de la chose serait ce qui demeure une fois que nous avons soustrait tout ce qui n'est pas proprement elle, à partir d'une prise en compte du jeu des variations et des points de vue. La chose serait ce qui subsiste de la chose si je retire de son apparence ce qui est lié au point de vue avec lequel je m'en approche. Mais selon Merleau-Ponty, il y a un débordement permanent de la chose par rapport au perçu et c'est ce qui en fait son caractère réel et extérieur. Seulement l'extériorité n'est pas absolue. La chose est tapissée de chair, le corps est tapissé de monde.

« ... , il est bien sûr qu'on accède à l'objectivité, non pas en s'enfonçant dans un En Soi, mais en dévoilant, rectifiant l'une par l'autre, la donnée extérieure et le double interne que nous en détenons en tant que sentants-sensibles, archétypes et variantes de l'humanité et de la vie, c'est-à-dire en tant que nous sommes intérieurs à la vie, à l'être-humain et à l'Être, aussi bien que lui à nous, et que nous vivons et connaissons non pas à mi-chemin de faits opaques et d'idées limpides, mais au point de recoupement et de recroisement où des familles de faits inscrivent leur généralité, leur parenté, se groupent autour des dimensions et du lieu de notre propre existence. (ibid. p 154) ».

---

<sup>67</sup> Cette intuition est présente chez D.W. Winnicott dès 1951 quand il présente son article sur l'objet transitionnel dont nous trouvons la publication dans *De la pédiatrie à la psychanalyse* (1969).

Nous n'avons d'accès à l'objectivité qu'en tant que nous sommes intérieurs à la vie et engagés dans l'être et dans le monde. L'objectivité et la subjectivité, ici encore, ne sont plus en concurrence.

L'être apparaît ainsi comme ce qui se situe du côté du sens permis par l'entrelacement du corps et du monde. Le moi est donc ouvert au monde, à autrui et aux choses. Voir la chose, la toucher, c'est la doter d'une carnation qui interdit de dire que l'en soi de la chose a été rejoint, tout en autorisant à dire que c'est la chose même qui a été rencontrée du dedans d'elle-même et à partir d'elle-même<sup>68</sup>. La chose n'est pas « vue toute nue » (ibid. p. 171) car le « regard l'enveloppe de sa chair » (ibid. p171).

Dans les descriptions et les réflexions présentées par Merleau-Ponty, un double phénomène s'observe qui paraît particulièrement signifiant. Le regard permet d'isoler la chose par rapport au fond d'où elle se détache. Il la fixe alors, mais c'est elle qui a appris au regard comment la fixer. Tout en la séparant du fond d'où elle émerge, le regard relie la chose à son environnement. Si nous voulions construire un exemple, un fauteuil n'est pas tout à fait le même s'il est environné des éléments d'une chambre à coucher ou s'il est au milieu d'un salon. Dans la chambre, il invite à s'asseoir pour lire seul ou pour se reposer à l'écart ; dans le salon, il est présent pour permettre les rencontres et les relations qui s'y produisent. Ce n'est pas le fauteuil qui permet de faire ces différences, c'est le regard qui interroge et intègre les différents éléments pour charger la chose de significations qui n'y étaient pas avant d'être regardées. Mais le regard n'a pas décidé de regarder ainsi, il a été guidé par la disposition des choses à lire ainsi la situation.

« Il y a une sorte de folie de la vision qui fait que, à la fois, je vais par elle au monde même, et que, cependant, de toute évidence, les parties de ce monde ne coexistent pas sans moi [...] (ibid. p.104 ) »

Dans ce type de description, Merleau-Ponty explique que le regard « palpe » et « caresse » le monde pour lui réclamer son sens. De la même façon, la main « voit » du tangible. Ces formulations font sentir à merveille combien tout sentir est toujours comodal. La description y vient comme naturellement. Nous retrouvons là l'importance de la comodalisation sensorielle pour la construction de tout un ensemble d'aspects complexes du développement.

Pour décrire la perception, la chose devient le sujet des verbes, elle a l'initiative, elle est quasiment personnifiée. La frontière entre l'animé et l'inanimé semble s'estomper. Cela aussi dit quelque chose du transitionnel winnicottien.

---

<sup>68</sup> A partir d'elle-même est particulièrement utile ici pour souligner ce qui se prépare déjà, au cœur de la perception, de la notion lévinassienne d'extériorité.

Enfin, il nous semble très important de souligner que chaque vision, chaque perception est pour Merleau-Ponty un carrefour où s'entrecroise ce qui vient de celui qui regarde et ce qui se produit dans le monde. D'une certaine manière, chaque perception ouvre une troisième aire, où se rassemble l'interne du sujet et ce qui lui est extérieur. Ici, la description merleau-pontienne prend des accents tout à fait transitionnels :

« Un certain rouge, c'est aussi un fossile ramené du fond des mondes imaginaires. Si l'on faisait état de toutes ces participations, on s'apercevrait qu'une couleur nue, et en général un visible, n'est pas un morceau d'être absolument dur, insécable, offert tout nu à une vision qui ne pourrait être que totale ou nulle, mais plutôt une sorte de détroit entre des horizons extérieurs et des horizons intérieurs toujours béants, quelque chose qui vient toucher doucement et fait résonner à distance diverses régions du monde coloré ou visible, une certaine différenciation, une modulation éphémère de ce monde, moins couleur ou chose donc, que différence entre des choses et des couleurs, cristallisation momentanée de l'être coloré ou de la visibilité. (ibid. p173)»

C'est dans ce « détroit » ouvert sur deux béances que s'articule l'interne et l'externe. Mais c'est aussi ce qui permet de différencier un rouge d'un autre rouge, de différencier les choses entre elles, de se différencier du monde doué de chair, mais qui demeure séparé de nous. Nous commençons à rencontrer de plus en plus souvent ce concept d'aire transitionnelle dont nous pouvons d'ores et déjà noter cette proximité avec ce que Merleau-Ponty dit de la perception : l'aire transitionnelle relie et, à la fois, sépare le monde interne et le monde externe. Elle est leur contact et leur séparation à la fois. Elle est le milieu où l'homme vit. Milieu à partir duquel l'idée même de monde interne et monde externe trouve un sens possible, demeurant asymptotique certes, mais néanmoins sensé.

### – 3.3.5 : Quelques éléments plus critiques...

Quelques critiques sont formulées par de Saint Aubert à l'encontre de l'optimisme foncier de Merleau-Ponty sur la nature humaine. Est-ce finalement une pensée qui honore suffisamment les aspérités et l'âpreté de l'existence telle qu'elle s'éprouve effectivement ?

Dans son article consacré aux « Ultra-choses », de Saint Aubert (2016-a) souligne que Merleau-Ponty est très attentif à ce qui, dans la chose, et en autrui, est transcendant, inépuisable, demeure inaccessible. Il prend toujours le temps de signifier combien ce caractère inépuisable est la condition pour que la chose nous paraisse exister par elle-même et soit extérieure à nous. La chose est constamment perçue de l'intérieur tout en n'étant jamais saisie. Cela peut certainement être éprouvé comme un appel constant à une vie désirante. Mais il se peut aussi, souligne de Saint Aubert, que cela soit l'objet d'un vertige. Dans l'inépuisable, il y a du mystère

et de la profondeur. Il y a une mise en question permanente qui entraîne l'être humain toujours plus loin et le place du côté du désir. Mais, dans cet inépuisable, il peut également y avoir ce que de Saint Aubert désigne comme abîme ou non-sens. Cela peut être l'occasion d'angoisses importantes, d'un écrasement du désir, d'une solitude qui n'est pas très lointaine de l'isolement. Cet inépuisable, sur ce versant plus insécurisant, peut être à l'origine d'un sentiment de ne pouvoir se sentir relié à ce qui se dérobe sans cesse au-delà.

Cette première critique formulée pousse à questionner comment l'être humain fait pour tenir durablement cette posture. Elle possède son lot de profondeur et d'aventure désirante et structurante. Mais cette posture ne va pas sans exposer à des abîmes sans fonds et à des solitudes plus ou moins habitables. La relance permanente d'un mouvement où aucune position de repos durable ne se présente véritablement peut confronter à l'épuisement. Cela nous invite à lire la situation anthropologique décrite par Merleau-Ponty comme un fruit possible du développement, quand il se déroule suffisamment bien. Cela nous invite à nous questionner sur ce qui permet de mettre en place le rapport aux choses et aux autres que Merleau-Ponty nous décrit. Gardons-nous d'avoir sur l'inépuisable des vues trop romantiques, semble dire de Saint Aubert. L'épuisement, voire l'effondrement, peuvent se présenter.

Cette insatisfaction exprimée par de Saint Aubert est à l'origine d'une réflexion qu'il développe dans plusieurs articles (2016-a et 2016-b) la notion de portance. Il n'est possible de tenir, dans cette posture anthropologique, que grâce à des effets de portance. Le philosophe témoigne ici de son travail de formation d'éducateurs, d'enseignants spécialisés et de psychologues engagés auprès de personnes marquées par la fragilité. Mais son concept de portance est à lire de façon plus large. Il y réfléchit sur le rôle des ateliers pour offrir l'occasion d'une portance par l'affrontement à une matière qui résiste. Il y réfléchit également sur le rôle de la rencontre pour offrir des occasions de portance. Il est difficile de ne pas penser au concept winnicottien de holding.

Mais propose-t-il, la portance est difficile à examiner et à repérer. Elle opère dans le secret et par surcroît pourrions-nous proposer. La portance est également facilement dévoyée. La personne peut se voir proposer une portance qui est finalement utilisée pour saisir et contraindre. La personne peut n'accepter des effets de portance qu'après avoir testé la solidité de ceux qui viennent se proposer avec sollicitude. Il peut ainsi y avoir une véritable épreuve avant que la portance puisse être acceptée et accueillie. Il peut enfin y avoir des recherches de portance de façon dévoyée, demandant alors à ce qui ne peut pas réellement porter, un soutien qui n'en sera que l'illusion décevante.

Ce concept de portance est proposé par de Saint Aubert pour thématiser, davantage que ne le fait Merleau-Ponty, les conséquences de la confrontation de l'humain avec l'indétermination et l'inépuisable.

Une autre critique du travail de Merleau-Ponty dans *Le visible et l'invisible* semble pouvoir être formulée. A plusieurs reprises, la proposition philosophique qu'il y fait rejette la possibilité que ce qui est aperçu n'est pas d'apparence sensée. Quelque chose est d'abord vu d'une certaine manière. En changeant de point de vue, il est possible que la même chose apparaisse tout différemment et prenne une autre signification. Mais alors il y a passage, selon Merleau-Ponty, d'une signification à une autre. Ce qu'il dit aurait tendance à être soutenu par les expériences concernant les illusions perceptives dans l'univers des recherches sur les statistiques bayésiennes. Certaines figures peuvent avoir plusieurs interprétations. Ces interprétations sont concurrentes et ne peuvent apparaître simultanément. Il y a presque toujours l'une d'entre elles qui se présente. La durée pendant laquelle aucune signification n'apparaît est très courte par rapport au temps pendant lequel l'une des significations possibles se présente au sujet percevant<sup>69</sup>.

Il est cependant utile de souligner que, même pour des stimulus aussi basiques que dans la situation expérimentale, à certains moments, aucune interprétation n'apparaît à celui qui regarde. Il y a un ne pas voir qui est là, de façon très fugace, mais le temps où le sujet ne peut pas y voir une signification n'est pas totalement nul. L'attention à ces temps brefs, pour des situations expérimentales standardisées, doit pouvoir rendre sensible à ce qui n'est pas immédiatement compréhensible, dans la vie quotidienne et, a fortiori, à ce qui n'est pas immédiatement intégrable au monde (cf. Annexe-1).

La perception adulte est relativement peu confrontée à ce qui n'est pas immédiatement porteur de signification. C'est le sédiment qui nous permet d'intégrer rapidement l'essentiel de ce qui se présente à nous. Merleau-Ponty dit bien que nous n'hésitons pas à intégrer au monde un bruit insolite et impromptu dont la source nous est inconnue ; alors que le fruit de nos imaginations les plus vraisemblables ne nous permet pas de nous approcher le moins du monde de la réalité. Mais si nous savons intégrer au monde ce bruit insolite, il n'en demeure pas moins que ce bruit est sans signification et qu'à ce titre il requiert notre attention d'une façon toute particulière<sup>70</sup>.

Si la vie adulte est peu confrontée à des perceptions privées de signification, on peut imaginer qu'il n'en va pas de même pour l'enfant. Plus il est jeune et plus il doit être fréquemment confronté à ces situations.

---

<sup>69</sup> Cf. Moreno-Bote, R., Knill, D. C., & Pouget, A. (2011).

<sup>70</sup> Attention requise qui renvoie au concept de mismatch negativity. (cf. première partie)

Certes, le monde est justement ce non-lieu où vient prendre place tout ce qui se produit pour être intégré. En le définissant ainsi, le monde pourrait paraître à la fois infiniment souple et robuste. Il pourrait à la fois tout intégrer sans jamais être menacé de se décomposer. La clinique psychiatrique nous montre qu'une telle définition du monde n'est pas entièrement satisfaisante.

Nous aurons à faire une place au ne-pas-voir dans l'expérience du monde et de soi. Avec Buber, nous avons aperçu que le chaos n'est jamais très lointain des moments de relation « Je-Tu ». Avec Maldiney, nous décrirons, dans le chapitre V, que le perçu est toujours prélevé sur du chaos. Le chaos laisse sa trace dans le monde et en chacun de nous. Paul Cézanne était probablement un de ceux qui savaient laisser être ce chaos et le rejoindre pour se laisser faire par lui.

Merleau-Ponty est peu sensible à cette dimension<sup>71</sup>. Il nous faudra être attentif à ce que d'autres propositions philosophiques peuvent nous apporter sur ce point. En effet, comme nous l'avons souligné, le bébé est certainement plus que l'adulte, confronté à ces retours du chaos. Il nous faudra également, avec Winnicott, questionner comment l'informe du début de la vie demeure toujours, d'une certaine manière, présent. Présence du chaos, qui n'empêche pourtant pas que la vie humaine prenne forme et sens. Ceci revient à affirmer que la présence du chaos n'empêche pas que le développement mène à la santé. Et cela pousse également à dire que le chaos n'est jamais entier. Même au moment du plus grand bouleversement de la vie (la naissance), il y a des bras pour porter et réceptionner le bébé dans le monde. Le magmatique menace, est probablement fréquenté par moment, mais il est également épargné au bébé par le monde maternel.

---

<sup>71</sup> Peut-être faudrait-il s'interroger sur le rôle réparateur de sa proposition philosophique. Il est certes peu attentif aux gouffres et aux affres auxquels l'humain peut se retrouver confronté quand il a affaire au chaos. Rappelons que l'humain a affaire à une expérience initialement où le magmatique menace et il n'en sort jamais totalement. Mais Merleau-Ponty a construit sa pensée sur les décombres de l'occident. Il a écrit sa thèse *Phénoménologie de la perception* en pleine seconde guerre mondiale. Le chaos, il l'avait tous les jours devant les yeux. Il n'avait donc peut-être pas besoin de lui faire tant de place. Il lui était peut-être plus nécessaire de proposer une pensée qui ne soit pas enfermement dans le chaos, sans être, pour autant, possession des choses, regard objectivant et réifiant, recherche d'une sécurité absolue et vaine... En sommes, il y aurait de la réparation dans sa proposition et le chaos serait là présent en creux.

L'Allemagne nazie et le communisme russe ont poussé à leur paroxysme le rapport technique à tous les aspects de la vie humaine et de la vie de la société. (Même si pour Merleau-Ponty ce qui se produit au goulag n'est probablement pas encore bien connu.) Dans ce contexte, il n'est pas inintéressant qu'un philosophe tente de construire un rapport à la chose et à autrui qui réfute la possibilité dernière de l'objectivité et de l'empirisme. Il est encore plus fondamental que cette impossibilité de l'empirisme ne signifie pas, pour autant, impossibilité du rapport à autrui ou à la chose-même. C'est le débordement permanent qui fait le rapport chez Merleau-Ponty.

Merleau-Ponty relève donc peu la possible déstabilisation que représente l'advenue du chaos. Il ne s'attarde pas non plus beaucoup sur la nécessité de son irruption, pour permettre certaines maturations humaines ou certaines œuvres. Mais c'est qu'il cherche à s'opposer à la traditionnelle opposition du sujet et de l'objet, nous l'avons vu. Cet enjeu capital le mène quelques fois à personnifier la chose. Cela le conduit à oublier combien l'humain peut se remettre en position de sujet possédant la chose ou autrui. Le danger demeure d'annihiler ou de détruire autrui, mais aussi la transcendance de la chose.

Merleau-Ponty est sensible au fait que nous sommes possédés par les choses en même temps que nous les possédons. Il se montre moins attentif au retour défensif d'une prétention à la possession à sens unique. Défense qui chercherait, dans ce cas, à oublier cette mise en question qu'opère la présence toute proche du chaos, d'où le monde et notre point de vue jaillissent ensemble.

C'est ainsi que le concept de néant sartrien présenté par Merleau-Ponty peut être vu comme une défense. En voulant définir le néant comme ce qui n'est pas Sartre serait encore trop affirmatif. L'humain sartrien serait néant disponible pour être rempli par l'être. Mais, ce faisant, Sartre voudrait encore détenir quelque chose : la définition du néant. Or le néant a ceci de caractéristique qu'il échappe à la définition et à l'image que nous nous faisons du néant, sinon, il n'est plus réellement néant.

« C'est encore trop dire du néant que de dire qu'il n'est pas, qu'il est négation pure : c'est le fixer dans sa négativité, c'est la traiter comme une sorte d'essence, c'est importer en elle la positivité des mots, alors qu'elle ne peut valoir que comme ce qui n'a ni nom, ni repos, ni nature. Par principe, une philosophie du négatif ne peut partir de la négation « pure », ni faire d'elle l'agent de sa propre négation... La philosophie du négatif passe le but : encore une fois, bien que ce soit maintenant pour des raisons opposées, elle rend impossible cette ouverture à l'être qui est la foi perceptive (Merleau-Ponty, 1964, p 120) ».

Il n'y a donc pas d'appui définitif pour l'être humain, même dans le néant. Il ne peut être appuyé que par un appui, qui se révèle fuyant, sitôt que la réflexion s'arrête sur cet appui. Cet appui véritable mais demeurant insaisissable est la foi perceptive. C'est ainsi à bon droit que de Saint Aubert réclame de penser ce qui propose de la portance. Il s'agit de pouvoir accepter de vivre avec cet appui qu'est la foi perceptive. Il s'agit d'un appui qui n'étaye jamais définitivement ni le sujet, ni la pensée, ni la science.

Finalement, nous pourrions trouver chez Merleau-Ponty, une pensée de cette ouverture tempérée au chaos. Elle n'apparaît que discrètement, mais elle n'est pas totalement absente.

Son concept de « chair », en effet, désigne un échange. Échange qui s'opère entre le monde et nous, entre la chose enveloppée de corps, et le corps enveloppé de monde. Cet échange est la condition pour que quelque chose se produise réellement, qu'il y ait des faits, des

événements qui puissent retentir. La chair est hors temps et espace, mais elle inaugure l'histoire et fait qu'il y a des lieux. C'est dans ce non-lieu et ce hors-temps qu'est la chair que peut prendre place tout ce qui se passe<sup>72</sup>.

La présence chez Merleau-Ponty de la possibilité de l'événement, ce n'est pas seulement la chair, c'est la question de sa réversibilité. Il n'y a événement que dans la mesure où nous sommes pénétrés de monde et que nous faisons le monde. L'événement, la rencontre saisissante est rendue possible par l'accouplement du sentant et du senti. Elle est rendue possible par la réversibilité qui définit la chair. Mais qu'en est-il de cette réversibilité ? Il affirme premièrement :

« La chair (celle du monde ou la mienne) n'est pas contingence, chaos, mais texture qui revient en soi et convient à soi-même. [...] Et finalement, je le crois – je crois que j'ai des sens d'homme, un corps d'homme –, parce que le spectacle du monde qui est mien, et qui, à en juger par nos confrontations, ne diffère pas notablement de celui des autres, chez moi comme chez eux renvoie avec évidence à des dimensions de visibilité typiques, et, finalement à un foyer virtuel de vision, à un détecteur lui aussi typique, de sorte que à la jointure du corps et du monde opaques, il y a un rai de généralité et de lumière. (Merleau-Ponty, 1964, p 190)»

La réversibilité est ici présentée comme essentiellement parfaite. Elle nous amène à penser que celle de notre perception. Elle est peu atteinte par la complexité du monde, de la vie et d'autrui. Cette réversibilité est condition pour être humain, condition pour reconnaître en autrui, un autre homme, pouvant parler du monde de façon suffisamment proche pour que la communication soit possible. La réversibilité est ce qui fait que l'humain est reconnu en moi comme en l'autre, que des échanges sont possibles parce que, d'abord, nous communiquons avec le monde et les choses.

Mais peu après, il ajoute :

« Nous avons, pour commencer, parlé sommairement d'une réversibilité du voyant et du visible, du touchant et du touché. Il est temps de souligner qu'il s'agit d'une réversibilité toujours imminente et jamais réalisée en fait. Ma main gauche est toujours sur le point de toucher ma main droite en train de toucher les choses, mais je ne parviens jamais à la coïncidence ; elle s'éclipse au moment de se produire, et c'est toujours de deux choses l'une : ou vraiment ma main droite passe au rang de touché, mais alors sa prise sur le monde s'interrompt, – ou bien elle la conserve, mais c'est alors que je ne la touche pas vraiment, elle, je n'en palpe de ma main gauche que l'enveloppe extérieure. De même, je ne m'entends pas comme j'entends les autres, l'existence sonore de ma voix pour moi est pour ainsi dire mal dépliée ; [...] (ibid. p. 191-192) »

---

<sup>72</sup> Winnicott évoque très souvent le sentiment de vide ou de futilité. Gageons que c'est à la mesure où les choses peuvent prendre place et où ce qui se produit peut faire événement que la personne échappe à ces sentiments douloureux.

Ici la réversibilité n'est jamais réalisée. La chair n'est jamais totalement celle du monde si elle est nôtre. Nous ne sommes jamais entièrement incarnés, si elle est celle du monde. De la même façon, la dissymétrie entre moi et autrui n'est jamais dépassée. Même si la quasi réversibilité nous en approche et nous laisse entrevoir autrui comme un autre soi-même. Autrui reste et demeure autre. Il y a une différence irrémédiable entre le rapport à soi et le rapport à autrui et à la chose. D'une certaine manière, le soi garde une priorité, une spécificité. L'inhumain se produit quand la réversibilité n'est plus imminente. L'imminence de la réversibilité peut être évincée soit en la décrétant totalement absente<sup>73</sup>, soit en la croyant entièrement réalisée<sup>74</sup>.

Cette réversibilité imparfaite est la place de l'unique de chaque humain. C'est ici que peut prendre place la folie, le chaos et l'informe. Comment peut-on rendre compte de la façon dont le développement émotionnel et affectif permet de mettre en place cette quasi réversibilité ? Cette imperfection de la mise en place conditionne la véritable santé – celle où il y a une vie possible, mais aussi une place pour un certain degré de folie, un marge de déstabilisation. Cette réversibilité jamais totale entre la chair du monde et notre chair fait que les événements fondent le monde, au double sens de fondre (défaire) et de fonder (faire ou refaire).

Il est probablement nécessaire de tenir qu'il y a une grande différence entre une réversibilité imparfaite et une absence de réversibilité. Il est capital de conserver le terme de « réversibilité toujours imminente et jamais réalisée en fait ». Cela met l'accent sur la chair du monde et le fait que la perception humaine s'élabore pour que l'humain soit au monde. Il serait dangereux d'affirmer : « puisqu'il n'y a jamais entièrement et effectivement réversibilité, alors il n'y a pas réversibilité du tout ». Ici, Merleau-Ponty montre qu'il est descendu de sa chaise pour s'asseoir au raz du sol de l'expérience humaine. Cette réversibilité en chemin et jamais réalisée est de nature transitionnelle. L'humain est inhumain d'être hors de toute humanité, comme d'être parfaitement normalisé. L'humain souffre de ne pas se trouver dans ce non-lieu, c'est-à-dire de ne pas résider dans cet entre-deux sans repos possible.

En effet dire que la réversibilité soit toujours imminente rend compte d'une part de la possibilité de sortir de l'indifférenciation, d'autre part, du fait que cette sortie de l'indifférenciation n'est jamais totale, jamais acquise définitivement. Sortir de l'indifférenciation ne signifie pas que la règle devient, pour l'humain, de vivre en face des

---

<sup>73</sup> C'est ce qui se produit dans l'esclavage, le racisme, l'utilitarisme vis-à-vis de la nature ou l'exploitation de l'homme.

<sup>74</sup> C'est ce qui se produit sitôt que l'homme oublie qu'il y a relation et non pas communion effective. Qui dit relation, dit distinction, différence, écart.

choses, séparé d'elles, sans lien avec elle. Cela signifie encore moins que, désormais, l'humain aura pour tâche fondamentale d'établir un lien avec ce dont il s'est définitivement séparé.

### – 3.3.6 : Il n'y a pas d'en-face, c'est la condition de l'homme et sa dépression.

Et le développement de l'enfant dans tout cela ? En 1949, Merleau-Ponty est chargé de cours à la Sorbonne. Il enseigne alors la pédagogie et la psychologie de l'enfant. C'est peut-être un reste de cette époque qui nous vaut ce passage dans *Le visible et l'invisible*.

« Qu'un enfant perçoive avant de penser, qu'il commence par mettre ses rêves dans les choses, ses pensées dans les autres, formant avec eux comme un bloc de vie commune où les perspectives de chacun ne se distinguent pas encore, ces faits de genèse ne peuvent être simplement ignorés par la philosophie au nom des exigences de l'analyse intrinsèque. A moins de s'installer en deçà de toute notre expérience, dans un ordre pré-empirique où elle ne mériterait plus son nom, la pensée ne peut ignorer son histoire apparente, il faut qu'elle se pose le problème de la genèse de son propre sens. C'est selon le sens et la structure intrinsèque que le monde sensible est « plus vieux » que l'univers de la pensée, parce que le premier est visible et relativement continu, et que le second, invisible et lacunaire, ne constitue à première vue un tout et n'a sa vérité qu'à condition de s'appuyer sur les structures canoniques de l'autre. Si l'on reconstitue la manière dont nos expériences dépendent les unes des autres selon leur sens le plus propre, et si, pour mieux mettre à nu les rapports de dépendance essentiels, on essaie de les rompre en pensée, on s'aperçoit que tout ce qui pour nous s'appelle pensée exige cette distance à soi, cette ouverture initiale que sont pour nous un champ de vision et un champ d'avenir et de passé. (Merleau-Ponty, 1964, p.27-28) »

Cette citation est importante. D'une part, le philosophe plaide pour une pensée de l'être homme qui parte de la genèse de l'humain. D'autre part, il insiste pour dire que la perception et la temporalisation de l'expérience frayent une distance à soi qui est condition de possibilité de la pensée. En ce sens perception et temporalité ont un rapport d'antériorité avec la pensée. Faut-il réellement parler d'antériorité ? Et s'il ne pouvait pas plutôt s'agir d'une co-naissance ? Nous aurons à discuter ce point. En tout état de cause, Merleau-Ponty au début de ce passage, fait une proposition fondatrice du travail de cette thèse : il s'agit de s'intéresser à la genèse de l'humain, pour apprendre ce qu'il est et demeure.

Il faut donc renoncer à un être qui serait massif, extériorité absolue. L'être est pénétré par nous, est doté de chair. Nous sommes infusés de monde. Nulle extériorité n'est plus possible autrement que de manière paradoxale. Nulle saisie ne peut plus se produire, sans qu'en même temps, le saisissant soit également saisi. Le point de vue est à jamais relatif, conditionné, pris dans un réseau de présupposés et de préconceptions, de contingences et de relations. C'est pour cela que l'être est désormais du côté du sens pour Merleau-Ponty. Mais le sens, ça ne se voit

pas, ça se reconnaît, ou alors, ça se manque. Le sens ça ne contraint pas, ça s'exprime et ça se répand. Le chemin que suit le sens est sans possibilité d'être anticipé et donc imprévisible.

Il n'y a plus de « regard pur, qui ne sous-entend rien » (ibid. p.143). Il y a un regard qui « a derrière lui, comme celui de nos yeux, les ténèbres d'un corps et d'un passé » (ibid. p. 143). Ce que le regard pur permettrait de voir, c'est l'en-face, le non-conditionné, l'absolu. Merleau-Ponty nous signale que ce regard pur ne pourrait avoir que des noyaux de sens (Cela-en-soi ?). Ces noyaux seraient certes indécomposables mais auraient-ils des liens, entre eux ?

Ce regard pur est une vue de l'esprit, il faut en faire le deuil. Il n'y a pas de noyaux de sens indépassables. Le sens régit le monde, relie l'ensemble des noyaux. Ces noyaux de signification en sont fragilisés et forment cependant un ensemble habitable et plastique à la fois. Quand est-ce que l'enfant peut entrer dans cette fragilité d'un point de vue personnel qui lui confère sa présence, tout à la fois consistante et malléable ? C'est la question qui sera le fil conducteur de notre développement ultérieur (essentiellement à partir des cinq/six mois de l'enfant).

A quoi l'enfant est-il confronté en faisant le deuil de cet en-face, de ce regard pur ? Fait-il un deuil, ce qui suppose qu'il a d'abord goûté ce regard pur, pour devoir, secondairement, y renoncer ? Est-ce plus complexe encore que cela ? Comment l'enfant fait pour renoncer à s'agripper aux choses, aux autres ? Comment fait-il pour accepter de ne pas vouloir saisir l'être des choses et accepter de ne pas manipuler autrui ? Nous verrons avec Winnicott que cela passe par une destruction permanente de l'extériorité qui se révèle dans sa résistance à ce travail destructif. La chose et autrui se montrent par leur résistance à la destruction et provoquent l'amour qui est acceptation de l'impossibilité de la maîtrise. Mais quel est ce chemin qui permet une telle acceptation. Ne faut-il pas d'abord avoir cru à la possibilité de maîtriser ? Ne faut-il pas d'abord avoir pu croire, penser avoir saisi, fut-ce de façon illusoire ?

Itinéraire où le point de vue sera à assumer, sans l'absolutiser ou le relativiser à l'extrême. Cet itinéraire a pour horizon ce que Merleau-Ponty exprime ici :

« L'être effectif, présent, ultime et premier, la chose même, sont par principe saisis par transparence à travers leurs perspectives, ne s'offrent donc qu'à quelqu'un qui veut, non les avoir, mais les voir, non les tenir comme entre des pinces, ou les immobiliser comme sous l'objectif d'un microscope, mais les laisser être et assister à leur être continué, qui donc se borne à leur rendre le creux, l'espace libre qu'ils redemandent, la résonance qu'ils exigent, qui suit leur propre mouvement, qui donc est, non pas un néant que l'être plein viendrait obturer, mais question accordée à l'être poreux qu'elle questionne et de qui elle n'obtient pas réponse, mais confirmation de son étonnement. (ibid. p 136) »

Le développement a pour horizon, quand tout se passe suffisamment bien, que la personne puisse laisser être, puisse vouloir voir plus qu'avoir, puisse laisser l'espace libre que réclament les autres et les choses, puisse se dés-agrippé. Il s'agit d'être en mesure de suivre le mouvement proposé par la chose, par son opiniâtre résistance à la saisie.

Ce dés-agrippement est destitution. Il faut consentir à être destitué de son point de vue sur les choses et sur le monde. Partager le monde est également perdre son droit et sa prétention à avoir sur lui un point de vue absolu (Bimbenet, 2011). Merleau-Ponty dans *Le visible et l'invisible* nous apprend que cette destitution réside dans la réversibilité imparfaite du touchant et du tangible, du voyant et du visible. Cela implique que nous sommes alternativement visibles et voyant, mais jamais réellement les deux, au même moment et sous le même rapport. Cela signifie que la vue des autres sur nous dit quelque chose de ce que nous sommes<sup>75</sup>.

Accéder à son point de vue, c'est apprendre qu'il n'est pas absolu, qu'il y en a d'autres possibles. C'est pouvoir rencontrer effectivement le point de vue unique d'un autre de chair et d'os. C'est là que nous pourrions approcher l'altérité dans la pensée de Merleau-Ponty, mais c'est également là que nous rencontrons la destitution.

Accéder à son point de vue, c'est accepter le droit d'autrui à avoir le sien, c'est donc aussi renoncer à avoir le fin mot du monde et des choses. C'est vouloir que l'autre existe malgré ce qu'il inflige à notre point de vue. C'est accepter un décentrage qui ne peut se faire sans traverser les turbulences d'une certaine dépression, sûrement nécessaire, mais immanquablement onéreuse.

« Il y a insertion réciproque et entrelacs de l'un [le corps voyant] dans l'autre [le corps visible]. Ou plutôt, si, comme il le faut encore une fois, on renonce à la pensée par plans et perspectives, il y a deux cercles, ou deux tourbillons, ou deux sphères, concentriques quand je vis naïvement, et, dès que je m'interroge, faiblement décentrés l'un par rapport à l'autre... (ibid. p 180) »

Ce léger bouger, ce décentrage coûteux, peut heureusement être oublié dans la naïveté, la dépression n'est donc pas infinie. Pour reprendre Buber, la « haute mélancolie » de la vie humaine qui voit le Je-Tu devenir immanquablement un Je-Cela, n'est pas infinie. Nous ne sommes pas toujours pris par la culpabilité de ramener à l'inerte ce qui s'est donné dans la vie de la rencontre. Nous pouvons revenir à la naïveté et au repos. Mais nous sommes régulièrement expulsés de ce repos, sitôt que nous réfléchissons ou que notre image nous est reflétée. La mise en question n'est pas pour autant permanente. Les Je-Cela qui s'offrent à nous représentent quelques fois des possession tranquilles, irréfléchies, relativement robustes néanmoins.

---

<sup>75</sup> Il y a donc, par principe, un droit d'autrui sur le moi, possibilité d'être réduit à l'état d'objet, possibilité d'être supprimé symboliquement ou bien réellement.

# Chapitre IV :

## – Trois grands moments, deux périodes –

Il nous faut désormais aller au-delà du point de départ. C'est-à-dire qu'il nous faut poursuivre notre récit, en prenant appui sur le point de départ tel que nous l'avons décrit.

Pour construire ce récit, nous avons à dépasser une première difficulté. Plusieurs travaux présentent le parcours de l'enfant pendant les premiers dix-huit mois de l'enfant. Seulement, ces différents travaux, faisant tous autorité, ne proposent pas nécessairement les mêmes repères temporels.

Il y aurait premièrement les positions décrites par les théoriciens de la relation d'objet. Klein présenterait plutôt une position initiale schizo-paranoïde, suivie de la position dépressive et d'une période plus oedipienne. Klein (1952) et Winnicott (1969) ne présenteraient pas tout à fait les mêmes articulations temporelles. Cependant, la prépondérance de la position dépressive s'établirait essentiellement entre trois et six mois<sup>76</sup>. Pour Winnicott, la période où la position dépressive n'est, en général, plus aussi largement dominante au devant de la scène psychique, serait autour de treize ou quatorze mois.

Il y aurait d'autre part une chronologie très souvent reprise qui s'appuie essentiellement sur trois repères principaux qui reprennent peu ou prou les trois organisateurs de Spitz. C'est le cas de Spitz lui-même, Stern (1989), Trevarthen et Aitken (2003-a) ou Rochat (2006). Les trois repères sont essentiellement les sourires réponses (entre trois semaines et deux mois), les angoisses du huitième mois (entre sept et neuf mois) et le développement de la symbolisation, le début du langage (que Spitz décrit comme l'âge du « non »). Classiquement cette dernière étape est plutôt située autour de dix-huits mois.

Comment pourrions-nous donc produire un récit qui intègre ces différentes chronologies ? La chronologie de la théorie de l'objet plus ancrée sur des processus psychiques, la deuxième chronologie plus informée par des changements manifestes de l'attitude du bébé à l'égard du monde et d'autrui. Faudra-t-il les opposer l'une à l'autre ? Y a-t-il un choix à faire ?

La difficulté est d'autant plus vive que Spitz (1968) propose une chronologie concernant la relation à l'objet. Cette chronologie vient donc en confrontation et opposition directe avec celle issue de la « théorie de l'objet ». Autrement dit, la chronologie de Spitz est également basée sur ce qu'il décrit comme des processus psychiques, qu'il repère à partir de changements manifestes dans le comportement de l'enfant. Il y a, pour lui : le stade anobjectal avant les

---

<sup>76</sup> Klein ayant tendance à situer cette prépondérance un peu plus précocément que Winnicott.

sourires réponses, le pré-objet quand les sourires deviennent relationnels, l'objet libidinal avec les angoisses du huitième mois.

Pour tenter une première approche de ce défi, il n'est probablement pas inutile de s'interroger sur la notion d'organisateur proposée par Spitz.

Le travail de Spitz (1968) est essentiellement appuyé sur quatre sources. La première d'entre elle est constituée par les écrits de Freud. C'est pour lui une référence constante qui structure son travail de part en part. Une deuxième source est représentée par des propositions faites par d'autres analystes. Cette deuxième source ne représente qu'un étayage mineur par rapport aux travaux de Freud. Une troisième source est également bien représentée, elle rassemble des arguments issus de l'éthologie et de la phylogénie. Enfin, une quatrième source est constituée par des travaux expérimentaux concernant le bébé (les siens ou ceux d'autres chercheurs).

Les trois grands organisateurs que Spitz dégage sont issus de tout cet ensemble. Pour lui, il s'agit de trois grands tournants dans le développement de l'enfant.

Il est ici essentiel de relever ce que Spitz appelait un organisateur, car cette notion décrit bien à la fois sa méthode et son questionnement. C'est dans l'embryologie que Spitz va puiser le concept. Pour les biologistes, cela représente une convergence de facteurs d'ordre différents. A un moment donné et en un endroit spécifique, ces facteurs s'assemblent pour provoquer une différenciation d'un organe au sein des structures préexistantes. Par exemple, il faut tout un ensemble de facteurs hormonaux, biologiques, génétiques... pour qu'à un endroit de la future tête, là où il n'y avait que de la peau, se forme les premières ébauches de l'œil.

Pour Spitz, sur le plan psychique, c'est la même chose. Il faut que différentes lignes du développement psychique convergent de façon concomitante. L'émergence d'un organisateur se produit alors et ainsi une différenciation plus poussée de l'appareil psychique. Ce faisant, Spitz prête le flanc, à biologiser certaines notions freudiennes comme par exemple l'organisation du psychisme en moi, surmoi et ça ou la différenciation de la conscience en conscient (Cs), Préconscient (Pcs) et Inconscient (Ics).

Mais ce risque est probablement pris pour parvenir à proposer ce qu'il repère. Il y aurait trois grands tournants dans le développement de l'enfant. Ceux-ci correspondraient à des moments où serait remanié de façon relativement rapide le rapport du nourrisson avec l'objet (autrui et l'environnement). En prenant le risque de biologiser certaines propositions freudiennes, Spitz parvient à présenter de façon relativement claire ce qui gouverne son travail : comment se représenter les évolutions du rapport du nourrisson à l'objet ?

Selon Spitz, il y a des périodes où le rapport du nourrisson à l'objet se modifie. L'organisateur est une :

« intégration [qui] a pour résultat une restructuration du système psychique à un niveau plus complexe. C'est un processus délicat et vulnérable qui conduit à ce que j'ai appelé un « organisateur » de l'appareil psychique lorsqu'il est mené à bien » (Spitz, 1968, p 89).

Ce sont donc des périodes de fragilité, nous dirions aujourd'hui « périodes sensibles »<sup>77</sup>, où ces organisateurs émergent et modifient le cours du développement.

« Cependant, au début d'une de ces périodes, les nouveaux moyens n'étant pas tout à fait prêts, l'organisme doit se débrouiller avec ceux de la période précédente bien qu'ils ne soient pas à la hauteur de leur tâche présente. Il en résultera un interrègne, une période quelque peu confuse, dangereuse, pendant laquelle l'organisme sera naturellement plus vulnérable qu'avant et après. » (Ibid. p 82).

Plus loin, il prend distance avec son concept d'organisateur et autorise le lecteur à en avoir un usage réflexif. Il s'agit d'une hypothèse dont la seule valeur est heuristique :

« J'aimerais souligner encore une fois le fait que l'organisateur du psychisme est une construction de l'esprit, un modèle que j'ai trouvé utile pour l'appréhension de certains phénomènes du développement psychique (Spitz, 1959) ; modèle analogue à celui de la division de l'appareil psychique en ça, moi et surmoi, qui n'est pas lui non plus une entité concrète. Comme pour toutes les hypothèses, de tels modèles doivent obéir au principe de parcimonie et ne sont justifiés que par leur utilité. » (Ibid. p 125).

La proposition de Spitz est venue apporter trois repères dans le développement de l'enfant. Ces trois repères temporels restent jusqu'à nos jours essentiels pour observer les enfants pendant leurs deux premières années de vie. Bien des auteurs reprennent ces repères temporels. Cependant, il y a des divergences importantes, d'un auteur à l'autre, concernant la compréhension de ce qui se passe autour de ces tournants du développement. En somme, tous ceux qui observent des jeunes enfants constateraient de grands changements à ces périodes. Chacun tenterait de se les représenter de façon divergente.

C'est ce que Spitz propose déjà en parlant du premier organisateur (le sourire réponse) :

« Même l'observateur non averti, qui n'est donc pas encombré de théories, ne peut manquer d'être frappé par le passage du nourrisson de la passivité à l'action dirigée à l'époque de l'apprentissage de la réponse par le sourire. » (Ibid. p 80).

Spitz (1968) parle d' « interrègne ». La survenue d'un organisateur est une période de fragilité où les moyens psychiques d'avant sont utilisés pour affronter une situation psychique nouvelle et se révèlent en partie insuffisants. Ces « interrègnes » sont donc des périodes de fragilité où les moyens psychiques sont insuffisants pour affronter l'émergence de tensions psychiques jamais encore rencontrées. Le travail de Spitz présente donc le développement sous la forme de transitions progressives et successives.

C'est également ce que permet le concept kleinien de position, que la psychanalyste anglaise préfère à celui de stade. Sur le fond, il n'y a donc pas incompatibilité foncière entre les

---

<sup>77</sup> Cf. Vasseur, Delion (2010)

deux chronologies principales proposées pour décrire la première année et demie de la vie des bébés.

L'attention aux organisateurs serait une visée plus enracinée sur les changements observables par tout un chacun, même les personnes « non averties ». Elle est essentielle, tant dans le travail avec les parents, que dans la transmission à des étudiants soignants. Elle n'empêche par pour autant une attention aux mécanismes psychiques sous-jacents. Le moment où l'organisateur se fait visible est un moment de fragilité puisque l'enfant à affaire à de nouveaux défis sans avoir complètement les moyens pour y faire face. Mais, Spitz est peut-être peu attentif au travail psychique qui a rendu préalablement possible l'émergence de cet organisateur. Ainsi, l'organisateur de Spitz est certes l'ouverture d'un travail psychique nouveau, puisque les défis se font pressants. Mais, il est inévitable également qu'il soit la trace d'un travail psychique, peut-être plus silencieux, qui aura permis que le rapport à l'objet commence à se modifier. L'interrègne fragilisant ne commence pas avec l'organisateur, il se situe en amont et en aval de celui-ci.

Le récit que nous construirons s'étayera sur les trois organisateurs et se réclamera des deux positions (dépressive et celle qui est avant<sup>78</sup>). Il s'agira moins d'un syncrétisme que d'une fiction créée pour rendre compte de ce que nous repérons cliniquement. Nous aurons à proposer un quatrième organisateur entre le premier (le sourire réponse) et le second (les angoisses du huitième mois). Ce quatrième organisateur (qui est en fait le second temporellement) permet de parler du début de la position dépressive, de son émergence progressive<sup>79</sup>. Il permettra

---

<sup>78</sup> C'est volontairement que nous ne nommons pas la position schizo-paranoïde. En effet, il nous semble que cette position est plus difficile à fonder. Nous pensons que cette difficulté fut également celle de Winnicott qui parla abondamment de la position dépressive (qu'il renomme souvent stade de la sollicitude – malheureusement avec le terme de stade) et très sporadiquement de la position schizo-paranoïde.

<sup>79</sup> Il n'est pas interdit de penser que, dans la pensée de Winnicott, il y a des moments où émerge la notion de « stades » ou de « positions » supplémentaires. Mais il ne le formule jamais clairement. On pourrait aussi proposer que l'attention permanente de Winnicott aux entre-deux lui permet d'être attentif à ce qui ne suffit pas dans la dichotomie des deux positions.

Dans son article de 1950-1955, *L'agressivité et ses rapports avec le développement affectif*, Winnicott parle d'un stade qu'il nomme « preconcert » (avant la sollicitude). Il s'agit d'un moment où l'enfant est déjà intégré, il a des buts, il existe en tant que personne. Mais la sollicitude n'est pas encore apparue. Il est donc déjà total. Il n'est pas tout à faire encore dans la position dépressive (absence de sollicitude), mais plus seulement dans la position précédente. Il arrive par exemple à Winnicott d'évoquer le fait de « revenir un demi-stade en arrière » : « Revenons d'un demi-stade en arrière. Je crois qu'il est habituel d'établir en postulat une relation objectale encore plus primitive dans laquelle l'objet agit sur un mode de rétorsion. C'est antérieur à une relation authentique avec la réalité extérieure. Dans ce cas, l'objet, ou l'environnement, fait autant partie du *self* que l'instinct qui le fait surgir. (Winnicott, 1969, pp.69-70) »

également d'honorer ce qui représente une modification radicale du rapport au monde<sup>80</sup> autour de cinq ou six mois.

Le troisième organisateur de Spitz (la réponse par le « non ») représenterait peut-être l'émergence progressive d'une autre position : la position dépressive ne serait alors plus au premier plan de la scène psychique. Le deuxième organisateur de Spitz serait un passage clef de la position dépressive, mais ne représenterait pas son émergence. L'organisateur supplémentaire que nous aurons à proposer aurait davantage cette fonction de désigner ce qui inaugure la prépondérance des mouvements dépressifs dans le développement précoce. Enfin, le premier organisateur de Spitz, le sourire réponse, serait lui au plein cœur de la première position selon Klein et Winnicott. C'est sur ce premier organisateur que nous allons nous concentrer dans la partie qui vient maintenant.

---

<sup>80</sup> Dans la seconde partie, nous insistions sur l'importance d'examiner l'évolution du rapport au monde, pour raconter le développement de l'enfant et l'itinéraire suivi par la relation d'objet.

## Chapitre V :

### – Du point de départ, aux cinq/six mois, en passant par le sourire-réponse –

*Très souvent, il m'arrive de dire aux parents, quand l'enfant commence à faire les sourires réponses, qu'ils entrent dans une période où le premier besoin de leur enfant est d'échanger des regards, de regarder en face les personnes, d'être en relation et de partager des émotions. Mais dans mes échanges avec mes collègues pédiatres de néonatalogie, quand je redis cette idée qui paraît pourtant toute simple, des réactions de protestation sont soulevées. « Oui, enfin, c'est bien quand même qu'il mange et qu'il prenne du poids ». J'en conviens évidemment. Il me semble cependant que le bébé de cet âge, à partir des sourires réponses, et jusqu'aux 5/6 mois de l'enfant, semble pouvoir se nourrir des échanges pour lesquels il montre un appétit quasi inépuisable. Cette dernière formulation fait entendre que l'enfant se nourrit de relation et bien-sûr également de nourriture.*

*Une autre formulation serait plus consensuelle, mais elle me paraît trop abondamment supprimer les aspérités. Elle consisterait à affirmer que le bébé à cet âge ne peut réellement satisfaire ses besoins de base que s'il est soutenu par une relation suffisamment étayante. Dis comme cela, il n'est plus possible d'entendre réellement combien le bébé dévore et se nourrit de ce qu'il va chercher en l'autre. C'est Melanie Klein avec son ensemble conceptuel qui nous aurait le mieux fait entendre ces accents dévorant de la vie psychique de l'enfant de cet âge.*

Cette partie sera une tentative de réflexion concernant ce qui se passe pour l'enfant entre la naissance, en passant par les sourires réponses pour s'achever lorsque s'inaugure une autre étape que nous aurons à décrire. Cette dernière se situerait le plus souvent entre cinq et six mois. Dans cette période se trouve donc le premier organisateur de Spitz. Elle va se déployer pendant plusieurs mois et elle aura une importance capitale pour la suite, comme nous le verrons. Nous procéderons en plusieurs parties : premièrement, nous prendrons le temps d'examiner ce que certains auteurs nous ont appris concernant cette période. Nous proposerons ensuite un ensemble d'aperçus cliniques permettant de préciser, par petites touches ce qui serait en jeu, de la découverte du monde, de l'autre et de l'altérité, pendant ces mois-là. Nous tenterons à l'issue de cette confrontation de la théorie et de la clinique, une proposition personnelle qui s'appuiera sur plusieurs auteurs et une part de créativité personnelle.

## – 5.1 : Bases théoriques pour aborder cette période

Rochat (2006) voit dans la survenue des sourires réponses la véritable naissance psychique. Nous avons pris le temps de critiquer ce point de vue. Il n'empêche que Rochat prend le temps de préciser une chose importante. Si on étudie les journaux intimes des jeunes parents, l'émergence des sourires réponse est toujours un événement capital. Pour tous les parents, il y a un avant et un après. Il est donc très probable qu'il s'agisse d'un changement très important également du côté de l'enfant. Sur ce point, nous ne pouvons qu'être d'accord. Pour Stern (1989), il s'agit également d'une étape décrite comme capitale.

Nous allons maintenant examiner comment Spitz (1968) présente la période importante des premiers sourires réponses. Nous serons particulièrement intéressés par sa proposition d'un changement concernant la relation à l'objet (au sens psychanalytique). L'enfant n'a pas réellement encore affaire à un objet constitué, mais il n'est plus tout à fait dans ce qu'il nomme auparavant un stade d'indifférenciation totale. Sa façon de comprendre l'indifférenciation n'est plus réellement possible aujourd'hui, mais il en vient à proposer qu'il s'agit d'un stade du pré-objet. C'est cette notion que nous allons tenter de préciser.

Spitz travaille avec des « populations » de bébé différentes. Il estime que chaque nourrisson bénéficiait de quatre heures par semaines d'observation par des membres de son équipe. Il s'agit donc d'un travail important fourni auprès de chacun d'eux. Il y a des bébés qui sont dans leur famille dont le niveau socio-culturel est décrit comme étant celui de la classe moyenne. Il y a des bébés qui sont dans deux pouponnières différentes<sup>81</sup>. Les descriptions qu'il fait de ces pouponnières font quasiment frémir et il est important de le prendre en compte pour comprendre ses résultats et la façon dont il les présente.

Spitz justifie son recours à une population d'enfant en pouponnière de la façon suivante :

« Finalement, nous avons besoin pour notre étude d'un groupe de nourrisson élevés dans des conditions qui nous donnaient toute garantie concernant le maximum de constance dans l'environnement » (Spitz, 1968, p 21).

La constance dont il parle concerne des détails extérieurs : les horaires sont hyperfixes, les lieux ne varient pas, les rythmes et les règles non plus. Spitz en revanche ne prend pas en compte ce qui change pour l'enfant, plusieurs fois par jour : les personnes qui s'occupent de lui. Ainsi, concernant son sujet (le développement de la relation d'objet), il n'est pas certain que cela corresponde à un maximum de « constance dans l'environnement ». Inutile de souligner ce que la conceptualité winnicottienne reprocherait ici à Spitz : l'environnement de

---

<sup>81</sup> L'une est nommée la pouponnière, l'autre la Maison des Enfants Abandonnés.

l'enfant, c'est ceux qui s'occupent de lui, avant d'être un environnement matériel et spatial. Quand Winnicott insiste sur la continuité et la fiabilité il s'agit de notion qualifiant la relation. Cette population d'enfants représente une partie considérable de son échantillon global : 294 sur 393 enfants (presque 75%) ou 163 parmi les 246 enfants filmés (66%).

Cela nous permet de comprendre que pour Spitz la survenue du sourire réponse se produise entre troisième et le cinquième mois. Ceci paraît particulièrement large comme fourchette. Aujourd'hui, en clinique, nous serions très inquiet si un enfant ne souriait pas autour de deux mois. Mais les conditions de vie de ces nourrissons sont telles qu'il a certainement eu affaire à de grandes variabilités dans l'acquisition du sourire réponse :

Pendant les deux ou trois premiers mois, les enfants sont dans une salle spéciale où n'entrent que des personnes qui sont vêtues de blouses stériles et se sont lavées les mains.

« Après un séjour de deux ou trois mois, les nourrissons rejoignaient la salle des enfants plus âgés<sup>82</sup> où ils étaient placés dans des cabines vitrées individuelles. Les enfants de la Pouponnière étaient transférés après six mois dans des chambres à 4 ou 5 lits, tandis que ceux des Enfants Abandonnés occupaient leurs cabines individuelles jusqu'à l'âge de 15 ou 18 mois et même davantage. » (Ibid. 22).

Evidemment, de telles conditions de vie ne peuvent qu'avoir une incidence sur le développement de la relation à Autrui, la relation d'objet... D'autant plus qu'il précise un peu plus loin que, pour avoir la paix, les nurses recouvraient quelques fois les cabines vitrées de draps pour ne pas trop stimuler l'enfant qui ne voyait alors plus que le plafond. Il pense également qu'un certain nombre d'enfants se partageait le temps de nurse à dix et bénéficiait ainsi, « dans le meilleur des cas » d'un dixième de substitut maternel. Enfin, dans une des deux institutions, les enfants n'avaient en général pas de jouet à leur disposition.

C'est à bon droit que nous avons prévenu le lecteur en disant que la description faisait frémir. Ce qui est donc remarquable, dans de telles conditions, qui représentent celles vécues par 74% des enfants de l'étude (et 66% des enfants filmés régulièrement), c'est que très peu d'enfants n'ont pas développé de sourire réponse. Spitz étudie « à fond » (Ibid. p 67) le phénomène du sourire réponse avec 145 enfants, 104 sont en institutions et 41 dans leur famille. Sur ces 145 enfants, seulement trois enfants ne développeront pas, dans leur première année de sourire réponse, deux sont en institution et un se trouve dans sa famille.

Golse (1990) raconte l'anecdote suivante rapportée par un des collaborateurs de Spitz (Robert N. Emde). Au début, Spitz était le seul auquel les enfants ne souriaient pas. Ce fut le cas jusqu'à ce qu'il mette un béret pour mimer la chevelure (nécessaire en raison de son absence chez lui). C'est peut-être ce phénomène qui mit Spitz sur la voie d'une autre expérience : les

---

<sup>82</sup> Soulignons-là un élément de rupture plutôt que de continuité (changement de lieu, changement de vêtement des nurses).

enfants sourient aussi bien à un visage animé ou en mouvement qu'à un ballon sur lequel des yeux, un nez et des cheveux ont été dessinés. C'est ce qui le pousse à nommer cet ensemble une Gestalt-signe ce qui la distingue d'un objet libidinal. Ainsi, l'enfant n'en est pas au stade de l'objet, sinon, la réponse serait différente entre la présentation d'un visage humain et celle d'un masque de carton. Ceci pousse Spitz à parler de la notion de pré-objet. Golse (1990) précise que faire varier la taille de la Gestalt-signe avec des ballons dessinés plus ou moins grand ne fait pas varier la réponse. En revanche, il semble que la réaction de l'enfant soit majorée par une espèce de sourire bizarre où celui qui sourit, ou qui a dessiné, fait voir les dents.

Le premier organisateur de Spitz ne désigne pas ce seul sourire-réponse. Spitz réfléchit également les changements intervenant dans la perception de l'enfant. Pour lui, il n'y a pas réellement perception avant le premier organisateur. Il y a plutôt réception par tout le corps, par toute la personne. L'enfant ne peut pas alors distinguer ce qui est reçu et ce que le reçu fait dans le corps. Il parle de réception cénesthésique, en contraste avec la perception diacritique<sup>83</sup>.

Pour Spitz, l'apparition du sourire réponse est la marque que l'enfant est passé de la réception à la perception. Il peut désormais distinguer la forme du fond, nous dit Spitz. Si le visage est en mouvement, le sourire est plus probable que s'il est fixe. Qu'est-ce qui permet mieux de distinguer le fond de la forme, sinon le mouvement. Mais est-ce seulement le rôle du mouvement ? Un visage n'est jamais fixe, sauf quand il est concentré sur une tâche, et donc pas disponible pour la relation avec l'enfant. Le mouvement permet peut-être de mieux distinguer la forme du fond, mais aussi de signaler la disponibilité relationnelle du visage.

Le sourire-réponse est donc présenté par Spitz comme une acquisition qui n'est pas seulement relationnelle. Ceci aurait tendance à être confirmé par les conditions de vie dans lesquelles se trouvent une part importante des enfants étudiés. Le sourire-réponse chez Spitz possède quasiment un caractère réflexe, ou programmée sur le plan biologique.

---

<sup>83</sup> Un signe est dit diacritique quand il permet de faire une distinction. Par exemple l'accent qui se trouve sur le « u » dans « où » est diacritique car il permet de le distinguer de cet autre mot : « ou ».

## – 5.2 : Quelques situations cliniques : élargir et déplacer la question.

S'ouvre ici une série d'esquisses de situations cliniques. Elles sont volontairement peu développées. Le but est de permettre de proposer ensuite une hypothèse concernant ce qui se passe, autour de six semaines/deux mois. Que devient alors la relation d'objet ? Qu'est-ce qui change dans le traitement du monde ? Dans quelle mesure est-ce prédéterminé biologiquement par le développement cérébral et corporel ? Dans quelle mesure est-ce sous la dépendance des conditions d'existence et des appuis relationnels qui entourent l'enfant ? Il ne s'agira pas seulement de questionner l'advenue du sourire-réponse, mais de préparer une proposition personnelle plus large concernant ce tournant dans le développement. Il nous semble juste de parler, comme Spitz (1968) le faisait, d'un organisateur.

### – 5.2.1 : Gaston n'a pas faim.

*Il s'agit d'un enfant rencontré en service de néonatalogie, que nous appellerons Gaston. Il a un mois et demie et il est hospitalisé à cause d'une difficulté alimentaire qui le mène non seulement à ne pas prendre suffisamment de poids, mais également au moment de l'hospitalisation, à en perdre.*

*Je le rencontre avec sa famille. Très rapidement, les pédiatres ont été en mesure de conclure qu'il n'y a pas de pathologie somatique sous-jacente et qu'il s'agit très probablement d'une difficulté alimentaire d'origine psychique. Au moment où je rencontre : « En ce moment c'est difficile. On travaillait tous les deux dans la même entreprise industrielle. Elle a déposé le bilan, et deux semaines après, on allait faire la première échographie. Ce que nous savons faire, il n'y a plus d'entreprise qui en a besoin en France, tous ces emplois sont ailleurs dans le monde, maintenant. »*

*De plus, progressivement, j'apprends que Mme a eu une enfance difficile avec probablement quelque-chose d'une maltraitance parentale. Elle en a gardé une sensibilité importante aux événements stressants. Elle ajoute immédiatement : « Mais ce qui arrive à Gaston, ce n'est pas à cause de mon passé, il ne faut pas tout mélanger. » Du coup, à part quelques sous-entendu, je n'en saurai rien.*

*Cliniquement ce qui caractérise Gaston est divers. Il refuse de s'alimenter au point que les pédiatres envisagent de lui poser une sonde naso-gastrique pour l'alimenter, voire, à terme, une gastrostomie<sup>84</sup>. Cela questionne inévitablement les possibilités de se représenter ce qui se passe*

---

<sup>84</sup> Geste qui consiste à percer la peau et la paroi de l'estomac pour faire passer les aliments par une sonde directement dans l'estomac. Les pédiatres peuvent relativement facilement proposer ce geste au moment où les enfants découvrent leurs mains et manipulent tout ce qui est à portée de main. En effet, la sonde naso-gastrique peut occasionner de multiples passages aux urgences parce que l'enfant l'a faite bouger, l'a déplacée ou carrément retirée.

corporellement pour des enfants dont la nourriture arrive directement dans l'estomac. Winnicott<sup>85</sup> proposait que le psychisme s'élabore au début en se représentant ce qui se passe du côté des fonctions corporelles. Il serait donc important de pouvoir questionner et préciser quel est l'impact de ces décisions pédiatriques sur le développement du schéma corporel et de l'élaboration des fonctions corporelles<sup>86</sup>.

D'autres aspects de la situation de Gaston ne peuvent qu'interroger. Il semble réclamer un portage quasi-constant et se désorganise dès que ce n'est pas le cas. Même pendant le sommeil : « on n'arrive pas à le poser. C'est moi, (dit la mère) qui suis le plus souvent avec lui. Je n'en peux plus, il faut tout le temps que je le porte, ça fait mal au dos et puis j'aimerais pouvoir faire autre chose. Et encore, même dans mes bras, il faut souvent le bercer en plus. » Gaston s'endort relativement facilement s'il est porté. Déjà, à six semaines, cet endormissement est facilité par un tissu, toujours le même, que la mère lui met entre les bras et proche du visage.

Cet enfant semble donc à la fois en difficulté pour se passer de la matérialité de ses parents, le plus souvent de sa mère, et déjà en train de trouver dans les objets un support du moi<sup>87</sup>. Support du moi qui, à cet âge encore très précoce, est plus souvent encore joué quasi exclusivement par la relation, et notamment la relation avec les plus proches.

Gaston par ailleurs est attentif aux échanges et interactions. Il en a même plutôt un grand appétit. Je le rencontre à l'âge de six semaines et il sourit déjà de façon dirigée et intentionnelle.

Il a une tendance, quand il est allongé ou dans sa poussette, à ne reposer que sur son bassin. Il n'est pas rare, même à cet âge précoce, que ni ses talons, ni son occiput ne touchent le dossier de la poussette ou le tapis d'éveil où il est posé. Comme disait sa mère : « pourquoi il fait toujours des abdos ? »

Très rapidement après son hospitalisation en néonatalogie. Gaston a été orienté vers notre hôpital de jour pour prendre en charge les parents et les bébés. Il a bénéficié d'une prise en charge qui dura entre douze mois et dix-huit mois, un jour par semaine.

Cette situation nous amène à nous tourner à nouveau vers Spitz. Quelques que soient les conditions pour grandir, l'enfant développe de façon quasiment constante un sourire réponse. C'est le cas chez Gaston qui nous montre cependant que les fonctions les plus élémentaires dépendent d'un soutien global, perçu probablement de façon diffuse par l'enfant (Spitz dirait

---

<sup>85</sup> En bien des endroits, mais notamment dans Winnicott (1969), son article de 1949 : *L'esprit et ses rapports avec le psyché-soma*.

<sup>86</sup> Il va sans dire que cette question pour avoir un sens suppose d'abord qu'il n'y a pas de retard staturo-pondéral excessif, ni d'autres conséquences à la dénutrition, notamment concernant le développement cérébral et neurologique.

<sup>87</sup> Ce que Winnicott appelle Ego-relatedness qui est à la fois la relation au moi et la relation à la mère, en tant qu'elle assure l'environnement de l'enfant. Cf Winnicott (1969), dans son article de 1958 : *La capacité d'être seul*.

cénesthésique). Compte-tenu des facteurs de stress récents et anciens, il est possible que cette famille ne parvenait pas à proposer un tel soutien. Ce soutien nous avons commencé de le décrire en parlant de préoccupation maternelle primaire, nous aurons à continuer de le décrire en nous appuyant sur d'autres propositions théoriques.

Notons que Gaston cherchait, à sa façon, à faire avec l'altérité. Il nous souriait, il se montrait remarquablement attentif dans certains moments d'interactions. Pourtant, il ne pouvait se défaire de la matérialité du portage et développait déjà un attachement à un objet, avant même d'être en mesure lui-même, de le saisir et le manipuler (et donc avant qu'il soit dans sa sphère de toute-puissance). Il nous montrait peut-être ainsi ses ressources malgré les difficultés. En effet, il ne pouvait se passer du portage car le soutien qu'il recevait se situait peut-être principalement du côté de la concrétude.

Quand il « faisait des abdos », ne développait-il pas, déjà, une hypertonie dont la vocation auto-contenante (la seconde peau musculaire) a été développée par Esther Bick tel que nous le présente Anzieu (1985) dans *Le Moi-peau*.

Entre auto-contenance de la seconde peau musculaire et développement précoce d'un attachement à une chose (extérieure), Gaston tentait, à sa façon, et avec ce qui lui était disponible, d'investir le monde personnellement.

#### – 5.2.2 : Inès choisit où elle regarde.

*Ce suivi commence dès la grossesse. La tonalité des premières rencontres est plutôt chaotique et marquée par beaucoup de discontinuité. La future mère est régulièrement hospitalisée dans différents services, pour des vomissements importants. Elle refuse de voir l'équipe de pédopsychiatrie de l'hôpital. Puis elle accepte pendant les hospitalisations, mais ne vient pas aux rendez-vous que nous lui proposons pour entamer un suivi plus régulier. Lors d'une nouvelle hospitalisation, la professionnelle qui connaît la patiente est absente, c'est à ce moment-là que je la rencontre pour la première fois.*

*Je vois alors une femme qui est à son septième mois de grossesse, qui vomit de façon très fréquente, dès qu'elle mange la moindre chose. Elle a perdu plus de dix kilo depuis le début de grossesse. Elle semble épuisée. Elle se plaint de multiples douleurs. Il s'agit de douleurs variables, ne se situant jamais au même endroit, difficiles à étiqueter sur un plan médical. Il se dégage au contact de cette patiente une impression de tristesse et d'asthénie importante. Je lui propose que nous puissions nous revoir afin de prendre soin d'elle et préparer ensemble l'arrivée de l'enfant<sup>88</sup>. « Non, je pense que je*

---

<sup>88</sup> La professionnelle qui la connaissait déjà était en effet en arrêt pour plusieurs mois, au moins.

*n'ai pas besoin de consultation, je vomis, j'ai mal partout, je suis épuisée, mais que peut y faire un psy ? » C'est nouveau, avec ma collègue, elle acceptait les rendez-vous, mais n'y venait pas.*

*Je lui signifie qu'elle est tout à fait en droit de refuser le rendez-vous et j'ajoute qu'il n'est pas impossible que l'ensemble de ses manifestations corporelles soit une forme de dépression et possiblement une forme grave de dépression. J'explique également qu'elle est en fin de grossesse, qu'il nous reste peu de temps pour préparer l'arrivée de son enfant, que si mon diagnostic est le bon, son état peut être difficile à vivre pour l'enfant après la naissance ou, peut-être même, déjà maintenant. La patiente maintient son refus, je lui laisse les coordonnées du service pour qu'elle puisse me recontacter.*

*Le lendemain de sa sortie d'hospitalisation (pour vomissements et fatigue), la patiente appelle dans le service. Il s'agit d'un jour où je ne travaille pas dans le service et aucun rendez-vous ne lui ait proposé. Quand j'arrive deux jours plus tard, elle a de nouveau appelé et la demande semble pressante.*

*Je la rencontre donc en présence d'une collègue infirmière de périnatalité. La patiente est venue, elle semble encore épuisée. Elle se tient sur la chaise où elle s'est assise et ne répond quasiment pas aux questions qui ont pour rôle de donner la parole à la patiente de façon ouverte. Je respecte un temps son silence. Puis je lui dis qu'elle me semble en grande difficulté pour parler et je lui propose de poser des questions. Elle accepte. Elle me répond en général par des morceaux de phrases, avec un filet de voix. Le plus souvent c'est « oui » ou « non ». Assez rapidement, je lui dit : « est-ce que ce serait plus facile si je vous posais des questions où vous n'aurez qu'à répondre par oui et non ? » Elle fait oui de la tête et nous procédons ainsi. Quand elle garde le silence, il me faut comprendre qu'elle ne veut pas répondre, mais elle ne le dit jamais explicitement. Elle est hypomimique, aucune émotion ne circule sur son visage.*

*Pendant les semaines qui suivent, je la fais hospitaliser en psychiatrie adulte dans l'hôpital où je travaille. Je la vois régulièrement. L'ensemble de la relation continue à se dérouler comme pendant la précédente consultation. Les psychiatres adultes hésitent entre un état mélancoliforme et une psychose plus complexe. Lors d'une réunion avec d'autres partenaires connaissant la patiente, plusieurs éléments anciens de méfiance et un sentiment facile de persécution se dégagent.*

*Je ne détaille ici que les éléments biographiques nécessaires pour la suite. Suite à une première IVG, la patiente avait été mise à la porte de chez elle, à dix huit ans, par son père qui ne supportait pas l'idée. Elle vivait depuis quatre ans en foyer, allait régulièrement chez sa sœur y rencontrait sa mère.*

*A quelques semaines de l'accouchement, la patiente obtient un logement social, demande déjà ancienne à ce moment-là. Après quatre années en foyer ou chez sa sœur, elle va enfin pouvoir emménager chez elle. Je dois alors signifier à la patiente que sa situation est très inquiétante et fort peu compatible avec le fait de rentrer seule, chez elle, après l'accouchement. Avant d'obtenir le logement social autonome, la patiente acceptait à contrecœur l'idée d'un foyer mère-enfant. Maintenant, elle en refuse l'idée absolument.*

*Je lui explique alors que son refus peut être à l'origine d'un placement de l'enfant si sa situation demeure aussi inquiétante et que l'enfant manifeste des signes de souffrance précoce. Je lui exprime l'importance de pouvoir envisager avec elle toutes les possibilités : hospitalisation mère-enfant en psychiatrie (service spécialisé au Centre Hospitalo-Universitaire Régional tout proche), foyer mère-*

*enfant, suivi pédopsychiatrique, suivi psychiatrique pour elle. De façon nette, même si ce sont plutôt des hochements de tête ou des phrases monosyllabiques, elle s'obstine à refuser. Pourtant la première fois que j'évoque le risque de placement, dans le cas où elle refuserait toutes les aides, elle accuse manifestement le coup, tout en restant silencieuse, pour l'essentiel.*

*Finalemment, la patiente reprend contact avec ses parents qui habitent à une centaine de kilomètre. Elle leur demande de pouvoir l'accueillir en post-partum. Elle nous propose cette solution que nous pouvons accepter après avoir rencontré la famille et demandé aux services sociaux locaux de commencer à le faire également. Les circonstances du retour de la patiente chez ses parents sont loin d'être simples. Elle revient en fin de grossesse, sans conjoint ou presque, sans savoir si le conjoint reconnaitra l'enfant... Les convictions paternelles sur le plan religieux n'ont pas changé. Je tente d'aborder ce point avec la patiente qui m'explique sans détails : « Je sais que ça va bien se passer ».*

*L'accouchement se passe bien, la petite Inès va bien. Elle a cependant un latérocolis. Cela l'empêche de tourner la tête facilement sur la gauche. Pendant les premières semaines tout semble bien se passer. La famille donne des informations rassurantes, tout comme la PMI qui va au domicile. Lors de nos entretiens, la mère d'Inès reste très silencieuse, incapable d'initiative relationnelle. A partir de la naissance, elle remange facilement, elle reprend du poids. C'est rapidement visible. D'autant plus que cela s'accompagne d'un retour des capacités à prendre soin d'elle (coiffure, habillage, maquillage) « Sauf pendant ma grossesse, ça a toujours beaucoup compté pour moi. » Voici enfin, une phrase qui répond au changement que je viens de pointer. Par contraste, je réalise à quel point elle devait être en difficulté en prénatal.*

*Inès semble aller plutôt bien. Elle commence les sourires réponses autour de quatre ou cinq semaines. Elle n'est donc pas en retard. Elle est attentive, interagit, suit bien du regard ce qui se passe. Elle a un peu plus de mal à regarder sur sa droite, mais peut faire l'effort, si elle est intéressée par un objet placé devant son regard et en mouvement dans son champ visuel. La mère d'Inès refuse d'aller consulter à proximité de chez ses parents, tant en pédopsychiatrie, qu'en psychiatrie. « Je ne vois pas pourquoi. Je vais bien, je n'ai pas besoin. Inès va bien ». Elle accepte de continuer à faire les déplacements pour venir me voir mais refuse d'entamer quoi que ce soit d'autre.*

*A partir de deux mois et demie, la situation se dégrade. Je suis appelé par la famille qui veut me voir. La patiente refuse au moment où je lui demande ce qu'elle en pense. Je propose à la famille de se rapprocher de la PMI. La PMI m'appelle dans les jours qui suivent. Tout porte à croire qu'il y a un désinvestissement de la mère dans la relation avec Inès. Sa préoccupation principale devient l'emménagement de son appartement dans l'agglomération proche de notre hôpital. Elle ne fait plus d'effort la nuit, elle ne veut plus « être tout le temps en train de laver des biberons », selon les propos de la mère d'Inès lors d'une consultation. Elle veut pouvoir s'absenter et revenir quand elle veut, la grand-mère assurant les soins pour Inès pendant ce temps-là. Les grands-parents expliquent également à la PMI que « personne ne parlerait à cet enfant si eux ne le faisaient pas » (d'après les propos que la PMI me rapporte).*

*Le rendez-vous était d'ores et déjà fixé à la semaine suivante. Inès et sa mère viennent me voir. Inès est portée par sa mère dans un cosy. En début de consultation, elle pose le cosy sur sa droite et je suis marqué par la passivité d'Inès. Elle reste dans son cosy, immobile, silencieuse. Elle est manifestement intéressée par nos tentatives d'interaction avec elle, mais ne cherche pas du tout à regarder vers sa mère. Il faut dire que sa mère se trouve du côté où il lui est difficile de tourner la tête. Est-ce qu'une mère normalement préoccupée aurait incorporé intuitivement le besoin de sa fille de pouvoir la voir facilement ? Le bureau et les personnes sont encore peu connues pour Inès.*

*J'explique que j'ai reçu un appel de la PMI, je mentionne que des inquiétudes apparaissent qui n'étaient pas là. La patiente reste silencieuse, comme elle sait le faire. J'essaye d'engager davantage la conversation mais c'est impossible. Le mutisme est total. Ceci est nouveau également. Elle ne précise pas qu'elle ne veut pas en parler.*

*Devant le silence de sa mère, je me laisse attirer par Inès et l'intérêt relationnel qu'elle manifeste. Progressivement, avec l'accord de sa mère, l'infirmière place Inès sur le tapis. La mère d'Inès s'installe également au sol, avec sa fille. Malheureusement, elle se retrouve à nouveau sur sa gauche. Je prends du plaisir à interagir avec Inès. Puis progressivement, l'infirmière se met à utiliser un objet pour demander à Inès de tourner la tête, en s'appuyant sur sa poursuite visuelle. Au début, son regard lâche sur la ligne médiane. Relativement rapidement, Inès parvient à suivre visuellement l'objet, de plus en plus loin sur la gauche (là où s'est difficile pour elle musculairement). Elle se retrouve donc à regarder vers la gauche, vers sa mère, aucune interaction ne se fait entre elles. Ni Inès, ni sa mère, ne semblent chercher à interagir ensemble. La mère d'Inès reste silencieuse, passive, hypo-mimique. Elle semble également particulièrement perdue.*

*Inès finit par manifester de la fatigue, ce qui est classique à cet âge quand les enfants se retrouvent au tapis un peu longuement. Je propose à sa mère de la reprendre pour la réconforter en expliquant que ça a peut-être été un peu long pour elle, donc fatiguant. La mère d'Inès met sa fille en berceau dans un portage plutôt contenant. Le dos d'Inès est appuyé sur le bras gauche de Mme. Elle peut donc, cette fois, facilement, en regardant sur la droite, voir le visage de sa mère. Mais à ce moment-là, Inès regarde dans le vide, elle tourne sa tête sur la gauche (ce qui lui demande un effort important). A son tour, elle semble perdue, inexpressive. Elle se tait, n'interagit plus. Elle n'explore pas non plus activement, visuellement, une partie de mon bureau, son regard est perdu. C'est peut-être pour cela que la mère d'Inès, en début de consultation, avait précisément mis le cosy à l'endroit où Inès ne la regarderait pas spontanément. Tout se passe comme si la fille et la mère avaient incorporé de ne pas prendre le risque de se regarder. Inès évite cela activement (contre son latérocolis), sa mère a peut-être pris l'habitude de ne pas le favoriser. Peut-être a-t-elle peur de se sentir rejetée et évincée.*

*Dans les semaines qui suivent, la PMI, la famille et la mère d'Inès peuvent travailler dans un sens conjoint. Cela aboutit à la désignation des grands-parents comme tiers digne de confiance. Nous ne savons pas comment cela a pu être vécu par la mère d'Inès. Nous ne l'avons pas revu. La mesure était probablement inévitable mais n'a pas manqué, probablement de rajouter de la complexité dans les relations entre la mère d'Inès et ses propres parents.*

Inès nous montre entre deux mois et demie et trois mois qu'elle est déjà capable d'organiser son regard. Elle le fait pour s'intéresser aux adultes qui animent la consultation, mais également pour éviter de croiser le regard de sa mère. L'évitement du visage maternel est d'autant plus actif qu'il se produit contre son latérocolis, encore bien présent.

Inès trouve probablement dans son environnement (notamment auprès de ses grands-parents) ce qui lui est nécessaire pour se développer convenablement. En revanche, elle a déjà appris à se détourner du visage de sa mère qui doit la perdre ou la confronter à des affects trop difficiles. Ceci souligne combien l'enfant, dès cet âge, organise cette quête de la relation et son exploration du monde. Certes, sa soif de rencontrer des visages, des regards, des sourires semble inextinguible à cet âge. Mais il est évident aussi, qu'elle est régulée et organisée. L'enfant sait déjà où, et auprès de qui, puiser pour répondre à sa soif. Il sait également ce qu'il doit éviter afin de ne pas être confronté à des expériences relationnelles qui ont probablement pu être source de désorganisation.

#### – 5.2.3 : De quelques bébés qui restent trop longtemps en néonatalogie.

*Il arrive que certains bébés restent plusieurs mois dans le service de néonatalogie. C'est le cas des bébés nés prématurément. Mais il ne s'agit pas de ces situations. Il s'agit de bébés nés à terme qui arrivent en général dans des situations où il y a une décision de placement qui a été prise. Or si cet enfant demande des soins, comme c'est quelques fois le cas (problème respiratoire, alimentaire, ou autre), il devient alors très difficile de trouver une famille d'accueil ou une institution qui puisse être en mesure de l'accueillir.*

*Normalement, la limite de ce service se situe autour de deux mois. Ce qui fait dire aux pédiatres qu'un enfant est autonome quand il tète au sein sans aide supplémentaire et respire par ses propres moyens. Les enfants dont je suis en train de parler finissent par dépasser cette limite d'âge, parfois même de beaucoup. En l'absence de lieu où ils puissent être accueillis et devant l'importance pour le développement des repères trouvés par l'enfant, le service de néonatalogie choisit toujours de continuer à s'occuper de l'enfant (c'est-à-dire de ne pas le transférer en pédiatrie).*

*Le plus souvent l'enfant parvient à générer une identification maternelle de l'équipe à son égard, et très fréquemment il parvient à trouver chez une professionnelle<sup>89</sup> ou l'autre un investissement exceptionnel. Quand cela dure longtemps, il n'est pas rare d'entendre dire au moment où une solution a enfin été trouvée : « J'aurais quand même été contente de le voir tenir assis » ou « C'est dommage, il*

---

<sup>89</sup> Ce service ne comporte en effet que des femmes parmi les professionnels, à l'exception d'un pédiatre.

*était sur le point de faire ses premiers pas, ça aurait été tellement chouette de le voir faire ses premiers pas ». Phrase folle tant il est évident que la place de l'enfant de cet âge n'est pas de rester à l'hôpital. Phrase folle tant il est évident également que pour le service, ces enfants dont l'âge n'est plus réellement compatible avec l'organisation des soins, représente une charge de travail source de désorganisation. Phrase folle qui est le reflet d'une folie rassurante, l'enfant a réussi à trouver dans le service un support maternant et les professionnelles n'ont pas pu y échapper totalement.*

*Auprès de ces enfants, le service de néonatalogie décrit bien l'existence de l'appétence relationnelle très forte. L'enfant peut réclamer énormément. Il peut continuer à demander alors qu'il a affaire à des équipes qui changent plusieurs fois par jour. Dans ces situations, il arrive également que l'équipe s'inquiète au bout d'un moment, parce que l'enfant ne les sollicite plus réellement. Il montre toujours de la satisfaction quand un membre de l'équipe se présente, vient interagir. Mais, l'enfant peut finir par ne plus demander, ne plus réclamer, ne plus pleurer. Par bonheur, nous n'avons jamais assisté à une situation extrême où l'enfant en serait venu à ne plus manifester de plaisir quand les professionnelles venaient s'occuper de lui. Mais, cela fait toujours redouter que l'appétence relationnelle ne vienne s'épuiser et venir se tarir.*

*Il semble donc y avoir chez tout adulte qui s'occupe d'un enfant, même un adulte qui s'en occupe de façon intermittente, une évaluation constante de l'appétit de relation de l'enfant. Quand cet appétit n'est pas présent ou quand il se tarit, l'enfant devient alors immédiatement inquiétant et difficile à cerner pour l'adulte qui s'en occupe.*

Si donc l'appétence relationnelle est d'une certaine façon quasi-universelle<sup>90</sup> ; le maintien de l'initiative relationnelle et de la fonction d'appel<sup>91</sup> dépend des réactions de l'environnement. Ce maintien ne peut être attribué principalement à un soubassement biologique ou neurologique.

Malgré tous les efforts de l'équipe de néonatalogie, fortement consciente des enjeux psychiques et relationnels, un bébé qui demeure longtemps dans le service fait l'épreuve d'appeler, de temps en temps, sans avoir de réponse aux appels qu'il émet. Il y a des moments où aucun membre de l'équipe ne trouve de disponibilité.

Ces bébés-là semblent être confrontés, de manière précoce à une mise en question de leurs capacités appelantes. Seront-ils en mesure par leurs appels de générer dans l'environnement, une réponse adaptée ? Y a-t-il, au bout d'un moment, un renoncement à

---

<sup>90</sup> Même dans les pouponnières de Spitz le taux d'absence de l'acquisition du sourire réponse est très faible.

<sup>91</sup> Le sourire réponse a en effet au moins deux fonctions sur le plan relationnel. Ce sourire manifeste le plaisir du bébé à entrer en relation. Il permet également progressivement d'attirer les adultes vers le bébé alors qu'ils passaient devant lui sans se montrer trop attentif à ce qui se passe chez l'enfant. En repérant le pouvoir de ce sourire, le bébé apprend très rapidement à s'en « servir » ; et tant mieux.

essayer d'appeler, préférant ne plus le faire, plutôt que de risquer de ressentir la douleur à laquelle ils sont confrontés quand le non-réponse se trouve au rendez-vous ? Golse (2013) souligne, en s'appuyant sur les travaux de Bion, qu'il faut tout un temps au bébé pour ne pas vivre l'absence comme une hostilité de l'objet d'amour, présent mais hostile. La véritable absence, non hostile, mais parce que l'objet d'amour n'a pas que le bébé à s'occuper, demande un temps important pour pouvoir être élaborée. Or, pour ces bébés de néonatalogie, cette élaboration est-elle possible si les expériences de non réponse, « vécues comme hostiles » viennent trop souvent confronter à la détresse ?

#### – 5.2.4 : Les appuis parentaux de Nicolas.

*Il s'agit d'une famille pour laquelle la première rencontre se produit en maternité. Nicolas vient de naître, il va bien, l'accouchement s'est bien passé. Il est le premier enfant de ses parents. Ces derniers m'expliquent qu'ils n'ont pas eu un parcours entièrement simple. La mère de Nicolas dit : « J'ai fait un burn out juste en début de grossesse, ça n'allait plus du tout. J'ai été arrêtée pendant deux mois, je suis allée chez mes parents dans le sud de la France. » Le père prend la parole à ce moment-là : « En plus de mon côté, ça ne va pas très bien puisque j'ai fait aussi un burn-out il y a moins d'un an. L'un comme l'autre nous n'aimons pas notre travail. Et puis, il faut ajouter que notre vie de couple est passée par des turbulences importantes depuis que nous nous sommes mariés, il y a deux ans. » C'était le premier entretien, en maternité il faut faire bref (fatigue parentale, besoin de pouvoir se centrer sur l'enfant...). Je propose assez rapidement que nous puissions nous revoir en consultation et que je puisse repasser avant le retour au domicile pour faire le point.*

*La mère reprend la parole à ce moment-là et explique qu'ils sont arrivés dans l'agglomération depuis peu de temps, qu'ils ont peu d'amis ici, que leurs familles sont éloignées. Elle exprime qu'elle a peur avec l'arrivée de Nicolas. « Mon indépendance c'est vital vous savez, je ne sais pas m'en passer. C'est en partie pour ça que c'est parfois difficile avec mon mari. Je ne sais pas comment je vais faire. Ma mère, elle a eu plein d'enfants, elle donnait tout, tout le temps, ça lui plaisait et c'est comme cela qu'elle se sentait bien. Moi, je ne suis pas comme cela, je suis égoïste. Ça ne me plaît pas de me donner. Je veux rester libre. Il est né hier et déjà, je n'ai pas eu une minute à moi. Pourtant mon mari m'a aidé. Comment je vais faire ? Vous savez, j'ai des problèmes avec mon poids, j'ai eu une tendance à l'anorexie quand j'étais plus jeune. Déjà cet enfant, il m'a rendu difforme, je ne peux plus mettre une fringue correcte, si en plus, il m'empêche de faire ce que je veux, je ne sais pas comment je vais faire. ». Assez rapidement, j'apprends que la famille doit déménager dans les semaines qui suivent. Ils auraient dû le faire en fin de grossesse, mais c'était le confinement. La naissance se produit juste en fin de confinement et dans les deux semaines, il faudra avoir fait le déménagement.*

*Les difficultés semblent s'accumuler, la façon qu'a cette mère de parler de Nicolas qui a transformé son corps n'est pas banale. Deux jours plus tard, je passe dans la chambre, comme convenu. J'arrive et je constate que la mère de Nicolas est en pleine crise d'angoisse. Nicolas dort dans son berceau qui est du côté du père. La patiente tourne le dos à son mari qui tente d'entrer en relation avec sa femme. Elle donne l'impression de mettre son mari le plus possible sur la touche. Au moment où j'arrive, il me dit : « Vous tombez bien, elle ne va pas bien du tout. Moi, je n'arrive pas à l'aider, dans ces cas-là, je n'y arrive jamais. Je l'agace plus qu'autre chose ». J'apprends donc que la mère de Nicolas est sujette à faire des crises d'angoisse relativement régulières. Les fragilités sont de plus en plus manifestes.*

*Je passe un temps à échanger avec la patiente qui m'écoute, puis parvient progressivement à prendre la parole sur ce qu'elle ressent physiquement dans ce moment. Quand la crise d'angoisse s'achève et que la patiente s'ouvre à nouveau un peu plus, se tourne vers son mari et son enfant, je formule ce que j'ai ressenti. « Je trouve que vous étiez très isolée pendant cette crise d'angoisse et qu'il y avait un repli volontaire de votre part. Est-ce que j'ai raison ? » « Oui, c'est bien ça, je ne supportais plus l'idée que cet enfant allait être là tout le temps, il me faut de l'espace, c'est insupportable. ».*

*Normalement, il est prévu que la sortie se fasse le jour même. Je conseille de ne pas sortir trop rapidement, sentant qu'ils ne sont pas prêts. Nicolas continue à aller bien, mais... Il n'y aura pas de possibilité de rester plus longtemps. Le service des suites de couches est pesant pour la mère de Nicolas qui veut retrouver ses habitudes, son domicile, sa vie d'avant. Je dois les revoir dans trois semaines, je souligne la possibilité d'appeler avant si nécessaire pour qu'une consultation puisse être placée plus tôt.*

*La mère de Nicolas appelle et nous nous voyons dix jours après la sortie de maternité. Elle vient alors seule, contrairement à ce que j'avais proposé. Elle s'explique : « Ce que je viens dire, c'est plus facile sans lui. Être mère, ça me saoule. Nicolas de toutes les façons, il pleure tout le temps, quand je m'occupe de lui ou quand je ne m'en occupe pas. La nuit je peux pas dormir plus de trois heures d'affilée, ça n'arrête jamais. » L'ensemble de la consultation est sur ce registre. La mère de Nicolas explique qu'elle n'éprouve aucun plaisir à s'occuper de son fils, à être avec lui, à le voir changer. Elle ne vit tout cela que comme un ensemble de contraintes et de difficultés. Elle a fait en sorte que ses parents puissent venir chez elle. Elle ne se sentait pas capable d'affronter tout cela sans sa mère. Son père les aidera pour le déménagement. C'est ainsi qu'elle présente les choses. « Et ma mère, elle prend Nicolas, elle aime ça, elle peut le bercer sans s'agacer quand il pleure. Mais moi, je ne suis pas comme ça, c'est impossible pour moi. Elle lui parle, elle est attendrie, elle le trouve mignon. Mais non ! Il n'est pas mignon, c'est pas vrai. En plus j'ai une crevasse au sein droit gros comme un petit doigt. La sage-femme conseillère en lactation dit qu'elle n'en a que rarement vue des grosses comme cela. Ça fait un mal de chien quand il tète. Mais je ne veux pas arrêter cet allaitement, il paraît que c'est ce qui est le mieux pour les enfants ».*

*Je mets en mot ce que la patiente ressent, je précise que si cet état n'évolue pas, nous serons assez rapidement dans un cadre diagnostique qui correspond à celui de la dépression du post-partum.*

*J'évoque la possibilité de l'hôpital de Jour pour soutenir Mme, Nicolas et étayer la relation entre elle et Nicolas. Je tente enfin de rapprocher le rendez-vous suivant. Je cherche à la revoir un peu plus tôt que dans dix jours, ce qui était initialement prévu. Ce ne sera pas possible, ils seront en plein déménagement.*

*Dix jours plus tard, je revois, Nicolas, sa mère et son père. Mme va un peu mieux. Elle n'éprouve que très peu de plaisir à s'occuper de Nicolas, mais elle trouve que c'est quand même un peu moins compliqué. Les premiers sourires de Nicolas sont déjà là, il a un tout petit peu plus de trois semaines. Le couple en revanche ne cesse de se faire des reproches mutuels. Monsieur est sur le point de reprendre le travail. La patiente a toujours une crevasse importante et n'associe les tétées qu'à la douleur engendrée. Je continue à parler de l'hôpital de Jour, le couple trouve que c'est une bonne idée. Je questionne la poursuite de l'allaitement, mais, pourrions-nous dire, elle n'en « démord pas ».*

*Au fur et à mesure des consultations, l'alliance avec cette famille va se dégrader. « Je ne vois pas pourquoi recevoir des soins pourrait changer quelque chose à l'arrivée de Nicolas. Être jeune maman c'est surtout pénible et fatigant. Vous n'y changerez rien. » Je souligne que cette impression n'est pas une fatalité. Elle reprend. « Quand il se met à pleurer avec moi, il ne s'arrête plus. Avec son père, en général il se calme beaucoup plus rapidement. » Malheureusement, ses propos sont confirmés par ce que j'observe en consultation.*

*Une intervention va permettre à cette famille de voir changer l'évolution des choses, au moins superficiellement. La sage-femme qui s'occupe de la rééducation périnéale parle à Mme de la kinésiologie. Pour les bébés, il s'agit de leur poser des questions et de ressentir si leur réponse est plutôt positive ou négative, éventuellement en croisant les doigts de l'enfant pour mieux voir si son tonus est au refus ou à l'acceptation<sup>92</sup>. La famille décrit que depuis, ils se posent bien plus de questions concernant Nicolas. Ils ne se demandent plus seulement s'il a faim, froid ou la couche sale. Ils constatent également que depuis qu'ils font ça, ils lui parlent bien plus, ils lui présentent l'ensemble des événements qui vont se produire ou qui se produisent. La différence est visible. Cette découverte se produit pour la famille au moment où Nicolas a autour de trois mois et demie. Il est indéniable que le registre n'est plus autant à la plainte, que Mme semble davantage préoccupée par son enfant et que Nicolas pleure moins pendant les deux séances qui suivent.*

*Je reste inquiet pour Nicolas, je sais que la kinésiologie a changé quelque-chose, mais que cela reste une prothèse de préoccupation maternelle qui est arrivée un peu tardivement<sup>93</sup>. Nicolas a continué à se développer normalement. A trois mois et demie, il sourit, il tient sa tête, il commence à saisir, il s'intéresse aux objets, il n'est pas trop tonique, ses interactions sont plutôt satisfaisantes, il peut être au tapis, il commence à avoir des rythmes de sommeil et alimentaires qui sont en rapport avec son âge et*

---

<sup>92</sup> La kinésiologie est probablement quelque chose de bien plus complexe, mais c'est ainsi que les parents m'ont présenté cet outil et c'est bien cela qui compte effectivement, dans cette description.

<sup>93</sup> Même si cette prothèse a indéniablement eu pour effet de permettre à la famille de développer une préoccupation primaire tardive et de jouer quelque chose d'une fonction alpha en commentant et formulant tout ce qui se passe ou va se produire.

*repérables pour les parents. Je voudrais poursuivre le suivi, mais la famille exprime que désormais tout va bien et qu'ils n'ont plus besoin de venir me voir. J'essaye d'argumenter que le début a été compliqué et qu'il faudrait voir comment la suite se passe, qu'on peut espacer les consultations, si besoin. Mais la famille souhaite arrêter le suivi et je ne les reverrai pas.*

En observant l'évolution de Nicolas, chacun peut se demander comment il fait et sur quoi il peut s'appuyer ? Tout semblait avoir pris une tournure péjorative. Les antécédents de ses parents, le parcours psychique de grossesse qui semble ne pas avoir commencé au moment de la naissance, la préoccupation primaire qui ne peut donc pas se mettre en place, le déménagement et donc les changements de repères et l'attention des parents qui ne peut pas lui être dédiée autant qu'il faudrait, l'absence de plaisir pris par sa mère en s'occupant de lui... Toutes ces difficultés semblent confirmées par ce qui émerge progressivement, Nicolas ne trouve pas en sa mère l'appui nécessaire pour sortir de ses pleurs. Il le trouve auprès de son père, mais ce dernier reprends le travail peu après le déménagement.

En parallèle de tout cela, Nicolas se développe de façon plutôt harmonieuse. Il faudrait pouvoir observer ce que cela deviendra, mais nous n'en aurons pas la possibilité. Cette situation, parmi d'autres, nous pousse à penser que s'il y a des conditions d'environnement pour qu'un enfant se développe, il y a également des vulnérabilités différentes. Nous pourrions dire positivement qu'il y a des enfants qui ont des tendances au développement qui ne sont pas facilement entravées. Ils trouvent aisément l'appui suffisant dans leur environnement. Le sourire réponse, comme les fonctions instinctuelles et l'ensemble du développement, sont sous la dépendance de la relation, mais pas seulement. Il y a également des tendances congénitales au développement qui sont plus ou moins fragiles d'un enfant à l'autre.

Par ailleurs, il reste évident que des inquiétudes, qui ne seront pas dissipées en raison de la durée du suivi, subsistent. Cette mère semble avoir besoin que l'allaitement fasse mal, elle semble dans une admiration de sa mère et dans une incapacité de se voir à la hauteur. Elle dit son manque d'intérêt pour Nicolas, mais quand nous regardons les interactions, elles ne sont pas tout à fait semblables à ce que cette mère en dit. Mais de ce fait, pourquoi décrire un tel dégoût et un tel manque d'intérêt ? Toutes ces choses auraient pu, dû, être abordées progressivement, en fonction de l'évolution de Nicolas. Mais ceci ne fut jamais possible. Même si son développement était pour l'instant sans particularité, nous sommes en droit de nous demander ce que ces mouvements psychiques du début laisseront comme trace interactive entre Nicolas, sa mère et son père. Quel contrat relationnel étaient-ils en train de passer sous nos yeux sans que nous puissions y intervenir davantage ?

– 5.2.5 : Mona reste marquée par les premiers mois.

*Mona est une petite fille de sept ans que je rencontre pour la première fois à cause de ses difficultés d'alimentation. Elle a toujours eu ces difficultés depuis la naissance. Il s'agit d'une petite fille très souriante avec deux fossettes. Sa façon d'être et sa beauté marquent l'ensemble du service, quand elle vient me voir. Quelque-chose semble rayonner d'elle. Certains collègues ont même pu dire : « on aurait envie de la suivre celle-là ». Elle a donc quelque chose d'indéniablement attirant.*

*Il s'agit d'une enfant qui mange suffisamment en quantité et en variété mais qui ne peut quasiment pas manger de morceaux (à sept ans) et avale le contenu nécessaire de façon particulièrement lente. Cette lenteur a des conséquences sur la vie de la famille et est particulièrement pesante.*

*Quand Mona est née, à terme, après une grossesse normale, elle avait une laryngomalacie<sup>94</sup> importante. Elle avait une forme grave, ce qui était la source d'une insuffisance respiratoire. Elle a passé les trois premiers mois de sa vie en réanimation, elle a été opérée à plusieurs reprises. Il y a eu des complications post-opératoires et deux moments où les parents ont pu craindre pour sa survie. Les pédiatres avaient alors exprimé clairement qu'ils n'étaient pas en mesure de se prononcer sur les possibilités d'évolution immédiate et les chances de « passer le cap ».*

*Mona est la fille unique du couple. Le père de Mona a déjà eu deux enfants d'un précédent mariage. Ils sont grands et n'habitent plus chez lui. Monsieur est retraité quand je rencontre Mona pour la première fois. La mère de Mona est professeur en faculté.*

*À sept ans, dès la première consultation, une chose est particulièrement marquante. Mona aime jouer seule. Elle est fille unique et il faut le prendre en compte. Mais elle aime passer de longs moments à inventer des histoires avec des personnages. Son imaginaire est profus. Les parents confirment cette impression dont je ne doutais pas tellement car il est très rare qu'un enfant expose si naturellement et si rapidement ses jeux imaginaires, dès le début d'un suivi.*

*D'autres aspects de la trajectoire de Mona sont insolites. Elle parvient tout juste à suivre dans sa classe de CE1. Elle manque souvent de concentration. « D'après la maîtresse, il faut la stimuler très souvent, sans cela elle resterait dans la lune pour le reste de la journée. » Sa facilité à jouer aux jeux imaginaires se retrouve en classe. Non seulement, elle s'y plonge avec aisance, dès le début du suivi, en ma présence, alors qu'elle ne me connaît pas. Mais de plus, elle s'y plonge également en cours alors que ce n'est pas le bon moment. Cela semble donc plus fort qu'elle, comme un besoin impérieux.*

*Les résultats de Mona sont tout juste moyens alors qu'elle se trouve dans un environnement particulièrement favorisant. Elle a des difficultés plus grandes pour progresser en mathématiques. Elle est aidée pour ses devoirs, pendant des temps importants, par son père et plus encore par sa mère pour qui la réussite scolaire est très importante. Malgré cela, l'écart semble se creuser progressivement.*

---

<sup>94</sup> Cela signifie que son larynx était trop mou, pour autant que j'en comprenne quelque-chose.

*« Elle a très souvent mal à la tête, mais pas le week-end et pendant les vacances. Elle aime l'école, elle refuse jamais de s'y rendre, elle y a des amies qu'elle aime beaucoup et certaines depuis les premières classes de maternelle. »*

*Devant cet ensemble de difficultés, je propose que Mona puisse être vue par une orthophoniste spécialisée sur les difficultés mathématiques et par une psychomotricienne afin de réaliser un profil sensoriel de Dunn.*

*Au moment où le suivi s'arrête, l'orthophoniste est en cours de travail et cela semble aider Mona. Le profil sensoriel de Dunn a été réalisé et a montré que Mona avait une sensibilité importante sur le plan auditif et était particulièrement peu capable de filtrer les sons<sup>95</sup>. La psychomotricienne a proposé que Mona puisse porter un casque dès qu'elle se sentait en difficulté pour être attentive au sein de la classe, et toujours quand elle allait à la cantine.*

*J'étais initialement très sceptique. J'avais peur que cela renforce sa tendance à s'isoler dans l'imaginaire. Pourtant le père me raconte : « Très rapidement, elle s'est mise à l'utiliser et, probablement de façon juste puisqu'elle a plus de temps où elle est concentrée sur ce qui se passe en classe. La maîtresse qui était contre, trouve que ça aide bien Mona et se sent moins souvent contrainte de relancer son attention. En plus, elle se plaint moins d'avoir mal à la tête. Et puis le soir, il est plus facile de faire les devoirs. Je n'ai plus l'impression de contraindre ma fille à un moment où il n'y a manifestement plus rien à en tirer. » Tout cela paraît miraculeux. Mais ce constat s'est maintenu dans le temps. La question alimentaire n'a, quant à elle, pas été changée par l'introduction du casque acoustique.*

Il est difficile de ne pas mettre en parallèle ce début de vie chaotique et ses difficultés à l'âge de sept ans. Les difficultés alimentaires sont peu abordées dans ma description clinique parce qu'il s'agit d'un élément qui demanderait beaucoup plus de développement. Elle n'a pas cessé, depuis sa naissance, d'avoir des soins, d'abord invasif, puis des groupes concernant l'oralité, du travail individuel avec une orthophoniste. Elle a ensuite passé du temps avec une première équipe de pédopsychiatrie avant d'arriver dans notre service.

Il ne paraît pas opportun de reprendre tout cela. Il semble en revanche qu'un aspect peut être pointé : les symptômes qu'elle présente permettent à Mona de passer un temps considérable, avec un de ses parents ou ses deux parents. Ces derniers cherchent alors à l'aider sur le plan d'une fonction instinctuelle de base. Il y a donc très probablement une composante de cet ordre : passer un temps quotidien important avec l'un de ses deux parents, le plus souvent son père car il est retraité. Il n'est pas certain que ce soit pertinent de le formuler en terme de « bénéfice secondaire ». Cette expression fait toujours entendre que le patient « abuse » ou « en profite ». Dans la situation de Mona, à cause l'hospitalisation très précoces, il est possible de le

---

<sup>95</sup> Les autres modalités sensorielles ont également des spécificités que je ne relève pas ici.

formuler en terme de carence. Elle chercherait à obtenir durablement une préoccupation dont elle a manqué plus jeune et qui lui fait défaut encore aujourd'hui.

Serait-il possible ici de réfléchir ce qui apparaît dans le profil sensoriel de Dunn ? Ce qu'il a pu montrer nous orienterait vers des conséquences très profondes qui concerneraient l'organisation sensorielle et de la comodalisation. Mona serait en difficulté permanente pour établir une image du monde suffisamment cohésive, cohérente et proche de celle des autres. Elle ne parviendrait pas à filtrer sur le plan sonore ce qui se produit autour d'elle, ce que nous faisons tous relativement spontanément quand nous avons des besoin d'attention pour une tâche donnée.

Une partie des difficultés de Mona était le reflet de tout cela. Elle avait du mal à se concentrer disait la maîtresse. Mais en fait, il est possible également de proposer qu'elle faisait des efforts permanents et importants pour cohérer son monde et le rendre compatible avec le monde commun. De ce fait elle avait l'attention qui lâchait comme nous pouvons l'éprouver quand nous sommes dans un pays étranger. Nous connaissons la langue, nous parvenons à écouter et à échanger. Mais si cela dure, au bout d'un moment, notre corps s'y refuse. Nous avons beau faire effort, nous ne parvenons plus à comprendre, décrypter, saisir ce qui se dit. Nos forces ne sont pas limitées, elles sont peut-être même décuplées par les efforts que nous faisons, mais elles sont consommées bien plus rapidement que d'habitude.

Mona avait trouvé dans les jeux imaginaires, un refuge : plus besoin de composer le monde de la même manière, repos sur le plan sensoriel. Elle s'y adonnait de façon solitaire. Pourtant... « Quand elle est avec ses amies, elle se laisse conduire par leurs imaginaires, mais ne propose pas le sien », disait le père.

Il serait également pertinent de s'interroger, en terme de défense, sur la rapidité avec laquelle Mona m'a montré ses jeux imaginaires. Compte-tenu de son parcours et puisque la consultation se passait à l'hôpital, il n'est pas interdit de penser que Mona éprouvait le besoin de se plonger dans des jeux sécurisant pour elle ; l'hôpital ayant si souvent été synonyme d'angoisse et d'inquiétude pour elle et ses parents.

Il serait alors possible de proposer que les jeux imaginaires correspondent à une modalité défensive où Mona parvient, en même temps, à se couper du monde commun et à s'épargner les efforts importants qui lui sont nécessaires pour mettre en rythme sa sensorialité comodale. Si Mona nous l'a montré si rapidement, c'est peut-être en raison de son besoin régulier de revenir à cet état de détente sensorielle, mais aussi parce que les hôpitaux rappellent à toute la famille des moments particulièrement angoissants.

Enfin, une autre partie du travail consistait à tenter de faire en sorte que les parents ne fixent pas d'objectifs trop élevés à leur fille afin de prendre en compte ses difficultés. Il est indéniable que pour cette partie du travail les résistances maternelles étaient vives. Mme était

professeur dans le supérieur et il était important que son unique fille soit performante dans le domaine scolaire. Mais nous pensons qu'une autre source de résistance à ce travail d'assouplissement des exigences parentales pourrait être nommée.

Les parents sentaient peut être que leur fille avait subi une carence de préoccupation initiale et ne pouvaient s'empêcher de tenter de guérir ce manque inaugural. Eux-mêmes avaient été interrompus ou entravés dans leur mouvement spontané de préoccupation, à l'époque. Les angoisses de mort du passé avaient peut-être également scellé un pacte relationnel tout à fait particulier entre cette enfant et ses parents.

#### – 5.2.6 : Séif ne sourit pas, Louison non plus.

*Séif, Louison et tant d'autres enfants peuvent ne pas sourire. Ici, il s'agit de situations où la mère est gravement déprimée pendant les premiers mois. L'enfant a alors un visage tellement sérieux. Il ne sourit jamais, ou si rarement. Cela vieillit presque prématurément son visage. Séif était l'enfant d'une femme qui avait eu une enfance catastrophique avec une mère alcoolique et des parents qui s'étaient séparés relativement rapidement. « Je suis restée avec ma mère, après le divorce, mon frère est allé chez mon père. » Drôle de dispositif, pourquoi, la patiente n'a jamais accepté de questionner cela. Elle décrit des souvenirs. « Probablement autour de quatre ou cinq ans, je me souviens être en train de jouer devant le canapé où ma mère est allongée ivre morte. Je m'occupe toute seule, je ne m'éloigne pas, mais je sais ma mère incapable de quoi que ce soit. ». Au moment de l'adolescence, elle avait vécu des expériences traumatisantes, dont elle refusait de parler. « Parce que je ne fréquentais pas les bonnes personnes ». On peut imaginer à l'adolescence ses difficultés et les rencontres malheureuses favorisées par son besoin de faire face à tout cela. Une fois elle évoqua une bribe de scène traumatisante. Il s'agissait d'une personne qu'elle connaissait bien qui se « piquait devant moi, mais cette fois-là ça s'est mal passé. » C'est tout ce que nous saurons.*

Pour la mère de Séif, être enceinte puis jeune maman, n'a pas été évident. Il fallait accepter la préoccupation maternelle primaire, donc voir revenir les souvenirs et les émotions du passé (transparence psychique oblige). C'était inévitablement se confronter de nouveau à ce qu'elle avait vécu avec sa mère et aux scènes traumatisantes qui nous sont restées inconnues. La dépression à l'arrivée de Séif, le premier enfant, s'installa. Séif ne sourit pas avant ses cinq ou six mois. Cet âge correspond au moment où la patiente commença à ressentir un attachement profond pour son enfant et à le trouver intéressant grâce à ses acquisitions, ses interactions... Mais Séif, nous ne l'avons pas suivi. Nous avons commencé à suivre sa mère lors de la grossesse suivante. Ce ne sont que des données d'anamnèse.

*Louison de son côté, nous l'avons suivie. Elle avait une mère profondément déprimée ayant régulièrement des idées suicidaires pendant la première année de sa vie. Lorsque nous la rencontrons, elle a déjà sept mois et elle ne sourit jamais. Sa mère n'a pas demandé d'aide parce qu'elle pensait que ça allait lui passer et parce que son mari trouvait qu'elle n'avait pas de raison de ne pas aller bien. « Il a raison d'ailleurs, j'ai tout ce qu'il faut, on ne manque de rien, on a des enfants en bonne santé... pourquoi je suis comme ça ». Plus tard : « Mon père était très dût. Il pouvait nous mettre dehors, en pleine nuit, sous la pluie, parce qu'on avait fait pipi au lit. Mes deux parents travaillaient beaucoup. Chacun avait son magasin. Celui de mon père ne fonctionnait pas, mais il ne voulait pas le fermer. Il perdait de l'argent. Ma mère devait gagner pour toute la famille. Mon père, il s'en foutait de son magasin, comme du reste. Il buvait seul, beaucoup, c'est ça qui l'intéressait, rien que ça. »*

*Louison, à sept mois, est constamment sérieuse, elle ne sourit pas. Elle est relativement passive quand on lui présente des jeux et des choses à manipuler. Mais elle s'y met progressivement. Ses acquisitions sont appropriées avec son âge. Mais ce qui domine c'est son sérieux et son peu de vitalité. Elle semble être le miroir de sa mère, plutôt que d'avoir trouvé en sa mère un miroir pour repérer ce qui se passe en elle (Cf. Winnicott, 1971, le chapitre IX).*

*L'évolution de Louison se fera progressivement dans le cadre de l'hôpital de jour. Elle semblait avancer sans de trop grandes difficultés. Pourtant, sa mère, elle, restait durablement et peut-être même profondément déprimée (d'après l'équipe qui la prenait en charge). On peut se demander si Louison était en mesure de prendre contact avec ses affects et son humeur ou si elle ne vivait pas par rapport aux émotions de sa mère.*

#### – 5.2.7 : Damien se fait oublier un temps.

*Une obstétricienne de l'hôpital m'appelle un jour en me demandant de recevoir une patiente qui n'accepte pas sa césarienne. Je la reçois à peu près six semaines après sa césarienne. Elle m'explique alors que c'est difficile pour elle. Elle sait qu'elle n'aura pas d'autre enfant. C'est son second qui vient de naître. Elle avait eu une césarienne la première fois, cela s'était donc répété pour la seconde naissance. « De toutes les façons, même si j'en refais un, quand il y a déjà eu deux césariennes, tous les accouchements suivants se font par des césariennes programmées. Et puis, avec mon mari, on est au clair, on voulait deux enfants, ça reste le cas. Je n'aurai donc plus jamais la possibilité d'accoucher normalement. Je n'arrive pas à m'en remettre. Aidez-moi à accepter. »*

*La demande est presque bizarre. Pendant tout le suivi à venir cela fera partie de ce qui caractérise la mère de Damien, elle demande que je lui fournisse des solutions extérieurement. Elle a globalement peu d'accès à ses difficultés et à ses émotions. Elle a très peu d'insight et une pensée souvent très opératoire.*

*Le premier entretien permet de prendre contact. Damien qui a six semaines semble aller bien. Sa mère ne va pas si mal. Elle voudrait accepter ce qui lui paraît inacceptable, mais elle paraît aller bien. La semaine suivante je pars pour plusieurs semaines et nous refixons un rendez-vous à mon retour. Je me dis que je ne vois pas comment aider la patiente à accepter tant qu'elle ne me donnera pas d'éléments plus personnels. Je me dis également que ce sera probablement un suivi court, où il y aura très peu de choses à faire puisque tout le monde, sur le fond, à l'air d'aller bien.*

*A mon retour de vacances, j'apprends que la patiente a été vue par une collègue. Elle avait appelé, demandant à être vue, car elle ne se sentait pas bien du tout. Son médecin généraliste venait de la mettre sous anti-dépresseur et anxiolytique. Comme elle me l'explique lors de la consultation suivante : « Une copine psychiatre m'a expliqué que ce n'est pas suffisant de prendre des médicaments, il faut aussi être suivi en psy, sinon, ce n'est pas aussi efficace. » Toujours cette formulation très extérieure, très opérationnelle.*

*Au moment où je la vois, la patiente m'explique qu'elle se sent mieux. Elle pense que ce sont les anti-dépresseurs qui l'aident. Ca fait déjà deux semaines et demie qu'elle les prend. C'est possible qu'ils commencent à faire effet. Elle demande à être vue dans le service au moins le temps où elle prendra des anti-dépresseurs. Je lui demande comment va Damien car elle est venue sans lui. Elle m'explique que Damien, pendant le temps où elle n'allait plus bien du tout, faisait ses nuits, réclamait peu à être dans ses bras et était assez facile « à gérer » (pour reprendre un de ses mots). « Par contre, depuis que je me sens un tout petit peu mieux, il se réveille de nouveau la nuit, il ne me lâche pas, il pleure dès que je le pose. »*

*Le suivi s'est engagé. Nous avons progressivement décidé de proposer à la patiente d'être vue chaque semaine par la psychologue de l'unité de périnatalité et, de temps en temps, par l'infirmière et moi pour faire le point. Le suivi a duré et il a eu pas mal de rebondissements, même si nous n'en dirons pas beaucoup plus.*

*Damien a eu de très grandes difficultés à se passer de sa mère, à ne plus se réveiller la nuit, à être sevré de l'allaitement maternel, à ne pas réclamer sans cesse le contact physique avec sa mère, quand elle était présente. Il parvenait sans difficultés excessives à aller chez l'assistante maternelle où il était accueilli. Il faisait les acquisitions en rapport avec son âge.*

*Pendant la durée du suivi, les interactions de Damien sont restées marquées par une spécificité. Tout se passait comme s'il était présent dans la relation, mais par intermittence. Un moment, il y avait du plaisir à être avec lui, l'instant d'après, il se réfugiait dans un jeu solitaire et il était difficile d'interagir avec lui. Les intermittences étaient régulières. Pendant l'ensemble du suivi, les fluctuations thymiques étaient présentes, plus ou moins prononcées. Damien devait bien sûr faire avec toute cette complexité. La qualité des interactions montrées par Damien étaient sensibles à l'état thymique de sa mère. Le père était absent du suivi et, au domicile, peu présent (il avait créé une entreprise qui réclamaient beaucoup d'investissement personnel).*

Ce qui paraît remarquable dans cette situation, c'est la capacité de Damien à se mettre de côté, pendant le moment où sa mère allait le plus mal et sa capacité ensuite à réclamer son

« dû », comme pour se récupérer, pour retrouver de l'appui, quand il sent que cela est de nouveau possible.

Cette expérience précoce est difficile à nommer. On pourrait dire qu'il a pris sur lui, mais cela semble être une formulation très adulte et qui ne convient pas à un enfant qui avait autour de deux mois. On pourrait dire qu'il s'est fait oublier, mais là encore la formulation est très active et avec un pronom réfléchi qui pose problème à cet âge. Peut-être faudrait-il proposer la formulation suivante : ne trouvant plus l'appui psychique nécessaire, ou recevant au contact de sa mère un ensemble trop complexe et désorganisant, il comptait davantage sur des capacités propres. Une fois passé ce moment certainement éprouvant, il est revenu puiser auprès de sa mère ce qu'il ne pouvait se donner sans des distorsions développementales importantes.

L'état de sa mère restant fluctuant et ayant vécu cette courte expérience de quelques semaines au début de sa vie, les interactions de Damien demeuraient complexes. Une chose semblait inaccessible à Damien : se passer de ce que nous pourrions appeler la « matérialité » de sa mère.

Nous reviendrons sur cet aspect de la situation de Damien et sur les différentes évocations cliniques que nous venons de faire. Nous le ferons au sein de la partie qui s'ouvre ici. Partie plus théorique mais où nous ferons appel aux descriptions que nous venons de proposer.

### – 5.3 : Réflexion à la croisée de ces différentes situations.

Que se produit-il pour l'enfant à partir du point de départ tel que nous avons tenté de le décrire ? Comment évolue la relation au monde et à autrui jusqu'au sourire réponse, puis jusqu'au cinq ou six mois de l'enfant ?

Spitz déjà nous permet d'être attentif à ce qui se produit du côté de l'intrication de la perception et de la découverte de l'altérité. Il parle du repérage de la gestalt-signe comme la trace d'un changement sur le plan perceptif. Le mouvement de cette gestalt-signe rend plus probable le sourire réponse en facilitant sa distinction par rapport au fond. La gestalt-signe se détache alors plus facilement de l'environnement visuel. Cela fait penser aux développements de Merleau-Ponty sur la façon dont tout objet émerge d'un fond, s'en distingue.

Trevarthen et Aitken (2003a, p.332) et Rochat (2006, p. 230/231) sont sensibles au fait que les sourires relationnels émergent avec un ensemble de processus : au même moment l'enfant commence à avoir des temps d'éveil plus importants et à explorer visuellement le monde de façon plus structurée.

Ce qui se produit n'advient pas seulement du côté de la relation. Il y a très probablement une part de maturité neurologique que nous n'aborderons pas ici et donc une part développementale qui se produit naturellement et biologiquement. Cela nous renvoie à la situation de Nicolas qui semblait avancer envers et contre tout. Mais cela nous pousse également à développer une hypothèse : le monde est moins fatigant à découvrir, il est possible au bébé de l'explorer et cela consomme moins d'énergie. Le monde représente un ensemble moins inconnu et moins déconcertant. En terme bayésien, on pourrait proposer que suffisamment d'inférences de haut niveau ont été établies. Ainsi, le monde est plus facilement interprétable et montre une plus grande inertie (une vitesse de recomposition permanente qui se ralentit).<sup>96</sup>

A partir des sourires-réponse la soif relationnelle du nourrisson (Trevarthen et Aitken 2003a) va vers tous. La préférence parentale commence à se marquer néanmoins. Le Bébé émet préférentiellement, vers ses adultes de référence, les signaux qui leur permettront de répondre à ses besoins.

Ainsi, les sourires réponses correspondraient à un changement dans la relation, mais aussi à un repérage beaucoup plus fin de l'environnement physique dans lequel l'enfant se trouve. S'il est vrai que le bébé commence à avoir un monde possédant suffisamment d'inertie, alors il faut affirmer qu'il commence à habiter le monde.

Cependant une difficulté apparaît. Dans le même temps où le monde commence à prendre des assises et une inertie, il continue pourtant à se transformer à une vitesse relativement élevée. La bébé de cet âge est encore à un moment où sa découverte du monde est balbutiante. De très nombreuses découvertes vont encore recomposer fréquemment son monde.

Ainsi donc comment parler de cette habitation du monde ? Elle commence à se préciser sans pour autant figer le monde de l'enfant qui continue à évoluer de façon rapide. Cet appui sur un monde qui demeure mouvant et en maturation permet une première grande transformation de la relation à l'autre. Désormais, il est possible de lui répondre, de manifester une initiative relationnelle, d'avoir. Autrui s'est montré dans une certaine distance, suffisamment pour s'adresser à lui, par un sourire.

---

<sup>96</sup> Cette hypothèse bayésienne rejoindrait les théories de Gibson sur la perception visuelle, les ombres, la permanence de certaines règles. Ses travaux sont mentionnés par Rochat (2006, p. 114/115).

– 5.3.1 : Le bébé habite rythmiquement (H. Maldiney)

Nous voudrions développer ce questionnement en nous appuyant sur la proposition de Maldiney (1973) dans son article *L'esthétique des rythmes*. Le texte s'ouvre quasiment par une citation du poète Hölderlin : « C'est poétiquement que l'homme habite... ». Nous allons voir qu'il serait possible de traduire cette phrase par une autre : c'est rythmiquement que l'homme habite.

Ce texte de Maldiney s'ouvre sur quelques propos généraux. Qu'est-ce qui caractérise l'art et l'artiste ? Ce pourrait être, selon l'auteur, le trouble. L'artiste est l'homme qui se met sur la sellette en même temps qu'il questionne son objet. Là où la science rassure, l'art, de son côté, impose son trouble, adresse sa question à ce qu'il explore et met en question l'explorateur. Mais l'art n'est pas que cela. Il est également le lieu où l'on assiste, au cœur du trouble, à la possibilité de prendre pied dans le monde. Et c'est à partir de cette prise de position qu'une science est envisageable, c'est parce que l'homme peut habiter un lieu, poétiquement, qu'il peut ensuite établir des connaissances et formaliser cette habitation, en se fondant sur ce préalable qu'est l'habitation.

Si nous évoquons à nouveau ce que nous avons dit du point de départ. Il s'agit au départ, pour le bébé, de faire l'épreuve d'être associé très fortement à ses sensations. Le bébé éprouve qu'il interagit, il éprouve cette interaction, ce Je-Tu. Des Cela-en-soi sont progressivement repérés au cœur de ces expériences répétées d'association. Le bébé est donc également l'être du trouble. Il questionne ce qu'il explore et est mis en question par ce qu'il explore, c'est le propre du Je-Tu. La science du bébé s'appuie sur ce qu'il repère au cœur du trouble.

La notion de rythme proposée par Maldiney vient formuler comment du trouble peut naître la possibilité d'habiter et de fonder une science qui rassure. Mais Maldiney procède à partir de la vie adulte, pour approcher de ce qu'est l'art et de ce qui fait la spécificité de l'artiste. Selon lui, l'adulte est celui qui risque toujours de faire de sa présence un objet. Ce qui se produit, les effets de vie, l'imprévu peuvent alors être perçus comme « une faute d'orthographe dans le texte de la mort, dans le contexte des configurations objectives, en lesquelles l'homme se thématise et devient un objet – et non un existant. » (Maldiney, 1973, p202).

L'artiste est celui qui refuse de mettre sa présence « en vitrine » (ibid. p 203), refusant le jeu des mises en perspectives, pour être, lui et son œuvre, en état d'origine perpétuelle. Et puisque Maldiney parle ensuite de Paul Cézanne et que Merleau-Ponty a également souvent parlé de Cézanne reprenons une idée de Merleau-Ponty, à cet endroit. Les natures mortes de

Paul Cézanne pourraient être la trace de cette présence qui ne se met pas en perspective<sup>97</sup>. Les pommes qu'il peint si bien ne sont pas inscrites dans une perspectives, elle sont révélées dans leur présence<sup>98</sup>. C'est en passant par les natures mortes que Cézanne parviendra ensuite à reprendre les portraits et à peindre ce qu'il cherchait au début de sa carrière : les émotions. Dans *Sens et non-sens* (1966), Merleau-Ponty cite Cézanne : « Si je peins tous les petits bleus et tous les petits marrons, je le fais regarder comme il regarde... Au diable s'ils se doutent comment, en mariant un vert nuancé à un rouge, on attriste une bouche ou on fait sourire une joue. » (p. 23).

Cette présence qui ne se met pas en scène, qui s'extirpe de la perspective, permet à Cézanne de peindre les émotions, semble-t-il, juste en peignant ce qu'il voit. Mais qu'a-t-il dans son regard pour pouvoir ainsi voir et peindre ce qui nous semble si extraordinaire et ce qu'il décrit pourtant avec une telle évidence ?

Avec cette question, nous pouvons retourner au travail de Maldiney qui s'appuie également sur les descriptions que Paul Cézanne fait de son travail. Il se décrit cette fois lorsqu'il peint sur le motif. Il se perd dans ce qu'il nomme le tableau, qui est pourtant le paysage qu'il regarde longuement. Il s'y perd et dit ne faire plus qu'un avec le tableau. Il dit être un chaos en germination. Chaotique au point de penser qu'il ne pourrait plus jamais peindre et n'a jamais réellement peint, l'expérience de Cézanne se prolonge le temps qu'il faut. Jusqu'à ce que... « Lentement les assises géologiques m'apparaissent [...]. Tout tombe d'aplomb [...]. Je commence à me séparer du paysage, à le voir. » (Maldiney, 1973, p 205)<sup>99</sup>.

La terre émerge donc, du moins les assises géologiques, comme en une catastrophe, dans une expérience rapide, presque brutale. Cézanne voit de nouveau, mais ce voir est appuyé sur un ne-pas-voir et sur l'impossibilité antérieure de se distinguer du motif, en face duquel, un observateur extérieur l'aurait trouvé.

Le chaos n'était pas loin ou s'était installé, Cézanne s'en trouve expulsé en même temps qu'il voit de nouveau son motif, mais ce dernier a été remanié. Il y aurait de quoi s'abîmer dans le chaos, ce que Winnicott appellerait peut-être les angoisses de chute sans fin. Sans fin, parce qu'il n'y a plus réellement d'espace, plus de temps non plus. Il y a le chaos, l'an-archie, l'absence de principe pour régir le monde.

---

<sup>97</sup> La perspective apparaissant dès lors moins comme une façon de traiter ce qui est à peindre que comme une mise en vitrine de la présence de l'observateur. Pour peindre une perspective, il faut comparer, fermer un œil et sortir donc de la vision binoculaire, dont nous avons fait un modèle pour penser la comodalisation sensorielle.

<sup>98</sup> Le lecteur peut se rapporter, par exemple, au tableau *Nature Morte aux Pommes* qui se trouve au Musée de l'Ermitage à Saint Pétersbourg.

<sup>99</sup> Ici, Maldiney cite J. Gasquet (1921) dans son livre intitulé : *Cézanne*.

Maldiney cite également Paul Klee. Cet auteur parle plus exclusivement du chaos et moins de l'abîme. Il semble que l'expérience est la même. L'artiste est, par moment, livré au chaos dont la figure pour Klee serait le point gris. Le point sans dimension, ni réelle longueur d'onde. Le point impossible à déterminer ou décrire en troisième personne ou avec des moyens d'analyse objective. Ce point gris est à la fois la figure du chaos et le pivot à partir duquel tout bascule. Citons Maldiney (1973) qui paraphrase ou cite lui-même Klee :

*« Le monde naît du point gris par lui-même chaos. « Le moment cosmogénétique est là : la fixation d'un point gris dans le chaos. » Ainsi, le même point qui représente le chaos est à l'origine du monde. Où donc est la différence ? Klee la formule ainsi : « Un point dans le chaos : le point gris établi saute par-dessus lui-même dans le champ où il crée l'ordre... De lui rayonne l'ordre, ainsi éveillé, dans toutes les dimensions. Entre ce faisceau embrouillé de lignes aberrantes où le regard est sans prises, par quoi Paul Klee illustre le chaos, et le rayonnement de l'espace à partir d'une origine instaurée dans un saut, il n'y a rien d'autre que le Rythme. » (p 205-206 ).*

Cette citation un peu longue fait entendre ce qu'est le rythme pour Maldiney, c'est ce qui donne forme à l'informe en surgissant à partir du rythme même. C'est donc une notion paradoxale qui désigne autant le surgissement que la provenance. Mais d'où provient-il ? Du chaos, du rythme, de rien ? Le rythme opère donc sui generis. De l'ordre jaillit. De l'ordre ne venant pas uniquement et pas d'abord de celui qui écoute ou qui regarde. Il s'agit d'un principe, sans pourquoi, ordonnant le monde sans pouvoir être décidé, produit ou prévisible. Il ne peut qu'être attendu comme Cézanne abîmé dans son motif. Le rythme est surprise qui vient faire voir, au cœur du ne-pas-voir<sup>100</sup>. Se trouvant plongé dans le trouble, les repères habituels étant défaits, les certitudes passées ayant disparues, tout-à-coup, quelque-chose apparaît et l'ensemble s'en trouve changé.

Pour Paul Cézanne, ce chaos n'est pas le premier moment. Rien ne se serait passé si Cézanne ne s'était pas plongé dans son motif. Il y a d'abord le projet de peindre, le fait de venir sur le motif. C'est une fois en ce lieu avec son projet qu'il est livré à cet abîme ou à ce chaos. Mais quand il y est plongé, le chaos est une expérience semblant coupée du temps et de l'espace habituels. C'est pourquoi, sans être le premier mouvement, le chaos a quelque chose d'originaire. De même, le bébé n'est probablement pas d'abord face à un monde chaotique. Il s'appuie sur l'environnement dévoué qui est le sien pour être introduit dans le monde et y repérer ce qui lui permet d'échapper au magma initial.

---

<sup>100</sup> A travers cette insistance sur le ne-pas-voir, il est utile de repenser à la critique que nous avons adressée à Merleau-Ponty concernant le changement d'une apparence dans une autre. Merleau-Ponty semblait proposer que les apparences glissent les unes dans les autres, sans qu'il n'y ait jamais l'expérience d'une scène privée de signification.

Mais le bébé doit également découvrir à sa façon le monde qui l'environne. Il a ses spécificités, il a sa façon spécifique de percevoir, il a son style. Le rythme est la possibilité d'avoir un monde sans qu'il soit en face. Le rythme représente la possibilité d'être ouvert au monde et que le monde ait sa mouvance, sans pour autant que la consistance soit absente, tant du côté du monde, que du côté du bébé.

Dans le langage winnicottien, cela se retrouve dans l'importance qu'il donne au fait que le bébé puisse être seul. Selon le psychanalyste anglais (1969), dans son article de 1958 *La capacité d'être seul*, cette solitude n'est possible, au début, qu'en présence de la mère. Le chaos, la détente, la non-intégration des différentes modalités sensorielles... Tout cela doit se produire, mais tout cela confronte au risque de l'angoisse innommable dont Winnicott (2000) parle dans *La crainte de l'effondrement* : la chute sans fin. Le bébé ne peut se confronter au chaos qu'en étant entouré. De cet entourage il retire l'assurance d'être porté et d'avoir un monde quand cela sera de nouveau nécessaire. La qualité de cette portance (holding) confère une sécurité à l'enfant. Il sent peut-être que le magma menace. Ou, du moins, sent-il que le monde est en partie friable, tout en existant cependant. De ces expériences de détente où il fréquente le chaos, la non-intégration, l'enfant ressort riche de perceptions personnelles et d'expériences qui peuvent enrichir ce qui s'ébauche de son moi<sup>101</sup>.

Il y a donc tout un jeu qui se crée entre ce que l'enfant connaît déjà du monde, qu'il doit, en grande partie, au début, à ce qui lui en a été présenté et ce qu'il découvre par lui-même, à sa façon. Ses découvertes sont toujours un peu menaçantes, il risque toujours d'en ressortir bouillonnant (comme le magma) et fou (comme après l'expérience du chaos). Mais ce risque lui permet progressivement d'investir le monde d'une façon unique et personnelle.

La notion de rythme permet de décrire un tel processus. Le rythme est à la fois la présence du chaos au cœur du monde et le surgissement du monde au cœur du chaos<sup>102</sup>. Le rythme est ce qui reste patent du chaos et du bouillonnement alors que l'abîme n'est plus tout à fait une béance. Cela signifie qu'au début le bébé est introduit dans le monde par des parents préoccupés (ou des représentants de la fonction parentale). Leur préoccupation est fondamentale car elle adapte les parents aux besoins de leur enfant. Mais tout préoccupé qu'ils soient les parents ne peuvent qu'introduire l'enfant dans un monde qui leur ressemble. Ce monde parental préoccupé et adapté à l'enfant représente la base de sécurité à partir de laquelle l'enfant va expérimenter un monde plus personnel et parfois plus inquiétant.

---

<sup>101</sup> Toujours d'après *La capacité d'être seul* (1958). Cf. Winnicott, 1969.

<sup>102</sup> Et donc pas seulement surgissement à partir du point de vue et de l'observateur qui, dans ce cas, serait alors en position de constituer le monde et à l'origine du monde.

C'est donc bien rythmiquement que l'homme habite puisque c'est par adoption progressive d'un monde personnel qui émerge d'un monde adapté initial. Le monde parental n'est pas chassé ou remplacé, il continue de constituer une part de l'enfant.

Ce que nous venons de dire de façon complexe pourrait être illustré par une donnée quotidienne d'observation. Au début, l'enfant ne peut pas rester longtemps seul sur un tapis d'éveil. Il ne peut pas non plus y rester longtemps, même avec ses parents à proximité. Au bout d'un moment, il se désorganise. Il lui faut retrouver, en retrouvant leur portage, le monde de ses parents et ses repères intimes qui ne sont pourtant pas ce qu'il y a de plus personnel en lui.<sup>103</sup>

### – 5.3.2 : Des sourires réponses à la passion pour les objets.

Nous avons ouvert cette partie avec le travail de Spitz. Nous avons souligné combien pour Spitz, l'arrivée du sourire-réponse n'est pas seulement un événement relationnel. La réponse qui se fait à une gestalt-signe, dessinée sur un ballon, pour peu que l'objet soit en mouvement, aurait tendance à le confirmer. Spitz souligne peu le bain relationnel qui porte cette acquisition. Malgré l'environnement fragilisant proposé aux enfants en pouponnière, les enfants ne pourraient sourire à un ballon ou un adulte, s'ils étaient totalement délaissés depuis leur naissance. Les situations de Séif et Louison nous montre de façon très claire que le sourire est affaire relationnelle et dépend de sa présence sur le visage de ceux qui s'occupent de l'enfant.

Nicolas nous a montré qu'une partie de ce qui se passe pour en arriver au sourire réponse est sous la dépendance de tendances au développement présentes chez l'enfant. Il faut donc garder cela en mémoire. Il y a des enfants qui ont des vulnérabilités plus ou moins grandes. Le sourire-réponse est relationnel et favorisé par des tendances au développement plus ou moins entravées par des vulnérabilités biologiques.

---

<sup>103</sup> Cela peut permettre de comprendre pourquoi Winnicott refuse à plusieurs reprises de parler de relation à un. L'expression, toute paradoxale qu'elle soit, pourrait sembler logique si on suit le développement à rebours. En effet, après la position dépressive, l'enjeu principal est la relation à plus que deux (trois et plus). Pendant la position principalement dépressive, l'enjeu principal est la relation à deux et tout ce qui s'y joue. Avant la position dépressive, il pourrait s'agir d'établir une relation à un ou à soi. Mais cela ne se passe pas ainsi. Avant la position dépressive, il s'agit de vivre des alternances. Il y a d'un côté des moments de dépendance radicale avec le monde parental dont l'enfant n'est pas si clairement distinct. Il s'y appuie et ce monde qui n'est pas tout à fait le sien est vital pour lui. Il y a, de l'autre côté, des moments où l'enfant fait des expériences plus personnelles, peut-être plus déstabilisantes, mais qui permettent progressivement d'établir un monde personnel et une identité personnelle. Mais ce dernier bout de phrase nous en fait dire trop, trop tôt.

A partir du sourire-réponse, une organisation est possible pour l'enfant dans sa découverte du monde, de l'autre et de soi. Le magma ne menace plus de la même manière. L'enfant est encore radicalement dépendant de son environnement affectif et relationnel, mais il a déjà grandi et peut explorer le monde de façon plus structurée et personnelle.

Mona nous montre, par son histoire, que les premières semaines (elle a des soins hospitaliers pendant ses trois premiers mois) sont cruciales pour l'organisation de la sensorialité et de la perception. Il y a une sorte d'orchestration sensorielle dans les premières semaines de vie qui permet ensuite une exploration du monde de façon plus facile et performante. Cette orchestration est sous la dépendance de la préoccupation parentale primaire. Cette adaptation très fine aux besoins de l'enfant et cette présentation progressive du monde est fondamentale pour permettre à l'enfant d'adapter sa comodalisation sensorielle à cet environnement nouveau dans lequel il est plongé.

Cette formulation rejoint ce que Golse (2011) propose dans son article. Selon lui, les interactions précoces permettraient un passage. L'enfant vient au monde avec une certaine capacité comodale, acquise in utero, grâce à la fixité du monde utérin. L'appréhension du monde à la naissance est permise par ces premières capacités, mais aussi déstabilisée. Ce qui s'était organisé sensoriellement se trouve probablement soudain désorganisé, après la naissance – et potentiellement désorganisant. Les raisons principales en ont été approchées avec la phénoménologie de la naissance. C'est en s'appuyant sur les interactions précoces, qui rappellent la vie utérine et en diffèrent, qu'une comodalisation secondaire commencerait à s'établir.

Cette nouvelle orchestration polysensorielle se construirait en s'appuyant sur les capacités propres à l'enfant, mais aussi en fonction du monde à rencontrer et de la façon dont il lui est présenté. Ici, la notion de rythme telle que Maldiney la présente est précieuse. Le rythme est ce qui organise « les assises géologiques » du motif que contemple Paul Cézanne. Il surgit de l'abîme et du chaos et fait monde. Le rythme est entièrement personnel, relié au style du peintre<sup>104</sup> et en même temps, fruit de la rencontre du monde.

Souligner ce point est important puisque cela renvoie tout à la fois à la phénoménologie de Merleau-Ponty qui insiste pour dire combien la chose se présente dans un certain caractère de transcendance (ce n'est pas seulement le sujet percevant qui la constitue) et ainsi de réalité. Et cela fait, également, déjà signe vers une autre proposition philosophique, celle de Lévinas. L'altérité se présente au moi, à partir d'elle-même. L'étrangeté et l'extériorité se manifestent

---

<sup>104</sup> Il ne s'agit pas ici d'abord du style du peintre que nous voyons sur les tableaux et nous fait reconnaître un Cézanne ou un Van Gogh. Il s'agit d'abord du style de présence, du style sensoriel, de la façon propre de s'ouvrir le monde.

réellement au moi. Le non-moi se manifeste au moi et enseigne ou impose au moi son rythme pour pouvoir être perçu.

Mona nous montre que cette orchestration polysensorielle lui manque. Cela se paye d'un coût élevé pour filtrer les sons. Elle parvient à faire difficilement ce que d'autres enfants et adultes font beaucoup plus facilement. Mona s'épuise régulièrement dans la capacité attentionnelle dirigée vers les éléments du monde commun et extérieur. Mona est dans une alternance régulière entre faire avec le monde commun où elle intervient de façon adaptée et un retour à un isolement dans des jeux imaginaires solitaires. La conjugaison de son monde interne et imaginaire avec le monde commun partagé se montre difficile. Elle a un imaginaire profus et probablement essentiel pour retrouver des espaces de détente sur le plan sensoriel, mais elle ne parvient jamais à proposer un imaginaire à ses amis pour partager un jeu (comme les enfants de son âge savent si bien le faire).

Elle est quasiment contrainte de façon régulière à des replis sur une activité imaginaire solitaire, faute d'avoir pu, plus jeune, orchestrer sa comodalisation sensorielle en étant entourée relationnellement par des parents dévoués. Nous avons insisté pour dire que le sourire-réponse et ce qu'il représente de prise de position perceptive dans le monde n'est pas compréhensible comme un processus essentiellement dirigé par des tendances biologiques au développement. Nous proposerions volontiers ici que les premières semaines de vie représentent peut-être une sorte de « période sensible » de la construction de la comodalité sensorielle. Une fois passé ce moment, son établissement ne sera jamais totalement aussi robuste, ce qui n'est pas sans conséquence pour l'ensemble de la construction personnelle.

Les expériences de bed-rest menées par Tagliabue<sup>105</sup>, ou le récit proposé par Lusseyrand (2008)<sup>106</sup> auraient tendance à nous montrer que la recomposition sensorielle est un travail permanent et jamais achevé par la personne. Mais quelque-chose, au début de la vie, doit être

---

<sup>105</sup> Il s'agit d'expérience où des personnes demeurent dans un lit pendant deux mois, sans pouvoir se lever. Cela permet de préparer les voyages spatiaux de longue distance. La coordination entre la proprioception, la perception visuelle et vestibulaire se dérègle progressivement. Cf. le documentaire diffusé sur Arte : « *Notre véritable 6<sup>ème</sup> sens* » sur la proprioception. Auteurs : Vincent Amouroux, Laurent Mizrahi. Mona Lisa Productions.

<sup>106</sup> C'est un adulte qui se rappelle ce que l'entrée dans la cécité à huit ans a changé dans son rapport au monde et aux autres. Il y a dans ce récit une façon relativement extraordinaire de présenter une recomposition sensorielle qui semble très réussie. Lusseyrand ne paraît pas ensuite être confronté à des difficultés semblables à celles de Mona. Ce dernier point tendrait à faire question : les interactions précoces dont il a pu bénéficier et dont Mona n'a pas bénéficié autant qu'il aurait fallu, à cause des hospitalisations, ont-elles un rôle pour maintenir une souplesse dans la recomposition comodale permanente ?

donné dans les interactions, comme sur le plan sensoriel. Si ce n'est pas le cas, cela peut faire défaut ensuite. Nous pourrions appeler cela une tendance à l'ontologisation<sup>107</sup> de la contingence qui serait une caractéristique du développement (nous le verrons également, par exemple, à propos de la culpabilité).

Comment pourrions-nous comprendre ces retraits imaginaires chez Mona ? Il n'est pas impossible qu'ils aient un double sens de recherche d'auto-guérison et de défense contre l'angoisse.

Un rôle de défense : Mona nous montre ses jeux imaginaires dès la première consultation, sans aucune difficulté. Cela montre sa tendance, marquante par ailleurs, à faire confiance et à ne pas vivre l'autre comme menaçant. Cela est peut-être aussi défensif : pour elle comme pour ses parents, les consultations se déroulent à l'hôpital et cela n'est pas sans rappeler à la famille des moments difficiles. De plus, le changement de prise en charge se fait parce que l'équipe de l'autre hôpital (gastro-pédiatrie comme pédopsychiatrie) menaçait de faire un signalement. En effet, les parents de Mona refusaient une hospitalisation longue, avec peu de visites des parents, pour régler les difficultés alimentaires. Il s'agissait ainsi, d'après le gastro-pédiatre, d'éviter de s'acheminer vers la survenue, selon lui très probable, d'une anorexie mentale à l'adolescence. Les parents refusaient ce projet. En effet, les quelques hospitalisations brèves qui ont déjà été faites dans ce sens n'ont jamais eu comme effet que des retours en arrière sur le plan alimentaire. En venant pour une nouvelle prise en charge, dans notre hôpital, dans un tel contexte, on peut imaginer le poids d'angoisse qu'ils traînent avec eux. Ils savaient, en même temps, que c'était un moyen pour échapper au signalement.

Une tentative d'auto-guérison : pour expliciter ce point, nous voudrions citer un passage relativement long d'un article de 1958 : *La capacité d'être seul* (Winnicott, 1969) :

« Quand il est seul dans le sens où j'emploie ce mot<sup>108</sup>, et seulement quand il est seul, le petit enfant est capable de faire l'équivalent de ce qui s'appellerait se détendre chez un adulte. Il est alors capable de parvenir à un état de non-intégration, à un état où il n'y a pas d'orientation ; il s'ébat et, pendant un temps, il lui est donné d'exister sans être soit en réaction contre une immixtion extérieure, soit une personne active dont l'intérêt ou le mouvement suit une direction. Le terrain est prêt pour une expérience instinctuelle. Arrive une perception ou une pulsion ; dans ce cadre, la perception ou la pulsion sera ressentie comme réelle et constituera une expérience personnelle. (p.331) »

---

<sup>107</sup> Par ce terme, nous voudrions dire que ce qui est, pour partie, sous la dépendance de facteurs contingents, devient une partie des conditions d'existence de la personne et, en ce sens, une partie d'elle-même. Ni acquis, ni innée, il y a passage à l'être de ce qui n'est, au départ, que le fruit de la contingence. Passage à l'être ne voulant pas dire que les conditions d'existence sont définitivement scellées. Mais elles sont inscrites, plus ou moins fortement. La personne ayant à se construire avec, sans y avoir nécessairement un accès conscient.

<sup>108</sup> Ici, il faut entendre « seul en présence de la mère ».

Mona s'isole dans ses jeux imaginaires. Il n'est pas interdit de penser qu'elle recherche à vivre des expériences où elle n'est pas obligée d'être dirigée vers un but ou en réaction contre un empiètement. Les premiers mois de vie ont dû être marqués par différents empiètements : physiques, interventions, soins invasifs, assistance respiratoire, mais aussi holding insuffisant, discontinuité... Le monde a certainement dû se montrer, plus que pour beaucoup d'enfants, sous son jour chaotique. (Tout cela bien sûr sans que ce soit la faute des parents ou des soignants des services où elle a été hospitalisée). Mona cherchait peut-être dans les jeux imaginaires à pouvoir être seule en présence de sa mère. C'est-à-dire à pouvoir réellement faire des expériences personnelles en étant entourée par son contexte habituel de vie et dans ses repères habituels. Comme le dit Winnicott, dans ces moments, l'intégration peut se relâcher, la composition de la comodalité sensorielle peut être rebattue, aurions-nous envie de traduire.

Nous voudrions souligner la pertinence d'un travail proposé par de Saint Aubert (2016-b). Il décrit combien le travail de l'atelier peut offrir de la portance. Nous prolongerions volontiers en disant que l'atelier est probablement de nature à offrir un cadre où une solitude est possible en présence d'une portance qui laisse la personne faire des expériences personnelles. L'affrontement à une matière, quelle qu'elle fût, dans le cadre d'un atelier permet probablement deux choses essentielles : premièrement, des allers-retours entre le monde interne et le monde commun ; deuxièmement, des allers-retours entre des affrontements solitaires et des moments d'échanges avec d'autres praticiens ou des professeurs (aidant à être introduit dans la pratique abordée).

Si la notion de rythme permet de décrire combien l'enfant s'appuie sur le monde pour découvrir le monde. Si elle permet également de décrire ce paradoxe suivant : en s'appuyant sur ce qu'il connaît déjà, du neuf peut lui apparaître et devenir progressivement du connu<sup>109</sup>. La notion de rythme permet également de décrire ce qu'il en est de la préoccupation primaire. Elle ne cesse de s'adapter à l'enfant, à ses besoins du moment. Il y a ce que l'enfant a acquis qui change ses besoins, mais il y a également l'état dans lequel il se trouve instant après instant. Il se peut qu'il ait besoin d'être seul au sein d'un environnement connu et sécurisé, il faut alors que ses adultes de références le laissent être seul en leur présence. Mais l'instant d'après, il exigera peut-être une disponibilité, ou montrera du plaisir, à l'intervention d'un parent qu'il n'aura pourtant ni exigée, ni sollicitée.

C'est ainsi que le concept de rythme paraît particulièrement utile. Il ne s'agit pas seulement de comprendre intuitivement les acquisitions nouvelles de l'enfant et de s'y adapter.

---

<sup>109</sup> Cf. annexe 1 avec l'exemple de la petite cuillère.

Il est nécessaire que la présence s'adapte, au fur et à mesure, au type de présence dont l'enfant a besoin. Cela est bien plus délicat à définir. Il est très important que la présence puisse se faire, pendant un temps, suffisamment discrète. L'instant d'après, il sera peut-être bon d'être de nouveau très sollicitant et préoccupé. Ce rythme rend possible une sorte de « danse de la présence » au sens où le parent se déplace, au fur et à mesure des mouvements et changements de son enfant. Si cette danse est impossible, faute de rythme, l'enfant aura bien du mal à se passer de la matérialité de sa mère (comme c'est le cas de Gaston et Damien). La présence ne pouvant qu'être celle du corps. La présence physique se révèle alors le seul mode de présence possible auprès de l'enfant. Cette unique modalité de la présence révèle en creux l'absence de rythme qui n'a pas permis à l'enfant de goûter à d'autres types de présences parentales.

Ainsi nous avons avec le concept de rythme une notion très précieuse permettant d'articuler bien des enjeux de ce moment du développement. Mais comment désigner le type de rapport à l'autre et au monde qu'implique cette notion. La notion de rythme est à la fois très précieuse et trop abstraite ou trop fuyante. Y-aurait-il un concept qui permettrait d'en saisir son caractère dynamique et relationnel ? Y aurait-il une notion qui permettrait d'en retracer ce qui va de l'enfant vers autrui et vers le monde et du monde ou d'autrui vers l'enfant ?

Selon Spitz (1968), autour de cet âge, autrui est pour l'enfant un pré-objet. Ce n'est plus la situation d'indifférenciation ou de fusion initiale. Ce n'est pas encore un autre en tant qu'objet libidinal, pour reprendre le vocabulaire de Spitz. Mais cette notion de pré-objet a malheureusement un caractère chronologique. Elle fait entendre (ou risque de le faire) qu'il s'agit d'une étape, vers une situation développementale où l'autre est autre, objet total.

Spitz ne questionne pas cette notion d'objet (au sens psychanalytique). Elle ne semble pas faire problème pour lui. Deux axes pourraient permettre d'avancer. Le premier consisterait à relever le caractère paradoxal de la notion de pré-objet, même si sa paradoxalité est certainement sa richesse. Mais, dans le cadre d'un raisonnement syllogistique, la paradoxalité du pré-objet pourrait aussi être retenue pour en rejeter sa pertinence. Le raisonnement serait alors peu ou prou le suivant : soit il y a confusion, soit il y a distinction du moi et d'autrui, mais il ne saurait y avoir d'entre deux. C'est exactement le type de raisonnement que Winnicott prête, aux « philosophe en chambre », dans *Jeu et réalité* (p.168). Ce ne sera pas notre critique.

Voici le deuxième axe pour critiquer cette notion. S'il faut souligner la pertinence de la notion de pré-objet, il nous semble qu'il soit nécessaire d'en évacuer l'accent chronologique. En effet, cela pousserait à croire que le développement émotionnel permet un jour d'en venir à être en relation avec autrui en tant qu'autre. Il y aurait une étape transitoire à traverser où autrui ne serait plus tout à fait indifférencié, mais pas encore tout-à-fait autre. La teneur chronologique du concept lui prête un caractère de stade qui doit être dépassé.

Il est ici précieux d'envisager ce qui se produit à ce moment plutôt comme une position que comme une étape transitoire. L'enfant entre les sourires-réponses et cinq ou six mois est en rapport avec le monde et autrui d'une façon particulière. C'est ce qui prédomine à ce moment de son développement. Cependant, les enjeux de cette position ne sont jamais totalement réglés. C'est dire premièrement que l'objet n'est jamais totalement objet ou encore que l'autre n'est autre qu'asymptotiquement et jamais entièrement. C'est redire avec Merleau-Ponty que le monde est ouvert et jamais achevé, abouti, clos sur lui-même ou en-face.

C'est finalement une notion winnicottienne qui nous semble la plus utile pour ressaisir synthétiquement ce qui est prépondérant pour l'enfant de cet âge et demeure, à jamais, un des fondements à partir duquel, l'humain entretient des relations avec son environnement (monde, autrui).

#### – 5.3.3 : Une notion winnicottienne en forme de conclusion.

La notion winnicottienne d'objet subjectif est, à l'instar du pré-objet de Spitz, marquée d'une paradoxalité importante. C'est un oxymore sur le plan philosophique. Elle a pour avantage de ne pas faire entendre l'objet comme l'aboutissement normal ou comme suite logique. En elle, l'objet peut quand même être pensé, mais seulement comme une notion limite.

Soulignons la proximité entre la notion d'objet subjectif et ce que Merleau-Ponty développe par rapport à la perception des simples choses. Elles-mêmes n'ont un caractère de réalité et d'extériorité que sur le fond d'une foi perceptive. Il n'y a donc jamais d'extériorité absolue. C'est-à-dire que la chose est toujours approchée à partir d'un point de vue. C'est encore le cas quand elle est décrite dans son extériorité ou avec la plus grande objectivité possible. C'est le refrain merleau-pontien de la possibilité d'une science sur le fond d'une assomption du monde et de la foi perceptive, et seulement sur ce fond.

Dans *Processus de maturation chez l'enfant*, Winnicott (1965) écrit un article qui date de 1962 : *Intégration du moi au cours du développement de l'enfant*. A partir de son écriture, le psychanalyste anglais ne cesse de le mentionner, ou de demander au lecteur de s'y référer pour comprendre ce qu'il veut dire. Il y élabore ce qu'il entend par intégration. L'article se penche aussi bien sur ce qui se produit au moment de l'intégration et sur ses préalables<sup>110</sup>.

---

<sup>110</sup> Ce sont ces préalables qui nous concernent dans cette partie.

Si l'environnement de l'enfant est suffisamment bon, il permet à ce dernier d'entrer en relation avec des *objets subjectifs*. L'expression apparaît en italique probablement pour faire sentir que l'expression est utile, tout en devant rester énigmatique. Le concept n'a sens que pour permettre de saisir la direction à suivre pour apercevoir ce dont il s'agit.

A ce stade la mère exprime son amour dans son identification et dans les soins corporels apportés à l'enfant. La mère perçoit l'enfant comme un être immature et sent qu'il est en permanence au bord d'une angoisse inimaginable qui n'a que quelques variantes possibles : se morceler, tomber sans cesse, ne pas avoir de relation avec son corps, ne pas avoir d'orientation.

La mère peut très bien satisfaire l'enfant sur le plan instinctuel et nourricier et pourtant ne pas le faire de façon satisfaisante. Le nourrissage, pour poursuivre cet exemple, peut représenter une séduction. C'est le cas si l'enfant est nourri avant même d'avoir pu exprimer la moindre demande ou sans avoir ressenti personnellement sa faim. C'est aussi le cas, si le nourrissage se produit sans amour. Dans les deux cas, il y a désorganisation<sup>111</sup>. Quand la mère est suffisamment bonne, l'enfant trouve des satisfactions instinctuelles qui n'assujettissent pas son moi. Il ne subit pas ce qui se produit en étant passif ou chosifié. L'enfant trouve le sein, il le crée en même temps qu'il le trouve. Il s'accommode de sa mère car elle se laisse trouver.

Winnicott affirme avec clarté que le bébé, dès le début, peut éprouver un principe de réalité et une extériorité. Cela n'est toutefois pas constant ; le reste du temps, il a affaire à des objets subjectifs. Winnicott précise même que le nourrisson garde deux types de souvenirs : des objets subjectifs, et d'autres d'objets perçus objectivement, donc extérieurement (non-moi<sup>112</sup>).

Puis Winnicott propose la formulation suivante :

« L'instauration de la relation d'objet est complexe. Elle ne peut s'établir que si l'environnement offre les objets de telle façon que le petit enfant crée l'objet. Le schéma est donc le suivant : le nourrisson est dans une expectative vague qui a son origine dans un besoin non formulé. La mère qui sait s'adapter offre un objet ou un mouvement qui satisfait ses besoins, si bien que celui-ci commence à éprouver justement le besoin de ce que sa mère lui offre. De cette façon, le nourrisson en vient à avoir l'assurance de pouvoir créer des objets et de créer le monde réel. »

---

<sup>111</sup> Dans *Jeu et réalité*, au chapitre 8 « *Le lieu où nous vivons* », il reformule la même idée de la façon suivante : « Un bébé peut être nourri sans amour, mais un aménagement impersonnel ou sans amour ne saurait produire un nouvel enfant autonome. (p199). »

<sup>112</sup> Reprendre ce point ici permet de souligner que le point de vue de Rochat et Stern sur l'indifférenciation n'est pas entièrement aberrant, mais qu'il ne suffit pas, à lui seul, pour rendre compte de ce qui se produit dans la vie psychique du nourrisson. La position de Winnicott est bien plus proche de ce que propose Buber avec son concept « Je-Tu » et l'existence de « Cela-en-soi » avant la séparation de Je et Tu qui fait jaillir le rapport « Je-Cela ».

Se retrouve présent le paradoxe central du *trouver-crée* cher à Winnicott. « Créer le monde réel ». C'est ainsi qu'il faut envisager la notion d'objet chez Winnicott<sup>113</sup>. La mère propose avant qu'il n'est eu une idée claire et distincte de ce qui lui manque. Ce que fait la mère advient d'une façon quasi magique. D'une certaine manière, l'enfant se l'est donné à lui-même. Ce qui a été apporté à l'enfant est venu, sans être délié de son besoin puisqu'il a commencé à l'attendre, et avant que son attente ne devienne trop précise et pressante. Ce qui se présente n'est donc pas absolument trouvé et pas simplement créé. Ce qui se présente n'arrive ni trop tôt (séduction), ni trop tard (empiètement), mais en rythme.

Cela confirme ce que nous avons vu avec la préoccupation maternelle primaire : au début le monde doit être présenté à mesure que l'enfant peut le découvrir. Cela permet au monde réel d'être investi intérieurement et personnellement. L'enfant est ainsi illusionner : « créer le monde réel » (pour répéter ce paradoxe essentiel et cependant incroyable).

« Créer le monde réel » : pure inversion de la logique habituelle. Cette inversion est ce que Winnicott appelle également l'objet subjectif. L'objet n'est pas purement une partie du moi. Il n'est pas non-plus un non-moi. Il apparaît à la convenance de l'enfant, d'une façon quasiment magique. A tel point qu'il autorise l'enfant à reconnaître ce qu'était son attente.

Nous retrouvons le même type de formulation dans le chapitre 5 de *Jeu et réalité* (1971). Winnicott dit : « J'ai utilisé le terme d'objet subjectif pour décrire le premier objet, l'objet qui n'a pas encore été répudié en tant que phénomène non moi. (p.152) » La paradoxalité reste entière, il s'agirait d'un objet pas encore répudié, pas encore non-moi. Nous sentons combien nous sommes aux frontières de ce que le langage peut permettre de penser.

Comment ce monde créé et investi personnellement peut-il ouvrir sur du monde commun ? Cette question représente un des cœurs générateurs du livre de Winnicott *Jeu et réalité*. Comment en effet imaginer ce qui se produit pour permettre à l'enfant de ne pas vivre seulement avec des objets personnels, plus ou moins hallucinés, plus ou moins magiques ? Il est d'abord capital que le monde et l'objet apparaissent ainsi.

Disons brièvement que le désillusionnement (qui suit immédiatement l'illusion du départ) passe par un refus d'être magique trop longtemps ou trop constamment. Cela pour éviter de se transformer en sorcière (Winnicott, 1969, p.374).

---

<sup>113</sup> Dans le chapitre 10 de *Jeu et réalité* (1971), voici comment Winnicott définit la relation d'objet : « Une nouvelle capacité d'établir une relation d'objet s'est maintenant développée, c'est-à-dire une capacité qui se fonde sur un échange entre la réalité extérieure et des échantillons provenant de la réalité psychique personnelle. (p236) » La relation d'objet ne correspond donc jamais, selon Winnicott, à l'idée d'une relation avec une extériorité pure et simple, un autre en tant qu'autre.

Quand l'enfant est trop rapidement sommé de faire avec un objet extérieur (« objectivé » pourrions-nous dire), il s'ensuit des distorsions du développement auxquelles Winnicott s'intéresse. Les réactions sont plurielles et différentes selon les bébés.

Nous avons aperçu l'importance que l'environnement de l'enfant puisse être en état magmatique pour pouvoir s'adapter à son enfant. Si l'état magmatique est inaccessible aux parents, l'enfant ne peut rencontrer ses besoins de façon personnelle. Il doit faire avec les besoins de ses parents ou de son environnement. Soit il rencontre les défenses trop rigides de son environnement relationnel. Soit il rencontre les émotions des personnes qui l'entourent et ne sont pas en mesure de lui refléter ce qui se passe en lui<sup>114</sup>. Cela peut être à l'origine d'un repli chez l'enfant, ou de son contraire, une intégration trop précoce. Cela peut enfin être à l'origine d'une oscillation entre repli et adaptation (voire soumission à la réalité extérieure). L'enfant est atteint dans sa capacité à avoir des objets subjectifs et à investir le monde personnellement, avec son style. D'où la notion célèbre de faux-self : le style personnel a été évacué pour parvenir à s'adapter le mieux et le plus rapidement possible. L'enfant n'a plus qu'à mettre sa présence en vitrine en s'absentant de l'existence, à force de s'adapter à une réalité trop extérieure.

Finalement, le travail de l'environnement préoccupé qui s'occupe du jeune enfant est de ne pas réclamer de lui une intégration trop précoce. Il peut ainsi être en état de non intégration. Cela le protège des quelques angoisses inimaginables mentionnées plus haut. L'enfant peut ainsi vivre suffisamment souvent et longtemps un état de détente et de relaxation propre aux découvertes personnelles. Certes, pour l'instant, le monde, les objets et la relation lui sont essentiellement présentés grâce au style des parents préoccupés. Cependant le monde lui est présenté, sans être uniquement marqué par son style perceptif propre.

Non seulement l'enfant est néotène et, en ce sens, il est immature. Mais en plus, il est bon qu'il ne lui soit pas, trop tôt, réclamé de sortir de l'immaturité par le repérage du moi et du non-moi, par l'adaptation à son environnement plutôt qu'à ses besoins personnels... L'enfant a des capacités à s'intégrer et à prendre en compte la réalité de son environnement plus précoce par rapport au moment où il est bon qu'il en vienne à utiliser ces capacités. Encore une fois, la biologie n'est pas tout. La génétique programme la néoténie, mais la sortie de l'immaturité doit se faire au rythme des besoins psychiques. Si elle advient trop tôt, c'est de manière fautive, sans permettre une liaison entre le monde interne et le monde extérieur<sup>115</sup>.

---

<sup>114</sup> C'est ce que Winnicott (1971) développe dans le chapitre IX de *Jeu et réalité*.

<sup>115</sup> Winnicott nous apprend que l'expérience de trouver un objet subjectif et de pouvoir ainsi le créer est fondamentale pour avoir l'impression ensuite d'exister, d'être réel, que les choses ont un sens. Par une de ses formulations dont il a le secret, il en vient à affirmer « tout événement sera créatif » (Winnicott, 1971, p 132), si les conditions développementales et environnementales sont réunies.

Fort de ce concept winnicottien, nous pouvons revenir aux situations cliniques précédemment évoquées. Le sourire-réponse est pouvoir sur l'environnement. Une fois acquis, grâce à la présence des interactions, cette acquisition n'a pas qu'un caractère réflexe. Le bébé s'aperçoit probablement très rapidement de ses effets. Il expérimente ainsi qu'il peut capter l'attention d'un adulte qui passe à proximité. Il peut changer l'atmosphère et l'humeur de celui qui s'occupe de lui. Il peut donner envie à l'adulte de se mettre à jouer avec lui... Avant même de pouvoir prendre un objet dans ses mains ou commencer à se déplacer, alors qu'il tient encore sa propre tête avec difficulté, le bébé éprouve, par le sourire réponse, qu'il a un pouvoir.

C'est ce que nous avons constaté avec les bébés qui restent trop longtemps en néonatalogie. Tous ceux que j'ai rencontrés ont acquis le sourire réponse, malgré les conditions dans lesquels ils se trouvaient. Tous faisaient usage également de leur cri et de leur voix pour se manifester et tenter d'attirer à eux les soignants. En revanche, l'enfant peut se résigner quand il fait trop souvent l'expérience de son impuissance à attirer à lui l'attention dont il a besoin. Il continue à sourire quand les professionnels se présentent, mais il ne prend plus le risque d'appeler. Il est fortement probable que cet enfant n'ait pas pu ressentir, suffisamment longtemps, l'objet comme objet subjectif.

De même Damien, nous montre que pendant que sa mère est effondrée psychologiquement, il ne s'appuie plus sur elle. Il *sait* qu'il ne trouvera pas en elle ce dont il a besoin : un objet-subjectif. Dès qu'il sent que sa mère est de nouveau en capacité de l'être, il réclame cet appui. En la collant particulièrement, dans les semaines qui suivent, ne vient-il pas réclamer de quoi rétablir une part de subjectivité à l'objet ? En se laissant absorber par un mouvement dépressif, sa mère avait contraint Damien à faire seul, pendant un temps, mais trop tôt<sup>116</sup>.

Mais quelles seront les difficultés de Damien à long terme ? Il est très difficile de répondre. Il a su sortir de sa torpeur, de son mouvement de retrait. Il a su sentir qu'il pouvait en ressortir. Qu'en est-il pour Séif et Louison ? Ils ont vécu plusieurs mois, et les premiers de leur vie, avec des mères très déprimées et des pères relativement pris sur le plan professionnel. Ils ne sourient pas. Il y a le fait qu'ils n'ont pas vu beaucoup de sourire chez celle qui s'occupait principalement d'eux. Mais il y a certainement aussi, au-delà de la simple imitation, une faible possibilité de ressentir le plaisir de prendre l'initiative de la relation.

Pour Louison, comme pour Séif, il y a eu trop de moments où il était nécessaire de s'adapter à leurs mères (toutes deux déprimées après la naissance, et peut-être même avant). Le flux rythmique et émotionnel a dû manquer bien des fois, l'échange d'attention et d'émotion a

---

<sup>116</sup> Bien-sûr, cette formulation est celle de l'observateur. Il est hors de question de prêter une telle intention active à l'enfant. Mais pouvons-nous nous représenter autrement ce qui se passe ?

sûrement été pauvre à bien des reprises. Assez rapidement, pour eux, l'objet n'a plus été subjectif, mais dans une distance, à partir de laquelle, il devait souvent faire intrusion. Au moment où nous suivions Louison, avant qu'elle n'aille à l'hôpital de jour, le plus marquant était le sérieux de son visage, voire même sa gravité. Comment, dans ces conditions, accéder à une vue personnelle du monde, des initiatives personnelles pour sa découverte, pour aller-vers ? Comment dans ces conditions poser les bases d'une capacité à ressentir ses propres changements d'humeur et d'affect ?

Enfin, les parents de Gaston étaient tous deux en difficulté pendant sa petite enfance. Gaston ne trouvait pas, dans ses parents, l'objet subjectif dont il avait besoin, au point qu'il se coupait de son appétit, et peut-être, plus largement de son corps (une des angoisses irréprésentables mentionnées par Winnicott). Il souriait, il entrait en relation. Mais il ne mangeait quasiment pas, il tentait en permanence de se porter lui-même au point de commencer à développer une seconde peau musculaire<sup>117</sup> et il ne pouvait se passer du portage physique (ne trouvant d'autre portance que le portage concret offert par le corps de ses parents). Ce n'était pas seulement la faim qui était perturbée chez Gaston, ou la pulsion de se nourrir. C'était l'accès à l'ensemble de ses fonctions instinctuelles. L'accès à une vie personnelle était donc probablement largement mis en difficulté.

Finalement la notion de rythme propre à Maldiney, comme le concept winnicottien d'objet subjectif permettent tous deux de jouer avec la racine du mot forme. Les deux concepts permettent de rendre compte de la mise en forme de l'informe. L'informe continue à avoir sa place quand la forme prend forme à partir de rien. Ce rien qu'est le rythme. L'objet subjectif, ce concept qui résiste à la détermination complète, permet de dire comment la forme se transforme, tout en gardant une forme. De la portance et ses relâchements viennent informer et donner forme. Dans le cas contraire, la forme est conformée, de façon plus ou moins rigide. La conformation empêche l'accès au personnel, là où l'information propose sans imposer. Enfin, l'enfant qui aura été plus conformé qu'informé risquera de n'avoir pour seul recours narcissique que le retour positif venu de son environnement. Il risque alors de ne chercher qu'à performer.

---

<sup>117</sup> Anzieu (1985), à la suite de Esther Bick, décrit combien la seconde peau musculaire peut être une façon de renforcer une unité et une individuation personnelle male appuyée sur la relation. Nous retrouvons avec Anzieu ce que Winnicott développe dans le chapitre 9 de *Jeu et réalité* : le visage de la mère a un rôle de miroir. L'enfant doit pouvoir se voir quand il regarde sa mère. Cela l'aide à s'individuer sans que ce processus ne repose sur ses uniques forces. Gaston est encore loin des étapes importantes d'individuation, mais ce qui devrait se mettre en route de ce côté-là reste figé et il est contraint de le faire par lui-même. Son organisation corporelle nous montre que cela ne se fait pas sans mettre en souffrance le cours de son développement.

# Chapitre VI :

## – Être aspiré par les choses –

– autour de cinq/six mois

Notre récit du développement de l'altérité a affaire à une double chronologie. Il y a les grands moments, ou organisateurs, déjà repérés par Spitz (1968). Il y a également ce que Klein, et Winnicott à sa suite, ont appelé les positions. L'émergence de la position dépressive n'est pas datée avec précision. Il est relativement évident, pour les deux auteurs, que la prépondérance de la position dépressive, survient avant le huitième mois (deuxième organisateur de Spitz).

La difficulté redouble si l'on prend en compte ce que veut dire le concept de position. Il s'agit de problématiques qui sont présentes tout au long du développement, puis de la vie humaine. Elles sont au premier plan de la scène psychique, à certains âges ou pour affronter certains types d'angoisses. Il est donc contenu dans la définition du concept de position qu'il soit difficile de dire précisément quand sa prépondérance s'inaugure.

Il nous semble que, chez Winnicott, la prépondérance de la position dépressive pourrait se situer globalement entre cinq et treize mois. En proposant ces bornes, nous reprenons celles que Winnicott (1969) propose dans un article écrit précocement en 1941 : *L'observation des jeunes enfants dans une situation établie*. Dans cet article, Winnicott ne parle pas de la position dépressive. Ces bornes temporelles sont cependant congruentes avec l'ensemble des écrits où il élabore sa notion de position dépressive. La frontière temporelle des treize mois est encore plus floue que la première et ne doit pas être réifiée. L'âge avançant la complexité augmente et les frontières sont moins faciles à préciser.

Nous sommes enclins à croire qu'il se passe quelque-chose d'important autour de cinq ou six mois. Cette affirmation nous vient d'un ensemble complexe formé par trois sources : premièrement ce que nous avons observé chez les enfants, deuxièmement, les apports de Klein et Winnicott, enfin troisièmement les remarques de Rochat ou Trevarthen et Aitken. Nous ne sommes parvenus à articuler tout cet ensemble que par un appui philosophique : *L'origine de l'œuvre d'art*, écrit par Heidegger en 1950.

Ce qui se produit nous semble déterminant pour la suite, il se pourrait que l'importance soit suffisante pour justifier d'ajouter un organisateur, par rapport aux trois déjà proposés par Spitz. Nous présenterons celle que nous appelons Blandine puis nous ferons une proposition plus théorique concernant cet âge.

## – 6.1 : Blandine la résistante.

Il s'agit d'une enfant et d'une famille que nous avons suivie pendant plusieurs mois. Lors de la première rencontre, elle avait déjà presque deux ans. Pourtant, c'est avec Blandine et ses parents que nous élaborerons ce qui se produit autour de cinq ou six mois. Une telle démarche n'est pas seulement assumée par Winnicott, elle est revendiquée. En effet, il affirme en bien des passages, avoir beaucoup appris sur la petite enfance, par l'analyse des enfants plus âgés ou par l'analyse des adultes. Pour lui, l'observation directe des jeunes enfants est utile, mais elle ne pourrait rien nous apprendre sans être articulée avec ce que nous apprenons dans l'accueil et l'écoute de sujets plus avancés en âge. Citons Winnicott (1969) dans son article de 1941 : *L'observation des jeunes enfants dans une situation établie*<sup>118</sup> :

« L'observation directe des enfants nous éclaire, et il est nécessaire que nous la pratiquions ; mais, à bien des égards, l'analyse d'enfants de deux ans nous dit bien plus sur le petit enfant que ce que nous obtiendrons jamais de l'observation directe des jeunes enfants. (p.47) ».

Seulement cette démarche que nous assumons à notre tour, n'est pas sans être source de difficultés pour la clarté de l'exposition. La situation de Blandine est celle d'une enfant de deux ans et plus. Ce qui se passe ne concerne donc pas uniquement ce qui se passe à cinq ou six mois.

Ce point justifie notre recours au travail de Bimbenet (2011). Nous nous appuyerons sur ce qu'il propose pour parler d'attention conjointe. L'attention conjointe transforme, nous verrons dans quel sens, le monde de l'enfant. Blandine est une enfant qui a été mise en difficulté de façon précoce, avant l'attention conjointe, mais nous ne pouvons y accéder directement. L'ensemble est remanié et complexifié par l'attention conjointe, dont elle est manifestement capable.

Le travail de Bimbenet (2011) nous permettra de rester à un niveau intuitif et phénoménologique, concernant les étapes ultérieures de développement. Nous aborderons ces étapes, avec plus de détail, dans la suite du travail.

---

<sup>118</sup> Cette citation n'est qu'un exemple. Winnicott répète cette idée, très souvent, sous différentes formes. Nous la prendrons comme un acquis, même si certainement, elle nécessiterait beaucoup d'élaboration pour être davantage justifiée. Cette justification nous ferait perdre de vue, notre projet initial.

Il sera utile de se rappeler de cet aspect du travail de Winnicott quand nous parlerons de Géraldine.

– 6.1.1 : Premières rencontres avec Blandine.

*Au début, le suivi de Blandine ressemble à un suivi presque banal en périnatalité. Les parents viennent consulter pour des crises d'opposition qu'ils trouvent « bien trop corsées », comme le dit le père. Blandine a vingt-trois mois, son petit frère vient de naître, il a autour de deux mois. Les parents semblent capables de s'interroger, de mettre en place des changements par eux-mêmes. Je me dis, au début, qu'il est peu probable que ce suivi soit très complexe, ni très long. Il a donc fallu du temps pour sentir à quel point la situation de Blandine était atypique. Il ne lui était laissé aucun lieu réellement habitable. Elle tentait par ses symptômes, de dessiner un espace où résider.*

*Blandine a vingt-trois mois quand je la rencontre pour la première fois en consultation. « Nous ne savons plus comment faire avec notre fille pour l'aider à exprimer et supporter la frustration ». Au début, la plainte principale se situe à cet endroit. La question du sommeil se pose déjà, mais elle n'est pas au premier plan, même si elle est source de fatigue importante pour les parents. Enfin, ils se disent inquiets de voir Blandine « zapper » d'un jeu à l'autre et « incapable de se poser sur une activité ».*

*Les échanges avec les parents sont d'emblée agréables. Il n'est pas nécessaire de leur poser beaucoup de questions pour qu'ils décrivent la situation. Ils sont d'un bon niveau socio-culturel, Mme est cadre dans une grande entreprise, Mr est écrivain et travaille au domicile. Ils sont, l'un comme l'autre, capables de décrire les choses avec nuance et finesse. Ils sont venus pour s'interroger sur ce qui ne va pas, pour leur fille, mais aussi dans leur façon de faire. Ils paraissent donc disponibles.*

*Spontanément la mère de Blandine dit être la plus déstabilisée par les scènes d'opposition. « Elle peut nous regarder droit dans les yeux, refuser, et se mettre à hurler si on veut la contraindre. Cela peut durer hyper-longtemps. Elle a un aplomb dans ces moments, c'est paniquant. Je ne pensais pas que nous aurions ce genre de scènes à vivre avant qu'elle soit adolescente. » Les deux parents en viennent à être désarçonnés pendant ces scènes qui peuvent se prolonger, ils reconnaissent volontiers qu'il leur arrive de céder, tellement cela les plonge dans un désarroi important. Ils sont conscients que cela peut favoriser la répétition de ces moments difficiles. Ils expriment tout cela en laissant place aux émotions, sans que ces dernières ne prennent toute la place.*

*Je signale à ces parents qu'il est tout à fait possible que la naissance récente du petit frère, tout comme la grossesse qui occupe l'esprit des parents depuis déjà presque une année, puisse participer à ce qui se produit. Les parents, la mère surtout, refusent cette hypothèse. Madame dit : « J'en suis sûre, ce n'est pas ça le problème. Elle adore son petit frère, elle est pleine de tendresse pour lui, on en a parlé avec elle pendant toute la grossesse. » J'essaie de dire que les manifestations d'affection de Blandine n'empêchent pas qu'il puisse également y avoir, par ailleurs, de la colère. Mais la mère de Blandine marque à nouveau son refus. D'où lui vient cette certitude ? La suite du suivi nous apprendra que la mère de Blandine est souvent habitée par de telles convictions semblant indéboulonnables.*

*Blandine est une enfant souriante qui séduit et attire l'attention. Elle marque par sa capacité à entrer en relation. Elle regarde très souvent dans les yeux ses interlocuteurs. Dans la salle d'attente,*

*lorsque je vais les chercher elle semble se tordre le coup pour parvenir à attraper mon regard. Sa taille et son poids sont en rapport avec son âge.*

*Rapidement, en consultation, je m'aperçois qu'elle parle remarquablement bien. Elle montre vite, par ses jeux et ses intérêts, qu'elle est loin d'être en retard pour son âge. Elle utilise son corps avec aisance et montre une confiance en elle, tant dans ses mouvements, que dans son exploration du monde. Lors de la deuxième ou troisième consultation, pendant un temps, elle montre des amorces de jeux symboliques. Nous faisons semblant de manger tous les deux avec la dinette. Elle imite facilement ce que je lui propose de faire, mais elle prend également l'initiative.*

*Blandine est pleine de vie et de vivacité. Elle cherche à aller voir les différents professionnels du service pendant qu'elle est dans la salle d'attente et sur le chemin pour se rendre à mon bureau. A chaque fois, elle parvient à charmer les personnes qu'elle interpelle d'un regard, en se postant face à eux ou en montrant qu'elle veut entrer dans le bureau. Ce sera d'ailleurs le cas tout au long du suivi. Plusieurs professionnels, qui ne la verront jamais en consultation, l'auront pourtant repérée, la trouvant « tordante », « charmeuse », voire « à croquer ».*

*Plusieurs choses sont d'emblée surprenantes. Elle part immédiatement à la conquête du bureau. Elle fait d'ailleurs quasiment un inventaire de ce qui se trouve dans les tiroirs, dans les différents endroits de la pièce où des jeux sont positionnés.*

*Une autre chose est frappante. Elle ne fait pas comme les autres enfants de son âge. La plupart du temps, il leur faut un temps pour accepter d'être rencontrés, il leur faut un temps d'observation pour pouvoir s'éloigner un petit peu de leurs parents et s'intéresser à ce qui les entoure. Blandine n'a besoin de temps ni pour être rencontrée, ni pour explorer le bureau de consultation. Elle ne fait pas beaucoup d'aller-retour entre ses parents et les jeux qu'elle découvre, ni physiquement, ni visuellement.*

*Enfin, Blandine ne cherche pas à attirer mon attention ou celle de ses parents. Les premières consultations sont souvent un peu difficiles pour l'enfant, surtout s'il cherche mon attention. J'ai souvent besoin de poser beaucoup de questions aux parents. Il n'est pas rare que la première consultation soit essentiellement occupée par le récit des parents, l'explicitation de leurs éléments de compréhensions de la situation... Blandine a montré une soif de rencontre importante et elle vit également parfaitement bien le fait que l'attention ne soit pas focalisée sur elle. Comment fait-elle ?*

*Je suis donc, moi aussi, sous le charme avec quelques questions qui sont un peu estompées par les qualités de cette enfant et l'impression d'une famille qui fonctionne bien autour d'elle. Il y a un contraste important entre ce que Blandine montre dans le service et ce qu'il se produit au domicile, dans le contexte familial. Mon premier sentiment est d'avoir affaire à une petite fille qui va bien, plutôt impressionnante par son indépendance, ses capacités relationnelles et son développement cognitif.*

*Lorsque nous concluons la première consultation, vient le moment de ranger le bureau. Blandine a quelques difficultés à s'y mettre. La mère s'adresse alors à elle sur un ton un peu suppliant, plutôt tendre, mais avec une pointe de lamentation : « aller mon doudou, il faut se mettre à ranger ». Ce « mon doudou » est revenu quasiment à chaque consultation. Après ce bref temps, nécessaire à Blandine pour quitter ce qu'elle était en train de faire, nous, Blandine compris, rangeons le bureau tous*

ensemble. Il y a du travail, elle l'a littéralement transformé en champ de bataille. Là aussi, il nous faudra du temps pour comprendre que l'image de la bataille n'est pas innocente.

Lors des autres consultations, Blandine se montre bien plus capable de s'intéresser à quelques jeux, à un seul à la fois, à changer d'intérêt, mais sans zapper frénétiquement d'un jeu à l'autre. Les parents ont certainement l'impression qu'elle zappe, mais Blandine n'a que deux ans. Il est normal que les moments où elle élabore longuement, à partir d'une seule activité, soient plutôt rares. Cette plainte parentale présente dès la première consultation et qui reviendra peu, pourrait être lue comme une sorte de déconnexion entre le monde de Blandine et celui de ses parents.

#### – 6.1.2 : Éléments de récit recueillis lors des premières rencontres.

En faisant le récit depuis la grossesse et jusqu'à l'âge de nos premières consultations, il apparaît que la grossesse était désirée et s'est déroulée sans particularités. Le post-partum a en revanche été marqué par des difficultés d'allaitement qui ont été accompagnées par une conseillère en lactation. Aucune difficulté spécifique n'avait pu être repérées. L'insuffisance de lactation a mené Blandine à être hospitalisée à sept jours de vie pour déshydratation (pas banal). Ce n'est qu'au bout d'un mois que la mère de Blandine n'est parvenue à renoncer à cet allaitement maternel qui ne se mettait pas en place. Elle avait eu beaucoup de mal à supporter cet échec. « J'ai beaucoup insisté, ça n'a pas été facile. J'ai vu plusieurs conseillères en lactation. Je n'avais pas assez de lait. Personne n'a été capable de m'expliquer pourquoi. Des prises de sang avaient été faites et n'avait rien montré. Sur le plan mammaire, il n'y avait pas d'explications, mais ça ne marchait pas. »

Une autre plainte est formulée par la mère, lors des premières rencontres et régulièrement répétée ensuite : « A partir de cinq mois et demie, elle a commencé à taper des talons quand je lui changeais la couche, elle me faisait sentir qu'elle préférerait que son père fasse quelque-chose avec elle, plutôt que ce soit moi. Mais, plus généralement, elle se détournait de moi, elle me rejetait. ». Après la consultation, je prends conscience que la précision de cinq mois et demie est surprenante.

Pendant la consultation, je souligne que beaucoup d'enfant peuvent tenter de se retourner au moment où on les change, taper des talons... Mme proteste alors, elle me fait sentir que je ne l'ai pas comprise. « Ce n'est pas une relecture qui est venue après, je l'ai senti à ce moment-là, je m'en souviens. J'en avais parlé à mon mari, c'était dur à accepter ». Son conjoint confirme. Il essayait alors de la rassurer sans y parvenir. « A l'époque déjà je lui disais que je ne voyais pas ça comme ça. »

Manifestement, Mme est toujours autant marquée, presque dix-huit mois plus tard, par ce passage vécu douloureusement. Là où elle est globalement capable de nuances et de remise en cause, elle est certaine de pouvoir affirmer que les coups de talons, au moment des changes, sont des mouvements de rejet.

*Questionner davantage est rapidement menaçant. Elle réclame finalement que nous nous interroguions uniquement sur ce qui a pu se produire, chez Blandine, à cet âge-là. Je pose quelques questions pour éclairer un peu la façon dont on peut comprendre la plainte formulée par la mère de Blandine. Aucune réponse ne m'éclaire initialement.*

*Pendant les premières consultations, j'apprends également que Blandine n'a pas fait de passage par les angoisses du huitième mois. Ou alors, les parents ne les ont pas repérées. « Oui, nos amis qui ont des jeunes enfants nous ont parlé de ce moment, mais Blandine, elle n'a jamais fait ça ».*

*Plusieurs éléments précédemment abordés me pose question du côté de l'attachement<sup>119</sup>. Suite à mes questions, les parents m'expliquent : « Quand elle se fait mal... Il faut dire d'abord que de toutes les façons, elle n'aime pas qu'on l'approche. Elle ne supporte pas les câlins, les bisous ou qu'on la prenne sur nos genoux. On a du mal avec ça, c'est douloureux. On a beau faire hyper attention à ne pas trop lui marquer notre affection, Blandine est régulièrement en train de nous remettre à distance, de dire qu'elle ne veut pas qu'on la touche, qu'on s'approche... C'est tellement dur ça. Parfois le matin, elle se réveille en pleurant très abondamment. Elle semble débordée ou paniquée, vraiment très mal, comme si elle sortait tout juste d'un cauchemar. Même là, elle refuse qu'on la rassure, voire même qu'on entre dans la chambre. Certains matins, il faut accepter qu'elle nous rejette ainsi alors qu'elle aurait besoin de nous et ça peut durer vingt minutes. Pour commencer la journée, c'est un enfer. » Je repose ma question par rapport aux moments où elle se fait mal. Les parents se regardent. Le père finit par dire : « Dans ces cas-là elle vient chercher un peu de réconfort physique, mais ce n'est jamais très long et rapidement, elle s'écarte. » J'interroge et je demande si elle va plutôt se rapprocher de sa mère ou de son père ? « Il n'y a pas de différence. », dit la mère.*

*Enfin, pendant l'ensemble du suivi, il ne fut quasiment jamais possible de voir Blandine seule. Elle avait de la facilité à entrer en relation, elle cherchait même l'étranger, en présence de ses parents. Ce ne fut réellement possible qu'une fois. Et encore cela ne dura que très peu (quelques minutes). Blandine interrompit ce moment en allant ouvrir la porte pour retourner dans la salle d'attente où se trouvaient ses parents. Elle les maintenait à distance mais ne pouvait pas se passer d'eux facilement. L'arrivée en crèche tous les matins ne posait en revanche aucune difficulté, l'entrée à l'école plus tard s'est faite sans grandes difficultés non plus.*

---

<sup>119</sup> Le peu d'allers-retours entre Blandine et ses parents lors de l'exploration du bureau, l'absence de temps nécessaire avant de pouvoir me rencontrer ou aller à la découverte du bureau inconnu.

– 6.1.3 : Quelques réflexions sur les premiers éléments de cette prise en charge.

Il s'agit donc d'une enfant qui n'a pas fait les angoisses du huitième mois, si fréquentes. Elle ne semble pas non plus trouver chez son père ou chez sa mère, une figure principale d'attachement. Elle a donné à sa mère l'impression d'un rejet massif à l'âge de « cinq mois et demie ». Comment pouvons-nous rendre compte de tout cela ?

– 1.3.1 : Éléments qui questionnent la préoccupation maternelle primaire.

La mère de Blandine décrit bien que l'allaitement n'a pas été facile. Quand elle en parle, elle en ressent manifestement encore une frustration. Malgré une hospitalisation pour déshydratation et l'absence de pistes de compréhension proposées par les conseillères en lactation, elle continue à espérer, pendant un mois, à y parvenir. N'y aurait-il pas quelque-chose ressemblant à un entêtement ?

Selon les conseillères en lactation (médecin, sage-femme ou auxiliaire de puériculture), de mon hôpital, la majorité des insuffisances de lactation, sont d'origine psychologique. D'autant plus, si plusieurs conseillères n'ont pas vu de problème mammaire, si des prises de sang ont été réalisées pour éliminer quelques rares causes biologiques et si l'enfant était bien installé et stimulait convenablement le mamelon.

Cet élément peut donc nous conduire à questionner la possibilité, pour cette mère d'entrer avec aisance dans la préoccupation primaire. Nous ne retrouvons pas, malgré mes questions, dans le récit des parents, de moment d'effondrement maternel ou paternel. Mais, la préoccupation primaire a peut-être été mise à mal.

Un autre élément clinique nous pousse à questionner la mise en place de la préoccupation primaire. Blandine fait l'inventaire de mon bureau lors de la première consultation. Elle refait la même chose, beaucoup plus tard, lors de la première consultation avec la psychomotricienne. Ce besoin de faire l'inventaire n'est pas sans faire penser à l'article de 1949 de Winnicott (1969) : *L'esprit et ses rapports avec le psyché-soma*.

« Nous supposons que la santé, dans le développement premier de l'individu, va de pair avec une *continuité d'existence*. Le développement du psyché-soma primitif suit un certain cours, à condition que la *continuité d'existence ne soit pas troublée* ; en d'autres termes, pour son bon développement, un environnement parfait est nécessaire. Au début, cette nécessité est absolue. (p.137) »

L'adaptation du début doit être parfaite ou presque, même si cela ne doit pas durer. Cela permet à l'enfant de développer une liaison entre la psyché et le soma. Dans le même temps, l'esprit peut se développer et commencer à compléter l'environnement pour le rendre parfait (ce qui permet aux parents de se désadapter, sans mettre en difficulté l'enfant). C'est, du moins, ce que propose Winnicott dans l'article de 1949.

Il parle alors de ce qui se produit quand l'adaptation du début n'est pas suffisante. Que se passe-t-il si le fonctionnement mental s'organise pour affronter des espoirs souvent déçus vis-à-vis de l'environnement primitif ?

« On s'attendrait à des états confusionnels et (à l'extrême) à des troubles psychiques ne dépendant pas d'une déficience des tissus cérébraux. Plus couramment [...], nous observons que le *fonctionnement mental devient une chose en soi*, qui remplace pratiquement la bonne mère et la rend superflue. [...] Il s'agit d'un état des plus inconfortables, surtout parce que la psyché est « séduite » par l'esprit dans lequel elle se fonde et rompt sa relation intime primitive avec le soma. Il en résulte une association psyché-esprit qui est pathologique. (pp. 139-140). »

Et un peu plus loin : « Ainsi que je l'ai dit, la continuité d'être du psyché-soma en cours de développement (réactions internes et externes) est perturbée par les réactions aux envahissements de l'environnement ou, en d'autres termes, par les conséquences des défauts d'adaptation active de l'environnement. Selon ma théorie, il faut s'attendre à une certaine réaction devant les envahissements de l'environnement qui perturbent la continuité du psyché-soma, réaction toujours croissante eu égard à la capacité mentale. Si les envahissements appellent des réactions *excessives* (selon la suite de ma théorie), ils ne sont pas supportables. L'état de confusion excepté, on ne peut que *cataloguer* les réactions. (pp.140-141) »

Blandine avait eu besoin au début de faire l'inventaire de mon bureau, en mettant tout au sol et en « zappant » d'un jeu à l'autre. Elle refait cela lors de la découverte du bureau de la psychomotricienne. Elle inventorie toute seule, sans s'appuyer sur ses parents (ni leur proximité physique, elle s'éloigne d'eux quasi-immédiatement, ni leurs regards, elle n'y vient pas chercher de confirmation régulière). Elle catalogue et s'isole relationnellement pour le faire. Cela n'est-il pas de nature à interroger la façon dont le monde lui a été présenté ? Selon ce que propose Winnicott dans les citations précédentes, soit l'enfant appréhende le nouveau en s'appuyant sur la relation, soit, si cela n'est pas possible, en s'appuyant sur son esprit.

L'avance de Blandine par rapport à son âge concernant les jeux symboliques, l'acquisition du langage... pourrait venir renforcer cette piste de compréhension.

Au fil de la description de la situation de Blandine, nous aurons l'occasion de relever d'autres aspects qui questionnent l'effectivité de la préoccupation primaire, dans le passé. Nous n'en trouverons que des indices indirects. Cela ne doit pas nous surprendre. Cela fait partie

intégrante de la définition que Winnicott donne de la préoccupation maternelle primaire, dès l'article de 1956<sup>120</sup>.

Si nous nous référons à ce que nous avons proposé du rôle de la préoccupation primaire, cela est d'une grande importance pour la compréhension de ce qui se produit entre Blandine et ses parents. Le monde parental n'a peut-être pas pu se dévouer au monde de Blandine, autant qu'il aurait fallu. Le monde de Blandine a peut-être eu à faire avec ses propres capacités intellectuelles un peu trop rapidement, dans un processus solitaire qui aurait plutôt profité d'être davantage appuyé sur la relation et l'interpénétration mutuelle.

– 1.3.2 : Autres éléments.

Spitz (1968) propose de comprendre les angoisses du huitième mois, comme la trace d'un changement du rapport à l'objet. Désormais, l'objet (au sens psychanalytique) est libidinalisé. Une relation de personne à personne est désormais possible. Ce n'est plus le pré-objet, c'est une personne entière en relation avec une autre personne entière. D'où la possibilité de faire des différences entre un étranger et une personne connue. Selon Spitz, avant ces angoisses l'objet d'amour serait en partie « interchangeable » (p. 118 et 123), ce qui n'est plus le cas par la suite.

Nous voudrions interroger la situation de Blandine et sa mère avec ce mot de Spitz : « interchangeable ». Le moment des angoisses du huitième mois est aussi visible et bruyant pour les parents, que l'advenue des premiers sourires réponses. Les parents vivent à cette période des difficultés, qu'ils ne connaissaient pas, pour sortir de la pièce où ils étaient avec l'enfant. L'enfant se retrouve déstabilisé, même si c'est pour un temps très court (aller chercher un vêtement dans la pièce voisine), même s'il a été prévenu à l'avance. Les parents remarquent ce changement et quelques fois s'en plaignent (trouvant cela pesant).

Mais, s'il est possible que ce soit source de plainte, c'est également l'occasion de vérifier pour les parents, l'importance qu'ils revêtent dans les yeux de leur enfant. Blandine n'a pas offert cela à ses parents. En reprenant les mots de Spitz, ses parents sont demeurés « interchangeables », y compris lorsqu'elle se fait mal. Est-il possible que ses parents, notamment sa mère, aient pu sentir qu'ils auraient dû ne plus être interchangeables ? Est-il

---

<sup>120</sup> « Les mères ne s'en souviennent que difficilement lorsqu'elles en sont remises, et j'irais jusqu'à prétendre qu'elles ont tendance à en refouler le souvenir. (Winnicott, 1969, p.287) » Notons que « refouler » n'est peut-être pas le bon terme. Cet état est peut-être tout simplement trop magmatique pour que les mères en conservent un accès mnésique facile après en être sorties.

possible que l'absence d'angoisse du huitième mois, ait été vécue, par ces parents, comme une sorte de dénonciation d'incapacité à se préoccuper suffisamment pendant les mois antérieurs ?

Cependant le sentiment d'être rejeté présent chez la mère de Blandine intervient plus tôt, nous verrons même, bien plus tôt. A l'âge de vingt-trois mois, les parents avaient l'impression d'être interchangeables quand Blandine se faisait mal. Mais ils étaient d'accord tous les deux pour affirmer que Blandine se montrait beaucoup plus dure avec sa mère, qu'envers son père. Ils n'étaient donc pas tout à fait interchangeables. Ou, du moins, ils n'exigeaient pas les mêmes choses, ou de la même manière et Blandine y réagissait différemment.

Pourquoi cette mère s'est-elle sentie rejetée par Blandine, autour de cinq ou six mois ? Pourquoi une telle précision : cinq mois et demie. Précision d'autant plus marquante que la mère en parle un an et demie après, lors de la première consultation. Elle en parlait d'ailleurs comme si c'était hier. Pourquoi une certitude d'avoir été rejetée ?

Proposons une hypothèse. Nous la trouvons dans les propositions théoriques de Trevarthen/Aitken (2003-a) et de Rochat (2006, 2002). Cette mère situe très précisément ce qu'elle ressent comme un rejet. C'est probablement l'indice qu'il s'est passé quelque-chose. C'est un âge où la connaissance que nous avons du développement de l'enfant, nous apprend que quelque-chose change chez l'enfant<sup>121</sup>. A ce moment-là de la prise en charge, nous ne retrouvons pas, dans les propos des parents, d'indice en faveur de cette hypothèse. Mais, cette piste interprétative a pu être confirmée par quelques propos des parents, par la suite.

Trevarthen et Aitken (2003-a) d'une part et Rochat (2006) d'autre part, décrivent tous deux, à l'âge de Blandine, au moment où la mère s'est sentie rejetée, un tournant important dans le développement de l'enfant. Depuis les sourires réponses, jusqu'à cet âge, l'enfant semble n'avoir qu'une seule soif : être en relation œil à œil, face à face. Entre cinq et six mois, l'intérêt pour la relation n'est plus aussi prépondérant. Émerge progressivement, mais relativement brutalement, un intérêt pour les objets et leur exploration. Cela est rendu possible par des possibilités de préhension qui se sont accrues et des capacités posturales croissantes. Cela est aussi rendu possible, nous dit Rochat (2003) par une rapidité bien plus grande de la perception de l'état émotionnel de l'autre. Ainsi, le bébé peut, désormais, garder un contact avec la vie

---

<sup>121</sup> C'est à la fois tout le danger d'avoir un récit du développement, pour observer cliniquement ce qui se passe. Mais, c'est également toute l'importance d'en avoir un. En écoutant cette mère, j'ai une idée de ce qu'il se produit. C'est dangereux puisque je peux plaquer du savoir, plutôt que de l'écouter. Mais c'est aussi la possibilité de comprendre ce qui se passe. Ici, un des enjeux pouvait être d'avoir une certaine assurance que le problème ne venait pas d'une pathologie chez Blandine. C'est pourtant ce que sa mère aurait voulu obtenir de moi, bien des fois.

émotionnelle d'autrui, tout en dégageant du temps et des capacités attentionnelles pour s'intéresser aux objets. Ce moment du développement représente donc l'émergence d'une disponibilité du bébé, bien plus grande, à l'égard du monde et des choses.

La mère de Blandine pourrait avoir eu un sentiment de rejet au moment où Blandine devenait plus disponible pour autre chose que l'échange rythmique et mélodique. Si c'était bien le cas, ce n'était pas rassurant.

Cette interprétation a été confirmée à deux moments de la prise en charge ultérieure. Le premier d'entre eux est une répétition. Quelques mois plus tard, le petit frère est arrivé au même âge. Lors d'une consultation Mme dit : « En ce moment, je me sens rejetée par mon fils, exactement au même âge qu'avec Blandine. C'est très difficile à supporter pour moi. Mais, si ça se répète au même âge, c'est que ça vient de moi. » C'est aussi, ajoutai-je, qu'il se passe chez vos enfants, autour de cet âge, quelque-chose qui les rend un peu différents.

Le deuxième moment est un souvenir. En toute fin de prise en charge, lors de la dernière consultation, alors que les parents ne désiraient plus poursuivre, la mère de Blandine eut un souvenir qui lui revenait et dont elle n'avait jamais parlé. « De toute façon, Blandine nous a rejetés très tôt. Je me souviens qu'à trois ou quatre mois déjà, elle avait plus de plaisir à entrer en relation avec les étrangers et les inconnus, qu'avec nous ses parents. » Cette conviction d'avoir été rejetée par sa fille reste donc figée au moment où le suivi s'arrête.

Il est difficile de préciser quel est le sens exact de ce sentiment. Soit la famille a vécu un temps difficile avec une certaine dépressivité et Blandine parvenait, à cet âge, davantage à sourire et entrer en relation avec les autres personnes que ses parents. Néanmoins, aucun élément d'anamnèse n'a permis d'affirmer réellement cette lecture. Ou bien, la mère de Blandine vivait déjà douloureusement que sa fille soit appétente relationnellement envers toute personne. Pourtant, à cet âge, comme nous l'avons vu, la « préférence parentale » se repère bien plus dans le fait que les demandes pour satisfaire les besoins sont plus spécifiquement adressées à ses parents. La soif relationnelle doit à cet âge être universelle.

Dans ce contexte, il n'est pas du tout anodin que l'ensemble du service de pédopsychiatrie où nous travaillons ait été marqué par la capacité de Blandine à entrer en relation. Peut-être menait-elle une bataille déjà ancienne ? Peut-être marquait-elle son droit à aller-vers, peut-être faisait-elle enrager sa mère, sous ses aspects charmeurs. Ce qui la poussait intérieurement à s'intéresser aux autres et aux choses était vécu comme une menace par sa mère. Une disponibilité pour le monde et pour l'exploration des choses, essentielle dans le développement de Blandine, générait chez sa mère un vécu de rejet qui ne semblait pas pouvoir être questionné (même a posteriori).

Il nous a fallu un temps considérable pour apercevoir dans cet aller-vers enfantin, si attachant, une partie de la bataille que mène Blandine. Elle fait ce qu'il faut pour attirer à elle et montrer qu'elle est attirée par l'étranger. Elle le fait d'une façon irréprochable. Elle suscite un attendrissement valorisant pour ses parents. Impossible de soupçonner qu'elle coince ainsi ses parents, peut-être surtout sa mère. Comment cette mère pourrait-elle protester ?

– 6.1.4 : Place du père dans cette prise en charge.

*Nous avons déjà dit que le père de Blandine était moins investi dans cette prise en charge. Il était le plus assidu des deux parents du fait de ses conditions de travail qui lui permettaient une souplesse bien plus grande. Il posait moins de question, il était également moins mis en difficulté par Blandine. Progressivement, il s'opposa davantage à sa femme qui poursuivait les demandes. Il pouvait davantage se démarquer d'elle qui continuait à affirmer que Blandine avait un problème, puis à chercher à avoir des noms de pathologie pour désigner ce qui se produisait chez Blandine (et que j'aurais bien aimé pouvoir désigner comme ce qui se produisait entre Blandine et ses parents).*

*Il dit à plusieurs reprises qu'il ne parvenait pas à rassurer sa femme, qu'elle ne parvenait pas à relativiser. Il affirmait de temps en temps que certes Blandine leur faisait vivre des choses complexes, mais que tous les enfants de cet âge avaient besoin de s'opposer. Il sentait que rien n'y faisait. Il dit une fois : « c'est comme avec son sentiment de rejet à cinq mois et demie, j'avais beau faire, j'avais beau lui dire que je ne le voyais pas comme cela... ».*

*Quand il exprimait des choses de cet ordre, cela avait en général pour effet de renforcer les demandes de sa femme. La mère de Blandine avait alors besoin de questionner à nouveau, affirmait de plus belle qu'elle pensait qu'il y avait un diagnostic à faire pour sa fille et qu'il n'était pas fait. Cela avait donc l'effet plutôt inverse et ne devait pas lui faciliter la prise de parole.*

*Il est certain que nous avons eu très peu d'éléments concernant la biographie paternelle. Cependant, Mr décrivit, une fois, très brièvement, comment il s'était retrouvé, encore adolescent, à conseiller ses parents et à voir les rôles s'inverser. Il avait des parents pourtant d'un bon niveau socio-professionnel, sa mère étant par exemple psychologue. Mais à l'adolescence, il avait vu progressivement ses parents s'appuyer sur lui et lui demander son avis pour des décisions qu'ils devaient prendre. Il s'agit de bribes plus que de récit. Mais ces bribes laissent entendre que le père de Blandine a peut-être grandi dans un environnement marqué par une certaine fragilité.*

*Lorsque nous avons parlé de la préoccupation primaire, il nous semble que, dans la situation de Blandine, tout particulièrement, il est important de parler de préoccupation parentale. En effet, Mr, par son travail au domicile, a assuré une continuité, tout autant, et même plus que sa femme, auprès de Blandine. Quand la mère de Blandine a repris le travail, il a continué à travailler au domicile et à s'occuper de leur fille avant de trouver des moyens de garde.*

*Si Mr s'est peu investi et impliqué dans la prise en charge, il est en revanche certain que Mr joua un rôle notable pour inciter sa femme à dire certaines choses. Il le fait lors de la première consultation où il est seul avec Blandine. Ce jour-là, la mère de Blandine n'a pu se libérer professionnellement, comme elle pensait pouvoir le faire lors de la prise de rendez-vous. A un moment de la consultation il exprime tout d'abord pour la première fois qu'il n'est pas d'accord avec le degré d'inquiétude de sa femme. Il se l'est ensuite autorisé devant sa femme, mais il ne put le dire, initialement, qu'en son absence. Cela nous conduisit à envisager de programmer une consultation où seuls les parents seraient présents.*

*Lors du rendez-vous suivant, en l'absence de Blandine, sa mère commença à évoquer son histoire personnelle. Mr montra nettement un mouvement de satisfaction quand elle le fit, il n'est pas certain que la mère de Blandine s'en aperçut. Il attendait manifestement cela et donnait à voir qu'il pensait cela nécessaire. Notons qu'il ne le fit pas de son côté. Ne se mettait-il pas ainsi hors du travail ? Ne cherchait-il pas ainsi à être « hors de cause » ? Il était moins mis en difficulté par Blandine, moins inquiet également. Il ne parvenait pas non plus à s'investir réellement personnellement. C'est lui, dans cette prise en charge, qui a assuré la continuité et la régularité des rendez-vous, mais il n'en a jamais été réellement le ressort.*

#### – 6.1.5 : Éléments biographiques maternels.

*Lors de la consultation où les parents sont présents sans Blandine, ils commencent par parler des difficultés, des tensions avec Blandine... Nous essayons d'y réfléchir, mais ces parents ont l'habitude de parler, se montrent créatifs pour trouver des adaptations qui n'aident jamais à simplifier la situation. Ils n'ont pas besoin de moi pour de la guidance.*

*Au bout d'un moment, le père de Blandine change littéralement de sujet. Il souhaitait que nous puissions aborder la différence importante de perception de la situation au sein du couple. Sans animosité, avec des affirmations assez directes, mais où l'agressivité n'est pas au premier plan, sans que le ton soit du côté du jugement ou du reproche, il formule son impression. Selon lui, leur fille n'est pas facile en ce moment, mais sur le fond elle va bien et il dit avoir l'impression que sa femme cherche à trouver une maladie ou un problème médical chez Blandine. Il s'oppose clairement à chercher une telle pathologie. Cette protestation amène sa femme à décrire certains éléments de sa biographie. Comme nous venons de le dire, le conjoint montre alors une certaine satisfaction.*

*Elle explique que ses parents ont divorcé lorsqu'elle avait sept ans. « À cet âge, je me souviens que j'avais conscience que je n'étais pas en sécurité avec ma mère. Dès l'âge de dix ans, j'avais obtenu d'aller principalement chez mon père. Mes parents s'étaient mis d'accord entre eux, ce n'était pas ce que le juge des affaires familiales avait prévu. Vis-à-vis de ma mère, je m'en veux encore. J'ai eu l'impression, petite, de manigancer contre elle, dans son dos, pour aller chez mon père. J'étais pas tout*

*à fait tranquille de laisser ma petite sœur chez ma mère. Elle nous rejoignait un week-end sur deux et la moitié des vacances. Mais assez rapidement, ma sœur aussi est arrivée chez notre père, quasiment à plein temps. »*

*La patiente fait une pause et je pointe la culpabilité encore présente quand elle en parle. Je souligne que la culpabilité a sûrement été ressentie à l'époque mais qu'à la façon dont elle en parle, elle est encore envahie par ce sentiment. Je poursuis ensuite : « Que vouliez vous dire en parlant d'insécurité ? » « Je n'ai jamais eu peur pour ma santé. Je n'ai jamais reçu de coups, ou quoi que ce soit. J'avais seulement, à sept ans, déjà, lors du divorce, une conscience assez claire que je ne pourrai m'appuyer sur ma mère pour rien. Je savais que je ne pouvais pas vraiment discuter avec elle, lui demander de l'aide quand il y avait des problèmes. »*

*Elle décrit la façon dont se passent les rencontres quand ils vont la voir. Sa mère les reçoit, ne vient jamais les voir, ils n'ont rien à se dire. Le mari confirme en disant qu'il semble quasi impossible d'avoir la moindre conversation avec sa belle-mère. Il s'agit d'une femme qui a réussi socialement, qui vit une vie très solitaire, avec qui le contact est presque impossible à établir. Madame ajoute qu'elle sait aussi que son départ à dix ans a profondément blessée sa mère et que la relation n'a plus jamais été la même. Selon elle, sa mère n'a jamais eu de soins psychiatriques ou même d'accompagnement psychologique.*

*L'arrivée chez son père n'a pas été simple non plus, même si elle s'y sentait « en sécurité ». Il s'était remarié, il attendait un enfant avec sa deuxième femme. Il était militaire, par moment ce métier le prenait beaucoup. La mère de Blandine dit qu'elle ne trouvait pas toujours sa place chez lui. Elle ne la trouvât réellement qu'une fois dans un internat militaire de l'ouest de la France, qu'elle a rejoint pendant le lycée. Elle décrit la force des relations qui se tissaient alors entre les internes. « J'étais littéralement dépendante de mes amis. J'y ai trouvé une famille, j'avais l'impression que nous formions une famille. Mais c'était une catastrophe, on fonctionnait sur le schéma où seuls les membres du lycée avaient raisons, les autres à l'extérieur étaient des cons ou ne comprenaient rien à rien ». Ce fonctionnement est relativement typique des groupes d'adolescent. Pour cette patiente, selon ce qu'elle a dit, c'était la première fois qu'elle trouvait une place et rencontrait un sentiment familial.*

*« J'ai alors commencé à sentir une jalousie plus forte que moi. Je savais que ce n'était pas correct, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. Je suis encore en difficulté avec cette jalousie. Pour que vous compreniez, je peux donner un exemple récent. Ça m'arrive tout le temps. Ce jour-là, avec une amie qui a des enfants en bas âge, on était dans un parc. Les enfants jouaient, le frère de Blandine dormait et nous étions sur un banc à discuter toutes les deux. A ce moment-là, arrive une amie de mon amie. Moi je la connaissais pas. C'était pour moi insupportable. J'avais l'impression de me faire voler mon amie par cette femme. Dans ces cas-là, ça me met tellement mal que je n'arrive plus du tout à être en relation, à prononcer un mot... Je sais que ce n'est pas normal, mais je n'arrive pas à faire autrement. Depuis l'adolescence, j'essaye de ne plus ressentir cela mais je n'y arrive pas. » Nous retrouvons-là ce que Blandine devait ressentir quand elle s'intéressait aux étrangers, à trois ou quatre mois. Les réactions maternelles devaient être très vives. Pour cette mère, tout semble se passer sur un*

*modèle douloureux : soit la personne est entièrement disponible pour elle, soit la personne la délaisse entièrement, la rejette.*

*Après ces quelques éléments, elle revient à sa fille et son rôle de mère. Elle décrit la grande peur qu'elle a de voir se reproduire un rejet de Blandine envers elle. Elle décrit combien il est difficile pour elle de se mettre en colère contre sa fille ou d'accepter que son conjoint puisse le faire. Quand cela se produit, cela déclenche une peur intense qu'un jour Blandine décide de ne plus être en relation avec elle ; comme elle a pu le faire avec sa propre mère, à un âge assez précoce. J'essaie alors de signifier qu'il y a probablement une très grande différence entre la personnalité de madame et celle de sa mère et que rien ne laisse présager une telle rupture avec Blandine. Le père de Blandine explique qu'il essaye régulièrement de rassurer sa femme sur ce point, mais sans y parvenir.*

*J'insiste ensuite sur la nécessité pour l'enfant de pouvoir sentir qu'il passe les bornes, surtout dans ces âges complexes où le refus et l'opposition peuvent prendre de la place dans la relation. Je questionne le père de Blandine sur ce qu'il ressent devant les refus de sa femme lorsqu'il se met en colère. « Je comprends que ça puisse lui faire peur, mais parfois c'est plus fort que moi, la moutarde me monte au nez ».*

*Je souligne que Blandine a probablement besoin de recevoir ces manifestations de colère. Seulement, compte-tenu de la situation, quand cela se produit, la colère vient séparer les parents qui ne peuvent plus se positionner facilement ensemble. Le père de Blandine ajoute alors qu'il n'est pas d'un naturel où il se met rapidement en colère. « Quand cela arrive, je le regrette toujours. Quand ma femme est là, c'est encore plus difficile. Je vois bien que ça la met sens dessus dessous. » Compte-tenu de l'ensemble de la consultation, j'exprime à cette mère qu'il serait peut-être utile qu'elle ait un suivi psychologique pour elle. J'ajoute que s'il le faut, nous pouvons proposer des contacts de professionnels que nous connaissons et en qui nous avons confiance.*

*Sur le coup, elle ne demande pas ce contact. Elle le fera en constatant qu'elle se sentait de nouveau rejetée, au moment où son fils avait cinq à six mois. En reconnaissant que le processus se répétait et qu'elle devait en être la cause, elle demande des noms pour une prise en charge. Je choisis alors de lui donner des noms de psychologues libérales qui ont également une activité analytique et qui pourraient, au besoin, faire évoluer la prise en charge vers une analyse.*

*Lors de la consultation suivante, il y a comme une lune de miel. Les parents sont contents de constater qu'il est plus facile pour le couple, et surtout pour la mère de Blandine, de s'opposer à leur fille. Ils observent que ça a des effets d'amélioration même s'il ne s'est déroulé que quinze jours entre les deux entretiens. Ils décrivent néanmoins combien ils appréhendent quasiment en permanence l'irruption des colères, des crises, des oppositions de leur fille. Ils se sentent moins fragilisés par ces moments mais ne peuvent s'empêcher de les redouter. Le soulagement est présent, mais l'appréhension est tellement vive... Blandine est présente, assez enjouée, elle s'occupe de manière foisonnante, mais assez réceptive aux limites qu'expriment les parents au fil de la consultation.*

*Assez rapidement, au fil du suivi, la situation se dégrade à nouveau. Les parents ont l'impression qu'après avoir souffler un petit peu, la situation se durcit de nouveau.*

*D'autres aspects de cette prise en charge seront abordés dans un autre chapitre. Il est nécessaire pour cela d'aborder des réflexions concernant la position dépressive et le rapport à la mort. Ce qui doit dès à présent être relevé est le sentiment croissant que nous avons eu d'une déconnexion entre les exigences parentales (surtout maternelles) et l'âge de Blandine. Pour ne donner qu'un seul exemple, la mère de Blandine s'agace dès qu'elle ne dit pas bonjour au bon moment, merci ou s'il te plait... Elle n'a pourtant que deux ans et demie au moment où nous le constatons.*

*Un jour, Madame reprend Blandine assez sèchement quand elle manque le moment de me dire au revoir. « Mais Blandine ! Tu ne vois pas que le docteur veut te dire au revoir ! pourquoi tu ne lui réponds pas ? » A ce moment, pourtant, Blandine est occupée par son besoin de prendre la main de son père pour sortir de la consultation. C'est plutôt moi qui suis à contretemps. C'est peut-être plutôt de mon fait, si Blandine ne réponds pas au geste que je fais pour lui dire au-revoir. Elle a manifestement un besoin plus urgent à ce moment-là.*

*Notons dès à présent que les demandes maternelles concernant un diagnostic psychiatrique pour Blandine augmentent progressivement. Puis, la prise en charge se centrant un moment sur les difficultés de sommeil, la demande devient de trouver une pathologie spécifique du sommeil, de pouvoir avoir accès à des examens du sommeil (polysomnographie). Concernant ces demandes diagnostiques, le point de vue médical ne parvient jamais à convaincre la mère de Blandine. Les oppositions du père à ces demandes ne font qu'augmenter la pression de la demande maternelle. Nous retrouvons-là des convictions maternelles très fortes. Elles prennent un caractère projectif et permettent d'éviter de centrer la question sur la relation entre Blandine et ses parents.*

#### – 6.1.6 : Élaboration à partir de ce récit maternel.

Il est plus difficile, en l'absence d'implication du père, de réfléchir à ses difficultés à lui. Les éléments biographiques maternels permettent de rendre compte des difficultés pour cette mère à entrer dans la préoccupation maternelle. Deux raisons pourraient avoir entravé la préoccupation maternelle. Premièrement, il n'est pas impossible que la mère de Blandine ait eu affaire, étant enfant, à une mère très peu disponible sur le plan psychique et émotionnel. Comment dans ces conditions pouvoir entrer dans une préoccupation maternelle pour laquelle elle avait plus à créer qu'à reproduire ? Comment être folle de son enfant pour elle qui n'avait peut-être pas su rendre folle sa mère ? Comment laisser son monde être recomposé par la préoccupation primaire ? Nous pouvons supposer que si le monde de la mère avait eu à se construire, en s'étayant sur des interactions fragiles, il était peut-être lui-même fragile. Cette mère avait peut-être besoin de maintenir une fixité du monde qui l'empêchait d'avoir accès à une souplesse suffisante pour s'adapter de près aux besoins de son enfant.

Dès sept ans, elle ne se sentait pas en sécurité avec sa mère qui n'a pourtant jamais été ouvertement maltraitante. A cet âge encore jeune, elle se souvient qu'elle sentait que sa mère ne serait jamais un appui émotionnel, relationnel et pour échanger. Depuis quand le savait-elle, et avant de le savoir, depuis quand le sentait-elle ? Dès lors, bien des questions peuvent se poser : comment le monde lui avait-il été présenté étant petite ? Comment l'objet avait-il dû être rencontré par cette mère lorsqu'elle était toute petite ? Il est possible que nous en ayons un reflet dans les difficultés qui apparaissent de façon croissante, au fils du suivi, à rejoindre le monde de Blandine et le point où elle en est dans ses acquisitions. Il y a une désadaptation entre l'âge de Blandine et les exigences maternelles.

Deuxièmement, nous pouvons également penser que cette mère a eu de la difficulté à entrer dans la préoccupation maternelle, sentant d'une manière ou d'une autre, qu'elle ne pourrait en ressortir facilement. Tout se passe pour elle, comme si, au-delà d'un certain degré de proximité, tout élan de la personne dont elle est proche, que ce soit vers le monde ou vers les autres, est vécu comme l'irruption d'une catastrophe. N'a-t-elle pas déjà une douleur très forte quand la relation avec une amie vient à être troublée par l'irruption d'une autre personne ? Or le besoin de ressortir de la préoccupation primaire fait partie de la description de Winnicott :

« ... parce qu'une femme doit être en bonne santé, à la fois pour atteindre cet état, et pour s'en guérir quand l'enfant l'en délivre. (Winnicott, 1969, p 287) »

Cette anecdote du parc est très intéressante. Elle nous montre combien madame est débordée par son besoin d'avoir pour elle cette amie. Mais, de façon tragique, le phénomène s'auto-entretient. Quand l'amie de l'amie arrive, la mère de Blandine décrit combien la colère l'envahit tout en sentant que cette dernière est injustifiable. Elle ne peut plus dès lors vivre autre chose que le repli et le refus d'interaction. Lors de l'arrivée de l'inconnue, la mère de Blandine est empêchée de continuer à profiter de son amie et encore plus entravée pour rencontrer celle qui arrive. Le repli confirme donc que celle qui restera inconnue est venue lui « voler son amie ». Dans ces moments-là uniquement<sup>122</sup>, toute relation à plus que deux est impossible.

Comment faire pour entrer en relation, si toute intervention extérieure est une menace de rapt ou de rupture ? Comment faire pour s'engager dans la préoccupation maternelle primaire, s'il est si douloureux de sentir chez l'enfant, malgré son propre dévouement, qu'il a d'autres centres d'intérêts, d'autres soifs relationnelles, ou tout simplement qu'il peut entrer en lui-même comme semble savoir le faire les tous-jeunes bébés<sup>123</sup> ?

---

<sup>122</sup> Les consultations nous montrent que la mère de Blandine est capable d'être en relation à plus que deux. Mais ses certitudes « indébouillonnables » nous montrent également que sur certains points, l'échange des points de vue, n'opère pas réellement chez elle.

<sup>123</sup> Ce que nous montre quotidiennement les jeunes enfants et ce dont Winnicott parle dans *La capacité d'être seul*.

Les éléments biographiques racontés par la mère semblent indiquer qu'il ne lui a été possible de trouver sa place que fort tardivement. Elle n'avait pas de place réellement personnelle auprès de sa mère. Elle ne se sentait pas totalement à l'aise chez son père qui, avec son autre femme, et leur enfant, ne devait pas toujours avoir une disponibilité entière. Souffrait-elle déjà en silence, sans pouvoir en prendre conscience, du besoin d'une attention exclusive pour elle, qu'elle a découvert plus tard, avec ses amis lycéens ?

Quand cette mère parle de sa mère, la culpabilité vis-à-vis d'elle est toujours très vive. La mère de Blandine semble presque encore protéger sa propre mère. Est-il possible qu'elle ait ressenti vis-à-vis de sa mère, étant jeune, une sollicitude importante, dénuée de colère à son égard, malgré ses défaillances ? A sa façon, elle avait peut-être porté sa mère, elle avait peut-être été préoccupée pour sa mère. Elle avait également été préoccupée pour sa sœur puisqu'elle se reproche encore de l'avoir laissée seule avec sa mère. Ce reproche qu'elle se fait suffit d'ailleurs à montrer combien la mère de madame devait être défaillante.

Cette préoccupation pour sa propre mère, n'avait été possible qu'un temps, il y avait ensuite eu un certain réflexe de survie. Mais, elle avait vécu ce sursaut vital comme un processus actif pour abandonner sa mère. Était-ce possible de se préoccuper d'un autre être (Blandine), s'il y avait ce risque de devoir un jour le lâcher à nouveau et d'en porter une culpabilité ? Ou d'être lâchée par elle ?

La mère de Blandine a formulé pendant le suivi, à plusieurs reprises, la peur que Blandine ne puisse choisir de se séparer d'elle, comme elle l'avait fait pour sa mère. Elle ne remplace pas les choses par rapport à la personnalité manifestement particulière de sa mère. Elle semble redouter que ce choix qu'elle a fait, sa fille ne puisse un jour le faire. Pourtant, elle n'avait pas choisi d'aller principalement chez son père, dans un mouvement arbitraire et sans motifs. Y aurait-il une part de déplacement de ce qu'elle pourrait redouter en elle : un mouvement d'abandon actif de sa fille, comme elle avait dû le faire avec sa mère ?

Tout ce qui a probablement empêché cette mère de vivre la préoccupation maternelle primaire est venu confirmer cette peur. En effet, elle constate qu'elle est interchangeable avec son conjoint quand Blandine a besoin de réconfort. Ayant cette peur, et sentant qu'elle n'était pas vraiment irremplaçable dans les yeux de sa fille, elle aurait vécu comme un rejet l'intérêt de Blandine pour les objets, et même plus tôt, pour les étrangers. A la fin du suivi, nous avons appris qu'elle vivait déjà comme un rejet ce qui poussait Blandine à s'intéresser à tout autre qu'à elle, pour entrer en relation. Elle redoutait peut-être qu'il s'agisse d'une amorce annonciatrice de la catastrophe d'une rupture qu'elle craignait par-dessus tout.

L'ensemble des éléments précédents nous reconduisent à deux articles de Winnicott qui nous aident à avancer dans notre réflexion.

Le premier est *La préoccupation maternelle primaire*. Il y décrit ce qui se produit quand les mères n'ont pas réussi à entrer dans la préoccupation du départ. Que se passe-t-il quand elles ont manqué ce qu'il appelle le « coche au départ » ?

« Voici ce qu'on observe dans la pratique : ces femmes, ayant mis au monde un enfant, mais ayant « raté le coche au départ », se trouvent alors obligées de pallier ce déficit. Elles traversent une longue période pendant laquelle elles doivent s'adapter de très près aux besoins de leur enfant grandissant, et il n'est pas garanti qu'elles réussissent à réparer la distorsion du développement des premiers temps. Au lieu de bénéficier du bon résultat d'une préoccupation précoce et temporaire, elles se voient imposer la nécessité d'une thérapie pour leur enfant, c'est-à-dire une période prolongée d'adaptation à son besoin, elles sont amenées à le gâter. Elles agissent en thérapeutes, et non pas en parents. (Winnicott, 1969, p 288) »

Pour Blandine c'est un peu différent. Blandine met manifestement en échec les tentatives de réparations thérapeutiques parentales. Elle refuse obstinément la proximité physique, elle ne veut pas être « gâtée ». Mais Blandine peut-elle accepter les « gâteries » parentales sans se retrouver sous emprise ? Peut-elle vivre une proximité sans y éprouver le risque d'un gouffre sans fond ou tout élan personnel risque d'être menaçant pour sa mère ? Les parents sentent, à la fois, le besoin d'être thérapeutes pour leur fille et leur impuissance à l'être. Leur fille refuse. Cela participe peut-être à la demande maternelle de soins, de diagnostics...

Cette demande permanente fait penser à l'article de Winnicott *La réparation en fonction de la défense maternelle organisée contre la dépression*. Le psychanalyste anglais y parle d'un « type » d'enfant qui fait fortement penser à Blandine.

« Un certain type d'enfant m'a frappé dès le début : il s'agit d'un enfant particulièrement charmant et souvent plus doué que la moyenne. Si c'est une fille, elle est bien habillée et très soignée. Ce qui frappe chez elle, c'est une vivacité qui modifie sur-le-champ votre humeur, vous fait vous sentir plus léger... si elle me fait un dessin, je sais d'avance que les couleurs en seront gaies, les détails intéressants et les silhouettes vivantes, comme animées ; il peut y avoir aussi une note humoristique marquée. (Winnicott, 1969, p 84) »

Blandine est de ces enfants-là. Le pouvoir attracteur qu'elle opère dans le service, la façon dont les différents professionnels sont charmés, attendris (moi y compris)... correspond de façon étonnante à la description ci-dessus. Winnicott nous précise que l'enfant ne se comporte pas de la même façon dans la sphère privée. En général, l'enfant est amené en consultation parce qu'il a une humeur changeante, peut se montrer insolent ou déprimé. Il précise même que beaucoup de médecins auront du mal à croire les descriptions parentales.

Winnicott nous parle de ces enfants et des difficultés qu'ont les parents avec ces enfants en précisant dès le début de l'article ce qui les caractérise. Ils ne développent pas une capacité de réparation personnelle, ils n'agissent pas par rapport à leur culpabilité propre et ne sont pas suscités dans leur créativité par des ressorts intérieurs. Il nous dit :

« Cette fausse réparation se manifeste au travers de l'identification du patient à sa mère, et le trait dominant n'en est pas la culpabilité du patient, mais la défense organisée de la mère contre sa dépression et contre sa culpabilité inconsciente à elle. (ibid. p 83) »

Ici pour Winnicott, le clinicien n'a pas affaire aux seules défenses de l'enfant. L'enfant répond pour une part au besoin de faire face à des difficultés parentales. Ainsi, il y a bien des parents qui peuvent contraindre l'enfant à se positionner par rapport à leur culpabilité parentale inconsciente, plutôt que par rapport à une culpabilité personnelle.

La mère de Blandine semble bien souvent prise par des convictions indéboulinables qui poussent à questionner la présence de traits paranoïaques dans son fonctionnement. Ces traits de son fonctionnement peuvent tout à fait être compris comme des modalités pour échapper à sa propre dépression. Il s'agirait plutôt de traits que d'un fonctionnement entièrement marqué par la persécution, la certitude, les raisonnements syllogistiques ou apodictiques.

Chez cette mère, comment la culpabilité personnelle avait-elle pu s'éprouver puis s'élaborer ? N'avait-elle pas, elle-même eu à se positionner par rapport au fonctionnement de sa propre mère ? Elle n'était pas capable lors du suivi de prendre distance avec sa culpabilité vis-à-vis de sa mère, du fait de son départ chez son père. Cela nous laisse imaginer ce qu'a pu être la tension psychique ressentie dans l'enfance par rapport aux difficultés de ses parents, plutôt que pour développer une puissance propre de réparation et une créativité personnelle.

Dans cet article, juste après avoir décrit le « type » d'enfant qui le met systématiquement de bonne humeur, Winnicott tente de décrire une spécificité des prises en charges concernées :

« Il n'y a pas, à proprement parler, de frontière très nette entre l'hypochondrie déclarée d'une mère déprimée<sup>124</sup> et le souci qu'une mère normale a de son enfant. Une mère doit en effet être capable d'hypochondrie si elle veut pouvoir déceler chez son enfant ces symptômes dont s'enquièrent les médecins pour essayer de soigner le mal précocement. Un médecin qui ignore tout de la psychiatrie, des défenses contre la dépression et de l'existence de la dépression infantile est capable de « rabrouer » une mère qui s'inquiète d'un symptôme chez son enfant, passant ainsi à côté de très réels problèmes psychiatriques... Je n'ai pas cessé d'observer et de suivre bon nombre de cas comparables au cours de dizaines et même de vingtaines d'années, et j'ai pu constater que la dépression chez l'enfant peut être le reflet de celle de la mère. (Ibid. p 84/85) »

Ainsi, la mère de Blandine pourrait être poussée à questionner la présence de pathologie chez sa fille pour réparer le coche manqué au départ et l'impuissance dans laquelle elle est mise à œuvrer pour cette réparation. Mais elle est peut-être également poussée à questionner de ce côté de la pathologie par cette hypochondrie maternelle qui n'est pas l'hypochondrie

---

<sup>124</sup> Ici la formulation pourrait faire penser qu'il évoque plus spécifiquement la dépression maternelle. Mais l'ensemble de l'article pousse à entendre les choses plus largement : toute défense maternelle ou parentale pour échapper à leur propre dépression.

normalement présente chez toute mère. Il s'agit de l'hypochondrie présente chez les mères qui sentent que leur enfant ne se positionne pas par rapport à lui-même, mais par rapport à la psychologie de ses parents. L'hypochondrie particulière dont parle Winnicott pourrait être comprise comme un essai des parents, auprès du médecin, de donner une place à des manifestations plus personnelles de difficultés propres à l'enfant.

Sans la résistance acharnée de Blandine à l'emprise maternelle, cette hypochondrie aurait-elle pu devenir ce que nous appelons un syndrome de munchausen par procuration<sup>125</sup> ?

---

125

Notre expérience clinique nous pousserait à affirmer que, pour qu'un tel syndrome se mette en place, il faut que l'enfant, d'une certaine manière s'y plie et y participe. Nous voudrions dans ce cadre mentionner le suivi d'une enfant, Mélanie, âgée de quatre ans et demie qui était sous l'emprise d'une mère et concernée par ce syndrome.

Il s'agissait d'une situation où la mère avait eu des traumatismes dans l'enfance et avait une personnalité marquée par cela. Il s'agissait également d'une situation où le père de l'enfant était décédé brutalement deux ans et demie avant la découverte du syndrome de munchausen par procuration. La mère refusait d'envisager la possibilité qu'un deuil soit possible. Elle parlait constamment du père à Mélanie.

La forme du syndrome était très grave puisque la mère de Mélanie donnait à sa fille ses benzodiazépines et venait solliciter l'hôpital dans le cadre d'endormissements incompréhensibles.

Il est évident que l'enfant ne participait pas directement à prendre les médicaments maternels et était victime de maltraitance. Nous ne voulons pas remettre cela en cause.

Mais, ce qui était frappant, c'est que l'attitude de l'enfant était extrêmement différente entre ce qu'elle montrait à proximité de sa mère et ce qu'elle était sitôt cette proximité abolie. Il était presque possible de délimiter un périmètre, environ d'un mètre cinquante centimètre, autour de la mère. A l'intérieur de ce périmètre, Mélanie se montrait apathique, peu vivante, douloureuse, plaintive. Elle avait tendance à se coller à sa mère d'une façon spécifique, s'encastant alors en elle, pour former comme un Totem. Le haut de la tête de Mélanie venant alors se coller au menton de sa mère, son occiput au cou de sa mère. Hors de ce périmètre mortifère, ou elle semblait devoir mimer le deuil, il s'agissait d'une enfant très vivante, trop. Elle était alors dominée par les défenses maniaques, un trouble du cours de la pensée en rapport avec ces défenses et une vitalité extrême.

Nous ne voulons pas accuser Mélanie d'avoir participé au syndrome dont elle était la victime. Nous voulons souligner qu'elle s'y soumettait et que cette soumission devait participer à ce qui se produisait. Mais cette soumission elle n'en était évidemment pas coupable. Lors d'une hospitalisation, il a été demandé à la mère de repartir pour laisser Mélanie seule à l'hôpital. Une des puéricultrices de l'hôpital a alors pointé à Mélanie qu'elle semblait se sentir bien et avoir plein d'énergie. Mélanie a alors ajouté spontanément : « Il ne faut pas le dire à maman sinon elle va me donner de la compote ». Cela laisse entendre ce qui pouvait se trouver dans la compote. Cela laisse entendre également combien Mélanie n'avait probablement pas d'autre choix que de participer, à sa manière, au syndrome dont elle était la victime. Proche de sa mère, elle devait porter le deuil et faire la morte.

– 6.1.7 : *Quelques apports théoriques utiles pour lire cette situation clinique.*

Dans son article de 1950-1955, *L'agressivité et ses rapports avec le développement affectif*, Winnicott (1969) semble chercher une solution pour ne pas réduire l'agressivité de l'enfant à ce qui viendrait en réaction aux situations frustrantes vécues par ce dernier. Pour cela, il est comme obligé d'examiner les racines de l'agressivité qu'il préfère appeler d'un autre nom : la spontanéité. Ceci explique que Winnicott parle d'agressivité pour les premiers mouvements des bras et de la main qui balayent l'air. Comme il le dit dans ce même article : « on ne peut présumer qu'il a l'intention de frapper ». Il est d'ailleurs plutôt agréable que Winnicott préfère parler à cet égard de spontanéité que d'agressivité. Cela permet également de mieux entendre pourquoi dans un autre article, *La première année de la vie*, Winnicott (1969) affirme que la motricité est le précurseur de l'agressivité.

Il nous semble que ce faisant, il rejoint, de façon consciente ou non, la racine étymologique du mot agressivité en latin. Le mot vient du latin *adgredior* qui signifie, selon le grand Gaffiot (2000) toujours aller vers et peut, selon le contexte, signifier attaquer. D'après le même dictionnaire, il a même pu avoir dans certaines occurrences le sens de s'adresser.

Il serait possible de questionner l'existence d'une atteinte répétée et précoce de la spontanéité de Blandine. Comment pouvait-elle « aller vers » les personnes qui, n'étant pas ses parents, se présentaient à elle, pour vivre des échanges œil à œil et face à face. De la même façon, nous l'avons souligné, vers cinq ou six mois, quand Blandine a besoin « d'aller vers » les objets, cela met en difficulté sa mère. Ceci se répète avec le petit frère.

Une des racines de l'agressivité est donc atteinte ou complexifiée par les réactions de la mère de Blandine. Elle ne peut vivre cette agressivité qu'en étant prise par des enjeux relationnels complexes. Son « aller-vers » n'a pas la possibilité d'être absolu, c'est-à-dire relatif à rien. Ses élans ne peuvent pas être vécus personnellement, ils existent, mais sous emprise.

Notre expérience clinique avec d'autres enfants nous amène à penser que Blandine devait très certainement sentir ce que sa mère ressentait quand elle vivait ses élans vers les étrangers ou vers les choses. A aucun moment de la prise en charge, nous n'avons pu aborder avec le couple la question de savoir si la mère de Blandine vivait difficilement également les élans de Blandine vers son père. Nous avons un tout petit élément<sup>126</sup> qui peut le faire penser, mais cela reste maigre. Nous ne pouvons donc aller plus loin, pour réfléchir les enjeux relationnels intra-familiaux impliqués par ce que la mère nomme sa « jalousie ».

---

<sup>126</sup> A cinq mois et demie, elle sent que Blandine la rejette parce qu'elle tape des talons quand elle la change, ou autre, mais aussi parce qu'elle fait sentir qu'elle préfère quand son père s'occupe d'elle. C'est du moins, le sentiment qu'a sa mère.

Que ce soit vers les autres, ou vers les choses, il y avait un point commun pour Blandine, cela mettait sa mère en difficulté. La mère de Blandine redoute que sa fille ne la délaisse comme elle a eu à le faire en tant que fille vis-à-vis de sa mère. Seule la spontanéité qui tourne Blandine vers sa mère est donc accueillie, confirmée relationnellement et recueillie par la mère comme positive. Stern (1989) nous a montré combien les effets relationnels peuvent confirmer l'enfant ou au contraire le retenir, à partir du moment où l'attention conjointe se développe. Nous pensons que, dans le cas de Blandine, quelque-chose devait être sentie par l'enfant bien avant de développer l'attention conjointe.

Blandine montre un élan vital constant, une faculté à s'intéresser à la relation, aux objets... Il faut donc supposer qu'elle n'a pas pu consentir à l'abandon de la très grande quantité de spontanéité qui ne la tournait pas directement vers sa mère. Ce faisant, elle a eu à vivre sa spontanéité (une des racines de l'agressivité) soit de façon privée (sans pouvoir être soutenue par les confirmations maternelles), soit en ressentant que, pour sa mère, ses initiatives avaient un caractère attaquant. Elle avait donc le choix entre une spontanéité privée ou une spontanéité trop précocement transformée en attaque par les réactions de l'environnement<sup>127</sup>. Dans le premier cas, elle était seule face à sa découverte des objets, des autres et du monde<sup>128</sup>. Dans le second cas, elle suit ses élans, mais contre sa mère et ses réactions.

Ainsi, très tôt, la peur maternelle que sa fille ne puisse un jour l'abandonner, met Blandine face à un carrefour désastreux : soit elle renonce à sa spontanéité (elle aurait alors pris le chemin de la dépression du nourrisson), soit elle se retire dans un monde privé, soit elle attaque sa mère en vivant ce qu'elle a à vivre. La peur de sa mère, venue d'une histoire complexe, dont la mère n'est pas comptable, mettait Blandine dans cette position difficile. Accueillir ses élans, de manière exclue ou attaquante, ne pouvait que renforcer les peurs de sa mère. Ici, Blandine est dans une situation qui ne la met pas très loin du double lien des systémiciens (cf. Hardy, 2012). Hardy met en exergue de son article une citation de G. Bateson :

« Le double lien doit être conçu non dans les termes d'un bourreau et de sa victime mais en termes de personnes prises dans un système permanent qui produit des définitions conflictuelles de la relation. »

Le charme et l'énergie de cette enfant, bien perçus dans le transfert, étaient probablement une façon de ne pas tolérer la possibilité de la dépression. Son intérêt pour les rencontres et les étrangers étaient peut-être une façon de ne pas abandonner ses élans et de porter une agressivité inattaquable par sa mère.

---

<sup>127</sup> Ici, la mère ne lui servait pas de miroir et ne lui renvoyait que ses propres défenses totalement rigides (Cf. Chapitre IX de *Jeu et réalité*, Winnicott (1971)).

<sup>128</sup> Faut-il ajouter seule, voire exclue, c'est-à-dire pas seule en présence de la mère, mais seule envers et contre la réprobation maternelle.

Songeons au début de l'article de Winnicott (1969) *Objets transitionnels et phénomènes transitionnels* écrit en 1951: « La plupart des mères mettent d'ailleurs à leur disposition un objet particulier, escomptant que l'enfant s'y attachera en quelque sorte par assuétude » (p.169). »

Assuétude, c'est-à-dire un état de très grande dépendance vis-à-vis d'une substance. Dans le même article, traduit par Pontalis, pour ouvrir *Jeu et réalité*, le traducteur nous signale que le mot choisit par Winnicott est « addicted ». Les mères, habituellement, proposent un tel objet pour que l'enfant parvienne progressivement à se détacher d'elles, tout en gardant le lien avec elles. Le moins que l'on puisse dire, c'est que cette mère n'était pas de celles-là. La répétition maternelle, presque à chaque consultation du tendre « mon doudou », est vertigineux à cet égard.

Blandine avait donc dû apprendre très tôt qu'il lui fallait affirmer ses élans, les assumer, ne pas y renoncer. Mais quelles conséquences cela avait sur son développement. En apparence, Blandine allait globalement bien. Elle se développait avec aisance, sinon rapidement<sup>129</sup>. Elle était régulièrement difficile avec ses parents. En crèche, Blandine pouvait se montrer agressive avec les autres enfants. Mais comment avait-elle pu développer son attention conjointe ?

Nous ne le savons pas, nous savons seulement que sa tâche a certainement dû être complexifiée par la situation relationnelle où elle se trouvait. Nous ne pouvons ici y réfléchir davantage, nous sommes en avance sur le récit du développement que nous construisons. Disons simplement, en nous appuyant sur Rochat (2002), que la demande d'exclusivité du début de la période entre 9 mois et 18 mois, est le reflet d'une immaturité dans les stratégies pour attirer autrui à faire avec lui. Rochat y voit également la peur du rejet par l'enfant qui découvre la variété possible des réactions, des initiatives et des intentions d'autrui.

Ceci pourrait peut-être expliquer que chez Blandine ces angoisses du huitième ou neuvième mois aient parues absentes. Elle ne redoutait pas trop d'être rejetée par sa mère qui vivait si difficilement que Blandine s'occupe d'autre chose ou de quelqu'un d'autre. Elle n'avait pas trop de difficulté à trouver des stratégies pour garder l'attention parentale rivée sur elle. Il était peu probable que la mère de Blandine ait tenté de rendre sa fille addictive à autre chose qu'à elle-même. Ceci devait d'ailleurs être source de tensions au sein même du psychisme maternel.

---

<sup>129</sup> Peut-être trop rapidement, sans réellement de résistances, en conservant des clivages et des points de fixation. Suite à une remarque d'un couple d'amis de ses parents, elle abandonna tétine et doudou du jour au lendemain, à moins de trois ans. Elle devint propre pareillement du jour au lendemain. Rien ne semble être source de difficulté et de résistance. Comme si les acquisitions se faisaient sans épaisseur réelle. Par ailleurs, elle a des points fixation puisqu'à deux ans et demie, les parents interrogent pour savoir si c'est normal qu'elle continue à tout mettre à la bouche.

La mère disait en effet son besoin que sa fille s'autonomise rapidement, pour pouvoir remplir plus aisément ses obligations professionnelles et trouver de la disponibilité pour le petit frère.

Blandine a peut-être eu à vivre deux choses : d'une part, une préoccupation primaire qui, sans le vouloir, ne pouvait s'adapter suffisamment à Blandine ; d'autre part, une demande permanente de sa mère que ses élans se tournent vers elle. Dans ces conditions, la détente est-elle possible (Cf. l'article déjà cité *La capacité d'être seul*, (Winnicott, 1971)) ?

– 6.1.8 : *Autrui transforme le monde et pousse à le viser comme monde en commun.*

Quand je rencontrais Blandine, une chose était certaine : l'attention conjointe avait pu se développer. Pourtant nous venons de dire que Blandine devait s'intéresser aux choses, soit dans l'isolement relationnel, soit dans une sorte de combat contre la réprobation maternelle. Or l'attention conjointe est le produit d'une rencontre. Il s'agit que l'intérêt pour les choses et l'intérêt pour la relation puissent converger pour devenir un intérêt coordonné.

Il faut un temps où l'intérêt pour les objets puisse se développer, quasiment indépendamment de l'intérêt pour les choses. Certes, pour que l'intérêt pour les choses puisse se développer, il faut que l'appui relationnel ne soit pas manquant pour l'enfant. Mais il faut en même temps, que l'intérêt pour les choses se développe sans être dans un face-à-face permanent qui absorberait l'attention de l'enfant en direction d'autrui<sup>130</sup>. Si l'enfant s'intéresse aux choses, c'est que durablement l'objet conserve les qualités de l'objet subjectif. Mais c'est aussi que l'objet subjectif sait se faire oublier (Cf. le concept winnicottien d'être seul en présence de la mère, dans *La capacité d'être seul*).

Il faut ensuite que l'enfant éprouve que pour mieux s'intéresser aux choses, il lui faut passer par autrui. Il demande une référence sociale pour mieux appréhender sa découverte des choses. Cela le fait entrer dans l'attention conjointe. Cela le fait également découvrir autrui dans son altérité : porteur d'un point de vue différent sur les choses et d'intentions divergentes des siennes. Découvrant mieux les choses, grâce au passage par autrui, il découvre également mieux autrui.

Il est difficile d'imaginer que ce mouvement de retour à autrui, porteur de l'exploration des choses, n'a pas été freiné pour Blandine. Le développement de cette attention conjointe a

---

<sup>130</sup> Cette dernière phrase serait bien plus facile à développer si l'apport que nous ferons à partir de *Totalité et infini* (Lévinas, 1961) était déjà fait. Ici, une paradoxalité est à l'œuvre que Lévinas et Winnicott mettent tous deux en exergue.

certainement dû s'affronter à des vents contraires. Bimbenet (2011), philosophe français, dans son livre *L'animal que je ne suis plus*, décrit l'importance de l'attention conjointe pour structurer le rapport à l'autre et le rapport au monde et aux choses. Avec cet auteur, nous allons tenter de réfléchir à l'incidence de la complexité présente dans le développement de Blandine.

Bimbenet, dans son livre de 2011, *L'animal que je ne suis plus*, propose une lecture phénoménologique de ce passage du développement qui correspond au début de l'intersubjectivité secondaire (Trevarthen et Aitken (2003-a) ou Rochat (2006)).

La question de Bimbenet (2011) pourrait sembler étrangère au sujet de notre thèse. En quoi réside la proximité et la distance entre l'être humain et l'animal ? Mais au cœur de sa réflexion, il y a un regard porté sur le bébé humain. Qu'est-ce qui, pendant son développement, marque sa spécificité d'humanité ? Les primatologues et l'éthologie nous ont appris que ce que nous croyions spécifiquement humain ne l'est en fait pas réellement : l'utilisation de l'outil, la référence sociale, l'imitation, l'usage de symboles, la stratégie développée à plusieurs pour arriver à une même fin.

Pour Bimbenet, le spécifique humain est moins dans une capacité propre qui distinguerait l'humain de façon nette d'avec l'animal, que dans une différence quantitative. L'animal est certes quelques fois capable d'apprendre par imitation. Il peut alors y avoir transmission par un effort spécifique du plus âgé, par exemple en ralentissant un geste, pour qu'il soit capté par le plus jeune. Mais, en imitant, la finalité de l'action demeure l'objectif principal de l'animal. S'il trouve une autre stratégie pour arriver à la même fin, il abandonne la précédente immédiatement. Si un congénère est dressé à faire un acte spécifique, sans finalité précise, les autres n'apprendront pas à faire la même séquence gestuelle. L'humain serait le seul animal pour lequel il importe autant d'imiter. Cela suppose de faire, dès la naissance, comme celui qui est perçu dans un « comme moi ». Il y a imitation pour imiter, sans souci évident pour la finalité.

« Le mimétisme obséquieux s'avère finalement plus concluant que l'autre, en termes développementaux, car il est l'occasion d'un décentrement véritable, en direction d'une autre logique d'action – d'autres motivations, d'autres moyens, un résultat apparemment semblable et pourtant plus perfectionné, etc. L'imitation en tant qu'humaine est fructueuse parce qu'elle est d'abord pour rien : épousant des postures des attitudes, plutôt que des gestes utiles ; » (Bimbenet, 2011, p. 329).

Certains primates peuvent apprendre à pointer, mais ils n'en ont pas radicalement besoin parce que la « socialisation de l'attention » n'est pas au cœur de leur ontogenèse. La vie du chimpanzé n'est pas centrée par le besoin de mettre en commun l'attention pour le monde. Cette mise en commun, Bimbenet en fait le spécifique humain. Il s'agit d'une différence modeste d'avec le primate, où ce qui est possible pour le primate, devient absolument nécessaire pour

l'humanisation de l'humain. En se montrant quelques fois capable de « singer » l'humain, le primate n'en est pas moins notablement différent.

Le singe, même quand il imite ou s'appuie sur un congénère pour arriver à une fin, est davantage dans l'utilisation du congénère que dans la considération pour lui. Il y a quelques fois chez le chimpanzé une authentique considération du congénère, ce que Bimbenet appelle un « décentrement cognitif » mais il reste rare et improbable alors qu'il noyaut l'ensemble du développement et des actions de l'humain, à partir de ce tournant de l'attention conjointe<sup>131</sup>.

« Mais tant qu'il [le congénère] n'est pas considéré comme étant lui aussi une source intentionnelle de croyances et de désirs propres, tant qu'il n'apparaît pas comme un autre point de vue possible sur la même chose, tant que ne s'est pas ouvert l'espace d'une multiplicité perspective, rien n'aura chance de défaire, sinon fugitivement, le cycle fini de la satisfaction. » Ibid. p. 342).

L'attention conjointe qui est possible à la marge chez certains primates acculturés est ce qui structure la vie humaine. L'attention conjointe, c'est l'intrusion du congénère dans le rapport au monde et l'incorporation du monde dans le rapport au congénère. D'où l'importance de ce passage du développement, où l'enfant peut s'adonner, tranquillement, à son élan pour et vers le monde et les choses. Ceci fait que la différence des points de vue devient fondamentale. Le monde est ce qui est visé au-delà de la multiplicité perspective, mais en passant par un intérêt pour cette diversité de regard.

« S'il est vrai qu'une attitude ou une expression est toujours intentionnellement dirigée vers un état du monde, il suffit que l'enfant comprenne plus finement ces attitudes et leur sens propre pour que la relation à l'autre se complique d'une ouverture au monde. » (Ibid. p. 351).

En reprenant et en critiquant phénoménologiquement les travaux de Trevarthen et Aitken, Bimbenet propose qu'au début il y a une intersubjectivité, certes, mais l'autre n'est pas encore réellement autre.

« La condition altricielle de l'enfant, sa dépendance biologique et du coup affective, lui font une société certes nombreuse, mais sans altérité véritable. Le sentiment que l'enfant a de soi et des autres, beaucoup plus précoce d'ailleurs qu'on ne pouvait l'imaginer, ne va pourtant pas jusqu'à composer une société d'ego. » (Ibid. p. 355-356).

L'enfant est en relation avec autrui depuis la naissance ou même avant. Il sait très tôt que *soi* et *autrui* sont capables d'initiatives, de décisions, d'actions propres et d'expressions.

---

<sup>131</sup> Apparaissent ici un ensemble de thèmes qui concernent la position dépressive : la considération pour autrui (sollicitude, culpabilité), attention pour son point de vue... La référence à Bimbenet permet d'effleurer ces thèmes, sans les préciser davantage pour l'instant.

Cependant c'est encore un saut de connaître l'autre « ayant de la situation sa vue propre, impartageable, à jamais discrète. » (Ibid. p. 356)<sup>132</sup>.

Ce pouvoir, l'enfant ne l'a pas dès le début, il acquiert cela et c'est une transformation radicale de l'être en relation. Désormais, l'enfant se sait séparer, seul, unique dans son point de vue, dans son style. Avant cela, il pouvait prendre en compte la capacité d'initiative d'autrui. Désormais, il sait que sa vue sur le monde est vue sienne, en communication avec la vue de l'autre sur le monde. Il perd à jamais la possibilité d'adhérer à sa vue sur le monde comme seule possible. Il se relativise et se sépare, ceci le livre à un monde en tant que monde commun en puissance, pouvant être désigné, appelant à être parlé, partagé, confronté.

L'attention conjointe plonge l'individu dans le jeu de l'alter et de l'ego. Autrui est comme moi donc, comme moi, il a une vue propre sur le monde, il est alter d'être comme moi. Autrui est différent de moi, donc il a une vue qui relativise la mienne ; par conséquent un échange des points de vue est nécessaire, qui suppose qu'il soit ego à l'instar de moi et ouvert sur un monde commun<sup>133</sup>. La distance nouvelle mise dans la perception d'autrui finit par transformer le rapport du moi à la chose et au monde.

« Nous donnons sur un monde centré partout ailleurs qu'en nous-mêmes parce que nous avons appris, en grandissant, que nous n'étions pas seuls au monde. » (Ibid. p. 376).

#### – 6.1.9 : *Rendre compte de l'intensité dans l'affrontement proposé par Blandine*

Ce détour nous était nécessaire. Nous devons en effet parler de ce qui se produit autour de cinq ou six mois. La situation clinique choisie nous en apprend beaucoup sur ce point, mais elle nécessite *d'avoir déjà à l'esprit des enjeux qui deviennent prépondérant à un moment plus tardif du développement (âge auquel nous rencontrons Blandine). Bimbenet nous a permis une approche encore intuitive de ces enjeux plus tardifs du développement.*

---

<sup>132</sup> Les thématiques ici abordées débordent en direction de ce que nous proposerons ultérieurement, à cinq ou six mois, l'enfant n'en est pas encore là, cela viendra assez rapidement. Mais ces développements sont ici précieux pour interpréter ce qui se joue pour Blandine dès un âge antérieur au développement de l'attention conjointe.

<sup>133</sup> Monde dont nous avons insisté sur l'importance d'avoir lui-même l'ouverture comme caractéristique et dont l'ouverture est la condition de possibilité de l'existence d'un monde commun.

*Il est évident qu'il y avait de l'attention conjointe<sup>134</sup> chez Blandine : les deux pointages étaient présents, il y avait du plaisir à entrer en relation avec elle, il y avait la possibilité d'amorce de jeux symboliques, elle était en avance dans l'acquisition du langage<sup>135</sup>.*

*Mais, par quelles tensions a-t-elle pu développer une attention conjointe si tout intérêt – pour les objets ou d'autres personnes que ses parents – était vécu comme une menace. Nous avons déjà proposé que cela a dû convertir, bien précocement et bien trop souvent, la spontanéité en agressivité/hostilité. Nous avons supposé également qu'une partie de cette spontanéité se retrouvait exclue de la relation. Nous pouvons y lire l'importance pour Blandine de s'opposer longuement. Il en allait littéralement de la possibilité que son point de vue existe.*

*Comment comprendre les besoins d'opposition de Blandine ? Nous voudrions proposer qu'elle n'en avait pas seulement un besoin relationnel, pour faire valoir l'existence de son point de vue auprès de ses parents. Elle en avait peut-être également un besoin personnel impérieux. Une fois de plus c'est la lecture de Winnicott qui nous permet d'avancer sur ce point.*

*C'est dans l'article de 1950-1955, L'agressivité et ses rapports avec le développement affectif, que Winnicott explicite davantage le besoin d'opposition chez l'enfant, et à sa suite, pour tout être humain. Ce besoin n'est pas en soi pathologique, même si, chez Blandine, le degré d'opposition qui était nécessaire, reflétait peut-être la complexité où elle se trouvait.*

*Winnicott réfléchit à la façon possible de caractériser la spontanéité de l'enfant. Il a une motricité primitive et une sensorialité correspondante. Mais faut-il dire que ce sont des éléments du moi ou du ça ? Winnicott s'appuie sur Hartmann (1932) pour proposer qu'il s'agit d'une période de développement où il n'est pas possible de séparer encore moi et ça. La question est d'importance. Si la spontanéité était du ça, l'enfant subirait cette motricité et cette sensorialité primitives. Si la spontanéité était du moi, l'enfant devrait pouvoir s'en reconnaître l'auteur, voire même le responsable. La solution trouvée par Winnicott permet de dire à la fois que l'enfant est l'auteur d'une motricité et d'une sensorialité, mais sans nécessairement se reconnaître tel, ou même le ressentir comme tel.*

*Une des questions majeures de l'article de Winnicott est de pouvoir répondre à la question suivante : l'agressivité est-elle uniquement le produit des réactions à la frustration ou a-t-elle une racine propre ? Sa thèse serait plutôt que l'agressivité a une racine propre, qu'il*

---

<sup>134</sup> *Comme le souligne régulièrement Winnicott, une part du développement est supportée par les potentialités biologiques. Pour Blandine, il ne devait pas y avoir trop de vulnérabilité du côté des soubassements biologiques de l'attention conjointe.*

<sup>135</sup> *Même si l'on sait que, chez d'autres personnes, le langage peut s'acquérir sans réellement de passage par l'attention conjointe, Blandine n'était pas à mettre dans ce cadre diagnostic.*

appelle spontanéité. Ainsi, il est fondamental que la motricité primitive et la sensorialité primitive puissent rencontrer progressivement la satisfaction instinctuelle/pulsionnelle et s'y mêler. Sans cela, l'essentiel de cette spontanéité deviendra progressivement une force colossale réactionnelle à l'ensemble des frustrations.

Mais c'est aussi ce qui rend nécessaire que la satisfaction instinctuelle ne soit pas « complète et sans obstacle » (Winnicott, 1969, p. 160), c'est-à-dire sans résistance. En effet, c'est grâce à ces résistances que la motricité et la sensorialité primitives peuvent rencontrer progressivement la satisfaction instinctuelle. Prenons un exemple, celui de la succion. C'est à la fois parce que la satisfaction n'est pas d'emblée complète que l'enfant opère cette succion. C'est en faisant cet effort buccal que la spontanéité rencontre la satisfaction instinctuelle. Il y a alors une liaison de la spontanéité et du potentiel libidinal présent dans l'enfant.

Ici, la résistance est donc déterminante, mais elle n'est pas à rechercher. Elle est présente de fait, pour l'enfant. Winnicott explique qu'il y a toujours un reste. Il y a toujours une part de la spontanéité primitive, qui n'est pas liée à la racine libidinale de la personnalité. Cette part est plus ou moins grande d'un individu à l'autre. C'est à cet endroit que Winnicott voit la plus grande variabilité entre les personnes (c'est-à-dire qu'il voit moins de variabilité individuelle sur le potentiel libidinal ou agressif de chacun).

Qu'est-ce qui peut faire varier cette part liée ou non-liée de spontanéité avec le potentiel libidinal ? Selon Winnicott, la différence se formule en terme d'empiètement ou de découverte personnelle du monde et de la relation. Soit la spontanéité de l'enfant permet de rencontrer l'environnement de façon personnelle. Soit l'environnement empiète et s'impose à l'enfant, qui ne peut alors exprimer sa spontanéité que de façon réactionnelle. Seul le retrait ou le repos, dans la deuxième éventualité permet des expériences personnelles.

Comme nous l'avions souligné, il est probable que Blandine n'ait pas pu bénéficier d'une préoccupation parentale entière. Ceci constitue une première série d'empiètements. Il est probable également que sa spontanéité ait été menaçante, au moins pour sa mère. Ceci constitue une autre série d'empiètement. Blandine a donc eu à se situer très souvent de manière plus réactionnelle que personnelle. Elle ne pouvait vivre des expériences personnelles que dans une sorte de repli.

Winnicott appelle  $X$  la quantité de spontanéité unie au potentiel libidinal de l'individu. Il appelle  $(100 - X)$  ce qui n'a pu s'unir. Avec cette formalité, il en vient à écrire :

« Il ne faut pas oublier que l'union permet une expérience qui est distincte d'un acte d'opposition (réaction à une frustration). Ce qui est incorporé au potentiel libidinal est satisfait dans la gratification instinctuelle. A l'inverse, le  $(100 - X)$  pour cent de motricité non fusionnée a besoin de trouver une opposition. Autrement dit, il a besoin de se mesurer à autre chose pour ne pas rester sans objet et menacer la santé. Cependant un être bien portant, par définition, peut éprouver du plaisir à rechercher une opposition appropriée. (Winnicott, 1969, p.161) »

*La santé de Blandine l'aurait donc pousser à chercher de l'opposition<sup>136</sup>. Sa spontanéité cherchait son objet, sa destination. Elle cherchait à unir ce qui, en restant délié, manquait de la faire vacillée intérieurement et psychiquement. Elle avait besoin de trouver de l'opposition et savait s'y prendre pour l'obtenir. Mais, ici encore, elle tombait sur les difficultés parentales et la peur que leur colère puisse un jour décider Blandine à les fuir.*

*Cela rend compte peut-être de la demande de diagnostic qui se faisait insistante. Cela permet peut-être également d'entendre ces moments où la mère nous amène à nous interroger sur la part de responsabilité de Blandine dans ce qui se passait. Blandine avait peut-être effectivement besoin de cette opposition. Pour la mère, il ne s'agissait pas que nous nous interrogeons seulement, ou même d'abord, sur le caractère interactionnel de ces moments d'opposition. Elle sentait trop bien la part d'initiative de Blandine dans ces moments d'opposition.*

Il y aurait tout un travail à faire pour décrire la façon dont le besoin d'opposition pourrait devenir structurant dans l'affrontement à une matière qui résiste (par exemple au cœur de l'activité artistique). Cet affrontement, mettant en question le sujet, aurait alors des effets de « portance » (de Saint Aubert, 2016), à même d'opérer une liaison du potentiel de spontanéité et du potentiel libidinal du sujet. La portance pourrait ici venir faire écho à ce que Winnicott nomme le holding et s'opposer à La crainte de l'effondrement (Winnicott, 2000).

Toutefois, Si la portance est mentionnée ici, elle n'est pas et ne doit pas être une réponse à la crainte de l'effondrement. D'après Winnicott (2000), il y a eu des menaces d'annihilation, des menaces d'effondrement total qui se sont produits dans nos histoires alors que nous étions encore des nourrissons. Il n'y avait pas de moi, pas de self, pour recueillir ce qui a alors été vécu. Ce vécu est sans cesse réactivé dans les carences actuelles rencontrées dans l'environnement. Mais ce vécu n'a pu recevoir aucun lieu, et n'a pris place en aucun point du temps. Si la portance était réponse à ces craintes d'effondrement, elle serait réactionnelle. Elle ne pourrait dès lors pas opérer, ou alors seulement comme répétition.

La portance ne se trouve pas sur le même plan que la menace ou la crainte sans nom. De Saint Aubert utilise une belle image pour introduire sa notion de portance. Il évoque ce que ce terme signifie en aéronautique. Il s'agit d'une force qui permet à l'avion de voler, du fait de la force verticale qu'opère l'aile sur l'ensemble de l'appareil. Cette force verticale est produite

---

<sup>136</sup> Le danger dans la situation de Blandine était qu'elle développe progressivement un besoin constant d'opposition ou d'empiètement de l'environnement sur sa spontanéité. Le risque était qu'elle finisse par avoir besoin d'un persécuteur pour ne pas sombrer. Elle surprenait en tout cas ses parents par sa capacité à tenir « effrontément » une opposition, avec de la dureté et de l'intensité, pendant très longtemps.

par un flux d'air horizontal sur l'aile. L'aile transforme le flux d'air en force verticale. La seule réponse de l'avion à la menace de sombrer dans une chute vertigineuse est de continuer à avancer. La crainte de l'effondrement, en tant que condition commune de toute humanité, s'apparente à la pesanteur. La portance est force qui érige, non pas en s'opposant à la pesanteur, mais en faisant avec, en jouant avec.

#### – 6.1.10 : Le monde de Blandine et celui de sa mère.

Il ne suffit pas de souligner le besoin d'opposition prouvant la bonne santé de fond de Blandine. Une autre composante est à souligner, celle d'une protestation pour obtenir la reconnaissance de son existence, de son point de vue. Elle réclamait d'avoir le droit d'aller vers qui et ce qu'elle voulait. Alternativement, il lui était tantôt demandé d'être plus polie et raisonnable qu'une enfant de son âge, tantôt d'accepter une proximité dont elle ne voulait pas, voire de renoncer aux élans qui l'attiraient vers autre chose que la sphère parentale.

Quand le problème de sommeil est venu au-devant de la scène, la mère de Blandine finissait par formuler une double tentation : se résigner et tout lui laisser faire (« laisser tomber » comme elle disait) ou la rejeter. Dans la résignation maternelle ou parentale, Blandine aurait pu laisser aller sa spontanéité, mais de manière totalement privée ou indifférente pour autrui. Mais, c'était un fantasme, aucun parent ne peut laisser l'enfant faire ce qu'il veut. Dans le cas du rejet, une existence propre était également possible pour Blandine, mais isolément de la relation. Seulement, Blandine ne luttait pas seulement pour son existence, mais aussi pour la reconnaissance de cette existence.

Finalement, par ses « choix », notre petite patiente contraignait ses parents à lui fournir l'appui relationnel dont elle avait besoin et l'opposition qui lui était nécessaire. Si Blandine semblait devoir mettre ses parents au bord de l'épuisement pour gagner la possibilité d'avoir un espace où s'ébrouer librement, elle risquait sans cesse de le payer d'un poids d'isolement considérable. Elle luttait pour un périmètre personnel, mais son environnement semblait lui signifier que celui-ci ne pourrait exister qu'au fond de sa solitude. La victoire était donc impossible. Il n'y avait pas de lieu de repos envisageable.

Soit elle renonçait à une existence personnelle en se soumettant. Soit elle s'opposait mais risquait de provoquer rejet, accordé à plus ou moins de résignation. Ainsi en s'opposant elle risquait d'avoir à renoncer à une existence relationnelle.

Il faut enfin ajouter une dernière composante à ces crises et oppositions. Il était demandé à Blandine de se contrôler par elle-même, puisque ses parents étaient en difficulté pour montrer

la fermeté nécessaire. Le moins que l'on puisse dire c'est que son « effronterie » réclamait à sa manière cette fermeté qui ne se présentait pas à elle. Winnicott a des remarques fréquentes sur le besoin pour les enfants de trouver autour d'eux des adultes suffisamment fermes, voire sévères. C'est le cas par exemple dans l'article *La première année de la vie* (Winnicott, 1969) :

« Au début les mécanismes de contrôle du self sont frustes comme les pulsions elles-mêmes, et la sévérité de la mère aide en ce sens qu'elle est moins brutale et plus humaine ; on peut, en effet, défier une mère, alors que l'inhibition intérieure d'une pulsion risque d'être totale. La rigueur maternelle a donc une signification inattendue, puisqu'elle provoque le consentement doucement et graduellement, et préserve le nourrisson de la violence de l'autocontrôle. » (p 320).

Blandine voyait déjà sa motricité et sa sensorialité spontanées menacées par l'interdit maternel de s'intéresser à tout autre et aux objets. La menace pouvait également être interne. Elle aurait alors eu à inhiber sa spontanéité pour répondre à un auto-contrôle plus sévère que le contrôle venu de la relation. Ces deux menaces prenaient place dans un contexte où elle n'avait peut-être pas pu lier beaucoup son potentiel instinctuel/libidinal et sa spontanéité motrice et sensorielle (compte-tenu d'une préoccupation primaire fragile). C'est-à-dire que les deux menaces, externe et interne, intervenaient sur un terrain déjà probablement fragile où la motricité et la sensorialité étaient source de potentielle déliaison ou de déstructuration de la personnalité.

Il y a donc dans les crises de Blandine un ensemble complexe qu'il est difficile de voir de façon unifiée. Elle venait chercher l'opposition dont elle avait peut-être particulièrement besoin du fait d'une préoccupation maternelle insuffisante. Elle venait revendiquer la reconnaissance d'une existence propre et personnelle. Elle venait enfin réclamer la réponse à son besoin de ne pas devoir s'auto-contrôler. Si nous présentons la situation ainsi, nous disons bien que Blandine était mise dans une situation impossible sans position d'équilibre ou de repos. Mais nous avons également l'impression d'un ensemble contradictoire.

Contradictoire en effet puisque les oppositions de Blandine réclament une attention et une adaptation dont elle a manqué. Les mêmes oppositions semblent réclamer également la reconnaissance d'une existence et la reconnaissance de la légitimité de ses intérêts. En ce sens l'opposition réclame également un relâchement de l'attention. Enfin, pour ne pas s'autocensurer, elle réclame un contrôle externe qui focalise à nouveau l'attention de ses parents sur elle. Ce contrôle auquel elle semble pourtant vouloir si fort échapper. Cet ensemble de contradiction confirme le non-lieu où se trouve Blandine. Malgré les contradictions apparentes dans les revendications de Blandine, nous allons voir qu'une unité peut s'apercevoir si l'on réfléchit à l'articulation du monde de Blandine et de celui de ses parents.

*Si nous essayons de comprendre les oppositions répétées et prolongées de Blandine du côté d'une sorte de lutte pour l'attention, nous ne parvenons qu'à trouver Blandine dans une impasse (celle à laquelle mène inévitablement les injonctions maternelles paradoxales) ou à décrire son comportement comme contradictoire.*

*Mais si nous sommes attentifs au monde de Blandine, ce qu'elle fait s'éclaire peut-être autrement. Elle tente de pouvoir développer un monde personnel qui soit reconnu par ses parents. Elle a pour cela besoin que sa spontanéité soit accueillie relationnellement et régulée pour être orientée vers la possibilité de vivre dans un monde commun.*

*Souvenons-nous qu'elle a probablement trouvé un appui un peu fragile du côté de la préoccupation parentale primaire. Elle a donc, autour de cinq ou six mois, un monde d'ores et déjà un peu friable, où les empiètements ont été un peu plus fréquents qu'il n'aurait fallu. Elle a donc, à cet âge, déjà un certain besoin supplémentaire d'opposition. Cela lui permet de relier la spontanéité motrice et sensorielle avec la racine libidinale de sa personnalité. Elle a également probablement une habitude un peu marquée à agir par réaction (aux empiètements), plus que par poussée intérieure et personnelle.*

*Blandine parvient donc à cet âge porteuse d'un monde probablement marqué par une certaine friabilité ; monde marqué par une tendance, plus prononcée qu'il n'aurait fallu, à être découvert de manière réactionnelle plus que personnelle.*

*A partir de cinq ou six mois, soit elle s'intéresse aux choses dans un isolement relationnel qui ne lui permet pas plus de conjointre spontanéité et relation, soit elle s'y intéresse dans une agressivité marquée, notamment contre sa mère. Elle doit en plus faire face au risque d'inhiber elle-même sa spontanéité, puisque ses parents redoutent de la limiter et de préparer ainsi, le rejet futur qui pourrait se produire.*

*Par ses crises Blandine cherche à pouvoir vivre sa spontanéité, c'est-à-dire explorer un monde personnel, tout en étant en relation avec son environnement relationnel immédiat, et sans avoir à inhiber elle-même ce ressort qu'est la spontanéité personnelle. Elle manque quelques fois de faire chavirer ses parents, peut-être davantage sa mère, dans la résignation ou le rejet. Elle manque donc de tout perdre. Mais, il semble lui être comme nécessaire de se tenir à cette lisière où elle obtient ce qu'il lui faut pour accéder à un monde personnel, sous le regard de ses parents et sans risquer d'inhiber la spontanéité qui représente le moteur de la personnalisation du monde. Nous verrons avec le travail d'Heidegger (1950) comment rendre compte d'un tel combat. En se tenant à un niveau d'intensité élevé, ce combat est de nature à ouvrir un « espace de jeu » (Heidegger, 1950, p.58) où le monde peut évoluer pour devenir toujours plus personnel, sans isolement vis-à-vis du monde commun.*

*Après avoir senti la proximité d'un effondrement total, les parents ont pris conscience qu'ils proposaient très peu d'échappatoire à leur fille. Nous verrons comment ce moment d'effondrement a peut-être permis d'autoriser Blandine à assumer son point de vue (partie sur la position dépressive). Mais reconnaître ce peu d'échappatoires, c'est peut-être également affirmer qu'antérieurement à cette prise de conscience, les parents sentaient le besoin de Blandine de vivre ces séquences longues et fréquentes. Ce que Blandine cherchait pourrait être nommé en terme de sortie du non-lieu. Non-lieu où son monde se trouvait, en étant soit solitaire (coupé du monde commun), soit inexistant pour les autres (non reconnu), soit inhibé par une auto-censure.*

– 6.2 : Le neuf qui advient, chez beaucoup d'enfants, autour de cinq/six mois

– 6.2.1 : Un premier détour par *L'origine de l'œuvre d'art*.

Avant de revenir à des réflexions concernant plus directement le développement de l'enfant et de son psychisme, nous voudrions faire un premier détour théorique par un article de Heidegger, daté de 1950, sur *L'origine de l'œuvre d'art*. Il s'agit d'une méditation du philosophe allemand sur ce qui fait la spécificité de l'œuvre d'art parmi les objets, les produits et les choses qui nous environnent. Nous ne reprendrons pas l'ensemble de cette réflexion ici, mais il y développe plusieurs idées qui nous ont paru fondamentales pour décrire ce qui advient à ce moment du développement, chez l'enfant.

Pour Heidegger, toute œuvre d'art est porteuse d'un monde. Elle a été faite dans un monde et en est coupée dans son apparaître actuel, que ce soit au sein d'une collection d'œuvres dans un musée, ou en étant présent au cœur de la campagne grecque pour le temple antique. Par l'œuvre, un certain monde s'ouvre et s'ordonne autour d'elle :

« Qu'installe donc l'œuvre en tant qu'œuvre ? Quand l'œuvre d'art en elle-même se dresse, alors s'ouvre un Monde, dont elle maintient à demeure le règne. (Heidegger, 1950, p 47) »

Ce que Heidegger appelle un monde serait certainement, pour un travail purement philosophique, à considérer de façon distincte par rapport à ce que nous avons dit en nous appuyant sur les réflexions de Merleau-Ponty. Mais, pour notre travail, il semble qu'il soit raisonnable de considérer que nous sommes devant des concepts très proches. La citation suivante nous semble de nature à le faire sentir :

« Un monde, ce n'est pas le simple assemblage des choses données, dénombrables et non dénombrables, connues ou inconnues. Un monde, ce n'est pas non plus un cadre figuré qu'on ajouterait à la somme des étants donnés. Un monde s'ordonne en monde plus étant que le palpable et que le préhensible où nous nous croyons chez nous. Un monde n'est jamais un objet consistant placé devant nous pour être pris en considération. Un monde est le toujours inobjectif sous la loi duquel nous nous tenons, aussi longtemps que les voies de la naissance et de la mort, de la grâce et de la malédiction nous maintiennent en l'éclaircie de l'être. Là où se décident les options essentielles de notre Histoire, que nous recueillons ou délaissions, que nous méconnaissions ou mettons à nouveau en question, là s'ordonne un monde. (ibid. p 47) »

« Le toujours inobjectif » dit Heidegger, nous ne sommes pas très loin de ce concept merleau-pontien du monde qui est par définition ce qui continue à travers toutes les transformations de notre expérience et de nos connaissances. Le monde de Merleau-Ponty est

ce qui en fait l'identité à travers les changements. Ce que désigne ici Heidegger n'est pas très éloigné non plus de l'objet subjectif qui désigne autant la nature de celui qui se préoccupe de l'enfant que la manière du monde dont l'avènement est rendu possible par les soins pour l'enfant.

Ainsi, pour Heidegger, contempler une œuvre, c'est être introduit à un rapport au monde. Accueillir une œuvre, c'est nécessairement, faire place, en soi, à un autre monde que le sien qui articule autrement les grandes coordonnées de l'existence. Comme c'est toujours à partir du monde que les choses, les événements et les rencontres viennent à l'existence ; laisser une œuvre faire *son œuvre* en nous, c'est voir le monde de l'œuvre venir nous déplacer et nous décaler du nôtre. Cette idée est précieuse puisqu'elle confirme que le monde peut se déplacer, être influencé par un autre monde, en être changé. Comme le monde parental se décale pour se « dévouer » à l'enfant et le monde de l'enfant est d'abord façonné de ce qui n'est pas lui, au contact du monde des adultes préoccupés.

L'ensemble de l'article d'Heidegger est construit autour d'une affirmation : l'être œuvre de l'œuvre est à chercher autour du fait qu'elle met en œuvre la vérité, au sens où elle institue la vérité. Nous allons nous approcher progressivement de ce que cela signifie pour Heidegger (du moins tel que nous le comprenons). La première approche serait de souligner que ce « mettre » en œuvre se situe du côté de l'institution. C'est à partir de l'œuvre d'art que quelque chose du monde peut prendre forme et que la vérité commence à apparaître. Il semble que ce qui se dit ainsi n'est pas très éloigné de ce que Hölderlin affirme<sup>137</sup> quand il dit que c'est poétiquement que l'homme habite et réside dans un monde. Le monde ne se saisit pas par une somme de connaissance ou un ensemble d'affirmations. Il est prise de position, il met en place et prend place. C'est à partir de lui que les affirmations et les connaissances commencent. Affirmations et connaissances sont dès lors comme des façons de déplier ce que ce monde renferme secrètement.

Mais toute la réflexion d'Heidegger sur la vérité est justement qu'il n'y a jamais d'ouverture de la vérité, sans, en même temps une clôture de cette dernière. Le mouvement d'éclosion (ou décloison) est également un mouvement de retenue et de suspension. Pour approcher cela, il serait possible de reprendre une idée qu'Heidegger évoque dans cet article. Impossible nous dit-il d'approcher un tableau par le calcul des longueurs d'onde de chaque touche de couleur ou d'approcher une mélodie par la mesure des différentes fréquences sonores

---

<sup>137</sup> Affirmation que nous avons rencontrée en nous appuyant sur l'article de Maldiney (*L'Esthétique des rythmes*).

entendues. Ce que ces objectivations ouvriraient, refermeraient tout ce que le tableau (ou la mélodie) font à ceux qui regardent (ou écoutent). Il ne peut y avoir une ouverture de cet aspect de l'œuvre, sans également une perte de vue d'autres aspects de la même œuvre.

Dans la fin de l'article, Heidegger propose une perspective plus historique et mentionne différentes grandes périodes de la pensée occidentale (grecque, médiévale, classique...) pour décrire quel rapport à la chose s'en dégage. On pourrait dire que le monde médiéval, par rapport au monde grec, ouvre un certain régime de vérité, un certain monde. Cette ouverture est inévitablement aussi une certaine fermeture à d'autres horizons de pensées, à d'autres potentialités de réflexions. Et de même, un autre bouleversement des esprits et de la pensée se produit à l'âge classique. Passer, comme il le souligne, de la chose comme création divine, à la chose comme ce qui peut être approchée par l'analyse mathématique (l'âge classique) ouvre des possibilités infinies. Mais cela rend également impensables d'autres approches et d'autres aspects de la chose, aspects mieux pris en compte précédemment.

Il n'y a jamais d'ouverture de la vérité sans également une fermeture, une retenue, un suspend. Cela conduit Heidegger à une phrase apparemment contradictoire : « La vérité est non-vérité dans la mesure où lui appartient le domaine de provenance du non-encore-éclos, au sens de la réserve. (ibid. p 67) » Ou bien, une autre formulation plus sèche au départ, puis précisée :

« La vérité est, en son essence, non-vérité<sup>138</sup>. Cela est dit ainsi pour montrer, avec une netteté peut-être déconcertante, qu'il appartient à l'ouvert, en tant qu'éclaircie, de se suspendre sur le mode de la réserve. Par contre, la phrase : l'essence de la vérité, c'est la non-vérité, ne veut pas dire que la vérité soit, au fond, fausseté. Elle ne veut pas dire non plus, en une représentation dialectique, que la vérité n'est jamais elle-même, mais toujours aussi son contraire. (ibid. p.59-60) »

La vérité est rapport d'une ouverture et d'une retenue. Vérité ou possibilité de dire, pourrions-nous commenter, ou encore poème dira Heidegger en fin d'article. Tout monde est donc porteur de certaines possibilités ou potentialités pour dire, et d'une fermeture qui empêchera d'approcher certains aspects de ce qui existe, de l'étant.

Un monde n'est donc jamais un accès à tout, il émerge d'un « sol natal »<sup>139</sup> qu'il voile et dévoile, sans jamais l'occulter entièrement. Ce « sol natal », Heidegger le nomme « terre ». Finalement, nous n'avons accès à la terre que par le monde et dans son dépassement. L'œuvre est ce travail qui fait advenir un monde et manifeste également ce qui ne s'y enclos pas, la terre.

---

<sup>138</sup> Voilà la formule que nous avons qualifiée de sèche et que Heidegger reconnaît comme possiblement déconcertante.

<sup>139</sup> Ibid. p 45.

« La terre est l'afflux infatigué et inlassable de ce qui est là pour rien. Sur la terre et en elle, l'homme historial fonde son séjour dans le monde. (ibid. p 49) ».

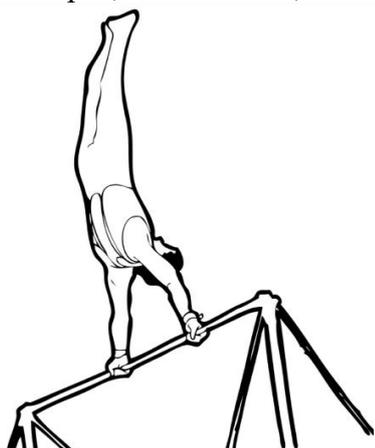
Heidegger nous alerte sur un malentendu possible. La terre n'est pas ce qui est de l'ordre de la retenue et le monde de l'ordre du dévoilement. La terre et le monde s'articulent pour permettre le voilement et le dévoilement. Le monde cherche à trouver une orientation sur la terre, en ce sens, il en est inséparable. La terre n'est manifeste et ne se manifeste que par le truchement du monde. Le monde fonde donc la possibilité de la vérité. Le monde dévoile ainsi la terre sur laquelle il s'enracine et qu'il cherche à « dominer » (Ibid. p 52). La terre de son côté aurait tendance à faire s'effondrer le monde, à le rendre caduque, à « l'y retenir » (ibid. p 53).

Il y a donc un rapport de mutuelle dépendance. Il n'y a de monde que sur fond de terre et la terre ne peut apparaître que par et dans le monde. Ce que l'œuvre d'art instaure, c'est le combat de la terre et du monde. Instaurer ce combat, c'est instituer la vérité. Ce combat n'a pour vocation aucune résolution parce qu'il n'est pas l'histoire d'une dispute ou d'une discorde. Ce combat est un repos, mais un repos qui est un maximum d'énergie, plutôt qu'un calme plat<sup>140</sup>.

Ce combat de la terre et du monde, de ce qui s'ouvre et de ce qui échappe à l'ouverture, cette institution de la vérité est comme, nous dit Heidegger, l'ouverture d'une clairière au cœur de l'existant. Cette clairière est comme une « éclaircie » (ibid. p 60) où l'humain trouve un accès à ce qui lui est étranger, à ce qu'il n'est pas. Le monde est un domaine où il habite, où il

---

<sup>140</sup> Pour se représenter un repos qui est un maximum d'énergie, il est possible d'imaginer un gymnaste qui sur une barre fixe, tient, l'espace d'un instant au point d'équilibre où il repose sur ses bras, la tête en bas, les pieds à la verticale au-dessus de la barre. Il est donc immobile, dans un certain repos, qui n'est que la somme maximale d'une force qui tire le gymnaste en avant et d'une autre qui le tire en arrière. Le gymnaste se sert de cette position pour retrouver ensuite de la vitesse et prendre de l'élan, par exemple, pour faire une sortie de la barre et pouvoir terminer par plusieurs figures avant la réception au sol. Il s'agit d'un repos et d'une immobilité. Mais ils sont gros d'une intense énergie qui pourra être exploitée et disponible. Un petit dessin permet probablement de mieux comprendre ce qui reste difficile à décrire uniquement verbalement. Le lecteur peut sentir là comment tout repos n'est pas pulsion de mort, retour à l'état inorganique. Le repos, son maintien, devient ici la plus exigeante des modalités d'existence.



a des repères, en ce sens, il n'y aurait pas d'étrangeté possible en son sein. La terre serait purement insaisissable, pure étrangeté, et, en ce sens, inexistante, si sa manifestation ne se produisait au sein d'un monde. Dans l'éclaircie, l'existant (l'étant) se dévoile et se voile à la fois, il est pour nous, alors même qu'il n'est pas nous. Cette éclaircie est un espace de jeu où l'alter et l'ego peuvent s'entremêler et se combattre pour qu'une certaine extériorité puisse exister pour l'homme. Ce faisant, cette éclaircie nous révèle l'existant et nous révèle, nous-mêmes, comme existant.

Enfin, au sein d'un monde, le suspend, la retenue de ce qui existe a une double facette. D'une part, la retenue est résistance à la pénétration, comme opiniâtre réticence à la raison qui voudrait s'appliquer et étendre son règne. D'autre part, la retenue est présente sur le mode de la dissimulation. Nous ne savons jamais entièrement ce que le monde nous cache. La tâche aveugle est en partie, elle-même, invisible. C'est aussi comme cela que de l'histoire advient, quand ce qui se dissimulait se laisse entrevoir, c'est toujours un événement. Avant que cela se fasse entrevoir, il n'était jamais possible de simplement le déduire du monde. Il se produit réellement quelque chose dans l'émergence de la terre, qui vient transformer le monde préexistant. C'est ce que l'œuvre vient réaliser : elle est cette émergence qui fait histoire, qui met en mouvement le monde, en même temps qu'elle le met en question<sup>141</sup>.

C'est ainsi que l'enfant qui découvre de nouvelles facettes de son environnement, ou des choses, peut aussi perdre de vue certains aspects qu'il percevait précédemment. Dans l'annexe-1, une carence est présente : l'exemple de la petite cuillère ne met pas en valeur ce qui se cache, au moment où l'enfant comprend la signification du reflet. Ce que l'enfant n'aperçoit plus, pourra se montrer de nouveau, au détour du surgissement d'un nouvel élément. Cela viendra à nouveau modifier le monde et la cuillère elle-même. Ainsi, l'enfant ne fait pas qu'avancer vers un monde plus riche, plus complexe et plus vrai. Il doit aussi apprendre à renoncer à certains aspects qu'il percevait auparavant. Cela suppose certainement un processus psychique complexe.

## §

---

141

Heidegger signale d'ailleurs qu'il n'y a pas que l'œuvre d'art qui a cette faculté de mise en mouvement de ce qui toujours tend à se figer dans le monde. Il nomme plusieurs autres modalités sur lesquelles nous ne nous étendons pas : l'instauration d'un état, le vrai sacrifice ou encore la science à condition que sa production de connaissance soit traversée par ses propres limites (elle devient alors philosophique nous dit-il).

Dans sa présentation, la méditation de Heidegger commence par une réflexion sur l'être objet de l'œuvre d'art. Avant de réfléchir à sa spécificité par rapport aux autres objets, Heidegger réfléchit à ce qui fait que l'œuvre d'art est comme tous les autres objets. On peut transporter un tableau ou un roman, comme on transporte un kilogramme de pomme de terre. On peut entendre le son d'une symphonie, comme le bruit d'une machine à coudre nous parvient.

Pour explorer cette piste, il fait l'inventaire des différentes façons, devenues classiques en philosophie, de parler de l'être chose de la chose. L'une d'entre elle est particulièrement intéressante pour l'étude du bébé. Elle succède à une première qu'Heidegger vient de réprouver. Cette première façon désigne la chose comme une substance à laquelle s'adjoint des accidents<sup>142</sup>. Dans cette approche, les accidents sont toujours là et la substance semble échapper au-delà de toute détermination et de toute description. De ce fait, cette première piste, met la chose dans un lointain inaccessible qui ne respecte pas, selon Heidegger, l'expérience commune d'une drue présence de la chose, de sa préhensibilité, de sa proximité.

Il décrit ensuite une deuxième façon classique de désigner la chose : nous rencontrons les choses sans avoir à les provoquer ou à les chercher. C'est comme si les choses venaient à nous, tellement elles sont là pour nous, que nous le voulions ou non. La chose est ainsi, classiquement, désignée comme sensation, comme perceptible, comme *αισθηθον* (où on retrouve la racine de l'esthétique). La chose, selon cette approche, est devenue progressivement « l'unité d'une multiplicité sensible donnée » (Ibid. p 24). Nous retrouvons ici tout ce que Merleau-Ponty a pu travailler en parlant de la polysensorialité, des champs sensoriels, de leur comodalisation...

Heidegger ajoute une remarque qui ne peut que nous faire réfléchir à propos du bébé.

« ... ce nouveau concept de chose nous replonge dans la perplexité. Jamais, dans l'apparition des choses, nous ne percevons d'abord et proprement, comme le postule ce concept, une pure affluence de sensations, par exemple de sons et de bruits. C'est le vent que nous entendons gronder dans la cheminée, c'est l'avion trimoteur qui fait ce bruit là-haut, et c'est la Mercedes que nous distinguons immédiatement d'une Adler. Les choses elles-mêmes nous sont beaucoup plus proches que toutes les sensations... Pour entendre un bruit pur, il nous faut détourner notre écoute des choses, leur retirer notre oreille, c'est-à-dire écouter abstraitement... Tandis que la première interprétation tient les choses à distance en les éloignant trop de nous, dans la seconde elles nous serrent de trop près. Dans les deux interprétations, la chose disparaît. (ibid. p 24-25)»

Comment ne pas penser au bébé qui, bien plus souvent que nous, doit avoir affaire à des sensations qu'il ne peut directement étiqueter ou subsumer sous la loi d'un concept général ?

---

<sup>142</sup> Il nous signale que substance et accident est une traduction latine de deux catégories grecques qui ne recouvrent pas tout à fait la même chose. Mais c'est sous la forme latine que l'occident philosophique et judéo-chrétien s'est habitué à penser la choséité de la chose.

Le bébé est probablement bien plus souvent en train « d'écouter abstraitement », mais sans que pour lui ce soit par privation ou effort d'abstraction. Il a donc affaire, beaucoup plus, à l'objet esthétique, produit d'une multiplicité sensible. Il a souvent affaire à ce que nous avons nommé avec Buber les Cela-en-soi, qui déclenchent des expériences de mismatch négativity (cf. la partie consacrée à l'indifférenciation). Il peut ou non les rattacher à un monde, à des expériences antérieures ou pourra ultérieurement, plus ou moins, les relier à des expériences postérieures.

Pellicano et Burr (2012) proposent un récit des spécificités de la sensorialité des personnes avec autisme. Ils croient pouvoir expliquer de manière bayésienne un ensemble de spécificités de la sensorialité autistique. Cela les conduit à nommer ces sujets comme des « hypo-priors ». C'est-à-dire qu'ils ne parviennent pas, autant que la plupart des personnes, à interpréter la sensation actuelle, à la lumière de l'antériorité perceptive qui est la leur (ce que Merleau-Ponty appelle le sédiment inconscient présent dans toute perception).

Brock (2012) a critiqué ce récit, en proposant que les personnes avec autisme pouvaient tout à fait avoir les mêmes atypicités sensorielles, par une hyper importance de la sensation actuelle. Il est possible d'obtenir les mêmes résultats par deux chemins bayésiens. Soit il y a « hypo-priors » et la sensation se retrouve hypostasiée ou absolutisée faute de fond sur laquelle venir prendre place. Soit il y a trop grande importance de l'actualité perceptive et le fond est empêché de prendre sa place par rapport à l'actualité sensorielle. Constatons que, pour Pellicano et Burr (2012), tout comme pour Brock (2012), le point commun est l'absence d'intégration suffisante de la sensation actuelle et du monde (sédiment perceptif) du sujet.

Ne serait-il pas possible de construire le même type de récit, concernant la perception et la sensorialité du bébé ? Au début, il est en situation d'hypo-priors, puisque son monde est particulièrement fin. Il doit donc s'appuyer sur le monde parental dévoué et préoccupé pour parvenir à découvrir progressivement le monde environnant. Cela s'opère par contiguïté avions nous dit dans la partie sur l'indifférenciation, puisque ce n'est qu'ainsi que le monde peut être découvert en étant suffisamment signifiant, et donc pas trop source de désorganisation. Pour « désambiguïsé » (Ouss, 2018) la perception, le bébé, comme l'adulte, doit faire inconsciemment des choix. Ces choix se font sur fond de monde. Or, pour le bébé, au début, le monde est fin, ou étroit, ou en recomposition fréquente.

Ce constat rejaillit sur l'ensemble de notre lecture de ce que propose Heidegger. En effet, c'est en rejetant les trois interprétations classiques de la chose en philosophie, les façons dites canoniques d'en parler, qu'il propose d'approcher l'œuvre d'art comme ce qui met en œuvre la vérité.

Nous venons de voir que, pour le bébé, l'une des trois formes canoniques ne peut pas être écartée si facilement. La conséquence immédiate est donc que le bébé n'a pas d'abord et

toujours affaire à la vérité au sein du combat du monde et de la terre<sup>143</sup>. Le bébé a plutôt à faire à un monde relativement contenant, mais pas entièrement personnel (très appuyé sur le monde de ceux qui le maternent). Il a aussi affaire, plus souvent que nous, à des sensations qui ne sont pas loin d'être ce que Merleau-Ponty appelle des « en-soi ». Pellicano et Burr (2012) parlent d'un monde qui devient « trop réel ».

Nous sommes à la frontière de ce que le langage permet de formuler. Ici l'en-soi merleau-pontien est également un pour-soi absolu<sup>144</sup>. Car le bébé ne peut pas communiquer à partir de ces « en-soi » qui ne sont pas partageables par ceux qui l'entourent. Il semble que les enfants avec autisme « succombent » moins aux illusions d'optique. Ils voient davantage l'objectivité de la figure (Happé, 1996). Ne pourrions-nous pas supposer qu'il en va de même pour les bébés au tout début de la vie ?

S'il est difficile de formuler verbalement ce que nous tentons de désigner. Blandine en se retrouvant exclue et isolée pour s'intéresser au monde et aux objets, nous en donne probablement une figure. Certains objets apparaissent d'une façon certainement « trop réelle »<sup>145</sup>. Elle ne peut retrouver le monde parental pour intégrer l'objet. Elle doit tenter de le pénétrer avec son intelligence. Ceci participe peut-être à l'impression qu'elle donne d'être en avance.

Seulement, cela se paye d'un certain poids d'angoisse. La terre surgit à travers l'objet qui l'intéresse, mais elle ne peut l'articuler, aussi facilement que d'autres enfants, au monde qui a vu naître cette terre. La terre risquait alors de faire effraction en la plaçant dans un non-lieu, une absence de monde où venir donner place et signification à l'en-soi qui surgissait.

Le bébé nous apprend qu'il faut le combat de la terre et du monde pour que les deux (terre et monde) puissent se séparer dans notre pensée. De ce combat jaillissent les deux pôles qui ne préexistaient pas. A partir du moment où un monde émerge, la terre vient le troubler, le questionner et l'empêcher de se figer. Mais la terre n'est pas là avant ce monde. Avant ce combat, il est bien difficile de dire si l'en-soi n'est pas plutôt le pour-soi et inversement. Il faudrait comme un concept médian. C'est dans ce « médian » là que nous aurions à vivre. Les concepts « d'en-soi » et de « pour-soi » viendraient y puiser la possibilité d'avoir même une signification. Proposons qu'il s'agirait du transitionnel winnicottien (Cf. conclusion).

---

<sup>143</sup> Ce combat doit se mettre en place progressivement. C'est en nous appuyant sur des concepts winnicottiens que nous parviendrons davantage à proposer la façon dont cela se met probablement en place chez l'enfant. Ces deux concepts sont le féminin pur et le masculin pur.

<sup>144</sup> Pour-soi absolu puisque le bébé ne peut le communiquer facilement. Il ne peut s'appuyer sur ces objets esthétiques pour faire aisément du monde commun.

<sup>145</sup> Comme c'est probablement le cas de tous les enfants de cet âge, où le monde est encore marqué d'une certaine étroitesse.

Le bébé bien sûr n'est pas un philosophe qui s'ignore. Ce terme médian est présent depuis que le bébé perçoit (cf. partie sur la philosophie de Merleau-Ponty et première partie sur l'indifférenciation). Mais, du neuf se produit autour de cinq/six mois. L'attrait pour les choses défait le monde, par le surgissement de la terre. L'enfant connaît depuis longtemps déjà, des moments où le monde se recompose (cf. l'annexe 1). Une chose est neuve : l'importance que prend la part de découverte personnelle. Jusque-là, l'enfant baignait dans le monde mis à portée de ses capacités par les adultes préoccupés. A partir de ce moment, la part personnelle, prend de l'importance. Il est capital que l'enfant de cet âge n'ait pas à vivre ce processus, contre quelqu'un ou en réaction à des empiètements, comme c'est le cas pour Blandine.

Désormais, le bébé voit surgir la terre, mais cela se fait de moins en moins sur fond de monde materné (le monde dans lequel l'enfant baigne du fait de la préoccupation des adultes qui s'occupent de lui). La terre surgit et prend place au sein d'un monde devenant de plus en plus personnel ; le monde est travaillé par des irrptions de la terre qui sont désormais de plus en plus relative à un monde déjà marqué du style de l'enfant. Il y a un véritable tournant, puisque nous avons dit que le monde et la terre ne peuvent exister que l'un par l'autre.

#### – 6.2.2 : Chez Winnicott : créativité, agressivité et destructivité.

Winnicott est finalement confronté à un problème qui travaille l'article d'Heidegger consacré à *l'origine de l'œuvre d'art* : comment se représenter que nous soyons personnellement concernés par ce qui n'est pas nous ? Ce qui revient à s'interroger pour Winnicott : comment dire que ce qui reste étranger se manifeste à nous au point de devenir une partie de notre édifice personnel ? Ou encore : comment dire que nous sommes, pour partie, faits d'autrui et de non-soi, et avons, néanmoins, une unité ?

Pour aborder ces questions multiples et infinies, Winnicott s'appuie sur différents concepts : la créativité, l'agressivité et la destructivité. Ces différents concepts, Winnicott s'y réfère tout au long de son parcours. Mais les différents vocables sont plus ou moins présents selon les périodes et selon les axes de travail. Nous allons les présenter rapidement, peut-être trop. L'essentiel sera de permettre au lecteur de sentir combien il ne s'agit pas de concepts qu'il serait possible d'isoler les uns des autres. Ils ne se répondent pas dialectiquement, pour forger l'équilibre de la pensée winnicottienne. Ils s'entremêlent, se glissent l'un dans l'autre, et forment finalement un réseau porteur de sens qui désigne un ensemble de questions qui concernent le développement de l'enfant et la nature humaine.

Dans *Vivre créativement*<sup>146</sup>, Winnicott parle selon le style d'une conférence. Son sujet est la créativité. Il paraît arriver plutôt vers la fin du temps qui lui est imparti pour prendre la parole et voici comment il positionne son concept de créativité :

« Ainsi, quand je regarde l'horloge – et je dois le faire maintenant –, je la crée mais je prends soin de ne voir des horloges que là où je sais qu'il y en a. Ne rejetez pas, je vous en prie, cet échantillon d'illogisme absurde, regardez-le, au contraire, pour pouvoir vous en servir. (Winnicott, 1986, p.74) »

Voilà qui place la créativité d'emblée à l'aune de l'illogique et de la difficulté, s'il était question de saisir rationnellement le développement de l'altérité. Bien sûr, présenté ainsi, ce concept ne tient pas et ne résiste pas à une analyse plus précise. Winnicott est ici dans une transmission orale. Nous voudrions protester pour lui dire que, certes, quand une horloge est toujours à la même place, dans un environnement familier, nos yeux la trouvent comme par magie, sans avoir à la chercher. En revanche, nous la regardons bien pour quelque-chose : lire l'heure. Cette dernière nous ne la créons pas, nous la cherchons pour la trouver.

Ce qu'expose ici Winnicott sous le nom de créativité, c'est ce que nous avons déjà rencontré comme trouvé-créé. Nous avons montré que cet enjeu est présent depuis la naissance au moins. Nous l'avons approché avec les statistiques bayésiennes et la philosophie de Merleau-Ponty. Il n'est nullement neuf, à cette étape des cinq/six mois de souligner l'importance pour l'enfant d'être en relation avec un objet subjectif<sup>147</sup>, tout autant créé que rencontré.

Nous avons déjà rencontré cet illogisme assumé. Il se montrait de manière certes moins frontale, dans la notion d'objet subjectif qui désigne un autre qui se dévoue à et pour l'enfant. Autrui se met ainsi en position de faire convenir le monde à l'enfant et d'aider l'enfant à trouver sa convenance dans le monde. L'enfant, grâce à cet objet subjectif, peut vivre dans ce monde qui n'est pas lui, mais a été mis à sa portée. Nous avons d'ores et déjà nommé ce monde particulier « monde maternel<sup>148</sup> ». Par cette expression, nous ne voulons pas insister sur le caractère maternel, mais sur le fait qu'il faut une préoccupation maternante et instauratrice de

---

<sup>146</sup> Article de 1970, publié dans un ouvrage posthume : *Conversations ordinaires* (Winnicott, 1986).

<sup>147</sup> « qui n'a pas encore été répudié comme phénomène non-moi. » (Winnicott, 1971, p.152)

<sup>148</sup> Le « Monde maternel » désigne le monde de l'enfant tant qu'il a affaire principalement à un objet subjectif. Cela n'est pas sans faire penser à ce que dit Winnicott, en posant la focale davantage sur la constitution du moi : la relation au moi (ego-relatedness) est la relation à la mère (Cf. *La capacité d'être seul*, Winnicott, 1969, p.330).

rythme (au sens où nous avons entendu ce terme avec Maldiney). En ce sens, le monde maternel est bien le monde de l'enfant. Dans le livre *Conversations ordinaires* (1986), Winnicott évoque une fois la notion de « monde subjectif » (p.29). Ce monde est particulièrement distant du monde commun et, nécessairement aussi, fortement marqué par le monde de celui qui est en position maternante.

La créativité winnicottienne désigne finalement la concordance de deux mouvements qui sont au cœur de la vie psychique depuis la naissance. Ce double mouvement, Winnicott (1969) tente de le désigner depuis l'article de 1945 : *Le développement affectif primaire*.

« En d'autres termes, l'enfant vient au sein dans un état d'excitation et prêt à halluciner quelque chose qui est susceptible d'être attaqué. A ce moment-là, le téton réel apparaît et il peut sentir que c'était cela qu'il hallucinait. Ainsi ses idées s'enrichissent de détails réels dus à la vue, au toucher, à l'odorat, et la fois suivante, ce matériel est utilisé dans l'hallucination. C'est ainsi que s'édifie peu à peu sa capacité de faire apparaître ce qui est, en fait, disponible. (pp. 66-67) »

Ce double mouvement Winnicott l'appelle, plus tard, créativité. La réalité extérieure ne peut être rencontrée que progressivement, à mesure qu'elle peut être investie par une attente personnelle et dans la mesure où elle vient répondre à un élan venu du bébé.

La créativité est une rencontre attendue et une attente satisfaite grâce à une adaptation fine de l'environnement. La créativité suppose d'être en relation avec ce qui est attendu, voir en continuité. « L'illusion », concept cher à Winnicott, permet l'établissement d'un sentiment d'être (sense of being, Winnicott, 1971, p.152), de continuité avec l'être et de persistance de l'être (du moi, comme des choses ou de la relation). Ce premier aspect de la créativité, Winnicott (1971), dans *Jeu et réalité*, le nomme (beaucoup plus tard) le féminin pur. Il correspond à une base solide sur laquelle l'enfant pourra établir un soi, un self, une identité :

« Ici, dans cette relation de l'élément purement féminin au « sein », on trouve une application pratique de l'idée de l'objet subjectif, et cette expérience ouvre la voie vers le sujet objectif – c'est-à-dire l'idée d'un soi, avec le sentiment du réel qui naît de la conscience d'avoir une identité<sup>149</sup>. (Winnicott, 1971, p.152) »

La créativité suppose également un mouvement de rencontre à partir d'une séparation. La rencontre peut se faire par un mouvement actif de l'enfant vers la chose ou l'objet, mais aussi dans la passivité. Dans ce dernier cas, c'est la chose ou l'objet qui vient à l'enfant. Cette rencontre à partir de la séparation, Winnicott appelle cela le masculin pur (Winnicott, 1971, chapitre V).

Ce masculin pur suppose la séparation et une organisation du moi suffisante et minimale. Il dit en plusieurs autres endroits qu'il ne lui semble pas qu'il soit possible de parler

---

<sup>149</sup> Ici aussi, soulignons le renversement, le sentiment du réel vient du sentiment chez la personne d'avoir une identité.

d'un moi trop précocement<sup>150</sup>. C'est ce masculin pur qui permet à terme l'objectivation de l'objet<sup>151</sup> (Winnicott, 1971, p.153).

A terme... Il y a donc tout un temps où ce qui est rencontré (activement ou passivement) sur fond de séparation, n'est pas appréhendé par un enfant ayant une maturité suffisante pour parvenir à l'intégrer. Pourtant, nous l'avons vu, le monde s'enrichit bien au fur et à mesure de la croissance de l'enfant, y compris quand il n'a pas encore de self. Il s'agit d'un monde encore marqué par une certaine fragilité, par une dépendance radicale à celui qui maternel. Au cœur du monde materné, il y a comme une tendance perpétuelle au doute. Ce doute provient d'une instabilité foncière. L'enfant se tient dans le monde materné, mais il y est déporté sur une trajectoire qui n'est pas assez la sienne. Le terme déporté est choisi, il s'agit d'une sorte d'exil nécessaire à la construction de l'enfant. Le malin génie y rôde, pourrions-nous encore dire.

– 6.2.2.2 : L'agressivité winnicottienne.

L'agressivité est également une notion complexe chez Winnicott<sup>152</sup>. Nous ne nous étendrons pas sur l'ensemble des significations que peut recevoir ce concept pour lui. Ce qui nous importe est restreint par le cadre de notre démarche : l'agressivité au début de la vie et dans son évolution précoce (la première année de vie).

Winnicott veut échapper à une définition uniquement réactionnelle de l'agressivité. Elle n'aurait alors d'existence qu'en réponse aux frustrations. Il s'agit pour lui d'une notion trop précieuse pour être ainsi réduite. Il n'y aurait pas de base personnelle de l'agressivité<sup>153</sup>. Pour

---

150

Cf. par exemple Winnicott, 1965, le chapitre *Intégration du moi au cours du développement de l'enfant*.

151

Nous voyons-là que la destinée de l'objet subjectif n'est pas d'être dépassée, comme le pré-objet de Spitz, mais de servir de base à deux axes développementaux dont nous parlerons davantage dans la partie suivante : la possibilité du savoir objectif (l'objet objectif) et la possibilité d'une identité, d'un self : le sujet objectif. Ces deux lignes de développement sont distinctes, interdépendantes et évidemment capitales.

152

L'article où il élabore cette notion est manifestement en trois parties, qui peuvent être difficiles à relier en profondeur. De plus, c'est le seul article qui soit daté sur un temps aussi long (1950-1955).

153

Ce sont les oppositions et résistances qui transforment la spontanéité en agressivité. Ce sont également l'incomplétude de la satisfaction et l'activité nécessaire pour y avoir accès qui permettent à l'activité spontanée d'être progressivement unie au potentiel libidinal de la personnalité (Cf. plus haut, dans la situation de Blandine). Il n'est donc pas possible

lui, il faut faire commencer ce que recouvre cette notion avec les premiers mouvements du fœtus dans l'utérus. Il faut également adjoindre les premières sensations<sup>154</sup>. Ainsi, au début, il s'agit de désigner la « force de vie » (Winnicott, 1969, p.166), la spontanéité, tout ce qui tourne le fœtus, puis le nourrisson vers ce qui n'est pas lui (ad-gredior : aller-vers).

« L'impulsivité du fœtus en bonne santé amène une découverte de l'environnement, ce dernier constituant l'opposition rencontrée et ressentie par l'intermédiaire du mouvement. Il en résulte une reconnaissance précoce d'un monde non-moi (not-me) et un établissement précoce du moi (me) (on sait que dans la pratique ces choses se développent graduellement, apparaissent et disparaissent itérativement, s'accomplissent et se perdent. (Winnicott, 1969, p.166) »

L'agressivité et la spontanéité rendent manifestes l'extériorité. La racine libidinale de la personnalité fait elle beaucoup plus sentir l'absence de distinction et la continuité. L'agressivité non-liée au potentiel libidinal correspondrait donc beaucoup plus au masculin pur, beaucoup plus tardif, dans l'œuvre de Winnicott. Seulement, quelques pages plus haut, Winnicott insiste pour dire :

« La somme des expériences de motricité contribue à la formation chez l'individu d'une aptitude à commencer d'exister et concourt aussi, grâce à l'identification primaire, à rejeter l'écorce et à devenir le noyau. (Winnicott, 1969, p.163) »

Ici, il s'agirait plutôt, donc, du féminin pur tel qu'il le désigne beaucoup plus tard. La spontanéité motrice et sensorielle permet de commencer à exister, et surtout de façon personnelle, c'est-à-dire de façon non réactionnelle. C'est la même idée qui se retrouve dans l'article *Vivre créativement* :

---

cliniquement de distinguer absolument, dans l'agressivité, la part réactionnelle et la part plus personnelle. Mais comme le souligne Winnicott, il n'est pas inutile de faire la distinction

<sup>154</sup> C'est ce que propose Winnicott dans son article. Nous voudrions proposer que, pour l'enfant, l'aller-vers se vérifie peut être surtout, au début de la vie, sur le plan sensoriel. Force est de se représenter que l'exploration motrice du monde est bien moins riche que l'exploration sensorielle, pendant les premiers mois de vie. Ainsi, les transformations du mot agressivité que propose Winnicott : aller-vers puis rencontre de ce qui s'oppose et enfin réaction à la frustration sont à penser également sur le plan sensoriel.

L'aller-vers sensoriel serait l'exploration plus ou moins précise de l'environnement. La rencontre de ce qui s'oppose sur le plan sensoriel serait la recherche et le laisser-advénir de la signification des sensations, quand un sens ne se propose pas immédiatement. Le sens nouveau n'advient pas seulement par la détermination à comprendre. Les capacités attentionnelles peuvent être dirigées plus ou moins volontairement. Mais la signification nouvelle, quand elle surgit, vient comme de l'extérieur pour saisir celui à qui elle se donne. Enfin, sur le plan sensoriel, l'agressivité, au sens de réaction à ce qui frustre, serait plutôt à chercher dans des mécanismes de défense déjà bien constitués : déni, scotomisation d'une partie de la réalité, clivage, transformation de la réalité, évitement de certaines réalités ou agrippements sensoriels pour échapper à ce qui déstabilise.

« Pour pouvoir être et avoir le sentiment que l'on *est*, il faut que le faire-par-impulsion l'emporte sur le faire-par-réaction. (Winnicott, 1986, p.55) »

Ainsi, au cours de sa vie, Winnicott a progressivement introduit dans la notion de créativité, ce qu'il plaçait auparavant plus spécifiquement dans l'agressivité et la spontanéité. La créativité de la fin de son œuvre n'est pas éloignée de ce qu'il appelle dans cet article de 1950-1955 l'union de la racine agressive et du potentiel libidinal de la personnalité.

Il y a plusieurs situations qui peuvent mener un enfant à ne pas relier de grandes quantités de spontanéité motrice et sensorielle avec son potentiel instinctuel. Pour l'illustrer, nous prendrons l'exemple d'une satisfaction instinctuelle simple, comme le nourrissage.

Premièrement, il est possible que les satisfactions soient trop immédiates et magiques. Elles représentent alors une véritable séduction. Il n'y a pas alors d'enrichissement du monde de l'enfant. Il ne mêle plus ce qui vient d'une part de son attente, de son élan et, d'autre part, ce qui se présente à lui, visuellement, olfactivement, auditivement, tactilement et sur le plan moteur. De ce fait, le monde a toutes les chances de se manifester, à d'autres moments, abruptement, faute de s'être présenté au sein de sa « sphère de toute puissance », là où il peut faire sien, ce qui n'est pas lui. Les satisfactions trop systématiquement immédiates ont pour corolaire qu'à d'autres moments, le monde se présente sans avoir été précédemment suffisamment découvert. Cela se solde, finalement, par une multiplication des empiètements et, donc, par des situations où l'activité personnelle est rognée par la part réactionnelle trop abondante.

Deuxièmement, les satisfactions ne sont pas reliées à des expériences relationnelles (maternage mécanique ou autre). Le bébé est nourri mais il n'est pas soutenu sur le plan libidinal, relationnel. La personne maternante le nourrit mais sans être véritablement présente, pour la relation, pour y prendre un certain plaisir.

Troisièmement, les satisfactions viennent trop souvent à un moment où l'attente de l'enfant s'est épuisée. Il n'y a pas de rencontre entre l'élan personnel et la partie du monde qui puisse répondre à cet élan. Soit que l'adulte n'est pas au rythme de l'enfant, soit qu'il n'est pas disponible, soit qu'il n'a pas la possibilité de s'identifier et de se mettre à sa place, soit que l'enfant va déjà mal et qu'être en rythme, avec lui, soit quasi-impossible... L'enfant n'a pas affaire à un objet subjectif et il ne peut rencontrer le monde personnellement. Là aussi les réactions se multiplient et viennent empiéter sur les élans personnels.

Au tout début, parce que le monde est materné, la créativité est essentiellement source de rencontre d'éléments subjectifs (corrélat de l'objet subjectif). Il faut pour cela qu'il y ait une attente de l'enfant et des élans vers le monde. Cela permet une liaison de la racine agressive de la personnalité avec sa racine libidinale.

Lorsque l'enfant est attiré par les choses, autour de cinq/six mois, le monde qu'il rencontre est beaucoup moins materné qu'il ne l'était auparavant. C'est le signal qu'attendent les parents pour accélérer la désadaptation, au rythme où l'enfant peut l'assumer. A partir de ce moment, un certain choc doit certainement se produire. Les éléments du monde ont bien plus de chance d'être rencontrés de façon nue, non maternée. Il ne s'agit pas d'un changement du tout, au rien. Les équilibres psychiques se modifient. Pour reprendre les mots d'Heidegger, la terre doit bien davantage émerger. Même si cela ne se peut que sur fond de monde, c'est-à-dire grâce à l'introjection de l'objet subjectif (qui n'est jamais totalement répudié) et à la connaissance déjà suffisante des éléments du monde.

Dans ce choc se trouve pareillement atteints le monde materné et l'objet subjectif. L'émergence d'un monde personnel, à partir du monde materné, s'accélère. Le monde est donc de moins en moins mis à portée de l'enfant. L'extériorité de l'objet émerge également sur le fond d'un objet subjectif toujours vivant. Ce processus confère au monde et à l'objet un plus grand caractère de réalité.

Comme il en allait de la terre et du monde, c'est la relation et la distinction du féminin pur et du masculin pur qui permettent un combat. Il en jaillit aussi bien une plus grande capacité à percevoir l'extériorité d'autrui et des choses, qu'une plus grande finesse dans la possibilité de les concevoir<sup>155</sup>. C'est en effet à mesure de la croissance des capacités de connaissance et de compréhension d'autrui et des choses que la distance se révèle entre l'enfant et son environnement.

Mais comment s'instaure cette relation et cette distinction. Comme le souligne Winnicott :

« [...] sur le versant de l'élément masculin, l'identification s'élaborera à partir de mécanismes mentaux complexes, de mécanismes mentaux auxquels il faudra donner le temps de se développer pour trouver leur place dans le nouvel outillage mental du bébé. (Winnicott, 1971, p.153) »

---

<sup>155</sup> Concevoir suppose en effet que la chose extérieure n'est pas seulement marquée par son impénétrabilité radicale. Concevoir la chose suppose donc qu'elle n'est pas seulement transcendante.

Alors que sur le versant féminin : « l'identité n'exige qu'une structure mentale minime<sup>156</sup>. (Ibid., p.153) »

Ainsi s'établit plus rapidement et avec plus d'ampleur, les éléments de continuité entre l'enfant et son environnement, que les aspects de relation à partir d'une séparation effective. L'existence de l'extériorité et les possibilités de connaissances à propos de cette extériorité ne se développent que progressivement. Et encore, ce deuxième processus, ne peut se faire que si le fond féminin est riche et bien établi.

L'entrée dans le combat n'est donc pas synchrone et pas symétrique. Il faut un processus spécifique qui vienne instaurer progressivement ce combat entre le « féminin pur », bien plus, déjà là et le « masculin pur » qui ne peut s'établir que beaucoup plus lentement. Ce processus est la destructivité.

Il n'est en effet pas dit que la créativité puisse mûrir et devenir ce combat du féminin et du masculin. Il est toujours possible que le féminin déjà là ne laisse pas suffisamment de place au masculin qui tente de prendre sa place. Pour qu'advienne le masculin, ce qui initie le combat fécond avec le féminin, il faut que l'enfant puisse se livrer au non-moi, à l'inanticipable, à la séparation. S'il demeure adhésif et en continuité, le masculin restera périphérique ou peau de chagrin (du fait du maintien de l'adhésion du peau-à-peau).

Pour pouvoir expérimenter cela, nous verrons sous quelle forme, dans la relation à autrui, il est aisé de sentir intuitivement que l'enfant doit d'abord l'éprouver dans la rencontre des choses. Il s'agit d'une mutation qui le confronte à des turbulences intérieures, il faut qu'il en sente le caractère positif. Mais pourquoi ce passage par la destructivité ? Pourquoi cela semble plus ou moins nécessaire ? Pourquoi si le passage est escamoté, cela est probablement toujours dommageable ?

Nous avons déjà vu que la nature du monde en est changée. De materné, il devient plus directement personnel. C'est déjà une forme de destruction. Une destruction qui ne mène pas à une tabula rasa. L'enfant continue à s'appuyer sur le monde materné. Il y a fait les premiers repères, les premières inférences, les premières expériences de rencontre de l'extériorité<sup>157</sup>. C'est sur ces acquis que l'enfant va aller au monde un peu différemment, pas en rejetant ces acquis. Mais qu'advient-il de l'objet subjectif ?

Désormais, l'objet subjectif est également reconnu « comme une entité de plein droit (Winnicott, 1971, p.168). Ceci implique, souligne immédiatement Winnicott, que l'objet est détruit par le sujet. Destruction essentielle parce que l'objet subjectif, pour précieux qu'il soit,

---

<sup>156</sup> Soulignons, pour lever toute ambiguïté, qu'il s'agit là du féminin pur et du masculin pur et nullement d'une comparaison des processus mentaux des hommes et des femmes.

<sup>157</sup> Cela-en-soi selon Buber, ou les enregistrements d'expériences d'extériorité qui attendent de pouvoir prendre sens, pour Winnicott.

demeure frappé d'un soupçon. Est-il réel ? A-t-il une consistance ? N'est-il qu'une projection du moi de l'enfant ? Une chose est déterminante, la survie de l'objet à cette destruction. L'amour de l'enfant pour l'objet en est transformée. Désormais, ce qui est aimé est perçu dans son extériorité. « Puisque je t'aime, je te détruis tout le temps dans mon fantasme (inconscient). (Winnicott, 1971, p.169) »

Survivre signifie ici « ne pas appliquer de représailles (Winnicott, 1971, p.169) ». Cela signifie donc ne pas changer d'humeur, accepter de continuer à se soucier, accepter d'être délaissé, consentir à être à nouveau indispensable quand l'enfant en ressent le besoin, continuer à désirer la relation,... En un mot continuer, mais différemment, à maintenir (to hold) la situation. Finalement, c'est continuer à être subjectif autant qu'il le faut, tout en devenant plus extérieur, plus objectif et en étant soumis à des tensions relationnelles plus fortes.

Ce détour nous permet de préciser les difficultés que l'on peut supposer que Blandine affrontait. Elle n'a probablement pas pu bénéficier d'un monde materné permettant que l'objet ait les qualités de subjectivité pourtant nécessaires à cet âge. Il n'est pas impossible non plus qu'elle ait été entravée dans la possibilité de détruire l'objet, c'est-à-dire de s'y relier sur un autre mode (grâce à sa survie). Quand elle vivait des élans vers les choses, quand elle faisait des expériences d'extériorité, Blandine déclenchait des changements chez sa mère. Au sens de Winnicott, sa mère n'y survivait pas. La mère ressentait une sorte de colère et de peur d'être abandonnée, ou même « rejetée » par sa fille. La même colère que sa mère ressentait quand une amie avec qui elle était en conversation rencontrait une tierce personne.

L'autre mode de relation (l'extériorité) ne remplace pas le précédent (la relation avec l'objet subjectif). Il vient s'y adjoindre, tout en venant le transformer. Ces différents modes ou registres relationnels ne peuvent exister que l'un séparé de l'autre et l'un en relation ou en combat avec l'autre. Comme Winnicott (1971) le dit dans *Jeu et réalité* en parlant de l'utilisation de l'objet et de la destructivité de l'enfant :

« Le postulat central de cette thèse est le suivant : lorsque le sujet ne détruit pas l'objet subjectif (matériel de projection), la destruction apparaît et devient un trait essentiel, pour autant que l'objet soit objectivement perçu, ait son autonomie et relève de la réalité « partagée ». (p.170) »

Blandine est perçue par ses parents, et de façon plus intense par sa mère, comme particulièrement dure parce que celle-ci lui interdisait la destructivité. Sa mère n'était pas réellement capable d'y survivre. Quand Blandine percevait l'objet avec objectivité, elle ne pouvait le relier avec l'objet subjectif qui était le sien précédemment (même si celui-ci était déjà marqué d'une certaine fragilité, il avait dû exister puisque Blandine s'était développée relativement correctement). La destructivité de la fille confrontait la mère à ses failles, elles-mêmes issues d'une construction dans un contexte relationnel fragilisant.

Nous avons formulé, à propos de Blandine qu'elle se trouvait dans un « non-lieu ». Il semble que la description de ce « non-lieu », soit enfin possible. Blandine laissait apparaître beaucoup de destructivité, dans la sphère privée, mais elle clamait son droit à détruire, plus fondamentalement, l'objet subjectif. Elle réclamait la possibilité d'avoir un monde plus personnel. Elle devait faire avec un monde materné probablement un peu fragile et était empêchée d'y laisser surgir la terre.

Blandine luttait dans une triple direction. Elle luttait pour ne pas se retrouver seule avec son monde personnel. Elle luttait également pour ne pas avoir à se soumettre (faux-self) au monde des autres et à leurs exigences, fut ce-t-elles des exigences éducatives. Elle luttait enfin pour pouvoir bâtir du monde commun. Ce dernier processus est beaucoup plus complexe puisqu'il suppose que les deux précédents écueils soient en grande partie évités (isolement, soumission).

Une composante doit être soulignée à ce combat qui s'instaure entre le féminin pur et le masculin pur, ou entre le monde et la terre (même si ces deux combats ne sont pas à confondre). Ce combat prend progressivement place et ne fait pas seulement émerger l'extériorité. Au cœur de ce combat, l'enfant commence à apercevoir le soi, à prendre conscience de soi. Nous aurons la possibilité de détailler davantage cet aspect dans la partie suivante (sur la position dépressive). Mais il semble important de citer Heidegger une dernière fois. Il parle de ce qui se passe entre la terre et le monde, de leur mutuelle interdépendance.

« La terre ne peut renoncer à l'ouvert du monde si elle doit apparaître elle-même, comme terre, dans le libre afflux de son retrait en soi-même. Le monde, à son tour, ne peut se détacher de la terre s'il lui faut – en tant qu'ordonnante amplitude et trajectoire de toute destinée essentielle – se fonder sur quelque chose d'arrêter. (Heidegger, 1950, p. 53) »

Heidegger parle d'un combat, de l'œuvre qui vient parmi les choses permettre l'affrontement du monde et de la terre. Il emploie cette expression qui ne peut pas ne pas nous faire penser à Winnicott : un « espace de jeu » (Ibid. p.58) où ce qui se voile et se retient (la terre), ne peut être pour nous que par l'éclaircie de ce qui prend sens pour nous (le monde).

Un espace de jeu où, comme par enchantement, la terre et le monde deviennent sujets de verbes actifs. La terre ne peut renoncer si elle doit. Le monde ne peut se détacher s'il lui faut. De la même façon, pour l'enfant, faire place, de plus en plus, au masculin pur, cela ne peut se faire sans un vouloir. Il lui faut prendre un risque, faire un pari, traverser quelques turbulences. Il y éprouve des effets positifs relationnels, conceptuels et personnels. Il lui faut cependant accepter une distance avec les choses et les autres qui s'agrandit. Dans cette distance se creuse les bases d'une réflexivité possible. Faisant davantage exister la volonté et la réflexivité, le combat qui s'instaure est à l'origine d'une vue de soi, en parallèle d'une perception de l'extériorité.

La temporalisation de l'expérience commence également à émerger. Nous l'apercevons dans les différences que la conceptualité d'Heidegger entretient avec la proposition de Maldiney.

Heidegger montre comment l'œuvre fait événement en faisant voir un monde et sa part de fermeture. En même temps que l'œuvre ouvre de façon neuve sur la terre et transforme irrémédiablement le monde d'où elle émergeait, elle fait voir ce qui était scotomisé dans ce dont elle émerge. Il est ainsi possible de faire une histoire de la pensée, de l'art, des concepts, de leurs avancées et de leurs points aveugles...

Maldiney, de son côté, montre comment le monde émerge quasiment de lui-même, à partir de rien et en un rien de temps. Paul Cézanne peut certainement dire que quelque chose s'est produit, qu'il est maintenant en capacité de peindre, ce qui n'était pas le cas l'instant d'avant. Mais il ne peut décrire ce qui s'est passé, ce qui a changé, comment cela a changé. Du chaos, du rien, un rythme a surgi qui a fait monde. C'est tout ce qu'il peut en dire.

Il en va de même pour l'enfant. Auparavant, le monde se transformait, de nouvelles capacités de perception et de compréhension émergeaient. L'enfant n'apercevait probablement pas avec netteté ce qui avait changé, comme il ne s'apercevait pas. L'exemple bâti avec la petite cuillère (Annexe 1) est différent selon que l'enfant aperçoit le changement ou ne l'aperçoit pas. Prendre conscience des changements qui se produisent dans la perception du monde et des choses, n'est-ce pas commencer à prendre conscience de soi.

#### – 6.2.3 : Cet organisateur supplémentaire ferait plutôt partie de la position dépressive.

Comment situer ce temps important du développement ? L'enfant commence à s'apercevoir et à apercevoir l'extériorité.

L'intérêt massif pour les choses, que nous voudrions constituer en organisateur supplémentaire, par rapport à ceux proposés par Spitz, nous semble devoir être mis déjà dans la position dépressive. Ce serait le premier mouvement repérable qui signerait l'amorce de la prédominance de la position dépressive sur les autres positions<sup>158</sup>. Le moins que l'on puisse

---

<sup>158</sup> Les autres positions à mentionner serait la classique position schizo-paranoïde et la position venant après la résolution ou l'atténuation des conflits dépressifs : ce serait une position post dépressive, plus oedipienne ou triangulaire. Mais, nous nous appuyons sur Winnicott, pour nous autoriser, comme lui, à reprendre abondamment le terme de position dépressive, tout en évitant celui de position schizo-paranoïde. Ce que dit Winnicott du rôle de l'environnement, de la dépendance absolue et de la préoccupation maternelle nous semble modifier la compréhension

dire c'est qu'à cet âge l'enfant n'est pas caractérisé par son apathie ou sa tristesse. A cet âge, l'enfant semble au contraire insatiable. Il voudrait prendre tout ce qui est à portée de sa main, l'explorer avec ses mains, avec sa bouche, avec ses sens. Il manipule autant qu'il peut ses conquêtes. Il est plutôt vibrant d'énergie et d'appétit.

Winnicott souligne que le terme « position dépressive » qu'il emprunte à Klein n'est pas irréprochable. « Cette expression est mauvaise pour un processus normal, mais personne n'a été capable d'en trouver une meilleure. A mon avis, il aurait fallu l'appeler « le stade de la sollicitude ». (Winnicott, 1969, p. 234) »

Seulement, tel que nous l'avons décrit, le début de prépondérance de la position dépressive, n'est peut-être pas non plus centré par la question de la sollicitude<sup>159</sup>. L'enfant est happé par les choses. Il applique sa destructivité et goûte de voir l'objet résister tant à la disparition de son désir, qu'à sa colère et à ses réactions face aux frustrations.

Dans l'article de 1954-1955 *La position dépressive dans le développement affectif normal*, Winnicott semble en difficulté également pour décrire ce qui se passe entre le stade de la sollicitude (sa façon de nommer la position dépressive) et la position précédente (schizo-paranoïde classiquement).

« Qu'est-ce donc qu'on appelle position dépressive ?

Le problème peut être abordé utilement en partant du mot impitoyable (*ruthless*). D'abord, le petit enfant (de notre point de vue) est impitoyable ; il n'a pas encore d'inquiétude à l'égard des conséquences de l'amour instinctuel. Cet amour est à l'origine une forme d'impulsion, de geste, de contact, de relation ; il permet à l'enfant la satisfaction de l'auto-expression, la décharge de la tension instinctuelle ; en outre, il place l'objet en dehors du *self*.

[...] Ce stade (*pre-ruth*) précède celui de la compassion. (Winnicott, 1969, p.235) »

---

de la classique position schizo-paranoïde. Il faudrait donc qu'il y ait une possibilité de parler de position dépressive, sans que cela renvoie automatiquement le lecteur à la position précédente. Il ne s'agit pas d'une dialectique, mais d'un récit du développement.

159

C'est d'ailleurs peut-être ce qui apparaît dans l'article de Winnicott sur l'agressivité. Winnicott y parle de trois étapes du développement. Ces trois étapes sont précédées par une précédente. L'étape où apparaît l'intégration, la sollicitude et la culpabilité est précédée par une étape qu'il nomme Pré-intégration (avec la faiblesse du « pré » qui induit l'idée d'une abolition progressive de cette étape par l'avancée du développement.

Voici comment il décrit cette première étape : « Il est nécessaire de décrire un stade théorique de « non-inquiétude » ou de cruauté ; on peut dire qu'à ce stade l'enfant existe en tant que personne et qu'il a un but, sans qu'il se soucie pour autant des résultats. Il ne se rend pas encore compte du fait que ce qu'il détruit, lorsqu'il est excité, est identique à ce qu'il estime au cours des intervalles tranquilles entre les périodes d'excitation. (Winnicott, 1969, p.153) »

Il s'agit donc d'un bébé qui est déjà une personne, mais qui n'a pas relié l'autre de la relation excitée et l'autre de la relation tranquille. Le bébé est déjà une personne, sans avoir encore accès à la sollicitude.

Il y a donc une hésitation, chez Winnicott pour savoir comment situer ce moment du développement où quelque chose de l'intégration est déjà suffisamment établi pour avoir affaire à une personne, mais où il n'y a pas encore de sollicitude (compassion, souci ou culpabilité en d'autres endroits). Dans ce stade pre-ruth, il est déjà question de self, de soi.

Nous pensons qu'il faut mettre ce temps du développement plutôt du côté de la position dépressive parce qu'il s'y trame, dans le combat de la terre et du monde, du masculin pur et du féminin pur, une accession au point de vue qui sera notre façon de définir la position dépressive.

Pour Winnicott, à partir de cinq mois, l'enfant perçoit davantage les conséquences de ses actes. D'où le terme *pre-ruth*. L'enfant est d'autant plus impitoyable (*ruthless*) qu'il perçoit les conséquences de ce qu'il fait, mais cela prépare la possibilité d'être préoccupé (*concern*) ou habité par la compassion et la sollicitude.

Si les conséquences des actes sont davantage prises en compte, cela suppose plein d'acquisition sous-jacente. Il y a un début de temporalisation suffisante pour que l'enfant puisse relier ce qu'il a fait, à des conséquences ultérieures. Il y a également l'émergence d'un certain moi intégré qui peut avoir une action sur un quelque-chose inévitablement davantage perçu comme non-moi. Il y a, enfin, la possibilité de confronter ce qui se produit avec ce qui était attendu ou prévisible. Ces trois arguments nous incitent à positionner ce processus (pre-ruth) plutôt du côté de la position dépressive.

Du côté du développement psycho-moteur, une évolution se fait autour de cinq/six mois. L'enfant devient capable de lâcher volontairement une chose, après l'avoir prise. C'est un point auquel Winnicott (1969) se montre attentif dans son article *L'observation des jeunes enfants dans une situation établie*. Il y a une coïncidence développementale entre le moment où l'enfant est habituellement happé par son intérêt pour les choses et le moment où il lui devient plus facile de s'en séparer volontairement. L'enfant n'est pas seulement le jouet de ses appétences. Il acquiert aussi de quoi jouer de ses attirances, pouvoir prendre, mais aussi laisser et délaissier. Il peut commencer ainsi, davantage, à se représenter ce qui se joue dans la présence et l'absence des autres qui lui servent d'objet subjectif.

En laissant et délaissant les objets, il apprivoise sûrement les moments où il doit faire avec le deuil de l'objet subjectif, parce que ce dernier n'est pas aussi disponible qu'il le voudrait. Nous pouvons ici penser au jeu de la bobine (Freud, 1920). Le mouvement dépressif peut bien être là déjà. L'enfant peut déjà renoncer à ce qui l'attire. Blandine pouvait déjà obéir aux réprobations maternelles quand elle s'intéressait trop intensément à certaines choses.

– 6.2.4 : Conséquences de l’advenue de cet organisateur.

Parce que l’enfant a grandi en capacité à interpréter le visage et les émotions d’autrui, il lui devient moins nécessaire de scruter de façon permanente et continue ce qui se produit chez autrui ; parce qu’il a acquis des capacités posturales et de préhension ; l’enfant peut s’intéresser aux choses et à leur exploration, leur manipulation et leur insistante présence dans sa vie.

Cette exploration plus personnelle des choses instaure ce combat si précieux où émerge la personne sur fond d’indifférenciation et sans y mettre fin. Dans cette lutte, le style personnel prend de l’ampleur pour donner accès à un monde plus personnel, par rapport au monde materné. Cette lutte est également instauratrice de distance avec les choses que pourtant l’enfant de cet âge dévore littéralement. Elles deviennent plus étrangères, plus altières, plus extérieures. Les choses sont davantage sources d’une inépuisable exploration. La distance se creuse parce que l’approche des choses ne se finit jamais. Cette approche inachevable rend les choses réelles.

Il y a une double séparation, d’avec le monde materné et d’avec les choses. Ce qui commence-là avec les choses et le monde va rayonner progressivement et changer le rapport à autrui. L’autre également doit être investi personnellement et pouvoir cependant se présenter de l’extérieur. Bien-sûr quand il s’agit d’autrui ce jeu-là est bien plus complexe et lent à se mettre en place.

Nous avons souligné avec Merleau-Ponty que le transitionnel winnicottien commençait avec la perception et que la perception inaugurerait le caractère transitionnel du rapport aux choses. Mais, ici, le transitionnel change de nature, il peut s’apercevoir, pour devenir progressivement conscient, tout en devant rester inquestionné par autrui. Cette double distance n’est possible que sur le mode de la paradoxalité, et cela restera vrai pour la vie entière. Paradoxalité, puisque c’est l’insatiable appétit pour les choses qui creuse la distance vis-à-vis d’elles. Paradoxalité encore, puisque, au moment où leur exploration devient plus personnelle, les choses échappent à la saisie et deviennent ainsi plus extérieures et plus réelles.

# Chapitre VII :

– La position  
dépressive en son  
déploiement –

## – 7.1 : Géraldine

Nous avons déjà commencé à explorer le tout début de la position dépressive. C'est à dessein que nous n'en donnons pas de définition pour l'instant. Elle sera à comprendre comme l'ensemble d'un processus aux multiples enjeux que nous allons développer dans la fin de ce travail de thèse.

Pour rendre compte de l'ensemble de ces enjeux et de leur entrelacement, nous développerons une situation clinique complexe. Nous avons retenu cet ensemble clinique alors qu'il s'agit d'une enfant que nous avons commencé à rencontrer lorsqu'elle avait huit ans. Il ne s'agit donc pas d'une situation périnatale. En revanche, la constance et le caractère massif de ses défenses maniaques nous poussent à penser que nous en apprendrons beaucoup sur la position dépressive et ses différentes facettes. En effet, les défenses maniaques servent usuellement à se défendre contre les angoisses de la position dépressive. Les défenses maniaques sont principalement utilisées quand ces angoisses n'ont pas encore pu être élaborées ou se présentent, d'un seul coup, de façon massive.

Nous découvrirons avec cette situation clinique combien la position dépressive est complexe et multiple. Il y aurait premièrement la possibilité d'accéder à une temporalisation de l'existence. Il y aurait également l'accession au point de vue et à celui d'autrui. Il y aurait encore la possibilité de se percevoir comme « je » et de percevoir autrui comme « tu ». Il y aurait enfin l'entrée dans le jeu de la culpabilité et de la réparation et donc une moralisation de l'existence. Il est bien entendu impossible d'isoler ces différentes composantes développementales. Pourtant, après la situation clinique, nos développements plus théoriques devront, pour parvenir à une certaine clarté, les présenter les uns après les autres.

Avec cette situation clinique, il s'agit de voir se déployer dans le temps, les conséquences d'une position dépressive qui demeure un point d'achoppement.

Jamais, les enjeux cités dans le paragraphe précédent ne commencent à être intégrés pour passés au second plan de la scène psychique.

*Lorsque je rencontre Géraldine pour la première fois, elle a huit ans. Je suis averti par la pédiatre qui me demande de la voir, il s'agit d'une enfant qui a un gros retard de croissance et elle ne fait pas son âge. La cassure staturo-pondérale s'est produite quand Géraldine avait entre deux et trois ans. Lorsque je me rends dans la salle d'attente, pour la première consultation, plusieurs enfants et parents s'y trouvent. Je cherche à repérer à qui je vais avoir affaire, je ne trouve pas. Je finis par*

*demander qui est Géraldine et qui sont ses parents. Une petite fille énergique répond un « moi » immédiat, assez sonore, tout en s'avançant. Même en ayant été prévenu, je suis décontenancé, si c'est bien elle, alors elle a l'apparence d'une enfant de cinq ans.*

*D'ailleurs, si c'est la première impression à cause de sa taille et de son poids, un autre constat saisit relativement rapidement une fois en consultation, son visage fait lui plus que son âge, à cause de son énergie, de ses traits un peu tirés, du soin de la coiffure. La maigreur l'empêche certes de grandir mais vieillit également ses traits<sup>160</sup>.*

#### – 7.1.1 : La première consultation.

*Malgré ce que m'avait dit la pédiatre, j'ai donc été, dès la salle d'attente, sous le choc du poids et de la taille de Géraldine. La pédiatre m'avait raconté peu de choses concernant cette enfant, en me demandant de la voir. Elle m'avait décrit une situation d'anorexie ancienne, avec une rupture de la courbe de poids et de taille peu après l'âge de deux ans. La situation devenait préoccupante tellement la croissance et la prise de poids étaient freinées depuis longtemps.*

*Elle avait cependant eu besoin de me dire une anecdote qui l'avait saisie. Lors de la naissance relativement récente de son deuxième petit frère, Géraldine serait venue voir en visite, à la maternité, sa mère et ce nouvel arrivant dans la famille. La mère avait tenu à raconter à la pédiatre que les premiers propos de Géraldine avaient été : « Mais, tu as vu maman comme tu es moche, comme tu es grosse, comme tu es mal habillée et mal coiffée ». D'après la pédiatre, la mère, en racontant cette séquence n'avait pu éviter de pleurer, malgré des efforts évidents pour se retenir.*

*La séance est prolongée. Je vois Géraldine et ses parents, puis Géraldine seule et à nouveau toute la famille ensemble. Comme toujours, lors de la première consultation, il s'agit de dresser les premiers jalons de l'itinéraire de l'enfant et de faire un point global sur les prises en charges déjà proposées à l'enfant, voire à la famille. Je cherche à comprendre pourquoi il y a eu tant de temps entre le début des difficultés staturo-pondérales et le début de la demande de soin qui intervient autour de sept ans.*

*La mère explique les choses ainsi : « L'année dernière notre fille commençait sa classe de CE1, nous avons été paniqué en réalisant qu'elle faisait une tête de moins que les plus petites filles de sa classe. D'autres en faisait deux de plus. Je me souviens m'être dit, le collègue s'approche, elle ne peut pas rentrer au collège comme cela. Il faut faire quelque-chose. Il nous reste peu de temps. » La réponse de la mère concerne donc ce qui a fait se lever le déni, plutôt que l'épaisseur et la durée de ce déni.*

---

<sup>160</sup> Par rapport au problème de poids, de taille et d'alimentation, les examens paracliniques ont été faits et les avis spécialisés demandés, il n'y a aucun élément qui laisserait penser à une origine biologique ou à une étiologie pédiatrique, c'est-à-dire autre que pédopsychiatrique.

*Lorsque je vois Géraldine seule, elle est plutôt enjouée. La discussion s'établit facilement. Ce n'est pas toujours le cas avec les enfants de cet âge où nous nous retrouvons relativement rapidement à devoir chercher des médiations pour faciliter la rencontre. Avec Géraldine, nous nous mettons à parler. Assez rapidement, elle prend la direction de l'échange. Elle n'a pas tellement envie de parler du problème de poids, des difficultés alimentaires, de ce qui se passe en famille... Elle a envie de me parler de Marco : « Marco et moi, nous faisons des rêves pour plus tard. Nous voudrions nous marier. D'ailleurs, il y a aussi Enzo et Jérémie qui veulent se marier avec moi. Du coup, il faudra que j'ai trois maris. Mais je me sens capable. Je pense que j'aurais trois enfants avec chaque mari. Je serai toujours heureuse de m'occuper de mes enfants. Ils m'aimeront entièrement et ce sera toujours facile. Mes enfants me trouveront toujours tellement belles. Et mes maris viendront me voir essayer des robes très jolies et admireront ma beauté. »*

*Je dois interroger Géraldine pour savoir de qui elle me parle. Qui sont Marco, Enzo et Jérémie ? J'apprends alors que se sont trois garçons de son école avec qui elle s'entend bien. Ils ne sont pas tous les trois dans sa classe. Elle explique qu'elle ne rencontre certains d'entre eux que dans la cour de récréation. Je lui demande si elle pense souvent à ces rêves pour l'avenir. Elle me dit qu'effectivement elle y pense souvent et qu'elle en parle avec ses trois amis. « C'est comme ça que nous allons vivre. J'habiterai dans une seule maison avec tous mes enfants et mes maris viendront me voir. De temps en temps, ils seront jaloux. Quand je serai plus avec l'un, les autres ils seront pas contents. Bien-sûr, ils se disputeront, mais moi, j'en aurai toujours un avec moi. Et puis, quand ils seront avec moi, ils seront contents. Du coup, je me disputerai jamais avec mes maris. »*

*Il est très difficile de rendre compte de la façon dont ces propos sont déstabilisant. La façon dont tout cela est dit et la façon que Géraldine a d'incarner ce qu'elle dit font très bien sentir la chose suivante. Je sens à la fois qu'elle y croit et serait prête à souligner combien elle est en train de dire n'importe quoi. Elle délire presque. Elle serait également capable de se reprendre pour dire, si je lui posais la question, que ce qu'elle décrit n'est évidemment pas ce qui se produira effectivement dans le futur. Elle y croit, y tient un peu même, mais elle fait sentir qu'elle est également prête à évacuer ses propos comme on jette une chaussette sale. Elle adhère à ce qu'elle dit et cherche même à être convaincante, mais en même temps, quelque-chose en elle désavoue ce qu'elle atteste avec les mots.*

*Après le temps avec Géraldine, je revois la famille toute entière. Je souligne dès ce premier entretien, qu'il faut situer l'anorexie au sein d'une difficulté psychique bien plus complexe et que le besoin de prise en charge pédopsychiatrique (dans le service et au CMP) est certainement central, dans la prise en charge.*

*Quelques jours plus tard, j'appelle le CMP. Le pédopsychiatre du CMP ne verra pas Géraldine. La psychologue qui rencontre Géraldine considère que cela n'est pas nécessaire, que Géraldine ne va pas si mal. « Quand on la voit avec ses parents, c'est toujours compliqué. Mais je la vois seule depuis plusieurs séances et quand elle est seule, c'est plutôt facile d'entrer en relation avec elle. » Je proteste, je dis mes inquiétudes, que la pathologie psychiatrique semble plutôt manifeste et lourde. Rien n'y fait.*

*Je vais donc rester le pédopsychiatre de Géraldine pour longtemps puisque je la suis toujours et elle est au collège avec son anorexie et son retard staturo-pondéral qui sont toujours présents.*

*Enfin, pendant le reste de la présentation clinique de Géraldine, nous n'aborderons pas les questions scolaires et des apprentissages. En effet, Géraldine n'a jamais manifesté de difficultés de ce côté. Les résultats scolaires sont durablement satisfaisant, voire performants (avec des moyennes entre 15 et 20 dans toutes les matières). Il n'y a donc pas d'éléments de désorganisation de la pensée au point que les apprentissages seraient entravés, pour l'instant.*

Dès cette première séance, le rapport au temps semble tout à fait particulier. Quatre ou cinq années séparent la demande de soin du moment où la cassure staturo-pondérale est intervenue. Pourquoi et comment les différents acteurs, sont restés dans un déni si prolongé ? Comment les parents ont fait pour attendre si longtemps ? Comment les médecins généralistes, médecins scolaires, médecins de PMI ont fait pour passer à côté d'une cassure si nette, aux effets durables ? Des visites médicales obligatoires ont lieu à quatre ans et six ans et n'ont pas provoqué de réaction, ni de la part des parents, ni du côté du corps médical ? Comment expliquer un tel déni, une telle diffusion du déni autour de la famille ?

Au moment où la mère prend conscience du problème, Géraldine fait désormais une tête de moins que les plus petits enfants de sa classe. Elle pense immédiatement au collègue.

D'un côté, quatre ou cinq années semblent pouvoir se dérouler sans que rien ne se produise réellement. De l'autre quatre années apparaissent à la mère comme un temps très court pour espérer des changements. Pourtant, lors de la prise de conscience, Géraldine n'a que sept ans et quatre années représentent plus de la moitié de sa vie. Dès cette première séance, le temps semble suspendu. Tout se passe comme si le cours du temps avait très peu de chance d'être réorienté.

L'autre remarque concerne la lourdeur des troubles manifestés par Géraldine lors de notre première rencontre. Il est très surprenant qu'ils échappent à la psychologue du CMP. Là encore est-ce un rayonnement du déni autour de Géraldine et de sa famille ? Mais ce que Géraldine me montre questionne d'emblée sur le rapport à autrui et à l'extériorité, ainsi que sur le rapport à la réalité. Le rapport à autrui et à l'extériorité est complexe, en témoigne la façon dont elle parle des trois garçons, sans préciser de qui il s'agit, comme si son interlocuteur pouvait le savoir. Le rapport à la réalité l'est tout autant, puisque ses rêves, sont des rêves et n'en sont pas tout à fait. Ces propos se trouvent dans un entre-deux : entre délire et rêverie. Géraldine y croit un peu, sans pour autant les prendre au sérieux. Mais c'est par ces propos quasiment que nos échanges commencent, d'une façon presque débridée. Pendant la

consultation, je ressens que la patiente ne peut pas non plus prendre totalement distance avec ce qu'elle dit et imagine.

Depuis que je connais Géraldine, j'ai affaire de façon quasi permanente à la même sémiologie. Cette constance est d'ailleurs remarquable, tout en étant très inquiétante. Ce qui est au premier plan, ce sont les défenses maniaques, au sens où Winnicott et Klein les ont définies.

Il est très difficile d'avoir une discussion véritable avec Géraldine. Elle donne l'impression de sans cesse trouver une pirouette qui lui évite d'entrer en relation. De manière quasiment aussi constante, Géraldine cherche à diriger ce qui se passe. Il est difficile de savoir si elle manipule ou si elle veut tellement croire à « sa réalité »... Mais Géraldine a besoin de contrôler les échanges, les décisions. Elle met quelques fois le paquet pour obtenir ce qu'elle veut. Quand elle se retrouve en échec sur ce plan, elle se referme brutalement, comme si elle boudait.

Dans d'autres moments, il est relativement manifeste qu'elle ment et sais qu'elle ment. En général, elle le fait pour emporter la décision ou pour éviter un sujet qui l'embête. Quand elle se retrouve coincée par ses mensonges, le plus souvent elle se met à rire. Il s'agit d'un petit rire, avec un sourire espiègle et des regards jetés en direction des différents adultes présents (souvent ses parents et moi). Puis voyant que les choses ne se déroulent pas comme elle le souhaitait, elle se met généralement à boudier, à nouveau, de façon presque théâtrale. A ce moment-là, on ressent sa frustration d'être déjouée puisque cela l'empêche de contrôler ce qui se produit, mais la gêne vis-à-vis des adultes ou d'elle-même ne se laissent pas sentir ? L'impression est plus d'avoir affaire à une enfant qui a joué, qui a tenté de contrôler ce qui se passait et qui perdant la partie se comporte comme une mauvaise perdante, en boudant et en se repliant.

Nous retrouvons chez Géraldine, une impossibilité quasi permanente de parler des aspects inquiétants et des aspects graves de sa situation. Lorsque nous abordons la question du pronostic de taille et de puberté, elle répond de façon invariable « j'y arriverai, je grandirai et je deviendrai une femme, je le sais ». Lorsque j'aborde le risque sur le plan immunitaire, cardiaque ou autre, elle dénie tout simplement les choses. Elle affirme que tout cela est faux. « Les médecins sont tous inquiets, mais je ne suis jamais malade ». Il faut dire que sur ce point elle a raison, je ne l'ai jamais connue malade.

Quand la pédiatre ou moi soulignons qu'il y a des moments où elle ne se sent pas bien par manque de sucre. Elle répond qu'elle a l'habitude. Plus tard, nous apprendrons qu'elle a réussi à convaincre sa professeure de CE2 de lui acheter des bonbons. Elle est la seule de la classe à pouvoir aller en prendre quand elle veut. On imagine comment les autres enfants regardent ce « droit d'exception ».

Il y a très peu de situations ou de moments où ces troubles se mobilisent pour montrer d'autres aspects de Géraldine. Cette constance est relativement usante, d'autant plus que la nature des défenses maniaques place les interlocuteurs de Géraldine dans une posture tout à fait inconfortable. La défense maniaque est une façon de se dérober des angoisses de la position dépressive. D'une certaine manière, autrui est reconnu et évacué. Le sérieux de la vie est approché et secondairement dénié. Ou encore, la réalité est perçue pour être ensuite traitée comme quelque chose qui n'aurait aucune véritable consistance et n'offrirait pas de réelle résistance à ce que veut Géraldine. De ce fait, l'interlocuteur de Géraldine ne peut s'empêcher d'espérer. Géraldine semble sans cesse sur le point d'avancer. Elle semble avoir tout ce qu'il faut pour cela. Mais, pour autant, cela ne se produit que très rarement, voir jamais. Elle finit par se dérober, par traiter autrui et la réalité comme on traite des broutilles.

Pour aller plus loin dans la description de Géraldine, il sera plus commode de procéder en regroupant les éléments de la prise en charge, sous différentes thématiques. Nous n'avons évidemment pas découvert Géraldine ainsi, mais il semble impossible de raconter par le menu, la façon dont elle nous est apparue progressivement.

#### – 7.1.2 : Éléments périnataux

*Les premiers éléments cliniques concernant la périnatalité sont rapidement racontés par les parents. « Dès la naissance, il a été difficile de nourrir Géraldine. Elle a eu du mal à prendre le sein, même une fois que ma montée de lait a été faite. Il a fallu rester longtemps à la maternité. Quand on est sorti, nous ne parvenions à la nourrir que grâce à un tuyau que nous attachions à un de nos doigts. Dès le départ, Géraldine a été une enfant qui bougeait beaucoup. Nous n'arrivions pas à la faire dormir, nous ne parvenions pas à la poser...Le sommeil c'était le plus usant. Elle a fait sa première nuit à l'âge de dix-huit mois et encore, quand je parle d'une première nuit, c'est cinq heures à la suite. Elle nous a épuisé. » Il faut souligner que Géraldine est l'aînée du couple et que les parents ont appris à être parents en faisant face à ce qu'ils décrivent ici. Cet élément doit certainement expliquer une part de l'ampleur du déni concernant l'anorexie. Géraldine n'a jamais été une petite fille détendue, allant bien, se nourrissant facilement. Il y a donc eu comme une longue habitude parentale très probablement. Il est difficile de comprendre qu'aucun soin périnatal n'ait pu être proposé ou demandé.*

*Après le congé maternité habituel, la mère de Géraldine a repris le travail. Géraldine a alors été gardée par la grand-mère paternelle. Le père de Géraldine travaillait dans la restauration et rentrait tard le soir. La mère de Géraldine travaillait dans la grande distribution et rentrait autour de 20h30 au domicile. Elle allait en général chercher Géraldine chez sa belle-mère, Géraldine était déjà en pyjama.*

*Il restait alors peu de temps pour Géraldine à partager avec ses parents avant d'être aux heures où il était question de se coucher, de dormir (moments souvent complexes pour la famille).*

*La mère de Géraldine a souvent dit qu'elle n'était pas totalement à l'aise avec la façon dont sa belle-mère s'occupait de ses enfants. C'était déjà le cas quand Géraldine était bébé. « C'est elle qui la gardait bébé, mais elle ne respectait pas ce que nous voulions mettre en place. Elle acceptait tout, elle lui passait tout, elle ne lui disait jamais non. D'ailleurs, c'est encore le cas maintenant, quand Géraldine est chez sa grand-mère paternelle. »*

*Après deux années de prise en charge de Géraldine, les parents ont à affronter de nombreuses critiques de leur famille. Beaucoup ne comprennent pas les soins que nous proposons, les hospitalisations sur lesquelles nous reviendrons. La famille proteste auprès des parents, et devant Géraldine, pour exprimer combien la prise en charge est trop dure compte-tenu du fait que Géraldine va plutôt bien. A ce moment-là de la prise en charge, les parents ont besoin de parler de la grand-mère paternelle à nouveau. Elle joue manifestement un grand rôle auprès de Géraldine, peut-être plus largement au sein de la famille.*

*« De toutes les façons, concernant Géraldine, elle ne nous a jamais écouté. Quand on lui dit que c'est extrêmement difficile à la maison, elle ne nous croit pas. Elle dit toujours qu'avec elle tout se passe bien. Mais forcément, elle n'impose rien à Géraldine, elle accepte tout, elle la couvre de cadeau. C'est à tel point qu'elle offre un cadeau à chacun de nos enfants à chaque fois qu'elle les voit, et elle les voit chaque semaine. Au début, on acceptait les choses, mais il y avait tellement de jouets et d'objets dans les chambres que nous avons fini par refuser de prendre les cadeaux chez nous. Du coup, chez la grand-mère de Géraldine, il y a une pièce remplie de cadeaux qu'elle leur a offert. Il y en a même qui n'ont jamais été ouverts. A un Noël, Géraldine avait fait une liste de cadeau, comme elle ne savait pas quoi choisir, elle les a tous offerts. Alors maintenant notre fille ne se gêne plus. Là, elle est en train de faire pression sur sa grand-mère pour qu'elle lui offre une tablette pour son anniversaire, mais elle n'a que neuf ans. »*

*Voilà qui en dit long effectivement sur la grand-mère paternelle de Géraldine et l'image que la mère de la patiente peut s'en faire. Autour de dix-huit mois, quand l'enfant a besoin de s'opposer, on se demande comment ça a pu se passer, entre Géraldine et cette grand-mère qui la gardait. Nous apprendrons après trois ans de prise en charge que la mère de Géraldine a fait un « burn-out » quand la patiente avait deux ans. « J'ai alors été en arrêt pendant plus d'un an. Il y a des moments où j'étais très mal, je n'arrivais plus à faire grand-chose, je n'avais plus envie de rien, j'étais très fatiguée. Ce burn-out a au moins permis que je m'occupe de ma fille jusqu'à ce qu'elle entre à l'école. Au moins de ce côté-là, j'étais plus tranquille que de continuer à la confier à sa grand-mère qui ne lui mettait aucune limite. »*

*Quand la mère raconte cela, je savais déjà que Géraldine avait acquis la propreté très rapidement. « Un jour elle a vu des enfants jouer ensemble dans la cour de récréation de l'école du quartier. Elle a demandé ce que c'était. Nous lui avons expliqué qu'il s'agissait de l'école où elle irait. Elle a demandé à aller à l'école. Nous lui avons répondu qu'elle irait quand elle aurait trois ans. Nous avons ajouté qu'elle ne pourrait y aller que quand elle serait propre. Elle était en train d'acquiescer la*

*propreté et nous pensions que ça allait la motiver. Dans les jours qui ont suivi, elle est devenue propre, le jour et la nuit, avec quasiment aucun accident. »*

*Concernant les acquisitions de Géraldine certaines affirmations des parents sont surprenantes. Ils ont toujours dit qu'à un an, Géraldine parlait déjà. Malgré mes questions, les parents ont maintenu qu'elle faisait des bouts de phrase à un an. Ceci qui paraît pourtant peu crédible. La marche a été acquise à des âges classiques autour de douze/treize mois. Ceci rend encore moins crédible l'acquisition du langage si précocement.*

Géraldine a du sembler quasiment impossible à rythmer pour ces parents qui avaient du mal à la poser, à la faire manger et à la faire dormir. Comment ont-ils pu éprouver chez elle quelque-chose de prévisible ? Cela fait penser à ce que Marcelli (2007) décrit des macrorhythmes et microrhythmes, pour parler de l'expérience du bébé et des interactions avec son environnement maternel. Nous pouvons penser, selon la terminologie de Marcelli, que pour Géraldine, il n'y avait pas de macrorythme possible. Et comme le souligne Marcelli, c'est en se fondant sur les répétitions et les monotonies que l'enfant peut prendre plaisir à l'imprévu, la survenue des micro-rythmes.

« La mère n'est pas exactement là où l'enfant l'attend, et ce décalage qui permet la surprise permet aussi à l'enfant de tolérer désormais l'écart entre ce qui est attendu et ce qui advient : c'est la place de « l'autre ». » (Marcelli, 2007).

L'incertain devient habitable et le lieu de la découverte de l'extériorité d'autrui. Autrui est organisateur du monde et de ses rythmes, mais il se montre dans son extériorité quand il vient déstabiliser les repérages faits par l'enfants. Qu'en est-il quand les repérages sont fragiles ou arythmiques ? Comment partager le plaisir autour de la surprise et de l'imprévisible où se montre l'altérité d'autrui et l'extériorité de la réalité ? Comment dès lors, Géraldine a-t-elle pu être introduite à la temporalité ? Comment l'autre a pu se montrer à partir de ces monotonies du quotidien qui permettent de surprendre l'enfant ? Comment la surprise a-t-elle pu être un lieu de découverte ?

Il serait possible de s'interroger sur ces rythmes qui ne se trouvaient pas. Leur absence était-elle le reflet de ce monde de Géraldine qui ne trouvait jamais une inertie suffisante, une constance et une consistance minimale ? Ce serait en tout cas congruent avec ce que nous avons commencé de décrire concernant son rapport à la réalité et sa capacité à prendre au sérieux le monde, le monde commun, comme son monde.

Il est difficile, en retraçant la petite enfance de Géraldine, de ne pas sentir à quel point la famille dans son ensemble devait être en souffrance. Géraldine a été en difficulté dès la

naissance. Elle a ensuite été usante pour ses parents. La mère de Géraldine a été en arrêt de travail pendant presque dix-huit mois, pour ce qu'elle appelle un « burn-out ». Depuis quand cet événement menaçait-il et depuis combien de temps, Géraldine sentait (pressentait) quelque chose de ce processus chez sa mère ?

La mère de Géraldine dit avoir été très heureuse de prendre sa fille à temps plein, lorsqu'elle a été en arrêt, autour des deux ans de sa fille. Mais comment Géraldine a-t-elle fait avec cette mère qui dit elle-même que, par moment, elle n'avait plus envie de rien, elle était très mal et fatiguée ?

Le rapport que Géraldine entretient avec son corps est très clairement complexe, depuis très longtemps. L'acquisition très rapide de la propreté, sans résistance, ni accident, doit certainement être questionné dans ce sens. Dès cet âge précoce, le corps peut-il être, pour elle, un frein, un lieu où éprouver la résistance ? Elle veut avancer, pouvoir entrer à l'école. Les acquisitions corporelles doivent suivre. Il est difficile de ne pas compléter ce premier axe de questionnement par un second. Géraldine n'était-elle pas pressée de trouver dans l'école une façon de ne plus être à temps plein avec sa mère qui allait « très mal et n'avait plus envie de rien » ?

Géraldine a de grandes difficultés à faire avec les informations négatives et les limites qui lui sont imposées par la réalité. Le contraste est très grand entre ce qu'elle a certainement vécu avec sa mère et ce qu'elle vivait avec sa grand-mère. N'a-t-elle pas été obligée, très jeune, d'entretenir ou de développer ses capacités à dénier le tragique de l'existence humaine ? Comment a-t-elle pu au contact de cette grand-mère sans limite découvrir quelque-chose des conséquences de son agressivité et de sa haine ? Est-il possible d'atteindre cette grand-mère, de l'égratigner ? Au contact de sa mère, qu'est-ce que Géraldine a pu fréquenter de son agressivité et de sa haine ? Que ce soit pendant le « burn-out » ou dès avant si le processus d'effondrement maternel menaçait, la mère de Géraldine avait-elle la possibilité de survivre aux attaques ? Dans son rapport à l'objet (mère ou grand-mère) quand Géraldine a-t-elle pu éprouver que l'objet était suffisamment fragile et solide (à la fois) pour être attaquable et réparable ? Autant de questions qui ouvrent de nombreuses pistes de réflexion.

#### – 7.1.3 : Autrui n'est pas toujours reconnu dans son extériorité.

*Les éléments suivant s'ajoutent à ce que nous avons déjà présenté pendant la première séance où Géraldine semble parler en pensant que nous allons comprendre de qui elle parle, et où les choses racontées prennent place. Ce phénomène s'est reproduit de nombreuses fois.*

*Après un an et demie de suivi, une longue hospitalisation de plusieurs mois est organisée, dans le service de pédiatrie générale. Le but est de permettre une prise de poids. Le travail par petites touches devient un attentisme intenable. Pendant cette longue séquence hospitalière, Géraldine ne se montre jamais capable de percevoir quand les infirmières ont du travail et ne peuvent être disponibles ou, au contraire, quand elle peut les solliciter pour passer du temps avec elle.*

*Pendant cette même hospitalisation, Géraldine a souvent repris les symptômes d'autres enfants de l'unité de pédiatrie. Elle pouvait soudain avoir des brûlures au moment d'uriner, comme cet autre enfant qui venait d'être hospitalisé. Elle n'avait pourtant aucune pathologie sous-jacente. Elle se plaignait de ne plus pouvoir bouger sa jambe ou de ne plus la sentir, juste au moment où un enfant était hospitalisé pour ce trouble où aucune organocité, ni aucune atteinte neurologique ne pouvait être retrouvé. Il faut dire que ces enfants, pendant leurs hospitalisations brèves, avaient certainement, grâce à leurs pathologies, l'attention de l'équipe soignante.*

#### – 7.1.4 : Triomphe, contrôle, mépris.

Pour tenter d'avancer, convoquons Segal (1969) qui reprend les défenses maniaques telles que Klein les présente. Elle dégage trois traits particulièrement fréquents qui caractérisent ces défenses : le triomphe, le contrôle et le mépris. Comme l'objet n'est pas toujours reconnu dans son extériorité, il est menaçant, il faut donc tenter de le contrôler, d'en triompher ou quand cela n'est pas possible le traiter avec mépris. C'est peut-être ce qui pousse Géraldine à dire à sa mère ce qu'elle lui a dit en entrant dans la chambre de maternité peu après la naissance de son petit-frère. En méprisant sa mère, elle peut tolérer ce que la grossesse, l'accouchement et l'arrivée de l'enfant ont provoqué : sa mère n'est pas disponible comme d'habitude.

*Un des objectifs de l'hospitalisation de quelques mois qui a eu lieu pendant le suivi était de permettre à Géraldine de reprendre du poids, si nécessaire en utilisant une sonde nasogastrique. Les freins mis en place par Géraldine ont été tels que l'hospitalisation a duré très longtemps pour l'aider à prendre finalement relativement peu de poids. Lors de sa sortie, elle se rapprochait des vingt kilogrammes. Ce chiffre inquiétait Géraldine. Elle ne voulait pas atteindre cette barre et encore moins la dépasser. Elle est sortie d'hospitalisation et la balance de la pédiatre indiquait « 19,900 Kg ».*

*Après l'hospitalisation, la pédiatre a revu Géraldine chaque mois et la balance a continué d'indiquer, de façon invariante, « 19,900 Kg ». Comment Géraldine parvenait-elle à une telle précision ? Cela semblait incompréhensible. Évidemment, cette stagnation pendant un an a posé problème, car un enfant, déjà en grand retard staturo-pondéral, ne peut stagner si longtemps sans s'exposer à nouveau à des conséquences importantes.*

*Pendant le début de la prise en charge, généralement, je repère progressivement qu'un schéma semble se répéter qui annule toute possibilité d'interagir avec elle comme avec ses parents. Ce schéma est le même que lors de ce cinquième entretien.*

*Je suis seul avec Géraldine. Elle m'explique qu'elle est gênée parce que son frère de quatre ans et demie lui a touché les organes génitaux dans le bain. Je reprends cela avec les parents après avoir pris le temps d'en parler avec Géraldine et avoir cherché à savoir si elle voulait que je l'aborde avec ses parents. Les parents m'expliquent qu'ils sont surpris que cela vienne maintenant en consultation. « Quand elle dit des choses pareilles, j'ai peur des conséquences que cela peut avoir. En ce moment, on essaye de lui expliquer qu'il est temps qu'elle ne se montre plus toute nue dans la maison, qu'elle commence à prendre de l'âge et qu'il est bon qu'il y ait plus de pudeur. On a beau le lui répéter, ça n'a aucun effet... ».*

*Tout se passe comme si Géraldine abordait, quand je suis seul avec elle, des sujets qui concernent ce qui se passe sur le plan éducatif, avec ses parents. Mais elle transforme les choses, elle place les questions bien autrement que dans la réalité. Elle prépare l'échange avec les parents et le rend préalablement impossible.*

*C'est comme si elle venait aborder le même sujet avec moi, pour s'y confronter auprès d'un autre adulte que ses parents, mais d'une façon telle que je me retrouve instrumentalisé. J'aborde un sujet d'une certaine manière. Ici, avec bien des précautions, je parle aux parents du besoin qu'a Géraldine de parler de ces moments peut-être difficiles où son frère lui a touché les organes génitaux. Je m'aperçois que cela arrive à un moment où les parents ne parviennent pas à obtenir de leur fille une certaine pudeur dans la vie familiale. Pudeur qui d'ailleurs manque manifestement à Géraldine. Elle montre très régulièrement sa culotte quand elle est en jupe parce qu'elle se met dans des postures assez ouvertement exhibitionniste.*

*Finalement, que fait Géraldine en me faisant aborder les questions de cette façon ? Elle annule par avance toute parole, la mienne, celle de ses parents. Je me retrouve à devoir prendre en compte ce qu'elle me dit contre ce que me racontent ses parents, ou l'inverse. Elle sait bien, elle sent bien, que je ne le ferai pas, à ce moment de la prise en charge. Plus tard, une fois que je repère ce phénomène qui se répète, je m'autorise davantage à me positionner, y compris si cela doit frustrer Géraldine ou annuler sa parole. Après tout, elle a une psychologue qu'elle voit chaque semaine. Cela rend ensuite plus rare ce genre d'entretien. Comme si elle savait désormais, qu'elle ne pourrait plus imposer le porte-à-faux où elle parvenait à placer les échanges entre ses parents et moi. Peut-être y a-t-il eu également une adaptation parentale à ce phénomène. Les parents ont peut-être également moins dit à Géraldine de quoi ils voulaient parler pendant la consultation. C'est une question que je ne leur ai pas posé.*

*Pendant la première année de prise en charge, avant la longue hospitalisation, nous mettons en place des hospitalisations de dix jours, relativement régulières (toutes les six à huit semaines). Lorsque nous évoquons la première hospitalisation de ce type, Géraldine a une réaction très forte : « Si vous me faites hospitaliser, pourquoi pas me faire adopter ou placer, c'est pas pire. ». Pendant les dix jours,*

*Géraldine est manifestement affectée, ce qui, chez elle, est très rarement palpable. Dès la deuxième hospitalisation, Géraldine semble accepter les choses. Lors de l'arrivée pour la troisième, la mère est en colère contre sa fille. Elle est outrée : « En préparant sa valise, elle a insisté pour que je mette un maillot de bain. Elle disait que c'était nécessaire pour aller en vacances. » Ce type de « pirouette » fait partie de Géraldine. Ceux qui la connaissent ne sont pas nécessairement surpris. Mais, sa mère, qui perçoit combien sa fille s'en sert pour échapper à ce qui pourrait être facteur de changement, est atteinte. Géraldine voyant sa mère exaspérée et découragée se met à rire et à en rajouter. Elle s'allonge sur le lit de la chambre de pédiatrie, les mains derrière la tête et demande : « est-ce qu'il y a des parasols dans le service. » Triomphe, mépris, contrôle et fort peu de culpabilité à l'égard de cette mère qu'elle attaque à nouveau.*

*Plusieurs fois pendant la prise en charge, les parents de la patiente ont semblé affectés ou se sont mis plus ouvertement à pleurer. A chaque fois, Géraldine les a regarder en riant. Il ne s'agit pas de rires nerveux, trace d'une gêne chez la patiente. Elle ne cherche pas non plus à retenir son rire ou à le cacher, en baissant la tête ou se cachant la bouche. Le rire est plutôt sonore. Elle l'adresse à ses parents en les regardant la tête levée, presque dans une attitude de défi. Ces quelques moments sont très difficiles à supporter pour moi. Ils génèrent une colère contre Géraldine que j'ai bien du mal à retenir. A plusieurs reprises, je lui formule la difficulté dans laquelle ce rire me plonge.*

#### – 7.1.5 : Dénier de la réalité intérieure et animation suspendue.

Winnicott (1969) voit dans les défenses maniaques, une façon de maintenir le clivage du monde interne et du monde externe. Les défenses maniaques seraient comme une stratégie pour ne pas prendre en compte l'épaisseur du monde interne et pour l'empêcher de venir au jour, en le déniait<sup>161</sup>.

*Concernant le déni de la réalité intérieure, Géraldine a comme un besoin vital de ne pas être touchée ou ébranlée par ce qui se produit. Elle refuse de façon systématique d'échanger à propos de ses peurs et de ses affects, quand ils sont cependant perceptibles. Soit elle trouve une pirouette pour s'en sortir, soit, si elle ne le peut pas, elle boude.*

---

<sup>161</sup> Cf. l'article datant de 1935 de Winnicott (1969) *La défense maniaque* : « Le déni de la réalité intérieure. – Je l'ai déjà mentionné quand j'ai expliqué le retard avec lequel j'ai reconnu les fantasmes inconscients les plus profonds. Cliniquement, nous ne voyons pas tant le déni que l'exaltation liée au déni ou bien un sens d'irréalité à l'égard de la réalité extérieure, ou d'insouciance à l'égard des choses sérieuses. (Winnicott, 1969, p.23) » Cet ensemble décrit par Winnicott se retrouve manifestement chez Géraldine.

*C'est le cas, lors de cette consultation qui se situe après la longue hospitalisation, où les parents abordent avec une culpabilité manifeste le constat qu'ils font : « quand Géraldine n'était pas à la maison, nos deux autres enfants allaient mieux ». Mais qu'est-ce que Géraldine peut percevoir de cette culpabilité contenue dans le discours parental ? « Quand elle était hospitalisée, ils étaient davantage posés, ils s'endormaient plus facilement, ils n'étaient pas sans cesse à se demander ce que leur sœur va bien encore pouvoir inventer. Elle leur mène la vie dure. » Je souligne que pendant l'hospitalisation, les frères de Géraldine devaient également sentir que les deux parents étaient plus sereins. Les parents accueillent volontiers cette remarque.*

*« Mais Géraldine nous contraint en permanence à rester vigilant, notre attention doit sans cesse être vers elle. Nous passons un temps considérable à l'emmener au CMP, ici, à l'hôpital. Quand on est à la maison, dès qu'on est plus sur son dos, elle nous maltraite ou maltraite ses frères et il faut qu'on intervienne<sup>162</sup>. Nous ça nous pose question sur ce que les difficultés de Géraldine représentent pour ses frères. Du coup, nous nous demandons si un internat scolaire ne serait pas intéressant pour elle, pour ses frères ». Géraldine est manifestement atteinte. Je tente de formuler ce que j'en perçois, de mettre des mots dessus. Mais Géraldine se ferme entièrement, elle baisse les yeux, se fige corporellement – ce qui est rare – et n'interagit plus. Il est alors possible d'échanger avec les parents sans être interrompu par elle – ceci aussi n'est pas fréquent. Elle ne cherche plus à diriger l'échange. Mais elle ne dira rien de ce qu'elle ressent. Je formule ce que je ressens de ce qui semble se passer en elle. Elle reste hors d'atteinte. Elle ne permet pas ainsi de questionner ce qu'elle ressent. Il est alors également impossible d'échanger sur son impuissance à transformer sa manière d'être dans la famille. L'assistante sociale a accompagné les parents dans cette recherche. Géraldine était encore en primaire, il n'a pas été trouvé d'internat scolaire qui puisse convenir.*

*Je profite de ce constat que font les parents : les petits frères sont également perturbés par ce que vit Géraldine. Je reparle de prise en charge familiale. Je l'avais déjà fait, mais les parents ne veulent pas. « On ne va pas mêler nos garçons à cette histoire qui leur pèse suffisamment dessus comme cela. » J'insiste : effectivement, les autres enfants sont déjà mêlés à ce qui se passe. Mais rien n'y fait.*

*Cette incapacité à échanger sur ce qui se produit en elle est le reflet du déni de la réalité intérieure. Cette incapacité a d'autres conséquences. Géraldine se plaint sans cesse de s'ennuyer. Ce fut le cas de façon permanente pendant la longue hospitalisation. Les infirmières et auxiliaires de puériculture du service de pédiatrie ne supportaient plus cette plainte. Géraldine est revenue à la charge, auprès de l'équipe soignante, de très nombreuses fois par jour, pendant les quatre mois qu'ont duré cette hospitalisation. Les services de pédopsychiatrie et de pédiatrie ont tout fait pour tenter de diminuer cette plainte de la patiente, mais rien n'y a fait. Quand nous échangeons à ce propos avec les parents, ils disent : « A la maison, il n'est pas rare de trouver Géraldine en train de jouer avec un de ses frères à un jeu, tout en jouant sur sa tablette en même temps, ou avec sa console et se plaindre de*

---

<sup>162</sup> Géraldine a alors neuf ans, âge où il est plus classique que l'enfant soit capable d'une certaine solitude.

*s'ennuyer. Quand on passe près d'eux, elle nous signifie toujours qu'elle s'ennuie alors qu'elle nous paraît totalement dispersée, à faire deux ou trois choses en même temps. »*

*Finally, ce qui se dégage de bien des aspects de la prise en charge, c'est que Géraldine s'occupe, s'agite, mais n'est pas réellement impliquée par ce qu'elle fait. Par tout un ensemble de stratégies, elle se prémunit d'avoir à se confronter à des frustrations et à ce qui résiste. Elle s'assure en permanence qu'elle aura de quoi occuper son esprit, ou ses mains, ou pourra bouger, ou tout à la fois. Mais, dans le fond, elle s'ennuie.*

*Géraldine évite de parler de ce qui se passe en elle et tente que nous ne parlions pas, avec ses parents, des choses difficiles. Le besoin quasi vital de contrôler ce qui se passera ou se dira, nous l'avons ressenti jusqu'à l'extrême pendant la longue hospitalisation. Pendant plus de quatre mois, j'ai proposé deux entretiens par semaines à Géraldine, et un entretien hebdomadaire avec ses parents, où elle se trouvait la plupart du temps.*

*Au début de l'hospitalisation, pendant trois ou quatre jours, Géraldine a semblé totalement perdue, au bord d'un précipice, demandant sans cesse combien de temps cela allait durer. Je me demandais alors si elle allait s'effondrer psychologiquement. Je me demandais si ce ne serait pas sur un mode plutôt mélancolique. Je le redoutais un peu car le service de pédiatrie ne serait alors peut-être pas adapté pour accompagner un tel effondrement. Mais il le fallait peut-être. Puis Géraldine a accepté de ne pas savoir combien de temps cela durerait, puisque cela dépendait en partie de l'évolution du poids. La pédiatre le lui a réexpliqué plusieurs fois. Elle est alors redevenue, durant tout le reste de l'hospitalisation, la petite fille inaltérable et inépuisable qu'elle est de façon quasiment permanente.*

*Les entretiens ont alors consisté pendant quelques temps à négocier le cadre de l'hospitalisation. Quand elle a compris que je ne le changerai pas pendant tout le temps du début de l'hospitalisation, Géraldine a longuement boudé. A partir de ce moment, les entretiens ont flottés totalement à la surface de ce qui lui arrivait. Elle demandait à ce que nous puissions jouer ensemble à des jeux de société, pour l'occuper. Elle refusait quasiment de répondre à mes questions. Des essais de squiggles ou de créations communes de récit imaginés n'ont pas mieux fonctionnés.*

*Une seule chose affleurerait de ce qui se passait en elle. Elle se plaignait, que la nuit, elle était souvent réveillée par un cauchemar où des morts-vivants arrivaient dans l'hôpital. Figure intéressante de ce qu'elle vivait elle-même, une vie où la sève de la vie ne coulait pas réellement. Une vie où rien ne devait pouvoir faire événement, ou, en tout cas, le moins possible.*

*Cette hospitalisation augmentait ma charge de travail. Il fallait chaque semaine que je place dans mon agenda du temps pour la voir deux fois, passer du temps avec l'équipe pédiatrique, voir les parents aux horaires compatibles pour eux... Tout cela était loin d'être simple. Progressivement, je me suis aperçu qu'à mon tour, je risquais de m'agiter dans le vide.*

*J'ai maintenu le plus possible la régularité des entretiens. Avec le temps, j'y allais de façon beaucoup plus passive. Il me fallait y aller sans plus, ne plus chercher à aider Géraldine à prendre contact avec son monde interne. A l'exception de deux moments qui m'ont semblé importants, l'ensemble des autres entretiens a été habité par une sorte de banalité guillerette du côté de Géraldine et un ennui grandissant du mien.*

Géraldine s'ennuie, rien ne semble devoir ou pouvoir se produire, elle met également les adultes qui s'occupent d'elle dans un drôle d'état. C'est peut-être cet état qui a empêché de prendre conscience du problème anorexique pendant des années. C'est peut-être aussi cet état qui a fait que la prise de conscience s'est faite, en début de CE1, en pensant immédiatement au collège. La mère de Géraldine ne pouvait se représenter que des changements pouvaient se produire à son tour. Cet état, je l'ai progressivement vu s'insinuer en moi pendant la longue hospitalisation. Géraldine contraint les adultes à passer beaucoup de temps à s'occuper d'elle, à tourner leur attention vers elle. Elle ne supporte que très difficilement la perte d'attention. Mais, la plupart du temps, Géraldine met les adultes qui s'occupent d'elle en situation de s'occuper d'elle pour la détourner de son ennui, plutôt que pour nourrir le développement de sa personnalité.

L'ensemble de cette description semble pouvoir être synthétisée à merveille par un concept winnicottien dans l'article sur la défense maniaque (datant de 1935) : Géraldine est en état « d'animation suspendue ». Elle plaçait les soignants dans un état semblable, dès lors qu'ils étaient occupés à sa prise en charge. Il est probablement utile de relier l'état d'animation suspendue et le besoin de maintenir le déni de la réalité interne. Il semble en effet qu'une animation qui ne nourrit jamais les racines de la personnalité pour lui permettre de s'étoffer soit une excellente façon de ne jamais entrer en contact avec la réalité intérieure, d'empêcher par un contrôle drastique que les événements ne se produisent, et, enfin, que la réalité externe vienne affirmer sa présence au contact du moi.

#### – 7.1.6 : Demande de Géraldine, demande des parents.

*Les parents de Géraldine demandent des soins, au début, en raison, du retard staturo-pondéral de leur fille. Ils demandent à ce qu'elle grandisse et grossisse un peu plus vite. Ils sont conscients très rapidement, et ceci leur est confirmé par les pédiatres, que l'étiologie est d'ordre psychique. Ils n'ont en revanche pas tellement envie de s'investir dans la prise en charge pédopsychiatrique. Ils reprochent à la psychologue du CMP de ne pas les recevoir, ou pas assez. Ils lui reprochent : « elle est collée au discours de Géraldine, mais elle ne se rend compte de rien. » De mon côté, je les reçois beaucoup, passe du temps avec eux, mais ils n'investissent pas réellement les entretiens.*

*Une fois, pendant la longue hospitalisation, Géraldine ne veut pas venir dans mon bureau et je reçois la mère seule (le conjoint n'a pu se libérer, il est en rééducation suite à une prothèse totale de genoux). Nous échangeons sur la situation et progressivement la mère de Géraldine en vient à me parler*

*de son enfance*<sup>163</sup>. Compte-tenu des nombreux effets d'écho entre l'itinéraire de la mère et ce qui se produit entre elle et Géraldine, j'ai alors proposé qu'une prise en charge pour elle serait peut-être utile. La mère de Géraldine a toujours refusé. J'y suis pourtant revenu à plusieurs reprises, y compris, quand madame décrivait des matins où dans son lit elle ne voulait pas se lever, redoutant déjà ce qui allait se produire entre elle et sa fille. Madame n'a jamais accepté l'idée qu'une prise en charge pourrait l'aider et peut-être aussi l'aider dans la relation avec sa fille.

*Entre le refus des prise en charge familiale, le refus des prises en charge pour les parents, les essais infructueux que les parents travaillent avec la PMI une demande d'Intervention Éducative À*

---

<sup>163</sup> Je retrace ici quelques éléments rapportés par la mère et qui semblent important. La mère de Géraldine a elle-même eu des difficultés alimentaires importantes dans la petite enfance et jusqu'à l'adolescence. Cela explique selon elle le retard dans la prise en charge et la part de déni qui s'est levée assez brutalement chez madame. La mère de Géraldine décrit également qu'elle a une mère qui a toujours eu des difficultés avec la nourriture. « Je pense que je l'ai toujours connue au régime, pourtant, elle est déjà pas grosse et ne l'a jamais été ».

Madame explique que son enfance n'a pas été simple. Ses parents se sont séparés. Elle ne se sentait pas à l'aise chez sa mère, chez qui elle vivait dans le nord. Elle allait de temps en temps chez son père qui habitait en Creuse, seulement pendant une partie des vacances. Elle n'a jamais accepté de rester chez cette mère avec qui il y avait beaucoup d'exigences, une certaine froideur et peu de moments partagés ou agréables. Durant l'été qui sépare le collège du lycée, « j'avais tout organisé avec mon père. J'avais une inscription dans un lycée en Creuse. J'étais prête à faire le déménagement. Je n'en avais pas parlé avec ma mère, mon père non plus, il avait peur d'elle. Il ne me restait plus qu'à rentrer chez ma mère, passer le mois d'août avec elle, rassembler mes affaires et repartir chez mon père pour la rentrée. Il fallait bien que j'en parle à ma mère, mon père ne l'avait pas fait, ils ne se parlaient plus jamais. Quand je l'ai annoncé à ma mère, elle me l'a interdit. Elle a appelé mon père, lui a expliqué que cela ne se passerait pas comme cela. Le coup de fil n'a pas duré longtemps. Elle n'était pas en colère, mais je savais qu'elle me contrôlait et qu'elle avait le pouvoir. Dans les jours qui ont suivi, elle m'a expliqué que le déménagement ne se ferait pas, que j'allais rester chez elle. Elle m'a aussi expliqué que, vue la situation, je ne verrai plus mon père, puisque j'en profitais pour vouloir partir. C'est ce qui s'est effectivement passé. J'ai repris contact avec mon père il y a trois ou quatre ans, mais entre mes quinze ans et ce moment-là, je ne l'ai pas vu. Quand j'ai eu dix-huit ans, dès que j'ai pu, j'ai également coupé les ponts avec ma mère et, de la même façon, je ne l'ai pas revue pendant des années, jusqu'à il y a trois ou quatre ans. » Je n'ai pas d'explication concernant ce qui a motivé cette femme à reprendre contact avec ses deux parents, trois ou quatre années avant cet échange.

La mère de Géraldine a poursuivi : « C'est pour cela que c'est très difficile. Avec ma fille, je ne sais pas comment faire. Je ne veux pas me montrer trop sévère, comme l'était ma mère. Mais, en même temps, elle nous met dans de telles difficultés qu'il y a bien des moments où on pense à l'éloigner de chez nous. Mais moi, c'est pas ce que je veux... la mettre en pension, c'est ma fille quand même. En plus, moi, la nourriture avec ma mère qui ne mangeait rien, mes difficultés étant petite, le fait que je suis un peu trop grosse maintenant, je ne sais pas non plus comment faire. Je sais bien que Géraldine me fait revivre ce que ma mère m'a fait vivre par moment. Il y a des moments où je sens que ma fille me contrôle comme ma mère a pu le faire. Mais qu'est-ce que je peux y faire. » Cette mère doit effectivement très probablement être en surpoids, sans pour autant être dans la zone d'obésité.

domicile (IEAD), l'absence d'argument pour contraindre à aucune de ces prises en charges... Je me retrouvais dans un état d'animation suspendue de plus en plus souvent – pas seulement vis-à-vis de Géraldine.

De son côté, Géraldine dit de façon constante qu'elle va bien et que taille et poids ne sont pas un problème. Cependant, deux moments de la prise en charge montrent de façon manifeste que la demande est présente chez cette enfant. Après presque une année à proposer régulièrement des hospitalisations de dix jours, le poids n'évolue pas, la taille stagne complètement. La pédiatre signifie alors à Géraldine et ses parents qu'elle ne va pas pouvoir laisser cette stagnation se prolonger très longtemps. L'écart se creuse avec ce qui est attendu et les conséquences risquent de plus en plus d'être sévères. Vient ensuite le moment où la pédiatre explique à Géraldine que si, lors de la consultation suivante, le poids n'a pas évolué, il sera alors nécessaire d'envisager une hospitalisation longue. Le but sera de faire prendre du poids à Géraldine, avec, au besoin, une sonde naso-gastrique pour apporter des calories.

Géraldine a alors une réaction vive. Elle pleure et montre de la colère. Ces deux réactions émotionnelles sont très rares chez cette patiente, elles sont donc d'autant plus notables. Le poids a effectivement évolué lors de la consultation suivante. Pour la première fois, il a diminué et ce, de façon importante. Difficile de ne pas y entendre comme une demande.

L'hospitalisation sera très longue pour Géraldine et source de beaucoup de frustrations. Après trois mois d'hospitalisation, Géraldine a quasiment arrêté les apports oraux parce qu'elle veut freiner le plus possible la prise de poids. Elle maintient donc la durée de l'hospitalisation, également.

Il faut alors expliquer à Géraldine que nous allons progressivement diminuer les apports caloriques par la sonde. Il lui est nécessaire de reprendre une alimentation orale plus conséquente, sinon, elle va reperdre tout le poids qui a été pris.

C'est alors que se produit un des deux entretiens mémorables survenus pendant la longue hospitalisation. Géraldine s'assoit. Pour une fois, elle est assise « en place ». Elle a ses deux épaules au-dessus de ses deux fesses. Elle me regarde, d'un air de dire : « Tu vas me répondre parce que je veux savoir ». « Et qu'est-ce qui se passe si je reperds le poids qui a été pris ? » J'hésite d'abord à répondre. Il me semble que j'ai des éléments de réponse à apporter, mais je voudrais que les parents les entendent en même temps que leur fille. Je finis néanmoins par répondre car je sens que la situation l'exige.

J'explique donc à Géraldine que ce serait terrible. Elle aurait passé tout ce temps à l'hôpital pour un bénéfice minime. Nous aurions fait, elle et nous, bien des efforts pour peu de chose. Puis j'explique à Géraldine que nous ne maintiendrons pas plus longtemps l'hospitalisation, qu'elle a assez duré. Mais qu'alors la question se poserait de solliciter une unité parisienne spécialisée dans l'anorexie pré-pubaire. Géraldine semble abasourdie. Cette fois elle ne boude pas. Elle est comme éberluée. Les mots ne lui viennent pas, cela aussi est très rare. Elle réfléchit manifestement à ce que je viens de dire, me regarde, mais ne dit rien. Son corps est toujours figé. Elle finit par demander : « Et il leur arrive d'hospitaliser des enfants ou ils ne font que des consultations ». J'ai l'impression qu'elle demande si

*elle risque à nouveau de subir une hospitalisation longue comme celle qu'elle est en train de vivre. C'est effectivement le cas, désormais elle le sait.*

*Par un contrôle absolu, pendant l'année qui suit la sortie de la longue hospitalisation, Géraldine maintient son poids juste en-dessous de la barre symbolique des vingt kilogrammes. Mais au bout d'un an, la pédiatre dit à Géraldine que cela commence à avoir trop durer. Nous reparlons de l'unité parisienne spécialisée. Je fais les courriers et appelle l'unité pour parler de Géraldine. Leur réponse est simple : « si elle continue à stagner, on peut encore attendre, si elle reperd du poids, nous la rencontrerons et ferons les propositions qui nous sembleront nécessaires. » Sitôt que Géraldine apprend leur réponse, elle perd à nouveau du poids. La demande semble se répéter. Le doute concernant sa demande ne semble plus pouvoir être tellement de mise. Elle ne semble pas en mesure de s'appuyer réellement sur les soignants, et fait pourtant ce qu'il faut pour que nous intensifions les soins.*

#### – 7.1.7 : Culpabilité/réparation chez Géraldine, contre-transfert chez le praticien.

Revenons sur les propos de Géraldine le jour où elle est allée voir sa mère à la maternité. Ils ne sont pas emprunts d'une grande culpabilité. C'est certain. Mais c'est également dirigé vers sa mère, celle que Géraldine épargne le moins. Il est évident que c'est aussi à être attaqué qu'une mère – ou en tout cas une figure principale d'attachement – peut servir. Elle n'a peut-être pas pu l'attaquer autant qu'elle aurait voulu entre deux et trois ans, l'âge où pourtant les attaques sont si nécessaires à l'enfant. Il faut certainement le situer dans cet horizon.

Elle montre au passage le peu de filtre et de préalable qu'il y a dans les attaques de Géraldine. Ce sont ses premières paroles, d'après la description faite par la mère, en franchissant le seuil de la chambre. C'est immédiat. On peut probablement y lire également des attaques de l'objet primaire, de l'objet maternel<sup>164</sup>. Qu'en est-il chez Géraldine du deuil de cet objet primaire ? Deuil qui est certainement un des cœurs de la position dépressive.

*D'autres séquences cliniques sont éclairantes pour parler de l'absence de culpabilité chez Géraldine et de la réaction que cela provoque chez son pédopsychiatre.*

---

<sup>164</sup> Cf. ce que dit Segal (1969) en parlant d'une situation clinique qu'elle vient de décrire et où l'agression se présente sous un jour particulier par et dans la défense maniaque : « Le matériel qui précède montre comment le besoin constant de renouveler l'agression contre l'objet originel d'amour et de dépendance met en mouvement le cercle vicieux si caractéristique des défenses maniaques. ( p.106 )». Pour Segal, dans ce passage, c'est le besoin d'agresser l'objet originel qui est la source des défenses maniaques. D'autres passages du même chapitre montrent que cette description n'est pas la seule à tenir et que c'est également le maintien du clivage de l'objet, dans la défense maniaque, qui est à la source de l'agression constatée.

*Géraldine a été très liée à son dernier petit frère. Elle l'appelait son bébé, elle disait que c'était son fils. Cela se vérifia tant qu'il n'exprima pas de refus ou de volonté propre. De ce moment, Géraldine a plutôt tendance à dire de lui qu'il est méchant et la source de problèmes supplémentaires. D'après les deux parents, les frères de Géraldine n'existent réellement, pour elle, que quand ils acceptent de faire ce qu'elle veut, de jouer à ce qu'elle veut, de la laisser gagner, de se laisser faire.*

*Il est difficile en pensant à ses petits-frères, et notamment un bébé, de ne pas faire la morale à Géraldine.*

*C'est la même réaction qui m'envahit et que je dois réprimer le jour où le père raconte : « Ce week-end, on a voulu aller dans un parc d'attraction pour profiter d'être dehors en famille. Géraldine ne voulait pas y aller. Elle a refusé. Quand on l'a forcé à venir pour ne pas priver les petits-frères à qui on en avait parler, elle a dit qu'elle allait faire des caprices pendant tout le temps de la sortie. Pendant plusieurs heures, elle a fait des faux pleurs et des cris, elle a refusé de nous suivre, il fallait parfois la tirer. Elle n'a été dans aucune attraction. Elle nous a pourri la vie. Je lui en veux encore. C'est insupportable. Tout le monde la regardait ou nous regardait. Mais moi, je voulais pas qu'on cède, sinon, on est foutu. Dans ces cas-là, qu'est-ce qu'il faut qu'on fasse ? C'est tellement dur. » Le père prend peu la parole dans cette prise en charge. Cette fois, c'est lui qui s'exprime. Il a besoin de dire l'impasse dans laquelle il se retrouve et la tyrannie que sa fille exerce sur lui.*

*En écoutant ce récit, je m'identifie à ces parents, peut-être tout particulièrement à ce père. Je ne sais pas non plus répondre à la question de ce qu'il faudrait faire dans ces cas-là. Je leur demande si cela va avoir des conséquences pour Géraldine, j'apprends que ce ne sera pas le cas. J'ai une réaction spontanée. Après la séance je me demande si c'est la bonne. En effet, qu'en est-il de la temporalité pour Géraldine ? Les parents ont souvent essayé de s'en sortir avec des sanctions et des punitions, mais cela n'aide pas. Je me dis qu'après plusieurs heures comme cela, Géraldine va passer l'envie, à ses parents, de la contraindre une autre fois. Mais est-ce à elle de décider des activités de la famille ?*

*A la suite de ces différentes séquences, je propose que nous puissions réfléchir à un accueil familial thérapeutique ou à un travail en partenariat avec un SESSAD/ITEP. Cela permettrait à la famille de souffler, aux parents, comme aux frères, de manière régulière. Mais la famille ne veut pas aller dans cette direction : « C'est notre fille quand même, on ne peut pas faire des choses comme ça. » Je souligne l'intensité des troubles, la souffrance engendrée dans la famille. Je précise que j'ai peur que Géraldine ne puisse les épuiser avant d'être elle-même fatiguée. Mais les parents refusent. La famille en parle au CMP qui n'y croit pas du tout. Ils font visiter aux parents l'ITEP le plus proche du domicile. Il s'agit d'un ITEP où il y a très majoritairement des enfants avec des troubles du comportement. Je pensais à un autre ITEP de la région. Mais les parents en reviennent avec une détermination : « on ne peut pas faire ça à notre fille. »*

*Lorsque Géraldine rigole ouvertement et franchement en regardant ses parents pleurer, quand elle semble s'en moquer... Il est très difficile de ne pas avoir de réaction qui irait chercher du côté du*

*surmoi. Il faut se contenir pour seulement souligner à quel point il y a un décalage entre sa réaction et ce que vivent ses parents.*

*Après quatre années de prise en charge, les parents ont de plus en plus tendance à parler des difficultés de Géraldine avec l'hygiène et la propreté. Nous avons déjà rencontré cette difficulté pendant l'hospitalisation prolongée, mais cela était resté au second plan. Cette fois, la mère est vraiment en difficulté. « Maintenant, elle a onze ans, et il faut toujours la forcer à se laver. On lui demande d'y aller, on laisse aller pendant quelques jours. Mais quand ça fait quatre ou cinq jours qu'elle ne s'est pas lavé, on ne peut pas la laisser faire. Du coup, il faut la mettre dans la baignoire. Et puis, je ne vous l'ai pas dit mais j'ai reçu le diagnostic, récemment, de fibromyalgie. J'ai un peu mal partout, très souvent. Contraindre Géraldine à se doucher ou à entrer dans la baignoire, ça me fait mal. Mais Géraldine, ça la fait rire. Et elle a onze ans, donc je ne peux pas demander à son père. » A l'issue de cette séance et d'autres où la question de l'hygiène se pose, je propose qu'un infirmier à domicile puisse passer pour ces questions. La famille accepte, Géraldine est en colère. Mais, compte-tenu des réalités du réseau proche du domicile parental, nous ne parvenons jamais à mettre cette démarche en place. Je ne parviens pas non plus à faire en sorte que la mère de Géraldine arrête de vouloir laver sa fille en la laissant assumer la responsabilité de sa décision.*

*Le rire rapporté par la mère au moment où elle tire sur son corps douloureux, pour la contraindre à se laver, est de l'ordre de la dureté. Géraldine ne conteste pas les propos de sa mère. Ce que relève sa mère cadre avec ce que nous connaissons de Géraldine.*

Tentons de préciser le contre-transfert qui est le nôtre au contact de Géraldine. Nous sommes sans cesse mis à mal. Il y a des défenses massives, qui peuvent être très irritantes. Cependant, nous existons pour Géraldine, les défenses ne sont pas dénuées de caractère relationnel, les choses sont bel et bien adressées. Cela fait ressentir régulièrement un agacement qu'il est important, comme le souligne Winnicott<sup>165</sup>, de reconnaître, pour ne pas agir trop inconsciemment. Action inconsciente du contre-transfert qui ne manquerait pas de faire prendre des décisions marquées par la violence, l'agacement, les représailles et la rétribution.

Nous insistons ici, pour ne pas confondre, ce que Géraldine met en place avec de la perversion. Il est très souvent possible de retrouver un but maniaque (ou anti-dépressif) à ce qu'elle met en place. Nous n'avons jamais constaté que Géraldine prenait plaisir à contrôler l'autre, pour contrôler l'autre uniquement. Quand Géraldine rigole des douleurs de sa mère qui lui donne le bain de force, alors qu'elle a dix ans passé, elle n'a probablement pas d'autre issue. Si elle ne rigole pas, elle devra prendre en compte la gravité de sa situation et culpabiliser des douleurs engendrées. Il y a une reconnaissance de l'épaisseur et de l'intériorité d'autrui chez Géraldine, qui est secondairement, immédiatement et quasi-intégralement déniée. Mais cela nous est bien adressé cependant. Cette adresse rend les choses insupportables par moments. Son

---

<sup>165</sup> Cf. Winnicott, 1969, l'article de 1947, *La haine dans le contre-transfert*.

rire est moins la trace d'un plaisir qu'un pis-aller pour pouvoir continuer, coûte que coûte, à faire ce qu'elle veut, à contrôler sa vie, ses choix, ses décisions.

Les éléments de mépris sont plus proches de la composante perverse. Nous pensons néanmoins que ce mépris n'est pas d'abord pervers. En nous appuyant sur les conceptions de Segal (1969), il est possible d'affirmer que le mépris porte finalement atteinte à l'objet. La position dépressive est la découverte de la dépendance vis-à-vis de l'objet. La défense maniaque s'en dérobe en voulant contrôler l'objet dont il faut désormais dépendre. Il est bien plus facile de contrôler un objet méprisé et méprisable.

#### – 7.1.8 : Une fenêtre sur le monde interne de Géraldine.

Segal (1969) attire également l'attention sur un point complexe de la théorie kleinienne concernant les défenses maniaques. Certes les défenses maniaques sont nécessaires pendant un temps, en revanche, si elles deviennent trop importantes elles sont à l'origine d'une distorsion du développement, de points de fixation, voire de régression.

Géraldine, par la prépondérance et la constance de ses défenses maniaques, nous laisse penser qu'elle est sans cesse au bord d'une position dépressive dont elle se dérobe en permanence. Elle devrait, par conséquent, avoir un rapport à la réalité qui ne soit pas trop altéré. Pourtant ce que nous avons déjà évoqué concernant son rapport à la réalité et ce qui va suivre immédiatement ce paragraphe, nous montre qu'il n'en est rien. Nous apercevons ainsi, peut-être, que la position dépressive est un porche où viennent se sceller d'autres acquisitions antérieures. Si le sujet s'en dérobe de façon trop permanente, il perd le contact avec certaines acquisitions : rapport à la réalité, causalité, logique de base qui relie les idées quand elles s'associent...

*A plusieurs reprises, Géraldine a pu dénié des choses qui s'étaient produites et avaient eu un retentissement émotionnel suffisamment important pour qu'elle s'en souvienne peu de jours après. Il était difficile de ne pas avoir l'impression quelques fois qu'elle faisait semblant de ne pas s'en souvenir. Mais, cela s'apparentait plus au déni cependant car elle ne faisait pas seulement « son cinéma ». Elle pouvait aller jusqu'à se mettre en colère quand ses parents ou moi insistions pour reparler d'un évènement qu'elle déniait.*

*Le premier exemple fut lors de la troisième consultation. Ses parents expliquent qu'il y a eu un moment pas simple où ils ont parlé des soins pour Géraldine, du projet d'hospitalisation (seulement des hospitalisations de dix jours à l'époque). Ils décrivent que plusieurs membres de sa famille se sont opposés à leur décision, pas seulement la grand-mère paternelle. Ils se disent affectés. Ils se sentent*

*incompris dans leurs difficultés parentales et jugés. Géraldine interrompt alors les échanges : « Mais ce n'est pas vrai, vous n'avez pas parlé de cela à la famille, c'est faux, je ne m'en souviens pas. ». Les parents se montrent surpris. « Je vous assure qu'elle était là. Elle ne peut pas avoir oublié, d'ailleurs, elle n'était pas d'accord pour qu'on l'évoque. Elle protestait, elle rouspétait, puis elle est allée bouder, en voyant que nous poursuivions avec la famille. » En consultation, les parents continuent à parler de ce sujet. Géraldine insiste et poursuit ses protestations. Tout se passe comme s'il est extrêmement important pour elle de pouvoir maintenir l'illusion que tous ses proches, à l'exception de ses parents, maintiennent sur elle un regard qui ne voit pas les difficultés. Le contact entre Géraldine et ses parents devient à ce moment-là très dur. Géraldine se met à les insulter en leur disant, d'une façon presque désuète ou décalée : « vous êtes des WC ».*

*Une autre fois, elle me parle seule de la nouvelle amie du frère de sa mère. Elle me dit tout d'abord alors que nous sommes seuls tous les deux : « Dans ma classe, il y a Zoé qui est ma sœur, enfin, ma sœur officiellement, parce que, en fait, je suis la fille de Dorothée, la nouvelle femme de mon oncle. Ma mère dit toujours qu'elle est ma mère, mais en fait c'est ma tante et mes frères ne sont pas mes frères. » Une fois que nous sommes avec les parents, Géraldine et moi, la mère m'explique : « Elle a récemment rencontré la nouvelle copine de mon frère et elle l'a trouvé très belle, depuis elle nous provoque en disant que c'est elle sa vraie mère, qu'elle n'est pas notre fille, que si elle vivait avec sa mère, elle serait plus heureuse parce qu'elle pourrait faire tout ce qu'elle veut et qu'elles joueraient ensemble tout le temps. » La nouvelle compagne de l'oncle de Géraldine est nettement plus jeune que ses parents et, en ce sens, située dans un entre-deux générationnel. Ici, les propos sont plus manifestement délirants. Pourtant, il est difficile de savoir si Géraldine adhère entièrement à ce qu'elle m'a raconté. On a l'impression qu'elle y croit un peu parce qu'elle voudrait y croire, mais, en même temps, sait, quand-même, que ce n'est pas la réalité. Cette relation à une pseudo-mère, pseudo-amie n'est ni totalement imaginaire, ni totalement réelle.*

A une reprise, pendant l'hospitalisation prolongée, Géraldine a insisté pour me parler d'un de ses rêves. Elle a accepté, ce jour-là, que je prenne des notes. En quatre mois, c'est la deuxième fois qu'elle est décidée à m'adresser une parole et que je l'écoute avec attention. Ce rêve fait suite, à l'évocation de l'éventualité d'un transfert de prise en charge vers l'unité parisienne susmentionnée. Il y répond peut-être en partie.

*« C'est un rêve où je suis avec mon frère, on est grand, on a le même âge, et il y a ton<sup>166</sup> frère. Je suis toujours dans cette chambre d'hôpital, la chambre est vide. J'étais ressorti de là, mais en revenant voir quelqu'un, je suis restée piégée et je n'ai jamais pu ressortir. J'étais venu voir une copine, une mémé (sic), mais elle était sortie. Mon frère et moi on a vingt ans, on est des jumeaux. J'en ai toujours rêvé d'avoir un frère du même âge pour pouvoir faire tous les jeux ensemble. J'ai des superpouvoirs, si je veux un objet, je lève l'index et je le dirige à distance vers moi. Si je cherche quelque*

---

<sup>166</sup> C'est bien ce qu'elle a dit : « ton » frère.

*chose, je peux ouvrir les placards, juste en y pensant. J'en profite pour danser en faisant bouger les objets autour de moi. Grâce à ça, c'est génial, je ne m'ennuie plus jamais.*

*A un moment, je le fais, mais la porte de la chambre est ouverte et quelqu'un passe dans le couloir et voit ce que je suis en train de faire. Il me propose de faire partie d'un concours d'illusionnistes. Mon frère essaye alors de me couper un doigt. Il le fait, mais je me retrouve avec six doigt. Du coup, j'essaye de lui couper une main et il se retrouve avec quatre mains. Mais de toutes façons, j'ai plus trop besoin de main, parce que je peux lire les livres sans les tenir. C'était trop bien, c'était comme la réalité. Je voudrais tellement que ce soit vrai. » Elle s'adresse alors à une petite souris imaginaire sous son oreiller pour lui demander de voir la suite du rêve ce soir, dans une espèce d'exaltation riieuse dont elle a le secret, tout en trépignant d'impatience sur place.*

*Géraldine ne souhaite pas tellement échanger sur ce rêve. Elle ne veut pas tellement réagir quand je relève que son frère a le même âge qu'elle et qu'ils font ensemble tous les jeux. Elle refuse d'en parler à la psychologue quand je lui souligne le fait qu'elle pourrait essayer de réfléchir à ce qui s'y passe. Elle fait même sentir qu'elle n'apprécie pas que je reparle de ce rêve. Le processus d'échange autour de ce rêve s'interrompt donc rapidement. Faut-il voir dans le refus d'échanger à propos de ce rêve, quelque chose du déni de la réalité psychique, à nouveau ? Mais pourquoi m'en parler et me le raconter en détail, si ce n'est pas pour en parler ensemble ?*

Il n'y a pas d'interprétation réellement possible de ce rêve puisque Géraldine s'est refusée à en dire quoi que ce soit. Mais de nombreux éléments de ce rêve sont tellement en rapport avec sa problématique générale. Elle parle d'un frère du même âge et de mon frère. Évidemment, cela va de soi, je ne lui ai jamais parlé de ma famille. La mention de mon frère est vraiment étonnante parce qu'il ne joue aucun rôle dans le reste du rêve.

Tout se passe comme si dans le rêve, elle trouve un semblable, un frère du même âge, avec qui elle peut toujours jouer. Tout se passe comme si en trouvant un double, elle doit m'en allouer un également.

Elle se retrouve piégée à l'hôpital où elle est revenue pour voir une « mémé ». Qui est cette « mémé » ? Impossible à dire sans les mots de Géraldine.

Il n'est pas impossible qu'elle se sente piégée dans l'hôpital ou dans les hôpitaux, à ce moment-là de la prise en charge. Dans le rêve, elle y reste au moins jusqu'à ses vingt-ans.

Elle insiste pour dire que le rêve a un caractère important de réalité. Elle jubile de ce qui ressemble tellement à la réalité et où elle a pourtant un contrôle magique des choses. C'est tellement vrai qu'elle n'a plus vraiment besoin de son corps, de ses mains. Tout se passe par un contrôle à distance et par l'esprit. Mais il y a un spectateur de cette prouesse et lui-même voudrait que beaucoup d'autres y assistent. Nous aurions assez spontanément le désir de relier l'exposition télévisuelle de ce contrôle magique avec le désir que Géraldine a en début de prise en charge de me parler de ses rêves pour la vie future. Elle a des maris qui la regardent

longuement essayer des robes magnifiques qui la rendent particulièrement belle. Il faut des spectateurs, que ces fantasmes, deviennent monde commun. Tout cela doit être partagé par le plus de personnes possible.

Si jamais le doigt et la main coupés sont des thématiques de castration, le moins que l'on puisse dire, c'est que toute tentative de cet ordre engendre encore plus d'abondance : six doigts, quatre mains. Cela va également dans le sens de l'évacuation du corps. Comment passer par le manque et la castration si les mains peuvent repousser en nombre et à grande vitesse, comment sentir la limite, si même le corps n'est plus utile pour manipuler les choses ou explorer l'environnement. Ce qui est coupé est de toutes façons superfétatoire et repousse immédiatement dans une espèce de multiplication, qui confirme le caractère peu précieux de ce qui a été perdu. Ainsi donc, les thématiques de castration et de perte sont d'ores et déjà déniées au moment où elles apparaissent. Il n'y a pas de pesanteur et de résistance. Il n'y a pas non plus, quoi que ce soit auquel il serait possible de s'affronter ou qui pourrait venir faire réalité.

La petite souris est intéressante dans le même ordre d'idée. C'est l'animal qui apporte quelque chose en échange de ce qui est tombé du corps. C'est dans la suite de cette main et de ce doigt coupés. Elle s'adresse à cet animal comme s'il était présent sous l'oreiller, pendant notre échange. Pourquoi ? Il ne semble pas qu'elle ait perdu de dent pendant l'hospitalisation, ou alors elle n'en a pas parlé. L'animal en question est non seulement présent, mais en plus on peut lui demander de contrôler les rêves. Même les rêves sont contrôlables, finalement.

#### – 7.1.9 : Pour introduire des développements plus théoriques.

La prise en charge de Géraldine ouvre une partie concernant la position dépressive telle qu'il est possible de la décrire en déployant les différents enjeux psychiques et développementaux qui la caractérise. Cette situation a été choisie en raison de la constance, années après années, de la prédominance, quasi-exclusive, des défenses maniaques. Cela permet d'avoir une représentation de ce qu'il advient pour l'enfant autour de la position dépressive.

Géraldine montre admirablement comment la position dépressive implique le rapport à la réalité, le rapport au temps, le rapport à autrui et à son point de vue, la maturation du couple culpabilité/réparation. Elle montre également comment cela ne peut pas ne pas avoir de conséquences concernant son rapport au corps.

Géraldine nous montre enfin qu'elle est concernée par l'image qu'autrui se fait d'elle-même. Elle a donc, d'une certaine manière, un self et un moi qui sont distincts. Elle peut donc

se regarder elle-même, comme les autres la regarde. Elle peut donc prendre un certain recul sur elle-même. Même si, chez elle, il faut s'empresse d'ajouter que les défenses maniaques sont telles que cette prise de distance est immédiatement annulée. Elle nous montre en tout cas qu'elle n'est pas insensible à ce que les autres perçoivent de sa personne quand elle refuse que sa famille sache les soins qu'elle commence à recevoir. Elle nous le montre également quand elle rêve que ses maris viendront la voir essayer ses multiples et très jolies robes. C'est aussi un des thèmes du rêve, quand sa magie est vue par un homme. Celui-ci veut diffuser ce qu'il a vu à la télévision. Enfin, elle nous montre également qu'elle peut s'en soucier comme d'une guigne quand elle fait six heures de fausse crise dans un parc d'attraction. Mais elle est quand même consciente d'avoir du pouvoir sur ses parents. Ils sont en effet coincés par les regards qui sont portés sur la famille, compte-tenu de ce qui se passe.

L'ensemble de ces enjeux sont interdépendants et peuvent être approchés en s'intéressant à l'accès au point de vue, à la temporalisation de l'expérience psychique, à l'accès à une certaine moralisation de l'existence et, enfin, à la reconnaissance paradoxale de l'image de soi pour les autres (le self étant une vue de soi, comme si un autre regardait le moi).

Tout au long de cette partie consacrée au déploiement de la position dépressive nous reparlerons itérativement de Géraldine. Les élaborations théoriques nous fourniront progressivement ce qui nous a semblé être de nature à éclairer le contre-transfert éprouvant qui était le nôtre. Ce contre-transfert nous en apprend certainement concernant Géraldine mais sans que ces éléments puissent être dégagés de l'interaction qui est la nôtre avec elle.

## – 7.2 : Les angoisses du huitième mois ou l’accession au point de vue.

### – 7.2.1 : Quelques acquis pour situer ce temps du développement.

Nous avons dit que la position dépressive ne commence pas avec les angoisses du huitième mois chères à Spitz (1968), mais avant. Il nous faut néanmoins proposer une façon de rendre compte de ce qui change alors pour l’enfant. Pour son entourage la mutation est visible, voire bruyante. Souvenons-nous que Spitz (1968) ne prétend pas qu’elles surviennent à un âge fixe. Il les situe majoritairement entre six et huit mois. L’écart temporel avec l’intérêt pour les choses peut donc être mince. Mais il importe, à notre sens, que ces angoisses soient distinguées de l’intérêt massif pour les choses. Même si l’écart temporel n’est que de quelques semaines, l’écart compte.

Pour Spitz, la survenue de ces angoisses du huitième mois signe l’existence d’une distinction de l’objet libidinal par rapport aux autres objets relationnels.

« L’enfant est à présent en mesure de faire clairement la différence entre un ami et un étranger. Si un inconnu s’approche de lui, sa présence déclenche un comportement typique caractéristique et ne prêtant à aucune confusion : l’enfant manifesterait de l’appréhension ou de l’angoisse à des degrés différents et rejettera l’étranger. (Spitz, 1968, p 115) »

Nous avons d’ores et déjà appris qu’à partir de la survenue du sourire réponse, l’enfant est capable de diriger vers ses figures parentales (ou tenant lieu) les demandes concernant ses besoins fondamentaux. Si la relation va alors vers tous, les échanges à propos des besoins sont différenciés et organisés. Il ne sollicite que ses plus proches pour y répondre<sup>167</sup>. A six-huit mois, cela fait donc déjà longtemps que l’enfant est capable de faire des distinctions. A ce moment du développement le changement concerne la relation « gratuite », sans autre demande que le partage et l’échange.

La mutation est presque brutale. Auparavant, les parents pouvaient déposer facilement l’enfant à la crèche ou chez l’assistante maternelle. Quand les modes de gardes se sont mis en place autour de dix semaines, cela fait plusieurs mois et l’enfant est habitué. Soudain, cela

---

<sup>167</sup> Il faudrait probablement approcher ce phénomène par la théorie de l’attachement. Mais nous ne nous y aventurons dans ce travail que de façon très limitée, pour ne pas ajouter à l’étendue des domaines abordés.

devient difficile. L'enfant manifeste beaucoup d'inquiétude à quitter le parent qui l'a amené pour le déposer. Et même dans l'intimité de la vie familiale, le parent qui n'est pas la figure principale d'attachement peut se sentir mis à l'écart, l'enfant réclamant, beaucoup plus qu'il ne le faisait avant, à être avec sa figure principale d'attachement.

L'enfant peut même manifester de la difficulté quand l'adulte de référence change de pièce, uniquement pour aller chercher un pull, par exemple.

L'enfant demande, tout d'un coup, une exclusivité et une permanence à l'objet qui a pour lui jouer le plus le rôle de l'objet subjectif. La demande se dirige d'abord vers celui qui a assuré concrètement la fiabilité, la souplesse dans l'adaptation et la continuité. S'agit-il d'une régression ou faut-il le désigner autrement ? Le terme de régression est à écarter, l'enfant ne revient pas à un état antérieur. Il a visiblement, même pour des personnes non formées, un comportement inédit. Nous allons tenter de caractériser ce mouvement psychique qui fait émerger du neuf.

Pour Trevarthen et Aitken (2003-a et 2003-b), également pour Rochat (2002 et 2006), il s'agit de l'entrée dans l'intersubjectivité secondaire. Intersubjectivité qui est faite de la conjugaison de l'intérêt pour les objets et de l'intérêt pour la relation. Pour Stern (1989), c'est alors seulement que nous pouvons parler d'intersubjectivité. Avant il n'y avait pas réellement de subjectivité et il ne saurait être question d'intersubjectivité.

Au-delà d'une querelle de concept, les différents auteurs qui se sont penchés sur le développement de l'enfant ont souvent noté qu'il se produit à cet âge un bouleversement important. Pour Klein et Winnicott, la question est moins claire. D'un côté, l'entrée dans la position dépressive se produit de façon plus précoce, de l'autre, Winnicott parle à plusieurs reprises de ces angoisses et y voit néanmoins l'inauguration de quelque-chose. Mais l'enfant ne change pas de position à ce moment-là, pour aucun des deux auteurs.

Winnicott (1969) parle de ce moment du développement dans son article *la première année de vie* : « Parallèlement à la connaissance de l'objet total, apparaît le début d'un sentiment de dépendance et donc le début du besoin d'indépendance. (Winnicott, 1969, p. 319) »

Il s'agit donc d'un carrefour. Le bébé prend conscience de sa dépendance et aspire à une indépendance plus grande. Prise de conscience qui n'est pas sans lien avec une perception de soi. L'enfant sort là de ce que Winnicott appelle en plusieurs endroits la double dépendance qui est le fait d'être dépendant, sans même « savoir » ou « apercevoir » sa dépendance.

Là encore, le comportement de l'enfant semble en pure contradiction avec l'affirmation que nous venons de citer. L'enfant prendrait conscience de sa dépendance, commencerait à aspirer à l'autonomie, et aurait, tout à coup, du mal à se séparer. Même les personnes connues, mais qui ne sont pas ses parents deviennent plus difficiles à rencontrer.

Ces contradictions ne sont qu'apparentes. Nous voudrions proposer un bref aperçu clinique, à travers la situation de Sarah et sa mère, avant de formuler une proposition théorique. Cette proposition cherchera à tenir ensemble ces affirmations qui sont toutes également précieuses.

#### – 7.2.2 : Sarah

*Comme tous les jours, je monte dans le service de suites de couche pour y assurer mes fonctions. Le pédiatre qui est responsable de l'examen des nouveau-nés demande à me parler. Il travaille à mi-temps dans l'hôpital et à mi-temps en libéral, dans l'agglomération.*

*Il est préoccupé par une mère qu'il sent en détresse. Elle est venue le voir avec sa dernière fille qui a six mois et demie. Cette mère lui dit être « bouffée d'angoisse » (selon les mots du pédiatre), les jours où elle va devoir s'occuper de Sarah, sa fille. Ces jours-là, elle se réveille angoissée et cela ne la lâche pas avant de s'endormir. Il me dit qu'elle a besoin d'aide, que Sarah semble aller bien, qu'elle se développe bien, mais que sa mère est très mal et fortement culpabilisée de ce qui se passe.*

*Je reçois donc Sarah et sa mère peu de temps après. « C'est mon cinquième enfant. J'ai eu des enfants avec trois conjoints différents. Sarah est mon premier enfant avec ce père là. Sarah était désirée, la grossesse s'est bien passée. L'accouchement s'est passé en mars, au tout début du confinement. Dès l'accouchement, à la maternité, je me suis sentie enfermée. Seul mon mari pouvait venir, mais il fallait qu'il s'occupe de plein d'autres choses. Une fois, je me souviens, je suis allée fumer et en remontant, je m'arrête devant un distributeur automatique. L'hôpital était fantomatique. Au moment où je vais m'acheter quelque chose, une personne de la sécurité me tombe dessus et me demande ce que je fais là. J'avais vraiment l'impression d'avoir fait une bêtise. Une fois à la maison, ça a recommencé. Je me suis sentie enfermée chez moi. Mon conjoint avait particulièrement peur du virus et demandait aux membres de la famille de sortir le moins possible. Quand nous sortions, nous devions nous déshabiller dès notre retour, entièrement, nous laver soigneusement les mains... Si bien que le peu que je pouvais sortir, je ne le faisais pas. »*

*« Depuis sa naissance, je ressens qu'il est très difficile de m'en occuper sans ressentir une angoisse importante. Les jours où je dois m'en occuper, je me lève angoissée et cela ne me quitte pas jusqu'au coucher. J'ai eu quatre enfants. Je n'ai jamais ressenti cela. C'est la première fois que j'ai un enfant avec ce mari, mais le couple est enfin un couple stable. Et puis, j'ai quarante-deux ans, mes premiers enfants, j'avais vingt-deux ans. Ça joue peut-être. » Elle n'a aucun antécédent psychiatrique.*

*La mère cherche manifestement à comprendre ce qui se passe depuis la naissance. Sarah de son côté semble aller bien. Elle est d'abord demandeuse de rester sur les genoux de sa mère, puis quand elle a pris confiance, elle accepte d'être posée sur un tapis où elle s'occupe avec des jouets qu'elle*

*manipule. Il n'y a rien de notable, dans un premier temps, concernant son développement. Elle sourit, elle babille, elle manipule les objets et s'y intéresse. Elle tient assise, elle se retourne des deux côtés. Elle a découvert le bas de son corps qu'elle utilise. Plus tard, la psychomotricienne qui la voit m'évoquera une tendance à l'hypertonie et le fait que quand elle est allongée sur le tapis, elle tape très souvent des talons sur le plan dur postérieur. Mais dans un premier temps d'observation, il s'agit effectivement d'une enfant qui va plutôt bien, avec laquelle il est possible de prendre du plaisir à être en relation. Elle fait des allers-retours visuels entre sa mère et moi, quand j'entre en relation avec elle. Sarah frappe par sa grande beauté et l'intensité de son regard. Par la seule puissance de ce regard qu'elle adresse, elle soutient l'attention de celui qui se tourne vers elle. Elle a peut-être besoin d'aider l'adulte à maintenir son attention, à ne pas se laisser « bouffer par les angoisses ».*

*Immédiatement, je parle de notre hôpital de jour parents-bébés à Mme en lui disant que cela pourrait l'aider, compte-tenu de sa culpabilité et des difficultés à repérer ce qui se passe. J'apprends que, du fait du confinement, Sarah a vécu entourée pendant l'ensemble des six premiers mois. Sa mère, son père, ses demis-frères et sœurs ont tous été présents, à temps plein, jusqu'à ses six mois. Sarah est néanmoins plus demandeuse que sa mère et son père s'occupent d'elle et il y a des moments où elle manifeste de la préférence pour être portée par sa mère ou pour que ce soit sa mère qui s'occupe d'elle. Il s'agit de quelque-chose que sa mère vit mal. « Quand elle demande spécifiquement moi, vous croyez qu'elle me fait payer mes angoisses ? »*

*Le temps que l'hôpital de jour se mette en place, il s'écoule environ trois semaines à un mois. Je revois Sarah et sa mère deux fois dans l'intervalle. Mme commence à élaborer ce qui aurait pu se produire. Elle reste demandeuse de soin à l'hôpital de jour parent-bébé.*

*Peu de temps après l'entrée de Sarah à l'hôpital de jour, l'équipe me dit que Mme est très en difficulté. Elle a exprimé qu'elle avait des idées suicidaires. Les premières rencontres dans le service lui avaient fait du bien. Elle s'était sentie moins seule avec ses difficultés. Elle avait compris que ce qui lui arrivait n'était pas exceptionnel. Mais cette fois, elle a des idées suicidaires et ne supporte plus Sarah qui la réclame constamment, qui pleure dès qu'elle n'est plus disponible (parce qu'elle prend sa douche ou va aux toilettes). Sarah a maintenant du mal à accepter d'être déposée à la crèche, à laquelle elle se rend deux ou trois jours par semaine.*

*Elle ne supportait pas d'être prise entre son absence d'envie de s'occuper de sa fille et l'intensification des demandes que sa fille lui adressait. Comment se représenter une telle exclusivité passagère et comment aider les parents à se représenter ce qui se produit à ce moment du développement ?*

### – 7.2.3 : L'accession au point de vue

Les angoisses du huitième mois sont l'inauguration d'un mouvement : la découverte de l'attention conjointe dont nous avons parlé en nous appuyant sur Bimbenet (2011). L'attention conjointe commence à ce moment. Pourquoi « faut-il » que l'enfant puisse d'abord être aspiré par son intérêt pour les choses, pour permettre à l'attention conjointe d'advenir ?

D'une certaine manière, il y aurait une réponse toute simple. Trevarthen et Aitken (2003-a) nous permettent d'en proposer une. Ils définissent l'attention conjointe comme intersubjectivité secondaire. L'attention conjointe correspondrait à ce double constat. L'enfant découvre désormais les choses, à travers une attention au regard d'autrui sur ces mêmes choses ; il découvre dorénavant autrui, en passant par un intérêt commun pour les choses. Trevarthen et Aitken (2003-a) appellent cela l'attention « sujet-sujet-objet ». L'enfant, selon ces auteurs, a commencé par être aspiré par un intérêt « sujet-sujet » (intersubjectivité primaire dans leur vocabulaire) ; il est logique qu'un intérêt « sujet-objet » (le moment où le bébé est aspiré par les choses) soit une étape nécessaire, avant de conjuguer « sujet-sujet-objet ».

Seulement, l'intérêt pour les autres (intérêt « sujet-sujet ») ne s'arrête pas. Il demeure, mais est moins consommateur d'attention et il se produit une libération de l'attention vers les choses (« sujet-objet » pour Trevarthen et Aitken). La réponse apparemment simple, ne l'est plus autant. Il s'agit moins de successions et d'intérêts concurrents que de transitions et d'intérêts croissants ensemble.

D'une certaine manière, il est beaucoup plus facile pour l'enfant d'éprouver, avec les choses, cette dialectique du monde et de la terre, évoquée par Heidegger. Bien sûr, cette dialectique est capitale pour percevoir l'altérité d'autrui. Par excellence, autrui est ce qui échappe toujours aux représentations que je m'en fais. Par excellence, il est celui que je ne peux rencontrer que grâce à mes préconceptions à son encontre. Sans ces préconceptions, il n'existerait tout simplement pas pour moi, encore moins qu'une chose que je peux saisir, décrire ou décomposer... Ce mouvement permanent doit d'abord s'éprouver avec les choses.

L'argument précédent est pour l'instant empreint de fragilité. Il est surtout a posteriori ou finaliste. Cela ne dit pas pourquoi quelque chose s'inaugure. Mais cela dit bien pourquoi si ces allers-retours entre le monde et la terre commencent à opérer, ils adviennent d'abord dans le rapport à la chose.

Quand l'intérêt pour les choses devient massif, il se produit un basculement dans l'itinéraire développemental. Cela n'est vrai que si nous supposons un intérêt de l'enfant pour ce qui lui échappe (Annexe-1, la petite cuillère). Les choses et l'enfant ont été mis en rythme et

en forme, à partir du monde maternel. Le bébé n'en a pas moins un style propre dès le début. La position dépressive s'inaugure par une certaine libération de l'aller-vers enfantin (spontanéité). Il ne scrute plus autant autrui. Rencontre plus profonde du style personnel et distance vis-à-vis du monde maternel coïncident et engendrent une collision. Tant que ce combat du monde et de la terre ne se produit qu'à l'égard des choses, la confrontation demeure relativement silencieuse et secrète. Elle se fait sous le manteau de la mère-environnement qui recouvre ce combat de sa fiabilité et de ses capacités imaginatives. En survivant aux changements et à la destructivité, la mère-environnement permet à l'enfant de ne pas trop sentir les turbulences de ce qui se produit. Le conflit sous-jacent est plus latent que patent. La seule chose visible est une appétence pour les choses, auxquelles le bébé a un accès plus personnel qu'auparavant.

Allant maintenant à son rythme dans l'exploration du monde, l'enfant peut bien davantage élaborer ce qu'il en comprend et se l'approprier. A cet âge, et pendant plusieurs mois, l'enfant est insatiable. A partir de ce moment, l'environnement est contraint de répéter, de façon fréquente (Spitz, 1968), les interdits et les refus. L'enfant engendre, de plus en plus souvent, lorsqu'il tend la main vers un objet pour le découvrir, une réaction en contraste avec son élan. Le mot « non », comme le souligne Spitz, se met alors à envahir le langage adressé par les adultes à l'enfant.

Perception plus personnelle des choses et modération de ses élans de découverte par son environnement relationnel – en mentionnant ces deux phénomènes, et en gardant en tête le combat du style personnel et du monde maternel, on peut comprendre que l'enfant accède à l'idée qu'il a un point de vue sur le monde, distinct de celui de ses proches.

D'après Rochat (2006), c'est à cet âge que l'enfant commence à consulter ses adultes de référence pour savoir comment se comporter dans une situation nouvelle. La découverte de son point de vue, comme de celui des autres, rend possible l'attention conjointe. A cet égard, la situation de Sarah, au moment où sa mère en vient à avoir des idées suicidaires est intéressante. Mais nous devons faire appel aux sciences cognitives pour que cela devienne plus explicite. Il s'agira d'introduire, pour poursuivre notre réflexion, la notion de théorie de l'esprit.

#### – 7.2.4 : Théorie de l'esprit et accession au point de vue.

La théorie de l'esprit est un concept propre aux sciences cognitives. Il s'agit de désigner la capacité que nous avons à traiter le monde et à entrer en relation à partir d'une représentation

des savoirs et croyances d'autrui. C'est ce qui est demandé à l'enfant pour réussir le célèbre test de Sally et Anne, par exemple.

Pendant un temps très long, les données scientifiques ont laissé penser que la théorie de l'esprit était une acquisition relativement tardive, entre trois et quatre années. Mais, nous savons maintenant qu'il y a des rudiments de théorie de l'esprit bien plus précoce. Ce changement au niveau scientifique est venu d'un changement dans l'approche expérimentale<sup>168</sup>. Il était demandé aux enfants de pouvoir rendre compte d'une théorie de l'esprit, de façon consciente et verbale. En revanche, les expérimentateurs ont maintenant construits des protocoles de recherche où le bébé a des tâches à remplir qui supposent une théorie de l'esprit à un niveau implicite, non conscient et non verbal. Il est possible de retrouver des émergences de la théorie de l'esprit à partir de sept mois. C'est le cas dans l'expérience de Kovacs, et coll. (2010).

Une des expériences mentionnées par Dehaene (2010-2011) concerne particulièrement la question de l'accession au point de vue. Il s'agit d'enfants qui ont quinze mois. L'expérience est réalisée par Meltzoff et Brooks (2008). Elle succède à une autre expérience où les mêmes auteurs (2002) ont déjà montré que l'enfant de 10 mois pouvait suivre la direction du regard d'un adulte pour savoir où il regarde.

Cette fois, il s'agit de savoir si l'enfant apprend de ses expériences personnelles, pour les transférer à ce qu'il perçoit de ce que vit autrui. Si un enfant de quinze mois est exposé à un adulte qui a les yeux bandés, il va tourner la tête dans la direction du visage, pour regarder où l'enfant pense que l'adulte regarde. Tout se passe comme s'il ne savait pas que le bandeau occultait le regard de l'adulte. En revanche, si l'adulte tourne la tête les yeux fermés, l'enfant ne cherche pas à regarder dans la direction où le visage s'est tourné. L'enfant doit avoir une expérience d'avoir les paupières fermées, mais pas d'avoir un bandeau sur les yeux.

Si on apprend à l'enfant ce qu'est l'expérience d'avoir un bandeau sur les yeux, il arrête de tourner la tête pour regarder où l'adulte tourne la tête, quand ce dernier a le regard occulté. Mais, si on apprend à l'enfant ce qu'est d'avoir un bandeau sur les yeux, alors que le bandeau a été conçu avec un plastique transparent à l'endroit des yeux et n'occulte donc pas la vision ; alors l'enfant continue à tourner la tête, pour voir où l'adulte regarde, même s'il a un bandeau occultant.

---

<sup>168</sup> Cf. Cours de l'année 2010/2011 S. Dehaene au collège de France : introspection et métacognition : les mécanismes de la connaissance de soi. Notamment la séance du 25 janvier 2011 : <https://www.college-de-france.fr/site/stanislas-dehaene/course-2011-01-25-09h30.htm>.

Il y a donc bien une possibilité précoce, chez l'enfant, d'apprendre ce que vit autrui, à partir de ce qu'il a vécu comme expérience. L'enfant peut percevoir le point de vue d'autrui, à partir de son point de vue et parce qu'il prend conscience de son propre point de vue<sup>169</sup>.

#### – 7.2.5 : Point de vue et position dépressive.

La position dépressive devient prépondérante au niveau psychique avant les angoisses du huitième mois. La position dépressive s'inaugure avec l'intérêt pour les choses et la capacité nouvelle à les laisser tomber volontairement, quand l'enfant les tient. Autour de huit ou neuf mois, Winnicott souligne un raffinement de cette capacité à laisser tomber les choses<sup>170</sup>. Si la position dépressive est déjà engagée, elle s'avive. Nous voudrions proposer que c'est autour de la question du point de vue que cette position se met à battre son plein. C'est à dessin que nous disons battre, comme un cœur bat : par une diastole et une systole. La position dépressive est faite d'allers-retours permanents. Le point de vue est un de ces allers-retours.

Autour des angoisses dites du huitième mois, dans le cas d'un développement normal, le « self » émerge définitivement. Le « self » ce n'est pas le « moi » nous dit Winnicott. Le moi, c'est ce qui ressent, perçoit et expérimente. Le moi peut se détendre et agresser, peut faire une expérience la plus continue possible et tendre ainsi à l'existence. Le « self » est bien autre chose. Winnicott utilise toujours ce concept entre guillemets, quand il élabore cette notion.

« On verra que le moi s'offre à l'étude bien avant que le mot « self » puisse s'appliquer. Le mot « self » apparaît après que l'enfant a commencé à se servir de l'entendement pour observer ce que les autres voient, éprouvent ou entendent, et ce qu'ils se représentent lorsqu'ils sont en présence de son petit corps. (Winnicott, 1965, p. 9-10)

Il s'agit bien, avec le self, de la prise de conscience, avec l'entendement, de ce qui est vu, éprouvé et entendu par les autres, quand ceux-ci regardent le bébé (son corps). Processus où l'entendement est nécessaire et où s'origine une réflexivité. Il ne s'agit jamais simplement d'un éprouvé, d'une sensation. Il faut au moins la participation d'une intuition. Le bébé, d'un seul coup, se met à percevoir ce qu'il ne peut percevoir. Il s'aperçoit. Il se voit comme de l'extérieur. Cela est impossible (jamais totalement réalisable) et fortement souhaitable à la fois.

---

<sup>169</sup> Même si les expériences mentionnées ici concernent la vue, il ne faut pas limiter l'acception du mot « point de vue » à la modalité visuelle.

<sup>170</sup> Cf. Winnicott (1969) : *La position dépressive dans le développement affectif normal*.

Il se « perçoit » de l'extérieur. Il se regarde selon le point de vue de ceux qui le regardent ou l'écourent. Il éprouve ce qu'ils éprouvent en le regardant et en l'entendant.

Il se « perçoit ». Ce « se percevoir » n'est pas d'abord le fruit d'une proprioception, mais certainement pas sans lien avec elle. Il se perçoit, sans que cela soit rendu possible par la simple survenue d'afférences perceptives nouvelles. Il « se perçoit » et ceci est aperceptif<sup>171</sup>. L'enfant existant dans le regard de l'autre se met alors à exister comme « self » pour lui-même. C'est le « je » qui émerge<sup>172</sup>.

L'enfant prend conscience, dans le regard de l'autre, de son « Je ». « Quelqu'un d'autre voit ou comprend que j'existe » (Winnicott, 1965, p 16). Juste après, dans le même article, Winnicott ajoute : « J'ai, ce qui est nécessaire, la preuve en retour que j'ai été reconnu comme un être vivant ». L'enfant peut désormais prendre conscience du « Tu » et prendre conscience de tout ce qui le sépare de ce « Tu » : ses croyances, ses compréhensions différentes de la situation, son point de vue. A partir de ce moment-là, il devient capable d'objectivité, c'est-à-dire de prise en compte de l'extériorité. Certes cette extériorité n'est pas entière, elle ne le sera jamais. Aucune objectivité n'est possible sans être prélevée sur une participation affective et un engagement dans le monde. L'objectivité devient possible tout en restant seconde par rapport à un engagement émotionnel et personnel. L'objectivité est la faculté de s'abstraire de sa participation et de son accouplement avec les choses et les autres. Dans cette abstraction qui reste fictive, le sujet peut croire qu'il a un accès à ce qui est, en soi.

Tout cela est vrai, à terme. Dans l'immédiat, le bébé se voit « Je » dans le regard de ses plus proches. Il existe en propre, à condition de saisir ce qui se passe chez l'autre. Cela n'est jamais aussi vrai pour lui que lorsqu'il est regardé et entendu par ses plus proches. Les angoisses

---

<sup>171</sup> Le terme « aperception » est présent chez Winnicott, dans le célèbre article de 1951 : *objets transitionnels et phénomènes transitionnels*. Mais dans cette occurrence, il ne recouvre pas le sens qu'il a ici. Dans l'article de Winnicott, « aperception » désigne le fait de ne pas être en rapport avec une réalité extérieure. Winnicott se sert de ce mot pour parler de différentes théories classiques en psychanalyse.

Ici, aperception est à entendre avec un a privatif, mais il ne faut pas non plus en faire une absence d'extériorité, c'est même tout le contraire. Il s'agit d'une saisie de soi qui n'est pas perceptive, mais peut-être plutôt intuitive passant par le détour d'une extériorité, d'une altérité qui regarde et entend l'enfant.

<sup>172</sup> Nous retrouvons-là ce que nous proposons dès la première partie avec Buber. L'émergence du « je » se fait d'abord, l'espace d'un instant ou d'un éclair, comme un « Tu ». L'enfant se réapproprie secondairement ce « self » émergé comme un autre, comme une entité extérieure. Nous avons vu que, pour Buber, l'émergence de ce « Je » est également la possibilité d'adresser véritablement un « Tu » et la découverte du régime du « Je-Cela » (où le « Je » du « Je-Cela » a une toute autre signification que le « Je » du « Je-Tu »). D'après Buber, dans le « Je-Tu », le « Je » éprouve l'interaction et n'est pas capable d'émerger, de se différencier du « Tu » ; dans le « Je-Cela », le « Je » regarde extérieurement un « Cela » qui est posé en position d'objet.

du huitième mois surviennent donc non pas en l'absence de la personne de référence, mais au moment où l'enfant comprend qu'elle commence à partir (comme le souligne Spitz 1968). C'est au moment où l'enfant sent le départ, que la panique survient. C'est que ce départ lui fait sentir comme une menace pour son self qui est encore mal établi et, à ce titre, dépendant du regard de ses plus proches, ceux dont il sait le plus facilement interpréter les regards et les expressions<sup>173</sup>. Quand ses adultes de référence s'éloignent, le bébé va bientôt devoir faire avec des adultes qu'il connaît moins bien. Il vit comme une catastrophe l'éloignement de celui ou celle qui lui fournit un appui pour devenir sujet (c'est-à-dire non seulement un moi, mais aussi un soi, avec la réflexivité que contient cette dernière notion).

Car si le moi est déjà là, le moi n'est sujet que par le « self ». Le « self » est une fiction, comme une façon de se regarder soi-même, par impossible, de l'extérieur. Le « self » est une façon de se savoir séparé de son environnement ; comme s'il s'agissait d'oublier tout l'accouplement merleau-pontien avec l'environnement, que ce soit les choses ou les autres. Fiction quasi-nécessaire, le self s'objective de l'extérieur pour pouvoir se construire et continuer de se développer. Il faut donc que le sujet advienne par l'objectivation du moi en « self ». Nous retrouvons-là la notion winnicottienne de sujet objectif qui fait suite à la notion précédente d'objet subjectif. Winnicott n'est décidément pas à un oxymore près.

---

<sup>173</sup> C'est ici seulement que nous pouvons rendre compte de l'absence des angoisses du huitième mois, chez Blandine. Nous avons proposé qu'elle n'aspiret finalement qu'à une chose : ne plus être sous le regard de sa mère, pour pouvoir se livrer à son aller-vers, sans le faire contre, mais dans une spontanéité bien nécessaire à l'établissement d'un espace personnel. Nous voyons par-là qu'il a sans doute dû y avoir des difficultés importantes pour elle. A l'âge où les enfants aspirent à être vus et à se voir dans le regard de l'autre, il n'est pas impossible qu'elle aspiret essentiellement à n'être plus sous le projecteur du regard maternel qui réprouvait ses intérêts et ses aspirations. Plutôt que devenir sujet en s'appuyant sur le regard d'autrui, elle a peut-être davantage été mise en demeure de devenir sujet par elle-même. Cette dernière affirmation, est contradictoire, si la proposition théorique que nous venons de faire est juste. En début de suivi, la qualité des parents de Blandine était particulièrement marquante, de même que leur souci de ne pas se montrer trop autoritaire à son égard. Même si ce souci était renforcé par la peur de la mère de voir un jour Blandine vouloir la rupture, ce souci était bien réel. Ils cherchaient, au moins consciemment, à éduquer leur fille par un étayage le plus bienveillant possible, par les échanges et par la compréhension mutuelle. Ce désir conscient des parents était probablement un préalable essentiel qui ne les autorisait pas à trouver une solution facile à ces crises, par un autoritarisme et une censure brutale. Ce souci permettait probablement à Blandine de ne pas développer tout un ensemble de coordonnées de sa personnalité dans un isolement radical. L'absence de censure autoritaire permettait à Blandine de trouver des vis-à-vis quand même. Blandine avait d'ailleurs une personnalité plutôt riche en regard de son âge.

– 7.2.6 : Point de vue et altérité.

Si les auteurs proposent des terminologies qui s'opposent, tous voient dans les angoisses du huitième mois un tournant dans le rapport à autrui. Début de l'intersubjectivité secondaire (Trevarthen et Rochat), ou bien début de l'intersubjectivité (Stern), ou encore début d'une possibilité d'apercevoir sa dépendance et de désirer un peu plus d'autonomie (Winnicott), avènement de l'objet libidinal (Spitz), ou enfin possibilité toute nouvelle de se voir à travers le regard d'autrui (Winnicott)... la relation à l'autre change de manière relativement sensible. En tout cela, il est question d'accession au point de vue.

Notons tout d'abord qu'en s'apercevant, l'enfant aperçoit bien davantage la séparation entre soi et autrui et vice-versa. Si ce processus s'autoalimente, il n'en est pas moins paradoxal. En effet, il n'y a avancée vers l'indépendance que sur la base d'un regard posé sur l'enfant par ses proches. Il est donc dépendant d'eux pour devenir indépendant. C'est ce que souligne Winnicott lorsqu'il parle des angoisses du huitième mois, nous l'avons déjà cité. Mais c'est également ce que souligne toute la philosophie merleau-pontienne.

L'accès à l'objectivité est second. Elle risque d'être la source d'une illusion où est occulté ce qui rend possible le point de vue et le rapport au temps. Il est possible de réifier le corps, d'en faire une sorte de machine. L'homme se croit alors maître des choses, du monde, du temps et de son corps. Il s'est fait chose parmi les choses. En construisant une sorte d'indépendance où il ne dépend plus de son point de vue sur le monde, il s'est en fait anéanti.

« Obsédé par l'être, et oubliant le perspectivisme de mon expérience, je le<sup>174</sup> traite désormais en objet, je le déduis d'un rapport entre objets. Je considère mon corps, qui est mon point de vue sur le monde, comme l'un des objets de ce monde. [...], je crois engendrer la perspective perçue par la projection des objets sur ma rétine. De même, je traite ma propre histoire perceptive comme un résultat de mes rapports avec le monde objectif, mon présent, qui est mon point de vue sur le temps, devient un moment du temps parmi tous les autres, ma durée un reflet ou un aspect abstrait du temps universel, comme mon corps un mode de l'espace objectif. (Merleau-Ponty, 1945, p.99) »

L'émergence définitive du « Je » par rapport au « Tu » et l'advenue des « Cela » et du rapport d'objectivité fait que nous avons naturellement déjà considéré notre corps comme un objet parmi les objets, comme la source des perspectives que nous avons sur le monde. Nous croyons spontanément au temps universel<sup>175</sup> et à l'espace objectif. Cela n'est pas en soi problématique. Seulement, la magie de l'accession au point de vue est telle que nous oublions

---

<sup>174</sup> « le » remplace ici « corps ».

<sup>175</sup> Nous viendrons ultérieurement aux effets de l'assomption du point de vue sur la temporalisation de l'expérience.

qu'il s'agit d'une fiction, d'une illusion, certes nécessaires, mais prélevées sur un autre régime de rapport. Cet autre régime fondateur et originaire est celui de l'indifférenciation, de la dépendance, du « Je-Tu » bubérien, de l'accouplement merleau-pontien ou de la détente winnicottienne où la non-intégration demeure possible.

S'il est donc important que la fiction du « self » nous donne accès à l'objectivité et à un temps universel, il est également fondamental de pouvoir continuer, *suffisamment* facilement, à goûter un autre type de rapport beaucoup plus trouble, sans en être apeuré. Ici se tisse les possibilités de rencontre et de transition du monde interne vers le monde externe et réciproquement.

L'attention conjointe qui permet, comme le souligne Bimbenet (2011), de mettre le monde en commun, est à entendre en ce sens. L'attention conjointe ne doit pas interdire d'avoir un rapport personnel au monde et aux choses. Elle réclame même ce rapport unique et met en communication le monde sien et le monde d'autrui. Certes, des capacités d'objectivité nouvelles sont présentes. Elles permettent de rencontrer la réalité bien davantage dans son extériorité, de faire avec ses résistances et les frustrations que cela génère.

En se développant massivement à cet âge, l'attention conjointe permet de tenir d'un côté un accès au monde commun, tout en permettant de l'autre, le déploiement d'un rapport personnel et unique au monde. C'est pour cette raison qu'il est fondamental que l'enfant découvre le jeu du monde et de la terre, à travers son intérêt pour les choses.

« Ce qui est cherché, ce n'est pas une coïncidence chimérique de moi avec autrui, du moi présent avec son passé, du médecin avec le malade ; nous ne pouvons assumer la situation d'autrui, revivre le passé dans sa réalité, la maladie telle qu'elle est vécue par le malade. La conscience d'autrui, le passé, la maladie, ne se ramènent jamais dans leur existence à ce que j'en connais. Mais ma propre conscience en tant qu'elle existe et qu'elle s'engage ne se ramène pas davantage à ce que j'en connais. [...] Ce qui est donné, ce n'est pas moi et d'autre part autrui, mon présent et d'autre part mon passé, la conscience saine avec son *cogito* et d'autre part la conscience hallucinée, [...] – c'est le médecin *avec*<sup>176</sup> le malade, moi *avec* autrui, mon passé *à l'horizon de* mon présent. [...] Je me trompe sur autrui parce que je le vois de mon point de vue, mais je l'entends qui proteste et enfin j'ai l'idée d'autrui comme d'un centre de perspectives. (Merleau-Ponty, 1945, pp.394-395) »

S'il y a donc bien une fiction de soi, l'accession à un point de vue, il n'y a pas suppression des conditions développementales précédentes. L'objectivité, la connaissance d'autrui, l'accès au passé, ne sont possible que par cet « *avec* ». Ce qui demeure fondamental, fondateur, foncièrement premier, c'est l'interaction. Au cœur de cet « *avec* » indépassable, il est bon que le soi et autrui s'aperçoivent dans leurs distinctions. Pourtant il reste vrai que cette distinction se forge sur un fond d'interdépendance et d'interpénétration. C'est parce que le

---

<sup>176</sup> Les italiques sont de Merleau-Ponty, nous nous permettons de souligner.

monde demeure propre à la personne, devient le corrélatif de sa présence unique, que l'enfant découvre l'altérité de l'autre et son besoin de communiquer avec lui.

« Mais le système de l'expérience n'est pas déployé devant moi comme si j'étais Dieu, il est vécu par moi d'un certain point de vue, je n'en suis pas le spectateur, j'y suis partie, et c'est mon inhérence à un point de vue qui rend possible à la fois la finitude de ma perception et son ouverture au monde total comme horizon de toute perception. (Merleau-Ponty, 1945, p.357) »

Cela permet à Merleau-Ponty de finir par définir la perception du monde comme une dilatation du champ de présence de la personne. Le corps n'est jamais dépassé ou transcendé. Il n'y devient jamais objet. Le corps est une présence ouverte au monde, au temps et sur autrui.

Les angoisses du huitième mois peuvent donc être dépliées de la façon suivante. L'enfant redoute de ne plus retrouver le fil de sa subjectivité, en quittant le regard de ses adultes de référence. Ce regard est pour, pendant un temps irremplaçable, pour deux raisons. La première est que ce regard est lieu où il se rencontre comme sujet. La deuxième est que ce regard est le plus à même, grâce à la compréhension très fine qu'il a de ses adultes de références, de lui proposer une sorte de commentaire du monde. L'enfant sent que le monde ne se communautarise jamais si bien, au début, qu'avec ses plus proches. L'enfant redoute de perdre non seulement sa subjectivité nouvellement perçue, mais aussi la trame commune du monde.

Rochat (2002) décrit combien la dépendance de l'enfant vis-à-vis de la référence sociale augmente de façon quasiment permanente jusqu'au dix-huit mois de l'enfant. Pendant cette longue période, augmente en fréquence le besoin de partager avec un adulte, sur l'usage qu'il fait des choses et du monde. Pourtant, les angoisses du huitième mois ne sont pas d'intensité croissante et ne vont pas mettre une dizaine de mois à se résoudre. C'est qu'au début, l'enfant ne sait pratiquer ces échanges qu'avec quelques personnes proches. Il généralise cela progressivement. Un temps lui est nécessaire pour se rassurer : quand il perd le point de vue d'autrui – il sait désormais sa dépendance à cet égard – il faut qu'il constate progressivement trois choses. Premièrement qu'il retrouve, le plus souvent, le point de vue d'autrui, suffisamment tôt pour ne pas être déstabilisé, déprivé dirait Winnicott<sup>177</sup>. Deuxièmement, que la perte n'est pas totale. Le point de vue d'autrui demeure, pour une part, en lui. Troisièmement, que ce qu'il a appris à lire chez ses plus proches (leur point de vue), il commence à savoir le lire chez d'autres adultes moins proches.

---

<sup>177</sup> Cf. Winnicott 1969, de très nombreux articles, par exemple, celui de 1956 : *La tendance antisociale*.

La position dépressive instaure une problématique qui ne cessera d'être actuelle tout au long de la vie. La personne doit accéder à son point de vue, l'assumer. Elle doit chercher à rendre compte de son point de vue, à le décrire aux autres, à le communiquer. Pour cela, la personne a recours à une tentative d'objectivation de son point de vue. Cette tentative d'objectivation doit sans cesse se souvenir qu'elle n'est possible que de manière seconde. Décrire son point de vue aux autres ou à soi-même n'est jamais achevable.

Différentes voies sont naturelles pour cette tentative d'objectivation du point de vue. Il y a bien sûr la science. Puisque l'accès au point de vue ne peut s'achever, d'autres voies seront également utiles, moins rationnelles, plus capables de visée holiste : « les arts, la religion, la vie imaginaire et le travail scientifique créatif<sup>178</sup>. (Winnicott, 1971, p. 49) ». Cette objectivité capable de prendre en compte la part de subjectivité qui l'a rendue possible ou cette subjectivité capable de se présenter avec une dose suffisante d'objectivité est transitionnelle. Elle est le fruit d'une négociation intérieure longue et inachevable entre l'assomption de son point de vue et la place faite à celui d'autrui. Le point de vue personnel, en se réifiant (paranoïa), mène à la suppression d'autrui, en se relativisant trop largement (défense maniaque), mène à la suppression de soi. Dans les deux cas, se retrouve hypothéquée la rencontre personnelle d'autrui.

---

<sup>178</sup> Nous retrouvons ici une liste winnicottienne. Elle est celle que le psychanalyste anglais donne pour désigner ce que deviendra, l'aire transitionnelle, la maturité émotionnelle aidant, quand la santé psychique est suffisante.

## – 7.3 : Position dépressive, manie et paranoïa.

Le point de vue est une question présente en plusieurs endroits du travail de Winnicott. Nous retrouvons ce thème par exemple dans un de ses premiers articles, daté de 1941 : *L'observation des jeunes enfants dans une situation établie* (Winnicott, 1969).

« En s'occupant intuitivement d'un petit enfant, une mère laisse les diverses expériences se dérouler d'un bout à l'autre ; elle continue à le faire jusqu'à ce que l'enfant soit assez âgé pour comprendre son point de vue. Elle répugne à interrompre des expériences telles que le repas, le sommeil ou la défécation. (p.53) »

Cette citation nous permet d'introduire des questions importantes concernant la transformation que représente la position dépressive pour le rapport à l'environnement maternant. Accéder à son point de vue équivaut à percevoir le point de vue d'autrui, l'un ne peut aller sans l'autre. Winnicott souligne que l'accession au point de vue modifie le rapport de la mère à son enfant. L'enfant n'a plus affaire aux mêmes exigences de son environnement<sup>179</sup>. Mutation certainement difficile à supporter pour l'enfant qui se fait de manière progressive. On peut imaginer dans l'exemple de Winnicott, que la mère n'est pas prête à interrompre repas, sommeil et défécation, de la même façon et au même âge. Et probablement, la mère ne commence pas par interrompre ce qui vient d'être cité, mais peut-être d'abord des moments où l'enfant s'occupe seul et découvre un objet.

Le temps d'élaboration autour d'une seule activité augmentant, il est de plus en plus nécessaire ou probable que l'adulte de référence se trouve obligé d'interrompre l'enfant en cours d'occupation. C'est le même phénomène quand l'enfant tente de plus en plus de manger en tenant la petite cuillère. L'adulte se retrouve, du fait de l'autonomie grandissante de l'enfant, de plus en plus souvent contraint de reprendre la direction du repas. Il risque alors d'aller contre l'élan spontané de l'enfant, plus qu'auparavant. Les choses changent donc dans la relation entre l'enfant et ses adultes de références. Comment pouvons-nous caractériser ces changements ? Nous nous appuyerons tout d'abord sur les propositions faites par Winnicott, pour ensuite revenir à des propositions faites par Merleau-Ponty.

---

<sup>179</sup> Stern aurait tendance à confirmer cette affirmation par sa proposition d'une perception fine et intuitive, présente chez les parents, de l'état subjectif et intersubjectif de leur enfant.

– 7.3.1 : Spécificité de la position dépressive chez Winnicott.

Approchons tout d'abord la présentation kleinienne de la position dépressive, par une citation, un peu longue, d'une de ses célèbres commentatrices : Segal (1969) (p.81-82) :

« En décrivant la position paranoïde-schizoïde, j'ai essayé de montrer comment un heureux agencement des angoisses ressenties dans les premiers mois du développement conduit à une organisation graduelle de l'univers du nourrisson. Tandis que les processus de clivage, de projection et d'introjection aident à faire un tri de ses perceptions et émotions et séparent le bon du mauvais, le nourrisson se sent confronté avec un objet idéal, qu'il aime, qu'il essaye de conquérir et de conserver et auquel il cherche à s'identifier, et d'autre part avec un objet mauvais, dans lequel il a projeté ses pulsions agressives et qui est ressenti comme une menace pour lui-même et pour son objet idéal. »

Si les conditions de développement sont favorables, le nourrisson sentira de plus en plus que son objet idéal et ses propres pulsions libidinales sont plus fortes que l'objet mauvais et ses pulsions mauvaises ; il deviendra de plus en plus capable de s'identifier à son objet idéal, et cette identification et sa croissance physiologique aussi bien que le développement de son moi lui donneront une sensation grandissante de force et de capacité pour se défendre lui-même ainsi que son objet idéal. Lorsque le nourrisson sent que son moi est fort et en possession assurée d'un objet idéal solide, il aura moins peur de ses mauvaises pulsions et sera donc moins tenté de les projeter au-dehors. »

Même si tout est décrit avec finesse dans la citation ci-dessus, il n'en reste pas moins que la position dépressive, chez Klein (et donc aussi Segal), est le moment où commencent à tenir ensemble, sans trop de clivage, l'idéal et le mauvais, aussi bien dans le moi, que pour l'objet. Il est difficile d'être trop affirmatif en la matière. Etant davantage connaisseur des écrits de Winnicott, il n'est que trop clair, pour nous, qu'il serait facile, en ne citant que des passages éparses, de faire dire à Winnicott, beaucoup de choses très différentes. C'est pour cela qu'il semblait intéressant de commencer par une des bonnes commentatrices de Klein, pour présenter la façon kleinienne de comprendre la position dépressive.

Présenter la position d'un auteur est toujours difficile puisqu'il est facile de gauchir une pensée en déplaçant ses équilibres et ses accents, en mettant au centre ce qui n'est qu'en périphérie, ou inversement. Ainsi, nous allons nous risquer à citer quelques passages de Klein elle-même. Ils ont pour fonction de confirmer que la position dépressive pour elle serait quand même essentiellement un temps de liaison entre l'idéal et le mauvais. Cette liaison confronte à des angoisses nouvelles et à des défenses nouvelles qui demandent un temps important pour être élaborées.

Dans un texte de 1952, *Quelques conclusions théoriques au sujet de la vie émotionnelle des bébés*, Klein présente, de manière ramassée, la façon dont elle comprend le développement émotionnel précoce. La position schizo-paranoïde met en place progressivement un objet « bon » et d'un objet « mauvais ». Il s'agit de mécanismes de défense qui viennent scinder un

objet qui n'est pas seulement perçu dans son clivage. Dans le même paragraphe, nous avons en effet cette première phrase : « Il en résulte que le sein, dans la mesure où il gratifie, est aimé et senti comme « bon », et, dans la mesure où il est une source de frustration, est haï et senti comme « mauvais ». (Klein, 1952, p.189)» Mais, quasiment dans la suite : « Il y a, cependant, de bonnes raisons de supposer que même pendant les trois ou quatre premiers mois de la vie, l'objet « bon » et l'objet « mauvais » ne sont pas complètement distincts l'un de l'autre dans le psychisme du bébé. (Ibid. p.189) ».

Ce processus qui scinde l'objet est renforcé par l'angoisse et la peur de la persécution. Plus l'enfant a peur et s'inquiète, plus il ressent le besoin d'être protégé et idéalise le sein « bon ». Plus il a besoin de se sentir protégé et plus il attribue à ce sein idéalisé des pouvoirs protecteurs. Quand l'angoisse diminue, l'enfant avance vers l'intégration du « bon » et du « mauvais », en lui et autour de lui, les besoins de projection diminuent. C'est ici que survient l'angoisse dépressive : « La synthèse entre les sentiments amoureux et les pulsions destructrices à l'égard d'un seul et unique objet – le sein – donne naissance à l'angoisse dépressive, à la culpabilité, et au besoin de réparer l'objet aimé endommagé, le sein bon. (Ibid. p.192) ».

Cette fois, il y a eu synthèse entre les sentiments et l'objet est unique. « La relation avec le sein aimé et le sein haï (le sein « bon » et le sein « mauvais ») est la première relation d'objet du bébé. (Ibid. pp.197-198) ».

Winnicott ne comprend pas la position dépressive entièrement de la même façon. Pour lui, le nourrisson n'est pas initialement doté d'une sphère intrapsychique. Cela ne signifie rien dans un premier temps. Le clivage de la position schizo-paranoïde est moins entre le bon et le mauvais, mais plutôt entre l'objet qui assure l'environnement et l'objet vers lequel se dirige la poussée instinctuelle. De même, le moi clivé de la position schizo-paranoïde est moins un moi bon clivé d'un moi mauvais, qu'un moi qui commence à introjecter la fonction que l'environnement assurait auprès de lui et un moi assumant une vie instinctuelle naissante, qui le propulse vers l'inconnu (le non encore rencontré dans cet environnement).

Klein ne serait pas totalement étrangère à ce que dit Winnicott. Mais les accents ne semblent pas positionnés au même endroit dans ces deux pensées. Klein peut dire, par exemple, en présentant la position dépressive : « [...] le moi est aussi amené à diminuer le désaccord entre le monde intérieur et le monde extérieur, ou plutôt, le désaccord entre les images internes et externes. (Ibid. p.200) ». Pour Klein aussi, au moment de la position dépressive, les enjeux de communication entre l'interne et l'externe pour bâtir du monde commun sont présents. Les images que l'enfant se fait de ses parents, se rapprochent de la réalité. De même, la compréhension du monde extérieure s'améliore. Ceci est vrai chez Klein et Winnicott.

Pour Winnicott, lorsque l'enfant entre dans la position dépressive, il a déjà repéré la technique de la mère :

« D'une part, elle s'est adaptée aux besoins du jeune enfant en général au moyen de sa technique de soins (voir A. Freud, 1953) et l'enfant a appris à reconnaître cette technique comme faisant partie de la mère, tout comme son visage et son oreille, les colliers qu'elle porte, ses attitudes qui varient (suivant que la hâte, la paresse, l'angoisse, le souci, l'énervement, etc., les affectent). La mère a été aimée par l'enfant comme celle qui a incarné tout cela. (Winnicott, 1969, p. 236, La position dépressive dans le développement affectif normal) »

On voit dans cette citation que l'enfant qui arrive au seuil de la position dépressive a déjà repéré bien des choses. La mère « pré-dépressive » n'est déjà pas si clivée pour que l'enfant ait pu intégrer ensemble ce qu'elle est et fait quand elle énervée, angoissée, mais aussi probablement heureuse, disponible, joueuse ou détendue. Winnicott ne le précise pas dans la citation précédente, mais il n'y a aucune raison qui interdise de poursuivre la liste.

Pourtant, la mère n'est pas encore une personne totale. Elle représente déjà toute une complexité. En elle l'enfant voit déjà une mère unique et continue, faite de multiple facettes et de changements. Ce qui est repéré comme identique, c'est une certaine façon de s'occuper de l'enfant. C'est une façon propre à elle d'associer les changements émotionnels et la façon de faire, d'être. C'est ce que l'enfant connaît déjà depuis très longtemps dans la signature tonico-émotionnelle de sa mère et la co-variance du tonus et des émotions entre elles.

Dans la citation précédente quelque-chose est particulièrement net. La liste des différentes attitudes de la mère ne comporte que des éléments négatifs : hâte, paresse, angoisse, souci, énervement et etc... Tout le positif semble ici avoir été omis par Winnicott. Mais, tout ce que cette mère a été pour l'enfant, il l'a aimé. Il y a déjà de la place pour l'ambivalence et la complexité chez cet enfant pré-dépressif.

Immédiatement après la citation précédente vient celle-ci :

« Simultanément, la mère a été l'objet d'agression au cours des phases de tension instinctuelle. On notera que je fais une distinction entre les fonctions de la mère suivant que l'enfant est calme ou excité. La mère a deux fonctions correspondant à ces deux états chez l'enfant – le calme et l'excitation. (Ibid. p.236) »

Finalement la mère est différente moins par ce qui change en elle que par la façon dont l'enfant la perçoit et en fonction de son état. Ce qui demeure encore clivé, à l'orée de la position dépressive winnicottienne, c'est la mère qui assure l'environnement et s'occupe de l'enfant et la mère telle qu'il la rencontre dans l'expérience instinctuelle. Ici Winnicott raisonne en utilisant « la mère » pour désigner ce qui assure les soins du nourrisson, mais il serait préférable de reformuler tout l'ensemble avec une périphrase à chaque fois (l'adulte de référence qui assure l'environnement).

Viennent alors un ensemble de phrases que je mets en série et qui sont éloignées de quelques lignes dans le texte de Winnicott :

« La scène est enfin prête pour que dans l'esprit de l'enfant ces deux fonctions de la mère soient associées, et c'est justement là que peuvent surgir de grandes difficultés.

[...]

Vient le moment où l'enfant s'aperçoit qu'il y a deux usages totalement différents de la même mère. Une nouvelle espèce de besoin, basé sur la pulsion et sur la tension instinctuelle à la recherche d'une décharge, est apparue, et cela implique un point culminant ou orgasme.

[...]

L'enfant fait l'addition et s'aperçoit qu'un et un fait un, et non pas deux. La mère de la relation de dépendance (anaclitique) est aussi l'objet de l'amour instinctuel (de pulsion biologique). (Ibid. p 236 à 237) »

Voilà ce qu'il advient de l'objet au moment de la position dépressive, selon Winnicott. Cela n'est pas entièrement différent de la proposition kleinienne. En effet, l'enfant de la détente en relation avec la mère anaclitique est probablement moins confronté à son agressivité et à ses fantasmes de destruction de la mère que l'enfant de la pulsion instinctuelle. Mais là où Klein aurait facilement une proposition s'apparentant à un clivage de la bonne mère et de la mauvaise mère, le bon moi et le mauvais moi ; Winnicott oriente la compréhension de la position dépressive autrement. Il s'agit bien plus de sentir que la mère environnement est également celle qui survit aux attaques de la fonction instinctuelle.

### – 7.3.2 : Changements du rapport au monde et du rapport à autrui.

Ces attaques ne sont pas seulement destructrices de la mère. Elles sont également des occasions, au début inégalables, de découvrir la mère dans son extériorité, dans sa richesse. C'est dans ces phases que l'enfant rencontre le mieux la mère (sujet objectif), plutôt que l'objet subjectif qu'il a maintenant bien établi en lui. Cela permet d'enrichir ce qu'il a introjecté de la mère. Si cela est destructeur, c'est aussi pour absorber une partie de ce qu'il détruit et ainsi mieux être en relation. C'est libidinal même si cela n'est pas sans agressivité. Nous pouvons davantage désormais considérer la racine agressive et libidinale dans leur union, leur mixtion.

L'enfant « s'aperçoit » qu'il y a deux usages possibles de la mère. L'enfant s'aperçoit avec le pronom réfléchi qui indique qu'apercevant ce double usage, il s'aperçoit au passage. Ceci n'est pas sans lien avec le point de vue dont nous parlions précédemment<sup>180</sup>.

---

<sup>180</sup> Je souligne ici une heureuse occurrence du pronom réfléchi dans la traduction française. Il n'est pas certain que l'anglais permette de le souligner de la même façon.

Au cœur des pages où, dans l'article *La position dépressive dans le développement affectif normal*, Winnicott (1969) présente cette « rencontre » des « deux mères », il développe également un autre enjeu simultané ou concomitant :

« Comme je l'ai dit, il se passe deux choses : d'une part, la perception de l'identité des deux objets, la mère des phases calmes et la mère utilisée et même attaquée au point culminant de la force instinctuelle ; par ailleurs, apparaît la reconnaissance de l'existence d'idées, de fantasmes, d'élaboration imaginatives de la fonction, l'acceptation des idées et des fantasmes reliés au fait, mais qu'il ne faut pas confondre avec le fait. (Ibid p.237) »

Le rapport au monde et aux choses change, le rapport à soi et au corps également. Désormais, il y a la fonction corporelle et la représentation imaginative que l'enfant s'en fait. Dorénavant, l'enfant saisit de plus en plus la différence qui existe entre se représenter une action et la faire. Par exemple, il peut distinguer le fait de fantasmer une attaque cannibalique instinctuelle, et cet autre fait qui consisterait à détruire ce sein attaqué.

Sentant de façon neuve cette distinction du fait et du fantasme, de l'acte et de l'intention, il est tout naturel qu'il se perçoive lui-même, qu'il s'aperçoive plus nettement. Il « reconnaît ses idées » nous dit Winnicott.

### – 7.3.3 : Le vertige paranoïaque et le vertige maniaque.

Désormais, l'enfant est face à un défi constant. Il peut désormais distinguer ses actes et ses intentions, ses pensées et la réalité. Mais comment, dans cette séparation, ne pas être tenté de donner la priorité à un ordre plus qu'à l'autre ? Comment l'enfant peut-il sentir que des pensées sont là qui transforment les perceptions qu'il a de son environnement et ne pas manquer en permanence d'être aspiré par deux vertiges ? Ces vertiges, nous ne pouvons que les formuler dans un monde d'adulte, nous faisons l'hypothèse que l'enfant y est confronté à sa façon<sup>181</sup>.

Le premier vertige serait la réification des pensées et des fantasmes. Ce qui est interne et vient transformer le rapport que nous avons au monde extérieur est pris pour argent comptant. Il n'y a pas de distance possible avec le perçu. Rien ne peut être relativiser. Relativiser prend ici la signification suivante : savoir que le perçu, le su et le cru, sont relatifs à soi, c'est-à-dire à

---

<sup>181</sup> Nous ne voulons pas faire de l'enfant un petit philosophe miniature. Nous affirmons en revanche que tout enfant qui entre dans la position dépressive est désormais confronté, à sa manière, à des questions qui ont une portée philosophique. Tout enfant (et tout adulte) affronté aux enjeux de la position dépressive est un philosophe en puissance. Ou, pour le dire autrement, les questions philosophiques qui vont être abordées dans les pages qui viennent, rencontrent des questions fondamentales de la construction de toute subjectivité.

son monde, au système de croyance et de connaissance qui détermine l'ensemble de notre vie psychique. Le vertige ici serait de ne pas prendre suffisamment en compte l'effet de ce que Merleau-Ponty appelle la foi perceptive (Cf. parties précédentes).

Ce premier vertige confine à la négation du point de vue, aussi bien du sien, que de celui d'autrui. Le point de vue propre n'est plus point de vue, il est absolutisé, réifié. Le point de vue d'autrui est nié, évacué, rendu impossible à percevoir.

Le second vertige serait la relativisation à l'excès des pensées et des fantasmes. En faisant parler l'enfant, cela ressemblerait à : « Bien-sûr, j'ai l'impression qu'il serait possible d'affirmer la chose suivante, mais tout cela n'est pas très important, ce n'est que moi, ma perception, mon avis. Bien-sûr, il m'apparaît ceci ou cela, mais ce n'est peut-être qu'une illusion, un mirage sans importance. »

Ce second vertige ne nie pas le point de vue, au contraire, il en prend acte. Mais il ne peut plus prendre au sérieux quoi que ce soit. Le point de vue est reconnu, mais il empêche désormais toute reconnaissance du poids et du tragique de la vie du monde interne.

Il nous semble que ces deux vertiges sont constamment en travail dans l'introduction de la *Phénoménologie de la Perception* de Merleau-Ponty. Il cherche à situer la perception, le corps et le monde dans un entre-deux philosophique pour échapper à deux positions philosophiques traditionnelles qui seraient les représentantes des deux vertiges ci-dessus.

D'un côté, il y aurait l'empirisme, de l'autre l'intellectualisme.

L'empirisme pense la chose comme le résultat des stimuli sensoriels reçus. Il ne prend pas assez en compte tout ce qui vient rendre possible la perception. Certes, si la chose n'était présente, nous ne la percevrions pas. Mais l'empirisme oublie que la chose n'est présente pour nous que parce qu'elle reçoit un sens par l'antériorité perceptive et le sédiment qui nous constitue comme sujet percevant. L'empirisme place la chose purement à l'extérieur du sujet. Un fait est un fait et il n'y a pas beaucoup à en dire, en plus de cela.

Cela conduit Merleau-Ponty à prendre distance avec la notion de sensation. « La notion de sensation, une fois introduite, fausse toute l'analyse de la perception. (Merleau-Ponty, 1945, p.36) ». Puis un peu plus loin : « Un être qui pourrait sentir – au sens de : coïncider absolument avec une impression ou avec une qualité – ne saurait avoir d'autre mode de connaissance. (Ibid., p. 36) »

Il y a donc une séparation d'avec la chose, d'avec les autres, d'avec le monde qui est indépassable. Revenir en-deça de cette séparation est un vertige, celui de l'empirisme. Il y a négation dans ce vertige du fait que les choses ne sont pour nous et ne nous apparaissent qu'en prenant sens. Elles n'existent que parce qu'elles ne sont jamais là en elle-même et pour elle-même. Il est donc capital de reconnaître le point de vue qui est coupure, séparation irrémédiable d'avec la chose. Celui qui ne peut reconnaître cela est fortement menacé de paranoïa. Il veut

saisir les faits, les choses en elles-mêmes. Il ne peut maintenir cette illusion que dans un essai permanent pour comprendre tout ce qui se produit.

Tout empiriste n'est pas nécessairement paranoïaque, mais tout paranoïaque ne pourrait l'être sans être de facto empiriste. Pour lui, un fait est un fait et il serait faux de dire que tout fait est constitué en fait par un ensemble de choix qui ont déjà une importance sur l'interprétation qui en est faite. Pour le paranoïaque, ce qui est ressenti dit quelque-chose de ce qui se passe dans la réalité extérieure, dans l'environnement.

Cette défense pourrait être décrite comme un agrippement cognitif, un refus de la séparation que représente l'accession au point de vue. La mère de Blandine pourrait en être l'image clinique présente dans cette thèse. A condition de ne parler de défense paranoïaque que par rapport à un secteur précis : la question de la relation à sa fille. Elle est absolument certaine qu'il y a un diagnostic à faire, puis progressivement, un diagnostic qui devrait être fait et qui n'est pas fait. Le médecin pédopsychiatre ne semble pas en mesure de changer ses réflexions concernant ces convictions-là. Mais n'est-ce pas une dernière lutte pour ne pas consentir à la séparation d'avec sa fille qui ne cesse de lui échapper ? De même, elle reste persuadée que sa fille la rejette, l'a rejetée dès ses trois/quatre mois. Les connaissances concernant le développement des bébés ne peuvent changer ce qui est pour elle certitude.

D'un autre côté, l'intellectualisme.

« La discussion des préjugés classiques a été jusqu'ici menée contre l'empirisme. En réalité, ce n'est pas l'empirisme seul que nous visions. Il faut maintenant faire voir que son antithèse intellectualiste se place sur le même terrain que lui. L'un et l'autre prennent pour objet d'analyse, le monde objectif qui n'est premier ni selon le temps ni selon son sens, l'un et l'autre sont incapables d'exprimer la manière particulière dont la conscience perceptive constitue son objet. (Merleau-Ponty, 1945, p.50). »

Pour Merleau-Ponty, l'intellectualisme consiste à dire que la conscience est constituante des choses absolument. Or si c'est le cas, la perception devient un jugement sur ce qui est senti par les appareils sensoriels. L'esprit émettrait ces jugements pour s'expliquer de façon cohérente et uniciste les différentes impressions qui lui viennent des sens. Merleau-Ponty s'oppose à cette compréhension de la perception comme jugement. En effet, dans ce cas, la signification ne vient que de celui qui perçoit. La chose n'est pour rien dans la perception qui est certes comprise comme signification, mais entièrement régie par les lois de l'entendement.

Pour l'intellectualisme, il y a bien conscience, c'est-à-dire qu'il y a bien perception de la chose et de soi en même temps. Il y a bien constitution d'un sens à partir de la sensorialité. Mais il n'est plus tellement certain que ce sens vienne à l'esprit humain en étant informé, ou même conformé, par une extériorité. Ainsi, finalement, ce qui est perçu est reconnu comme fruit d'un point de vue. Mais ce point de vue risque d'être totalement relativisé comme un parmi

tant d'autres possibles. Il y a sens, il y a signification, certes. Mais leur importance et leur consistance risque d'être évacuée, totalement. Là où l'empirisme pêchait par la menace de la réification de soi et du point de vue, et au final son absolutisation. L'intellectualisme prête le flan à l'inconsistance d'un relativisme complet. La séparation d'avec les choses et les autres est reconnue, mais elle est sans pont possible avec la réalité et autrui. C'est à se demander si du monde commun sera jamais envisageable.

Ce que Merleau-Ponty décrit là comme une position extrême qui fait manquer ce qu'est la perception véritable, il nous semble qu'une défense y correspond au niveau psychopathologique. Ce serait la défense maniaque. Rien n'a d'importance véritable dans ce qui est perçu, dans ce qui est dit, dans ce qui met en difficulté. Tout est affaire de point de vue et peut être indéfiniment balayé, évacué par un simple rire.

Il nous semble que Géraldine est constamment concernée par cette tentation. Elle peut rester totalement insensible et apparemment indifférente quand les médecins lui disent qu'elle se met en danger, qu'elle maltraite son corps, qu'elle risque de ne jamais faire une taille supérieure à un mètre quarante cinq centimètres, ou ne jamais faire une puberté normale. Ceci n'est pas dénié, ceci n'est pas contesté. Elle passe à autre chose, immédiatement. Le point de vue pédiatrique ne fait pas choc, il n'a jamais une consistance suffisante pour entrer en ligne de compte.

Si l'on en croit Winnicott (1969), la position dépressive ressemble à cela. « L'individu compose avec cet état déprimé qui est associé spécifiquement avec les angoisses de la position dépressive en s'accordant des vacances notoires : c'est la *défense maniaque* [...] Sa présence indique sur le plan clinique qu'on est parvenu à la position dépressive, et que la position dépressive est en suspens et niée plutôt que perdue. (p.243) »

La tentation paranoïaque et empiriste est une perte de la position dépressive, un retour en deçà. La défense maniaque et intellectualiste est une conservation de la position dépressive, mais une mise en vacances. D'une certaine manière, il est plus simple de prendre l'option psychique de Géraldine. Winnicott précise cependant dans le même article que si rien de sérieux n'arrive à la personne, aucun « plaisir reposant » (ibid. p.243) n'est réellement possible non plus. D'où peut-être le refrain permanent de Géraldine : « Je m'ennuie ». Rien ne construit vraiment la personnalité, rien ne fait réellement événement, rien ne soucie durablement.

La tentation paranoïaque est plus franchement psychotique, elle est négation du point de vue, du sien comme de celui d'autrui. Agrippement intellectuel ou cognitif pour ne pas se séparer. La défense maniaque est moins franchement psychotique. Elle est négation du point de vue, négation seconde, à partir de sa reconnaissance. Mais, dans le cas de Géraldine, où la défense maniaque est à ce point constante, la psychose est néanmoins toute proche.

Au contact de Géraldine, nous avons sans cesse l'impression que la relation est sur le point de s'établir, à partir d'une reconnaissance de la séparation. Cependant, à force d'avoir l'impression que la relation ne s'établit pas réellement, que rien ne peut venir faire réellement événement, forces est de constater qu'un doute s'insinue chez le clinicien. Est-elle capable d'une relation qui ne soit pas marquée par une fragilité totale, ou une inconsistance ? Géraldine parlait de ses réflexions concernant certains de ses amis. Elle ne précisait pas de qui il s'agissait, où se situait leurs interactions, comment elles les connaissaient... Comme si le point de vue était tellement relativisé dans son importance, qu'il soit quasi inutile d'introduire celui qui écoute au contexte de ce qui est raconté.

Chez Géraldine la frontière est sans cesse trouble entre, d'une part, ce qu'elle imagine et veut rendre possible, et, d'autre part, la réalité et ce qui est possible. Elle parle facilement de sa vie imaginative. Avec le temps, il est néanmoins possible de se rendre compte qu'il s'agit d'une vie imaginative relativement figée et relativement stérile. La vie imaginative chez Géraldine ne permet que rarement d'aborder un problème rencontré ou de dépasser une difficulté. Il faudrait pour cela d'abord que difficultés et problèmes puissent être pris au sérieux.

La maturité de Géraldine est atteinte progressivement par cette carence d'imagination et cette difficulté à affronter la réalité. Au fur et à mesure de la prise en charge, les parents se sont plaints de plus en plus souvent de constater qu'un écart se creusait entre les centres d'intérêt de leur fille et celui des autres enfants de son âge.

« L'empirisme ne voit pas que nous avons besoin de savoir ce que nous cherchons, sans quoi nous ne le chercherions pas et l'intellectualisme ne voit pas que nous avons besoin d'ignorer ce que nous cherchons, sans quoi de nouveau nous ne le chercherions pas. Ils s'accordent en ce que ni l'un ni l'autre ne saisit la conscience en train d'apprendre, ne fait état de cette ignorance circonscrite, de cette intention « vide » encore, mais déjà déterminée, qui est l'attention même. (Merleau-Ponty, 1945, p.52) »

La défense maniaque et la défense paranoïaque peuvent se retourner l'une dans l'autre comme l'intellectualiste et l'empiriste s'opposent et se ressemblent. Celui qui relativise à outrance son point de vue, peut avoir, par moment besoin de le rendre absolu. Il ne peut prendre position qu'ainsi. Celui qui prend au pied de la lettre son point de vue peut, par moment, sentir que sa position n'est pas tenable. Il est alors poussé à tout remettre en cause.

Celui qui pense tout ignorer avant de se mettre à chercher est celui qui arrive à une certitude absolue (non relative à son point de vue). Celui qui pense tout savoir avant de se mettre à chercher est celui qui arrive à une relativisation complète de son savoir, relativisation par rapport à son point de vue.

Le remède à ces deux défenses qui peuvent basculer l'une dans l'autre, consiste à s'engager dans son point de vue, à assumer ce point de vue inhérent à la constitution psychique. Il nous semble voir aujourd'hui dans la tentation complotiste environnante une figure de cette bascule d'une défense dans l'autre. La personne affirme d'un côté qu'elle est informée, qu'elle sait ce qu'il se passe et pourquoi il est tellement important de nous le cacher. Elle ne questionne jamais comment elle en est venue à avoir les informations qu'elle détient. Si ce qui est caché, l'est par l'information officielle, pourquoi ce qu'elle sait ne pourrait pas être le fruit d'informations officieuses, tout autant manipulées. Finalement, le point de vue y est affirmé avec une très grande force, mais il cache mal sa fragilité.

Fleury (2020) fait le constat que de plus en plus de personnes dans notre société sont concernées par ces défenses. Pour elle, ces personnes ont à affronter un contexte social (professionnel, relationnel, sociétal) de plus en plus massivement dé-subjectivant. Ce contexte vient probablement faire écho à la faiblesse de la constitution du moi qui ne peut dès lors plus s'élargir, comme il faudrait. Ainsi, le moi de ces personnes ne peut plus se reconnaître dans l'environnement et ne trouve plus comment s'y investir.

Pour sortir des bascules incessantes d'un point de vue absolu, vers un point de vue totalement friable et relativisé, il n'y a pas d'autre alternative que l'assomption du point de vue. C'est-à-dire qu'il est nécessaire de traverser indéfiniment les enjeux de la position dépressive. Une ontologie transitionnelle qui part d'une réflexion sur la perception nous semble de nature à aider à poursuivre sans cesse la traversée de ces enjeux. La perception est au carrefour du trouvé et du créé (Cf. partie deux de la thèse).

La transitionnalité vient joindre et maintenir distinct l'empirisme et l'intellectualisme tout comme elle article le féminin pur et le masculin pur dans nos personnalités forgées de l'un et de l'autre.

La transitionnalité est une des conditions pour qu'autrui puisse exister pour le moi et néanmoins demeurer autre. Il faut qu'autrui se présente au-delà des représentations que nous nous en faisons et néanmoins à partir d'elles. Il faut qu'ils viennent déplacer les représentations que nous nous faisons de lui, mais sans les abolir entièrement. Pour qu'autrui puisse être pour le moi, il faut que la bascule des vertiges paranoïaques (autrui n'est rien de plus que ce que j'en perçois) et maniaques (ce que je perçois d'autrui n'est strictement rien au regard de ce qu'il est) ne soit pas incessante.

Dans son article *Intégration du moi au cours du développement de l'enfant*, Winnicott 1965 parle du bébé avant l'intégration, avant la position dépressive :

« En effet, le bébé peut éprouver le principe de réalité ça et là et de temps à autre, mais non pas tout en même temps ; c'est-à-dire qu'il garde, à la fois, le souvenir d'objets subjectifs et d'autres souvenirs dans lesquels il existe une relation à des objets perçus objectivement, des objets « non-moi (« non-Je) (p.10) »

Ce que le bébé apprend à faire au moment où la position dépressive est prépondérante, il devra le continuer tout au long de sa vie. Il s'agit « d'éprouver » le principe de réalité en maintenant vivant l'objet subjectif. Cela passe par la fiction du sujet objectif, du self. Sitôt que cette conjugaison paradoxale est mise en danger, l'humanité de la personne est menacée. Il n'est plus alors possible que d'osciller entre la soumission au principe de réalité et la folie d'une demande de maintien du régime de l'objet purement et simplement subjectif. Le principe de réalité ne doit pas être ça et là. Les Cela-en-soi buberien doivent devenir intégrable et être des Je-Cela au sein d'un monde organisé par des expériences de Je-Tu. Le principe de réalité doit régner sans empêcher la vie du monde intérieur, les moments où dominent la continuité avec l'environnement et la détente. Ces moments ont pour vocation d'organiser la personnalité, sans qu'il soit possible d'en rendre compte absolument au niveau de l'objectivité. Ici, nous retrouvons le thème de la transitionnalité winnicottienne.

#### – 7.3.4 : Accession au point de vue et faux-self.

Nous avons dit que l'accession au point de vue passe par une fiction, celle du self. Comment alors comprendre une notion chère à Winnicott : le *faux-self* ? Si tout self est une fiction, tout self est une sorte de tricherie. Comment distinguer un *faux-self*, d'un *vrai-self*<sup>182</sup> ?

Nous pouvons reprendre ce que proposait Maldiney (1973). En parlant de l'artiste qui accepte d'être mis en question alors que la vie adulte expose au danger de faire de sa présence un objet, il emploie le mot de « vitrine ». L'artiste est celui qui refuse de mettre sa présence en vitrine nous propose-t-il.

Le faux-self est la mise en vitrine de soi. En se mettant en vitrine, il est alors possible de faire des choix raisonnables, il est possible de se justifier absolument. De la même façon, il y a des émotions qui sont mises en vitrine. Chacun croit alors que ces émotions deviennent claires et distinctes pour soi et pour autrui. Enfin, il est possible d'avoir une identité mise en vitrine. Ce qui est occulté, c'est le récit de soi permanent qu'il est nécessaire de faire pour pouvoir tenter de répondre à la question « qui suis-je ? », sans que ce récit ne puisse jamais être définitif (Ricoeur, 1990).

---

<sup>182</sup> Cette deuxième notion est beaucoup moins fréquente dans l'œuvre de Winnicott, mais elle y est cependant présente en plusieurs endroits.

Définir ainsi le faux-self signifie que nous avons tous, puisque nous vivons en société, recours au faux-self dans certaines situations, de façon plus ou moins fréquente et rigide. C'est exactement ce que nous explique Winnicott (1965) dans son article *Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux « self »*.

Le sujet objectif est une fiction, elle est une image de soi projetée qui permet de se voir comme de l'extérieur. Le self est donc toujours menacé de se mettre en vitrine. Ce n'est qu'une possibilité permanente. En restant ouvert au régime trouble du rapport à soi et à autrui qui caractérise l'objet subjectif et le monde subjectif, il est possible d'y échapper tout en accédant à cette fiction nécessaire qu'est le self. En somme, le self ne doit pas conduire à prétendre pouvoir se connaître ou connaître autrui. La notion de sujet objectif ne signifie absolument pas que le sujet peut être connu avec objectivité. Il faut respecter son caractère oxymorique ou paradoxal. Lévinas dans *Totalité et infini* tente peut-être de penser les conséquences d'un rapport à soi et à autrui qui ne peut être approché que dans la paradoxalité, ce qui ne doit pas en supprimer l'importance et la réalité.

## – 7.4 : La paradoxalité de la position dépressive doit demeurer irrésolue.

Un temps lévinassien dans la réflexion : la fiction du  
self doit être prise au sérieux.

Cette partie sera d'abord une proposition de lecture de *Totalité et infini*<sup>183</sup> (Lévinas, 1961) pour ensuite revenir à la clinique et aux enjeux de la position dépressive<sup>184</sup>. Le sous-titre que donne Lévinas à son livre est « essai sur l'extériorité ». Comment est-il possible de penser jusqu'au bout qu'il y a une extériorité qui se présente au moi ? « [...] une altérité qui n'est pas seulement par *rapport à moi*, qui appartenant à l'essence de l'Autre, n'est cependant visible qu'à partir d'un moi. (Lévinas, 1961, p 126) » Il y a là en effet un mystère qui conditionne la question de l'altérité dans la vie psychique, pour la vie humaine tout simplement.

Nous pourrions dire que la première section de l'ouvrage serait plutôt consacrée à décrire les conditions de possibilité d'une extériorité véritable. La seconde section serait un récit de la façon dont ces conditions de possibilités peuvent se réaliser effectivement. Ce caractère de récit nous intéresse particulièrement, nous y reviendrons. Les sections suivantes sont des conséquences et des réflexions à partir de l'extériorité, et de la façon dont il a été possible de décrire sa réalisation effective.

Pour comprendre ce livre, il est capital<sup>185</sup> de souligner que l'extériorité ne peut être pensée et vécue que de manière totalement paradoxale. La fréquence des phrases apparemment

---

<sup>183</sup> Une lecture qui voudrait rester très sommaire et qui vise également à introduire le moins grand nombre possible de concepts propres à Lévinas. C'est ainsi que le visage n'apparaîtra pas dans la pages qui suivent. Il en va de même pour le langage, la jouissance, ..., et bien d'autres concepts qui seraient nécessaires pour faire une présentation réelle de ce texte important. Même le concept de totalité sera à peine approché.

<sup>184</sup> Si la pensée de Lévinas arrive si tardivement dans le mouvement de cette thèse, il ne faut pas en conclure que la façon lévinassienne de désigner la relation à autrui et à l'extériorité n'aurait pas été pertinente plus tôt dans le développement de l'enfant. Si sa pensée arrive si tardivement, c'est qu'il fallait présenter déjà tant d'autres auteurs et concepts. La façon dont se présente, pour prendre un exemple, les Cela-en-soi, dès le point de départ du récit du développement, n'est pas sans faire penser à l'extériorité et la distance infinie que cela suppose entre le bébé et ce qu'il perçoit.

<sup>185</sup> Dans notre thèse de médecine, nous avons totalement manqué ce caractère paradoxal et nous étions donc passé à côté de la richesse de ce livre. Nous avons affirmé que la deuxième

contradictoires y trouve certainement sa fonction. Ainsi, le récit présent dans la seconde section réussit et échoue dans son objectif. Nous voudrions commencer par une exposition du paradoxe qui nous semble au cœur de ce livre. Peut-être faudrait-il dire que le dépliement, dans toute son ampleur, de ce paradoxe, est ce qui préside à l'écriture de ce livre.

Quel est ce paradoxe ? Il est présent de multiple manière dans le livre et revient sans cesse sous des formes différentes. Nous choisissons une de ses formes, celle qui concerne le plus le contenu de notre travail. Pour qu'il y ait extériorité, il faut penser comment quelque chose qui n'est pas semblable au moi peut se manifester au moi. Comment dire à la fois que cela se manifeste bel et bien, que le moi ne passe pas entièrement à côté, et que ce qui se manifeste reste réellement étranger ?

Nous aimerions ici citer Lévinas. Cela va faire apparaître un ensemble de concepts qui sont déjà introduits par l'auteur et rendront la citation étrange pour le lecteur non averti. Mais, il s'agit uniquement de faire sentir la paradoxalité à l'œuvre. Les concepts s'éclaireront progressivement avec l'exposé.

« Il faut que l'intériorité assurant la séparation (sans que ce soit à titre de réplique abstraite à la notion de relation) – produise un être absolument fermé sur lui, ne tirant pas dialectiquement son isolement, de son opposition à Autrui. Et il faut que cette fermeture n'interdise pas la sortie hors de l'intériorité, pour que l'extériorité puisse lui parler, se révéler à lui, dans un mouvement imprévisible que ne saurait susciter, par simple contraste, l'isolement de l'être séparé. Il faut donc que dans l'être séparé, la porte sur l'extérieur soit à la fois ouverte et fermée. Il faut donc que la fermeture de l'être séparé, soit assez ambiguë pour que, d'une part, l'intériorité nécessaire à l'idée de l'infini reste réelle et non seulement apparente, [...] Mais il faut d'autre part, que *dans l'intériorité même* que creuse la jouissance, se produise une hétéronomie qui incite à un autre destin qu'à cette complaisance animale avec soi. (Lévinas, 1961, p.158-159) »

« Il faut donc » que la porte soit « à la fois ouverte et fermée ». Il faut que la fermeture soit marquée d'une ambiguïté indépassable pour que l'ensemble de la structure de la réflexion lévinassienne puisse fonctionner. Cet aspect-là de la citation est capital, même s'il est impossible au lecteur ne connaissant pas Lévinas de suivre le contenu de cette citation. Comment faire pour saisir quelque chose d'une ambiguïté indépassable ? Comment faire pour faire de ce non-dépassement un fondement de la possibilité de la relation à Autrui ? Quelles en

---

section, qui tente de raconter la survenue de l'extériorité, était finalement un échec et que cela rejaillissait sur l'ensemble du livre. Mais, si cet échec est bien réel au niveau logique. Il est certain également qu'il s'agit d'une réussite. Lévinas, en effet, tente en permanence de penser la façon dont la raison, ne peut, à elle seule, être porteuse de la vérité. Il faut qu'un travail soit raisonnable, c'est-à-dire qu'il tente l'objectivité, en s'appuyant sur un fond inobjectif. C'est seulement ainsi que la vérité peut se produire. C'est donc qu'il n'est pas possible d'avoir un récit cohérent rationnellement de la production de l'extériorité. La présence du paradoxe est une des façons possible pour tenter de dire, sans saisir. Il s'agit de déplier sans pouvoir faire le tour rationnellement de ce qui est à dire.

sont les conséquences pour la vie humaine dans son ensemble ? Soulignons que, pour Lévinas, il y a une nécessité logique de conserver de l'ambiguïté (« Il faut donc »). Nous allons donc tenter, avec Lévinas, de nous approcher du paradoxe, sans jamais vouloir le saisir définitivement ou rationnellement.

Pour ce faire, nous allons commencer par la présentation la plus abstraite qu'il en fait. Ici, nous pourrions presque avoir l'impression d'y être rationnellement. C'est une illusion, mais c'est aussi une aide pour sentir ce dont il s'agit.

Il s'agit d'une réflexion sur la présence en nous de l'idée de l'infini. Nous avons tous, au moins dans son usage mathématique, l'idée de l'infini présente en notre esprit. Mais cette idée est elle-même porteuse d'une contradiction au niveau logique. Soit nous avons en nous une représentation de l'infini et ce n'est pas de l'infini dont il s'agit. Soit nous n'avons pas en nous cette représentation, et alors nous ne savons pas de quoi nous parlons, en employant ce vocable.

« Le rapport avec l'infini ne peut, certes pas, se dire en termes d'expérience – car l'infini déborde la pensée qui le pense. Dans ce débordement, se produit précisément son *infinition* même, de sorte qu'il faudra dire la relation avec l'infini en d'autres termes qu'en termes d'expérience objective. Mais si expérience signifie précisément relation avec l'absolument autre – c'est-à-dire avec ce qui toujours déborde la pensée – la relation avec l'infini accomplit l'expérience par excellence. (ibid. p 10) »

Dès cette première présentation conceptuelle du paradoxe central, Lévinas nous parle de raconter, plutôt que de démontrer. « Il [ce livre] va raconter comment l'infini se produit dans la relation du Même avec l'Autre [...] (ibid. p.11) »

Pour Lévinas, l'idée de l'infini se produit d'une façon tout à fait originale. Il faut entendre « se produit » en un double sens. Elle se produit au sens d'une effectuation et au sens où des acteurs se produisent, se montrent. Cette « production », qui a sa part de théâtre et sa part de présence bien réelle (comme un objet est fabriqué et est irrémédiablement là), déborde celui en qui elle se déroule. Les limites volent en éclats. Il lui faudra « raconter » comment ces limites qui explosent ne sont pas perte de contenance et source d'un traumatisme. Mais il insiste tout d'abord sur le caractère inouï de cette présence en soi de l'idée de l'infini.

« Elle se produit dans le fait invraisemblable où un être séparé fixé dans son identité, le Même, le Moi contient cependant en soi – ce qu'il ne peut ni contenir, ni recevoir par la seule vertu de son identité. La subjectivité réalise ces exigences impossibles : le fait étonnant de contenir plus qu'il n'est possible de contenir. (Ibid. p.12) »

Contenir ce qui ne peut être contenu, sans perdre, pourtant, toute contenance. Voilà à quoi est destiné le psychisme, le Moi. Voilà qui doit pouvoir se faire et pourtant demeurer paradoxal, c'est-à-dire, peut-être, en partie infaisable. En disant infaisable, nous voudrions faire entendre infiniment à faire, inachevable et jamais atteignable. En disant infaisable, nous

voulons faire également sentir, que l'achèvement serait la disparition du paradoxe, la destruction de toute relation véritable et, comme Lévinas y insiste en bien des endroits, l'impossibilité d'une pluralité véritable (ce qu'il cherche à préserver de façon permanente).

Il y a donc bien là des questions qui concernent au plus haut point le développement de l'enfant. Comment accéder à la raison, à la symbolisation, entrer dans le langage, sans, pour autant, disparaître personnellement, sous la généralité du discours ? Comment développer une personnalité propre, laisser place à sa spontanéité, en faisant droit aux impératifs les plus hauts de reconnaissance de l'autre ? Comment entrer dans le monde commun sans que cela corresponde à un écrasement du style personnel ? Comment avoir un monde interne unique bien vivant et rencontrer l'autre au sein de ce monde interne, sans le réduire ou le ramener à soi pour autant ?

Comment l'autre peut se manifester, au moi, dans son altérité ? Soit il est réduit à du semblable au moi, dans ce cas, il n'est plus autre, soit il est réellement autre et il déborde ce que le moi peut contenir. Si la manifestation de l'autre au moi se définit comme ce qui vient déborder ce que le moi peut contenir, tout en y prenant réellement place, alors l'altérité menace toujours d'être traumatique. Si l'altérité doit être, le sujet doit aller à elle « comme on va à la mort (ibid. p.22) », comme ce qui se définit par son caractère « inanticipable (ibid. p.22) ».

Impossibilité d'anticiper qui définit le surgissement d'autrui dans le monde suffisamment prévisible et fiable que l'enfant a progressivement repéré. C'est dire combien autrui en se montrant peut déstabiliser une sécurité qui permet pourtant à l'enfant d'organiser son exploration du monde, sa compréhension des interactions...

Lévinas pose une condition pour qu'autrui puisse se manifester. Cette condition étaye l'importance de la présentation winnicottienne de la position dépressive. Nous avons dit que Winnicott présentait plus la position dépressive comme une réduction du clivage de la mère environnement et de la mère pulsionnelle, là où Klein soulignerait davantage la réduction du clivage de la mère hostile et de la bonne mère. La mère environnement de Winnicott est déjà rencontrée dans sa complexité et la variété de ses apparaîtres au moment d'entrer dans la position dépressive. Elle peut donc se manifester comme autre, à partir d'un ensemble de représentations que l'enfant s'en fait, mais qu'elle vient déborder. L'enfant va à elle, elle se manifeste à lui. Elle se montre autre que ce que l'enfant pouvait en prévoir, il tente de la rejoindre là où il croit la trouver et elle lui échappe. Avec la position dépressive, l'objet subjectif qui se caractérisait par le souci d'être à portée de l'enfant et de ses attentes, se montre désormais dans son inaccessibilité – son caractère inanticipable et donc sa désirabilité.

Pour Lévinas, l'idée de l'infini est présente, dans le moi, d'une idée qu'il est possible de toucher, sans jamais l'atteindre réellement. L'idée de l'infini existe pour nous, elle nous est accessible, nous y « touchons », mais, dans le même temps, l'idée de l'infini demeure au-delà

de ce qui nous est accessible. Lévinas expose alors le paradoxe central de son livre de manière très ramassée : « contact de l'intangible » (ibid. p.42). Ici, le langage est soit tout bêtement contradictoire, soit porteur d'une paradoxalité qui indique de l'insaisissable tout en étant fécond.

Cette idée de l'infini reflue sur les exigences pour qu'un discours soit vrai, il faut qu'il s'approche de ce dont il parle, sans jamais le saisir. Ce n'est pas seulement l'idée de l'infini qui est intangible et qui pourtant vient faire contact en restant hors d'atteinte. C'est l'ensemble de la réalité qui doit être approchée de cette façon. Il faut que le discours vienne de la rencontre de ce qui n'est pas réductible au Moi. Le dit ne doit jamais se réduire à ce qui est accessible rationnellement. C'est ainsi, que la « vérité – contact moindre que la tangence – dans le risque de l'ignorance, de l'illusion et de l'erreur ne rattrape pas la « distance », n'aboutit pas à l'union du connaissant et du connu, n'aboutit pas à la totalité. (ibid. p.54). ».

Par cette formule magnifique, « contact moindre que la tangence », en partie irreprésentable, Lévinas nous met définitivement sur le chemin de cette distance dont il veut nous parler et qui pourtant ne se situe nulle part de façon objectivable. Mais s'il s'agit d'une distance, que sépare-t-elle ? S'il s'agit d'une distance, entre quoi et quoi faut-il la chercher ?

Il s'agit de séparer radicalement intériorité et extériorité. La façon dont l'intériorité se constitue, dont le Moi s'enclot, n'est pas le négatif, de la façon dont la relation à l'extériorité se produit. Si les processus de subjectivation et d'inter-subjectivation sont inséparables et concomitants, il est capital de les séparer néanmoins. Ils sont interdépendants, l'un ne peut se faire sans l'autre, mais ils ne sont pas le reflet l'un de l'autre. C'est une chose d'accéder à son point de vue, d'apercevoir sa subjectivité, son self, comme quelque chose d'objectivable (sujet objectif) ; s'en est une autre d'entrer en relation, de se tenir dans l'interaction avec une autre intériorité...

Comment séparer radicalement ? Cela veut dire que le moi existe, d'une certaine manière, par lui-même<sup>186</sup>, sans dépendre de la relation avec autrui. Il faut garder le « d'une certaine manière ». Sinon, la porte sur l'extériorité serait définitivement fermée et non pas, comme nous l'avons vu plus haut, à la fois ouverte et fermée. La moi existe d'une certaine manière par lui-même, c'est-à-dire fictivement. Pourquoi disons-nous fictivement ? Parce que c'est une illusion décrite comme nécessaire à la subjectivation. Mais surtout, parce que, nous allons voir que le récit proposé par Lévinas dans la seconde partie de son livre, ne parvient à raconter la séparation du moi qu'en faisant intervenir autrui dans le cours du récit. Seulement

---

<sup>186</sup> Ce « par lui-même » pourrait bien rendre compte du fait que Blandine puisse ne pas aller si mal, malgré la situation relationnelle dans laquelle elle est placée avec sa mère.

autrui va y intervenir non de toute sa hauteur et de tout son prestige, mais bien autrement. Il y a donc séparation du moi et indépendance du moi, grâce à l'intervention d'autrui. La séparation, pour réelle qu'elle soit, n'est aussi que fictive – nécessairement fictive et fictivement nécessaire.

Lévinas cherche à raconter, dans la deuxième section de *Totalité et infini*, la séparation du moi qui ne serait pas une séparation de quelque chose ou un rejet de quelque chose. Mais une séparation en soi, absolue, non relative à autre chose qui serait, du coup, extérieure. Il ne s'agit pas de décrire comment le Moi se constitue par lui-même, en reposant sur ses propres capacités. Il s'agit plutôt de décrire comment est possible l'émergence d'un moi qui devenant intérieur à lui-même, devient également, fictivement, plus qu'effectivement, indépendant et suffisant. Ce moi fictivement indépendant et suffisant est bien-sûr nécessairement un soi.

Il nous faut donc décrire ce que Lévinas entend par la séparation du moi, avant d'en venir à la façon dont il raconte la « production<sup>187</sup> » de cette séparation.

#### – 7.4.1 : Manque et bonheur – Désir et infini.

Le moi est séparé, sans être séparé de..., c'est à la fois une nécessité logique et ce qui fait que l'inhumain guette l'humain en permanence. Nous allons en venir progressivement à la seconde section de *Totalité et infini* que Lévinas présente ainsi : « L'analyse des relations qui se produisent au sein du Même – à laquelle est consacrée la présente section – décrira en réalité l'intervalle de la séparation (ibid. p 112) ».

Mais avant cela, il faut faire un pont entre, d'une part, la réflexion purement formelle que nous avons présentée en parlant de l'idée de l'infini, et, d'autre part, ce récit de la constitution d'un moi séparé. Pour qu'il y ait vérité, avons-nous dit, il faut que le contact du moi avec ce dont il fait la théorie, soit moindre que la tangente (marqué du sceau de l'infini). Cela n'est compréhensible pour Lévinas qu'à travers la notion de désir.

« Chercher et obtenir la vérité, c'est être en rapport, non pas parce qu'on se définit par autre chose que soi, mais parce que, dans un certain sens, on ne manque de rien.

Mais la recherche de la vérité est un événement plus fondamental que la théorie, bien que la recherche théorique, soit un mode privilégié de cette relation avec l'extériorité, que l'on nomme vérité. Parce que la séparation de l'être séparé n'a pas été relative, n'a pas été un mouvement d'éloignement à l'égard de l'Autre, mais se produit comme psychisme, la relation avec l'Autre ne consiste pas à refaire dans un sens opposé le mouvement de l'éloignement, mais

---

<sup>187</sup> En conservant, toujours, l'importance de ce double sens de production : fabrication et se montrer.

à aller vers lui à travers le Désir, auquel la théorie elle-même emprunte l'extériorité de son terme. » (ibid. p.55-56)<sup>188</sup>

Le désir est ce qui va vers ce qui ne peut être atteint, vers l'infini. Le désir n'est pas reflet du manque. Ce n'est pas en laissant place à suffisamment d'espace, à suffisamment de faim que le moi s'ouvre à la possibilité de désirer. La faim est ce qui a besoin de l'autre. Elle mène le moi à aller à l'autre selon ses propres forces, pour s'en nourrir, c'est-à-dire le réduire à du Même. L'infini ne répondra jamais à la faim, la vérité non plus. L'infini demeure hors de portée alors même qu'il vient faire contact. Le désiré ne satisfait aucune faim. « Le Désir est aspiration que le Désirable anime ; il naît à partir de son « objet », il est révélation. (ibid p.56) »<sup>189</sup> Ce n'est donc pas la faim que le désirable vient nourrir, la faim vient du moi.

Le manque met en mouvement vers l'autre, à partir de soi, de ses préjugés et de son système de représentation. Il ne permet pas une rencontre véritable de ce qui est alors objet pour le moi. Le désir est « inassouvissable parce qu'il n'est pas appel de nourriture. (ibid. p.57) ». Il faut donc n'avoir besoin de rien pour être désirant. Il faut ne manquer de rien. C'est cela la séparation du moi. Il faut que le Moi puisse, d'une certaine manière, légitimement ne dépendre de rien, ni personne. Il faut que sa faim soit tarie, il faut que son système de représentations ait une cohérence suffisante pour lui donner l'illusion qu'il n'a plus besoin de chercher. Sans cela, la vérité ne peut advenir, l'autre ne peut se manifester autrement que comme réponse à un besoin. Or si l'autre se manifeste ainsi, il est réduit à la mêmeté du moi, il est ignoré. Le Moi a en effet, pour Lévinas, une tendance autochtone à résider chez soi, dans une sorte d'allergie à l'autre.

D'où, paradoxalité toujours à l'œuvre, l'affirmation lévinassienne : « Le Désir est désir dans un être déjà heureux : le désir est malheur de l'heureux, un besoin luxueux. (Ibid. p.57) » Le Moi doit avoir une complétude suffisante pour pouvoir désirer. Il est transcendé par son désir, il « se dépasse » (ibid. p. 57) dans le désir. Mais ce mouvement de dépassement, il le doit à l'autre qui se manifeste et se signale. Le pronom réfléchi « se dépasse » est donc en partie trompeur. La distance avec le désirable est « infranchissable et, à la fois, franchie. (Ibid. p.56) ».

Bien sûr, pour suivre son désir, le moi pourra se confronter au manque. Le désir peut être le motif d'un sacrifice de son bonheur. Mais il n'y a eu désir que parce que, « d'abord »

---

<sup>188</sup> Nous voulons souligner dans cette citation la différence du mouvement d'éloignement/séparation et celui de la relation à l'Autre. Nous voulons également attirer l'attention sur la présence du passé simple dans cette citation. La dimension narrative (ou fictionnelle) de la réflexion de Lévinas est donc présente en d'autres endroits que dans la deuxième section.

<sup>189</sup> Lévinas met les guillemets à « objet » car, ainsi définit, le désirable est au-delà des possibilités de déterminations objectives.

(en conservant l'aspect de récit présent chez Lévinas), le moi ne manquait de rien. Ainsi, il était d'abord séparé et indépendant.

Cet aspect de la pensée de Lévinas rejoint un passage de Winnicott qui, sans ces réflexions, restait, à nos yeux, énigmatique. Il s'agit de la fin de l'article de 1956 : *la préoccupation maternelle primaire* (Winnicott 1969).

« Il semble, d'après cette thèse, qu'un environnement suffisamment bon (good enough) dès le stade primaire permet au petit enfant de commencer à exister, d'avoir ses expériences, d'édifier un moi personnel, de dominer ses instincts et de faire face à toutes les difficultés inhérentes à la vie. Tout cela semble réel à l'enfant, qui devient capable d'avoir un self. Celui-ci pourra même éventuellement accepter de sacrifier sa spontanéité et même de mourir. (p.290) »

La qualité des soins qui permettent à l'enfant de commencer à exister jusqu'à finalement voir émerger un self, « son » self, sont aussi ce qui permettra un jour de pouvoir sacrifier son existence pour des raisons plus hautes que la survie.

Cette citation, à elle seule, justifierait l'appel à Lévinas au cœur d'une thèse où Winnicott et Merleau-Ponty sont bien plus représentés. L'altérité lévinassienne bien plus sensible à la hauteur, à la grandeur de la rencontre d'autrui et à la séparation radicale entre le même et l'autre a toute sa place dans une thèse appuyée sur Winnicott. Cela n'enlève rien non plus au caractère précieux des développements de Merleau-Ponty<sup>190</sup> concernant la perception qui « accouple » le sujet sentant aux choses qui se manifestent. Cette philosophie de la perception vient nous révéler combien le sujet reste, toute sa vie, dans chacune de ses perceptions, en continuité avec le monde environnant. Il n'en vient jamais réellement à être séparé en tant que sujet ayant, autour de lui des objets (au sens philosophique).

Mais, le développement émotionnel se faisant initialement en régime plutôt merleau-pontien, doit pouvoir aboutir à cette altérité plus *lévinassienne*<sup>191</sup> où l'autre reçoit la priorité sur

---

<sup>190</sup> On pourrait dire que Merleau-Ponty est bien plus sensible à l'interdépendance de l'humain vis-à-vis de son environnement et qu'il en vient à décrire comment du cœur de l'interdépendance et de l'accouplement jaillit l'extériorité et le caractère de réalité des choses. Le sentiment de la réalité naît, selon lui, de l'inépuisable et de l'aséité de la chose, au cœur de l'accouplement du moi avec elle. De son côté Lévinas partirait bien plus des conditions de possibilité de l'extériorité véritable. Mais cela le reconduirait à une attention à l'extrême proximité entretenue avec ce qu'il nomme le « féminin » qui permet d'établir une demeure. Demeure à partir de laquelle la hauteur peut se présenter, mais fonder sur une douceur et une bonté primordiale.

<sup>191</sup> Mais il faut bien comprendre ici, et ce sera plus manifeste dans les pages suivantes, que ce que nous nommons altérité lévinassienne est ici une altérité dans laquelle Lévinas ne se reconnaîtrait pas. Elle en serait sa caricature. Une personnalité sans véritable chez soi ne pourrait pas non plus véritablement rencontrer autrui. La véritable altérité lévinassienne est donc une altérité qui articule le chez soi, le privé et la rencontre de la hauteur d'autrui. Sans articulation, la rencontre disparaît tout autant que le chez soi. C'est d'ailleurs ce que nous éprouvons dans les rencontres avec Manon (page suivante). Finalement ce que nous avons

le moi. Si le développement émotionnel se passe suffisamment bien, il doit pouvoir aboutir à la possibilité du sacrifice de soi. Sacrifice qui n'est pas d'abord et toujours la possibilité de mourir ou de s'exposer à la mort. Sacrifice qui est d'abord celui de sa spontanéité (cf. citation de Winnicott ci-dessus). Tâche essentielle pour tout enfant qui grandit. Tâche essentielle de la position dépressive et de la période suivante : la période que l'on pourrait qualifier d'oedipienne.

S'il est possible de renoncer à ses besoins et intérêts, de se « sacrifier ». Cela n'est cependant jamais véritablement et durablement possible. Il faut toujours que le regard d'un autre vienne confirmer la personne, qui ainsi se met de côté. C'est ce que nous montre admirablement Caron et Caron (2011) dans leur article. Les accompagnants de patients atteints de la maladie d'Alzheimer finissent par être soumis à des mouvements psychiques particulièrement complexes et éprouvants. Ceci est en partie lié au peu de retour intersubjectif et au manque de reconnaissance explicite dont ils bénéficient, auprès de la personne à qui ils consacrent pourtant des parties importantes de leur vie.

Si « l'altérité lévinassienne » (ce vocable ne recouvrant qu'un gauchissement de la position lévinassienne) doit pouvoir prendre sa place dans la personnalité du sujet, elle ne doit pas recouvrir ou censurer l'altérité plus merleau-pontienne<sup>192</sup>. Il est capital pour l'enfant qu'il puisse renoncer à sa spontanéité, mais que cela prenne la forme d'un ajournement (insertion dans la durée), plutôt que celui d'une censure ou d'une disparition. Sans cette coexistence de ces deux « altérités » dans le moi, au profit de la seule « altérité lévinassienne », le risque est fort d'avoir affaire à une personnalité fortement inhibée. C'était le cas de Manon.

*Une pédiatre m'avait demandé de la rencontrer pour l'aider. Elle venait d'entrer au collège, avait dix ans et maigrissait de façon importante. Les apports alimentaires étaient de plus en plus restreints. « Mais, ça ne ressemble pas à une anorexie classique, elle n'a pas de préoccupation pondérale, elle ne sélectionne pas les aliments peu caloriques, le peu qu'elle mange encore, c'est surtout des sucreries et des gâteaux. », me disait la pédiatre. En consultation, je passais pas mal de temps seul avec Manon. Si je la voyais avec sa mère ou son père, Manon était tellement passive qu'elle disparaissait derrière les échanges que nous avions avec ses parents. De plus, les parents disaient beaucoup de choses la concernant, s'interrogeaient, formulaient leurs pistes de compréhension. Mais cela venait trop tôt pour Manon, elle écoutait, mais pouvait-elle s'y reconnaître ?*

---

nommé « altérité lévinassienne », ce serait une altérité sacrificielle qui n'en serait que sa caricature ou sa boursoufflure, supprimant aussi bien l'altérité que la fusion dont elle semble être l'exact contraire.

<sup>192</sup> Nous avons déjà commencé à la décrire dans les parties précédentes et nous y reviendrons dans la partie sur la temporalité.

*Une chose était manifeste, Manon était figée. Elle ne parvenait pas à entrer en relation avec moi. De mon côté, malgré mes essais répétés, je ne parvenais pas à établir un contact. Elle ne parvenait pas non plus à s'investir dans un jeu de création d'histoires à partir d'images issues des contes de fée<sup>193</sup>. Les squiggles ne fonctionnaient pas plus. Mes tentatives répétées n'étaient pas rejetées, il n'y avait pas la sensation vécue au contact d'une passivité agressive. Il y avait des initiatives de ma part, qui ne recontraient rien en face d'elles, aucun élan, aucune réaction véritable. Cela me faisait l'effet d'un cours d'eau qui s'enfonce dans les sables. L'impression était un peu la même que quand, enfant, je jouais sur une plage. Il m'arrivait parfois de faire tout un circuit en pente, le long de la plage pour que l'eau puisse circuler à partir du point culminant où je la déverserai. Quand je versais l'eau, elle ne parvenait pas au bout du circuit, ayant été absorbée par le sable sur lequel elle devait, selon mes attentes, glisser.*

*Une question revenait sans cesse dans le discours de sa mère : « Pourquoi ma fille passe son temps à vouloir m'aider ? Pourquoi a-t-elle toujours le souci de me simplifier la vie, de faire, à ma place, les tâches ménagères ? Pourquoi veut-elle toujours aider les autres ? J'aimerais bien quelques fois qu'elle prenne plaisir à jouer. D'une certaine manière, j'aimerais mieux avoir à me gendarmer pour qu'elle m'aide un petit peu à mettre au moins la table de temps en temps. » Vitalité annihilée bien décrite par la mère de Manon qui semblait bien souvent moins déprimée que vide. Vitalité annihilée, tendance à faire passer les besoins de l'autre avant les siens, sacrifice permanent de sa spontanéité. La mère de Manon sentait bien que cela concernait le cœur des difficultés de sa fille. Le trouble alimentaire amenait à consulter, mais, si l'amaigrissement inquiétait, dans les consultations pédopsychiatriques, le sacrifice de soi était bien plus souvent évoqué. C'est également en parlant de cela que la mère avait le plus de difficultés à contenir ses pleurs. Nous n'avons jamais pu parvenir à associer davantage ces éléments descriptifs avec des éléments de la biographie de Manon. Le suivi n'a jamais pu s'inscrire dans le temps non plus.*

#### – 7.4.2 : Comment rendre compte d'un moi séparé ?

Nous l'avons largement souligné, pour parvenir à présenter le moi, comme entité séparée, Lévinas propose ce qui s'apparente à un récit. Donc pour rendre compte de la façon dont il décrit le moi dans sa séparation, nous allons devoir suivre les éléments de ce récit, au moins dans leurs grandes lignes. Ceci revient à présenter la seconde section du livre.

---

<sup>193</sup> Je dois au livre de Hendrickx M. (2012) l'utilisation d'un tel jeu. L'idée étant de co-crée avec l'enfant une histoire pour se mettre à « hauteur » transitionnelle dans la relation. Cela n'est évidemment pas sans lien avec ce que Winnicott propose dans les squiggles. Les espaces de projections réciproques sont ainsi rendues possibles sans nécessairement utiliser le dessin.

La seconde section de Totalité et Infini commence par un concept : « vivre de... ». Ce dont il s'agit est apparemment tout simple. L'homme « vit de... ». On pourrait mettre tout ce que l'on veut dans les trois petits points. Comme Lévinas le fait (Ibid. p. 112-113) :

« Nous vivons de « bonne soupe », d'air, de lumière, de spectacles, de travail, d'idées, de sommeil, etc. ... Ce ne sont pas là objets de représentations. Nous en vivons. Ce dont nous vivons, n'est pas non plus « moyen de vie, comme la plume est moyen par rapport à la lettre qu'elle permet d'écrire ; ni un but de la vie, comme la communication est but de la lettre. »

« Vivre de... » situe l'humain en-deçà du but et de la finalité. Nous ne respirons pas pour quelque chose... Bien sûr, un cours de physiologie, nous dirait pourquoi nous respirons. Mais, ce n'est pas cette finalité qui nous fait respirer. Cela se fait sans y penser. Nous ne respirons même pas pour respirer, comme on chante, sans pourquoi, sans raison, uniquement pour chanter. Nous respirons parce que nous vivons de...

Pour Lévinas, cela veut dire que nous ne sommes pas dépendant de ce dont nous vivons de... Être dépendant serait pour Lévinas, dépendre de l'autre pour vivre de... Pour planter des clous, je suis dépendant de la présence du marteau ou d'un substitut à ce marteau. Pour respirer, je ne suis pas dépendant de l'air, comme je le suis du marteau pour planter un clou. Si l'air vient à manquer, il y aura plutôt une augmentation des efforts inspiratoires et expiratoires, si le marteau vient à manquer, il y aura une recherche de l'outil ou d'un substitut possible. Bien-sûr, Lévinas ne contesterait pas la dépendance vitale vis-à-vis de l'oxygène. Dans l'effort respiratoire, quelque-chose vient, en propre, du sujet, comme dans le sommeil (où si quelqu'un tentait de nous solliciter inlassablement, nous finirions par sombrer dans le sommeil néanmoins).

Cela étant posé, comment comprendre la citation précédente qui souligne que nous vivons également de... « spectacles, de travail, d'idées » et comment accepter l'ajout immédiat : « Ce ne sont pas là objets de représentations ». Y aurait-il une vie des idées qui ne passe pas par le jeu des représentations ? Certes non. Mais le fait d'avoir une pensée n'est pas conditionné par telle ou telle représentation que nous avons. Nous ne pouvons pas faire autrement que d'avoir des idées et vivre de... cette pensée. Nous ne pouvons pas échapper aux stimulations sensorielles, elles nous occupent et nous en vivons. Il est possible de faire abstraction de certains sons en étant absorbés à une tâche, ou par le sommeil. Mais il faut pour cela être dirigé vers quelque chose dont nous vivons alors.

Cela désigne une indépendance du moi appuyée sur une dépendance vis-à-vis du contenu qui occupe ce moi. « On vit de son travail qui assure notre subsistance ; mais on vit aussi de son travail, parce qu'il remplit (réjouit ou attriste) la vie. C'est à ce deuxième sens du « vivre de son travail » que retourne – si les choses sont en place – le premier [trouver dans son travail les moyens nécessaires à la subsistance]. (Ibid. p 114) » C'est ce que Lévinas veut dire en parlant de bonheur, du moi séparé. C'est parce que le moi est appliqué, par exemple à son

travail, fut-il source d'affliction, que le moi peut être dit heureux, au sens où il ne manque de rien. Le moi découvrant autrui ou rencontrant le monde est toujours déjà vivant de..., heureux de... Le moi vivant de... peut manquer de quelque-chose, mais il ne manque de rien, au sens où il est toujours déjà orienté vers quelque-chose, habité par ce qui se passe. Nous sommes toujours appliqués à..., orientés vers... « Vivre de..., c'est la dépendance qui vire en souveraineté, en bonheur essentiellement égoïste [...] Dépendance heureuse, le besoin est susceptible de satisfaction comme un vide qui se comble. (Ibid. p 118)».

Vivre de..., c'est éprouver une suffisance, une personnalité propre, une indépendance, certes marquée de paradoxalité (de dépendance renversée). C'est avoir affaire à soi, sans que ce soit d'abord par rapport à autrui, ni même par rapport à ce dont le moi « vit de... ». Il n'y a pas là de séparation vis-à-vis de l'autre dont le moi vit. Vivre d'air, ne suppose pas que l'on se sente séparé de l'air que l'on respire. Vivre de son travail n'implique pas nécessairement que nous soyons dans une distance réflexive à l'égard du travail qui nous occupe. De la même façon, nous pouvons vivre d'un rêve et être tout à ce qui nous habite à ce moment de sommeil. Le moi y éprouve son ipséité, son existence chez soi, son côté « autochtone » (ibid. p.119).

« Vivre de... », c'est le niveau archaïque de la vie, celui qui est toujours déjà présent et qui ne doit cesser de faire affluer les énergies vitales vers le « moi ». Le non-moi y est incorporé, s'il s'agit de nourriture. Le non-moi y est interprété et fait sens pour le moi, si c'est de la perception. Le non-moi est le lieu de l'action du moi, si c'est le travail et l'activité. La séparation se fait par l'engagement dans ce dont le moi vit.

En un mot, dans ce régime archaïque, le non-moi est l'occasion pour le moi d'avoir un horizon<sup>194</sup>. Le moi peut habiter dans ce qui est autre, en étant relié à ce qui n'est pas lui par un jeu de corrélation, comme l'horizon est relié au point à partir duquel le paysage est regardé. Le moi habite certes dans ce qui n'est pas lui : « C'est par cette habitation dans l'autre que l'âme acquiert son identité. (Ibid. p.119) » Autre paradoxe puisque la logique formelle pousserait plutôt à penser que c'est par opposition à l'autre que l'âme acquiert une identité<sup>195</sup>.

Le bonheur désigné par Lévinas n'est pas étanche au non-moi<sup>196</sup>. Ce bonheur pourtant suppose déjà une distance. Cette première distance n'est pas marquée du sceau de l'infini. Elle permet de se nourrir de l'autre, dans le besoin. La distance est franchissable et franchie. L'autre

---

<sup>194</sup> Même si le concept d'horizon viendrait plutôt de la proposition merleau-pontienne.

<sup>195</sup> Il y a distance, il y a interaction, mais sans véritable séparation. Ceci n'est pas sans rappeler ce que nous avons vu précédemment en parlant du développement de l'enfant.

<sup>196</sup> L'indifférenciation, n'est pas l'enclavement du moi.

y est anticipable pour qu'il soit possible d'y trouver de quoi subsister dans l'être. Il y a donc distance sans différenciation véritable, distance au sein d'une totalité.

Impossible ici de ne pas mentionner la temporalité. Dès la naissance, l'enfant « vit de... ». Il est sollicité par un environnement qui, par exemple, sur le plan visuel, ne signifie pas nécessairement immédiatement quelque-chose. Mais, au bout d'un moment, les inférences cognitives et le repérage de son environnement est suffisant, pour qu'il puisse interpréter ce qui se montre à lui visuellement. Il « vit de... », mais cette fois, la signification visuelle dans laquelle il baigne est de l'autre qui a été constitué en tant que Même.

« Mon corps n'est pas seulement une façon pour le sujet de se réduire en esclavage, de dépendre de ce qui n'est pas lui ; mais une façon de posséder et de travailler, d'avoir du temps, de surmonter l'altérité même de ce dont je dois vivre. (Ibid. p. 120-121). »

Ainsi donc, le travail du temps, réduit à peau de chagrin, la distance que suppose l'horizon fournit au moi par ce dont il vit. Le temps permet au corps de ramener à du connu ce qui lui échappe tout d'abord. Le temps permet au moi de vivre chez soi, dans son domaine. Ainsi, « vivre de... », avec l'accumulation de l'expérience, devient vie sûre, prévisible. La distance, pour peu que nous temporalisons l'expérience vécue, pourrait presque être annulée. Ce presque contient le travail qui a rendu possible l'annulation de cette distance, la réduction au même de ce qui était d'abord autre. Mais les capacités de travail de l'humain ne sont pas infinies<sup>197</sup>.

L'homme peut se faire un domaine où il ne manque de rien, où il jouit de l'indépendance et du bonheur. « Dès lors, ayant reconnu ses besoins comme besoins matériels, c'est-à-dire comme capable de se satisfaire, le moi peut se tourner vers ce qui ne lui manque pas. Il distingue le matériel du spirituel, s'ouvre au Désir. (Ibid. p 121) » Cette ouverture est donc reliée à la possibilité du moi d'être séparé, de se satisfaire. Mais, pas seulement. La phrase qui fait suite immédiatement celle que nous venons de citer vient introduire de la complexité : « Le travail<sup>198</sup>

---

<sup>197</sup> L'homme ne peut se croire chez lui que dans un certain domaine qui n'est pas illimité. Il suffit de changer de pays, ou même, dans son pays, d'activité, de registre social... Un bon exemple serait fourni par le livre *Les naufragés* (Declerck, 2003). Le lecteur entend parler d'un monde et de modalités relationnelles tellement étrangères et tellement proches géographiquement, qu'il peut s'y sentir vaciller. A contrario, *Les yeux de ma chèvre* (de Rosny, 1999) montre que le travail peut nous permettre de réduire la distance, même avec ce qui est très lointain, au départ. Le récit mène le lecteur à découvrir peu à peu le travail de guérisseurs traditionnels au Cameroun et l'étrangeté y est progressivement et partiellement apprivoisée par celui qui est initié, comme par le lecteur.

<sup>198</sup> Le travail est ce qui permet de « briser la pointe même de l'altérité dont dépend le besoin. (Ibid. p 119). » Le travail possède donc ici un sens très large. La perception peut être dite travail puisqu'elle met à portée du moi, l'environnement qui lui est pourtant étranger et extérieur.

requiert cependant déjà le discours et, par conséquent, la hauteur de l'Autre irréductible au Même, la présence d'Autrui. (Ibid. p 121) »

Ainsi donc, au cœur de la constitution du moi séparé, qui ne se sépare pas vis-à-vis d'Autrui, la présence d'Autrui est requise. Car seul le désir permet d'avoir le temps nécessaire pour la satisfaction des besoins et le travail. C'est donc parce qu'il y a déjà rapport à l'autre et désir, qu'il y a possibilité d'une temporalité, d'un travail et d'une satisfaction durable des besoins. Pas de satisfaction dans le régime du désir, mais ouverture d'un « avenir sans jalons devant soi. (Ibid. p.121) ». Dans ce temps ouvert, le besoin peut faire du Même à partir de l'autre, le corps peut vivre dans l'autre, en tant que moi.

L'intervention du temps, n'est pas sans contrepartie. Le temps permet de faire un chez soi, en résidant dans le non-soi apprivoisé. Mais il pose inévitablement la question des lendemains. Qu'en sera-t-il ? Ce dont le moi vit, sera-t-il toujours possible de l'apprivoiser ? Ce qui apparaissait sous une forme, avec le temps se transforme. Cela met en question l'apparition. Il n'est plus aussi facile de coller au présent. Le temps, en instaurant une distance qui permet de résider dans l'autre, soumet donc à des turbulences. Au cœur du bonheur, une inquiétude rôde et pointe : l'ensemble de ce qui se présente ne menace-t-il pas effondrement ou bien ne risque-t-il pas de montrer sa facticité ?

Au point où nous en sommes dans le récit, il s'agit encore de l'étendue de la séparation du moi, il y a donc seulement menace de la turbulence. Ce qui l'emporte ici, c'est la capacité du moi à intégrer ce qui lui arrive, ce qui se produit autour de lui. Il y a bonheur maintenu. « Le moi, ce n'est pas un être qui reste toujours le même, mais l'être dont l'exister consiste à s'identifier, à retrouver son identité à travers tout ce qui lui arrive. (Ibid. p.25) ». S'identifier ainsi, ne va pas sans tricherie, ou sans fiction. S'identifier ainsi est pourtant très important, si le moi doit en partie créer les événements qui se produisent comme le propose Winnicott (Cf. parties antérieures).

Tricherie nécessaire pour que le moi puisse émerger, s'identifier, mais tricherie qui fait sentir la possibilité d'un éclatement au grand jour du subterfuge. Il faut donc que le « chez soi » produise de la solidité et de la souplesse. Il faut donc qu'il soit possible d'aborder le monde depuis un ensemble de repères qui lui donnent une signification. Mais il faut aussi que les repères puissent s'adapter et changer en fonction des exigences du monde à signifier.

Ce « chez soi », c'est ce que Lévinas appelle la « demeure ». « L'homme se tient dans le monde comme venu vers lui à partir d'un domaine privé, d'un chez soi, où il peut, à tout moment se retirer. (Ibid. p 162) » C'est la possibilité de se retirer dans sa « demeure » qui permet à l'humain d'accéder à l'objectivité, quand cela lui est nécessaire. C'est à partir de cette

demeure qu'il va au monde. C'est en elle qu'il peut retrouver son assise et son repos, son assurance et ses certitudes (au sens de Wittgenstein<sup>199</sup>).

Cette demeure est fabriquée par l'attention et le recueillement. C'est l'attention qui permet d'édifier le « chez soi » où l'autre est réduit au même. C'est se recueillir que d'assembler ce qui a été mis dans la demeure à force d'attention successive. Mais comment ce recueillement est-il possible ? Comment est-il possible au sujet humain d'apercevoir ce qu'il applique au monde pour le rendre sien ? Comment peut-il s'approcher de son point de vue ? Il ne s'agit pas d'abord d'une conscience de..., d'une prise de distance vis-à-vis de soi. Il s'agit d'un recueillement qui intervient dans la douceur, dans le confort de l'intimité.

« La familiarité du monde ne résulte pas seulement d'habitudes prises dans ce monde, qui lui enlèvent ses rugosités et qui mesurent l'adaptation du vivant à un monde dont il jouit et dont il se nourrit. La familiarité et l'intimité se produisent comme une douceur qui se répand sur la face des choses. Non seulement une convenance de la nature aux besoins de l'être séparé – c'est-à-dire comme moi – dans cette jouissance ; mais douceur provenant d'une amitié à l'égard de ce moi. L'intimité que déjà la familiarité suppose – est une *intimité avec quelqu'un*. (Ibid. p. 165) »

En affirmant cela, Lévinas est conscient de ne pas être loin de la contradiction interne. Il parle de la constitution de l'espace de séparation où le moi est autochtone et il y fait intervenir une familiarité et une intimité avec quelqu'un. La voie de résolution de cette contradiction, pour la remettre au niveau du paradoxe fécond est de proposer qu'ici, Autrui ne se présente pas dans sa hauteur, dans sa transcendance et par le langage (recherche de la vérité). Ici, « pour l'instant » voudrions-nous dire, autrui se présente en sa douceur, en sa discrétion, en sa retenue, en son absence. Il appelle femme l'autre dont la présence est discrètement, en même temps, une absence. Cet autre féminin permet l'intimité par l'accueil et l'hospitalité<sup>200</sup>.

Autrui, présent dans sa féminité est donc présent au cœur de la séparation du moi. Présence qui comporte toutes « les possibilités de la relation transcendante avec autrui (Ibid. p.166) ». Présence qui prépare toutes les émergences essentielles du langage, de la prise en

---

<sup>199</sup> Dans *De la certitude*, il semble bien que Wittgenstein (1969) propose de comprendre la *certitude* comme toujours reliée à un ensemble d'autres *certitudes* qui permettent de fonder un périmètre connu où les choses peuvent signifier et être désignées. Cet ensemble de *certitudes* ne permet d'avoir aucune *certitude* isolée d'un réseau bien plus vaste et qu'il n'est pas réellement possible de questionner. Cette façon de parler de la *certitude* n'est pas sans rapport avec ce que Merleau-Ponty dit du monde et de la foi perceptive.

<sup>200</sup> Il nous est difficile de ne pas traduire le féminin lévinassien par le maternel dévoué de la préoccupation primaire. Le dévouement primaire qui permet de s'adapter jusque et y compris au profil sensoriel de l'enfant, pour l'introduire au monde, n'est-ce pas, d'une certaine manière, une façon de se faire discret, presque de s'absenter par un surcroît de présence dévouée. L'enfant ne découvre pas directement sa mère, telle qu'elle est. Il la découvre d'abord dévouée et adaptée à sa personne.

compte de l'altérité en sa hauteur et de l'éthique. Présence qui se met à hauteur du moi, pour lui permettre de se constituer un « chez soi » au rythme où cela est possible. Présence enfin qui rend possible que la constitution du moi soit à la fois ouverte et fermée à l'extériorité<sup>201</sup>.

Finalement, il faudrait dire que l'espace de séparation lévinassien n'est pensable que parce qu'il permet d'inclure l'autre en soi. Il se fait sous le patronage de la présence d'autrui, se faisant serviteur du moi<sup>202</sup>, en sa féminité. Peut-on mieux dire que la séparation se fait de façon paradoxale. Elle sépare et ne sépare pas. Voilà la véritable altérité lévinassienne, contrairement à la caricature sacrificielle présente plus haut. C'est comme l'espace transitionnel chez Winnicott qui permet et évite, en même temps la séparation.

En effet, dans *Jeu et réalité* (Winnicott, 1971), il est question de cette fonction impossible à déterminée allouée à l'espace potentiel. Est-il espace de séparation ? Est-il espace qui permet d'éviter la séparation, qui la rend possible ? Est-il, enfin, espace qui la rend fictivement possible en évitant à la séparation de se montrer sous son jour potentiellement traumatisante, déstabilisante et destructrice ? Nous allons citer ici plusieurs phrases affirmatives qui sont séparées par très peu de lignes, où Winnicott tente de discuter du rôle de l'espace transitionnel (ou potentiel) vis-à-vis de la séparation : (p.197-199)

« Je me réfère ici à cette aire hypothétique qui existe (mais peut ne pas exister) entre le bébé et l'objet (la mère ou une partie de la mère) pendant la période de répudiation de l'objet en tant que non-moi, c'est-à-dire à la fin de l'état où le bébé est confondu avec l'objet. [...]

---

<sup>201</sup> C'est ce que nous avons vu dans la citation de Lévinas qui nous avait fait ouvrir l'exposition de sa pensée. Nous la remettons ici, devenue beaucoup plus compréhensible par les pages qui nous sépare de sa première exposition : « Il faut que l'intériorité assurant la séparation (sans que ce soit à titre de réplique abstraite à la notion de relation) – produise un être absolument fermé sur lui, ne tirant pas dialectiquement son isolement, de son opposition à Autrui. Et il faut que cette fermeture n'interdise pas la sortie hors de l'intériorité, pour que l'extériorité puisse lui parler, se révéler à lui, dans un mouvement imprévisible que ne saurait susciter, par simple contraste, l'isolement de l'être séparé. Il faut donc que dans l'être séparé, la porte sur l'extérieur soit à la fois ouverte et fermée. Il faut donc que la fermeture de l'être séparé, soit assez ambiguë pour que, d'une part, l'intériorité nécessaire à l'idée de l'infini reste réelle et non seulement apparente, [...] Mais il faut d'autre part, que *dans l'intériorité même* que creuse la jouissance, se produise une hétéronomie qui incite à un autre destin qu'à cette complaisance animale avec soi. (Lévinas, 1961, p.158-159) »

<sup>202</sup> Difficile également ici de ne pas faire un pont entre cette présence servante et féminine d'autrui et ce que dit Winnicott (1969) dans son article de 1958 *La capacité d'être seul*. Il y explique effectivement que la relation à la mère environnement est également relation au moi « couvert » par cette présence appliquée à la croissance du moi. Pour parler de la discrétion du féminin, Lévinas propose que la présence d'autrui ne doit pas seulement se révéler dans sa hauteur, mais aussi « simultanément avec cette présence, dans sa retraite et son absence (Lévinas, 1961, p.166) ». Cette simultanété est « l'essence même de la discrétion. (Ibid. p.166) » Ces expressions ne sont pas sans rappeler d'autres expressions winnicottiennes concernant la capacité d'être seul. Il faut que la mère et l'enfant trouvent ensemble comment le nourrisson peut être « seul en présence de la mère ».

C'est le paradoxe que j'accepte et ne tente pas de résoudre. Le mouvement de séparation qu'effectue le bébé entre le monde des objets et le soi n'arrive à terme que grâce à l'absence d'un espace entre les deux, l'espace *potentiel* étant rempli de la façon que je tente de décrire.

On pourrait dire qu'avec les êtres humains, il ne peut y avoir séparation, mais seulement menace de séparation, la menace étant extrêmement ou peu traumatique, selon l'expérience faite des premiers modes de séparation.

Mais, dira-t-on, comment se fait-il que la séparation du sujet et de l'objet, du bébé et de la mère advienne et que chacun en bénéficie, dans la majorité des cas ? Et ceci, bien qu'il y ait impossibilité de séparation ? (Il faut accepter le paradoxe).

[...]

Là où se rencontrent confiance et fiabilité, il y a un espace potentiel, espace qui peut devenir une aire infinie de séparation, espace que le bébé, l'enfant, l'adolescent, l'adulte peuvent remplir créativement en jouant, ce qui deviendra ultérieurement l'utilisation heureuse de l'héritage culturel. »

Ici, comme avec Lévinas, soit on accepte de sentir où mènent les mots en suivant ce vers quoi ils indiquent aux fils des paradoxes, soit on décrète que l'auteur se contredit lui-même et que son usage du langage est privé de valeur heuristique. L'espace potentiel est à la fois un espace infini de séparation et ce qui permet d'éviter le traumatisme d'une séparation toujours menaçante et, de toutes les façons, impossible. Il est bon que l'impossible advienne, tout en étant évité.

Une distance infinie est ce qui caractérise la rencontre d'Autrui dans sa hauteur chez Lévinas. Il y a donc, pour que l'Autre soit rencontré dans sa transcendance, la nécessité d'un espace infini, entre le même et l'autre. Chez Winnicott, il y a le moi, le non-moi, qui doivent se séparer, tout en restant liés. Entre les deux, il y a un espace qui a pour fonction de prendre des dimensions infinies : l'espace transitionnel. Mais cet espace est un non-lieu : qu'y a-t-il objectivement, entre le moi et le non-moi, entre le corps et ce qui l'entourne ? Non-lieu où l'infini vient prendre place dans l'expérience humaine. Non-lieu où la rencontre de l'inattendu devient source de plaisir et désirable, plutôt que traumatique et déstructurante. Non-lieu enfin où s'articule continuité et séparation, masculin et féminin, monde interne et monde externe. De ce non-lieu, le monde commun peut émerger, sans être pour autant monde subi par le moi, étranger. Les fibres intentionnelles et personnelles du moi peuvent pénétrer le non-moi en respectant sa transcendance.

#### – 7.4.3 : Le self est une fiction de la plus haute importance.

Le moi reposant en son bonheur doit pouvoir croire à sa séparation, à sa solitude, à son indépendance. Tout doit se passer comme si le moi devait pouvoir croire à son existence

séparée, à son antériorité par rapport au monde, à sa puissance constituante du monde. Le développement de l'enfant ne se déroule absolument pas comme cela. Mais l'enfant doit pouvoir y accéder, y croire.

Il faut que l'enfant, partant de soi et se repliant sur soi, quand il en a besoin, ne le vive pas d'abord comme une violence ou un refus de la relation. Il faut qu'il puisse croire à la possibilité de le faire sans contredire ses racines mêmes. L'enfant vient de l'interaction avec le monde et autrui. Il doit pourtant pouvoir croire, d'une certaine manière, qu'il est le centre du monde. Ce n'est qu'ainsi qu'il a pu trouver une confiance suffisante dans son environnement et dans la spontanéité du moi. Il a une existence où il « vit de... » tous ses intérêts, de toutes ses rencontres, de l'ensemble de ses acquisitions et explorations, de la nourriture que ses parents lui préparent... Mais, à un moment, il est bon qu'un « self » se constitue. Il est bon que cette illusion puisse être prise au sérieux par l'enfant et que son environnement lui prête un self depuis toujours.

Avoir un self, c'est prendre conscience de son moi, c'est avoir un point de vue et considérer la différence qu'il y a avec celui des autres. Comme le dit Fleury (2020) : « Dire moi, c'est poser le monde comme mon monde. » Mais d'abord, il faut que mon monde et le monde, ce soit tout un, qu'il n'y ait pas même d'hésitation. Ainsi, accéder à son point de vue, en prendre conscience, c'est advenir à son « self » et pouvoir porter avec soi, un monde sien. Seulement, cette avancée a des conséquences multiples. Elles sont à la fois radicales, très largement irréversibles et représentent des fondations de la personnalité (pour qu'elle puisse continuer à s'édifier).

Avoir un self et un point de vue, c'est apercevoir l'autre comme porteur d'un point de vue, à son tour. Il y a donc, au même moment, un monde qui devient mien et une certaine relativisation de ce monde par rapport au monde des autres. Au moment où le monde s'aperçoit comme monde personnel, surgit la question du monde commun.

Avoir un self et un point de vue, c'est ne plus pouvoir traiter la réalité à sa façon, sans que cela concerne également les autres. Cela a des conséquences sur la moralisation de la personnalité, l'émergence de la culpabilité et des défenses qui vont pouvoir y faire face. Devenir, en quelque sorte, le centre du monde et voir d'autres centres qui interviennent pour chercher du monde commun, tel est le programme, nécessairement source de turbulences pour l'enfant.

Avoir un self, c'est encore un changement dans le rapport à la temporalité. Avoir un self, c'est enfin un changement dans le rapport à la disparition du sujet. Nous prendrons le temps d'aborder ces deux points dans les pages suivantes.

– 7.4.4 : Possibilité de la connaissance et de l'objectivité.

L'accession au « self » a également de très grandes conséquences sur la possibilité de construire une pensée et d'avoir des connaissances. Nous l'avons vu, la perception de l'infini est intuition d'un espace qui dépasse l'espace déjà nécessaire au travail et à l'habitation dans une intimité. Dépassement qui est à la fois non objectivable, paradoxal et nécessaire.

A partir de cette intuition, l'enfant peut percevoir autrui, le monde d'autrui en sa différence par rapport au sien... Mais à partir de ce moment, d'une certaine manière, il faut consentir, pour l'enfant, à l'impossibilité in fine de saisir et connaître ce qui l'entoure.

Cette impossibilité est capitale. Elle rend à la fois possible l'objectivité et le fait de ne pas être enfermé par ce registre objectif pour explorer le monde : ne pas pouvoir saisir totalement, par l'exploration et la connaissance, ce qui est dans le monde, mais tout en se sentant invité à connaître. Cela s'appuie sur le sédiment, le monde sien, le monde semblant connu. Ne pas pouvoir finalement saisir les choses autorise à refondre les déterminations objectives passées, au moment où cela s'avère nécessaire. Il faut donc que le savoir de l'enfant sur son monde puisse évoluer. L'enfance est probablement l'âge où le savoir doit le plus radicalement et le plus souvent être remanié.

De l'impossibilité de saisir par l'objectivité, l'enfant ne doit pas en sortir découragé ou résigné. Il ne doit pas renoncer à s'approcher de la réalité par des tentatives successives. L'enfant, à cet égard, est exemplaire d'une certaine énergie. L'impossibilité de saisir par l'objectivité, ne doit pas mettre non plus l'enfant dans une sorte de regard septique ou désabusé. Toute tentative d'accès à l'objectivité serait également fautive et inutile. Aucun accès à la connaissance n'aurait sa valeur ou son poids. Entre scepticisme et découragement, l'enfant doit trouver une place pour le savoir qui lui donne un poids et une possibilité d'être remis en cause.

Cet entre-deux serait une des choses dont Géraldine manque. Les défenses maniaques quasi permanentes qui sont les siennes seraient à l'origine d'une dévalorisation du point de vue, d'une relativisation excessive des données objectives. Ce serait une nécessité pour ne pas prendre en compte le poids et la gravité de ce qui se passe. Mais cela pourrait également être lu comme une tentative permanente d'échapper à un effondrement. Son point de vue n'aurait jamais pu devenir suffisamment consistant pour ne pas menacer effondrement et découragement. Elle n'aurait d'autre choix que de le maintenir en étant prête à le railler en permanence. Le point de vue d'autrui et les déterminations objectives qu'il en retire serait traité de la même façon.

Pour le clinicien, cette tendance permanente à la relativisation du savoir objectif est éprouvante. L'impression qui demeure, c'est que rien ne l'atteint. Nulle peur, nulle préoccupation ne semble en mesure d'imprimer quoi que ce soit en elle. Le piège pourrait être

d'en rajouter, de vouloir marteler les informations. Mais il n'est pas tellement probable que cette attitude soit fructueuse.

D'une certaine manière, elle a raison, aucune détermination objective ne permet de s'approcher de la réalité. Seulement, si la distance entre le savoir et la réalité reste infinie, il est nécessaire de sentir ou de croire que l'on s'approche. Même si ce sentiment de s'approcher ne doit pas annihiler toute possibilité de remise en cause. Il faut qu'il y ait une demeure. Il faut que le monde sien puisse se confronter, être éprouvé et étayé par le monde commun. C'est peut-être cela qui est peu accessible, pour Géraldine. La menace permanente qui se fait peut-être entendre, c'est le fait que le monde ne puisse jamais être consistant. Comme si s'y faire une demeure suffisamment solide et hospitalière était très improbable. Pour le clinicien, l'absence de cette demeure chez Géraldine serait une des épreuves qu'il faudrait traverser avec elle, pour parvenir à la prendre en charge durablement. La précarité de cette demeure rendrait la rencontre précaire également et, avec le temps, improbable.

Géraldine nous montrerait peut-être en creux comment la fiction du « self » est de nature à rendre possible, normalement, la construction d'une connaissance et d'un rapport à un monde mis en commun et suffisamment solide. Sans cela, une sécurité reste manquante. Il faut apercevoir l'importance de cette distance infinie entre les efforts d'objectivité et la substance des choses et du monde. Il faut cependant, de manière paradoxale, que ces efforts d'objectivité soient sans cesse tentés, sinon pour s'approcher des choses et du monde, du moins pour établir une rencontre entre le monde sien et le monde des autres, en tentant un monde commun. Cette absence d'entre-deux où Géraldine se tient est également l'absence de rencontre possible où elle tient le clinicien.

L'objectivité doit être perçue comme un jeu, rien de plus, rien de moins. Jeu nécessaire, jeu très sérieux. Jeu où chaque joueur tente de mettre dans le monde commun, l'objectivité dont il est capable, pour l'exposer à autrui. Jeu où chaque joueur met en question autrui et est mis en question par autrui.

L'objectivité peut ainsi trouver une juste place. Le Je-Cela bubérien, en émergeant, peut ainsi être articulé à des Je-Tu qui continuent à être présents dans la vie du sujet. Ces Je-Cela en émergeant changent le statut du Je-Tu qui n'est plus le centre de l'activité du sujet. La conscience devient le centre. Mais ces Je-Tu deviennent fondamentaux pour relancer la vie de la conscience, pour lui insuffler une vitalité. Il y a donc une dépression<sup>203</sup> à consentir. Les Je-Cela ne permettront jamais de saisir. Les Je-Tu ne sont qu'au présent et perdus après leur apparition. Ils rayonnent cependant sur le Je-Cela qu'ils remanient et, en ce sens, pas

---

<sup>203</sup> Buber parle plutôt d'une « mélancolie infinie ».

entièrement perdu ou en pure perte. Une vie à laisser ouverte : les expériences de Je-Tu doivent s'articuler avec la vie de la conscience, ils ne permettent pas la saisie, mais ils redonnent du mouvement au travail de l'objectivité.

La réalité est néant de détermination, mais elle n'est pas rien. Le non-savoir n'est plus le lieu de l'angoisse, mais celui de la recherche, du jeu. Il s'agit de tenter, malgré tout de s'avancer, sans jamais s'approcher, d'avoir une ambition sans qu'elle devienne folle ou démesurée. La position dépressive est cet entre-deux, elle est ce rapport transitionnel à l'objectivité et à la connaissance. Elle permet d'échapper à l'agrippement cognitif paranoïaque ou obsessionnel. Elle réfute la défense maniaque ou nihiliste qui consiste à tout balayer d'un revers de main.

Au total, l'objectivité est un essai de dire avec l'universalité la plus grande possible, la façon dont les phénomènes nous apparaissent. L'objectivité pour Lévinas est bien plus du côté de la mêmeté. Mêmeté et espace de séparation qui sont nécessaires pour que autrui puisse se montrer en sa transcendance. Cela rend possible la pluralité. La recherche de l'objectivité est affrontement à une résistance. Ainsi, cette recherche permet de se dessaisir de ce qui est mien. L'ensemble de la recherche d'objectivité n'a de valeur que si le phénomène peut, par moments, se manifester à partir de lui-même, καθ'αυτο dirait Lévinas. Quand ce qui se présente vient mettre en question la tendance du même à le faire sien, du sens et de la signification adviennent.

Pour le moi endurer la mise en question, c'est accepter la révélation de l'insuffisance de ses connaissances, et la tendance meurtrière et mortifère à vouloir saisir. C'est donc toujours un choc quand l'extériorité se manifeste. Cela n'est possible que par un heurt, un affrontement, une résistance. L'humain ne peut s'y confronter que par et dans une certaine « portance » (de Saint Aubert, 2016). Le holding n'est plus de la même nature, il n'opère plus la même continuité et la même mise en forme du monde, ou la même orchestration du corps et de la sensorialité. Le holding a maintenant une autre fonction, celui de rendre possible des expériences plus continues et plus complexes. Il s'agit maintenant d'assurer les conditions d'une rencontre véritable, qui ne va pas sans adversité et nécessite donc une confiance et une portance suffisante.

La signification fait donc irruption de manière inobjective. Cela manifeste l'insuffisance du régime de la mêmeté et de la connaissance objective, sans lui imposer une limite. L'extériorité ébranle la mêmeté, mais ne vient pas la limiter. Sinon, en limitant la mêmeté, l'extériorité ferait nécessairement système (totalité dirait Lévinas) avec ce qu'elle a limité.

« L'extériorité, étrangère aux besoins, révélerait donc une insuffisance, pleine de cette insuffisance même et non pas d'espoirs, une distance plus précieuse que la taction, une non-possession plus précieuse que la possession, une faim qui se nourrit non pas de pain, mais de la faim même. (Lévinas, 1961, p 195) »

Il s'agit pour l'enfant, et la vie durant, de pouvoir être confronté à une insuffisance plus précieuse que le plein, à une distance plus riche que la taction du peau-à-peau. Toutes ces

affirmations lévinassiennes ont plusieurs corollaires. Il est impossible séparer théorie et pratique, vérité et éthique. L'accès à l'objectivité et l'accès à l'extériorité de la chose et d'autrui vont de pair. La position dépressive est le surgissement de la culpabilité, de la mise en question éthique de l'agir et de la pensée. C'est à cet aspect que la prochaine partie sera consacrée. Mais revenons d'abord à Géraldine.

– 7.4.5 : contre-transfert vécu au contact de Géraldine.

*La première fois que je vois Géraldine rire de bon cœur, sans se cacher, au moment où ses parents fondent en larme, j'ai commencé à remettre Géraldine à sa place. « Quand tu rigoles comme cela Géraldine, je trouve que c'est très difficile. J'ai l'impression que tes parents sont en détresse, qu'ils ne savent plus comment faire pour avancer. J'ai l'impression aussi qu'il y a une part d'épuisement et de découragement. De ton côté, tu te mets à rire et j'ai l'impression que tu te moques d'eux parce qu'ils ressentent tout cela. » Jusqu'ici tout va encore pas trop mal. Mais ce jour-là, je ne parviens pas à m'en tenir à ces premières remarques et je poursuis : « Normalement, en société, on ne se moque pas de celui qui souffre, on ne rigole pas quand quelqu'un dit son épuisement. Mais toi, non seulement, tu es la source d'une grande fatigue pour tes parents, mais en plus tu rigoles quand ils expriment qu'ils n'en peuvent plus. C'est très difficile à supporter ». Et voilà, que je me laisse embarquer à lui faire la morale et à la recadrer alors que la part défensive de son rire est évidente. Je censure l'expression de ses défenses et cela annule tout ce que j'exprime dans le début de mon intervention. Je commence à exprimer les émotions que cela fait germer en moi. Mais je finis par dérapier et à exercer de la censure, à agir ma haine. Dans le suivi qui dure depuis plusieurs années, cela a pu produire deux ou trois fois.*

Au contact de Géraldine, il n'est pas si facile de retenir sa haine, même si cette retenue est capitale. Revenait régulièrement le risque d'en appeler au surmoi ou la tentation de vouloir limiter Géraldine, alors que cela, chez elle, est comme hors sujet.

Il n'est pas interdit de penser que la possibilité de goûter et prendre plaisir à l'inanticipable ait été difficile pour Géraldine. Il n'est pas improbable que le « burn out » maternel ait eu des signes avant-coureurs. Signes avant-coureurs avons-nous dit, mais pour Géraldine, cela devait ressembler à une sourde menace. Seulement quand ce qui approchait est devenu actuel, Géraldine a vu sa vie changer, du tout au tout. Elle était de très nombreuses heures chez sa grand-mère. Pendant le « burn-out », elle était à temps plein avec sa mère qui vivait un temps prolongé d'effondrement. La seule solution qui se présentait était alors peut-être de se moquer comme d'une guigne de ce que sa mère ressentait. Peut-être pour survivre psychiquement, il a été nécessaire d'apprendre à ne pas ressentir ce que l'autre ressent. Autrui était alors reconnu comme autre, la distance était maintenue. Mais il était vital de ne pas

percevoir sa misère. La déstabilisation maternelle était peut-être perçue mais comme effacée par une défense niant l'importance de ce qui était reconnu chez sa mère.

Probablement, pendant le temps du « burn out », l'état de la mère de Géraldine était fluctuant. La mère de Géraldine devait avoir des moments où elle allait mieux. Mais pour sa fille, il était peut-être capital de pouvoir y scruter les signes annonciateurs d'un prochain moins bien. Il était donc, même dans les moments où sa mère était mieux psychiquement, peut-être important pour Géraldine de pouvoir anticiper ce qui allait se produire pour sa mère. Ici, encore, goûter l'inanticipable n'était probablement pas facile.

Une bonne façon pour le moi de pouvoir anticiper ce qui va se produire chez l'autre, consiste probablement à contraindre, autant que faire se peut, autrui à réagir à ce que fait le moi. De même que les entretiens avec Géraldine peuvent avoir une forme presque prévisible au sens où je sais à l'avance qu'elle va me dresser un tableau où désormais tout va bien, où les choses s'améliorent... Je sais également à l'avance que les parents apporteront, le plus souvent, des éléments faisant plutôt évoquer une aggravation de l'état clinique de Géraldine et des relations intrafamiliales. « Je sais »... ? Cela est bien critiquable. J'ai cependant été très peu démenti depuis que j'ai repéré cette structure répétitive aux consultations. Cela est resté vrai quand j'ai pu pointer ce caractère presque prévisible. Cela serait peut-être le reflet de ce qui se produit pour Géraldine. Elle préfère pouvoir prévoir ce qui va se passer. Quitte à avoir un certain ennui, dont, par ailleurs, elle se plaint sans cesse.

Pour y parvenir, soit elle nous force à réagir et parvient en permanence à avoir des « coups d'avance », soit elle met l'autre en état d'animation suspendue.

Cet état d'animation suspendue où le praticien se retrouve aurait pour origine le fait que Géraldine a reconnu autrui dans son caractère d'objet total, tout en considérant autrui comme une « pelure d'orange »<sup>204</sup>.

Géraldine est particulièrement déstabilisante. Elle fait sentir une vie psychique où l'autre existe pour être immédiatement déconsidéré. C'est à la fois plus difficile à supporter que l'annulation pure et simple de soi que le praticien ressent au contact d'un enfant très replié. Cela confronte moins le clinicien à des moments d'effondrement. Mais c'est également beaucoup plus exaspérant. Géraldine demande bien souvent à celui qui interagit avec elle de pouvoir se contenir. Il est difficile de ne pas prendre ce que Géraldine fait d'autrui pour de la haine.

---

<sup>204</sup> Selon l'expression de Winnicott (1969) dans l'article de 1947 : la haine dans le contre-transfert. Il désigne ainsi ce que l'enfant fait à l'égard de la mère quand il est au stade ruthless ou encore avant. Littéralement, il la prend et il la jette. Il s'en nourrit et s'en détache sans égard une fois la satiété arrivée. Winnicott précise que ce n'est pas encore de la haine, c'est un processus qui n'est pas entièrement dirigé.

Pourtant, il n'est pas certain que ça en soit. Ou, pour mieux dire, et en assumant d'être, à notre tour, porteur d'une paradoxalité. C'est de la haine, c'est dirigé et adressé relationnellement et cela n'en est pas, puisque rien n'importe véritablement et que Géraldine n'a pas tellement de modalité alternative à sa disposition.

Le praticien se retrouve dans une posture impossible. Comment, d'une part, ne pas vouloir limiter le mouvement de haine pour qu'il puisse buter et s'affronter à une résistance ? Cette butée étant une condition nécessaire pour que la haine et l'amour puissent s'interpénétrer et se transformer réciproquement. Comment, d'autre part, vouloir conduire les choses ainsi ? En effet, c'est à peine un mouvement de haine. Le mouvement quasi constant de Géraldine est à la fois relationnel et adressé, sur le mode infernal de la négation totale de l'importance de toute relation.

Le danger est de ce fait double. D'une part, vouloir limiter Géraldine ce qui ne mènerait qu'à une escalade sans borne et sans motif véritable ; d'autre part, se résigner et cesser de chercher, reprenant en miroir ce que Géraldine semble porter comme conviction : les expériences relationnelles sont sans effets pour la vie du sujet et la recherche ne mène à aucun résultat consistant.

L'antidote de ce double danger est certainement dans une attention constante à ce qui rend Géraldine encore surprenante après plusieurs années de prise en charge. Mais il faut bien reconnaître qu'il est difficile, quelques fois, de la trouver, réellement surprenante. Ainsi, il faut attendre la surprise, sans pouvoir la prévoir ou avoir des raisons de s'y attendre. Il faut conduire le soin en pensant que Géraldine se manifesterait par « aventure <sup>205</sup> » et en consentant, pour une part, à être mis en état d'animation suspendue. Consentement parce qu'il n'y a pas de possibilité de contraindre Géraldine à d'autres modes relationnels, mais consentement dans une attente de la surprise. La résignation guette, l'espoir doit demeurer, y compris quand l'usure vient l'atteindre.

Sinon, le danger est de voir chez Géraldine des composantes perverses qui ne sont pas totalement absentes, mais qui ne nous semblent pas au premier plan. Le danger serait de se positionner dans un appel à l'empathie ou dans une posture très surmoïque, ce qui ne mènerait nulle-part. Ces deux postures nierait à leur tour Géraldine et seraient en miroir de ses difficultés.

L'impression qui domine au contact de Géraldine, c'est qu'il est bien rare de la rencontrer réellement. Sa personne semble fragile, au-delà de sa taille et de son poids, c'est sa présence qui semble être ce qu'il y a de plus friable. Dans la durée, c'est peut-être cela le plus

---

<sup>205</sup> Lévinas, 1961, p. 22. Beaucoup d'autres occurrences de ce mot dans *Totalité et infini*. C'est quasiment à chaque fois pour désigner le fait que l'autre se montre au moi de manière inanticipable.

frustrant. Non seulement elle ne surprend pas beaucoup. Pendant l'hospitalisation de quatre mois, l'éducateur de l'équipe qui mangeait avec elle une ou deux fois par semaine savait dire ce qu'elle allait manger avant le repas. Mais, en plus, il n'y a pas réellement, chez elle, la possibilité de trouver une interlocutrice, un vis-à-vis. L'occasion d'un face-à-face, la possibilité d'échanger de sujet à sujet, de prendre plaisir à créer ensemble, à jouer..., tout cela est rarissime. La quasi-totalité des interactions est marquée d'une sorte de facticité joviale de plus en plus pesante.

C'est encore chez Lévinas que nous allons puiser une piste pour nous représenter cet aspect de la prise en charge. Selon lui, la présence d'Autrui, pour la relation, pour le face-à-face, se produit comme possession d'un monde. La possession d'un monde est le préalable au fait de pouvoir l'exposer dans la relation. Posséder un monde et s'en dessaisir, c'est assurer une présence dans le face-à-face, pour l'interlocution. Mais chez Géraldine, en poursuivant notre idée, c'est peut-être la possession du monde qui est plus atteinte que la possibilité de l'adresser et de l'offrir dans l'interaction.

Pour Lévinas, il y a un enjeu éthique sous-jacent, seul le don permet d'aborder l'autre véritablement. Sans générosité, c'est l'avidité qui règne en maître sur l'interaction. L'autre est alors réduit au même. Autrui est alors rencontré comme réponse à un besoin, plutôt que désiré et cherché sans faim. Lévinas a une petite phrase à ce propos qui nous semble particulièrement capable d'éclairer ce que Géraldine nous fait ressentir. Elle semble habiter par une avidité inépuisable et de ce fait harcelante. « Car la présence en face d'un visage, mon orientation vers Autrui ne peut perdre l'avidité du regard qu'en se muant en générosité, incapable d'aborder l'autre les mains vides. (Lévinas, 1961, p.42) » Cette avidité qui ne s'arrête jamais chez Géraldine porte-à-faux, elle cache mal la vacuité qui semble être une des racines de sa souffrance.

Géraldine, à force de relativiser son point de vue et celui des autres, aurait finalement fort peu de chose à offrir et à exposer pour la rencontre. Elle ne serait pas empêchée de rencontrer autrui par son avidité qui est réelle et quasiment permanente. Nous aborderons cet aspect dans la partie suivante. Elle aurait une difficulté particulière à rencontrer autrui du fait du peu d'importance qu'elle accorde à son monde, qu'elle possède donc bien peu.

## – 7.5 : Position dépressive, accès à la culpabilité (sollicitude).

### – 7.5.1 : Géraldine était en guerre.

*Géraldine est à la fois une très bonne élève et, en même temps, elle semble quasiment incapable d'une pensée au sens personnel du terme. A son contact, il y a une impression lancinante d'une parole manquée ou qui ne porte pas. Elle ne se montre que très rarement capable d'utiliser son imagination pour faire face à ses problèmes. Mais elle peut avoir, par ailleurs, un imaginaire galopant et l'observateur se demande si elle sait bien se rappeler qu'il s'agit d'invention imaginaire.*

*Par ailleurs, Géraldine est quasiment, en permanence, en train de négocier avec ses parents ou ses soignants, pour obtenir ce qu'elle veut. Elle mène une guerre inlassable pour contrôler son environnement, décider le plus possible par elle-même de ce qu'elle fait ou de ce qu'elle a le droit de faire. Quand elle est contrainte de faire une sortie qu'elle n'a pas désiré faire, elle peut faire une « scène » (ce qui prouve l'existence d'une théâtralité, donc de la fictionnalité et du self) pendant les cinq ou six heures que durent la sortie. Elle peut tellement empêcher ses parents de s'en sortir quand ils désirent la coucher, qu'ils finissent par baisser les bras et la laisser se coucher à l'heure qu'elle veut.*

*Lors de l'hospitalisation prolongée, elle a assez rapidement compris que la multiplicité de ses demandes ne lui permettrait pas de changer le cadre thérapeutique que nous avons fixé avec les parents. Elle a alors cessé de faire ces demandes. Ce qui s'est alors révélé, c'est l'absence d'autre parole véritable. Elle n'était alors plus en demande que d'une chose, avec moi comme avec les autres soignants, de l'aider à s'occuper. Elle refusait ou réduisait à rien les jeux qui auraient pu l'impliquer personnellement. Elle manifestait du plaisir et de l'enthousiasme, là où pour moi, j'étais en train de partager avec elle un moment marqué par la banalité et la platitude. J'avais même l'impression que l'ennui était entretenu sous ce verni d'enthousiasme factice. Tout semblait fait pour empêcher qu'il se produise quoi que ce soit de signifiant, reconduisant à l'impression d'être mis, par elle, en état d'animation suspendue. Ne pouvant nous utiliser pour gagner la bataille engagée pour parvenir à un contrôle de ses conditions d'existence, elle nous réduisait à rien et gagnait ainsi, à sa façon, une sorte de guerre. Cela réclamait d'elle de consentir à avoir perdu le contrôle sur quantité d'aspects de son environnement, d'avoir cessé d'espérer, pendant le temps de l'hospitalisation, obtenir certains bénéfices attendus. Mais ceci n'était supportable pour elle que grâce à l'éviction de la manifestation d'autrui et à l'assurance qu'aucun événement ne surviendrait réellement. Là se situait un autre contrôle, peut-être celui qui était le plus important à sauvegarder et le plus usant pour le clinicien.*

Nous formulons ici de façon assez affirmative ce que nous percevons cliniquement. Nous sommes restés longtemps hésitant à l'égard de ces impressions cliniques. Ce n'est que par l'élaboration plus abstraite qui suit, que nous avons progressivement trouvé une certaine assurance concernant ces impressions. Le ton des paragraphes ci-dessus est donc empreint d'une trop grande certitude, si l'on prend en compte le fait qu'elle est le fruit d'une lente émergence, au fil des années de prise en charge. Au début, une gêne était là, qui ne parvenait pas à s'expliquer. Elle ne s'est précisée que progressivement. Sans mentionner cet aspect du processus, la description ci-dessus ne pourrait qu'être péremptoire.

C'est en nous appuyant sur la préface de *Totalité et infini* (Lévinas, 1961) que nous sommes parvenus à lire cliniquement ce qui se produisait et c'est à ce texte que nous allons pour présenter ce qui nous semble qu'il se passait dans l'interaction avec la patiente. Nous montrerons que ce que nous ressentions n'est pas sans lien avec l'apparente absence de culpabilité chez Géraldine. Nous montrerons qu'il y a une équivalence à affirmer, d'une part, la difficulté d'un accès à la culpabilité et à l'éthique et, d'autre part, de constater ce contraste entre une acquisition facile de concepts abstraits et une quasi impossibilité à penser, au sens riche et personnel de ce terme. Nous découvrirons ainsi le lien intime qui existe entre ce qui est le contenu classique de la position dépressive (culpabilité, réparation) et la possibilité d'une pensée véritablement humanisante<sup>206</sup>.

La richesse de la préface de *Totalité et infini* est remarquable et nous permet de déplier notre réflexion. Ce texte à lui seul nous semble pouvoir justifier de la célébrité de ce livre. En voici la première phrase : « On conviendra aisément qu'il importe au plus haut point de savoir si l'on n'est pas dupe de la morale. (Lévinas, 1961, p.5) » Cette phrase nous plonge au cœur de la position dépressive. Nous l'avons en effet définie comme une prise au sérieux de l'accession au point de vue, malgré son caractère fictionnel. Il importe au plus haut point de savoir si nous sommes dupes de notre point de vue et de notre self. Nous allons voir, mais nous savons déjà, au moins par connaissance de la tradition psychanalytique, qu'un des enjeux majeur de cette position est la possibilité de ressentir une culpabilité personnelle et d'y répondre par une réparation, ainsi rendue également personnelle.

La position dépressive est condition de possibilité d'un accès à une moralisation personnelle. C'est ce que Winnicott (1969) souligne à plusieurs reprises. La moralisation de l'individu se produit par un processus personnel et intérieur à l'enfant. Les parents ou

---

<sup>206</sup> En formulant cela de cette façon, nous assumons le caractère possiblement agressif envers Géraldine. Nous laissons entendre en effet que, pour une part, sa pensée confine à l'inhumain, ou, du moins, qu'elle porte en elle les germes d'une sorte d'inhumanité.

éducateurs qui contraignent l'enfant par une éducation trop coercitive se privent d'un plaisir remarquable : assister à l'émergence progressive, au fil du développement de la personnalité, d'une moralité authentique et personnelle chez l'enfant. Mais ils ne font pas que se priver de ce plaisir. Ils peuvent également mutiler l'enfant en imposant un carcan coercitif empêchant un accès à une éthique personnelle. L'accès à des réparations réellement investies par l'individu peut ainsi être bouché pour longtemps.

Seulement, si l'accession au point de vue, c'est-à-dire l'émergence du self, est nécessairement marquée d'une fictionnalité, se moraliser pourrait être une façon de se duper soi-même. N'est-ce pas, finalement, une façon que trouve le moi de se soumettre aux réquisits de la vie commune avec les autres ? N'est-ce pas uniquement une façon de ne pas trop souffrir, quitte à accepter bien des choses qui demeurent extérieures à la vie du moi ? Le moi en viendrait ainsi à se supprimer, d'une certaine façon. La morale serait alors ce qu'elle menace toujours d'être, celle présentée par Léo Ferré<sup>207</sup> : « ce qu'il y a d'encombrant dans la morale, c'est que c'est toujours la morale des autres. »

Être dupe de la morale, ce serait, selon Lévinas, se faire avoir. Le risque de la guerre est permanent, la lucidité impose de le reconnaître. La morale dans un contexte de guerre est illusoire. La guerre supprime les impératifs inconditionnels, il s'agit de gagner, en quelques sortes, par tous les moyens. Obéir à la culpabilité et à l'empathie sur un champ de bataille expose à un risque mortel. Dans la guerre se manifeste, ce qu'il y a de plus brut, de moins voilé par les mots ou les représentations. La guerre impose de prévoir ce qui peut se passer et réclame de réagir quand l'imprévu survient. L'intelligence doit s'exercer, être en alerte, pour parvenir à ses fins : gagner la guerre. La guerre met les individus en demeure de viser une finalité future (la victoire), sans égard pour ce qui se produit au présent. Seul importe alors de mettre en œuvre tout ce qui peut permettre à terme, de vaincre.

Ce que Lévinas appelle « guerre », n'est pas seulement, pas d'abord, le combat militaire. Il appelle guerre toute situation où l'individu tente de saisir, par tous les moyens, la totalité des facteurs, qui détermine une situation, pour maîtriser ce qui se produit et parvenir à une fin bien déterminée. La guerre est là dès que l'inanticipable n'est plus le bienvenu. La pensée, la réflexion, la science et même la philosophie sont dites guerrières sitôt qu'il s'agit d'essayer de contenir dans un système l'ensemble des phénomènes qui se produisent. Le but est alors de formuler des connaissances nouvelles ou de maîtriser un phénomène biologique, physique ou relationnel. D'où l'importance de l'idée de l'infini qui fait être pour le moi quelque chose que pourtant il ne peut contenir par la pensée ou la représentation. Dans l'idée de l'infini, la pensée

---

<sup>207</sup> Cf. le texte, dit presque plus que chanté, proposé par Léo Ferré dans *Préface*.

humaine se montre « capable » de l'impossible. La pensée humaine porte avec l'infini quelque chose qu'aucune totalité ne pourra jamais englober. Avec l'idée de l'infini, la pensée aspire à la manifestation de ce qui existe, sans vouloir en avoir le dernier mot. Avec l'idée de l'infini, la parole humaine accepte de commencer dans l'opinion et de ne jamais mener à des certitudes absolument définitives. Il s'agit d'être capable de l'impossible approche de la réalité par la connaissance qui pourtant reste infiniment éloignée de la réalité décrite.

La guerre et sa logique n'ont pas de butée. Surtout pas du côté du respect d'autrui, de l'empathie ou de la culpabilité. La guerre ne trouve pas non plus de point d'arrêt dans une prise en compte d'éléments de réalité. Pourtant, Lévinas dit de la guerre qu' « En elle, la réalité déchire les mots et les images qui la dissimulent pour s'imposer dans sa nudité et dans sa dureté. (Ibid. p.5) » Ainsi, nous pourrions croire que la guerre fait surgir la réalité dans son caractère le plus brut. Dans la guerre, nous serions donc limités dans nos prétentions par le surgissement de cette réalité brute.

Mais la guerre dénude la réalité. Or, c'est quand elle est habillée de symboles et de métaphores, quand elle n'apparaît pas dans son caractère cru, que nous pouvons être en rapport avec la réalité. En déchirant les mots et les images qui dissimulent la réalité, la guerre empêche d'être en rapport avec elle. Dans la guerre, le moi bute sur ce qui est et c'est une lutte à mort. Soit la réalité est respectée et le moi doit mourir, soit la réalité est réduite à la mêmeté, et le moi a quelques chances de survivre. Rien ne doit persister dans la tendance à échapper au moi en guerre. « C'est contre l'infini – plus objectif que l'objectivité – que se brise la dure loi de la guerre et non pas contre un subjectivisme impuissant et coupé de l'être. (Ibid. p 11) »

Car la guerre, en même temps qu'elle empêche de reconnaître autrui et les impératifs qui incombent au moi à son égard, est destruction de « l'identité du Même » (Ibid. p.6). C'est-à-dire que, dans la guerre, il n'est pas plus possible de se respecter, que de respecter autrui. La guerre impose comme un regard railleur à la morale. Cette raillerie met à mal la reconnaissance d'autrui mais également l'écoute de la conscience<sup>208</sup>. Qu'est-ce qui peut permettre de tenir face à ce regard railleur ? Qu'est-ce qui peut ouvrir à une autre attitude envers autrui et envers les choses explorées ? Qu'est-ce qui ouvre, finalement, la dimension de l'infini, au cœur de la volonté de puissance et de maîtrise ?

Cette ouverture est nécessaire pour qu'il y ait rencontre effective d'autrui. Si cette ouverture ne se produit pas, autrui n'est saisi qu'à partir du moi guerrier. Ce moi guerrier étant lui-même au bord de la décomposition et devant lutter par tous les moyens pour ne pas se

---

<sup>208</sup> La conscience est justement ce qui se caractérise par la présence indépassable du pronom réfléchit : se respecter, s'écouter, agir personnellement, à sa façon. Il y a alors toujours action et conscience du caractère non réitérable de l'action menée, parce qu'elle est marquée par le style de celui qui la mène à son terme.

désintégrer. On pourrait dire qu'apparemment Géraldine gagne en permanence<sup>209</sup> cette guerre qu'elle mène pour contrôler son environnement, éviter le surgissement de tout événement, empêcher que se manifeste l'extériorité. Mais cette lutte qu'elle mène sans relâche cache mal que, pour elle, la catastrophe semble sans cesse sur le point de se produire. Il lui faut indéfiniment l'empêcher d'advenir.

– 7.5.2 : Autrui et l'infini ne subsistent que par et dans la paix.

Lévinas propose que le regard railleur du tacticien prêt à tout pour gagner ne peut s'effacer que si « la certitude de la paix domine l'évidence de la guerre » (Ibid. p.6). Mais qu'est-ce que cette paix ? Elle ne vient pas dominer le guerrier. Elle ne lui oppose pas une force plus grande, sinon, elle serait sur le même plan. « La paix des empires sortis de la guerre repose sur la guerre. (Ibid. p.6) » Elle se propose et permet la conscience, la morale, la rencontre d'autrui, la connaissance véritable, l'attente de l'inanticipable. Nous avons vu que cette paix est bonheur, elle est permise par la présence féminine qui permet d'établir une demeure. Mais d'où vient que la paix se propose à l'être qui se sait toujours menacé par la guerre ?

Cela vient de la temporalisation de l'existence, c'est ce que nous aborderons dans le dernier chapitre explorant les nouveautés apportées par la position dépressive dans le développement de l'enfant. Pour en parler, Lévinas introduit un concept, l'eschatologie. Nous ne l'emploierons pas pour parler de l'enfant. Mais, il faut retenir ce qu'il tente de décrire. Notre être au temps nous met en relation avec un surplus par rapport au temps chronologique. La chronologie se déroule. Les causes et les effets s'y enchainent indéfiniment. Le temps n'est pas seulement chronologique, il est également le lieu où quelque-chose peut être initié, où l'ensemble de l'expérience humaine peut changer de cap, sans que ce qui précède soit annulé, mais seulement en prenant une signification nouvelle et suivant une finalité inédite. Ainsi, il est possible d'échapper à la « juridiction de l'histoire (Ibid. p.7) ». C'est-à-dire qu'il est possible de ne pas être enfermé dans une temporalité où ce qui précède conditionne ce qui suit, où ce qui est, prépare à son tour l'avenir (presque déjà contenu et rendu prévisible par le présent).

---

<sup>209</sup> En plusieurs années de prise en charge, il n'y a effectivement pas eu de moment de perte de contact avec la réalité, de désintégration, d'hallucination... Il y a eu un très court moment d'effondrement, au tout début de l'hospitalisation longue, mais Géraldine s'est très rapidement reprise en main. Très rapidement, elle a refusé, y compris à ce moment, vertigineux pour elle, de baisser les armes.

Si nous n'insistons pas sur le concept d'eschatologie proposé par Lévinas, c'est qu'il est trop associé à une croyance concernant l'au-delà du temps. Mais pour Lévinas, ce concept, sans ambiguïté de sa part, renvoie à ce qui ouvre le présent à une dimension de possible irruption de la nouveauté et de l'imprévisible. Là où la guerre impose des moyens par rapport à des fins absolues (gagner). La temporalité peut ainsi se ré-ouvrir grâce à une impossibilité d'enclorre le temps dans la continuité. C'est la dimension de l'actuel et la possibilité de l'acte véritable qui sont ainsi entrouverts.

Nous reviendrons plus en détail sur la temporalité et la position dépressive. Mais, ces éléments nous suffisent pour revenir aux propositions winnicottiennes où la question de la culpabilité et de la réparation vont être plus directement en question.

Nous avons dit que chez Winnicott, c'est la mère pulsionnelle et la mère environnement qui se retrouvent mêlées par la levée progressive des clivages liés aux positions précédentes. La mère environnement est, d'une certaine manière, connaissable. Elle a ses complexités et sa variabilité, elle est changeante, en fonction des émotions qu'elle ressent. Mais, c'est elle qui assure la continuité et donc quelque chose de sa permanence, à travers ses transformations, est saisie par l'enfant.

Cette mère à portée de connaissance se révèle également étrangement inconnaissable. Elle qui s'adaptait se désadapte. Elle le fait au fur et à mesure qu'elle sent son enfant capable de l'accepter. Elle ne le fait aussi seulement que si cette désadaptation est souhaitable pour elle. Elle qui n'était pas tout le temps synchrone avec les besoins de son enfant, l'était pourtant, jusqu'ici, suffisamment pour qu'il puisse avoir le fantasme d'un objet subjectif. En se désadaptant, elle apparaît dans son étrangeté. Elle déçoit l'enfant et le confronte à un deuil (celui de l'objet subjectif)<sup>210</sup>. Seulement, la première réaction du deuil n'est guère la tristesse et l'affliction. L'enfant exige. Il réclame, il crie. Il se rebiffe. C'est au moment de la position dépressive que les enfants peuvent sembler pouvoir d'un seul coup manifester des frustrations explosives, fort peu contrôlées et contrôlables. Il arrive alors que les parents cèdent à la colère de l'enfant. Il arrive également qu'ils ne cèdent pas. C'est le cas par exemple lors des arrivées en crèche ou quand les parents doivent prendre le temps nécessaire pour se laver ou s'absenter.

---

<sup>210</sup> Nous avons dit que l'objet subjectif n'était jamais entièrement répudié et que le monde objectif s'appuie sur la possibilité d'un monde subjectif qui demeure présent. Cela est vrai, mais advenir à son point de vue pour l'enfant, c'est également voir apparaître l'objet subjectif dans sa distance. C'est apprendre que la féminité des adultes préoccupés ne sera pas toujours si discrète. Il y a donc bien un deuil à faire, même si l'objet subjectif ne disparaît jamais totalement. L'objet subjectif n'est jamais entièrement répudié comme non-moi, mais il faut cependant un certain degré de renonciation à son égard.

L'enfant qui voit la mère, ou la figure parentale de référence lui échapper, manifeste tout d'abord sa détresse et son désaccord. Mais il apprend, quand ses manifestations sont impuissantes à changer ce qui se produit, qu'il ne peut empêcher la désadaptation de se poursuivre. Son premier mouvement est de vouloir mettre le paquet pour saisir sa mère, la maintenir à portée de vouloir et de connaissance. Ce mouvement impuissant lui manifeste d'autant plus l'altérité de l'objet subjectif. Ainsi, l'enfant se retrouve mis en question. Sa spontanéité est mise en cause par ce qu'elle tente de faire (saisir, détruire) et par l'impuissance dans laquelle elle est à le faire.

Cette mise en cause de la spontanéité est fondamentale. Elle est mise en question de la tendance à réduire autrui (ou la chose) au même, au connu, au saisissable. Toute fondamentale qu'elle soit, elle ne peut se faire sans une certaine douleur, celle de la culpabilité et des angoisses auxquelles elle confronte. L'enfant ne consent pas comme cela à déchoir et à voir ses croyances remises en cause. Lévinas (1961) le dit à sa façon : « La morale ne s'ajoute pas aux préoccupations du moi, pour les ordonner ou pour les faire juger – elle met en question et à distance de soi, le moi lui-même. (p.186) » Le moi est questionné et un espace se forme du moi au moi, qui devient alors le self.

L'enfant doit consentir à voir la figure qui avait permis l'établissement de la demeure et des repères intimes, prendre de la distance. Ce faisant, la figure maternante cesse de se montrer dans sa féminité. Son regard, de discret qu'il était, se fait plus indiscret. Le regard de ceux qui jouaient le rôle d'objet subjectif, change. Désormais, ces regards mettent également en cause sa possession du monde. Ceux qui avaient eu le souci de mettre le monde à sa portée, lui contestent maintenant la possibilité de mettre la main sur le monde. Cette prise de distance estompe l'atmosphère féminine (au sens de Lévinas) et fait surgir la hauteur, l'altérité. Cette mise en cause de la possession du monde est certainement source de frustration, tout comme les « non » qui viennent contredire les élans exploratoires de l'enfant<sup>211</sup>.

C'est peut-être en partie par égard pour ses figures parentales que l'enfant restreint ses attaques et ses mouvements instinctuels. C'est peut-être également pour pouvoir continuer à s'illusionner sur l'objet qu'il veut encore maintenir sur son versant subjectif qu'il restreint ses élans pulsionnels. Comme on se déprime pour pouvoir digérer et intégrer des éléments douloureux non encore admis dans la structure de personnalité ; l'enfant de cet âge ralentit ses

---

<sup>211</sup> Encore une fois, nous ne voulons pas faire de l'enfant un philosophe qui s'ignore. Ces avancées silencieuses du développement émotionnel qui confrontent à des enjeux philosophiques majeurs ne se font pas de manière réflexive. La philosophie n'a pas pour mission de dévoiler nous dit Lévinas. Elle a pour mission de mettre en mot ce qui se produit de façon essentiellement « nocturne » (Lévinas, 1961, p 13)

mouvements pulsionnels, restreint leur intensité et leur fréquence, pour intégrer, à son rythme (c'est-à-dire pas trop rapidement) ce qui se produit quand ils surviennent.

Les élans pulsionnels manifestent la radicale distance, l'impossible saisie des personnes qui entourent l'enfant. Elles apparaissent davantage inconnues. Pour ralentir la survenue des moments pulsionnels, l'enfant peut revenir à son intérêt pour les objets, intérêt moins dangereux.

Il peut découvrir, à travers les objets, une facilité à ramener l'attention de l'adulte vers lui. Il peut contraindre l'attention de l'adulte à demeurer sur lui, en enfreignant des règles ou en se mettant en danger. Il peut éveiller ou réveiller l'attention de l'adulte en explorant les objets d'une façon particulièrement alerte et en montrant ses progrès. Ce n'est donc plus dans l'échange rythmique, œil à œil et face à face, que l'adulte et l'enfant se rencontrent, mais dans le partage autour du traitement du monde et des choses.

Géraldine ne s'intéresse que fort peu à ce que pensent les autres, à leur point de vue... Mais elle semble également fort peu encline à croire que nous pourrions prendre du plaisir et avoir notre attention éveillée par la façon dont elle traite le monde. Elle traite le monde à sa façon et semble peu intéressée par ce que cela nous fait. La façon dont elle nous traite, en cherchant à nous contrôler, ne semble pas source de culpabilité pour elle non plus. Elle comprend parfaitement que, par moment, elle est source de difficultés, et même de douleur, pour ses parents. Mais quand la tristesse, la douleur ou l'épuisement parentaux surviennent, elle n'a d'autres choix que d'en rire. Elle raille ce qui met en cause sa personnalité, elle évacue la culpabilité immédiatement. Elle ne peut porter cela dans une durée quelconque.

En prenant appui sur les développements précédents, nous pourrions alors penser que Géraldine serait entravée dans sa capacité à développer ce que Winnicott décrit en terme de réparations personnelles en réponse à une culpabilité personnelle authentique. Elle semble, de ce fait, incapable de mener à bien une activité, d'élaborer un récit, de s'engager avec sa créativité et son imagination dans une interaction réciproque. Elle passerait un temps considérable à combler une vacuité qui lui vient d'une absence de réparation personnelle réellement possible. C'est ainsi que les parents décrivent qu'elle peut jouer quelques fois à deux jeux en même temps, tout en regardant la télé en plus : « sinon, elle dit qu'elle s'ennuie ».

Selon Winnicott, le holding parental se poursuit longuement après que l'objet subjectif a été en partie répudié comme non-moi. Le holding se transforme. Il assure ici la possibilité d'une expérience qui se déroule dans le temps de façon à pouvoir ressentir la culpabilité, à l'élaborer (ce qui n'est pas un travail intellectuel et prend donc un temps imprescriptible) et à proposer une réparation en fonction de cette élaboration. Il faut que l'adulte de référence, assure la continuité en n'étant pas détruit par le moment difficile (pas de rétorsion, ou de désintérêt, ou enfin de changement d'attitude), en étant prêt à attendre le temps de l'élaboration et en

recevant la réparation avec une reconnaissance de son caractère de don (et donc pas seulement de compensation)<sup>212</sup>. Ceci nous ramène une nouvelle fois à la temporalité.

Il n'y a de pérennité de la rencontre de l'altérité que dans et grâce à la réparation. Lévinas ne cesse de rappeler qu'il n'est pas possible de rencontrer l'autre les mains vides. Il exprime ainsi que nous ne rencontrons jamais l'autre en soi, mais toujours son monde et sa façon de le traiter, d'en faire usage, de le désigner, d'en parler... La réparation ne vient jamais rétablir l'équilibre à l'endroit où la relation a été blessée en vérité ou fantasmatiquement. La réparation vient établir la relation par-delà son impossibilité.

Le point de vue aurait en effet tendance à annoncer l'impossibilité d'une relation véritable. Nous ne pouvons jamais rencontrer l'autre qu'à partir de ce que nous sommes<sup>213</sup>. La réparation est donc qui expose à l'autre le monde du moi, en acceptant sa mise en cause. La réparation permet à autrui de venir, à son tour, avec les mains pleines de ses représentations, croyances, en un mot de son monde. La réparation part du principe que le moi peut exposer son monde, qu'il n'est pas en guerre, qu'autrui agira envers lui de façon paisible.

Tenter d'établir du monde commun, après l'accession au point de vue, demande un espoir et un travail. Le monde est alors donné à autrui et permet également d'apercevoir le moi. En ne prenant pas au sérieux son point de vue et le point de vue des autres, Géraldine ne cessait de se priver de ce qui pouvait lui manifester autrui, mais aussi sa subjectivité et son style.

Ce qui se produit du côté de la culpabilité et de la réparation, comme d'ailleurs concernant le self ou le point de vue, doit pouvoir s'intégrer pleinement à la personnalité. Cela doit s'ontologiser. Au final, la culpabilité doit devenir partie intégrante de la personne. Bien sûr, si l'individu est confronté à un stress important ou à des situations extrêmes, la culpabilité pourra disparaître, et cela pourra être signe d'adaptation à la réalité. Mais la culpabilité et la capacité à réparer ou donner doit s'intégrer à la personnalité au point de sembler en faire partie en propre.

---

<sup>212</sup> Il le dit dans plusieurs articles tous dans *De la pédiatrie à la psychanalyse* (Winnicott, 1969): Dans l'article *L'agressivité et ses rapports avec le développement affectif*, Winnicott parle de ce qu'il appelle le stade de la sollicitude et il déclare : « L'enfant en bonne santé peut supporter cette culpabilité et, ainsi, avec l'aide d'une mère vraie et vivante (qui incarne un facteur temps), il devient capable de découvrir son propre besoin personnel de donner, de construire et de réparer. (p.154) »

Cela apparaît également dans les articles : *La position dépressive dans le développement affectif normal* et *le développement affectif primaire ou l'observation des jeunes enfants dans une situation établie*.

<sup>213</sup> Je remets ici une phrase de Merleau-Ponty que nous avons déjà citée dans la partie réfléchissant aux angoisses du huitième mois : « Je me trompe sur autrui parce que je le vois de mon point de vue, mais je l'entends qui proteste et enfin j'ai l'idée d'autrui comme d'un centre de perspectives. (Merleau-Ponty, 1945, pp.394-395) »

Désormais, les situations où il n'est pas possible de suivre sa conscience, d'écouter son empathie, deviennent des situations déstructurantes et déstabilisantes. Etre contraint durablement d'aller contre sa conscience devient une épreuve psychique. Cela porte atteinte au self, à la possibilité de se regarder comme faisant un. Cette unité est fictionnelle, mais il n'est pas bon qu'elle soit trop lourdement ébranlée. Un des modes de défenses contre une socialisation plus massivement désobjectivante est alors, selon Fleury (2020), le ressentiment. Devoir durablement vivre en étant privé de reconnaissance, dans une société dite du mépris (Honneth, 2008) a des effets désontologisants qui ne peuvent que mener, à termes, à des catastrophes.

– 7.5.3 : Culpabilité, réparation, temporalité, enrichissement du self.

Dans son article de 1954-1955, *La position dépressive dans le développement de l'enfant*, Winnicott (1969) décrit les angoisses spécifiques auxquelles l'enfant est confronté par la levée du clivage entre la mère de la relation « calme » qui maintient l'environnement et la mère de la relation « excitée » (pulsionnelle, instinctuelle). Quand l'enfant a une expérience instinctuelle, il est désormais confronté à des angoisses qui sont doubles<sup>214</sup>. L'enfant ressent premièrement qu'il a fait comme un « trou » dans la mère. Il ressent deuxièmement qu'il n'est plus tout à fait le même qu'avant l'expérience.

Après l'expérience en effet, l'enfant sent en lui un changement. Winnicott nous dit que ce changement ressemble probablement à l'état dans lequel un adulte se trouve après l'expérience orgasmique. Il n'est plus tout à fait comme avant l'achmée. L'objet vient à s'estomper. Il y a une sorte de détente qui peut être angoissantes pour certaines personnes, du fait de l'amenuisement momentané de tout ce qui tourne la personne vers ce qui lui est extérieur.

Un temps est nécessaire à l'enfant pour élaborer un ensemble complexe. Cet ensemble est formé premièrement du trou qu'il a fait dans la *mère-calme*. Il faut deuxièmement que

---

<sup>214</sup> Ici, il est nécessaire de paraphraser Winnicott en parlant de mère, de mère de la relation pulsionnelle et de mère de la relation calme. Il faudrait tout reformuler en faisant des périphrases complexes. Mais cela alourdirait trop le texte et rendrait la lecture impossible. *La mère de la relation instinctuelle* représente ce que l'enfant va chercher qui dépasse ce qu'il connaît de ses plus proches. *La mère de la relation calme* représente ce qu'il connaît déjà de son environnement relationnel. Il compte dessus, s'appuie dessus pour pouvoir vivre des expériences instinctuelles. Il a introjecté une partie de la *mère-calme*, ou *mère-environnement*, et c'est grâce à cet appui que son moi est suffisamment « fort » (Winnicott, 1969, p.291) pour être enrichi par les expériences instinctuelles.

l'enfant assimile (comme une digestion) ce qu'il a mis en lui, du fait de l'expérience instinctuelle. Dans ce deuxième registre de l'élaboration, il faut que l'enfant repère ce qu'il a mis en lui de l'environnement qu'il a troué. Il faut enfin, troisièmement, que l'enfant parvienne à élaborer ce qui a été changé en lui à partir de ce prélèvement fait à l'environnement.

Ce temps lui est fourni par le holding que l'environnement lui offre.

« Pendant tout ce temps, la mère maintient la situation. Ainsi, la journée de l'enfant se déroule, la digestion physique s'effectue tandis qu'une élaboration correspondante a lieu dans la psyché. Cette élaboration prend du temps et l'enfant ne peut qu'attendre son issue, soumis passivement à ce qui se passe à l'intérieur. Dans l'état de santé, ce monde intérieur personnel devient le noyau infiniment riche du self. (Winnicott, 1969, p.240) »

Afin de parvenir à reprendre ce que Winnicott tente de dire, mais dans l'axe de ce travail, tentons une formulation plus personnelle. L'enfant aperçoit de façon plus personnelle son environnement. L'inanticipable lui apparaît plus fortement. La terre surgit davantage, à travers le monde qui, désormais, a pris une certaine épaisseur. Cela se vérifie aussi bien dans la relation à autrui qu'avec les choses. L'élan de l'enfant est alors de vouloir capter cet inanticipable. Il veut réduire au même, ce qui se montre dans une distance radicale chez autrui, ou dans la chose.

Il lui faut alors élaborer une chose très complexe. Cet élan, cette pulsion à saisir cette nouveauté qui surgit le confronte en effet à trois choses. Premièrement, il a rencontré du neuf et peut en introjecter une partie (du « Je-Tu » a été vécu, cela enrichit son savoir en « Je-Cela »). Deuxièmement, il ressent que ce qu'il en a introjecté ne suffit pas. La détermination de l'inanticipable est désormais davantage possible, tout en le séparant irrémédiablement de cet inédit qui s'est produit. Troisièmement, il perçoit qu'il a trahi l'expérience vécue, comme il perçoit qu'il a été transformé par cette expérience. Il y a donc en lui un mélange difficile où le « trou » fait à l'environnement est à la fois précieux (enrichissant le self) et coupable. Le « trou » est ambivalent puisqu'il le sépare de l'expérience vécue et lui fournit un certain accès à cette expérience. Ce qui habite sa demeure est également ambivalent. La demeure s'enrichit des expériences vécues, tout en le coupant de ses expériences passées et présentes.

Tout ceci n'est possible que si l'enfant peut, à un moment, quand le temps est venu, offrir à autrui, le produit de tout ce processus complexe auquel il est confronté. Ceci n'est possible que si, ce que l'enfant offre est reçu. Cette réception de ce qu'il offre fait partie du holding offert par l'environnement de l'enfant et participe à étayer la croissance de ses capacités personnelles de dons et réparations. L'article de Caron et Caron (2011) montre cela à merveille. Les proches des personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer voient leurs capacités de réparation remises en cause, car ce qu'elles offrent n'est pas toujours reçu par la personne qu'elles accompagnent. Leurs capacités de culpabilité sont alors quelques fois mises à mal.

L'enfant a placé en lui une partie de son expérience. Il a fait du même avec l'inanticipable. Cela contribue à nourrir son point de vue. Sa façon de voir le monde s'enrichit

à mesure qu'elle devient unique. En exposant ce monde interne – ce point de vue – l'enfant éprouve deux processus fondamentaux. Premièrement, il répare le trou. En effet, le surgissement de la terre vient déstabiliser le monde et serait traumatisant si un nouveau monde ne venait s'édifier. Deuxièmement, il retrouve une distance possible avec la mêmeté qu'il a mis en lui. Il éprouve, par le don, l'insuffisance de ce qu'il a mis en lui.

Le regard d'autrui vient mettre en cause la possession de ce qu'il offre pourtant à autrui. Le regard d'autrui n'offre un holding que si la façon dont le don réparateur est mis en cause ne vient pas signifier que le don ne valait rien. En d'autres termes, il faut qu'autrui reçoive comme un cadeau véritable ce qu'il met pourtant en question. Si l'accueil d'autrui se fait accusation d'avoir affaire à un cadeau empoisonné, alors le don n'est plus reçu. Il n'est alors plus possible de réparer le trou fait. L'expérience vécue a nécessairement été trahie, en étant mise dans le self pour l'enrichir, elle n'a pourtant pas été totalement manquée. L'extériorité s'est bel et bien manifestée et a effectivement transformée le self.

Offrir à autrui le produit de l'expérience vécue, c'est entrer en relation avec un monde forgé de tout un sédiment complexe. Cela pousse à prendre au sérieux ce monde – l'inverse de la défense maniaque. Dans le cas contraire, ce qui est exposé et offert à autrui n'est qu'un cadeau de piètre qualité. Offrir à autrui ce qui a été mis en soi a également pour effet de réinstaurer une distance entre le monde et le self, sans détruire entièrement le contenu de ce qui est exposé à autrui. Ici, c'est l'inverse de la défense paranoïaque. Une distance est de nouveau possible entre le point de vue et la personne<sup>215</sup>. Pour autant, la distance ne se fait pas abyssale. Dans l'exposition du monde à autrui, un léger bouger sépare le self de son monde, tout en le mettant en relation avec ce même monde. Si cela ne se met pas en place de cette façon, autrui est nécessairement persécuteur puisque, de deux choses l'une, soit il détruit le cadeau, soit il est détruit par lui (et interdit désormais de lui en offrir à nouveau).

Cette institution relationnelle du monde et cette distance suffisante entre le self et le monde est capitale. Winnicott parle d'un cercle bénéfique. « Jour après jour, le cercle bénéfique

---

<sup>215</sup> Cf. Lévinas, 1961, p.96 : « En fait la signification ne se maintient que dans la rupture de l'unité ultime de l'être satisfait. Les choses commencent à prendre une signification dans le souci de l'être encore « en route ». De sorte que l'on tire de cette rupture, la conscience elle-même. L'intelligible tiendrait à l'insatisfaction, à l'indigence provisoire de l'être, à son séjour en deçà de son accomplissement. » Il est difficile de déplier cette citation entièrement ici. Mais il s'agit pour l'intelligible et le penseur, d'être sans cesse en route. Il s'agit d'avoir ce souci, cette sollicitude, ou encore cette culpabilité suffisante. Cela est identiquement rupture et conscience, séparation d'avec les phénomènes et conscience de soi. Ceci n'est pas relativisation complète de l'intelligible. Il s'agit d'être « en route », et non pas d'aller de fausse piste en fausse piste. Simplement, l'humain doit rester « en route ». Sinon, l'inhumain rôde alentour.

se trouve renforcé et il en résulte que l'enfant devient capable de tolérer le trou (conséquence de l'amour instinctuel). (Winnicott, 1969, p.241) » Il y a un développement concomitant des capacités de réparation (offrir et exposer son point de vue à autrui) et des capacités de culpabilité (tolérer le trou, mais en sentir un certain malaise). La remise en cause opérée par autrui est acceptée parce qu'elle relance, sans interrompre, un cheminement personnel<sup>216</sup>. Ce chemin édifie chaque jour un point de vue plus riche et communicable.

Il n'y a donc pas antériorité de la culpabilité, par rapport à la réparation. La logique voudrait pourtant ce rapport chronologique. Mais du fait de l'intensité et de la complexité des angoisses auxquelles ce cheminement confronte l'enfant, il y a nécessairement concomitance. Il nous faudra nous souvenir de ce point lorsque nous réfléchirons à la temporalisation de la vie psychique. C'est l'environnement qui donne du temps pour que l'enfant puisse élaborer cet ensemble si complexe, où la conséquence doit se développer en parallèle de ses causes. C'est également la qualité du maintien qui permet que ce temps ne soit pas réduit à un temps chronologique ou objectif.

Si ce cercle bénéfique s'interrompt, l'enfant n'a pas d'autre choix, initialement, que d'inhiber ses élans pulsionnels et instinctuels. Cela signifie qu'il ne peut continuer à enrichir son monde, qu'il doit restreindre les expériences où il rencontre l'inanticipable. Si ce cercle bénéfique est interrompu trop longtemps, il n'a d'autre choix que de se détourner de sa culpabilité. Il s'en détourne au moins le temps de retrouver un environnement qui le maintienne suffisamment, pour remettre en route ce jeu très complexe. C'est ce que Winnicott exprime :

« Lorsque le cercle bénéfique est rompu, et que la mère qui maintient la situation (situation-holding) n'est plus un fait assuré, le processus se défait avec pour conséquence première une inhibition instinctuelle et un appauvrissement personnel général, et ensuite la perte de la capacité d'éprouver de la culpabilité. (Winnicott, 1969, p. 242) »

Il nous semble que tout ce que nous venons de décrire caractérise particulièrement les difficultés de Géraldine. Sa culpabilité est si souvent absente. L'enrichissement de son monde semble freiné. Dans le même temps, elle semble tellement en difficulté pour exposer, à autrui, ce monde qui réside en sa demeure. Malgré ses défenses maniaques, elle peut suivre en cours, sans difficulté. Les défenses maniaques s'accompagnent, chez elle, particulièrement peu d'éléments de désorganisation psychique. Mais, ses défenses maniaques ne lui permettent pas d'offrir et exposer son monde, à autrui. D'une part, la maturité personnelle s'en trouve en partie amputée, d'autre part, la culpabilité fait défaut, faute de pouvoir trouver des moyens de réparations qui soutiendrait son bon développement.

---

<sup>216</sup> Ici, il s'agit toujours de dresser le tableau d'un développement suffisamment satisfaisant. Mais il n'y a pas d'irénisme. Cela se fait entre paranoïa et manie, entre suppression de soi et suppression de l'autre, enfin, entre cadeau empoisonné et impossibilité de donner quoi que ce soit à qui que ce soit.

## – 7.6 : Position dépressive et temporalité.

La question de la temporalité est une question difficile à approcher et à approfondir. Nous débuterons cette partie par un article que nous avons tout juste commencé à évoquer en parlant de la Théorie de l'esprit. Il s'agit de l'article de Gopnik et Astington (1988). Cet article pourrait sembler hors de propos. En effet, il s'intéresse aux enfants âgés de trois à cinq ans. Si tout va à peu près bien, ils ont donc largement dépassé les stades de développement que nous étudions actuellement. Cependant, nous avons vu qu'une révolution s'est produite dans les études sur les métacognitions<sup>217</sup> et le développement. C'est une chose d'avoir des réponses conscientes verbales qui prennent en compte les métacognitions, s'en est une autre d'avoir des comportements qui supposent la présence de ces métacognitions au niveau implicite. Nous avons dit que les ébauches de métacognition pouvaient être retrouvées expérimentalement à partir de sept mois.

Ainsi donc, il n'est pas déraisonnable de penser que les acquisitions explicites et verbales que Gopnik et Astington (1988) explorent pour des bébés situés entre trois et cinq ans, sont déjà en train de s'acquérir en fin de première année. Mais, bien sûr, il ne s'agit pas de prétendre en avoir la preuve.

Leur article s'intéresse à l'acquisition de trois capacités. La première est typique de la théorie de l'esprit : reconnaître les fausses croyances, chez soi et chez les autres. Les deux autres capacités sont : d'une part, la distinction entre les apparences et la réalité et, d'autre part, la capacité à prendre conscience du changement des représentations au fil du temps. Les auteurs s'étonnent de constater que ces trois acquisitions, au niveau explicite, évoluent de façon corrélée, entre trois et cinq ans. La corrélation se vérifie sur des groupes d'enfant, elle se vérifie également au niveau individuel (si l'une s'acquiert plus vite ou plus tardivement que la moyenne, les deux autres évoluent au même rythme).

La capacité à reconnaître les fausses croyances c'est ce qui permet de tester la théorie de l'esprit et donc, c'est ce qui fait, pour les sciences cognitives, la signature d'un accès à l'idée

---

<sup>217</sup> Métacognitions : tout ce que nous avons comme cognitions sur d'autres cognitions. Comme Dehaene (2011), dans son cours au collège de France, le propose, nous savons pour la plupart répondre à la question : « Est-ce que vous avez déjà dansé avec une star hollywoodienne. » Nous répondons grâce à des métacognitions. Nous ne savons pas la liste de toutes les personnes avec qui nous avons dansé. Nous savons, en revanche, que nous nous souviendrions de cette star, si jamais nous avons dansé avec l'une d'elles. De ce fait nous pouvons répondre à la question de façon fiable, grâce à des métacognitions.

de l'altérité d'autrui. Autrui peut avoir des croyances sur le monde qui dépendent de son point de vue, des informations reçues ou non... Cela peut mener autrui à dire quelque chose de la réalité du monde qui ne concorde pas avec ce que le moi en sait. Pourtant autrui ne se trompe pas réellement, il n'a simplement pas eu les informations nécessaires. On pourrait même dire qu'il dit juste, compte-tenu de ce qu'il sait.

Les deux autres acquisitions semblent étroitement corrélées à la précédente. Il est nécessaire de souligner (comme S. Dehaene le fait dans son cours du 25 janvier 2011 au collège de France) qu'il ne s'agit là que d'une corrélation étroite. Seulement, cette corrélation mène les deux auteurs, dans leurs conclusions, à questionner l'existence d'une seule et même acquisition plus générale qui se déclinerait sous la forme de la reconnaissance des fausses croyances, de la capacité à voir le changement de ses propres représentations ou de la capacité à distinguer les apparences et la réalité.

Nous voudrions souligner cette question. Elle nous semble être le reflet de la temporalisation du psychisme qui se noue au moment de la position dépressive et de son élaboration<sup>218</sup>. Mais pour comprendre cela, il nous faudra expliciter ce que Lévinas et Merleau-Ponty entendent quand ils parlent de temporalité. Pour Lévinas comme pour Merleau-Ponty, réfléchir la temporalisation de l'expérience humaine revient finalement à penser cette autre question, celle qui est au cœur de cette thèse. Comment se fait-il qu'Autrui soit autre et néanmoins pour le moi ? Penser la temporalité représente une entreprise en partie insondable parce qu'elle tente de penser cette question qui doit être approchée, sans jamais être définitivement close. La réponse doit donc toujours rester une tentative.

Si jamais la corrélation dans le développement de ces trois acquisitions a pour support commun l'expérience du temps (faite et reconnue par l'enfant), alors nous voyons comment les sciences cognitives permettent également de penser le nouage de la question de l'altérité et de la temporalité. Ce nouage de l'altérité et de la temporalité nous paraît en effet fondamental dans la phénoménologie (chez Husserl, Heidegger, Merleau-Ponty et Lévinas). Nous verrons qu'il l'est également pour Winnicott.

---

<sup>218</sup> Soulignons également à quel point reconnaissance des fausses croyances, prise en compte des changements dans les représentations que nous avons et la capacité à distinguer l'apparence et la réalité sont trois capacités qui sont nécessaires pour accéder à son point de vue. L'ensemble de nos développements sur la position dépressive ont donc un caractère circulaire que nous avons reconnu et que nous retrouvons ici. Nous reconnaissons cette circularité car elle nous paraît nécessaire et indépassable.

– 7.6.1 : La temporalité chez Lévinas.

Qu'est-ce qui peut aider le moi à échapper à la « juridiction » (Lévinas, 1961, p.7) de l'histoire ? Qu'est-ce qui peut faire que l'acte d'un moment n'est pas seulement préparé et conditionné par ce qui précède et ce qui s'annonce dans l'avenir ? Qu'est-ce qui permet que le moi séparé, échappe à la totalité, au système clos de ses représentations et de leur mêmeté se répétant indéfiniment ?

Nous avons vu que, pour Lévinas, le moi en se donnant des représentations et un ancrage dans la réalité est d'une certaine manière en guerre. Il est en guerre puisqu'il lui serait permis de tout faire au présent, i.e. d'abolir la morale, pour parvenir à ses fins (mieux comprendre son environnement pour mieux le prévoir et organiser son action). Ce qui se montre au moi sous ce régime est caractérisé par la recherche de totalité, c'est-à-dire d'une tentative de système englobant tout et ayant réponse à tout. Comment le moi peut-il échapper à la totalité ?

Lévinas introduit à cet effet, dès sa préface, le terme d'eschatologie. Il ne désigne pas la fin des temps. Ce terme n'a pas la même signification que celui qu'il reçoit habituellement dans les religions. Pour Lévinas, il désigne un en dehors de l'histoire, un surplus par rapport à l'enchaînement des causes et des conséquences.

« Elle [l'eschatologie] n'introduit pas un système téléologique dans la totalité, elle ne consiste pas à enseigner l'orientation de l'histoire. L'eschatologie met en relation avec l'être, *par-delà la totalité* ou l'histoire, et non pas avec l'être par-delà le passé et le présent. [...] Elle est relation avec un *surplus toujours extérieur à la totalité*, comme si la totalité objective ne remplissait pas la vraie mesure de l'être, comme si un autre concept – le concept de l'*infini* – devait exprimer cette transcendance par rapport à la totalité, non-englobable dans une totalité et aussi originelle que la totalité. (Lévinas, 1961, p.7) »

La question de l'eschatologie est donc au cœur du travail de *Totalité et infini* puisqu'il caractérise la façon dont se manifeste ce qui peut être extérieur à la *totalité* : l'infini déborde toute possibilité de l'englober. L'eschatologie ne donne pas une vue sur la fin des temps, voir un sens à l'histoire, ce qui serait encore une façon de la comprendre et de l'englober. L'eschatologie, si elle est bien comprise, nous dit Lévinas, nous ramène au présent en suscitant les êtres à leur responsabilité. L'eschatologie soulève la question éthique derrière toute prétention au savoir et empêche de se cacher sa propre responsabilité sous la somme des déterminations. En elle, le présent montre son importance et l'impossibilité de le sacrifier, comme dans la guerre, pour parvenir à une victoire indispensable, mais future. En un mot, l'eschatologie ne va pas sans une certaine évidence de la paix. Paix qu'il désigne ailleurs comme possibilité de prendre la parole véritablement et comme bonheur. Cette façon de parler du temps, propre à Lévinas, signifie également que nous avons une identité et un sens, avant la fin des temps, avant que la mort ne soit venue, que l'histoire ne soit achevée.

Ainsi donc, chez Lévinas, le rapport au temps historique n'est possible que par un rapport au temps eschatologique. Le temps historique se caractérise par sa continuité. Il y règne la causalité et la prévisibilité. Le passé y prépare le présent qui prépare, à son tour, le futur. Mais, avec ce temps-là, nous n'entretenons pas de rapport personnel dirait Merleau-Ponty (1945) et donc pas de rapport tout court. Le temps historique est un temps objectivé où la seule présence possible est la présence d'un pur esprit, spectateur objectif et sans point de vue.

Ce temps historique doit pouvoir être jugé (apprécié pour pouvoir décider) par un temps eschatologique. Le présent y prend toute sa valeur. Du neuf peut alors commencer. L'acte peut inaugurer de l'inanticipable du côté de l'agir humain. Le point de vue peut permettre des façons de voir totalement innovantes. La parole peut dire de l'inouï.

Pour Lévinas, il n'y a de réelle possibilité de la pluralité que parce que l'expérience subjective est temporalisée. La totalité ne donne pas accès à ce qui est. La totalité met à porter de main ce qui est, le réduit à du même, en le faisant passer par les fourches caudines des représentations du moi. Ce qui est, pour être réellement perçu de façon neuve, pour se manifester de façon étrangère au moi, doit se révéler. « [...], c'est-à-dire en tant que, dans son être même, coulant vers un moi qui l'aborde, mais coulant vers lui infiniment, sans se tarir, brûlant sans se consumer. (Lévinas, 1961, p 243) »

De deux choses l'une : soit, d'un côté, le moi retourne à ce qui est avec l'ensemble de ses représentations ; il passe alors à côté de l'être. Soit, de l'autre, il laisse l'être (ou autrui) se manifester à lui. L'être ne se manifeste alors jamais tout à fait de la même façon. Si l'être ou autrui n'est jamais tout à fait semblable pour le moi, alors une authentique pluralité devient pensable. La pluralité réside déjà au cœur du sujet. Autrui peut dès lors avoir une vue sienne sur ce qui est.

Vivre une expérience personnelle temporalisée, c'est pouvoir, selon Lévinas être à la fois indépendant de l'autre<sup>219</sup> et exposé à lui (Ibid. p.247). Indépendant de l'autre, puisque le moi peut voir surgir ce qui est d'une façon neuve, personnelle, inédite... Exposé à lui, puisque le moi pourra confronter au discours d'autrui, la façon dont ce qui est se manifeste. S'il y a donc la guerre entre les représentations du moi et celles de l'autre, ce n'est que sur fond de la possibilité d'en parler, c'est-à-dire ce que Lévinas appelle la paix.

Ce dernier paragraphe concerne au plus haut point Géraldine et le contre-transfert vécu à son contact. Elle mettrait le thérapeute et ses parents en état d'animation suspendue parce qu'il n'y aurait pas réellement de temporalisation effective de sa vie psychique. Rien n'y ferait réellement événement, tout y serait trop inconsistant. Rien ne viendrait in fine changer le cours

---

<sup>219</sup> Pas au sens d'une indépendance absolue, mais au sens fictif, bien que nécessaire, comme nous l'avons développé plus haut.

du temps, le chemin qu'est son histoire. Elle rêverait d'une indépendance vis-à-vis de l'autre. Elle voudrait ainsi ne dépendre que d'elle, faire ses propres règles, faire tout ce qu'elle veut, quand elle veut et comme elle veut. L'indépendance rêvée à laquelle elle aspire ne serait pas marquée du caractère fictionnel et paradoxal de l'indépendance construite sur fond d'interdépendance. Autrui ne pourrait rien lui apporter véritablement, parce que sa rencontre ne ferait pas histoire, ne modifierait pas son point de vue, trop inconsistant et fragile pour pouvoir être transformé par la rencontre. A autrui, Géraldine ne pourrait le plus souvent rien dire, car elle n'aurait rien à offrir. Elle n'aurait pas réellement de demeure où habiter et à partir de laquelle elle pourrait rencontrer ou être rencontrée.

S'exposer à autrui est dès lors le risque d'une exposition à la catastrophe d'un regard étranger qui viendrait prendre le pouvoir sur son point de vue si friable. Elle se défend de façon maniaque et, à ce titre, combat le sérieux de son propre point de vue. Elle ne peut autoriser autrui à avoir lui-même ce pouvoir sur elle et son point de vue. Le risque serait de perdre le peu qui lui reste. Le facteur temps brillerait chez elle par son absence ou son objectivité. Ceci rejaillit, comme nous l'avons dit plus haut, sur la possibilité d'accéder à son point de vue et à celui d'autrui.

#### – 7.6.2 : La temporalité chez Merleau-Ponty.

Loin de vouloir comparer ou rapprocher la philosophie de Lévinas et celle de Merleau-Ponty, nous voudrions présenter les apports de Merleau-Ponty concernant la question de la temporalité. Il se trouve que cela n'entrera pas en contradiction avec les vues de Lévinas. Ces considérations nous permettront de revenir à la question du point de vue, de la fiction, de la subjectivité... Il se trouve aussi, que nous pourrions continuer à élaborer ce qui se produit pour Géraldine et dans la relation avec elle.

Pour Merleau-Ponty, être sujet et être temporalisé sont une seule et même chose. L'accès à un temps objectif est une nécessité. Il s'agit d'un temps fait de la continuité du passé, du présent et du futur, avec un ordre bien précis, chronologique. Il est possible d'y repérer une date parmi bien d'autres. Mais ce temps-là n'est pas premier. Il ne représente pas la façon dont nous avons accès au temps. Il est l'horizon nécessaire de généralité qui se profile aux confins de notre expérience du temps. L'expérience du temps est d'un autre ordre. Cet horizon de généralité est souvent représenté par l'image de l'écoulement, celui d'une rivière par exemple. Merleau-Ponty montre toute l'ambivalence dont est porteuse cette représentation usuelle.

Enfin si le temps est l'écoulement, il n'est pas du tout identique de le considérer en étant sur la rive de l'écoulement ou pris dedans. Pour quelqu'un qui serait placé sur la rive, l'écoulement du temps signifie que le futur vient de l'amont et que le passé est vers l'aval. Mais pour quelqu'un qui descendrait la rivière en bateau, le futur est vers l'aval et le passé vers l'amont. Ce qui s'écoule ce n'est plus l'eau, mais les paysages qui bordent la rivière. Il est donc possible d'avoir recours à l'image de l'écoulement de deux façons différentes. Cela nous montre que le temps ne se manifeste pas à nous de cette façon. L'image de la ligne continue ne nous permet pas de rendre compte de la façon dont le temps se produit pour nous.

En même temps que le moment A devient le moment B en étant chassé dans le passé par le futur qui devient présent, le moment A devient également un souvenir A'. Le souvenir A' évolue avec le temps et devient à son tour un souvenir A'' et A'''... Dans le même temps B devient C et D. Nous n'avons donc pas une seule appréhension du temps. Nous en avons de multiples. En revanche nous n'avons aucun point de vue à partir duquel nous pourrions voir émerger sa manifestation pour la décrire extérieurement. Ceci justifie qu'il n'y ait pas d'autre moyen d'approcher le phénomène du temps que par images successives. Il faut les utiliser successivement, puis ensemble, afin de corriger et compléter les conceptions qui en émergent.

L'image de la ligne ne convient pas entièrement, celle de l'écoulement n'est pas suffisante non plus, car tous les événements ne s'éloignent pas dans le passé au même rythme. Certains restent présents pendant que d'autres s'éloignent plus rapidement. C'est ainsi que apprendre une naissance ou un décès peut rester longtemps du présent récent, alors que le début de la journée ou de la semaine s'éloigne à grande vitesse, tant nous n'y pensons déjà plus.

« Voilà pourquoi le temps dans l'expérience primordiale que nous en avons n'est pas pour nous un système de positions objectives à travers lesquelles nous passons, mais un milieu mouvant qui s'éloigne de nous, comme le paysage à la fenêtre du wagon. Cependant nous ne croyons pas pour de bon que le paysage se meut, la garde-barrière passe en coup de vent, mais la colline là-bas bouge à peine, [...] (Merleau-Ponty, 1945, p 482) »

Enfin, comment se représenter le temps ? Ces images d'écoulement, de continuité ou de temps universel et chronologique ne nous donnent pas accès à la façon dont il se manifeste pour nous. Comment apprenons-nous le passage, le « transit » (ibid. p 477) lui-même ? Le passage du présent au passé qui est également le passage du futur au présent et bientôt à nouveau au passé parce qu'un autre futur se fera présent. Il faut pour cela une synthèse permanente du temps, permanente parce que jamais achevée. Une façon de nier le temps serait d'affirmer cette synthèse réalisée. Il est possible et nécessaire d'avoir un temps généralisé. La synthèse se donne alors pour achevée. Nous pouvons penser à l'année 2050, sans avoir l'impression de nous fourvoyer existentiellement. Il est même nécessaire, actuellement, que nous y pensions pour que notre existence conserve la possibilité d'un sens. Pourtant, nous ne savons si nous y serons. Nous savons seulement que des êtres humains connaîtront cette date.

Mais se référer à un futur encore un peu lointain ou à un passé déjà franchement révolu n'est possible que par une appréhension originaire du temps qui ne se fait que concrètement et « petitement ». « Tout me renvoie donc au champ de présence comme à l'expérience originaire où le temps et ses dimensions apparaissent *en personne*, sans distance interposée et dans une évidence dernière. (Ibid. p 478) ». « *En personne* » dit Merleau-Ponty pour signifier une présence irrécusable, mais bien mystérieuse, comme c'est le cas de la présence d'autrui. Ce type de présence « *en personne* » dont il est impossible de faire le tour, était déjà, chez Merleau-Ponty, celui de la chose. Pour Merleau-Ponty, c'est cette présence qui confère le caractère de réalité. « *En personne* » veut dire transcendant, même si le temps demeure profondément corrélé à ce que nous sommes, à notre présence.

Dans ce champ de présence, il n'est pas nécessaire de se représenter la journée. Elle est là qui pèse sur le moi. La façon dont s'est passée la matinée ou dont est prévue la soirée influence la façon d'habiter l'après-midi. Pourtant, je n'ai pas à faire effort pour me souvenir de ce qui s'est passé. Le futur et le passé sont là qui appuient et pèsent sur le présent, sans que je n'ai même besoin de les avoir à l'esprit. Le présent n'est pas plus posé que le passé ou l'avenir, dans ce champ de présence. Je suis occupé à ma tâche, je ne me regarde pas la faire. Mais si je prête attention à celle-ci, elle devient problématique, ambiguë. Elle est tout autant justifiée par le passé et l'avenir que par ce que je suis en train de faire. Le passé et le futur pèsent tellement sur le présent qu'ils le menacent de n'être rien, d'être réduit à du néant.

Si je réfléchis un instant, pendant une consultation, à ce qui fait que je suis en train de consulter, les déterminismes du passé et de l'avenir semblent si importants. Je ne suis présent ici que parce que j'ai étudié la médecine, que j'ai une histoire personnelle qui m'a rendu sensible à la composante psychique, que j'ai eu un poste dans cet hôpital grâce à un jeu de hasards et de rencontres... Je ne suis présent ici que parce que j'ai besoin de m'insérer dans une activité professionnelle pour ce qu'elle m'apporte de rémunération, d'accession à des capacités réparatrices, de reconnaissance dans le regard des autres... Je me comporte ainsi dans cette consultation, parce que j'ai déjà eu de multiples expériences plus ou moins fructueuses avec d'autres patients qui ont influencés ma façon de procéder. Pourtant, je ne repense pas à ces différentes prises en charge pendant mon travail d'aujourd'hui. Où est le présent ici ? Qu'est-il réellement ? Y a-t-il effectivement cette eschatologie dont parle Lévinas et qui nous ramène au présent par-delà les déterminations venues d'hier et de demain ?

Le passé, est bien-là, au présent. Nous n'avons d'ailleurs pas besoin de faire effort pour nous en souvenir. « Si nous n'avions le passé que sous la forme de souvenirs exprès, nous serions tentés à chaque instant de l'évoquer pour en vérifier l'existence, comme ce malade dont parle Scheler, et qui se retournait pour s'assurer que les objets étaient bien là, – alors que nous

le sentons derrière<sup>220</sup> nous comme un acquis irrécusable. (Ibid. p 480-481) ». Nous n'avons pas à convoquer le passé ou le futur, ils sont là dans notre présents par une synthèse que Merleau-Ponty, à la suite d'Husserl, désigne comme synthèse passive.

Pour qu'il y ait du temps, il faut une conscience qui ne soit pas seulement présence au présent. Il faut que la conscience se retire du présent pour être ouverte à ce qui s'est produit et à ce qui arrivera. Pour la pierre en mouvement, il n'y a qu'une énergie actuelle qui la porte à être en mouvement dans une certaine direction et avec une certaine vitesse. Il n'y a pas de trajectoire pour la pierre, même si le « pour la pierre » est problématique. Il faut un « pour soi » du monde et de l'expérience vécue, pour qu'il y ait du temps, une trajectoire possible et une liaison du passé, du présent et du futur. Merleau-Ponty cite la formule de Claudel : « Le temps est le moyen offert à tout ce qui sera d'être afin de n'être plus. (Ibid. p 481) » Pour que le temps soit, il faut que ce qui n'est plus soit encore, ce qui sera soit déjà et que ce qui est ne soit pas seul existant. Il faut donc que le présent ne soit pas tout, que la présence soit aussi une absence et que, pour revenir à Lévinas, la totalité soit impossible. Il faut donc que soient possible l'ouverture par un infini, c'est-à-dire un en-dehors du temps.

« Le passé n'est donc pas passé, ni le futur futur. Il n'existe que lorsqu'une subjectivité vient briser la plénitude de l'être en soi, y dessiner une perspective, y introduire du non-être. (Merleau-Ponty, 1945, p. 483). Le temps est l'écoulement de la rivière et n'est pas cela. Le temps est écoulement de la rivière parce qu'il y a poussée permanente qui fait passer le futur au présent pour aller vers le passé. Ainsi, le temps qui est cette poussée permanente (comme un jet d'eau nous dit Merleau-Ponty) est trop facilement objectivé en temps généralisé universel. C'est une façon d'ignorer la temporalisation de l'existence. Finalement, le temps lui-même est porteur d'un « comme » indépassable.

« Il y a un style temporel du monde et le temps demeure le même parce que la passé est un ancien avenir et un présent récent, le présent un passé prochain et un avenir récent, l'avenir enfin un présent et même un passé à venir, c'est-à-dire parce que chaque dimension du temps est traitée ou visée *comme* autre chose qu'elle-même, – c'est-à-dire enfin parce qu'il y a au cœur du temps un regard, ou, comme le dit Heidegger, un Augenblick<sup>221</sup>, *quelqu'un* par qui le mot *comme* puisse avoir un sens. (Ibid. p.484) »

Le « comme » est en italique parce que le « quelqu'un » est en italique. Cela rejoint ce que nous avons pu proposer autour du self qui est une façon paradoxale d'objectiver l'inobjectivable (le sujet), tout en laissant place à l'insaisissable (caractéristique première du

---

<sup>220</sup> Soulignons l'importance et la récurrence des métaphores spatiales pour rendre possible les réflexions sur le temps.

<sup>221</sup> Augenblick : terme qui caractérise chez Heidegger, ce qui a lieu. La traduction du mot allemand serait « moment » ou « instant ».

sujet). Cela rejoint le caractère fictif et nécessaire de la présentation du moi *comme soi*, comme self, comme moi réflexif. Et Merleau-Ponty de poursuivre :

« Nous ne disons pas que le temps est pour quelqu'un : ce serait de nouveau et l'étaler et l'immobiliser. Nous disons que le temps est quelqu'un, c'est-à-dire que les dimensions temporelles, en tant qu'elles se recouvrent perpétuellement, se confirment l'une l'autre, ne font jamais qu'explicitement ce qui était implicite en chacune, expriment toutes un seul éclatement ou une seule poussée qui est la subjectivité elle-même. (Ibid. p.484) »

Merleau-Ponty termine cet ensemble d'affirmation par une formule très précieuse pour notre propos : « De toute évidence, cette temporalité originare n'est pas une juxtaposition d'événements extérieurs, puisqu'elle est la puissance qui les maintient ensemble en les éloignant l'un de l'autre. (Ibid. p.484) » Le temps est ce qui fait être ensemble, tout en distinguant, les moments de notre vie, et, finalement, par analogie, les événements de l'histoire. De même, la production du self est une façon de se séparer, sans réellement se séparer et l'espace transitionnel, comme nous le verrons, permet de se séparer, sans réellement se séparer.

Il y a donc bien un problème, il doit demeurer indépassable. Le temps, personne ne l'a jamais vu. En effet, il faudrait être hors du temps pour le voir. Or cela projeterai dans l'être, là où il n'y a pas la lacune subjective nécessaire pour que le temps puisse être entrevu. De la même façon, il n'y a rien derrière la conscience qui permette d'avoir conscience de la conscience, c'est-à-dire conscience de soi. La conscience est une fiction qui fait le sujet. La subjectivité est de part en part temporelle. Elle est la cohésion d'une vie qui peut tendre à s'objectiver, sans jamais pouvoir y parvenir finalement. Le moi agit en tant que soi (self) dans le monde et avec autrui. Il sait et il oublie qu'il n'est pas seulement un soi. Il sait et il oublie, également, qu'il est tissé d'interaction, d'introjction, de choses étrangères qui l'ont constitué... Il oublie pour pouvoir se savoir unifié, unique, existant par lui-même. Cela lui ouvre la porte vers autrui. Cela engendre la possibilité de développer une pensée. Le sujet se sait sujet sans que cela ne puisse jamais être constaté objectivement, réifié ou mis en vitrine.

Avoir un self, être une conscience, être habité par une réflexivité, tout cela finalement devient une « autoposition » (ibid. p 488). « Autoposition » qui est contradictoire puisque nous ne sommes qu'interaction et rapport au monde et à autrui. « Mais si le sujet est temporalité, alors l'autoposition cesse d'être une contradiction, parce qu'elle exprime exactement l'essence du temps vivant. (ibid. p 488). » Ainsi, l'autoposition n'est pas une façon de se saisir. L'autoposition ne va pas sans le changement permanent qu'est le temps. Il n'y a donc de subjectivité que par une saisie de soi sans cesse reprise et incomplète. Ceci signifie identiquement qu'il n'y a de subjectivité que dans une ouverture permanente à autrui, aux choses et au monde. Ce que la position dépressive permet de construire n'enferme pas le sujet sur lui-même. Le sujet est ouvert et fermé. Il est ouvert d'une ouverture est indéfiniment problématique, puisqu'elle ne se fonde pas sur une fermeture préalable ou effective.

Avant la position dépressive, l'enfant est déjà dans le temps. Il a une vue complexe de son environnement relationnel. Il a déjà en lui une certaine connaissance des différentes facettes de sa mère et de son père, et des quelques autres personnes qu'il connaît bien. Il a peut-être déjà expérimenté des changements dans sa façon de percevoir tel ou tel aspect du monde. Ce qui change définitivement son rapport au monde, à soi et à autrui, c'est la prise de conscience de la temporalisation de l'expérience, la sienne et celle d'autrui.

Là encore, il ne s'agit pas de faire du bébé un petit philosophe. Il s'agit de dire que désormais, pour le bébé qui entre dans la position dépressive et l'élabore progressivement, il y a une conscience de plus en plus claire, que ce qui a été perçu, compris et exprimé à un moment, pourra être perçu, compris et exprimé différemment ultérieurement. C'est une chose d'expérimenter un changement dans la perception ou dans la compréhension d'une situation. S'en est une autre de savoir, au présent, que ce qui est perçu, n'est valable que pour un temps.

Dans l'expérience de Gopnik et Astington (1988), la temporalité et sa conscience pourraient bien être la condition de possibilité de ces trois dimensions qui semblent corrélées : la conscience des changements dans la perception de l'environnement, la prise en compte des fausses croyances chez autrui et enfin, la différenciation des apparences et de la réalité.

Pour le premier point, la conscience des changements, l'intervention du facteur temps est évident. En revanche, pour la prise en compte des fausses croyances chez soi et chez autrui, pourquoi la temporalisation de l'existence est-elle nécessaire ? Dans le célèbre test de Sally et Anne, il faut que l'enfant prenne en compte ce qui a empêché, pendant un temps, la personne qui est sortie de la pièce d'avoir le même point de vue que lui. Il faut se souvenir de ce qui est venu intervenir dans les représentations d'autrui. Il ne faut donc pas seulement répondre en fonction de l'état du monde actuel ou de l'état du monde antérieur. Il faut répondre en fonction des modifications apportées par les événements dans les représentations d'autrui et de soi.

Enfin, pour la différenciation de la réalité et des apparences, l'intervention de la temporalisation est également nécessaire. En effet, la distinction de la réalité et de l'apparence ne peut jamais se faire en comparant les apparences à la réalité qu'elles feraient voir. Il n'y a jamais d'accès direct à la réalité entière, définitive, extérieure, absolue. La distinction de la réalité et des apparences ne se fait que de manière paradoxale. Cela se fait sans point de vue définitif sur la réalité. Pour aller bien, il faut pouvoir différencier les apparences de la réalité, sans, pour autant, ne jamais être en mesure de bénéficier d'un moment où la réalité serait rejointe adéquatement. Il faut que la réalité soit toujours au-delà de ce que j'en perçois et comprends et, qu'elle soit toujours à l'horizon (à-venir) de mon champ de conscience. Ces deux conditions permettent de distinguer la réalité de ses apparitions. Bien sûr, cela permet aussi progressivement de distinguer ce qui s'est effectivement passé de ce qui s'est produit en soi.

Prendre conscience de la distinction de la réalité et de l'imaginaire, savoir que le point de vue est à la fois valable et qu'il se modifiera avec le temps et prendre en compte les fausses croyances (de soi, d'autrui), c'est avoir conscience du temps et de soi. C'est aussi relativiser – tout en l'affirmant – son savoir et son point de vue. C'est enfin avoir soif de les étayer. Cela procure un moteur (un motif) pour développer une pensée. Cela plonge dans la nécessité de confronter ce qui est perçu et compris avec ce qu'autrui perçoit et comprend. Il y a ainsi un développement de l'attention conjointe (relation à autrui qui passe par un intérêt commun pour l'objet et le monde et relation au monde qui passe par un échange avec autrui). Cela creuse enfin une ipséité, un rapport à soi, marquée par l'ouverture à autrui, sans contradiction manifeste<sup>222</sup>.

Merleau-Ponty (1945) résume tout cela en une citation relativement ramassée :

« [...], il est essentiel au temps de n'être pas seulement temps effectif ou qui s'écoule, mais encore temps qui se sait, car l'explosion ou la déhiscence du présent vers un avenir est l'archétype du *rapport de soi à soi* et dessine une intériorité ou un ipséité. Ici jaillit une lumière, ici nous n'avons plus affaire à un être qui repose en soi, mais à un être dont toute l'essence comme celle de la lumière est de *faire voir*. C'est par la temporalité qu'il peut y avoir sans contradiction ipséité, sens et raison. (p.489) »

Ne pourrait-on penser que Géraldine se trouverait de façon permanente face à une alternative : soit elle maintient quelque-chose de son identité, soit elle prend en compte ce qui fait réalité pour autrui. Géraldine donne presque constamment l'impression que rien pour elle ne fait réellement sens ou n'a réellement d'importance. Tout porte à croire que Géraldine redoute en permanence qu'autrui puisse la saisir, la réduire à rien. Elle chercherait donc à contrôler autrui, et, à son tour, à le réduire à rien de véritablement consistant et d'inanticipable. Nous le voyons désormais, c'est une seule et même chose, pour elle, d'expérimenter que rien ne peut véritablement faire événement et qu'autrui ne peut réellement se montrer à elle ou elle à autrui. Toute la question pour le soignant, mais aussi pour ses parents ou pour ses frères (certainement) serait donc de sentir ce que ce serait qu'être en relation avec elle. Pourquoi, pour quoi, avec qui, comment, en quel sens et finalement, est-ce réellement possible ? Cet ensemble de question venant achever de préciser le contre-transfert éprouvé au contact de Géraldine, en l'élargissant à ce que vivent ses plus proches, jour après jour, avec elle.

En guise de conclusion, cet ensemble de question est certainement déroutant. Nous avons bien peu de réponses. En plus ces questions font entendre l'impasse et la menace du découragement qui rôde au cœur de cette prise en charge. Mais cet ensemble de question est,

---

<sup>222</sup> Ce qui fait retrouver les affirmations lévinassiennes d'une séparation qui est la condition de possibilité d'une rencontre d'autrui.

en soi, une affirmation clinique et éthique. Si après quatre/cinq années de prise en charge, nous en sommes-là et que, pourtant, nous continuons à recevoir Géraldine régulièrement... Nous disons quelque chose de la possibilité d'espérer quand même, que du neuf se produise. Nous disons également quelque chose de ce qu'est le travail du psychiatre, et cela va à l'encontre des décisions qui organisent le soin psychique en France actuellement. Nous disons enfin quelque chose à cette famille qui, sans l'intervention durable des soignants, se retrouverait seule avec ces mêmes questions. Ces questions sont usantes pour les cliniciens, elle sont plus que douloureuses dans le quotidien d'une famille.

– 7.6.3 : Proposition winnicottienne concernant la temporalisation du psychisme.

Selon Winnicott, le facteur temps est déterminant au moment de la position dépressive. L'enfant, par sa maturité croissante, devient moins dépendant de la préoccupation primaire<sup>223</sup>. Mais, sans son environnement qui a pour mission d'assurer le facteur temps, il ne pourrait accéder à une temporalisation suffisante de son expérience personnelle. Le holding du début se modifie, mais il s'agit encore, pour l'environnement maternant, d'assurer un holding, en assurant le facteur temps. C'est ce que Winnicott (1969) exprime dans son article de 1958 : *La psychanalyse et le sentiment de culpabilité* :

« Lorsque nous parlons des origines du sens de la culpabilité, nous supposons que le développement aux stades antérieurs a été normal. Au point que l'on appelle la position dépressive, le petit enfant ne dépend plus tant de la simple aptitude de la mère à maintenir le bébé, ce qui la caractérisait aux stades antérieurs, que de son aptitude à maintenir la situation des soins maternels pendant une période au cours de laquelle le petit enfant peut passer par des expériences complexes. Si le temps lui est donné – quelques heures peut-être – l'enfant est capable d'aller jusqu'au bout d'une expérience instinctuelle et d'en élaborer les résultats. La mère, puisqu'elle est encore là, peut être prête à recevoir et à comprendre si l'enfant a la pulsion naturelle pour donner ou pour réparer. (p.343) »

L'expérience instinctuelle, nous l'avons vu, tente de prendre la mère toute entière. La pulsion tente de rejoindre l'autre effectivement, là où, pourtant, il se caractérise comme ce qui échappe. Autrui a beau avoir été rencontré dans ses différentes facettes, il se révèle comme non réductible à ce qui en a été rencontré. Cela pousse à vouloir aller à lui dans sa totalité. Cela

---

<sup>223</sup> Rappelons toute la paradoxalité des angoisses du huitième mois où l'enfant semble tout à coup radicalement dépendant, alors, qu'il s'agit également d'un moment où il prend conscience de sa dépendance et commence à aspirer à l'autonomie.

invite à le saisir en personne et suscite le mouvement, à la fois, violent et libidinal, envieux et amoureux, destructeur et appétant, de la pulsion.

Il est normal que cela engendre une culpabilité, il est souhaitable que cette culpabilité s'accompagne d'une déception et d'un espoir. A la fois, l'expérience instinctuelle ne donne jamais l'autre, à la fois, elle permet un rapport à autrui que la relation calme de la détente ne permettait pas. A la fois, il y a une composante destructive (Winnicott, 1971, p.168-169), et à la fois, cela manifeste la survie de l'objet et donc son extériorité.

La réparation doit pouvoir se développer. Elle est au bout d'une élaboration qui ne se fait pas intellectuellement, mais qui demande du temps. Seulement, la réparation ne consiste jamais à refaire ce qui a été défait, à rebâtir autrui qui a été détruit. La réparation n'est jamais une réponse en négatif de ce qui a été atteint et détruit chez autrui.

D'une certaine manière, il n'y a de possibilité d'élaborer des réparations que parce que la fiction du self et d'autrui a été assumée et prise au sérieux. C'est pour cela que la position dépressive ne peut être située au début de la vie, comme le ferait Meltzer (1999). Winnicott (1969) y insiste dans son article de 1954-1955 *La position dépressive dans le développement affectif normal* :

« Il ne s'agit pourtant pas de faire remonter la position dépressive à cette période des premiers mois, des premières semaines, des premiers jours, car elle dépend du développement d'un sentiment du temps, de l'appréciation de la différence entre le fait et le fantasme, et surtout de l'intégration de l'individu. Il est très difficile de tenir compte de tout cela, de voir la mère maintenir (holding) la situation et l'enfant utiliser réellement ce fait, sauf dans le cas d'un enfant assez âgé pour jouer à laisser tomber des objets. (p.246) »

Le facteur temps, c'est l'environnement qui l'assure en maintenant deux fonctions dans la durée : la mère environnement et la mère instinctuelle ne peuvent être rassemblées par l'enfant que si la mère assure et assume le facteur temps. Il faut que pendant que l'enfant élabore<sup>224</sup> les conséquences de ses expériences instinctuelles, les adultes de références continuent à assurer l'environnement avec la même fiabilité. C'est ce que Winnicott appelle survivre à la destructivité de l'enfant. Cela permet à l'enfant de pouvoir maintenir une tension pendant une certaine durée et donc, également, un espoir.

---

<sup>224</sup> Ici encore, derrière le mot élaborer, il ne faut pas voir la tentation de faire du jeune enfant un petit philosophe qui s'ignore. C'est ce que nous pouvons apprécier dans la citation suivante qui parle de l'état complexe où l'enfant se trouve après une tétée où l'enfant ressent des choses contrastées en lui : « Un état de choses complexe a été créé à l'intérieur, et l'enfant n'a rien d'autre à faire que d'en atteindre l'issue tout comme il faut attendre le résultat de la digestion après la tétée. Un tri s'effectue sûrement au moyen d'un processus silencieux, à une allure qui lui est propre. En dehors de tout contrôle intellectuel et selon des schémas personnels qui se développent peu à peu, les éléments de soutien et de persécution établissent une interrelation jusqu'à ce qu'une sorte d'équilibre soit atteint ; en conséquence, l'enfant retient ou élimine selon son besoin intérieur. (Winnicott, 1969, p.240) »

En assurant ce facteur temps, l'environnement continue à être suffisamment bon. Il continue à être un objet subjectif alors même qu'il permet aussi d'être découvert comme sujet objectif. Il n'y a donc pas remplacement d'une position par l'autre. Il n'y a pas non plus soubassement de la relation subjective, pour rendre possible la relation objective. La relation subjective est modifiée par l'élaboration de la position dépressive et l'objectivation du sujet. Il y a plus probablement tension, combat ou interrelation nourrissante de l'objectif et du subjectif. D'une certaine manière, si le sujet devient trop adulte, trop soumis à la réalité, s'il perd le lien avec l'objet subjectif, ce n'est pas d'avoir été trop rationnel, c'est de ne pas avoir poussé la raison jusqu'à son point de folie. Nous retrouvons là la notion de combat chère à Heidegger où le sujet objectif et l'objet subjectif ne sont pas en concurrence, mais ne peuvent grandir qu'appuyés l'un sur l'autre, se séparant aussi l'un de l'autre.

La psychanalyse n'est pas faite pour établir des liens étiologiques. Elle ne cherche pas à mettre en parallèle de façon causale ce qui s'est produit et les difficultés actuelles d'un patient. Elle a peut-être prêté le flanc à cela par moment. Ses critiques sont dans ce cas bien légitimes. La psychanalyse permet en revanche de décrire avec finesse ce qui se produit et les questions que cela pose concernant ce qui s'est produit. Nous voyons progressivement, chez Géraldine, se dessiner un lien entre des aspects cliniques qui pouvaient sembler disparates. Il y a comme un soubassement profond qui relie ses difficultés relationnelles, sa maturité dont le décalage va croissant avec les enfants de la même tranche d'âge, son absence de culpabilité, sa temporalisation qui semble si fragile, son absence de possibilité de repos.

Difficile de ne pas associer cela avec les difficultés qui étaient présentes dès la maternité et qui ont rendu si difficile, à ses parents, de pouvoir assurer l'environnement. Comment, en effet, s'occuper avec fiabilité d'un enfant si difficile à satisfaire, à nourrir, à poser et qui semblait incapable de se détendre ? Impossible de dire si ces difficultés étaient intrinsèques à Géraldine ou le reflet d'une préoccupation parentale impossible ou insuffisante par rapport à ses besoins ? Impossible de dirimer, parce que fondamentalement, c'est une seule et même chose, sans que cette affirmation soit accusatrice pour les parents. En effet, au début, l'enfant n'a pas de capacités d'adaptation qui ne passe par l'intervention parentale. Il y a des enfants qui nécessitent plus ou moins, il y a des parents qui peuvent se préoccuper plus ou moins facilement et intensément. Il y a des fois où cela échoue et qui pourrait dire d'où vient que cela échoue. Mais, dans la situation de Géraldine, ces difficultés du début ont peut-être été scellées par l'effondrement maternel qui menaçait et qui s'est fait à un moment où elle devait nouer progressivement, avec solidité, le facteur temps, la culpabilité, le soi et autrui comme sujets objectifs (fictifs et sérieux à la fois). De tous ces processus émerge progressivement la

conscience et ce qui y échappe. Tous ces processus conditionnent la distinction entre les apparences, l'imagination et la réalité.

## – 7.7 : Mort et position dépressive –

Désormais le temps est ce qui s'ouvre en permanence, du fait même d'être sujet-conscient-de-son-caractère-de-sujet. On se demande d'ailleurs s'il ne faudrait pas dire la phrase dans l'autre sens, ou s'il ne faudrait pas tenir cette première phrase dans les deux sens à la fois. Le sujet naît de la temporalisation autant que la temporalisation fait du sujet. Désormais, à l'horizon de la conscience, se profile un accès à la temporalité généralisée où la chronologie est celle du temps historique et objectif. Désormais, il y a la possibilité de penser un temps où la conscience ne sera plus en train de générer le temps et où pourtant, du temps continuera à être produits par d'autres consciences.

Il y a donc concomitance de l'accession à la subjectivité, à la conscience, à la temporalité, à l'altérité. Et cela suppose la possibilité d'un rapport à la mort par le temps généralisé.

Encore une fois, il ne s'agit nullement de prétendre que l'enfant prend conscience de son être mortel entre 6 mois et un an. Cela se profile déjà, mais on sait que la prise de conscience explicite est plus tardive. En revanche, nous voudrions développer que la mortalité de l'enfant doit pouvoir se profiler dans l'esprit des parents. Cela doit à la fois pouvoir se faire et rester voilé pour les parents, c'est du moins ce que nous proposerons. Cette acceptation de la mortalité de l'enfant ne concerne pas les premiers mois, le temps de la préoccupation primaire.

Selon Winnicott, à partir de l'intégration, quelque chose se produit qui fait qu'un rapport à la mort est désormais possible alors qu'avant l'intégration, il ne saurait y avoir que des angoisses d'annihilation<sup>225</sup>. Il y a donc un changement chez l'enfant que nous discuterons relativement peu tellement ce changement nous paraît congruent avec ce qui a changé par ailleurs (intégration, point de vue, altérité, temporalisation, fiction du soi, culpabilité et réparation).

Nous voudrions beaucoup plus mettre en lumière ce qui doit pouvoir changer, chez les parents, à partir de ce passage. De très nombreuses situations cliniques périnatales nous en apprennent beaucoup de ce côté. Nous les aborderons progressivement.

---

<sup>225</sup> Cette distinction entre angoisse de mort et angoisse impensable d'annihilation, Winnicott (1969) la développe par exemple dans l'article de 1960, *La théorie de la relation parent-nourrisson* (notamment aux pp. 369-370).

Nous voudrions reprendre quelques éléments de notre lecture du cycle d'Abraham, présent dans le livre de Genèse. Nous voudrions y lire le récit de ce qu'il advient de la relation parent-enfant (père-fils) quand la possibilité de la mort du descendant est absente pour celui qui a engendré.

La méthode que nous avons retenue pour cette lecture est toute simple. Il s'agit de lire le récit dans sa continuité, sans se préoccuper des différentes couches qui le compose. La question est de s'intéresser à ce qui fait tenir l'ensemble du récit de la vie d'Abraham, dans un seul récit. Bien que ce récit n'a pas été écrit comme tel, d'un seul tenant, ni en étant issu d'une seule tradition ; ce récit nous est néanmoins parvenu tel quel. Il a été assemblé de cette manière et il faut croire que cet assemblage produit également des effets de sens pour qu'il se stabilise dans l'état qui est celui dans lequel nous le recevons.

Ainsi, la lecture que je proposerais n'est pas exégétique, ni celle que pourrait faire un connaisseur de l'hébreu. La lecture proposée n'est pas sans rapport avec une sorte de lecture clinique du récit qui nous est fait.

*Abraham s'appelait Abram quand il est sorti de la maison de son père en Chaldée. Tout ce que nous apprenons de lui nous est dit après ce mouvement de sortie. Il ne part pas pour aller ailleurs, il s'en va pour partir. Cette nécessité intérieure du départ – nous le comprendrons progressivement – est probablement en lien avec un lien à son père qui l'étouffe. Beaucoup d'appuis textuels vont dans le sens d'une vie clanique un peu étouffante qui empêche la vie de circuler. Ce dont il s'agit entre Abraham et Isaac, concerne déjà, en partie, bien que différemment, ce qui se produit entre Abram et son propre père.*

*Voici quelques arguments en faveur d'une vie clanique dont Abram serait sorti, pour aucun autre motif que d'en sortir. Sarai, sa femme est aussi sa demi-sœur. Les époux ont le même père et ce père a appelé sa fille « Ma princesse ». Comme le souligne Balmary (1995), à chaque fois qu'Abram nomme sa femme, il se rappelle qu'un autre, leur père, lui a donné un nom où la trace du possessif est marquée avec force.*

---

<sup>226</sup> Pour le lecteur qui en aura la patience, il est possible de lire l'ensemble du commentaire que je propose du cycle d'Abraham. La finalité de cette lecture est de tenter d'éclairer une scène étrange : le chapitre 22. On y voit Abraham manquer de tuer son fils, avec l'impression initiale que Dieu le lui a demandé cela. Ceci correspond à l'annexe 3. Il s'agit de mettre en lumière ce que ces éléments de récits font entendre de l'identité d'Abraham et de sa relation à Isaac, son fils.

*Par ailleurs, si l'on en croit ce qui se passe avec son neveu Loth, les relations dans le clan ont tout l'air d'être basées sur la menace de la violence. Il semble difficile, voire impossible, de parler pour tenter de résoudre les problèmes qui se posent dans la vie commune. Quand Loth est menacé, sauver son neveu semble être, pour Abram, un impératif absolu. Il est alors prêt à tout risquer : la vie, la mort et même ce qu'il en sera de lui après sa mort. Pourtant, avant cela, quand ne pouvant plus rester ensemble, ils doivent se séparer, Loth ne respecte pas la proposition d'Abram. Aucune négociation, aucune conflictualité ne s'engage. Cela est peut-être trop dangereux au sein de la famille, même s'il est possible d'entrer en conflit pour protéger un membre du clan.*

*Enfin, une fois parti de chez son père, Dieu s'adresse à Abram pour lui redire de ne pas avoir peur. Il le fait comme si quitter la maison de son père était un équivalent du mouvement de sortie d'Égypte, c'est-à-dire de la maison de servitude (beaucoup plus tard, pour le peuple d'Israël). « Je suis le Seigneur qui t'ai fait sortir d'Our en Chaldée pour te donner en héritage ce pays où tu es. (Gn 15, 7) »*

*Cette nécessité intérieure de quitter est traduite par un appel de Dieu qui est suivi par plusieurs promesses. S'il quitte ce clan, s'il obéit à cette poussée du « Pars, quitte ton pays », il lui faut se sentir protéger. Protéger vis-à-vis des autres clans de la terre, en quelque sorte mis à part. Il se sépare de ce qui l'étouffe, dans une certaine fragilité. Il lui faut également se sentir protéger d'être la cause de souffrances importantes là où il ira. Ainsi, Abram est protégé par Dieu, choisi, mis à part<sup>227</sup>. Mais il a d'abord été appelé à être bénédiction. Et le texte de préciser immédiatement « en toi seront bénies toutes les familles de la terre ». Il s'agit pour Abram de pouvoir être cause de bénédiction partout où il ira, mais peut-être plus universellement, par le trajectoire humaine qu'il suivra.*

*La suite du récit nous apprend très rapidement la puissance du clan d'Abram. Ainsi, quand il arrive quelque part, il représente potentiellement une menace. Très vite Abram reçoit une autre promesse : celle que sa descendance nombreuse possèdera un jour le territoire où il se trouve. Dès lors, la vie d'Abram sera marquée par des promesses qui se répètent mais qui se trouvent initialement séparées dans le temps et l'espace. Les échos qui se font avec le développement de l'enfant sont nombreux. Il faut à l'enfant un espoir pour pouvoir s'intégrer et se séparer. Il faut à l'enfant la possibilité de réparer pour pouvoir accéder à son point de vue, qui est toujours aussi une suppression du point de vue d'autrui. Il faut à l'enfant un temps pour pouvoir relier des appels qui sont initialement distincts, voire contradictoire : accéder à son point de vue, être en relation, ne pas violenter l'autre, poursuivre la quête du plaisir et de la vie, tout en prenant en compte la réalité. Avoir une terre, une demeure au sens de Lévinas, sans que ce soit le lieu du repli ou du meurtre d'autrui, demande tout un temps, toute une élaboration.*

*Abram est promis à être source de bénédiction pour toutes les nations et à être une grande nation. La contradiction est déjà toute proche : comment en effet être une grande nation sans être pris dans des jeux de rivalités et des conflits avec d'autres nations. Ailleurs et plus tard, il lui est dit que sa*

---

<sup>227</sup> Tous ceux qui diront du bien de lui (qui le béniront), Dieu dira du bien d'eux (les bénira) ; tandis que tous ceux qui diront du mal de lui (qui le maudiront) seront maudits par Dieu.

*descendance aura une terre, la terre où il se trouve. Ces promesses initialement clivées auront à se rejoindre, mais, dans un premier temps, elles ne le peuvent pas. Être une grande nation et source de bénédiction semblait déjà un programme ardu, presque contradictoire ; il est maintenant rendu quasi impossible puisque au moment où il arrive dans le pays des cananéens, il lui est dit que sa descendance possédera ce pays. Il y a donc au moins une nation (les cananéens) qui ne verront pas d'un bon œil ce qui se produira. Prendre terre et être source de bénédiction en même temps, comment faire ?*

Les promesses et appels sont initialement données à Abram séparées dans le temps et l'espace. Relier ces promesses consistera pour Abram, puis Abraham, à continuer de sortir de chez son père. Il est déjà parti, mais il lui reste à pouvoir être autre (étranger, hébreu) qu'avant son départ, dans ses relations familiales (avec sa femme, avec ses enfants, avec son neveu). Abram se montre bien souvent incapable de convoitise, d'agressivité, de penser à lui et à ses intérêts. Cela se vérifie dans les relations qu'il entretient avec ceux qui sont extérieurs au clan. Dans les relations intimes, Abraham est apparemment peu agressif également. Pourtant, ses relations intimes sont marquées par une sorte de négation du caractère de sujet de ses plus proches. C'est le cas dans sa relation conjugale, dans sa relation de père avec ses deux premiers fils et dans sa relation d'oncle avec son neveu Loth. La violence est apparemment absente. Cette discrétion tient à l'ampleur terrible et totale de cette violence de tous les instants. A ce titre, elle ne peut qu'être larvée et difficile à débusquée. Même une fois renommé par Dieu pour signifier le changement déjà opéré et encore nécessaire, il faut à Abraham tout un chemin pour être père, sans être étouffant à son tour.

*Une fois en Canaan, à chaque fois qu'Abram se comporte en homme de paix, Dieu lui refait des promesses. Une première lecture pourrait y lire des confirmations divines. Mais la répétition de la promesse de Dieu que sa descendance possédera la terre vient juste après qu'Abram a renoncé à son butin. Il vient de gagner un combat qu'il avait engagé pour sauver Loth. Il s'y montre dominant vis-à-vis des rois des nations présentes. Que vient faire la répétition de la promesse à ce moment-là ? Elle confirme Abram en répétant la promesse ? Il n'est pas impossible que Dieu en promettant souligne, du même coup, l'a-conflictualité d'Abram<sup>228</sup>.*

*Tous ces enjeux semblent se condenser autour de la paternité d'Abram. Cette paternité qui ne vient pas et qui le fait récriminer contre Dieu. Comment Dieu ose-t-il répéter ces promesses alors qu'il n'a pas d'héritier. Il veut un fils qui puisse gérer ses affaires et faire les libations sur sa tombe, une fois qu'il sera mort. Dès avant sa naissance, son fils est pour Abram, pour sa mort. Qu'advient-il si ce fils veut, comme lui a pu le faire, quitter son père, aller dans un autre pays, ou tout simplement vivre sa vie en prenant des risques ?*

---

<sup>228</sup> Cf. également ce que nous disions de la relation Abram-Loth.

*Nous voyons Abram mettre la main sur un premier fils, Ismaël. Nous ne voyons cette main-mise du père sur le fils que le jour où ce dernier est chassé du clan paternel. Ismaël est exposé à un risque mortel, en étant chassé, avec sa mère Hagar, en plein désert. Nous voyons pourtant Ismaël suivre alors littéralement les étapes d'un développement humain, et même, plus précisément du développement psychomoteur de la petite enfance. Ce faisant, il devient digne d'être appelé autrement qu'enfant – il est alors à l'âge de l'adolescence – et digne d'être un interlocuteur.*

*Nous voyons celui qui est devenu Abraham devenir père d'Isaac. Il y a tout d'abord une incrédulité que cela ne soit possible, compte tenu de l'âge des époux. C'est à tel point que l'annonce les fait rire. Mais, quand la naissance advient, Isaac peut-il être accueilli pour lui-même, comme une personne, par ses deux parents ? Cette naissance improbable, voire impossible, vient les surprendre. Mais Isaac risque d'être assigné à un rôle et une utilité. Sera-t-il plus qu'un être existant pour la mort de son père, pour hériter de la promesse, de ses affaires et des devoirs de libation sur la tombe.*

*Finale, c'est comme s'il « fallait » cette scène étrange du « sacrifice » d'Isaac par Abraham, pour que la relation devienne autre et que les promesses contradictoires puissent être dites en un même lieu et un seul endroit. Abraham est appelé à nouveau à partir, à quitter. Le récit reprend l'expression Lekh-Lekha, comme au moment où Abram avait été appelé à quitter la maison de son père. Sortir de chez son père ou partir pour aller en Moriyya « sacrifier » son fils revient à faire la même action. Un lien est fait entre le fait de « sacrifier » Isaac, la possibilité de sortir enfin de chez son père et la possibilité de ne plus se sacrifier lui-même dans les relations avec les autres nations. En apprenant à articuler dans l'intime de sa paternité amour et haine, Abraham apprend à le faire dans toutes ses relations.*

*La scène est troublante, Abraham semble bien proche de commettre l'irréparable et de tuer son fils pour répondre à un appel intérieur. Mais, au final, ce qui est tranché, c'est le lien qui liait Abraham et Isaac et le cou d'un bélier (figure du père, plus que du fils). Ce qui a surgit dans la relation, c'est la possibilité de la mort d'Isaac, son existence propre, sa légitimité à être un parmi les autres adolescents de son âge (donc pas seulement par rapport à son père).*

Nous retrouvons-là ce qui advient avec l'accession au point de vue. Laisser son enfant prendre pied dans un point de vue personnel, c'est assumer qu'un jour, il puisse faire des choix qui le mettront en danger. C'est également être prêt à ce que le descendant puisse advenir à une façon propre de regarder le monde et donc à ce qui pourra justifier, éventuellement, des choix qui vont contre les priorités de ses parents. C'est enfin consentir à ce que l'enfant puisse être livré à sa solitude, pour le meilleur et pour le pire. En accédant à son point de vue, se livre au cœur de l'existence de l'enfant, un combat du monde et de la terre (pour reprendre la terminologie d'Heidegger). Nul ne peut épargner à ses enfants d'être exposé au prix de ce combat et à ses exigences. De ce combat sortira progressivement la personnalité de l'enfant et une façon propre d'habiter le monde, d'y diriger sa vie, d'y prendre des décisions, de s'y risquer.

Accéder au point de vue ou laisser accéder son enfant à son point de vue, c'est toujours autoriser un processus dangereux. C'est la chance de pouvoir advenir à une existence personnelle, mais c'est toujours également la possibilité du meurtre. Pas nécessairement le meurtre qui met fin à une vie humaine, mais d'abord le meurtre qui consiste à affirmer son point de vue au détriment de celui des autres. Il y a toujours un peu cela aussi dans le point de vue. Dans le point de vue réside aussi bien une possibilité de bâtir du monde commun, que l'impossibilité désormais radicale, d'avoir une perspective sur le monde qui soit celle d'autrui. Il faut donc traverser de la haine et de l'amour. La position dépressive a pour fonction de rendre possible cette liaison de la haine et de l'amour. Désormais la haine transforme l'amour et l'amour transforme la haine. Ce qui se cherche, c'est l'établissement de liens non-dévorants. Le couteau qu'Abraham est sur le point de saisir au moment où l'ange l'interrompt n'est pas un couteau utilisé pour le sacrifice. Il s'agit du couteau requis pour les abattages rituels, celui qu'on appelle « le mangeur ». Abraham est arrêté dans sa répétition incessante d'une dévoration de la vie de son fils.

Finalement Abraham serait une figure d'homme où résiderait une difficulté à se montrer agressif. En dehors des liens familiaux, il voudrait aimer, sans se montrer agressif ou haineux. Dans les liens familiaux, il y aurait peut-être le même espoir, ce qui se traduit par un amour de type dévorant. Cette scène si difficile à comprendre du « sacrifice » d'Isaac pourrait bien être, au final, une scène du sacrifice de l'image qu'Abraham se fait de l'amour. Celui qui est effectivement sacrifié, c'est un bélier, attraper par ses cornes. Il s'agit donc d'un animal mâle, au moins capable d'engendrer, s'il ne l'a déjà fait. De plus, ce mâle est attrapé par les cornes, c'est-à-dire l'attribut physique qui représente ce avec quoi le mâle se bat, pour avoir accès aux femelles. Il est attrapé et prisonnier par l'endroit de son corps fait pour exercer l'agressivité et la domination.

Avant ce sacrifice effectif, Isaac interroge son père : il y a les bûches, il y a le feu, mais où est l'agneau ? Il ne parle pas des liens qui seront employés par Abraham pour lier son fils. Peut-on y voir l'indice que les liens sont beaucoup trop dévorants pour être nommés (comme le propose Balmary 1995) ? On imagine également qu'avant de lier le bélier pour le sacrifice, il aura fallu délier Isaac, soit en tranchant les liens, soit en les dénouant. Le silence d'Isaac sur ces liens pourrait-il servir d'appui pour y voir de l'innommable dans les relations. Innommable du meurtre à l'œuvre en n'autorisant pas le point de vue personnel – innommable de l'amour dévorant qui est l'autre facette de cette interdiction du point de vue. Innommable de cet amour dépourvu de haine et d'agressivité. Le point de vue menace toujours violence. La haine peut s'y loger et emporter l'amour. Cependant, parce que, dans le point de vue, la haine trouve une place articulée à l'amour, l'accession au point de vue est la chance d'une possibilité d'exister personnellement et d'entrer en relation véritablement.

– 7.7.2 : Pour Blandine, aussi des liens dévorant devaient être tranchés.

*Finalelement, Blandine était interdite d'aller-vers (d'agressivité). Elle n'avait pas plus la pleine liberté de s'intéresser aux personnes étrangères qu'aux objets. Et même pour sa mère, vers cinq/six mois, les élans de Blandine vers son père (pas étranger) était vécu comme un rejet.*

*Comment pouvait-elle conjuguer amour et haine dans ces conditions ? Comment pouvait-elle modérer sa haine par de l'amour et réciproquement ? Quand elle s'opposait et mettait en difficulté ses parents, elle semblait sans limite.*

*J'avais essayé de trouver pour Blandine des espaces personnels, en pariant sur l'effet bénéfique que cela pourrait avoir sur la dynamique entre elle et ses parents. Il s'agissait d'une sorte de pari : si des soignants se rivaient au point de vue de Blandine, ils pourraient peut-être le faire exister davantage dans les yeux de ses parents. J'avais d'abord tenté par une proposition en psychomotricité. Elle ne me paraissait pas particulièrement en difficulté de ce côté, mais j'avais saisi le prétexte d'une question des parents (« A vingt-huit mois, elle met encore tout à la bouche, ça nous inquiète, qu'est-ce que nous pourrions faire ? ») J'avais choisi de la faire voir à une psychomotricienne bonne connaisseuse des travaux d'André Bullinger. Mais le bilan aura révélé qu'elle n'a pas de difficulté de ce côté et malgré mes efforts d'échange avec la psychomotricienne, le suivi n'a pas pu se mettre en place.*

*J'avais ensuite essayé de faire en sorte qu'elle puisse participer à l'hôpital de jour du service réservé aux deux à quatre ans où les parents ne sont pas toujours présents et où des soins sont proposés à l'enfant. Mais cela a échoué également pour des raisons de cohérence du groupe d'enfant, raisons donc totalement étrangères à cette prise en charge.*

*Les parents avaient éprouvé des améliorations après que la mère ait pu raconter un peu son histoire. Elle osait davantage s'opposer à sa fille. Mais ces améliorations n'étaient pas durables. Rien ne semblait y faire. Un certain désespoir s'installait pour les parents.*

*C'est alors que se produisit un épisode qui réorienta peut-être les choses. Il semble s'y conjuguer des enjeux concernant l'accession au point de vue et d'autres concernant le rapport à la mort de l'enfant. Mort de l'enfant pour les parents et peut-être aussi du patient pour son médecin.*

*Avec le temps, les consultations concernaient moins les difficiles séances d'oppositions imposées par Blandine à ses parents, mais ce qui se tramait autour du sommeil (les endormissements et les réveils nocturnes). Depuis quelques temps, la mère questionnait beaucoup la possibilité qu'il y ait une pathologie du sommeil, réclamait des avis spécialisés, que nous ne lui avons pas refusé d'ailleurs. Ces avis n'auront jamais lieu. Le délai d'attente était tel que les parents ne s'y rendront pas. Quand le tour de Blandine est venu, les parents ont eu le sentiment que le problème était résolu.*

*Pendant les séances précédentes, j'étais également de plus en plus marqué par des exigences de la mère de Blandine qui étaient marquées par une certaine déconnexion vis-à-vis de l'âge de sa fille. Un découplage du monde de Blandine et de celui de sa mère se laissait progressivement voir qui n'était pas si manifeste, jusqu'alors.*

*Ce jour-là, les parents arrivent en consultation manifestement épuisés. Ils formulent par ailleurs, ce qui ne leur ressemble pas, un ensemble de plainte et formulent des récriminations contre*

*Blandine. Je les sens au bord de la rupture. Comme nous dirions aujourd'hui, ils étaient au bout de leur vie (pour filer la métaphore de la vie et de la mort).*

*J'ai très vite le sentiment, que j'ai rarement par ailleurs, qu'il faut que je trouve quelque-chose à proposer. J'ai des pensées récurrentes, que je tente d'éloigner, mais qui s'imposent à moi au fil de la séance : « Tu dois proposer quelque-chose, tu ne peux pas les laisser rentrer comme cela. » Cette fois les propos des parents sont moins concordants. On ressent de la tension entre eux. Ils se reprochent mutuellement leur dureté, leur laxisme, les difficultés de Blandine. La mère finit par dire : « De toutes façons, c'est simple, j'en suis au point où je ne vois que deux possibilités : soit je la mets totalement de côté, soit je la laisse faire tout ce qu'elle veut. » Pointons que dans les deux cas, cette mère voulait la mettre de côté puisque pour une enfant de l'âge de Blandine, ne plus pouvoir trouver de possibilité de confrontation, c'est être délaissé tout autant. Gageons également que Blandine aurait trouvé le moyen de contraindre à l'affrontement. Laisser un enfant faire ce qu'il veut est une vue de l'esprit. Il y a toujours des situations de danger, dans la rue, dans la maison...*

*Cette mère en était donc arrivé, d'elle-même, au point qu'elle redoutait pourtant si fortement : le rejet de Blandine ou le rejet par Blandine. Peut-être finalement « préférerait-elle » la rejeter qu'être, possiblement un jour, rejetée par elle.*

*J'interroge, je tente de comprendre et me revient sans cesse l'idée qu'il faut trouver quelque-chose. « C'est ingérable. Elle ne s'endort pas, elle lutte toute la soirée, ça peut durer plusieurs heures, elle refuse de rester dans sa chambre, il faut qu'on y soit, avec elle, mais pas trop proches. Elle est crevée, mais elle lutte contre le sommeil. On a essayé de la laisser seule dans sa chambre pour qu'elle se débrouille toute seule, mais elle crie tellement fort qu'elle réveille son petit frère qui lui s'endort sans trop de difficultés. Par contre lui, il ne fait pas encore ses nuits et elle continue à se réveiller plusieurs fois par nuits. Même en pleine nuit, elle ne se rendort pas toujours facilement et rapidement. C'est épouvantable. Comment c'est possible de faire face, de travailler la journée... »*

*Parmi les choses qui me traversent, je me dis qu'il y aurait la proposition d'un arrêt maladie pour pouvoir se reposer dans la journée. Mais je ne sais pas si la mère est prête à cela et je ne suis pas convaincu de cette idée. Vient ensuite l'idée de prescrire de l'Atarax<sup>229</sup>. Seulement ce médicament a perdu l'Autorisation de Mise sur le Marché (AMM) pour les enfants de cet âge et dans l'indication des troubles du sommeil.*

*A partir de ce moment, je sens une lutte s'opérer en moi. Il y a comme une certitude qu'il faut que je prenne mes responsabilités et que je prescrive. Pourtant, je sais que je suis hors AMM, que c'est aussi se montrer responsable que de ne pas le faire. Et puis, j'ai conscience que Blandine mène une lutte pour avoir le droit d'exister personnellement et qu'il y aurait comme une faute à prescrire un traitement qui viendrait la faire taire ou réduire cette dynamique vitale. Malgré tout l'idée de l'Atarax ne me lâche pas. Au bout d'un moment, je me dis que je vais les laisser repartir, proposer une consultation rapprochée par rapport à d'habitude, prendre le temps d'y réfléchir et prescrire si la fois suivante cela me paraît toujours pertinent. Mais quelque chose m'interdit de ne pas prescrire dès cette*

---

<sup>229</sup> Médicament dont la DCI est Hydroxyzine.

consultation. Je me sens comme contraint de me montrer « responsable » en prescrivant hors des clous. Inutile de dire que cette lutte est la trace de projections importantes. Je me retrouvais moi-même plongé dans une bataille.

J'ai fini par proposer la prescription d'Atarax, à dose pédiatrique. J'ai tout de suite proposé que ce soit pour mettre en place un rituel le plus fixe possible, pendant 15 jours, autour des endormissements. En espérant qu'à l'arrêt de l'Atarax, il puisse y avoir un bienfait du rituel. Compte-tenu des luttes importantes autour de l'endormissement, les parents ne parvenaient pas, en effet, à mettre une quelconque routine en place. La première réaction vient du père : « Mais, elle ne va quand même pas prendre un traitement parce que nous n'y arrivons pas avec elle. » La mère va dans le même sens : « Oui, c'est difficile, mais ce n'est pas à Blandine d'en payer le prix. C'est pas plus de sa faute que de la nôtre. »

Je tente de déminer le terrain, de signifier qu'il ne s'agit pas de punir Blandine, de chercher une fautive ou un fautif... Je le dis et je sens en moi que ça « grince ». Quand même me dis-je, ils ont raison. Je reviens à mon objection précédente : il ne s'agirait pas de faire taire Blandine. J'ai un peu honte. Mais le mouvement est lancé. J'explique la prescription. Nous arrivons à la fin de la séance. Nous refixons une séance deux semaines après (un peu plus proche que d'habitude).

Au moment de nous séparer, je suis pris par des pensées qui m'envahissent : « Je ne sais pas pourquoi il n'y a plus cette AMM, mais, maintenant, il y a des histoires d'ECG autour de la première prescription d'Atarax.... Oh, quand même, ce serait pas de chance qu'il y ait un problème, tellement d'enfants ont eu ce traitement, à cet âge-là<sup>230</sup> ». Est-ce que les parents ont senti quelque-chose de ces hésitations, de ces doutes ?

Je les revois quinze jours après. Ils sont plus reposés. Ils me décrivent que depuis cinq jours ils ont commencé le traitement et que ça aide bien Blandine à s'endormir. « Elle essaye bien de lutter un peu, mais le produit fait son effet et on voit son énergie qui flanche progressivement. » Du coup, elle s'endort. Je demande aux parents comment ils vivent cette aide temporaire. Ils décrivent alors toutes leurs hésitations. C'est le père qui prend d'abord le soin de raconter :

« On a confiance en vous. Mais on était pas sûr. On avait peur de droguer notre fille et puis on avait peur de la traiter sans que le problème ne vienne d'elle et alors pourquoi la traiter elle. Finalement, on en pouvait plus alors on a tous les deux pris le traitement un soir. On a été impressionné parce que on s'est senti un peu fatigué, un peu plus que d'habitude, jusqu'au lendemain midi. » Je leur demande quelle dose ils ont essayé. Les parents répondent avoir pris la dose prescrite pour Blandine. Puis ils reprennent : « Quand on a senti ce que cela nous faisait, on s'est d'abord dit qu'on ne donnerait pas le traitement à Blandine. » Puis la mère de Blandine coupe son conjoint : « Puis un jour, je n'en pouvais plus, j'étais tellement fatiguée et agacée que je me suis dit que j'allais donner le traitement. J'ai regardé mon mari un instant, et je suis allé chercher le médicament. Il ne m'a rien dit, mais il n'était pas tout à fait tranquille. Blandine a pris le médicament assez facilement. Quand elle s'est

---

<sup>230</sup> (Pour les soulager pendant leur varicelle.)

*endormie, je me souviens avoir espérer qu'elle se réveille » Le père reprend alors la parole pour dire : « Maintenant, qu'on sait qu'elle va se réveiller, on est impressionné de voir que, malgré le traitement, elle fait encore des réveils nocturnes. C'est surtout des cauchemars. Mais elle a quand même de l'énergie dans ces moments-là. Le matin, elle est comme d'habitude. Maintenant, on a un peu peur du moment où il faudra arrêter le traitement. »*

*A partir de ce moment-là, les parents ont décrit une amélioration globale dans la relation avec Blandine. Il n'y a pas eu beaucoup de séances ensuite. Il est difficile de savoir réellement pourquoi. Les parents disaient que cela allait mieux, qu'ils prenaient conscience qu'ils en demandaient beaucoup à leur fille par moments. Mais le suivi se désamorçait également du fait des propositions faites antérieurement et qui n'avaient pas pu inscrire de suivi durable (psychomotricité, hôpital de jour). Enfin, la mère de Blandine se réorientait professionnellement. Elle voulait créer une entreprise de consulting. Elle ferait pour son entreprise, ce qu'elle faisait actuellement pour le groupe de distribution dont elle faisait partie. Elle s'attendait également à avoir comme principale cliente son entreprise actuelle.*

*Ainsi donc, la situation s'améliorait peut-être parce que la mère de Blandine était maintenant davantage mobilisée sur d'autres questions. Elle s'améliorait également parce que les demandes parentales se faisaient moins pressantes et peut-être plus adaptées. La mère était moins présente au domicile et le père avait toujours dit qu'il était moins mis en difficulté par Blandine que sa femme. Ce qui est d'ailleurs tout à fait classique. Est-ce que cette mère avait pu se focaliser sur autre chose que Blandine et son petit frère à partir de cette expérience : « j'espère qu'elle se réveillera » ?*

*Il est certain en tout cas qu'un certain apaisement s'est installé et que le suivi s'est ensuite arrêté. Il nous est resté suffisamment de séances néanmoins pour au moins pouvoir affirmer que l'amélioration aura été plus longue que lors des précédentes phases d'accalmie. Nous ne savons pas ce qu'il en est aujourd'hui. Les parents savaient qu'ils pouvaient recontacter le service si besoin, ils ne l'ont pas fait, à ce jour. Mais cela n'est évidemment pas suffisant pour affirmer que l'amélioration aura réellement été durable.*

Comme nous l'avons souligné, les projections étaient fortes pendant la séance où l'Atarax fut finalement prescrit. Ces projections reçues nous semblent être le reflet de ce qui se passe entre Blandine et ses parents. Nous en avons peut-être une image toute simple quand les parents essayent d'abord sur eux, à dose pédiatrique, le traitement prescrit à leur fille. Que font-ils à ce moment-là ? Ils prennent pour eux ce qui est pour leur fille. De même, dans la séance, nous nous sommes trouvés en situation de prendre sur nous une responsabilité compte-tenu d'une détresse ressentie chez les parents. Ce faisant, nous sommes sortis de notre rôle d'accueil, de tiers, d'aide pour pouvoir réfléchir et élaborer. Ce faisant, nous sommes rentrés dans le jeu des projections dont Blandine était la cible manifeste.

Peut-être que cela a, en soi, eu une certaine fonction. Cette mère avait-elle pu ressentir chez sa mère une capacité à entrer dans le jeu des projections, sous l'effet de l'empathie et de l'émotivité enfantine irruptive ? Telle qu'elle nous a décrit sa mère, elle a peut-être eu affaire à une femme gardant toujours une certaine distance, voire une certaine froideur. Sentir le thérapeute préoccupé alors qu'elle n'avait peut-être pas réussi à susciter cela chez sa mère était peut-être important. Ceci n'enlève pas, bien sûr, le fait que, de notre côté, il y a eu une sortie du cadre.

Un autre aspect a certainement été important. Il concerne ce qui se passe entre Blandine et ses parents. Les parents racontent un épuisement qui finit par l'emporter sur leurs peurs concernant la sécurité de Blandine. Cette mère a finalement pensé qu'elle espérait bien que Blandine se réveille. Le parallèle avec la scène de Genèse 22 n'est pas absent.

Ces parents ont fini par décider de donner à leur fille un médicament malgré leur décision préalable de ne pas le donner. Ils l'ont fait sur une impulsion de la mère à laquelle le père ne s'est pas opposé. L'épuisement l'a alors emporté sur la peur. La préoccupation pour leur fille a alors cédé devant le besoin d'assurer leurs besoins de repos et d'espace personnel. Blandine était dans un « non-lieu », elle n'avait pas d'espace pour se détendre en présence de ses parents. Elle mettait ses parents dans le même état. Ils se retrouvaient sans lieu pour se détendre, à leur tour.

Les parents ont fini par préféré prendre un risque. Ils se sont sortis de cette situation en prenant le moyen que je leur avais proposé, mais qu'ils réprovaient initialement. Peut-être que cette expérience a quand même été fondatrice d'une organisation un peu modifiée de la haine/agressivité et de l'amour/préoccupation pour leur fille Blandine. Peut-être que Blandine a également sentie qu'elle touchait là un point limite au-delà duquel elle ne pouvait pas aller sans mettre en péril tout un tas de choses. D'ailleurs, lors de la dernière consultation, le père de Blandine disait : « On découvre en ce moment que Blandine nous met en difficulté mais qu'elle ne passe jamais certaines bornes ».

« Ne jamais passer certaines bornes », n'est-ce pas avoir trouvé une aire de jeu, un périmètre où il est possible de jouer, pour autant que les joueurs sachent demeurer à l'intérieur.

Enfin, il serait intéressant de pointer l'effet probable qu'a eu la traversée par la mère des idées de mort qui l'habitait. Elle a donné un traitement à sa fille en pensant consciemment au risque que sa fille ne se réveille pas.

Premièrement, cela nécessitait pour cette mère de fréquenter sa peur d'être abandonnée par sa fille, mais cette fois sur un versant radical et définitif. Deuxièmement, cela nécessitait également de porter l'idée simple qu'il y avait des limites que Blandine ne pouvait pas franchir. Troisièmement, cela permettait à cette mère et à ce père de porter une agressivité à l'encontre

de leur fille, même si c'était sur prescription médicale. Il est difficile de ne pas penser à un parallèle avec la séquence biblique du sacrifice d'Isaac, toute proportion devant être gardée dans ce parallèle<sup>231</sup>. Enfin, les dix ou quinze jours d'endormissements plus faciles ont peut-être tout simplement permis aux parents de prendre un tout petit peu de recul, de retrouver du temps en couple et un petit peu d'espace personnel. Ayant retrouvé cela, ils ont peut-être été plus facilement capables de tenir bon sur certaines limites.

### – 7.7.3 : La mort de l'enfant pour les parents.

Finalement, nous ne voulons pas dire que les parents doivent pouvoir assumer le risque que leur enfant ne puisse mourir. Nous pensons, que, pour des parents, la mort de l'enfant demeure un drame très difficile à surmonter. Nous cherchons néanmoins un chemin pour souligner combien, il est important que, chez les parents, le rapport à la mort de l'enfant se modifie, au moment où ce dernier accède à son point de vue et à une temporalisation personnelle de l'expérience vécue.

Nous allons nous appuyer sur plusieurs situations cliniques. Il s'agira de montrer qu'avant le moment où l'enfant peut s'intégrer, il ne saurait y avoir, pour les parents, de possibilité d'envisager, ne serait-ce qu'inconsciemment ou de très loin, la possibilité de sa mort.

La première situation est d'ores et déjà une situation généralisée. Dans le travail d'accompagnement des familles pendant l'hospitalisation en néonatalogie, il n'est pas rare de rencontrer des parents qui disent qu'ils ne s'attachent pas à leur enfant : « de peur qu'il ne lui arrive quelque-chose ». Il est évident qu'il ne s'agit pas de contraindre ces parents à s'engager émotionnellement. Il est évident également qu'il y a, d'un côté, l'attachement freiné qu'ils déclarent et, de l'autre, ce qu'ils éprouvent effectivement quand l'issue est malheureuse. Mais disons d'emblée que ces discours ne sont jamais rassurant pour le lien parents-enfant.

D'une certaine manière, le professionnel de santé sent alors qu'il manque quelque-chose pour cet enfant. Ce qui n'est pas là, c'est une préoccupation parentale qui se laisse aller à ressentir cette folie ordinaire. Les parents disent avoir besoin de se protéger. Mais, du point de vue de l'enfant, ce besoin parental de protection a une saveur mortifère. Ainsi, cette situation met en lumière combien, les temps du début de la vie correspondent à un moment où il n'est pas possible d'isoler le sort de l'enfant du sort des parents. Finalement, les parents formulent

---

<sup>231</sup> Cf. note sur Blandine dans l'annexe 3.

ce que Winnicott désigne dès son article de 1956 *La préoccupation maternelle primaire* : si l'enfant vient à disparaître, l'état de préoccupation primaire met les parents en danger.

Si l'on est identifié à l'enfant, refuser cette mise en danger est inquiétant. Il s'agit d'une période où la mort de l'enfant équivaut à un vacillement de la vie des parents préoccupés. Ainsi, au début, il n'est pas tout à fait possible que la mortalité de l'enfant tienne une quelconque place. Si ce qui vient d'être dit est juste, cela est en contraste avec une des spécificités de la clinique néonatale, du prématuré. La mort n'y rôde pas en permanence, mais en quelques heures, un enfant prématuré qui allait très bien, peut se retrouver dans une situation catastrophique, voire être décédé<sup>232</sup>.

#### – 7.7.4 : Spécificité du deuil périnatal et déni de la mort de l'enfant en périnatalité.

Nous nous attacherons à certaines des spécificités du deuil périnatal. Ces spécificités nous semblent effectivement de nature à faire sentir combien la mortalité de l'enfant est initialement mise de côté, par les parents.

*Un jour, à la fin d'une réunion dans le service de néonatalogie, une pédiatre me demande de monter avec elle dans le service de suites de couches qui se trouve à l'étage au-dessus. Elle était de garde cette nuit et elle va aller revoir une famille qui vient de vivre le décès de leur enfant mort juste après la naissance. Il s'agit d'une femme qui est venue à l'hôpital pour son rendez-vous de terme. Elle venait pour voir si tout allait bien, le jour du terme, comme c'est le cas pour toutes les grossesses qui atteignent cette durée. Seulement, lors du monitoring cardiaque de l'enfant, des signes importants de souffrance fœtale ont été repérés (bradycardie profonde). Le temps de faire la césarienne en extrême urgence, l'enfant est né avec une fréquence cardiaque autour de quarante pulsation par seconde (norme à cet âge entre 120 et 160). La pédiatre qui avait été appelée a tenté de réanimer cet enfant sans que ses efforts n'aient pu se révéler fructueux. Il est donc décédé dans l'heure qui a suivi la césarienne, il est même possible de dire qu'il était déjà entre la vie et la mort lors de sa naissance.*

*Pour cette mère, il y aura une douleur immense de n'avoir pas pu prendre son enfant dans les bras, contrairement à son conjoint qui se l'ai autorisé. Il y aura également un besoin de revoir la*

---

<sup>232</sup> Cela a même une répercussion sur l'investissement des plus jeunes prématurés par les équipes soignantes dans le service de néonatalogie de l'hôpital où nous travaillons. Les enfants les plus jeunes sont ceux à propos desquels les temps de réunion sont les plus absents, les plus brefs. Ils ne sont pas, de la même façon, au centre d'un travail concerté. Comme s'il ne fallait pas trop les investir.

*pédiatre<sup>233</sup> qui a tenté de réanimé son enfant. Comme le disait la patiente : « Elle détient le peu de vie que mon fils a vécu, c'est avec elle qu'il l'a vécu, si quelqu'un a vu son regard, c'est elle. »*

*Ce qui fut particulièrement frappant, ce fut les impressions qui habitaient cette patiente pendant la grossesse suivante qui survint rapidement. A de nombreuses reprises, elle eut besoin de vérifier : « Vous êtes sûr que je ne deviens pas folle. ». Elle avait souvent l'impression d'avoir deux enfants, l'un à droite, l'autre à gauche. Il lui est même arrivé de se demander : « Lequel des deux sortira en premier ? Tout de suite après je me suis dit que ça n'allait plus du tout. Mais quand même, j'ai bien vu que j'étais en train de réfléchir à cette question. » Plus tard, quand elle fut cette fois mère du second enfant, qu'elle le promenait dans la poussette, il lui arrivait d'avoir l'impression d'en promener deux en même temps.*

*De façon très brève, comme nous venons de le faire pour le premier suivi évoqué, nous voudrions pouvoir le faire pour un second. Il s'agit d'un accompagnement qui commence après une interruption médicale de grossesse. Il s'agit d'un couple qui a reçu une annonce de trisomie 21. La grossesse était en cours, suivie, avec un risque estimé initialement plutôt faible. Lors de la deuxième échographie, des anomalies font procéder à des investigations qui mènent à affirmer la présence des trois chromosomes 21 chez l'enfant. Le couple a alors une réflexion relativement rapide car une clarté est là. L'interruption médicale sera leur choix.*

*Pourtant, malgré cette clarté initiale sur laquelle elle n'est jamais revenue, il a fallu ensuite tout un suivi à la mère de l'enfant<sup>234</sup> pour pouvoir assumer ce choix. La culpabilité était très présente. Elle avait l'impression de ressentir le corps de sa fille se décomposer, surtout les jours de pluie. Il y avait un conflit en elle, pour savoir si elle aurait dû se dévouer à un enfant porteur d'une trisomie 21 ou si, comme le couple l'avait décidé, il était légitime d'avoir interrompu la grossesse. Compte-tenu de ce conflit, la patiente ne s'accordait pas facilement le droit de ressentir le deuil et la douleur de cette enfant absente. J'ai revu cette patiente lors de la grossesse suivante et en post-partum.*

*Lors de la grossesse suivante, la patiente a demandé à être vue de nouveau. Alors que la culpabilité vis-à-vis de l'interruption médicale de grossesse s'était estompée, cette dernière était de nouveau plus vive. La patiente se surprenait en train de penser : « j'ai gâché la vie de ma fille. ». Expression surprenante, puisque sa fille n'était plus. Elle venait également questionner certaines impressions. Lorsque son enfant bougeait, elle avait l'impression irrépressible que son enfant se débattait en elle, pour trouver la sortie et ne pas être étouffé. Elle prêtait, finalement, à ce troisième fœtus, des intentions qui auraient pu être celles de sa fille vis-à-vis de laquelle elle culpabilisait. D'une certaine manière, par l'enfant de la troisième grossesse, elle prêtait une vie et des émotions à l'enfant décédé précédemment.*

---

<sup>233</sup> Cf. Chesnel, J. (2020).

<sup>234</sup> Nous choisissons ici le terme « enfant », car c'est ainsi que la patiente en parlait. Cette « enfant » a été inscrite dans leur livret de famille.

*Dans bien d'autres suivis de décès en fin de grossesse, il y a eu des phrases marquantes qui exprimaient des choses semblables. Une femme a pu dire : « Il faut que je donne une vie à mon bébé, il faut que je la fasse vivre ». Une autre a pu exprimer son besoin irrésistible d'écrire à son enfant. Dans ses écrits, elle s'adressait à la deuxième personne du singulier, en disant : « C'est bête de faire cela, je ne crois pas du tout à la vie après la mort. Mais, il faut que je lui parle, je ne peux pas la laisser comme ça, sans rien. » Dans cette dernière phrases, à nouveau, le bébé n'est pas tout à fait mort, il a encore des besoins auxquels il faut répondre. Il y a encore des devoirs de mère, des devoirs relationnels, à remplir.*

Nous ne savons pas si le mot déni convient. C'est pourtant bien celui-là que nous voudrions employer pour parler de la façon dont les parents au moment de la préoccupation primaire se rapportent à la mortalité de l'enfant. Il s'agirait là d'une affirmation quasiment contrefactuelle. En effet, les personnes habituées à la clinique périnatale savent bien qu'il y a de nombreux parents qui pensent à l'éventualité de la mort inattendue du nourrisson. C'est tellement vrai que cela peut être source de comportements parentaux inadaptés. Pourtant, nous pensons que la mortalité de l'enfant est évacuée de la vie psychique parentale, au début.

La véritable prise en compte de la mortalité de l'enfant correspondrait à la possibilité d'évoquer la disparition d'une personne qui aurait pris forme. La disparition est impossible à apercevoir, tant qu'il s'agit d'un être essentiellement informe. Il a certes déjà un style propre. Mais ce style n'a pas encore pu s'établir pour prendre une forme personnelle.

Les impressions surprenantes de porter deux enfants ou d'en promener deux, ou les impressions que l'enfant suivant porte les émotions du précédent, ou encore le devoir d'être en relation avec l'enfant qui pourtant est mort... sont à questionner. Nous savons que dans le deuil, en général, il n'est pas rare d'avoir des hallucinations du défunt par les proches. Nous savons que cela n'est pas inquiétant concernant la psychopathologie de la personne. Mais, ici, il s'agit d'une variante importante. En effet, pour un proche, voir ou entendre celui qui est décédé, c'est faire avec sa mémoire, avec ce que la personne était pour soi. Ce n'est pas composer entièrement une vie, une voix, une image du corps... Seulement, pour ces femmes qui ont perdu un enfant avant même qu'il ne vive réellement hors d'elles, prêter une vie à l'enfant est tout autre. Rien ne se fait avec l'aide de la mémoire. Il s'agit plus d'une création que d'une reprise.

Ainsi, la femme qui perd un enfant au moment de la préoccupation maternelle primaire a tendance à lui prêter une vie. N'est-ce pas la trace que l'enfant d'alors ne peut pas réellement disparaître ? N'est-ce pas la trace que cet enfant est, à certains égards, une part d'elle-même<sup>235</sup> ?

---

<sup>235</sup> Dans son article de 1960, Winnicott (1969) dit ainsi : « Peu après la conception, ou lorsqu'elle est considérée comme probable, la femme commence à se modifier dans son orientation et à se préoccuper des changements qui se produisent en elle. Elle est amenée de diverses façons par son propre corps à s'intéresser à elle-même. La mère transfère une partie de

N'est-ce pas la trace que l'avenir de cet enfant est en elle ? Pourrions-nous dire la même chose des femmes qui vivent cette préoccupation alors que l'enfant est vivant ?

Quand l'enfant est vivant, il y a une déception à vivre, la possibilité de satisfaire l'enfant est présente, mais pas constamment. Il y a donc très rapidement, une manifestation de l'enfant dans son extériorité. Il n'est pas une pure projection de la mère. Pour Winnicott, le fait que « l'enfant n'est pas sa propre conception (mentale). (Winnicott, 1969, p.80) » est source de haine pour la mère envers l'enfant. Haine précoce qui intervient avant que l'enfant ne puisse, lui-même, ressentir un tel sentiment pour qui que ce soit.

Ainsi donc, très rapidement, l'enfant commence à s'extérioriser psychiquement, dans un climat en partie marqué par la déception. Cette déception est double : d'une part, la relation n'est pas purement idéale, d'autre part, les capacités personnelles à satisfaire l'enfant ne sont pas infinies. Le baby-blues en plus de ses racines hormonales a probablement une racine psychique dans ce climat de déception<sup>236</sup>. Seulement, pour les mères qui subissent un deuil périnatal, qu'en est-il ? Elles continuent à l'imaginer, à le créer, sans qu'il vienne, par son extériorité se manifester comme étranger.

Lors de la naissance, l'extériorité de l'enfant commence à s'installer chez la mère, elle n'est pas totale et entière d'emblée. Pour s'extérioriser psychiquement, il ne suffit pas qu'il soit porté dans les bras et visible pour les yeux. Une durée est nécessaire pour que l'extériorité s'accomplisse. Nous avons formulé l'hypothèse que cela se produit quand l'enfant est lui-même capable d'avoir un point de vue, de voir le parent dans son extériorité. Comme le dit Winnicott, il faut que l'enfant guérisse le parent de l'état dans lequel sa venue au monde l'a plongé. Cette guérison ne se fait que tardivement dans le développement<sup>237</sup>. L'enfant ne peut guérir ses parents de la préoccupation primaire qui s'estompe progressivement qu'en y étant autorisé.

---

son propre sentiment du self à l'enfant qui se développe en elle. (p.375/376) » Soulignons tout particulièrement la dernière phrase.

Cet aspect de la théorie winnicottienne n'est pas sans rappeler ce qu'il appelle la relation au moi qui est aussi bien, chez l'enfant, la relation au moi que la relation à la mère-environnement.  
<sup>236</sup>

Cf. Bydlowski, S., Vaivre-Douret, L., Lalanne, C., Apter, G. & Golse, B. (2014).

<sup>237</sup> Dans l'article La préoccupation maternelle primaire, Winnicott (1969) précise pourquoi il parle de quasi-maladie pour désigner la préoccupation primaire : « C'est à dessein que j'emploie le mot « maladie », parce qu'une femme doit être en bonne santé, à la fois pour atteindre cet état, et pour s'en guérir quand l'enfant l'en délivre. (p.287) »

L'enfant ne l'en délivre que progressivement, en ayant davantage besoin de manifester son point de vue et, finalement, en devenant capable de comprendre le « point de vue » de sa mère. C'est ce que Winnicott (1969) exprime finalement en 1941 dans *L'observation des jeunes enfants dans une situation établie*. La mère a le souci d'être au rythme de son enfant, tant que celui-ci n'est pas capable de considérer le point de vue maternel (Cf. p.53, ou citation ci-dessus, dans la partie position dépressive, manie, paranoïa).

C'est ainsi que Winnicott parle de véritable pathologie de ces processus, quand les parents n'autorisent pas cette guérison<sup>238</sup>. Accéder à un point de vue, à une temporalisation, à une personnalité, à une extériorité, ne peut se faire qu'en y étant autorisé et en étant soutenu dans ce sens.

La circularité est évidente, mais elle est essentielle. Elle explique par exemple que beaucoup d'équipes de psychiatrie adultes décrivent les « mères de psychotiques » comme des femmes prêtes à tout pour leur enfant. L'expression est plutôt négative dans la bouche de ces équipes rencontrées pendant l'internat de psychiatrie. Mais qu'advient-il d'une mère qui n'est pas guérie de ce moment spécifique par son enfant qui reste incapable d'accéder véritablement à son self ?

L'inverse est vrai également. Qu'advient-il d'un enfant interdit par ses parents d'accéder à une autonomie psychique et à une temporalité propre ? La situation de Blandine pourrait suffire à illustrer ce qu'il advient dans les premières années.

Il y a donc un aspect de circularité, indépassable. Mais cet aspect est essentiel. Il explique comment l'indépendance qui s'établit dans le self peut être vécue comme absolue par l'enfant. Il n'a pas d'abord besoin de s'opposer pour exister par rapport à ce qu'il refuse. Il accède à son self, par lui-même, en guérissant ses parents (même s'il n'aurait pu les guérir s'ils n'étaient pas prêts à être guéris à leur tour, d'où la circularité).

La position dépressive est tout ce qui se passe chez l'enfant (et plus tard chez l'adulte) qui soit prise en compte de l'extériorité d'autrui. La position dépressive est donc déstabilisation de l'enfant qui grandissait en connaissant de plus en plus complètement les différentes facettes des adultes proches qui assurent son quotidien. Voir le self prendre consistance, équivaut à voir autrui échapper au soi. A ce moment, il cherche à les saisir et il se rend compte de l'impossibilité de cette démarche qui porte en elle la destructivité d'autrui et qui, de plus, est vouée à l'échec. Il y a donc une mort à traverser. C'est une petite mort, mais c'est une mort tout de même. Ce qui assurait l'environnement restera donc, désormais, pour toujours, en partie, imprévisible. Cela ne peut pas ne pas générer des angoisses et un certain deuil.

Ce n'est que dans ce deuil de l'objet subjectif<sup>239</sup> que l'enfant peut laisser l'autre se manifester à partir de soi (ce que Lévinas appelle *καθ' αὐτο*). Ainsi, l'accession au point de vue permet, en même temps, qu'autrui se manifeste bel et bien à soi, tout en se tenant hors de portée du point de vue personnel. Cela aussi est expérience de la mortalité et de l'incomplétude.

---

<sup>238</sup> Cf. Winnicott 1969, l'article *La théorie de la relation parent-nourrisson*.

<sup>239</sup> Deuil et éviction du deuil. L'objet subjectif est répudié comme non-moi, mais il fait aussi partie de soi et ne sera jamais entièrement répudié. Le régime du sujet objectif transforme celui de l'objet subjectif, mais n'y met pas fin de manière définitive.

L'altérité d'autrui vient de l'accession au point de vue et de l'impossibilité d'être atteinte à partir de ce point de vue.

Désormais, il n'y aura de relation à autrui qu'en apportant à l'autre ce que le soi possède : un rapport au monde, un point de vue. La relation à autrui consiste désormais à se déposséder de ce qui est sien, en l'offrant. C'est l'alternative proposée par Lévinas. Finalement avec autrui, soit je suis meurtrier : je reste campé sur mon point de vue que je ne lui offre pas, puisque ce point de vue n'est pas exposé au questionnement d'autrui. Soit je suis celui qui donne contre tout bon sens puisque ce don s'adresse à celui qui vient me déposséder. Cela se fait contre tout bon sens, mais en fondant la possibilité du sens. Il n'y a pas de sens pour celui qui n'expose pas ce qu'il possède. Pour ce dernier, soit il y a repli et isolement dans l'affirmation solipsiste, soit il y a renoncement à laisser le sens émerger en soi et autour de soi.

Il nous reste donc à revenir sur les angoisses régulièrement présentes chez les jeunes parents : la peur que l'enfant ne puisse mourir de façon inattendue. Si le caractère mortel de l'enfant est dénié, pourquoi ces angoisses peuvent-elles être parfois si prégnantes ?

*Il s'agit d'une rencontre faite en maternité et qui fut sans lendemain parce que les parents ne sont pas revenus en consultation. Il s'agit d'une mère qui avait pourtant demandé à rencontrer l'équipe de périnatalité pendant son séjour en suites de couches. Elle avait en effet traversé une dépression du post-partum suite à la précédente naissance. Lorsque nous l'avons rencontré, il s'agissait de son troisième accouchement. Leur aînée était une fille âgée de six ans, la grossesse s'était bien passée et le post-partum également. Entre la première et la deuxième grossesse, une série de fausses couches s'étaient produites et les parents s'étaient mis à douter de la possibilité d'être parents à nouveau. La deuxième grossesse s'était plutôt bien déroulée, sans trop d'angoisses concernant la survie.*

*C'est à la naissance de ce deuxième enfant que les choses s'étaient compliquées. La patiente rencontrée en maternité décrivait une peur constante que l'enfant ne puisse mourir. Le conjoint, pendant les premiers mois du second enfant, avait dû s'absenter à plusieurs reprises pour des raisons professionnelles, parfois longuement (jusqu'à trois semaines). Mme décrivait des réveils fréquents en panique avec l'impression que son enfant était mort. « Même quand je ne ressentais pas cette panique, j'étais constamment réveillée pour vérifier qu'il était vivant. Régulièrement, je ne parvenais pas à me rendormir, vérifiant sans cesse qu'il respirait. » Il n'y avait aucune inquiétude particulière concernant la santé de ce second enfant.*

*Il est difficile de ne pas associer les fausses couches à répétition et la peur de la mort de l'enfant qui arrivait après cette série éprouvante. Il faut noter qu'il n'y avait eu aucun événement mettant en péril d'autres enfants dans leur entourage et, selon les parents, pas non plus dans leur histoire familiale. Il faut également ajouter qu'il n'y avait pas de pathologie particulière dans la famille et que les parents n'avaient pas d'antécédents psychiatriques.*

*On peut imaginer comment, dans ces conditions, de surveillance constante et réalisée, par moments, par la seule mère, la dépression du post-partum a pu être favorisée par l'épuisement progressif.*

*Du fait de cette peur particulière de la mort de l'enfant, du fait également de la dépression du post-partum et de la culpabilité parentale engendrée, les parents notaient qu'ils ne se comportaient pas avec le second comme avec leur aînée. « Maintenant, il a deux ans et demie et nous avons toujours du mal à le laisser faire ses propres expériences. Nous sommes toujours sur son dos, pour notre aînée, ce n'était pas la même chose. On se le redit régulièrement en couple. Mais c'est plus fort que nous, on a toujours peur pour lui, on a toujours du mal à le laisser prendre des risques. On sait bien qu'il n'est plus à risque de mort subite, mais c'est comme s'il était plus fragile pour nous. »*

Dans cette situation, le rôle que joue le fait qu'il s'agit d'une famille d'origine maghrébine musulmane pratiquante, doit certainement être pris en compte.

Il se pourrait bien que dans cette situation clinique et dans d'autres rencontrées à l'hôpital, la peur de la mort inattendue du nourrisson s'apparente à une haine, clivée de l'attachement de la mère pour l'enfant. Dans l'exemple choisi, après plusieurs fausses couches, la mère ne pouvait peut-être pas articuler l'attachement ressenti pour son enfant avec une dose inévitable de haine à son encontre. Ainsi, la haine qu'elle lui portait était totalement déconnectée et s'exprimait sous la forme grossière d'une peur qu'il ne meurt. Ces peurs irrationnelles de la mort, souvent difficile à travailler avec les parents, seraient alors à voir plus comme des phobies d'impulsion que comme des angoisses de mort vis-à-vis de l'enfant. Comme le souligne Missionnier (2018)<sup>240</sup>, il y aurait au cœur de la préoccupation maternelle primaire une certaine réversibilité ayant les saveurs du meurtre.

Pour que la préoccupation primaire soit suffisante, et non pas bonne, il faut que s'y mélange les saveurs du meurtre. Dans les phobies d'impulsion, Missionnier (2018) propose que cette liaison ne se fait pas ou pas assez. De ce fait, les saveurs du meurtre sont hypostasiées et clivées et s'échappent sous forme phobique.

Dans notre expérience, à chaque fois que nous avons rencontré des parents de nourrissons envahis par la peur du décès de l'enfant, il y avait, également, par ailleurs, une préoccupation qui semblait intense. Trop intense, selon notre point de vue. Quand le suivi s'est engagé, ce qui n'est pas toujours le cas, il y a toujours eu également une préoccupation particulièrement prolongée, trop prolongée à notre sens.

Cette préoccupation incessante et trop durable est elle-même porteuse d'un germe mortifère. L'enfant ne peut y développer comme il le faudrait, c'est-à-dire avec une liberté

---

<sup>240</sup> Cet article n'est pas étranger à notre intérêt pour le cycle d'Abraham. Missionnier évoque en effet dans la conclusion la scène du « sacrifice » d'Isaac.

suffisante, un point de vue personnel. L'enfant n'accède pas comme il le faudrait aux instant de détente. Ces moments si important qui caractérisent la possibilité d'être seul en présence de la mère. Or, nous l'avons vu à plusieurs reprises, ces instants sont fondamentaux pour que l'enfant :

- puisse articuler le monde et la terre, puisse relier en lui féminité et masculinité,
- puisse encore articuler les Je-Tu et les Je-Cela et donc construire une pensée sans croire à une pensée toute-puissante,
- puisse laisser se recomposer la co-modalisation sensorielle et les inférences lui permettant d'aller au monde,
- puisse enfin articuler des couches plus archaïques de sa personnalité avec des parties de son self plus en rapport avec le monde commun et les réquisits de la vie en société

Le suffisamment bon se révèle ici comme une voie médiane entre deux extrême également mortifères : le lâchage et le surinvestissement. Le suffisamment suppose des petits lâchages dont l'enfant est ensuite guéri et des investissements parentaux importants mais qui ont cependant leurs limites. Les parents doivent d'abord illusionner l'enfant, le suffisamment bon doit être, au départ, capable d'un dévouement intense. Les parents ont ensuite pour tâche de désillusionner l'enfant, mais la désillusion n'est pas que pour le nourrisson. Les parents aussi doivent perdre une part de leur sentiment de toute-puissance et de capacité à répondre aux besoins d'un enfant qu'ils comprennent relativement facilement. Ceci est une petite mort pour les parents comme pour l'enfant. Les parents ont à assumer que leur enfant devienne un étranger, en partie inaccessible pour eux, avec un point de vue. L'enfant fera un jour ses choix et il pourra peut-être choisir de se mettre en danger ou de donner sa vie.

## – Conclusion –

Le projet de cette thèse était celui de bâtir un récit : récit du développement du rapport à autrui et à l'extériorité au fil du développement émotionnel. Nous allons reprendre les différentes étapes de ce récit, pas à pas. Il semble cependant plus juste de faire apparaître, au décours de cette conclusion, que dans chacune de ces étapes la transitionnalité est en jeu. Le transitionnel est toujours déjà à l'œuvre, dès la naissance, mais il connaît, tout comme le rapport à autrui et à l'extériorité, un certain développement qui le transforme de fond en comble, sans changer sa nature.

Nous concluons donc notre travail en reprenant les principaux résultats mis en exergue dans la thèse. Nous aurons le souci, en parallèle, de montrer combien ces résultats concernent une des notions centrales de l'œuvre winnicottienne : l'aire transitionnelle. Avant de pouvoir reprendre étape par étape ce récit, il n'est pas inutile de présenter quelques réflexions concernant cette notion.

Il pourrait paraître surprenant, qu'une thèse où Winnicott est un des appuis principaux, fasse apparaître son « concept phare » (l'aire transitionnelle) seulement dans la conclusion. Il est cependant probable que ce soit une façon d'être fidèle tant à la notion de transitionnalité elle-même, qu'à la démarche de son auteur. En effet, Winnicott a proposé deux grandes synthèses pour rassembler ses idées. La plus célèbre s'intitule *Jeu et réalité* (publiée de son vivant). C'est en fait sa deuxième synthèse, publiée l'année de sa mort. L'aire transitionnelle y est présente à toutes les pages. Elle semble être quelque chose qui peut saturer entièrement l'espace de sa réflexion. Pourtant, reconnaissons que cette aire transitionnelle, lors de la découverte de la pensée de Winnicott, est loin d'être une notion évidente.

D'ailleurs, il est fort à parier qu'un lecteur qui commencerait par lire *Jeu et réalité* pour découvrir l'œuvre de Winnicott, aurait quelques difficultés. Il lui manquerait de pouvoir être introduit à cet ensemble de textes majeurs.

Avant *Jeu et réalité*, Winnicott a tenté pendant plus de dix ans, une autre synthèse. Il a arrêté d'y travailler en 1967, quatre ans avant son décès. Cette synthèse a été publiée de façon posthume. Son auteur ne s'en est pas donné la peine. Peut-être n'était-il pas entièrement satisfait ou sentait-il qu'elle restait inachevée. Il s'agit du livre qui s'intitule *La nature humaine*. Ce livre est une sorte de récit du développement émotionnel de l'enfant. Le projet de cette thèse, dans son principe, doit beaucoup à ce livre.

Dans ce récit, Winnicott ne mentionne qu'une seule fois, ou, au maximum, deux fois, la notion d'objet ou d'aire transitionnelle. Quelle est donc cette notion qui peut s'effacer entièrement lors d'une première synthèse ou bien, au contraire, saturer tout l'espace de la réflexion, lors d'une deuxième ? C'est que l'utilité de cette notion est de désigner un espace intermédiaire imprescriptible, qui doit demeurer insaisissable et, si possible, inviolé. Il est capital que cette aire demeure impossible à constater et à cerner lors de la seule description chronologique. Si l'aire transitionnelle peut saturer l'espace de la réflexion, au cœur de *Jeu et réalité*, c'est que ce livre a un caractère beaucoup plus spéculatif et moins didactique que ne peut l'avoir *La nature humaine*.

#### Discussion et conclusion : les grandes lignes de ce récit.

Voyons donc quels sont les apports de chacune des principales étapes du récit que nous avons proposé. Observons également comment cela opère certes une description du développement du rapport à autrui et à l'extériorité, mais également une mise en récit de la lente maturation de l'aire transitionnelle ? Pendant cette reprise conclusive, nous serons également sensibles à ce que cela dit de la nature humaine dans son ensemble. Le titre *La nature humaine*, donné par Winnicott à sa première synthèse, pourrait sembler trop ambitieux. Il a cependant une justification : le processus ontogénétique dit quelque chose de l'ontologie : la façon dont l'humain se développe permet de décrire également ce qu'est l'humain, sa nature. Chacune de ces positions successives dit quelque chose de la nature humaine toute entière.

Parce que ce récit décrit une progression, alors qu'il n'est pas fait d'étapes successives, il a été difficile de ne pas ré-aborder, par moment, des notions déjà abordées préalablement. Il s'est avéré impossible que les développements théoriques n'anticipent pas sur ce qui se déploie au fil du récit. C'est ainsi que le chapitre III, plus théorique, aborde déjà des notions présentes dans les chapitres qui suivent. Ce phénomène est sûrement également le reflet du sujet abordé : tenter de créer un récit du développement de la relation à autrui et à l'extériorité. Impossible de s'approcher de telles questions d'un seul coup et par une seule porte d'entrée. Il est bien plutôt nécessaire de procéder par dépliements successifs. Ce qui a été déplié à propos d'une question, permet d'explorer plus avant une autre déjà approchée. Il faut alors revenir sur cette autre, afin de pouvoir en aborder une troisième... D'autres auteurs, en ce domaine, se sont confrontés aux mêmes phénomènes.

Pourquoi progresser de façon chronologique pour élaborer ce récit ?

Progresser dans notre récit, dans un sens chronologique, n'est pas un choix d'évidence. Winnicott, dans *La nature humaine*, fait le choix inverse. Il raconte une sorte de récit du développement de façon anti-chronologique. Cela permet de commencer, avec le lecteur, par des couches de développement plus familières puisqu'elles correspondent à ce qu'il y a de plus proche de la majeure partie de la vie psychique adulte. Le début du développement qui a un caractère énigmatique peut ainsi le rester d'avantage. Winnicott fait entrer le lecteur dans sa réflexion par la psychosomatique, comme Freud (1915-1917) s'appuie les lapsus et les actes manqués, pour permettre aux lecteurs d'entrer dans son *Introduction à la psychanalyse*. C'est-à-dire que Winnicott introduit sa réflexion par ce qui arrive à toute personne : son corps s'exprime et il peut être interpréter lui aussi, plutôt que par la nécessaire obscurité qui nimbe les débuts de la vie psychique.

Nous avons choisi de progresser dans le sens du développement. Cela impliquait d'approcher avec une certaine précision du rapport à autrui et à l'extériorité autour de la naissance. Nous pensons que nous échappons en partie à cet écueil par les choix théoriques qui sont les nôtres. La paradoxalité se montre ici précieuse qui permet de désigner une direction de compréhension, sans figer la pensée. Cette nécessité de s'approcher du vécu de l'enfant autour de la naissance, impliquée par l'ordre chronologique pourrait, à lui seul inviter à y renoncer. C'est vouloir commencer en s'approchant de ce qu'il y a de plus insaisissable et qui doit le demeurer.

Il nous a semblé qu'il était utile de progresser dans le sens chronologique pourtant. En effet, le centre de cette thèse concerne l'espèce de fondu<sup>241</sup> qui permet de passer du sourire réponse à la position dépressive en son déploiement. Pour décrire avec finesse ce fondu, il était impossible de commencer par ce qui s'est déployé avec le développement de l'enfant. Il devenait très difficile de faire sentir ce que nous avons proposé avec la notion de rythme propre à Maldiney, et avec la notion d'objet subjectif chez Winnicott. Il nous a semblé également qu'avec un récit anti-chronologique, nous perdions l'importance de l'intérêt pour les objets. Cet intérêt inaugure le jeu du monde materné et du monde personnel de l'enfant. Ils commencent ainsi à se distinguer tout en étant intimement mêlés et interdépendant. Dans un récit anti-chronologique, il était beaucoup plus difficile de faire sentir cela.

C'est donc de manière chronologique qu'il fallait procéder, malgré les problèmes que cela pose pour le début du récit, afin d'être en mesure de décrire l'intrication que nous

---

<sup>241</sup> A entendre au sens cinématographique.

pressentons, d'une finesse infinie, entre le monde de l'enfant et le monde maternel. Cela signifie que le cœur de cette thèse est à chercher de ce côté. Cet entremêlement infiniment complexe concerne le maternel et le personnel, ainsi que l'interpénétration du monde et du moi et enfin le jeu incessant de la préoccupation à même d'illusionner l'enfant et de l'intervention de la réalité. Cet ensemble de mélange et d'accouplement permettent dans la dernière partie de décrire la position dépressive comme avènement du point de vue, ou comme découverte de la paradoxalité du self, ou encore comme jeu entre identité et rapport à autrui, ou enfin comme séparation qui empêche pourtant la séparation en tant qu'elle serait effective et définitive.

Le point de départ du récit ou comment parler aujourd'hui d'indifférenciation ?

Pour parler du rapport à autrui et à l'extériorité autour de la naissance, nous avons questionné la notion classique en psychanalyse d'indifférenciation. Il nous fallait trouver une proposition théorique qui puisse rendre compte de deux faits cliniques plutôt généraux. Premièrement, les personnes qui s'occupent des nouveaux-nés ont l'impression d'être rencontrées en personne, à certains moments. C'est également le cas pour les professionnels qui s'occupent des bébés nés prématurément. Il y a donc des moments de rencontre interpersonnels dès ces moments de la vie. Deuxièmement, les bébés qui restent longtemps dans un environnement sonore, visuel et olfactif particulier, ont de la difficulté à quitter cet environnement, au point de se désorganiser au moment où cela se produit. Ils sont donc organisés par ce qui n'est pas eux, mais par leur environnement. C'est le cas plus particulièrement des bébés qui sont restés en néonatalogie. Pour des raisons architecturales, les parents n'ont pas pu avoir une présence continue à leurs côtés et les équipes changent toutes les huit ou douze heures. Il en résulte que, pour s'organiser, ces bébés sont, probablement plus que d'autres bébés, appuyés sur un environnement sensoriel et moins étayés par un environnement relationnel. Quand la présence des parents est plus continue, les parents assurent de manière concomitante l'environnement sensoriel et les aspects relationnels du holding.

Finalement ce que nous avons proposé pourrait être résumé par cette citation de Winnicott (1965), dans *Processus de maturation chez l'enfant*, dans son chapitre *Intégration du moi au cours du développement de l'enfant*. Cette citation, à elle seule, confirme la difficulté engendrée du fait que le récit, dans cette thèse est dans l'ordre chronologique du développement. En effet, nous ne pouvons finalement recourir à cette citation que dans la

conclusion de la thèse. Il s'y trouve une notion à laquelle nous ne nous référons qu'ultérieurement dans le travail de thèse : l'objet subjectif.

« [...], le bébé peut éprouver le principe de réalité çà et là et de temps à autre, mais non pas tout en même temps ; c'est-à-dire qu'il garde, à la fois, le souvenir d'objets subjectifs et d'autres souvenirs dans lesquels il existe une relation à des objets perçus objectivement, des objets « non-moi » (« non-Je »). (Winnicott, 1965, p.10) »

Ici, la formulation de Winnicott est toute proche des formules de Buber qui distinguent des perceptions de type Je-Tu et d'autres déjà empreintes d'extériorité les Cela-en-soi. L'apport de Buber, qui nous semble irremplaçable, est de distinguer ces Cela-en-soi des déterminations plus objectives qu'il appelle Je-Cela. En effet, pour qu'il y ait véritablement des Je-Cela, il faut d'abord que le Je se soit aperçu, dégagé de l'interaction avec un Tu, comme ce membre relativement permanent dans les différentes interactions avec les Tu rencontrés. La thèse bubérienne serait d'ailleurs confirmée par d'autres passages winnicottiens, comme nous l'avons souligné dans cette thèse. En effet, la ligne développementale winnicottienne ferait succéder au régime de l'objet subjectif, deux trajectoires interdépendantes : d'une part, l'émergence progressive du sujet objectif et, d'autre part, les capacités d'objectivité (l'objet objectif) de la personne. Bien évidemment, les capacités d'objectivité ne peuvent pas réellement émerger, sans l'émergence du sujet objectif, et réciproquement.

La proposition buberienne ne nous convenait pas entièrement. En effet, il avait été nécessaire de s'appuyer sur le travail de Trevarthen et Aitken pour souligner que certaines expériences de relation en Je-Tu conditionnent davantage le développement que d'autres.

Le Je-Tu instauré avec les choses est certainement source de très nombreuses acquisitions. C'est probablement ainsi que de si nombreuses inférences (au sens bayésien du terme) sont rendues possibles, si rapidement. C'est parce que l'enfant peut littéralement se plonger très fortement dans la perception, s'associer de toute sa personne, avec le monde environnant.

Cependant, ces expériences d'association très forte avec les choses environnantes, n'existent que par le soutien d'un Je-Tu d'un autre type : la relation rythmique et mélodique (Aitken et Trevarthen, 2003-a et 2003-b) qui relie l'enfant à son environnement relationnel dévoué et préoccupé. Les difficultés rencontrées par Mona sur le plan sensoriel et de l'organisation de son monde pourraient être le reflet de l'importance relationnelle du holding pour organiser et rythmer ces Je-Tu partagés avec les choses. Les lignes de Winnicott que nous venons de citer confirment cela. En effet, l'enfant peut garder à la fois le souvenirs d'objets subjectifs, mais également vivre des expériences de relation à des objets objectivement perçus,

parce que, vient-il de souligner au début du même paragraphe, la mère<sup>242</sup> s'est « temporairement vouée à une seule activité, qui est de soigner son bébé. (Ibid. p.10) ».

Grâce à un appui sur une phénoménologie de la naissance et grâce aux apports de données issues des statistiques bayésiennes, cette première partie de thèse a pu montrer qu'il n'est pas possible d'évacuer la notion d'indifférenciation. Il n'est pas non plus possible de la conserver sans la revisiter. Les objections de Stern, Rochat et tant d'autres, doivent être prises en compte. Ils voient chez le bébé des capacités, beaucoup plus précoces qu'on ne le pensait, à percevoir le moi et le non-moi – et donc à avoir une certaine perception de l'extériorité. Seulement, elles ne suppriment pas entièrement le besoin que nous avons d'avoir recours à la notion d'indifférenciation. S'il n'est plus possible de parler comme Mahler de phase autistique normale, il est utile d'être attentif à tout ce qui, chez le bébé, est certainement trop immature pour percevoir clairement ce qui est de lui et ce qui ne l'est pas.

Des suivis aussi divers que ceux de Mona, Inès, Gaston, et Damien nous montrent que l'enfant très précocement organise sa perception et son rapport au monde. Il le fait, premièrement, en fonction de capacités personnelles et, deuxièmement, en fonction de ce qui lui est proposé par l'environnement. La façon dont nous avons développé la notion d'indifférenciation permet de rendre compte de ces deux aspects. Mona, tout particulièrement, nous montre qu'elle a appris à organiser ses perceptions dans un certain isolement et qu'elle continue à traiter seule, un ensemble d'angoisses et de moments où elle est débordée sensoriellement. Ce faisant, pour des difficultés essentiellement survenues dans les trois premiers mois de vie, elle continue, plusieurs années après, à être en difficulté pour filtrer les sons, quand elle a besoin de se concentrer. Elle a également un recours particulièrement abondant aux jeux imaginaires solitaires, certainement pour affronter ce que les situations lui font ressentir. Enfin, elle ne peut prendre en compte les nécessités du contexte, quand elle a besoin d'avoir recours aux jeux imaginaires, peu importe pour elle que ce soit un moment approprié ou non. Ces moments où elle s'isole dans ses jeux imaginaires et où elle semble ne plus être présente à son environnement immédiat, sont comme des impériorités.

Le chapitre II et le chapitre III (qui présente, de façon plus théorique, la notion de monde chère à Merleau-Ponty) montrent que toute perception est nécessairement transitionnelle. Toute perception est nécessairement le fruit d'un « accouplement » de la personne avec la chose perçue – pour le formuler avec les mots de Merleau-Ponty. Toute perception est nécessairement le fruit d'un travail complexe entre l'a-priori perceptif et inférentiel du sujet et ce qui se présente du monde actuellement – pour le formuler avec une conceptualité plus bayésienne.

---

<sup>242</sup> Entendons l'environnement dispensateur des soins.

Il n'y a pas de perception qui soit purement une présentation du non-moi au moi<sup>243</sup>. C'est aux choses mêmes que nous allons disait Merleau-Ponty, mais c'est aussi toujours étant porteur d'un monde. Il y a toujours une présentation du non-moi à un moi qui va vers lui avec une antériorité perceptive et inférentielle. Le moi va au non-moi en étant également porteur d'une histoire interactionnelle. Le moi est toujours présent à son environnement psychiquement, le psychisme étant plus ou moins mûr. Toute perception est le fruit d'un ensemble complexe où se retrouve pêle-mêle l'actualité sensorielle, le sédiment perceptif antérieur, l'état intentionnel de la personne, la qualité des interactions anciennes ou plus récentes. Toute perception est ni moi, ni non-moi. Toute perception est intime mixtion du moi et du non-moi, de la personne et du monde. Le monde lui-même est une réalité transitionnelle ni moi, ni non-moi. Le monde n'est pas le moi, mais le monde est unique à chaque personne, tout en ayant l'ouverture comme caractéristique (ce qui rend possible le monde commun, la temporalisation, l'altérité, la rencontre, le langage...).

Le bébé « retombe sur ses pieds » : monde materné, rythme, objet subjectif.

Après la naissance, il y a probablement un temps, pour le bébé, où il est très difficile de se repérer dans le monde tellement neuf qui se montre à lui. Si son comportement change si peu<sup>244</sup> par rapport à la fin de la vie intra-utérine, c'est peut-être qu'il est comme sidéré ou saisit

---

<sup>243</sup> Peut-être faudrait-il présenter une exception à cet aphorisme affirmé de façon très net. Il y aurait quelques perceptions en situation traumatique qui seraient comme des présentations brutes du non-moi, au moi. Et encore, il serait possible d'en douter. En effet, s'il est possible pour le psychisme de travailler ces perceptions, et s'il est possible ensuite d'avoir des effets sur ces moments, dans le cadre des entretiens, c'est probablement que ces perceptions ne sont pas purement et simplement brutes. Ainsi, il serait possible, probablement, de dire que les perceptions traumatiques brutes sont des constructions théoriques utiles pour penser, mais, finalement peu constatées en clinique. Repensons ici aux exemples cités dans la thèse de femmes qui se dissocient pendant des césariennes entamées alors que la péridurale que l'on croyait efficace se révèle finalement mal posée. Pour la plupart d'entre elles, le travail de digestion de leur psychisme et les rencontres vécues en suites de couche, leur permettent d'appriivoiser ce moment terrible qui les met pourtant souvent en difficulté dans les jours qui suivent l'accouchement (dissociation passagère difficile à digérée)

<sup>244</sup> Ceux qui se fondent sur cet argument pour signifier combien la naissance n'est peut-être pas le moment de la naissance psychique (Rochat, 2006, Stern dans une moindre mesure,...) oublient cependant tout ce qui change dès la naissance dans le comportement : le cri, la capacité à se diriger vers le sein, l'orientation du regard...

par ce qui lui arrive. Ce n'est pas, en tous cas, parce que la naissance ne changerait que peu de choses pour lui. Il n'est pas impossible que, pendant un temps plus ou moins long, l'enfant change peu son comportement car il continue à faire ce qu'il faisait déjà. N'ayant que peu de repères dans ce monde où il se retrouve plongé, son comportement est encore peu dépendant de ce qui l'environne. C'est pour cela qu'il nous paraît possible de parler d'une part de sidération, qu'il ne faut pas nécessairement entendre comme une sidération traumatique. Le magmatique sensoriel est tout proche, ou fait sentir sa menace. S'il n'y avait le holding maternel, le bébé serait nécessairement confronté à des moments terrifiants. Selon les bébés, selon les parents, il est probable que pour tout bébé, il y ait une part, aussi restreinte soit-elle, de fréquentation de ces terreurs infantiles, même si le holding parental est de grande qualité.

Au moment où émergent les sourires réponses, il semble possible de proposer que le bébé commence à trouver des repères mondains suffisants. Sur le plan relationnel, ces repères permettent au bébé de commencer à interagir de façon plus riche et plus complexe. Sur le plan de l'extériorité, le bébé commence à explorer sensoriellement le monde de façon plus structurée. Cela signifie qu'il élabore des stratégies d'exploration qui sont davantage informées par le monde environnant. Inès nous a montré combien ces stratégies exploratrices se mettent en place précocement. Elle nous a également montré combien, les besoins psychiques se mêlent aux progrès neurologiques et aux limites corporelles, pour permettre à l'enfant de découvrir ce qui, dans le monde, peut en être découvert, sans s'exposer à de trop graves difficultés.

L'extériorité commence à transformer l'état informel dans lequel le bébé se retrouve à la naissance. Il avait, avant la naissance, un ensemble de repères comodalisés qui sont brutalement déstabilisés par la naissance. La comodalisation sensorielle primaire se fait percuter par le choc de la rencontre du monde. Il retrouve, au moment des sourires réponses, une comodalité sensorielle secondarisée, adaptée à ce qu'il lui faut désormais explorer. Mona nous montre bien que cette comodalisation secondarisée est sous la dépendance du monde qu'elle rend signifiant. Mais cette secondarisation se fait également par une sorte de mise en rythme opérée par les interactions. Pour passer de l'une à l'autre, l'enfant passe certainement par un temps où le vécu est foisonnant et où le magmatique menace constamment. Ce n'est que la présentation du monde et le holding proposé par les parents préoccupés qui permettent à l'enfant de traverser ce temps, sans que le vécu soit trop chaotique et traumatisant. Nicolas à ce titre nous montre, pendant le temps du suivi, que les bébés sont plus ou moins vulnérables sur ce plan. Ils ont plus ou moins de ressources pour adapter leur comodalité sensorielle au monde, par eux-mêmes. Cependant, si les capacités à faire par eux-mêmes, ne sont pas absentes chez les bébés qui ont des réserves d'adaptabilité, Damien nous montre que cela n'est pas sans conséquence. Tout comme Mona nous le montre également, d'une autre manière.

Ici joue à plein la recomposition du monde parental rendue possible par la préoccupation primaire. L'enfant est introduit au monde par des parents préoccupés. Ils ont un monde recomposé par la rencontre avec leur enfant et adapté aux capacités changeantes de leur enfant. Cette adaptation ne se fait pas d'abord de manière réflexive. Elle se fait au fur et à mesure de la continuité assurée auprès de l'enfant. C'est ainsi une préoccupation maternante primaire plus qu'une préoccupation maternelle primaire. C'est celui qui assure la plus grande continuité auprès de l'enfant qui, si tout se passe bien, voit le plus se transformer son monde. Bien-sûr, au tout début, la mère est celle qui fournit à l'enfant les repères sensoriels les mieux connus de lui. Il retrouve contre elle, ce qu'il connaissait d'elle, pendant la grossesse. Bien-sûr également, dans le cas le plus fréquent, compte-tenu des dispositions actuelles de la société, c'est la mère qui assure le plus cette continuité dans les six premiers mois de l'enfant. Mais, il demeure plus juste de parler de préoccupation maternante primaire. Cela permet d'adapter la conceptualité winnicottienne à tout un ensemble de situations : placement de l'enfant à la naissance, hospitalisation de la mère, adoption, décès de la mère, couples homosexuels...

Le monde qui commence à être repéré par l'enfant est alors un monde materné, un monde mis à portée de l'enfant. Il ne s'agit pas d'un monde artificiel, il s'agit du monde que l'enfant est capable, à ce moment-là, de rencontrer sans être plongé dans le chaos et le magmatique. Il s'agit également du monde que les parents sont capables avec leurs caractéristiques personnelles de proposer à l'enfant. Le monde des parents se recompose pour s'adapter aux besoins de l'enfant, certes. Mais les parents demeurent ce qu'ils sont néanmoins. La recomposition du monde parental se produit jusqu'à un niveau sensoriel et dépend du profil sensoriel de l'enfant. Sur ce point, cette femme punk, ayant fait un enfant par don d'ovocyte et de spermatozoïde, nous en apprend beaucoup. En effet, après l'accouchement, elle ne supporte plus certaines musiques punk auxquelles elle est pourtant attachée, et alors même qu'elle a repéré que ces musiques ne saturent pas immédiatement son bébé.

Le monde materné est en perpétuelle recomposition. Cette transformation rapide du monde tient aux capacités de l'enfant qui s'étendent. Des inférences de niveau de complexité croissant se font et permettent une compréhension grandissante du monde. Les parents perçoivent ces changements internes à l'enfant. Ceci leur permet de faire évoluer le maternage. Ainsi, ce monde materné est durablement et dynamiquement materné par l'environnement de l'enfant.

Le concept de rythme proposé par Maldiney pour tenter de désigner ce qui organise l'œuvre d'art, le travail de l'artiste et ce qu'il produit chez l'amateur qui reçoit l'œuvre, semble pertinent pour parler de cette période. L'enfant voit le monde prendre forme. Il voit également probablement régulièrement le monde d'avant s'effondrer, se recomposer. Il ne peut rien faire d'autre que scruter ce monde sensoriellement et attendre. Il a alors probablement besoin de

retrouver un appui relationnel plus intense et plus sécurisant. A un moment, un autre rythme vient organiser de nouveau, un monde qui retrouve ses « assises géologiques » (Maldiney, 1973). On pourrait également dire que le bébé retombe alors sur de nouvelles pattes psychiques, cognitives et mondaines.

La notion de rythme permet à la fois de rendre compte de ce surgissement du monde qui se fait comme par enchantement, sans que le bébé puisse se représenter ce qui se passe et dans un certain fracas (tout d'un coup). Elle permet également de présenter les qualités de l'objet subjectif qui suit pas à pas les besoins de l'enfant. L'environnement maternant, si tout se passe suffisamment bien, est alors capable suffisamment souvent de suivre le bébé dans ses besoins d'indépendance et de retour à la dépendance. Le changement de ces besoins se fait probablement en partie en fonction des transformations de ses repères mondains. L'environnement maternant est alors également capable de suivre, suffisamment adéquatement<sup>245</sup>, l'évolution du monde de l'enfant, pour continuer à lui présenter le monde en fonction du point où il en est.

L'objet subjectif, dans ce travail de suite rythmique, du parcours de l'enfant et des oscillations de la forme et de l'informe, n'a pas à être parfait. Il est bon qu'il soit suffisant. L'objet subjectif confronte donc l'enfant également à des manquements et des empiètements sur son illusion et sa toute-puissance créatrice et subjective. Ces moments, s'ils ne débordent pas les capacités régulatrices de l'enfant, sont fondamentaux. Ils permettent à l'enfant de découvrir ses propres capacités, de commencer à s'intégrer, de goûter – par petites touches – à l'extériorité davantage objectivement perçue. Le retour à l'aire de contrôle plus subjective permet à l'enfant de retrouver ensuite la base d'illusion sur laquelle il continuera toute sa vie à s'appuyer, pour explorer et agir dans le monde.

Gaston nous montre combien l'enfant peut souffrir très rapidement des difficultés parentales à tenir le rôle de l'objet subjectif, au point d'atteindre ses fonctions instinctuelles (se nourrir, dormir). Damien nous montre également que l'enfant peut, pendant un temps, supporter que le rôle d'objet subjectif ne soit pas aussi bien assuré qu'il le faudrait. Enfin, Nicolas, de son côté, semble nous faire entendre, que certains bébés y arrivent, quels que soient les capacités parentales à revêtir suffisamment les qualités de l'objet subjectif.

La transitionnalité est ici à tous les niveaux. Le monde materné est une réalité transitionnelle. Le monde materné est un monde qui n'est pas le monde de l'adulte maternant. Il n'est pas non plus le monde perçu par l'enfant. C'est encore moins un monde qui pourrait être un monde commun, un monde social, ouvert à l'universel. Seul l'enfant peut faire évoluer ce monde, par le neuf qui apparaît en lui. Mais les insuffisance, suffisamment restreintes, de

---

<sup>245</sup> C'est-à-dire pas non plus parfaitement.

holding et de présentation du monde, permettent à cette évolution de se faire. Ainsi, même la dynamique du monde materné dépend de l'enfant et de ce qui l'environne. Même le rythme qui vectorise la dynamique du monde materné vient ni du bébé, ni des maternant, ou alors et du bébé et des maternant.

La transitionnalité n'est donc plus uniquement au niveau sensorielle et co-modale, mais également dans la perception du monde. Elle intervient également dans la perception de l'objet subjectif. L'oxymore trouvé par Winnicott est ici particulièrement précieux. Il contient dans sa conceptualité même le caractère intermédiaire auquel nous avons recours, à ce moment du développement – et pour le reste de la vie, quand nous continuons à nous appuyer sur ce régime subjectif de perception du monde et d'autrui. L'objet subjectif n'est ni complètement une réalité interne, ni complètement une réalité extérieure. Il est entre les deux, ce nulle-part où s'origine pourtant, paradoxalement, la possibilité de reconnaître ce qui est interne et externe.

La transitionnalité est donc partout régnante. Mais elle reste inaperçue. L'enfant n'aperçoit probablement pas encore beaucoup les transformations du monde et de ses perceptions. Le rapport au temps est probablement encore très relâché. Des rythmes émergent, des rapports au monde apparaissent puis s'évanouissent. Mais l'enfant est probablement encore très peu conscient de ces opérations, de ces changements. De la même façon, il aperçoit, de temps en temps, l'extériorité d'autrui. Cependant, le travail permanent de holding et de présentation du monde, opérée par l'objet subjectif, demeure encore très largement inaperçu.

Être aspiré par les choses : le combat du monde et de la terre, ou les germes de la position dépressive.

Le bébé accumule les expériences où l'insuffisance modérée de l'objet subjectif lui permet de découvrir le monde de façon plus personnelle que maternée. Dans le même temps ses capacités augmentent. Pendant les mois précédents, c'est-à-dire avant cinq ou six mois, il semblait avoir un besoin inépuisable de rencontrer autrui œil à œil, visage à visage. Il y goûtait le jeu mélodique et rythmique sur lequel il s'appuie pour s'organiser et explorer le monde. L'âge avançant, il est de plus en plus capable de conserver un œil sur autrui, tout en faisant autre chose. Il peut garder un œil sur autrui quand il explore un objet, qu'il est capable de saisir à partir de trois/quatre mois. Le même phénomène lui est possible en commençant à se déplacer, d'abord par des retournements successifs du dos vers le ventre et vice-versa. Son besoin d'être

associé à l'objet subjectif demeure, mais il peut continuer à y répondre en dégageant un temps de plus en plus long pour explorer les choses.

La situation de Blandine nous montre combien il est capital que cet aller-vers enfantin, qui le conduit vers les choses, puisse jaillir relativement librement. Si cet élan vers les choses doit s'affronter trop vivement aux peurs qu'il suscite chez ceux qui ont joué le plus le rôle d'objet subjectif, l'enfant est confronté à des turbulences psychiques intenses et complexes. Il est capital que l'enfant puisse déployer cette exploration personnelle, tout en restant, au moins pour partie, associé à ceux qui remplissent le rôle d'objet subjectif.

Cette exploration des choses permet l'émergence progressive d'un espace personnel de plus en plus vaste. Le monde de l'enfant se retrouve coloré progressivement par cet espace personnel. L'enfant se retrouve dès lors dans un écart de plus en plus grand avec le monde maternel et l'objet subjectif. La mère de Blandine souligne combien cet écart qui se creuse est perçu par les parents qui, d'habitude, y consentent volontiers.

Une tension se met en place. Nous pourrions l'appeler combat, entre le monde connu, et ce qui apparaît du monde, à travers les objets qui aspirent littéralement le bébé de cet âge. La vitesse de reconstitution du monde se ralentit car l'épaisseur du monde est désormais plus grande. Les inférences sont déjà nombreuses, le monde de l'enfant a une certaine robustesse. Du fait de ce ralentissement, l'enfant aperçoit davantage ce qui se joue lorsque certains remaniements interviennent. Il peut alors en prendre conscience. Cet « enregistrement » temporalise l'existence et fait apercevoir la subjectivité, celle d'autrui, comme celle de soi.

Du fait de l'écart croissant avec le monde maternel, c'est-à-dire de l'ampleur grandissante de l'espace personnel, l'objet subjectif se présente de plus en plus souvent dans son extériorité, dans sa hauteur altière, dans son étrangeté. Autrui se montre de plus en plus à partir de lui-même, et moins fondu dans le monde mis à portée de l'enfant par le maternage et la préoccupation maternante. Cette étrangeté de l'objet subjectif doit, s'il est possible, apparaître dans une sorte de mixtion progressive de différents mouvements psychiques propres à l'enfant. Doivent progressivement se conjuguer l'hostilité/destructivité et l'amour/sécurité. Blandine nous fait sentir les turbulences psychiques engendrées par une situation où l'étrangeté d'autrui se montre d'abord dans une sorte de prédominance de l'hostilité/destructivité.

Ce combat du monde connu et de ce qui ne cadre pas avec le connu – ce que Heidegger (1950) appelle la terre – n'a pas vocation à s'estomper ou à s'apaiser. L'humain naît de ce combat et se forge dans cette tension infinie et précieuse. De ce combat émerge nombre de coordonnées essentielles de l'existence humaine. Parmi ces coordonnées se trouve l'impossibilité de posséder autrui et de rendre compte adéquatement du monde dans lequel pourtant l'humain évolue. De ce combat, naît la perception de l'extériorité d'autrui, tout en permettant que cette extériorité se manifeste au moi. Par et dans ce combat, le moi et le non-

moi peuvent se séparer, sans pour autant enfermer le moi dans un solipsisme mortifère. En effet, ce combat permet au moi de se distinguer de ce qui n'est pas lui, tout en honorant le fait que, à jamais, il est bâti et forgé dans le non-moi et par le non-moi.

Le transitionnel change à nouveau de signification. Il était et il demeure le cœur de l'expérience humaine. Le monde et la perception demeurent des expériences transitionnelles. Mais un écart commence à être aperçu par le bébé. Aperception bien mystérieuse, l'enfant n'est pas un philosophe qui pourrait désigner (mettre en mot, symboliser et représenter) ce qu'il aperçoit pourtant déjà. Mais aperception tout de même. Elle consiste en un écart, un « léger bouger », un certain inconfort. Pour reprendre les mots de Lévinas, un « malheur de l'heureux » ou une carence éprouvée par celui qui, pour l'essentiel, ne manque pourtant de rien.

L'enfant, pour l'essentiel a été porté psychiquement et a pu se construire sous couvert de ce holding. Mais il a également éprouvé ça et là, les limites de ce holding et les élans personnels qui le poussent à découvrir le monde à sa façon. Ces élans ne sont pas motivés par les limites du holding, ils lui sont propres. Les limites du holding ne sont pas, si tout se passe suffisamment bien, source de déstabilisation et d'empiètement sur la constitution de sa personnalité. Il ne manque de rien et pourtant, une soif est là qui le pousse à découvrir le monde personnellement. Il n'est pas malheureux, mais des petits malheurs se produisent qui lui apportent pourtant beaucoup : la possibilité de rencontrer personnellement le monde et les choses.

Cela vient faire sentir une distance. Cette distance est autant entre le moi et le monde, entre le moi et l'objet subjectif, entre le moi et ses perceptions et enfin, entre le moi et le moi. Tout cela se tisse dans l'ombre. Il s'agit d'un temps de développement où le comportement de l'enfant n'est pas tellement modifié – comme ce sera le cas au moment des angoisses du huitième mois. Tout cela se tisse dans l'ombre également du holding de l'objet subjectif qui continue à assurer l'environnement et qui laisse partir l'enfant vers son point de vue, vers son espace personnel et, concrètement, vers les choses.

Le déploiement de la position dépressive, quand l'espace personnel et le monde commun s'étendent et se creusent.

Comme nous le disions, les germes de la position dépressive se préparent à l'ombre du holding, de l'acceptation d'une autonomie plus grande par l'environnement maternant et d'une grande attirance pour les choses.

Ce que tous les adultes qui s'occupent d'un enfant repèrent avec bien plus d'évidence, ce sont les angoisses du huitième mois. Elles sont passagères et le reflet d'une advenue de l'enfant à son point de vue. Pendant un temps plus ou moins long, l'enfant se manifeste de manière particulièrement forte, lorsqu'il comprend qu'une figure maternante et repérante va bientôt s'éloigner. Il va alors se retrouver avec des personnes moins proches. Même s'il les connaît déjà, et qu'il acceptait parfaitement de se retrouver avec ces personnes moins proches, cela devient d'un seul coup plus difficilement acceptable.

Il est désormais mis en crise parce qu'il est advenu à son point de vue et à son corollaire : le point de vue d'autrui. Comme il sait désormais qu'il a un point de vue sur les choses et sur le monde, il sait également que ce point de vue peut différer de celui d'autrui. De ce fait, il a un besoin très important de partager son point de vue avec le point de vue d'autrui, d'avoir ce qui s'appelle une « référence sociale » pour rencontrer le monde (Rochat, 2002). Au début, le bébé qui ressent ce besoin de manière très importante est davantage en mesure de partager cette référence sociale avec ses figures maternantes les plus proches. Cela commence en général par une seule figure, la personne qui a le plus joué le rôle d'objet subjectif. Cela s'étend progressivement.

Ainsi, le besoin de partager la référence sociale sur le monde et d'échanger à propos du monde pour en faire du monde commun ne diminue pas. De leur côté, les angoisses du huitième mois s'estompent progressivement, par diffusion progressive des capacités à partager le monde.

L'absence de ces angoisses chez Blandine est certainement révélatrice de ce processus. Elle avait plutôt à combattre pour parvenir à frayer un chemin vers un espace personnel. Elle ne pouvait pas, au même moment, réclamer que cet espace personnel se conjugue avec une référence sociale pour partager son point de vue et mettre en commun le monde. Les oppositions prolongées que Blandine impose à ses parents adviennent ultérieurement. Elles sont, comme nous en avons fait l'hypothèse, le reflet d'un besoin d'avoir à la fois un espace personnel pour rencontrer le monde et de ne pas y être enfermé dans un isolement relationnel.

Nous ne développerons pas ici combien ce moment du développement représente un tournant capital. C'est à ce moment que la position dépressive est prépondérante dans la dynamique psychique de l'enfant. Géraldine nous montre en creux combien, quand cette

prépondérance de la position dépressive est sans cesse déniée, un ensemble de coordonnées de la vie psychique se retrouvent menacées. Cela l'empêche durablement de développer sa personnalité. Si tout se passe suffisamment bien, la position dépressive battant son plein, doit amener à un nouage relativement solide de plusieurs composantes psychiques :

- . Une véritable temporalisation de l'expérience personnelle.

- . Une perception d'autrui en tant qu'autre ce qui est intimement relié à la culpabilité. Cette perception de l'altérité d'autrui ne contredit pourtant pas que la séparation demeure, pour une part, paradoxale, ou pour le dire autrement, nécessairement fictionnelle.

- . La possibilité de se prêter à soi-même un self : identité, regard réflexif sur soi, séparation paradoxale d'avec autrui, importance du regard d'autrui sur le soi. Tout ceci, Winnicott le comprend à travers le concept de sujet objectif : le fait de prêter à autrui et à soi une identité et de pouvoir en rendre compte du côté de l'objectivité. Demeure vrai cependant ce que nous avons dit auparavant du développement sur fond d'interpénétration du moi et du non-moi. Cette interpénétration reste le fond sur lequel l'enfant – et l'humain tout entier – s'appuie. Winnicott nous signale probablement bien ce dernier point, en prenant un autre oxymore, miroir de l'objet subjectif : le sujet objectif.

- . Début des capacités de culpabilité et développement des capacités de réparation.

- . Développement beaucoup plus importantes des capacités d'objectivité : ce que Winnicott appelle l'objet objectif. Ce développement permet un repérage progressif de la réalité, de l'objectivité et de la subjectivité, du monde interne et du monde externe. Ce repérage demeure, la vie durant, toujours complexe. Il commence à être possible, au moins asymptotiquement.

- . L'émergence, au moins comme une possibilité a priori, à partir de ce moment, d'un rapport à la mort du self.

- . Le couple manie/paranoïa comme deux vallées qui entourent une crête toujours à chercher. Cette crête qui ne va pas sans une certaine dépression est constitutive d'une humanisation toujours en cours de déploiement – c'est-à-dire jamais achevée. Humanisation qui détermine tout autant les capacités à bâtir une pensée, que la possibilité de moraliser son existence, en se fondant sur un mouvement plus personnel que factice. Humanisation qui autorise la survenue de l'événement. Le neuf peut surgir et ce neuf est néanmoins intégrable par la personnalité. Ce neuf, cet événement que Géraldine passe son temps à tenter d'éviter tant que cela est possible. Ce neuf, cet événement qu'elle est contrainte de dénier, quand l'éviction n'est plus réellement possible. Ce processus d'humanisation détermine la présence et la possibilité d'accueillir la présence d'autrui. Humanisation, enfin, qui interdit de réifier quoi que ce soit : autrui, soi-même, la nature, les choses, le travail, le discours, le savoir, l'œuvre d'art et la vie sociale, entres autres...

Nous ne redéveloppons pas tous ces points. Il nous semble plus utile de montrer combien ces enjeux sont essentiels dans la maturation de la transitionnalité.

Avec l'assomption du point de vue par l'enfant et la découverte du point de vue d'autrui, l'enfant commence à entre-apercevoir le caractère transitionnel de toute perception et du monde – de son monde. La transitionnalité est donc désormais aperçue en tant que telle. Désormais l'enfant est en mesure de penser, au moins intuitivement et implicitement, que ce qu'il perçoit, ce qui lui semble évident, réel, connu... ne l'est pas pour tous, identiquement et absolument.

La perception, la situation, les cognitions, les réflexions, les souvenirs, tout était, depuis la naissance, fait de ce mélange entre le moi et le non-moi. Tout cet ensemble était depuis toujours fait d'un intime mélange entre le sujet et ce qui se passe autour de lui. Mais parce que le petit enfant aperçoit désormais le caractère transitionnel de tout cela, il peut également concevoir de façon limite ou paradoxale le monde interne et le monde externe, le self et autrui, ou encore le présent pétri de futur et de passé.

Ces couples de concept apparaissent sitôt que leur indépassable interpénétration a été reconnue. C'est d'ailleurs probablement pour cela qu'il est si difficile de pointer précisément en quoi consiste le transitionnel, c'est parce que le transitionnel est partout et originaire. Il n'est pas au-delà de moi et du non-moi, ou dépassement de la dichotomie du monde interne et du monde externe. Le transitionnel est leur soubassement<sup>246</sup>. Il en va du transitionnel comme de la distinction de l'objectif et du subjectif chez Merleau-Ponty. Tous deux s'enracinent dans une foi perceptive originaire, impossible à questionner de fond en comble. La foi perceptive et le transitionnel sont originaires, ils fondent pourtant les possibilités critiques, la réflexivité et la conscience. En eux, la subjectivité et l'objectivité sont, pour toujours, indépassablement paradoxales.

A partir de cette reconnaissance du caractère transitionnel de ce qui pourtant nous constitue (la perception, le rapport au monde, le rapport à autrui), peuvent progressivement émerger des questions concernant la réalité, la vérité, les émotions, la responsabilité... Mais, cela concerne des étapes de développement ultérieures que nous n'avons pas pu aborder dans cette thèse.

---

<sup>246</sup> C'est probablement pour cela que, dès 1951, et son premier article sur l'objet et l'aire transitionnels, Winnicott note que l'objet transitionnel ne fait pas l'objet d'un deuil au moment où il est délaissé. Il y a diffusion du transitionnel pour s'étendre à l'ensemble de l'existence.

Des limites à ce travail qui réclameraient d'autres réflexions.

Un questionnement doit être proposé concernant le statut de ce récit. A-t-il un caractère d'universalité ? Nous n'avons cessé de souligner combien les positions psychiques traversées alimentent, la vie durant, la personnalité humaine. C'est au point que ces différents moments développementaux nous informent sur la nature humaine. Mais ce récit, tel que nous l'avons bâti, a-t-il réellement un caractère si universel, au point de décrire quelque chose de l'humanité ?

Dans notre hôpital, nous avons une proportion non négligeable de migrants, plus ou moins récemment arrivés en France. Ils viennent faire suivre leur grossesse, puis accoucher. Il nous semble que la façon de s'occuper des jeunes enfants n'est pas toujours identique aux modalités qu'on pourrait qualifier d'occidentales. C'est d'ailleurs quelques fois source de détresse. L'impression que nous avons serait que pour un certain nombre de migrants, s'occuper d'un enfant n'est pas, autant que chez nous, une tâche parentale ou maternelle. Il s'agirait d'une tâche beaucoup plus partagée par un groupe. Cela peut être source de difficultés pour des migrants encore très isolés socialement en France et qui se retrouvent seuls ou en couple pour s'occuper de l'enfant. Quelques fois, dans ces populations récemment migrantes, nous faisons face à des situations où, des retards développementaux semblent bien pouvoir être attribués à une stimulation très faible de l'enfant. Il est alors difficile de faire la part entre une dépressivité consécutive à l'exil premièrement, l'isolement et le traumatique du parcours migratoire deuxièmement et des incompréhensions entre les équipes soignantes et les parents concernant ce qu'il est possible de proposer à l'enfant, troisièmement.

Il semble que le récit que nous proposons est d'abord valable dans un contexte où les parents sont les référents principaux ou quasi-unique de l'enfant, pendant les premières semaines de vie et demeurent fortement impliqués durant les mois qui suivent.

Cela devrait être creusé. Nous avons les intuitions suivantes sur le plan clinique. Dans une éducation beaucoup plus groupale, il est possible, et peut-être nécessaire, de donner des limites plus tardives à l'enfant. La phase d'opposition et d'acquisition du non, ne se produit pas de la même manière, dans le développement. Voire, elle est escamotée, sans que cela pose problème. Il y aurait, dans une éducation beaucoup plus groupale, la possibilité ou la nécessité d'autoriser beaucoup plus longuement la toute-puissance de l'enfant, peut-être parce que l'illusion du début n'opère pas non plus de la même manière. Il y aurait ensuite également une possibilité, voire une nécessité, de mettre un terme à cette période, de façon quasiment brutale ou abrupte. C'est en tout cas ce que laisse entendre de Rosny (1999).

Ainsi, dans de tels contextes, le scénario développemental de la relation à autrui et à l'extériorité n'est pas tout à fait le même. La question de l'objet subjectif se pose bien

différemment ; la question de la présentation du monde aussi. La question enfin du développement des capacités d'objectivité et du sujet objectif sont également probablement assez différentes. La référence sociale n'intervient probablement pas tout à fait de la même façon pour mettre en commun le monde. Le rapport au groupe ou le rapport à une ou deux figures parentale(s) ne confrontent pas aux mêmes angoisses, aux mêmes défenses. La culpabilité ne se présenterait pas de la même façon. La quête de reconnaissance et d'attention ne se jouerait pas de façon identique.

Tout cela n'est qu'intuitif, mais ces intuitions sont importantes pour ne pas plaquer ce récit développemental sur n'importe quelle situation périnatale. La question de savoir dans quel scénario nous nous trouvons quand nous sommes face à des parents qui auraient eu besoin de s'appuyer sur tout un groupe pour devenir parents, alors qu'ils se retrouvent isolés en France, est loin d'être facile à trancher. Pour le bébé le scénario semble être proche de celui que nous avons développé, mais pour les parents, qu'en est-il ?

Une autre limite de ce travail est toute simple. Il faudrait avoir beaucoup plus de connaissance que nous n'en avons sur la maturation neurologique du nourrisson et du jeune enfant. En effet, certaines propositions concernant par exemple le sourire-réponse sont également à situer par rapport à ce que la maturité neurologique et sensorielle rendent possible à un moment donné du développement. Plus tôt, certaines acquisitions n'étaient peut-être tout simplement pas possible. Ici, nous souffrons d'ignorance. La proposition théorique faite à propos des sourires-réponses n'est pas totalement annulée puisque certains enfants développent tellement plus tardivement les sourires-réponses, alors que manifestement leur exploration du monde et de leur environnement est déjà transformée par rapport à la naissance. Louison ne sourit pas et, manifestement, ce n'est pas une question de maturité neurologique.

Les mêmes questions concernant la maturation neurologique du jeune enfant pourrait se poser également quant à la possibilité d'exprimer, voire de ressentir, une émotion nécessairement complexe telle que la culpabilité ou à propos de la mémoire et de la question de la temporalisation... Ici, cela nécessiterait donc une représentation multidimensionnelle de la maturation neurologique. Est-ce qu'il existe une sorte de « récit » ou de « scénario » du développement neurologique lors de la première année de vie de l'enfant ? Scénario qui mettrait en valeur non seulement les acquisitions, mais également leurs intrications et leur interdépendance, pour supporter le développement global de l'enfant.

Finalement l'ensemble des prises en charge présentées sont systémiques. C'est une autre limite de l'approche que nous avons présenté. En consultation, nous avons presque toujours

affaire à deux patients ou plus. Il y a le bébé et au moins un de ses deux parents. Quand le troisième n'est pas présent, il n'est pas rare qu'il soit concerné par ce qui est abordé en séance.

Ainsi, l'évidence serait que tout ce qui se passe en périnatalité est de nature systémique. Or nous n'avons eu recours à aucun auteur sensible aux dynamiques systémiques et familiales. Dès que nous avons développé davantage les situations cliniques, la description nous met en face d'enchevêtrement entre la dynamique de l'enfant et celle des parents, du couple ou des parents avec leurs propres parents.

Ici la limite concerne probablement moins le contenu de ce que nous avons élaboré que ce qu'il serait probablement utile de percevoir davantage par une approche pour laquelle nous sommes actuellement comme une page vierge.

Dans ce parcours développemental tel que nous l'avons décrit, il serait précieux de repérer, les turbulences psychiques. Ce sera peut-être une des suites possibles à ce travail. Que voulons-nous dire ? Chacune des étapes représente une position. La vie psychique de l'enfant autour de la naissance est différente de sa vie psychique après les premiers sourires-réponses. De même, des différences importantes se montrent encore après avoir été aspiré par son intérêt pour les choses, ou au moment du déploiement de la position dépressive.

Ce que ce travail n'a, pour l'instant, pas ou peu mis en lumière, ce sont les gains, mais aussi les renoncements que chacune des positions psychiques et organisateurs représentent. En d'autres termes, nous avons beaucoup décrit ce qui se joue entre l'enfant et son environnement. Nous avons également beaucoup décrit les évolutions de son rapport au monde, à autrui et à l'extériorité. Mais nous n'avons pas pu, dans le même temps, montrer combien cela change les modes de défenses psychiques, à quelles angoisses cela soumet, quelles sont les pertes auxquelles l'enfant doit consentir, comment la pulsionnalité s'en trouve transformée.

Chaque position représente sûrement un certain système de répartition des défenses et passe probablement par un certain équilibre. Bien sûr l'équilibre n'est pas entier, sinon, le mouvement se figerait et la dynamique serait perdue. Mais qu'est-ce que le bébé a le sentiment de perdre en continuant à avancer dans son développement ? Quels sont ses renoncements ? Nous avons dit par exemple que le régime de l'objet subjectif ne disparaît pas. Cependant, il est inévitable que l'émergence du sujet objectif (le soi et autrui) rende un peu plus lointain cet objet subjectif si précieux et tellement aimé. Nous avons dit que la séparation n'est qu'une fiction et que l'aire transitionnelle permet la séparation psychique tout en y échappant également. Mais, quelles sont les turbulences à franchir pour entrer dans cette fiction tout de même nécessaire de la séparation. Car la séparation, pour relative et fictive qu'elle soit, n'en demeure pas moins effective et largement souhaitable (pour ne pas dire nécessaire). Elle a également un caractère définitif : le sujet ne revient plus en arrière que dans quelques moments

spécifiques (rêve, détente, traumatisme, maladie psychique, exposition à des angoisses intenses).

Un autre exemple pourrait être la sortie de l'état psychique engendré par la naissance. Le bébé commence à se repérer dans le monde. Il dépend moins radicalement du holding pour le comprendre et y être introduit. Du même coup, le nourrisson se retrouve davantage exposé à certains aspects du monde qui peuvent être désagréables pour lui. Ses capacités à organiser son exploration du monde s'accompagnent d'une consommation moins grande d'énergie psychique, dans ses efforts pour percevoir et comprendre son environnement. Ainsi, son sommeil commence à se structurer, des rythmes apparaissent et les temps d'éveil sur le nyctémère augmentent. Cela signifie que le bébé perd du même coup la capacité à se plonger dans le sommeil pour faire face aux situations trop stressantes. Ce qu'il gagne en repère, il le perd en capacité à perdre ses repères. Ce qu'il gagne en compréhension de l'environnement, il le perd en possibilité d'y maintenir un flou perceptuel, possiblement salvateur, pour ne pas y voir ce qu'il devient difficile d'y découvrir.

Dernier exemple plus Kleinien, le bébé découvre certes la culpabilité en s'intégrant et en découvrant son point de vue, pour progressivement l'assumer. Dans le même temps, la description est classique, il se confronte à une impossibilité d'avoir recours à des mécanismes psychiques remarquablement efficaces pour se protéger psychiquement. Il renonce également à la possibilité de traiter autrui à sa guise.

Ces pertes ne sont certainement pas sans être onéreuses. Il serait utile de préciser ces coûts, ces pertes, les mouvements tectoniques profonds dans le système des défenses. Cela permettrait certainement également d'accroître les capacités d'observation des situations cliniques rencontrées en périnatalité. Il serait utile de mettre en rapport gains et pertes concernant les défenses psychiques avec des gains et des pertes concernant le rapport au monde. En d'autres termes, nous n'avons que peu souligné la part de deuil et de courageuse exposition que le développement suppose. Cette part de deuil, en étant davantage perçue, permettrait probablement de mieux se représenter le vécu de l'enfant et marque certainement la nature humaine.

Enfin, cette proposition de récit s'achève autour des quinze mois de l'enfant. Il est évident qu'une autre façon de poursuivre serait d'étendre le récit. Mais ceci n'est pas seulement une ouverture pour la suite. Il est fort à parier que la suite du récit pousserait à envisager différemment certains points présentés dans ce travail.

La recomposition attendue si la suite du récit était élaborée n'est pas une façon de détruire l'élaboration que nous avons tentée. Cette destruction s'apparenterait à une pirouette maniaque où, comme nous l'avons proposé, rien ne semblerait avoir réellement d'épaisseur. Le

récit proposé nous semble avoir une certaine robustesse. Mais, ce n'est pas parce que le récit se présente de façon linéaire, qu'il peut s'élaborer sans que les éléments ultérieurs n'obligent à voir sous un autre regard, les éléments antérieurs. Le récit dans son élaboration est fait d'une temporalité apparemment linéaire, sinon, ce ne serait plus un récit. Mais son élaboration ne prétend nullement être le fruit d'une réflexion purement linéaire. C'est ce que font sans cesse Klein et Winnicott qui soulignent combien les analyses d'enfants plus âgés et d'adultes leur ont appris sur le psychisme du bébé. C'est également impliqué par la temporalité telle que nous l'avons détaillée en nous appuyant sur les travaux de Lévinas et Merleau-Ponty.

Cela fait probablement perdre en clarté et en capacité à saisir le développement par des représentations simples. C'est le prix à payer pour ne pas réduire le développement humain et la nature humaine issue de ce développement à quelques aspects trop simplificateurs. C'est la part dépressive qu'il faut consentir au sein même de ce travail.

« Dans l'intelligibilité de la représentation s'efface la distinction entre moi et l'objet, entre intérieur et extérieur. [...] La clarté est la disparition de ce qui pourrait heurter. L'intelligibilité, le fait même de la représentation, est la possibilité pour l'Autre de se déterminer par le Même, sans déterminer le Même, sans introduire d'altérité en lui, exercice libre du Même. Disparition, dans le Même, du moi opposé au non-moi. [...] L'« acte » de représentation ne découvre, à proprement parler, rien devant lui. (Lévinas, 1961, p. 129-130) »

Ce que ce récit perd en clarté et en capacité à saisir le développement dans une sorte d'adéquation entre la représentation et la chose ; nous espérons qu'il le gagne en transitionnalité. Il s'agissait de décrire et chercher à se représenter, en allant au plus loin de ce qu'il nous semblait permis. Il fallait en même temps ne jamais croire qu'ainsi nous avions rejoint la réalité du développement humain. C'est ce que Bourlot (2011) dit : « La notion de fiction représente bien cette altérité de la représentation dans la relation à son objet, posé au-delà de toute saisie « complète » ou « adéquate ». » Ce récit, s'il est suffisamment transitionnel, permet d'approcher le développement humain, sans supprimer la distance entre la proposition théorique et la réalité envisagée. Ainsi, ce récit, s'il était poursuivi ne pourrait éviter de voir son début transformé par sa suite.

## Ouverture.

La véritable conclusion de ce travail serait un commentaire de la huitième élégie de Duino. Nous avons eu ce texte en tête dès le projet de thèse. Il nous a accompagné pendant tout le déroulement du travail, jusqu'aux toutes dernières pages.

Voici donc cette huitième élégie de Duino, écrite par Rilke en 1923. Philippe Jaccottet (1970) la considère comme « la plus belle peut-être (p.144)» des dix élégies.

Par tous ses yeux la créature  
voit l'Ouvert. Seuls nos yeux sont  
comme invertis et posés tout autour d'elle,  
tels des pièges qui cernent sa libre sortie.  
Ce qui *est*, au-dehors, nous le savons uniquement par la face  
de l'animal ; car le tout jeune enfant,  
nous le tournons déjà et le forçons pour qu'en arrière  
il voie l'affiguré et non l'Ouvert qui dans  
le visage de la bête est si profond. Libre de toute mort.  
Au lieu que nous ne voyons qu'*elle* seule ; la bête libre  
a toujours derrière elle son périr  
et devant elle Dieu, et quand elle va, c'est  
éternellement, comme vont les fontaines.

*Nous*, jamais nous n'avons, n'avons pas un seul jour,  
face à nous l'espace pur dans lequel infiniment fleurissent  
et se perdent les fleurs. Tout est Monde toujours  
et jamais n'est un Nulle part exempt de négation :  
le Pur, l'Insurveillé que l'on respire et  
qu'on *sait* infini et ne désire pas. Enfant  
l'un vient se perdre en silence à cela et en est  
tout secoué. Ou tel autre meurt et l'*est*.  
Car tout près de la mort, on ne voit plus la mort  
et reste là les yeux fixés *vers un ailleurs*, avec un grand regard, peut-être, d'animal.  
Les amants, n'était l'autre qui cache  
la vue, en sont tout proches et étonnés...  
Comme par mégarde tout est ouvert  
derrière l'autre... Mais lui, personne  
ne peut le passer, et de nouveau, ce qui leur advient, c'est du Monde.  
Toujours tournés vers la création nous ne voyons  
que sur elle le reflet du Libre,  
par nous-mêmes obscurci. Ou bien qu'un animal,  
une bête muette, lève les yeux et tranquillement nous traverse.  
C'est cela qu'on appelle Destin : être en face  
et rien d'autre et toujours en face.

S'il y avait une conscience du genre de la nôtre dans  
l'animal sûr qui s'en vient vers nous  
selon une direction autre – il nous retournerait d'un coup  
en sa propre mutance. Mais son être lui est  
infini, encadré par rien et sans vision  
de son état, pur, comme son regard à l'horizon.  
Et là où nous voyons de l'avenir, lui voit tout  
Et lui-même dans tout et sauvé pour toujours.

Et pourtant il y a dans la bête vigilante et chaude  
le poids et le souci d'une grande mélancolie pesante.  
Car jamais elle non plus ne peut se défaire de ce  
qui souvent nous terrasse, – le souvenir,  
comme si ce vers quoi l'on se presse déjà avait  
été plus proche, plus fidèle et son rattachement  
d'une infinie tendresse. Ici tout est distance  
et là tout était souffle. Après la première partie  
la deuxième lui semble bifide et venteuse.

Ô la félicité de la *petite* créature,  
qui toujours *demeure* dans le ventre qui l'a porté ;  
ô, bonheur du moustique qui sautille encore *au-dedans*,  
même quand ce sont ses noces : car tout est ventre.  
Et vois la moitié d'assurance de l'oiseau  
qui de son origine sait presque l'un et l'autre,  
comme s'il était une âme des Étrusques,  
celle d'un mort qu'un espace accueillit,  
avec pourtant la figure au repos en guise de couvercle.  
Et quel accablement que celui de ce qui doit voler  
et qui provient d'un ventre. Comme effrayé par lui-même  
il traverse les airs brusquement, comme lorsqu'une fêlure  
parcourt une tasse. Ainsi passe la trace déchirante  
de la chauve-souris dans la porcelaine du soir.

Et nous : spectateurs, toujours, partout,  
tournés vers tout cela et jamais au-delà !  
En sommes submergés. L'agençons. Sa ruine survient.  
L'agençons de nouveau et périlions nous-même.

Qui donc nous a de la sorte retournés que,  
quoi que nous fassions, nous soyons en l'attitude  
de quelqu'un qui s'en va ? Comme lui sur  
la dernière colline qui lui montre sa vallée tout entière  
une dernière fois, se tourne, s'arrête, attend –  
ainsi vivons-nous et toujours prenons congé.

Nous avons rencontré quelques expressions de cette élégie avec Maldiney dans son  
texte *L'esthétique des rythmes*. Le « nulle part exempt de négation » et « l'Insurveillé », qui, du  
fait du Monde, ne sont jamais, ou presque, accessibles à l'homme. Le Monde est partout où nous  
posons les yeux. Le monde ne nous laisse jamais la possibilité de voir « l'Insurveillé ». Toujours  
nous voyons et nous assistons également à notre présence.

Nous voudrions reprendre certains éléments présents dans cette élégie. Elle assemble en  
quelques phrases tellement admirables les thèmes que nous avons progressivement abordés.  
Rilke parvient à intriquer la subjectivité, le monde, le surgissement de ce qui remanie ce monde,  
la question de la mort, la temporalité et tant d'autres thèmes.

Il ne s'agit pas de faire un commentaire exhaustif et vers après vers de cette élégie.  
L'auteur du poème met en lumière par un abord totalement différent de notre thèse, mais  
combien plus saisissant, ce que notre pérégrination beaucoup plus laborieuse tente d'approcher

également. C'est une manière d'honorer ce que Winnicott érige quasiment en principe. Si ce que la psychanalyse nous apprend est juste, alors cela doit avoir été évoqué en d'autres domaines, parmi lesquels la sagesse ancestrale (mythologie ou récits religieux), la poésie, ou encore, l'art plus largement.

« Par tous ses yeux la créature ». « Tous ses yeux » qu'est-ce que cela peut désigner ? Sinon tous les pores de sa peau, toutes les capacités réceptives, tout ce qui rend la créature sensible, percevante, ouverte à ce qui est autour d'elle.

L'humain n'est pas une créature comme les autres. Il n'a pas accès à ce qui l'entoure dans une libre sortie de soi opérée par la perception. La créature, celle qui n'est pas humaine, voit, « par tous ses yeux », l'Ouvert. Tandis que l'homme a été inversé, ses yeux ont été tournés et toujours, en même temps qu'il voit ce qui l'entoure, il se voit lui-même. Ainsi, ce qu'il perçoit de son environnement est toujours aussi transformé par ce qu'il est et il ne peut jamais saisir, comme tel, ce qui l'entoure.

Le tout jeune enfant est « forcé », est « tourné ». Il est introduit à un monde et il ne peut guère y échapper. Il voit l'affiguré. Qu'est-ce que cela veut dire ? L'affiguré c'est ce que nous voyons en arrière. En arrière, c'est ce qui peut être vu par tous ces yeux qui sont tournés et ont ainsi été posés tout autour de la créature humaine, au point de piéger sa libre sortie. Ainsi, l'affiguré, c'est ce qui est autour de l'humain. Mais l'humain ne peut le voir que par ses yeux qui ne peuvent que le regarder lui-même en même temps qu'ils regardent autour-dérrière. D'une certaine manière, l'affiguré est ce qui ne pourra jamais être rencontré en personne, car toujours aussi, l'homme se rencontre en rencontrant ce qui n'est pas lui. Cela gêne pour voir ce que la créature non-humaine voit naturellement : l'Ouvert.

Ce que la créature non-humaine voit en arrière, c'est son périr. Quand elle regarde, c'est « libre de toute mort ». C'est dire qu'être inversé ne permet pas cette « liberté » par rapport à la mort dont jouissent les animaux. L'homme – qui toujours se perçoit en même temps qu'il perçoit ce qui l'entoure – est perpétuellement aussi en train de regarder sa mort. La temporalisation de l'expérience en est bien différente. L'humain ne va jamais comme « vont les fontaines », dans une sorte de mouvement ininterrompu, purement présent, toujours différent et en même temps jamais totalement inédit. L'humain est face à sa mort et il temporalise l'existence bien différemment. Ceci pourrait introduire une note tragique à la temporalisation humaine, mais cela conditionne la possibilité de l'événement.

Nous avons été « forcés » nous dit Rilke, nous n'avons « pas un seul jour », face à nous « l'espace pur ». Nous sommes toujours à un monde, dans un monde. « Tout est Monde toujours ». C'est-à-dire que nous n'avons jamais affaire à ce lieu où fleurissent infiniment et

éternellement les fleurs. Cet espace où elles se perdent également, car dans cet espace, ce qui est passé n'existe plus, il est oublié. Tout est monde, toujours. Tout est ordonné et relatif aux coordonnées de l'existence humaine. S'il y a un Nulle-part, quelques fois ; si nous nous perdons de temps en temps ; si la surprise de l'inanticipable se produit et permet des moments de réduction phénoménologique ; ce Nulle-part n'existe que comme une parenthèse. Ce Nulle-part qui vient surprendre l'homme très vite se situe à nouveau par rapport à l'ensemble du monde auquel l'humain à affaire en permanence. Même et y compris si, ce faisant, l'inanticipable est venu remanié quelque peu ce monde. « Jamais n'est un Nulle part exempt de négation ». Quand les amants semblent sur le point de franchir ce détroit, de se retrouver au-delà du monde : « de nouveau, ce qui leur advient, c'est du Monde ».

Jamais l'homme n'est à l'Insurveillé, à ce qui est infini, sans l'avoir déjà désiré. Quelques-fois, l'humain s'en approche, enfant ou amoureux, tout proche de la mort ou traversé par le regard d'un animal qui, nous renvoyant à notre condition, nous fait apercevoir la sienne. L'humain est toujours dans l'en face, même quand l'Oouvert semble tout proche, le Monde survient de nouveau.

Quand le Je-Tu survient, très rapidement, les Je-Cela reprennent l'humain. L'homme est rattrapé presque immédiatement. Même si, comme nous l'avons vu, les Je-Cela, si tout va suffisamment bien, sont transformés par les expériences en Je-Tu qui adviennent. Jamais l'humain n'a face à lui l'infini, le perpétuel, la fontaine qui s'écoule, l'Insurveillé. Toujours, il se retrouve en même temps qu'il voit et cela le met en face, l'excentré par rapport à ce qu'il regarde et le positionne en spectateur, tout en le faisant sujet pouvant être traversé par l'événement. L'être humain a sans cesse une vision de son état et cela est semblablement son rapport au temps, lui qui n'est pas « sauvé pour toujours », lui qui n'est pas du genre de l'animal : « sûr ».

Sans cesse, nous sommes vis-à-vis de notre monde comme quelqu'un qui quitte sa vallée. Nous gravissons les collines environnantes. Nous allons explorer au-delà de ce que nous connaissons, nous allons voir là où nous n'avons pas encore de repères. Nous poussons plus loin le questionnement... Mais, cette recherche se fait à partir de ce que nous connaissons. Au moment où nous nous lançons à l'aventure, nous prenons congé du monde connu. A ce moment pourtant, nous jetons un coup d'œil en arrière et nous apercevons ce qui sera à jamais transformé par la nouveauté vers laquelle nous dirigeons nos pas. Être « forcé et tourné » dès la naissance vers un monde qui est notre destin, nous enjoint au deuil permanent produit par la recomposition du monde. Cette recomposition est ouverture à la nouveauté. Elle est équivalamment perte de ce qui n'était pourtant pas possédé, mais faisait le domaine où l'humain évoluait dans son chez soi. Deuil permanent qui permet la permanence d'un monde et la continuité d'une identité.

Tout en l'humain se transforme constamment et pourtant une identité subsiste ; de même le monde se recompose sans cesse et fait continuité pour l'existence humaine. C'est la « haute mélancolie »<sup>247</sup> de l'existence, le monde est sans cesse quitté et retrouvé : jamais l'homme ne peut définitivement coïncider avec son monde, ou alors il verse dans l'inhumain. Toujours ce monde le déborde et l'entraîne plus loin à sa suite. Ici s'enracine le couple culpabilité/réparation engendré par le deuil indépassable de l'objet à jamais perdu, et toujours sur le point pourtant de se révéler.

Culpabilité quand l'humain entre dans les écueils qui lui font fuir ce deuil : soit en prétendant posséder un monde qui alors se fige ; soit en faisant comme si, ce monde qui sans cesse se dérobe, n'était nullement source d'une certaine dépression. Dépression où se lit une certaine fatigue, dépression où se donne pourtant une certaine consistance du monde, dépression où retentit une invitation à poser ses bagages, pour quelques temps – *de ne pas passer immédiatement dans la vallée voisine.*

Réparation où l'humain cherche une façon juste de se prêter une identité, sans tomber dans la facticité et la rigidité du faux-self. Réparation encore quand l'homme ne renonce pas à énoncer ce qu'il perçoit et croit savoir, sur fond de sédiment perceptif. Il sait alors que son énonciation ne détiendra jamais le fin mot du monde, de la chose ou d'autrui. Il tient cependant à sa tentative pour demeurer interlocuteur malgré l'impossibilité a priori de parler de façon adéquate. L'enjeu est d'exister pour autrui et qu'autrui puisse exister pour lui.

Réparation enfin en acceptant le difficile travail d'effondrement des repères passés, en demeurant dans l'absence de signification, en attendant qu'un nouveau sens émerge à partir de rien – tel Paul Cézanne face à son motif. Sens qui émergera tôt ou tard, qui restera indépassablement néanmoins prélevé sur du non-sens. Signification qui ne sera pas alors perçue comme privée de toute importance. La dérision à l'encontre de cette signification nouvelle n'est pas autorisée. Le sérieux de ce sens prélevé sur du non-sens se vérifie dans la force expressive qu'il contient. Cette force expressive est radicalement éloignée de toute utilité, mais elle engage l'humain vers tout ce qui l'écarte de l'inhumain qui sans cesse menace – tel l'archaïque – de le précipiter et de le dépecer.

« Et nous : spectateurs, toujours, partout,  
C'est ainsi que : « nous : spectateurs, toujours, partout,  
tournés vers tout cela et jamais au-delà !  
En sommes submergés. L'agençons. Sa ruine survient.  
L'agençons de nouveau et périlions nous-même. »

---

<sup>247</sup> Buber, 1923, p.49.

La culpabilité ne précède pas la réparation, pas plus que la réparation ne précède la culpabilité. L'une s'engrène dans l'autre et réciproquement. Car le monde est comme cette femme inconnue et que j'aime et qui m'aime, et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre, et me console, et me dérouté, et m'exprime et m'altère et vient à ma rencontre en me permettant de rencontrer autrui. Le monde est comme une voix qui se tait<sup>248</sup> et dont l'inflexion lointaine et proche s'évanouit à l'horizon de notre existence, mais qui toujours nous fera parler les uns et les autres.

En terminant ainsi, nous ouvrons vers ce qui se joue de façon plus prépondérante autour de la symbolisation et donc plus clairement à partir de dix-huit mois. En terminant ainsi, nous ouvrons vers la suite de ce récit qui pour l'instant s'interrompt autour des douze à quinze mois de la vie de l'enfant.

---

<sup>248</sup> Selon les derniers vers du sonnet de Verlaine que le lecteur aura reconnu dans le pastiche précédent : « Mon rêve familier ».

## – Bibliographie –

1. Anzieu, D. (1985). *Le moi-peau*. Paris, France, Dunod. Ed 2006.
2. Balmory, M. (1995). *Le sacrifice interdit. Freud et la Bible*. Paris, France : Le livre de poche.
3. Bimbenet, E. (2011). *L'animal que je ne suis plus* (Essais). Paris, France : Folio.
4. Binswanger, L. (1956). *Trois formes manquées de la présence humaine*. Paris, France : Vrin. Ed 2006.
5. Bion, W.R. (1962). *Aux sources de l'expérience*. Paris, France : PUF. (L'édition travaillée datant de 2014).
6. Bisiaux, F. (2013). *Le soin maternel*. Paris cedex 14, France: Presses Universitaires de France.
7. Bourlot, G. (2011). Fictions et destins des fictions : enjeux épistémologiques de la fiction chez Freud. *Cliniques méditerranéennes*, 84, 75-92.
8. Brooks, R., & Meltzoff, A. N. (2002). The importance of eyes: how infants interpret adult looking behavior. *Developmental psychology*, 38(6), 958–966.
9. Buber, M. (1923). *Je et Tu*. Paris, France. Aubier. (édition travaillée datant de 2012)
10. Bydlowski, M. (2001). Le regard intérieur de la femme enceinte, transparence psychique et représentation de l'objet interne. *Devenir*, vol. 13(2), 41-52.
11. Bydlowski, S., Vaivre-Douret, L., Lalanne, C., Apter, G. & Golse, B. (2014). Le blues post-natal : un marqueur du lien intersubjectif. *La psychiatrie de l'enfant*, vol. 57(1), 5-62.
12. Caron, R., Caron, L. (2011). Le travail psychique de l'accompagnement dans la maladie d'Alzheimer. *L'encéphale*, vol. 37(6), 439-447.
13. Caron, R., Libbrecht, S. (2021). Toccare e sostenere gli anziani ai tempi del Covid-19. In 14. *La bioetica e cinque sensi. Tra pratica clinica e metafore*. Dir Grassi.P. e Zammit.R. Tau Editrice.
15. Caron, R. et Libbrecht, S. (2022). La traversée d'un burn-out : un exemple clinique. Dans D. Mazéas, C.N. Sibony, A. C. de Lara, (dir.), *Jouer avec la gravité*, Cliniques Méditerranéennes, n°105. Érès.
16. Chesnel, J. (2020). Accompagner à plusieurs voix le deuil périnatal, ou l'obéissance au transfert. *Laennec*, tome 68(1), 7-19.
17. Chesnel, J. & Hendrickx, M. (2021). Le révérend Bayes, la phénoménologie et les bébés. *La psychiatrie de l'enfant*, 64, 37-57.
18. De Casper, A. J. et Spece, M. J. (1986) Prenatal maternal speech influences newborn's perception of speech sounds, *Infant Behavior and Development* 9, 133-150.
19. Declerck, P. (2003) *Les naufragés*. Paris, France. Pocket.
20. Dehaene, S. (2018). *Introduction aux hypothèses sur la singularité de l'espèce humaine*. <https://www.college-de-france.fr/site/stanislas-dehaene/course-2018-01-0809h30.htm>
21. Dehaene, S. (2011-2012). Le cerveau statisticien : la révolution bayésienne en sciences cognitives. L'ensemble du cours qui est en ligne : <https://www.college-de-france.fr/site/stanislas-dehaene/course-2011-2012.htm>
22. Dehaene, S. (2012-2013). Le bébé statisticien : les théories bayésiennes de l'apprentissage. L'ensemble du cours qui est en ligne : <https://www.college-de-france.fr/site/stanislas-dehaene/course-2012-2013.htm>
23. Dehaene, S. (2010-2011). Introspection et métacognition : les mécanismes de la connaissance de soi. L'ensemble du cours est en ligne : <https://www.college-de-france.fr/site/stanislas-dehaene/course-2010-2011.htm>
24. Dornes, D. (2002). *Psychanalyse et psychologie du premier âge*. Paris, France : PUF.
25. Ernst, M. O., & Banks, M. S. (2002). Humans integrate visual and haptic information in a statistically optimal fashion. *Nature*, 415(6870), 429–433.

26. Fleury, C. (2020). *Ci-gît l'amer*. Paris, France : Gallimard.
27. Fraiberg, S. (1999). *Fantômes dans la chambre d'enfants*. Paris, France : PUF.
28. Freud, S. (1915). *Pulsions et destins des pulsions*. Paris, France : petite bibliothèque Payot. (L'édition travaillée date de 2012).
29. Freud, S. (1915-1917) *Introduction à la psychanalyse*. Paris, France : Petite bibliothèque Payot. (L'édition travaillée date de 2001).
30. Freud, S. (1920). *Au-delà du principe de plaisir*. Paris, France : Petite bibliothèque Payot. (L'édition travaillée date de 2010).
31. Freud, S. (1998). Œuvres complètes. Volume XI 1911-1913. Paris, France : PUF. Notamment. Formulation sur les deux principes de l'avenir psychique.
32. Friston, K.J. (2005). A Theory of Cortical Responses, *Philosophical transactions of the Royal Society of London. Series B, Biological sciences*. 29;360(1456):815-36.
33. Garrido, M., Kilner, J. M., Kiebel, S. J. et Friston K. J. (2009). Dynamic causal modeling of the response to frequency deviants, *Journal of Neurophysiology*. 101(5):2620-31.
34. Girshick, A. R., Landy, M. S., & Simoncelli, E. P. (2011). Cardinal rules: visual orientation perception reflects knowledge of environmental statistics. *Nature neuroscience*, 14(7), 926–932.
35. Goodman, N. D., Ullman, T.D. et Tenenbaum, J. B. (2011). Learning a theory of causality. *Psy, Psychological Review*. 118.1 :110-119.
36. Golse, B. (1990). 10 - *Le sourire, le rire et la gaieté chez le jeune enfant*. Dans : , B. Golse, *Insister-Exister : de l'être à la personne*(pp. 171-188). Paris cedex 14, France: Presses Universitaires de France.
37. Golse, B., Robel, L. (2009). Pour une approche intégrative de l'autisme infantile : le lobe temporal supérieur entre neuroscience et psychanalyse. *Bull. Acad. Natle Méd.*193, n° 2, 307-313.
38. Golse, B. (2011). De l'empathie et de l'intersubjectivité primaires, à l'empathie et à l'intersubjectivité secondaires : le travail de la polysensorialité. *Le Carnet PSY*, 157(8), 35-37.
39. Golse, B. (2013). De la symbolisation primaire à la symbolisation secondaire: Plaidoyer pour un gradient spatio-temporel continu autour de la notion d'écart. *Cahiers de psychologie clinique*, 40(1), 151-164.
40. Gopnik, A., & Astington, J. (1988). Children's Understanding of Representational Change and Its Relation to the Understanding of False Belief and the Appearance-Reality Distinction. *Child Development*, 59(1), 26-37.
41. Le Grand Gaffiot. (2000). Adgredior. Dans *dictionnaire Latin Français*.
42. Happé F. G. (1996). Studying weak central coherence at low levels: children with autism do not succumb to visual illusions. A research note. *Journal of child psychology and psychiatry, and allied disciplines*, 37(7), 873–877.
43. Hardy, G. (2012). 1. Théorie du double bind (double lien) de Gregory Bateson. Dans : G. Hardy, *S'il te plaît, ne m'aide pas: L'aide sous injonction administrative ou judiciaire* (pp. 19-27). Toulouse, France: ERES.
44. Heidegger, M. (1950). *Chemins qui ne mènent nulle part (Tel)*. France, Paris. Gallimard. (édition travaillée datant de 2009).
45. Hendrickx, M. (2012). *Petit traité d'horreur fantastique: à l'usage des adultes qui soignent des ados*. Toulouse, France: ERES.
46. Herigel, E. (1998). *Le zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc*. Paris, France : Dervy.
47. Himbaza, I. (2016). « Lekh-lekha ». L'appel à Abraham en Genèse 12,1 et les tournures parallèles. *Études théologiques et religieuses*, tome 91(1), 21-34.
48. Honneth, A. (2007). *La réification*. (Nrf essais). Paris, France : Gallimard.
49. Honneth, A. (2008). *La société du mépris*. Paris, France : La découverte, poche.
50. Honneth, A. (2013). *La lutte pour la reconnaissance*. (folio essais). Paris, France : Gallimard.

51. Howe, C. Q., & Purves, D. (2002). Range image statistics can explain the anomalous perception of length. *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, 99(20), 13184–13188.
52. Hume, D. (2016). *Abrégé du traité de la nature humaine*. Paris, France : Allia.
53. Jaccottet, P. (1970). *Rilke*. Paris, France : Seuil. (édition travaillée datant de 2006)
54. Klein, M. (1934). *Contribution à l'étude de la psychogenèse des états maniaco-dépressifs*. Paris, France : Payot. (édition travaillée datant de 2004).
55. Klein, M. (1952). Quelques conclusions théoriques au sujet de la vie émotionnelle des bébés. Dans M. Klein, P.Heimann, S. Isaacs, J. Riviere, *Développements de la psychanalyse* (pp. 185-222). PUF (édition travaillée datant de 2013).
56. Kovács, Á. M., Téglás, E., & Endress, A. D. (2010). The social sense: susceptibility to others' beliefs in human infants and adults. *Science (New York, N.Y.)*, 330(6012), 1830–1834.
57. Kuhl, P.K., Tsao F.M. et Liu H.M. (2003). Foreign-language expérience in infancy : effect of short-terme exposure and social interaction on phonetic leraning, *PNAS*. 100(15), 9096- 9101.
58. Landman P. (2008) : <http://akadem.org/sommaire/themes/philosophie/judaisme-et-psychanalyse/bible-et-psychanalyse/et-si-le-sacrifice-d-isaac-n-etait-qu-un-simulacre-15-04-2008-7278331.php>
59. Lebrun, J.P. (2011). *Un monde sans limite*. Paris, France : Érès.
60. Leroy, F., Caron, R., Beaune, D. (2007). Objectivation du corps en médecine et incidences subjectives. *Annales Médico-Psychologiques*. 165 (2007) 465-471.
61. Lévinas, E. (1961). *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*. Paris, France : Le livre de poche. (édition travaillée, la huitième, datant de 2003).
62. Lusseyrand, J. (2008). *Et la lumière fut*. Paris, France : Editions du Félin.
63. Maldiney, H. (1973). *Regard, parole, espace*. Paris, France : Le cerf. (édition travaillée datée de 2012).
64. Mampe, B., Friederici A. D., Christophe A. et Wermke K. (2009). Newborns' cry melody is shape by their native language, *Current Biology*, 19 (23) 1994-1997.
65. Marcelli, D. (2007). Entre les microrhythmes et les macrorhythmes : la surprise dans l'interaction mère-bébé. *Spirale*, 44(4), 123-129.
66. Meltzer, D. (1999). *L'appréhension de la beauté*. Paris, France, Editions du Hublot.
67. Meltzoff, A. N., & Brooks, R. (2008). Self-experience as a mechanism for learning about others: a training study in social cognition. *Developmental psychology*, 44(5), 1257–1265.
68. Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*, (Tel). Paris, France : Gallimard. (édition travaillée datant de 2014).
69. Merleau-Ponty, M. (1964). *Le visible et l'invisible* (Tel). Paris, France : Gallimard. (édition travaillée datant 2015).
70. Merleau-Ponty, M. (1948). *Sens et non-sens*. Paris, France : Nagel. (édition travaillée la 5<sup>ème</sup> édition chez Nagel datant de 1966).
71. Merleau-Ponty, M. (1969). *La prose du monde*. Paris, France : Gallimard. (édition travaillée datant de 2008).
72. Missonnier, S. (2018). Phobies d'impulsion en périnatalité : entre ligature et sacrifice. Dans : Alain Braconnier éd., *Destructivité et exaltation: Du bébé à l'adolescent* (pp. 163-184). Toulouse, France: ERES.
73. Moreno-Bote, R., Knill, D. C., & Pouget, A. (2011). Bayesian sampling in visual perception. *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, 108(30), 12491–12496.
74. Ouss, L. (2018). Trouble neurodéveloppemental et monde interne dans l'autisme : des influences réciproques. Dans : Marie Dominique Amy éd., *Construction et partage du monde interne: Autismes et psychanalyses - III* (pp. 27-44). Toulouse, France: Érès.
75. Pellicano, E., & Burr, D. (2012). When the world becomes 'too real': a Bayesian explanation of autistic perception. *Trends in cognitive sciences*, 16(10), 504–510.

76. Piaget, J. et Inhelder, B. (1966). *La psychologie de l'enfant*. Paris, France : PUF. (2011 pour la première édition).
77. Ramachandran, V. S. (1988). Perceiving shape from shading, *Scientific American*, 259 (2), 76-83.
78. Riazuelo, H. (2004). 6. Les spécificités de l'attente d'un second enfant. Dans : Sylvain Missonnier éd., *La grossesse, l'enfant virtuel et la parentalité* (pp. 145-159). Paris cedex 14, France: Presses Universitaires de France.
79. Ricoeur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris, France : Seuil.
80. Ricoeur, P. (1972) La métaphore et le problème central de l'herméneutique. *Revue philosophique de Louvain*, Quatrième série, tome 70, n°5, pp. 93-112.
81. Rilke, R.M. (1923). *Élégies de Duino*. Paris, France : Gallimard. (édition travaillée datant de 1994, traduction de Jean-Pierre Lefebvre et Maurice Regnaud)
82. Rochat, P. (2006). *Le monde des bébés*. Paris, France : Odile Jacob.
83. Rochat P. (2002). Naissance de la co-conscience, *Intellectica*. 34 : 99-123.
84. Rochat, P. (2003). *Conscience de soi et des autres au début de la vie*. *Enfance*, 55(1), 39-47.
85. de Rosny, E. (1999). *Les yeux de ma chèvre*. Paris, France. Plon.
86. de Saint Aubert, E. (2008). Relire Merleau-Ponty à la lumière des inédits. *Revue internationale de philosophie*, 244(2), 123-125.
87. de Saint Aubert, E. (2016-a). "Au croisement du réel et de l'imaginaire : les « ultra-choses » chez Merleau-Ponty". In *Est-ce réel? Phénoménologies de l'imaginaire*. Leiden, Nederland: Brill.
88. de Saint Aubert, E. (2016-b). Introduction à la notion de portance. *Archives de Philosophie*, tome 79(2), 317-343.
89. Segal, H. (1969). *Introduction à l'œuvre de Melanie Klein*. Paris, France : PUF.
90. Simas, R. & Golse, B. (2008). Empathie(s) et intersubjectivité(s): Quelques réflexions autour de leur développement et de ses aléas. *La psychiatrie de l'enfant*, vol. 51(2), 339-356.
91. Spelke, E. S. (1991). Physical knowledge in infancy : Reflections on Piaget's theory, in *The Epigenesis of Mind : Essays on Biology and Cognition*, Hillsdale, New-Jersey : Lawrence Erlbaum Associates Publishers.
92. Spitz, R.A. (1968). *De la naissance à la parole*. Paris, France : PUF. (8<sup>ème</sup> édition, 1993).
93. Stern, D. N. (1989). *Le monde interpersonnel du nourrisson* (Le fil rouge). Paris, France : Puf.
94. Sutter-Dallay, A. (2009). 6. Retentissement des pathologies psychiatriques parentales sur le développement de l'enfant : une revue de la littérature. Dans : François Poinso éd., *Orages à l'aube de la vie* (pp. 81-94). Toulouse, France: ERES.
95. Teglas, E., Giroto, V., Gonzalez, M., et Bonatti, L. (2007). Intuitions of probabilities shape expectations about the future at 12 months and beyond, *PNAS*, 104 (48), 19156-19159.
96. Traduction Œcuménique de la Bible (TOB). (2004), nouvelle édition révisée. Paris, France : Cerf/Société Biblique Française.
97. Trevarthen, C. et Aitken, K.J. (2003-a). Intersubjectivité chez le nourrisson : recherche, théorie et application clinique. *Devenir*, 15(4), 309-428.
98. Trevarthen, C. et Aitken, K.J. (2003-b). L'organisation soi/autrui dans le développement psychologique humain. *La psychiatrie de l'enfant*, 46(2), 471-520.
99. Ullmann, T. D., Harari, D. et Dorfman, N. (2012) From simple innate biases to complex visual concepts. *PNAS*. 109 (44), 18215-18220.
100. Vasseur, R., Delion, P. (2010). *Périodes sensibles dans le développement psychomoteur de l'enfant de 0 à 3 ans*. Toulouse, France: ERES.
101. Winnicott, D. W. (1965). *Processus de maturation chez l'enfant*. Paris, France : Payot. (1970 pour la traduction française)

102. Winnicott, D. W. (1967). *La nature humaine* (Tel). Paris, France : Gallimard. (1990 pour l'édition travaillée).  
NB : nous notons 1967 car il s'agit probablement de l'année où Winnicott a terminé le travail de ce livre. Cependant, il n'y a pas eu d'édition du vivant de Winnicott. Ce n'est qu'en 1988 que ce livre a été publié en langue anglaise et traduit en 1990 en langue française.
103. Winnicott, D. W. (1969). *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris, France : Payot.
104. Winnicott, D.W. (1971). *Jeu et réalité*. Paris, France. Folio. (1975 pour la traduction française).
105. Winnicott, D.W. (1986). *Conversations ordinaires*. Paris, France. Folio.
106. Winnicott, D. W. (2000), *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques* (NRF, connaissance de l'inconscient), Paris, France : Gallimard.
107. Wittgenstein, L. (1969). *De la certitude*. Paris, France. Gallimard.  
(édition travaillée parue en 2006).
108. Xu, F. et Garcia, V. (2008). Intuitive statistics by 8-month-old infants, *PNAS*, 105 (13) 5012-5015.

# Annexe – 1

Cette annexe est un récit inventé. Il s'agit de mettre en lumière différentes intuitions intriquées entre elles. Nous n'avons pas trouvé de séquence clinique permettant un tel ensemble, il nous paraissait cependant important de pouvoir le construire ainsi. Je la mentionne dès l'introduction pour dire que la méthodologie choisie, pour bâtir le récit, appel à une certaine souplesse dans les appuis retenus, tant que cela aide à décrire davantage. Cet annexe pourrait être relue à la fin de chaque partie, elle ne sera entièrement compréhensible pour le lecteur, qu'à la fin de la dernière partie.

*Un enfant est en début de diversification. C'est son père qui s'occupe de lui ce jour-là. Le père est en train de le nourrir. Il lui fait découvrir une purée avec des patates douces qui ne lui a encore jamais été proposée. L'enfant est attentif, il est présent. Il regarde de temps en temps son père, le plus souvent il s'intéresse à la purée qu'il a devant lui. Il la touche des doigts, joue avec sa paume, ses doigts et la purée. Il cherche à prendre la cuillère et son père en attrape une seconde pour lui laisser la possibilité de jouer avec, tout en continuant à le nourrir.*

*Au bout d'un moment, avec sa cuillère, l'enfant se met à taper sur la table de façon quasiment rythmique. Il prend manifestement plaisir au bruit et au rythme ainsi produit. Le père qui continue à vouloir lui donner à manger n'est pas entièrement satisfait. Il s'agace même un petit peu. En effet, avec les mouvements de son bras, il manque de buter dans la cuillère pleine de purée qu'il lui tend, au moment où elle s'approche de sa bouche.*

*A ce moment-là, le téléphone du père sonne et le bébé se retrouve tout seul. Il continue à faire sonner la table et la cuillère en les percutant, jusqu'au moment où la cuillère quitte ses mains, rebondit et va se poser sur la table en étant trop éloignée pour être reprise. L'enfant est alors saisi par ce qu'il voit. Il ne comprend plus le spectacle visuel qui s'offre à lui. Il avait la cuillère en main, quelques temps auparavant et ne s'interrogeait pas sur elle. Pourtant, telle qu'elle lui apparaît, il lui semble qu'en un endroit, il y a un éclat étrange. Il ne l'avait pas senti à la palpation, l'instant d'avant.*

*L'enfant se plonge alors dans une inspection prolongée de la cuillère. Il n'entend plus la voix de son père qui est toujours occupé au téléphone. Son corps est comme absorbé par cette expérience et ne bouge quasiment plus. Il reste assis sur sa chaise haute, les bras se sont mis le long de son corps. Il ne bouge plus. Il semble entièrement absorber dans son regard qui devient étrangement fixe. Il regarde encore et encore. Il semble attendre une réponse, ou même chercher à la contraindre à venir. Par moment, il suspend même sa respiration pour la reprendre quelques secondes plus tard.*

*Quand son père termine le coup de téléphone, il retrouve son enfant dans cet état et comprend qu'il est absorbé par quelque-chose. Il lui parle, mais l'enfant n'est pas tellement présent comme tout à l'heure. Assez rapidement après, son enfant sort de cet état où il était figé et reprend les interactions habituelles. Le repas se termine. Si le père était attentif aux regards de son fils, il verrait que de façon*

*régulière pendant la suite du repas, il vient de nouveau poser son regard sur la cuillère qui continue à paraître très importante pour l'enfant.*

Il est possible d'imaginer que l'enfant, pendant qu'il se retrouve à scruter la petite cuillère, découvre progressivement ce que signifie la façon dont la lumière se propage sur l'objet. Il ne voit pas l'endroit où elle touche la table, mais tout proche de là, elle est particulièrement sombre. Il y a un endroit sur le dessus qui lui avait toujours paru troué. Cet éclat étrange n'est que le reflet de la lumière qui se trouve au-dessus de la table. L'ensemble du creux de la cuillère est tapissé de différentes lumières et couleur. Il se met soudain à comprendre que ce reflet, cette obscurité, ces couleurs difficiles à comprendre qui tapissent le creux de la cuillère, sont en correspondance avec la sensation manuelle qu'il avait quand il l'explorait tactilement. Une sorte de correspondance s'établit, pour cet objet précis, entre ce qu'il en a touché et ce qu'il en voit. Le creux visuel prend forme en s'appuyant sur la perception visuelle et en étant reliée à l'exploration tactile qui la précède de quelques instants.

Cette correspondance entre les deux sensorialités existe déjà depuis longtemps. Mais, pour cet objet précis, elle est toute neuve. En effet, ce n'est pas si ancien qu'il parvienne à manipuler les objets. Ce n'est pas si ancien non plus, grâce à la diversification, qu'il soit question, pour lui, de manipuler des cuillères. Enfin, il se retrouve désormais plus souvent dans sa chaise haute que porté dans les bras, pour téter un biberon ou le sein de sa mère. Ainsi, il commence à voir plus souvent ce qui se passe à la hauteur de la table. Son regard étant tout juste au-dessus de cette dernière.

Il faut noter également que, dans l'exemple tel qu'il a été construit, le père est absorbé par un événement (téléphone qui sonne). Le bébé se retrouve donc seul, en présence d'une figure proche qui assure l'environnement suffisamment étroitement pour qu'il se sache en sécurité. Il n'est pas impossible qu'il se déroule alors une petite expérience de démantèlement sensoriel ou de dé-comodalisation temporaire, ou encore une association de type Je-Tu. L'enfant est comme absorbé visuellement, il ne fait plus l'unité de ses différentes sensorialités. Il se laisse totalement absorber sur le plan visuel. Ce n'est qu'ensuite qu'il pourra relier le visuel au tactile. Mais, pendant un temps relativement bref, il n'est plus que dans le visuel.

Il profite de l'attention de son père qui devine qu'il ne faut pas trop vite interrompre ce qu'il est en train de vivre, au moment où son appel se termine. Il fait une expérience de détente au sens où Winnicott (1969) le désigne dans son article : *la capacité d'être seul*. La co-modalisation a été revisitée, même si cela demeure marginal. La co-modalisation s'est dé tissée pendant un temps. Elle s'est ensuite remise en place, adaptée au monde qu'elle a à rendre signifiant.

Au détour de ce moment où il scrute la petite cuillère, l'enfant éprouve, tel Paul Cézanne face à son motif, que l'objet cuillère ne fait d'abord plus sens. Puis une autre signification visuelle se présente. Elle est faite des inférences antérieures (pour prendre un terme issu des statistiques bayésiennes) déjà réalisées pour interpréter les ombres et les lumières. Mais cette signification nouvelle est également faite, de nouvelles inférences, qui viennent s'ajouter au sédiment (pour prendre un terme merleau-pontien) d'inférences déjà réalisées. Peut-être que ces nouvelles inférences concernent cette fois la façon de comprendre le jeu des lumières et des ombres quand il s'agit d'un objet qui a lui-même des capacités réfléchissantes. Ceci transforme, en effet, singulièrement le jeu de la lumière avec l'objet. Il n'a peut-être pas eu, si souvent auparavant, l'occasion de scruter un objet réfléchissant qu'il avait préalablement pu explorer manuellement dans le détail.

Il n'est pas impossible non plus que, dans les jours qui suivent, l'enfant parvienne à généraliser ce qu'il a nouvellement inféré concernant la cuillère, à d'autres objets réfléchissants et qu'il ne peut manipuler de la même manière : miroirs, reflets sur les vitres quand la nuit tombe, reflets dans l'eau de la rivière voisine où les parents l'emmènent se promener souvent le week-end... La petite cuillère est une expérience locale qui a des conséquences sur l'ensemble de son rapport au monde et de la signification qu'il lui trouve. Un rythme a jailli et change bien des choses.

Cette découverte de la petite-cuillère n'a pas du tout la même signification et les mêmes conséquences développementales, en fonction de l'âge auquel il survient. Ce n'est pas du tout la même chose de faire de nouvelles inférences et de comprendre différemment certains aspects du monde, selon que l'enfant s'aperçoit du changement ou non. S'il s'aperçoit du changement, cela a des conséquences importantes dans sa perception du point de vue (et donc de soi et d'autrui). S'il s'aperçoit du changement, une sorte de temporalisation de l'expérience sensorielle et personnelle se creuse. S'il s'aperçoit du changement, il aperçoit, du même coup. Son moi change et devient un soi. Il aperçoit le changement et s'aperçoit lui-même changeant de façon concomitante au décours. Ces changements perceptifs sont également accession à la conscience, s'ils sont aperçus par l'enfant comme auto-mutation et mutation du monde.

## – Annexe – 2 : Stern ou les apories précieuses –

Dans cette annexe, nous voudrions présenter un ensemble d'apories de la proposition de Stern dans son livre de 1989 : *Le monde interpersonnel du nourrisson*. Nous pensons cette annexe utile à plusieurs titres.

Le premier est la célébrité de Stern et de ses propositions sitôt qu'il s'agit de périnatalité, d'études sur le bébé ou de développement psychique. Ce que Stern (1989) propose est à la fois très fort et pertinent, d'où la notoriété scientifique qui est la sienne ; et, à la fois, il est possible de proposer une critique interne au mouvement de pensée qu'il propose. Il n'est pas utile de faire appel à d'autres travaux pour en critiquer la portée, il est possible d'argumenter avec Stern, contre Stern. Cet aspect de notre critique sera essentiel car certaines des conclusions que Stern propose sont donc à questionner, d'après ce que Stern propose par ailleurs. Ses conclusions sont donc excessives, elles devraient être articulées avec d'autres aspects, mais ne sont pas entièrement erronées pour autant.

Deuxièmement, Stern est catégorique dans ses refus de certaines notions classiques de la psychanalyse. Si ses conclusions avaient été plus balancées, il n'aurait pas pu être aussi affirmatif dans les rejets de la fin de son livre. En voulant montrer, de façon nette, l'impossibilité de conserver certaines notions psychanalytiques, Stern en vient à forcer sa propre pensée.

Mais, pourquoi Stern (1989) chercherait à rejeter certaines notions et certains concepts de la psychanalyse ? Poser la question ainsi n'est pas seulement lui prêter des intentions. Stern raconte lui-même ce qui l'a poussé à mener à bien son travail de réflexion. Dans la préface de son livre, il présente ses difficultés personnelles. Quand il était interne, il devait présenter chaque patient rencontré, en faisant mention des points probablement difficiles pour le patient, au cours de son développement. Il est certain que cela risquait fort d'être plaqué en effet. D'autant plus que dans un internat, les rencontres sont en général relativement brèves. Stern a été mis en demeure d'habiter une situation d'imposture, sous prétexte de psychanalyse. Il n'est pas étonnant ensuite qu'il puisse être radical à son encontre.

– A2.1 : Une méthode précieuse, des questions concernant sa mise en œuvre.

Nous avons dit en introduction la dette que nous avons à l'égard du travail de Stern. Il nous a permis d'avoir une méthode pour cette thèse. Le désir de Stern est de permettre une rencontre entre le nourrisson observé dans les études expérimentales et le nourrisson observé en clinique. D'une certaine manière, les apports expérimentaux nous apprennent beaucoup de choses, mais cela ne fait pas un bébé. Cela représente des morceaux de bébés (son accès aux lois physiques, son accès à la théorie de l'esprit...).

Ces recherches n'ont d'utilité que pour aider les parents, les éducateurs et les soignants à interagir convenablement avec les bébés. Or, en ce domaine, une somme de résultats d'expériences et de débat scientifique n'est que très peu utile. Ce qui modifie davantage les façons de faire avec le bébé tient plus aux représentations que nous pouvons nous donner de ce qu'ils éprouvent, comprennent et se représentent eux-mêmes. Or, non seulement, sur ce terrain, les cliniciens sont plus marquants, par leurs récits, que quelques résultats d'expérience ; mais, en plus, Stern voit des contradictions entre les données expérimentales et ce que racontent les cliniciens qui ont marqué les esprits par leurs apports concernant le bébé.

Sa recherche est donc une tentative d'articulation ou de rencontre entre le « nourrisson de l'observation » (données expérimentales) et le « nourrisson de la clinique ». Stern pose rapidement un principe : ces « deux » nourrissons resteront clivés tant que certaines questions ne seront pas posées aux « deux » nourrissons, pour leur permettre de se rencontrer. Ces questions sont simples et ambitieuses. Elles sont existentielles. Qu'est-ce que le nourrisson perçoit de lui-même ? Que perçoit-il de son environnement ? Quel sens d'autrui possède-t-il aux différents moments de son développement ?

Afin de parvenir à répondre à ces questions, il faut se montrer créatif (volonté de se représenter l'indéterminable : le vécu du nourrisson) et faire œuvre de phénoménologie. Il crée et reconnaît que dans son domaine de recherche, la science est contrainte à une certaine avancée spéculative. Personne ne peut approcher du sens de soi ou du sens de l'autre chez le bébé de manière uniquement expérimentale. Personne ne peut se passer très longtemps, en clinique, de cette spéculation sur le sens de soi et le sens de l'autre, chez le nourrisson.

D'une certaine manière, nous pourrions qualifier sa démarche de transitionnelle car il n'y a pas d'objet en soi observable. Il n'est possible de s'approcher du vécu du nourrisson qu'en référence à l'expérience adulte. Il ne s'agit donc ni de l'adulte, ni du nourrisson, mais d'une création faite des deux et entre les deux. Il s'agit de se séparer autant que possible d'un « adultocentrisme » qu'il est en même temps impossible de quitter entièrement. Créer, imaginer, se représenter, trois actes qui génèrent ici un espace où la réflexion peut se tisser.

Nous voudrions ajouter que cette option transitionnelle se double d'une option phénoménologique. Stern parle du danger d'adultomorphisme de sa méthode. Il qualifie ce danger de réel<sup>249</sup>. À plusieurs reprises, Stern tente de faire ce qui s'apparente à une réduction phénoménologique pour pouvoir s'approcher, du vécu du bébé. Comment bâtir un récit du développement qui serait de nature plutôt phénoménologique et une tonalité transitionnelle, c'est peu dire que le projet de Stern a été inspirant pour notre propre projet.

Selon Stern (1989), une attention particulière est nécessaire quant aux choix que nous faisons. Pour reconstruire le bébé sans se baser uniquement sur les données des expériences, il faut faire appel également à notre expérience : expériences subjectives, expériences cliniques. Il y a, par conséquent, un choix implicite qui est fait en se référant à tel ou tel type d'expérience subjective ou pathologique ou de la clinique périnatale.

Ce constat méthodologique nous paraît très important. Des choix sont faits avant même d'être réfléchis, qui impliquent certains résultats. Au moment d'interpréter les résultats, il faut se souvenir des choix.

Justement, Stern pose un principe pour orienter les choix. Or ce principe est surprenant. Si nous croyons ce qu'il a dit lui-même, si ce principe est surprenant, il impacte largement l'ensemble de ses résultats. Les expériences cliniques et subjectives auxquelles le chercheur doit se référer, pour alimenter sa réflexion, « devraient être évidentes pour n'importe qui et faire partie de l'expérience commune » (Stern, 1989, p 31). D'une certaine manière cette précision de Stern pourrait être logique. Si nous faisons intervenir des données cliniques et de l'expérience subjective pour alimenter la réflexion et pour articuler le nourrisson de la clinique avec le nourrisson expérimental, il est préférable que l'expérience ne soit pas marquée par des particularismes importants.

Seulement, premièrement, il ne donne aucun critère pour reconnaître une expérience commune. Car enfin, qu'est-ce qui peut être reconnu « évident pour n'importe qui » ? Les travaux phénoménologiques dans leur ensemble auraient justement tendance à nous montrer que cette évidence universelle est une vue de l'esprit.

Deuxièmement, ce principe formulé par Stern entre en conflit avec d'autres aspects de son livre. Stern (1989) montre bien comment, dès la première année de vie, l'enfant est amené progressivement à sentir ce qui pourra être des expériences communes et ce qui ne le pourra pas et restera privé. Il montre, avec une merveille de description, combien « l'accordage affectif » permet de construire pour l'enfant l'espace du partageable et ce qui restera hors de

---

<sup>249</sup> Mais ce danger est le revers d'un positif : l'essai de se détourner d'un adultocentrisme. Sur ce sujet de recherche, il faut accepter ce risque ou renoncer au sujet lui-même.

cet espace. Ainsi donc, très tôt, la personne humaine apprend à vivre pour elle certaines expériences. Mais, dès lors, comment décider de ce qui est évident pour tous et reconnu commun par tous ? Quel serait le point à partir duquel le critère de ce commun pourrait être aperçu ? Le partageable a été reconnu de façon archaïque, il est inscrit en nous de façon ancienne. Pour s'approcher du vécu du bébé, il n'est donc peut-être pas justifiable d'avoir recours essentiellement aux expériences faisant consensus, qui sont partageables et font évidence pour tous<sup>250</sup>. Le bébé justement est celui qui fait ce tri précoce.

Cette critique n'est pas anecdotique. La psychanalyse et la phénoménologie nous ont montré qu'en élaborant des situations vécues de manière unique par certaines personnes, il était possible de s'approcher d'une réflexion concernant l'âme humaine dans son ensemble. Mentionnons à cet égard, la démarche de Merleau-Ponty qui, dans *Phénoménologie de la perception*, précise ce qu'il en est de l'être au monde, à partir de ce qu'on en apprend dans la défaillance, qu'elle soit neurologique ou psychiatrique. On pourrait également évoquer l'importance que la psychanalyse a eu, tout comme la phénoménologie psychiatrique, pour nous aider à percevoir que le fonctionnement pathologique n'était pas sans lien avec la vie de l'âme humaine en son ensemble.

Car, finalement, voici un des reproches principaux que nous pourrions faire à Stern. Pour lui, les mécanismes hallucinatoires, de dépersonnalisation, de transformation de la réalité... surviennent de façon tardives dans le développement humain. Pour lui, ce ne sont que les capacités tardives de symbolisations qui vont permettre de remanier le rapport à la réalité de façon suffisante pour permettre le délire, l'hallucination... Ceci implique, me semble-t-il, que le normal et le pathologique sont radicalement étrangers l'un à l'autre. Là où les apports phénoménologiques et psychanalytiques en psychiatrie ont consisté à présenter la pathologie comme des variations extrêmes au sein de continuum où se situaient également des fonctionnements beaucoup plus sains.

Finalement, par son critère, « faire partie de l'expérience commune », Stern affirme qu'il ne pensera qu'à partir d'une fraction du vécu humain : celle qui n'est pas trop marquée par le chaos et l'indicible. Cette option nous paraît critiquable. Si l'on retranche du rapport à soi et à autrui, la part de chaotique, d'informe, voire de monstrueux, est-il encore possible de penser ce qui se produit existentiellement dans le rapport à soi et à autrui ?

---

<sup>250</sup> Stern reconnaît qu'il est nécessaire de puiser dans le « réservoir » du « discours de notre propre vie » (Ibid. p31). Mais il ne discute pas la méthode pour y aller puiser. Comment puiser dans le récit de sa vie de la manière la plus juste, sinon, en examinant, de manière réflexive, les choix qui y sont faits, leurs motifs ? Comment préciser ces choix sans un cadre analytique, herméneutique ou phénoménologique ?

Un des concepts centraux de Stern (1989) est la notion de « sens de soi ». Finalement, ce concept découle de sa méthode. Stern tente de se représenter le vécu existentiel du bébé, pour cela, il a besoin d'un concept qui puisse traverser l'ensemble du développement, en s'étoffant au fur et à mesure que l'existence du nourrisson s'enrichit et se complexifie.

Il s'agit d'un concept remarquable. Il y a un corrélatif constant, au sens de soi : le sens de l'autre. Un sens de soi<sup>251</sup> n'est pas une conscience de soi ou un savoir sur soi. C'est quelque chose qui *se sent*, et qui *fait sens*<sup>252</sup> pour ressaisir l'expérience que le nourrisson fait de lui-même ou de l'autre. Il y a différents sens de soi et de l'autre qui se succèdent, mais il ne s'agit pas de stades. Un sens de soi ou de l'autre ne vient pas chasser le précédent. Pendant la vie entière, le premier sens de soi peut revenir au-devant de la scène psychique, selon les circonstances rencontrées par la personne.

Par cet aspect, il y a une proximité entre la notion de « sens de soi » chez Stern (1989) et celle de « position » chez les kleinien. Citons Hanna Segal (1969), présentant l'œuvre de M. Klein (p.3):

« Mais si Mélanie Klein a choisi le terme de « position », c'était pour souligner le fait que le phénomène qu'elle décrivait n'était pas simplement une « phase » ou un « stade » passagers comme, par exemple, la phase orale ; son expression implique une forme spécifique de relations objectales, d'angoisses et de défenses qui persistent tout au long de la vie. La position dépressive ne remplace jamais pleinement la position paranoïde-schizoïde ; l'intégration obtenue n'est jamais complète... si bien que l'individu peut à tout moment osciller entre les deux. »

Le premier « sens de soi » concerne les premières semaines de vie. Stern le nomme « le sens d'un soi émergent ». Il s'agit d'une période où le nourrisson éprouve que le soi s'organise progressivement et émerge. Pour Stern, la frontière des deux mois, ou des sourires réponses est une frontière presque aussi nette que celle de la naissance. Ici, une proximité est présente avec

---

<sup>251</sup> Les mêmes phrases pourraient être faite à propos du sens de l'autre, en remplaçant « soi » par « autre ».

<sup>252</sup> Les deux expressions précédentes sont en italiques parce qu'il faut les prendre comme problématique. Le jeu de mot sur sentir et faire sens est important pour comprendre ce que Stern veut dire, mais les mots disent ici tellement plus qu'il faudrait. Dans « se sent », la réflexivité est présente et si on ne peut l'enlever du vocable, c'est peut-être que d'une certaine manière on ne peut jamais l'enlever, non plus, de ce que le vocable désigne. Dans « faire sens », il y a l'idée d'une construction qui est, là aussi, beaucoup dire. Il y a donc de l'actif, mais il faudrait également du passif. Hors la passivité disparaît dans la formulation. Ainsi, il faut entendre *se sent* comme un germe qui porte en lui, dès le départ, quelque chose de la réflexivité. Cette réflexivité doit encore se réaliser de manière effective. De même, il faut entendre *faire sens* pour l'observateur, comme quelque-chose qui émerge au contact du bébé, mais doit encore être formalisé dans la réflexion, pour prendre forme.

la pensée de Rochat. Stern décrit les deux premiers mois en parlant d'une émergence progressive des premiers rythmes et des premiers auto-invariants<sup>253</sup>. Stern ne démontre pas l'idée suivante. Il l'affirme par cette assertion : « à l'évidence ». Mais elle est capitale : pendant les deux premiers mois, « à l'évidence », le nourrisson n'est pas réellement capable d'un sens de soi. Il a des expériences qui restent disjointes et peu reliées entre elles.

Ce qui *fait sens* pour l'observateur, à ce moment-là du développement, c'est de se représenter le sens de soi de cette façon éclatée : le sens de soi est en partie impossible. Le bébé n'est pas « capable » d'un sens de soi (Cf. Stern, 1969, pp. 66-67)<sup>254</sup>.

Pour Stern (1969), une autre évidence fait suite à celle que nous venons de présenter. L'enfant n'éprouve pas une désorganisation ou une absence de liens entre les différentes expériences. Il éprouve au contraire un processus d'organisation intégrative croissante, processus qui est source de motivation pour le bébé. Pour Stern, il s'agit d'un processus fait de sentir et d'apprentissage. Le bébé y apprend progressivement que du sens apparaît.

Soulignons tout d'abord l'importance de cette idée de Stern. Pour lui, le bébé prête de la valeur aux émergences de cohérence et d'organisation. Le bébé ne passe pas d'un chaos, à une organisation, d'un seul coup. Il y a des émergences éparses auxquelles le bébé prend plaisir. Ces émergences ont une valeur en soi. Elles ne sont pas seulement importantes par rapport à l'horizon d'intégration qui se profile, elles ont une valeur immédiate, ressentie par l'enfant.

Le problème que Stern affronte par cette idée est le suivant : comment penser qu'une émergence est possible sur la durée alors qu'elle n'aura de valeur qu'une fois l'intégration suffisamment établie pour permettre une nouvelle cohérence ? La seule solution qui lui apparaît est de proposer que cela s'appuie sur des émergences qui sont senties comme valables au cœur du processus, avant qu'il soit achevé. Cela amène Stern (1989) à affirmer que le nourrisson est aussi bien motivé par le processus que par le résultat du processus d'émergence du soi. Il n'y a donc aucune pensée finaliste pour décrire comment le processus prend une direction edificatrice

---

<sup>253</sup> Auto-invariants : le bébé, comme toute personne, repère dans son corps et dans son fonctionnement des aspects qui se répètent dans le temps. Ces répétitions repérées constituent des auto-invariants. Pour paraphraser Merleau-Ponty, que j'écrive au tableau noir en utilisant tous les muscles de mon bras, ou sur une feuille de papier, en utilisant essentiellement la main, la façon de former les lettres demeure toujours semblable. Ceci constitue un auto-invariant. Il faut dire la même chose de tout un ensemble de processus corporels, de la façon unique que nous avons de ressentir corporellement chaque émotion...

<sup>254</sup> Citation des pages mentionnées (pp. 66-67) : « Nous pouvons maintenant revenir à la question centrale : quel est le genre de sens de soi possible à cette période initiale ? La question de son existence à un si jeune âge est en général écartée ou n'est même pas abordée, car l'idée d'un sens de soi est habituellement réservée à une perspective, un schème ou un concept globalisants et unificateurs de soi. A l'évidence, au cours de cette période précoce, les nourrissons ne sont pas capables d'une telle vue d'ensemble. Ils ont des expériences distinctes, sans liens, qui doivent encore être intégrées dans une perspective globale. »

de la personnalité. Le nourrisson retient et apprend différents éléments organisateurs parce qu'ils font sens et sont source de plaisir et de motivation. Ces différents éléments vont eux-mêmes confluer pour, ensemble, être source d'intégration et d'organisation dans l'exploration de l'environnement.

Ainsi donc le processus a sa propre valeur, il est, pour une part, *sui generis*. C'est ce que souligne Winnicott à maintes reprises, en affirmant que le développement de l'enfant est sous la dépendance de tendances innées au développement. Cependant Stern souligne beaucoup moins que Winnicott combien ces tendances au développement, si elles sont présentes, sont également sous la dépendance des interactions avec l'environnement relationnel. `

Finalement, pour Stern (1989), si nous avons cru voir une indifférenciation du nourrisson, c'est que nous avons un regard « adultomorphe » sur son existence. Il ne se vit pas existentiellement sur le mode de l'indifférenciation. Au contraire des ilots d'organisation de plus en plus vastes et permanents émergent, et le motivent. Le nouveau-né est constitué pour repérer les séquences qui se répètent, des interactions invariantes et les éléments de l'environnement qui reviennent. Il ressent, au fur et à mesure, que l'extériorité s'organise et qu'en parallèle un sens de soi émerge.

Avant toute critique, cette idée est remarquable. L'intégration et la subjectivation ne sont pas programmées. Elles sont sous la dépendance d'éléments qui se répètent autour du bébé qui ne peut avancer dans son développement que si, autour de lui, il n'y a pas trop de chaos.

Cependant, reprenons l'idée de Stern, « d'ilots d'organisation ». Le bébé doit très probablement ressentir des différences entre les moments où ces ilots émergent et se précisent et d'autres moments où ils se défont ou se recomposent pour intégrer d'autres aspects de son vécu. Pourquoi Stern n'évoque pas ces moments ? Pourquoi voit-il, pendant ces premières semaines, essentiellement l'expérience d'un sens qui émerge et de la satisfaction que cela représente pour le bébé ? Si le bébé, comme Stern le souligne, prend plaisir avec ce qui s'organise ; gageons qu'il doit aussi être important, pour lui, d'apprendre à faire la différence, entre ce qu'il ressent quand les ilots émergent et ce qu'il éprouve quand ils s'effacent ou plongent sous les eaux troubles de l'expérience encore difficilement reconnaissable.

Si apprendre à faire ces différences est aussi important que goûter ce qui s'organise, pourquoi Stern ne s'y intéresse pas davantage ? Nous ne le savons évidemment pas. Mais, l'enjeu pour Stern est de souligner que la psychanalyse a parlé d'indifférenciation alors que le bébé éprouve l'émergence de l'organisation. En se fondant sur cette idée et sur une autre, il réfutera, dans la partie suivante, l'idée que l'enfant peut échouer dans l'entrée en relation. Il n'y a pas pour lui d'échec en ce domaine. Le bébé éprouve plutôt, à partir des sourires réponses,

des satisfactions dans l'entrée en relation, à partir d'un repérage clair d'un soi dit « noyau » et d'un autre également dit « noyau ».

Cette dernière affirmation est manifestement une des thèses de Stern. Pour y parvenir, il lui est peut-être utile de ne pas trop être attentif aux moments où les ilots d'organisation sont de nouveaux submergés par les flots d'une expérience constamment changeante.

– A2.3 : Un trésor mais... que Stern n'honore peut-être pas véritablement.

Comme nous l'avons souligné, les différents « sens de soi » ou « sens de l'autre », ne sont pas, pour Stern des stades qui se succèderaient. Il s'agit d'enjeux de la scène psychique, toujours à l'œuvre, plus ou moins prépondérant, selon les moments de vie traversés par la personne.

Cette idée, Stern semble l'avoir particulièrement à l'esprit dans la conclusion du chapitre sur le « sens d'un soi émergent ». « Ce monde global et subjectif d'une organisation émergente est, et reste le domaine fondamental de la subjectivité humaine. [...] Finalement, c'est le réservoir fondamental dans lequel on peut puiser pour toutes les expériences de création. (Ibid. pp. 94-94) »

Parce que Stern a estompé la part de gouffre et d'informe auquel le bébé s'affronte quand les ilots d'organisation s'estompent, la créativité est essentiellement décrite sur son versant positif. Elle est ce qui permet à la personnalité d'émerger, de se complexifier et de se bâtir. Il n'y a pas de place pour un autre versant plus trouble ou défensif de la créativité. Winnicott évoquerait par exemple cet aspect de la créativité quand il dit que la fonction de l'activité mentale est, pour partie, de palier aux déficiences de la mère. Il transforme alors une mère suffisamment bonne, en un environnement maternant parfait (Winnicott, 1969, p.138). A la fois, c'est essentiel, car sa croissance en dépend, et, à la fois, c'est au prix d'une certaine dose de folie personnelle. Cette dose peut se montrer excessive si les efforts pour « compléter » la mère, sont trop précocement et fréquemment nécessaires. Pour Winnicott, la croissance et la créativité sont en partie défensives contre les angoisses auxquelles l'enfant est confronté quand il est sur le versant de l'informe.

Stern insiste : « Tous les apprentissages et tous les actes créateurs s'appuient sur le domaine du lien interpersonnel émergent. (Ibid. p. 95). Ainsi, toute créativité vient de ce régime permanent qui règne en l'humain entre informe et forme ou entre intégration et non-intégration/désintégration. Mais, en coupant, la créativité de ses racines plus troubles et angoissantes, une partie de la signification des actes créateurs dans leur ensemble est sacrifiée.

Et Stern de conclure : « [...], l'acte créatif concernant la nature de soi et des autres, donne naissance au sens de soi émergent dont l'expérience sera faite lors du processus de formation de chacun des autres sens de soi, vers lesquels nous nous tournons maintenant. (Ibid. p.95). Ainsi, il est clair pour Stern, que pour tous les autres sens de soi, le processus d'émergence progressive du soi est remis en jeu. Ici, la définition qu'il donne du « sens de soi » est véritablement honoré.

Ce qui semble clair pour Stern dans cette étape du livre, le devient peut-être moins dans la construction des deux chapitres suivant. Il s'agit des deux chapitres que Stern consacre au sens de soi et d'autrui qui succède au sens d'un soi émergent. Il s'agit d'un sens de soi nommé « noyau », qui permet à la fois de se sentir opposé à l'autre et en relation avec lui, à partir d'une expérience de cette séparation.

Le premier des deux chapitres est consacré à une réflexion concernant tout ce qui permet à l'enfant d'avoir un vécu précoce d'être séparé et distinct de l'autre. Le chapitre est intitulé le « soi opposé à l'autre ». Il réfléchit principalement au repérage précoce, par l'enfant, de séquences qui se répètent dans la vie du moi, ce que Stern (1989) appelle des « auto-invariants ». Malgré tout, ce repérage ne contribue pas seulement au repérage du moi et du soi, mais aussi à se distinguer d'autrui.

Seulement, si nous suivons ce que propose Stern, les trois premiers chapitres sont fondamentalement inséparables. Le sens du soi émergent est intimement relié au sens du soi noyau. La nécessité de les distinguer est plus didactique qu'effective. Citons-le par exemple :

« Ainsi, le sens d'un soi émergent comprend deux composantes, les processus de la construction de relations entre des expériences isolées et ses résultats. Les résultats, sur le sens d'un soi noyau, seront discutés plus en détail dans le prochain chapitre. Celui-ci décrira les résultats qui se combinent pour former la première perspective organisatrice de base de soi. Dans le présent chapitre, je vais me centrer avec plus d'attention sur le processus ou l'expérience d'une organisation-en-voie-de-constitution. (D.N. Stern, 1989, p 69). »

Ainsi, ce que Stern dit du sens de soi émergent est une facette de ce qui se produit pour l'enfant, l'autre facette, tout autant nécessaire, est ce qui est produit par le processus d'émergence. D'après cette citation, l'émergence (« l'organisation-en-voie-de-constitution) est concomitante des résultats qu'elle produit et se poursuit alors qu'elle a déjà produit des résultats qui s'inscrivent dans le fonctionnement psychique du nourrisson.

Donc, en nous appuyant sur cette citation, la dynamique d'émergence d'un soi qui devient progressivement, de plus en plus clairement un noyau, se poursuit au moins jusqu'à l'émergence du sens de soi suivant le sens de soi noyau. Bien sûr ce processus continue toute la vie, mais d'après cette citation, l'émergence demeure prépondérante pendant tout le temps où le noyau s'affirme. Ceci s'écoule donc, d'après la logique du travail de Stern, jusqu'à

l'émergence d'un sens du soi subjectif. Dans le travail de Stern, ce sens d'un soi subjectif apparaît autour du huitième mois et des angoisses repérées par Spitz (1968).

La dynamique d'émergence de soi reste prépondérante pendant les sept à neuf premiers mois, elle demeure centrale toute la vie, sitôt qu'il est question d'acte créateur, de développement de la personnalité ou de transformations radicales des conditions d'existences.

Il nous semble que cette prépondérance de l'émergence qui s'étale pendant un peu plus que le premier semestre vient en contradiction avec le contenu du chapitre trois. Il s'agit du chapitre consacré à la façon dont l'enfant établit des relations avec autrui, sur la base du repérage du soi « noyau ».

Dans ce chapitre, Stern présente son axe de travail comme une opposition aux travaux d'auteurs nombreux, dont Malher et Winnicott, précise-t-il. Stern affirme qu'ils conçoivent l'expérience d'être avec la mère, sur la base d'une fusion ou d'une indifférenciation. Pour ces auteurs, d'après Stern, la fusion est le vécu de base auquel le nourrisson revient constamment. De l'indifférenciation émerge progressivement un soi et un autre.

Citons Stern juste après la présentation de ce qu'il réfute dans le chapitre trois :

« En opposition avec ces perspectives, la thèse présentée ici met l'accent sur la formation très précoce d'un sens d'un soi noyau et d'autre autre noyau, à la période dévolue à une indifférenciation prolongée soi/autre par les autres théories. De plus, dans notre perspective, les expériences d'être-avec un autre sont considérées comme des démarches actives d'intégration, plutôt que comme des échecs passifs de la différenciation. (Stern, 1989, p.136) »

Ainsi donc ce que Stern a exposé dans le chapitre « le soi opposé à l'autre » est pris pour un résultat (isolément de ce qu'il dit du sens de soi émergent). Il faut bien que Stern puisse rendre compte de l'appétence formidable des bébés entre deux mois et six mois, pour les échanges relationnels. Puisqu'ils se vivent très probablement avec clarté, dans une distinction forte vis-à-vis d'autrui, ils doivent également vivre les expériences relationnelles comme des succès dans l'entrée en relation. Se trouve ici balayée l'affirmation de Stern qui comprenait le chapitre sur l'émergence progressive de soi dans un lien intime avec les chapitres sur le soi noyau, opposé à ou avec autrui.

Il est donc difficile de lire ce livre de façon entièrement cohérente. Le lecteur a un choix à faire. Soit le lecteur décide d'être davantage attentif à tout ce qui sépare les différents sens de soi les uns par rapport aux autres. Il adhérera alors plus facilement aux conclusions de chaque chapitre du livre et aux conclusions du livre. Soit le lecteur est plus attentif à ce qui demeure, dans ce livre, quand même, de l'engrènement des étapes archaïques dans les étapes ultérieures

de développement<sup>255</sup>. Le lecteur aura alors du mal à comprendre comment les conclusions tirées par Stern (1989) peuvent être tellement affirmatives et peu nuancées.

Quels que soient les choix opérés par le lecteur, il reste et il demeure qu'il y a dans ce livre un ensemble de réflexions et de données très pertinentes. Il est certain aussi que la méthode est suggestive. Enfin, ce que nous aborderons moins, les descriptions de Stern (1989) sur l'accordage affectif sont de pures merveilles descriptives.

#### – A2.4 : A partir de quand le nourrisson peut-il transformer la réalité ?

Dans la fin de son livre, Stern étudie un certain nombre de théories habituelles concernant la vie des nourrissons. Il réfléchit à des notions aussi diverses que le « pare-excitation », les mécanismes de défense (clivage, projection...), l'antériorité du ça par rapport au moi, l'indifférenciation...

Nous n'avons pas le projet de regarder dans le détail comment il réinterprète et critique chacune de ces notions. Nous voudrions le faire uniquement pour l'une d'entre elles. La question concerne le rapport à la réalité.

Stern s'oppose à l'importance que la psychanalyse confère aux fantasmes de l'enfant et affirme plutôt l'importance de ce que l'enfant vit réellement.

« La position prise ici est fondée sur l'hypothèse opposée – c'est-à-dire que les nourrissons, dès le début, font surtout l'expérience de la réalité. Leurs expériences subjectives ne souffrent pas de déformations provoquées par les désirs ou les défenses, mais seulement de celles, inévitables, dues à l'immaturité cognitive ou perceptive ou à la trop grande généralisation. De plus, je fais l'hypothèse ici que l'aptitude à la défense – d'un point de vue psychodynamique – par déformation de la réalité est une aptitude plus tardive, nécessitant plus de processus cognitifs que ceux qui sont initialement disponibles. (Stern, 1989, p.321) »

Pour Stern, il faut attendre que l'enfant ait des capacités symboliques pour qu'il puisse transformer la réalité à des fins de défense psychiques. Ainsi le clivage, le délire, l'hallucination ne peuvent avoir un sens que tardivement dans le développement émotionnel. Au début, l'enfant fait surtout avec l'expérience de la réalité. Mais comment juge-t-il de cela ? Au nom de quelle idée de la réalité ?

---

<sup>255</sup> Nous aurions d'autres passages qui plaideraient en faveur d'un « engrènement » fort des sens de soi les uns dans les autres. Par exemple, pour introduire le sens d'un soi subjectif, qui fait suite au sens de soi noyau, Stern (1989) écrit (p.165) : « Quand le lien interpersonnel intersubjectif s'y ajoute, le lien interpersonnel noyau et le lien interpersonnel intersubjectif coexistent et interagissent. Ils se modifient réciproquement. »

Avec les statistiques bayésiennes et la phénoménologie de Merleau-Ponty, nous pourrions dire que l'enfant, dès la naissance et sa vie durant, est à un monde. Ce monde médiatise tout ce que l'enfant découvre, c'est-à-dire que le monde, tout à la fois modifie et intègre les expériences vécues. Le rapport que l'enfant entretient avec la réalité est perpétuellement médié par ce monde. A aucun moment du développement il n'y a donc de rapport à la réalité en elle-même et pour elle-même.

A la naissance et dans les mois qui suivent, le monde de l'enfant a probablement deux caractéristiques : sa finesse et sa vitesse de recomposition. La finesse désigne le peu d'éléments qui ont réellement été repérés dans l'environnement. La finesse désigne également, en termes bayésiens, le peu d'inférences de haut niveau<sup>256</sup> qui permettent à l'enfant de comprendre les situations qu'il a à affronter.

Il est quand même probable qu'avec un monde particulièrement fin et des inférences de haut niveau peu nombreuses et encore fragiles, l'enfant puisse, à des fins défensives, plus facilement, dans les premiers mois, transformer la réalité. Certaines inférences confrontent probablement l'enfant à la compréhension de certains aspects de la réalité. Or certains de ces aspects peuvent être source d'angoisse, que ce soit en raison de ce qui se passe en lui (fantasmes, conflits intra-psychiques...) ou de ce qui se passe dans l'environnement (carences, dureté de la réalité...). Il n'est pas exclu que certaines inférences ou acquisitions puissent être retardées pour ne pas être trop rapidement exposé à des réalités trop angoissantes. Ce qui est d'abord immaturité perceptive bien légitime, devient, à un moment, transformation défensive de la réalité. Tel que nous venons de présenter les choses, l'enfant cesse de mûrir sa perception de la réalité externe, alors que cela aurait dû continuer à se développer.

Le clivage, par exemple, modifie la réalité. Une partie de l'expérience vécue est mise à part et ne communique pas avec l'ensemble de la vie psychique de la même manière. Mais le clivage n'est pas nécessairement l'exclusion d'une partie de la réalité. Il pourrait tout aussi bien se faire que le clivage puisse être un maintien dans l'ininterprétable d'une partie des expériences vécues, par le retard dans l'acquisition des inférences qui permettent de leur prêter une signification. Dans ce cas, la frontière entre l'immaturité et un processus où quelque chose est maintenu à des fins psychodynamiques ne peut qu'être floue. Dans cet exemple, le clivage protège certes psychiquement, mais a également nécessairement un impact sur le

---

<sup>256</sup> Inférence de haut niveau : ce terme a été introduit dans la partie sur l'indifférenciation, en s'appuyant sur les statistiques bayésiennes. Une inférence est une sorte de loi ou de généralisation que l'enfant incorpore pour comprendre son environnement. La loi de la causalité pourrait en être une, par exemple. Une inférence de haut niveau est une inférence qui a une généralité importante et donnant donc sens à beaucoup de situations différentes. La loi de la causalité pourrait à nouveau être un exemple, la compréhension des ombres et des reflets lumineux, pour faire voir les volumes, pourrait également être un exemple.

développement et la maturité progressive de l'enfant. Certaines inférences restent en retard, ou troubles, pour protéger, mais manquent à la compréhension d'un ensemble de situations. Ce qui est dit ici du clivage est dit très (trop) rapidement et mériterait de multiples développements. Mais, gardons-le comme un exemple en partie informel. Il s'agissait essentiellement de tenter de faire sentir qu'il est probablement difficile de distinguer maturité psychique et maturité neurologique, maturité perceptive et construction de la personnalité.

#### – A2.5 : Dépassement des difficultés de Stern.

Nous avons souligné qu'il est difficile de savoir en quel sens interpréter le livre de Stern (1989), sitôt que nous essayons de le lire dans sa cohérence. Soit il y a une attention à tout ce que Stern dit qui relie les différents sens de soi entre eux. Chacun des « sens de soi » est présent et prend racine dans ceux qui le précèdent.

Si comme il semble le dire, le processus d'émergence est inséparable des résultats qui font émerger un noyau du moi et un rapport à un autre noyau également; alors, il faut dire aussi que l'enfant demeure dans une certaine indistinction plus longtemps que jusqu'aux sourires-réponses. Cela nous l'avons déjà souligné.

Mais, n'y aurait-il pas une aporie instructive dans ce livre ? Ne serait-il pas intéressant de prendre au sérieux les contradictions qui rendent le livre difficile à comprendre ? Est-il nécessaire de trancher entre une lecture et l'autre ? Ne serait-il pas plus important d'honorer les deux lectures. Il y aurait une réelle avancée de l'enfant au fur et à mesure de l'émergence de son moi, il y aurait néanmoins une part d'indistinction (indifférenciation) qui demeurerait présente.

Stern reproche à plusieurs auteurs, dont Winnicott, de plaider pour une fusion (ou indifférenciation) prolongée. Il nous semble pourtant que nous trouvons chez Winnicott des pistes intéressantes pour dépasser l'aporie de Stern. Il est clair que Winnicott, en certains endroits de son œuvre, peut prêter le flanc à la critique formulée par Stern<sup>257</sup> (1989). Mais sa pensée est bien plus complexe.

---

<sup>257</sup> Dans *Jeu et réalité* (Winnicott, 1971), dans son chapitre *Le lieu où nous vivons*, Winnicott parle de la fin d'une période où « le bébé est confondu avec l'objet » (p.197). Mais ce texte commence par une précision concernant le fait qu'il a été initialement rédigé pour un autre public et ne dit pas les choses de la même manière et avec autant de rigueur que dans les autres chapitres du même livre.

C'est ce que nous pouvons voir, par exemple, dans la citation suivante. Elle est issue d'un article *Les formes cliniques du transfert, datant de 1955 (Winnicott, 1969)* :

« A cette époque, la théorie s'approchait en tâtonnant d'une vue intuitive (insight) plus profonde de la relation mère-enfant et en effet le terme « identification primaire » évoque un environnement non différencié encore de ce qui sera l'individu. Quand nous considérons une mère qui tient (holding) son enfant peu après la naissance, ou même un enfant à naître, nous savons immédiatement qu'il y a un autre point de vue : le point de vue de l'enfant si l'enfant était déjà là ; partant de ce point de vue, nous pouvons dire soit que le petit enfant n'a pas émergé et ne s'est pas encore différencié, soit que le processus de différenciation est déclenché, et qu'il y a dépendance absolue à l'égard de l'environnement immédiat et de son comportement. (Winnicott, 1969, p 280)»

Nous avons souligné volontairement tout ce qui rend la formulation complexe et interdit de voir chez Winnicott une affirmation, sans plus, d'une symbiose totale du nourrisson avec son environnement. Le point de vue de l'enfant mène à dire des choses doubles, mais, à ce moment-là, le point de vue de l'enfant n'existe pas encore. Alors quel est le statut de ce « soit... soit... » ? Il est assez clair, dans un passage comme celui-ci, malgré la difficulté à cerner ce qu'il signifie, que Winnicott n'est pas un simple tenant d'une indifférenciation du nourrisson. Sa position est plus complexe et plus insaisissable en même temps.

Il semble en tout cas pertinent à Winnicott de tenir ensemble le fait que le nourrisson est en train d'émerger et qu'il n'a pas émergé. A partir du moment où le processus de différenciation a émergé, quelque chose de l'enfant est déjà là, mais, cependant, le point de vue de l'enfant existerait réellement, si l'enfant « était déjà là ».

Sous des aspects insaisissables, la citation paraît fondamentale. Elle affirme que le double regard que nous posons sur le vécu existentiel de l'enfant ne peut avoir de résolution qu'à partir du moment où l'enfant est là. Quand pouvons-nous situer ce moment où l'enfant est là ? Il nous semble qu'il faudra le situer au moment où l'enfant accède à son point de vue et l'assume. Ce sera les enjeux de la position dépressive (cf. partie de la thèse consacrée au déploiement de la position dépressive).

Tant que l'enfant n'en est pas là, (n'est pas là), il est aussi vrai de dire qu'il n'a pas émerger, que de dire qu'il est en voie d'émergence et qu'à ce titre il a déjà une existence. La deuxième partie de l'affirmation est d'ailleurs très présente dans l'œuvre de Winnicott. En effet, quand il y a des empiètements de l'environnement sur l'enfant, le bébé est menacé car cela interrompt la continuité d'être. Il y a alors un danger que le soi ne puisse se constituer sur le fond d'une continuité d'être, d'une continuité du moi.

D'une certaine manière, le moi ne sera vraiment là que quand le soi aura également pris consistance, mais il est présent avant, puisque sa continuité peut être interrompue et altérer la qualité d'émergence du soi.

Il nous semble que si Winnicott tente en permanence de tenir les deux, Stern oscille bien souvent entre l'une ou l'autre formulation. Les apories de Stern sont donc précieuses car elles nous signalent que les deux positions sont toutes deux impossibles, sitôt qu'elles s'isolent de la seconde. Pourtant, il ne s'agit pas d'une dialectique. Il s'agit d'une impossibilité de trouver une stabilité conceptuelle, ou une représentation unique qui serait satisfaisante. Tant que la fiction qu'est le soi (self) n'a pas pris corps, il est tout aussi faux d'affirmer que le moi est fusionné avec son environnement, que de dire que le moi émerge progressivement de son environnement. Il faut tenir ensemble ces deux affirmations en partie incompatibles. Le moi ne sera vraiment là que quand il aura une figure, un self, mais il est toujours déjà là puisque ce qui se produit avant détermine les possibilités d'émergence du self et la constitution du moi.

Cela signifie qu'il est donc difficile de se représenter ce que vit l'enfant. Ce constat, à soi seul, pousse à questionner la méthode de Stern qui est pourtant si précieuse. Et si finalement, la méthode de Stern est si précieuse, et en même temps source d'apories, il nous faudra tenter d'en trouver une autre. Nous l'avons trouvé du côté de la paradoxalité si chère à Winnicott, mais pas étrangère à la pensée de Merleau-Ponty et Lévinas. La paradoxalité de chacun de ces auteurs est abordée en différents endroits de cette thèse. Disons un mot de celle de Merleau-Ponty. Il serait possible de dire que l'ensemble de sa philosophie est construite à partir de ce point où l'objet et le sujet ne se distinguent pas. Toute sa réflexion consiste à souligner combien nous ne sommes pas la chose que nous percevons. Mais à tenter de penser, en même temps, à quel point, c'est parce que nous sommes dans la chose, qu'elle existe pour nous. Ce sont les choses mêmes qui nous apparaissent, c'est-à-dire que nous sommes en elles et elles sont en nous, sans que nous soyons confondus. Si ces formulations sont justes, c'est dire à quel point la paradoxalité est au cœur de cette philosophie.

#### – A2.6 : Les modalités sensorielles.

Stern décrit combien est fondamentale l'établissement d'une relation entre les différentes modalités sensorielles, pour fournir au nourrisson l'impression qu'un sens de soi émerge. L'auteur hésite d'ailleurs sur le concept. Il oscille entre l'a-modalité ou la supra-modalité sensorielle. Pour lui, certaines caractéristiques de ce qui est senti sont a-modales : l'évolution de l'intensité, le temps, la rythmicité. Leurs caractéristiques a-modales permettent que des correspondances d'une sensorialité à l'autre puissent se tisser. Il y a comme une « traduction » possible. Mais il parle également de trans-modalité en insistant sur la reconnaissance possible, dès la naissance, d'un objet exploré avec la bouche et présenté ensuite

dans le champ visuel ; il évoque également le passage de la modalité visuelle à la modalité proprioceptive quand le nourrisson imite avec son visage ce qu'un adulte lui présente en face-à-face.

Ces caractéristiques a-modales ou trans-modales font expérimenter deux choses au nouveau-né : premièrement la cohérence perceptive de l'environnement qu'il découvre et deuxièmement l'émergence d'un sens de soi – comme ce qui éprouve la cohérence du perçu. La philosophie de Merleau-Ponty a sur ce point beaucoup à nous apprendre. Stern (1989) insiste pour dire que ce processus commence dès la naissance et n'attend pas la deuxième année de vie, et l'intégration, pour se produire. Il nous semble que, sur ce point, il nous faut le rejoindre et cela a des conséquences sur la conception que nous pouvons nous faire de l'indifférenciation. Le processus d'intégration sensorielle et le processus de différenciation psychique ne sont pas superposables sur le plan temporel. Pourtant ils sont liés l'un à l'autre dans une interdépendance.

L'intégration sensorielle précède temporellement la possibilité de séparer, avec une certaine netteté, le soi et l'autre. Si l'intégration intersensorielle est insuffisante, il est probable que cela rende complexe l'émergence d'un sens de soi et de l'autre (B. Golse et L. Robel 2009). Mais il est également probable que l'émergence de soi et de l'autre renforce le processus de cohésion intersensorielle (co-modalisation) et que ce processus puisse être interrompu par les situations trop difficiles à vivre pour le psychisme<sup>258</sup>. Le processus temporellement premier, la co-modalisation peut donc être interrompue (ou détissée) pour répondre aux nécessités de la situation subjective et intersubjective<sup>259</sup>. La co-modalisation sensorielle joue un rôle important vis-à-vis du sens émergent de soi. Comme nous l'avons vu, la notion de sens de soi désigne un processus qui n'est jamais totalement acquis. Quand la situation l'exige, l'inter-sensorialité peut être remaniée, avec ce que cela comporte de conséquences pour la continuité de soi.

---

<sup>258</sup> Nous pouvons ici mentionner l'exemple d'une femme rencontrée en maternité. Lors de l'accouchement, une bradycardie fœtale avait nécessité une césarienne en extrême urgence. Au moment d'initier le geste chirurgical, il avait alors été manifeste que sa péridurale ne fonctionnait pas. Elle avait alors vécu le début de la césarienne dans un mouvement de dissociation, avant que l'anesthésiste ne lui fournisse une anesthésie générale devenue nécessaire. Le lendemain de la césarienne, elle cherchait à rencontrer un psychiatre ne pouvant comprendre les souvenirs qu'elle avait de ce qui précédait l'induction anesthésique. Il était manifeste qu'elle évoquait des souvenirs d'un état de dissociation. Les différentes modalités sensorielles n'étaient plus reliées entre elles pour fournir un vécu cohérent de la situation qu'elle avait eu à affronter. Elle ne pouvait donc plus regarder ces événements comme extérieurs, les objectiver pour se les représenter et les digérer psychiquement.

<sup>259</sup>

B. Golse (2011) propose de façon intuitive un schéma développemental où la comodalisation est présente dès le départ, mais doit se laisser défaire, puis refaire un peu autrement. Ce processus est conditionné par les besoins de l'entrée en relation et du maintien d'une tension psychique qui ne dépasse pas un certain seuil qui serait celui du débordement.

## – A2.7 : Quatre auto-invariants qui structurent le sens d'un soi noyau

Pour Stern, la construction d'un sens de soi noyau va de pair avec l'édification d'un sens de l'autre du même type (qualifié également de noyau). « La discussion portera en général sur le sens de soi. Le sens de l'autre est le plus souvent l'autre face de la même pièce et reste implicitement supposé. » (Stern, 1989, p 98). Le sens de soi sépare l'enfant de son environnement et de l'autre. La netteté de ce sens de soi s'édifie par l'expérience de quatre type « d'auto-invariants » qui tous ensemble concourent à l'affermir. Il n'y aurait, pour Stern, qu'au cours d'une psychose grave, que l'un ou plusieurs de ces quatre auto-invariants puissent être altérés.

Pour qu'un sens de soi noyau soit possible, il faut donc qu'il y ait une expérience d'une activité propre de soi, une cohérence de soi, une affectivité de soi et une permanence de soi.

### – A2.7.1 : Activité propre et différenciation soi/autrui.

Par rapport à l'expérience d'une activité propre, Stern relate une rencontre fortement convaincante de l'existence d'une clarté précoce pour le bébé concernant la différence entre son corps et celui des autres. Il a eu à examiner deux sœurs siamoises qui étaient réunies par une partie de la peau de la face antérieure de leur buste. Il lui avait été demandé de les voir environ une semaine avant l'opération qui les séparerait autour des quatre mois. Elles avaient donc tout vécu (grossesse et premiers mois de vie) dans un face-à-face radical et ininterrompu. Stern et un collaborateur ont alors mis en place un ensemble de petits constats qui mettent en lumière la clarté de la séparation du corps, de l'une et de l'autre. Si, pour ces deux sœurs, la différenciation corporelle et notamment de l'activité propre, était claire à presque quatre mois, il est facile de supposer que pour les autres bébés, elle puisse l'être autour de deux mois ou même plus tôt<sup>260</sup>.

L'auteur a également un raisonnement assez convaincant sur le vouloir et la proprioception comme de bons moyens de spécifier le soi et une extériorité. Si le nourrisson a voulu, a eu un projet moteur et que cela se poursuit par une information proprioceptive, ce n'est évidemment pas la même chose que si le nourrisson a été manipulé (au bon sens du terme,

---

<sup>260</sup> Cependant, c'est une chose de savoir qui de soi ou de l'autre agit. Mais s'en est une autre d'établir un schéma corporel. Il n'est pas certain que le schéma corporel de ces deux sœurs était si clairement établi, et comment aurait-ce été le cas ? Il n'est pas certain non plus que la chirurgie qui n'avait pourtant qu'à inciser un morceau de peau n'ait été qu'une simple formalité.

handling) par un adulte, qu'il n'y a pas eu de volition, mais des informations proprioceptives. Il y a également ce qui est fait par l'autre, sans conséquences proprioceptives pour le corps du nourrisson : bouger un hochet devant ses yeux. Même si l'enfant a voulu voir le hochet bouger et que l'adulte a compris son désir, le hochet bouge à la suite d'une volition du bébé, mais sans proprioception assortie.

Il est certain qu'assez rapidement, les enfants peuvent avoir des projets moteurs et une certaine volonté. Cela doit différencier ce qui est du soi, ce qui est de l'autre. Nous avons probablement, avec ces arguments (et ceux également de Rochat (2006)), suffisamment d'éléments pour accepter que l'idée suivante est acquise. Sur le plan corporel la distinction de soi et de l'autre est relativement claire, de manière précoce. Nous devons le prendre en compte.

Cependant, les travaux de Stern ne permettent pas d'approcher avec finesse la façon dont le nourrisson se représente son corps ou l'édification du schéma corporel et de sa richesse<sup>261</sup>. Si une clarté précoce de la différenciation du corps par rapport à l'environnement est très probable, nous pensons que cette question ne doit pas être isolée. D'autres aspects de l'appréhension du corps propre sont bien plus complexes (cf. *La phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty). Il serait également utile d'évoquer la question de la représentation du corps ou de l'image du corps. Les pédiatres nous apprennent par exemple qu'il faut attendre plusieurs années avant qu'un enfant soit réellement en mesure de localiser une douleur, au niveau de son corps.

Ainsi, une différenciation s'est opérée entre le corps du nourrisson et son environnement. Mais son corps n'est pas nécessairement encore habité psychologiquement, investi personnellement et différencié dans ses parties. Pourtant, cet investissement personnel du corps propre est certainement relié à la possibilité de reconnaître et différencier les différentes émotions. Habiter son corps psychologiquement et personnellement est sûrement nécessaire pour commencer à faire une différence entre d'une part les émotions ressenties parce qu'elles circulent dans l'environnement affectif, et, d'autre part, celles dont le bébé est davantage responsable.

Une toute petite séquence aperçue dans le travail clinique pourrait permettre de confirmer les affirmations de Stern, tout en introduisant un ensemble de questions supplémentaires qui feront sentir où la question de l'indifférenciation pourrait continuer à se poser.

---

<sup>261</sup> D.W. Winnicott (1969) dans son article *L'esprit et ses rapports avec le psyché-soma*, nommé à plusieurs reprises Clifford Scott, psychanalyste d'origine canadienne, présent en Grande Bretagne pendant vingt ans. Il a tenté d'élaborer la notion de schéma corporel, dans la lignée de ce que Freud appelle le narcissisme primaire. D.W. Winnicott souligne que sa notion de schéma corporel englobe la façon dont le bébé habite l'espace, mais aussi le temps.

*Il s'agit d'une petite fille de trois mois. Elle vient en consultation avec sa mère que je connais déjà depuis le suivi prénatal. De ce fait, un certain naturel s'est installé entre nous. Comme c'est souvent le cas, nous sommes assis par terre, autour du tapis d'éveil où le bébé est allongé sur le dos. Au bout d'un moment, la petite fille se tourne sur un côté, colle ses deux pieds et met ses jambes en flexion par rapport à son buste. Je souligne cela à la mère, en lui disant, que sa fille est en train de mettre en place ce qu'il lui faut pour, un jour, se retourner. La patiente me dit que sa fille y arrive d'ores-et-déjà, qu'elle l'a fait à plusieurs reprises.*

*Nous reprenons nos échanges et ce petit bébé continue à essayer de se retourner. Au bout d'un moment, toujours dans la même position, elle commence à émettre comme des petits grognements qu'il est difficile d'interpréter autrement que comme l'expression d'une volonté ou d'un recrutement de son énergie pour y arriver. Ces grognements interrompent nos échanges. Ils sollicitent la mère qui met son visage quasiment au niveau du sol, pour avoir son regard dans l'axe de celui de sa fille. Elle lui sourit alors, elle l'encourage de différentes manières, sans intervenir physiquement et dit : « allez, montre à Mr Chesnel, que tu sais le faire ». Peu après, le fil de notre conversation reprend, la patiente se redresse. Les grognements de sa fille se modifient alors. On entend quelque-chose qui ressemble à de la colère ou de la frustration. Très peu de temps après le retournement s'effectue.*

Il est certain qu'il s'agit d'une petite fille qui n'est pas en retard. La séquence confirme qu'il est juste, comme le fait Stern, de parler de volonté ou de projet moteur. Cela aurait été probablement très différent sur le plan corporel si la mère avait aidé sa fille à se retourner. La différence est d'ailleurs majeure sur d'autre plan également : cela change le rapport à soi, le rapport au sentiment de pouvoir faire par soi-même. La volonté de cette petite fille a permis de faire, ce n'est pas pareil si la volonté avait permis de faire faire par sa mère une manipulation produisant le même résultat. Qu'en est-il, dans cette séquence, du jeu des regards, pourquoi la colère (ou un début de frustration) s'exprime au moment où nos échanges reprennent, est-ce que ce bébé est capable de sentir, si jeune, le rôle qu'a joué la montée de l'intensité interne, pour lui permettre de réussir ce qu'elle cherchait à faire ? Nous n'avons pas de piste de réponse précise et il ne nous apparaît pas pertinent d'en chercher ou d'en proposer. En revanche, ces questions pointent la distance possible entre une distinction corporelle qui a toute les chances d'être relativement claire et des différenciations interpersonnelles et émotionnelles qui sont encore vraisemblablement imprécises.

– A2.7.2 : Deux autres invariants de soi.

Le deuxième auto-invariant correspond à l'expérience d'une certaine cohérence. Il y a une cohérence de soi et de l'autre dans la structure temporelle des actions, concernant également

les mouvements. Ceci n'est pas sans faire penser à ce que Merleau-Ponty (1945) appelle un « style ». Stern nous apprend que la sensibilité au « style » de chacun est rapidement présente. Les variations de forme, de taille et de perspective que les déplacements fournissent sur l'objet, n'empêchent pas l'enfant de quelques mois de comprendre que c'est le même objet. Cela rejoint d'autres réflexions importantes de Merleau-Ponty concernant le corps propre et la constitution de la choséité de la chose, de son extériorité, de sa consistance. Stern nous montre également que tous ces processus s'établissent rapidement.

Cela conduit Stern à introduire un autre concept important, beaucoup travaillé par Merleau-Ponty et que nous aurons à mettre en valeur pour éviter certains écueils de la pensée de Stern : le monde. Je cite Stern (1989) p. 120 :

« Le système perceptif du nourrisson (quand il a quelque expérience du monde) paraît capable de ne pas perdre de vue l'identité d'un objet en dépit de ses fluctuations de taille ou de distance, de celles de l'orientation ou de la position de sa présentation, de son degré d'obscurcissement, etc. ».

Il est vrai que Stern mentionne la question de la constitution du monde, mais cette question est entre parenthèse.

Une expérience mentionnée par Stern montre bien que le nourrisson a un sens précoce de son corps et du corps d'autrui. À six mois, un nourrisson reconnaît sans difficulté une personne en la voyant de profil alors qu'il a été contrôlé, de manière abstraite et expérimentale, qu'il ne l'avait vue que de face<sup>262</sup>. L'obtention d'un tel résultat expérimental met en évidence l'ensemble des acquis qui sont déjà réalisés. Pour être capable de cette reconnaissance, l'enfant

---

<sup>262</sup> Cette expérience fait penser aux sculptures de Giacommetti comme par exemple la *Tête de Diego*. En sculptant de cette façon cette face humaine, tout se passe comme s'il avait étiré le profil et réduit la face à presque rien. Pourtant, lorsque le spectateur est strictement face à la *tête de Diego*, le visage est présent, le face-à-face opère sans aucune gêne. Les visages de Giacometti pourraient passer pour être des profils presque purs. L'épaisseur, le volume et l'intériorité de la face humaine pourraient alors être supprimés. Ils nous révèlent paradoxalement l'impossibilité de supprimer le volume de la face humaine. Le sculpteur nous révèle l'impossibilité de réduire le visage à deux dimensions.

Cela vient manifester la dignité, l'inviolabilité, l'infini respect que nous devons à tout homme. En manifestant la résistance et la consistance de la face humaine, en montrant l'opiniâtre présence du volume et de l'intériorité, ces sculptures seraient comme des cris proférant la dignité humaine, voire des appels à l'éthique (pour introduire ici des harmoniques lévinassiennes).

Il ne s'agit pas, bien sûr, de développer le sentiment éthique présent dans la perception du nourrisson âgé de quelques semaines ou mois. Il est en revanche utile de souligner, la précocité avec laquelle l'enfant perçoit la corrélation entre le profil et le face-à-face. Ceci implique que le volume et l'épaisseur permettent très tôt le passage de l'un à l'autre. Nous sentons intuitivement que ces perceptions sont fondamentales en ce qui concerne l'accès à l'altérité – la perception de l'intériorité d'autrui. Même si, bien sûr, aucune perception n'est, à elle seule, ce qui rend possible la perception qu'en autrui, il y a une intentionnalité propre, des émotions propres, un point de vue et une volonté.

a nécessairement déjà une perception assez nette de l'unité cohérente du corps de l'autre, une certaine possibilité de conférer une permanence à ce qui est extérieur à lui.

Le troisième auto-invariant est à la base, selon Stern, du sens d'un soi noyau. Le bébé expérimente une permanence de soi. Ici, l'auteur mentionne explicitement Winnicott qui parle si souvent de la continuité d'être. Mais justement, chez Winnicott, cette continuité d'être est le produit d'une interaction entre l'enfant et l'environnement, à condition que l'adaptation soit telle que les empiètements se fassent suffisamment rares. Même s'il ne le ressent pas subjectivement, l'enfant est ici dépendant, de facto, de l'environnement pour se construire correctement. Stern considère que, l'enfant ne ressentant pas subjectivement sa dépendance, cette continuité d'être construit un sens de soi noyau.

Cela concorde effectivement avec ce que propose Winnicott. La continuité d'être est un sentiment qui s'établit de plus en plus solidement pour finir par forger un self robuste pouvant s'enrichir des expériences vécues. Mais cette continuité, qui est à la base du self, n'élimine pas la paradoxalité de la constitution du self. Le self reste un tissage complexe fruit d'une dépendance à un autre, au point que la relation au moi est la relation à la mère qui assure cette continuité dans *La capacité d'être seule* (Winnicott, 1969). Paradoxalité qui est telle que le mot self est toujours entre guillemets dans l'article où ce psychanalyste anglais tente d'en élaborer la notion (Winnicott, 1970, *Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux « self »*).

Stern reprend la notion de continuité d'être en la traduisant par l'expression « permanence de soi ». Ce faisant, il supprime toute l'élaboration proposée par Winnicott où la continuité d'être est faite de paradoxalité (le self s'édifie dans la dépendance). La continuité d'être, pour Winnicott, est effective quand les empiètements de l'environnement – mais aussi de la vie pulsionnelle, donc de ce qui vient du soi – ne viennent pas interrompre la continuité trop souvent et trop précocement. Les empiètements pulsionnels ou de l'environnement, survenant au bon moment et au bon rythme, sont ensuite édificateurs du self et de sa faculté à rencontrer la complexité du monde extérieur.

Nous reconnaissons en revanche la pertinence de ce que Stern décrit concernant le fait que le nourrisson a très tôt une mémoire et que cela contribue à intégrer ce qui se passe et à lier ensemble des moments, des parties de l'environnement... Dans la dépendance de facto – même si elle n'est pas subjectivement ressentie par l'enfant – les conditions pour que tout un ensemble de traces psychiques passent de l'adulte à l'enfant et de l'enfant à l'adulte sont réunies.

– A2.8 : Le quatrième auto-invariant soulève davantage de questions.

Le quatrième auto-invariant est nommé par Stern « affectivité de soi ».

« Aux alentours de l'âge de deux mois, le nourrisson fait de très nombreuses expériences de plusieurs affects – joie, intérêt et détresse, et peut-être surprise et colère. Pour chaque émotion séparée, le nourrisson en arrive à reconnaître et à anticiper une constellation caractéristique d'événements (événements de soi invariants) : (1) La rétroaction proprioceptive à partir du flux des patterns moteurs déterminés venant du visage, de la respiration et de l'appareil vocal ; (2) des patterns internes de sensations d'éveil ou d'activation ; et (3) les caractères des sentiments spécifiques d'une émotion. » (Stern, 1989, p. 121)

Ces trois invariants se retrouvent régulièrement combinés de façon concordante par les différentes émotions. Ils deviennent ainsi des invariants d'un niveau supérieur.

L'âge de deux mois nous paraît particulièrement précoce ici<sup>263</sup>. La différenciation des émotions les unes par rapport aux autres doit être un processus très complexe ; suffisamment complexe en tous cas pour être encore très informe autour de deux mois. Nous avons tenté de le montrer dans les paragraphes consacrés aux statistiques bayésiennes. Mais, citons d'emblée, une référence (Dornes, 2002). Selon cet auteur, et en s'appuyant sur les travaux de Izard, les émotions émergent progressivement au cours du développement de l'enfant. Sont présentes dès la naissance les expressions émotionnelles suivantes : intérêt, surprise, dégoût. La joie s'exprime elle à partir de quatre à six semaines. La colère et la tristesse apparaissent entre deux et quatre mois. La peur autour de six à sept mois et la culpabilité au-delà des un an, en général.

De ce fait, le nourrisson est plongé dans un monde relationnel très complexe. Certaines émotions qui s'expriment autour de lui, ne lui sont pas encore accessibles. Cela veut probablement dire qu'il ne les reconnaît pas facilement, alors qu'il est traversé par elles. Quand à deux mois, de la peur s'exprime autour de lui, sans qu'il puisse exprimer une telle émotion, comment fait-il pour repérer ce qui se passe en lui ? Est-ce que cela vient mettre à mal ce qu'il a commencé à repérer comme des auto-invariants émotionnels ?

Stern insiste pour dire que l'expression des émotions change peu au cours du développement et qu'il s'agit là de quelque-chose de très stable<sup>264</sup>. Cela participe de ce qui fait l'identité, malgré tous les changements que suppose le développement.

---

<sup>263</sup> Il serait ici possible de faire référence aux travaux de C. Trevarthen et K.J. Aitken. Au stade initial, ils parlent moins d'émotions différenciées que d'un flux émotionnel permanent qualifié de rythmique et de mélodique. Ce qui compte pour le bébé est moins l'existence d'émotions distinctes et repérables que la possibilité d'avoir un appui relationnel par le biais d'un échange relationnel harmonieux avec un partenaire (rythme et mélodie faisant partie de l'harmonicité de cet échange).

<sup>264</sup> Nous venons de voir que s'il est vrai que l'expression de chaque émotion est stable au cours du développement émotionnel, chaque émotion émerge progressivement. Cela vient certainement recomposer la vie émotionnelle de l'enfant et sa capacité à différencier les émotions entre elles. Ce n'est pas la même chose d'éprouver de l'inconfort ou du dégoût, alors

Stern nous décrit de façon très précise la façon dont le nourrisson est dépendant des autres et de la relation pour vivre un certain nombre d'émotions et de niveau d'activation. Il le fait dans le chapitre qui suit celui concernant le soi-noyau. Ce chapitre s'intéresse à la façon dont la relation peut se faire avec un autre-noyau, pour un soi qui a repéré de façon stable ce qui spécifie un premier sens de soi.

Pour Stern, l'enfant ne peut vivre certains niveaux d'activation et d'excitation qu'en relation avec l'autre. Pour atteindre le niveau de ravissement dans lequel le bébé peut se trouver quelques fois, il lui faut l'intervention d'autres personnes : soit la nourrice qui joue à la petite bête, soit sa mère qui lui fait les marionnettes, soit son père qui fait des bouffonneries... C'est l'exemple pris par l'auteur. Mais la conclusion qu'il en tire nous semble difficile à accepter. Ce niveau de ravissement, devient un état de soi identique et comparable pour le nourrisson, et donc un auto-invariant. L'autre doit être présent pour que le nourrisson atteigne une telle joie. Cependant, cette joie constitue progressivement un auto-invariant.

Nous pensons que cela est probablement plus complexe. Nous pensons qu'il est probable que la joie ou le ravissement, vécu avec une personne, ne soit pas ressenti de la même manière, avec une autre. L'enfant est encore très « informe »<sup>265</sup> sur le plan émotionnel et relationnel. Les adultes ont des psychismes bien plus complexes que le sien. Le contact de l'enfant avec l'adulte est influencé par cette complexité à laquelle il n'a pas consciemment accès. Quand la mère fait les marionnettes, elle le fait peut-être avec une certaine culpabilité parce qu'elle tente de faire patienter l'enfant qui a faim, afin de maintenir un certain rythme de nourrissage. La joie n'est peut-être pas tout à fait la même qu'avec la nourrice qui joue simplement à la « petite bête qui monte », mais éventuellement avec un certain ennui. Nous pourrions mentionner ici l'article de Winnicott, *La haine dans le contre-transfert* (Winnicott, 1969). La mère qui s'occupe de l'enfant ressent de la haine pour lui bien avant que l'enfant ne puisse même ressentir ce sentiment (et encore moins le concevoir). Il est fondamental pour l'enfant que sa mère ait pu le ressentir à son encontre – à condition bien-sûr que cette haine puisse être liée, chez la mère, avec d'autres mouvements psychiques.

La différence de maturité du psychisme de l'enfant et de celui de l'adulte qui s'occupe de lui est pourtant bien soulignée par Stern dans ce chapitre nommé le soi[-noyau]-avec-l'autre.

« Nous avons seulement discuté du monde subjectif du nourrisson et de ces relations avec ces événements interactifs que chacun peut observer... Mais, ce n'est que la moitié de l'histoire. La mère participe aussi aux mêmes épisodes interactifs observables, et elle aussi amène sa propre histoire qui va influencer son expérience subjective de l'interaction observable

---

que la peur n'est pas encore une émotion accessible et fréquentée, ou une fois que la peur est différenciée des deux émotions précédentes.

<sup>265</sup> Pour reprendre un concept de Winnicott, même si justement Stern tente de nous montrer tout ce qui déjà a pris forme en lui.

qui se déroule. En effet, l'interaction observable à laquelle participent les deux partenaires est le pont entre deux mondes subjectifs potentiellement bien séparés » (Stern, 1989, p 158).

En plus de la difficulté que nous venons de développer, il y en a une supplémentaire pour le nourrisson à repérer les émotions comme des auto-invariants. Non seulement, il interagit avec différentes personnes qui ont des psychismes différents et il ne ressent pas tout à fait les mêmes émotions à leur contact. Mais, de plus, les personnes avec lesquelles il interagit ne sont pas toujours dans le même état.

Soulignons ce qui vient comme une répétition à propos des deux derniers auto-invariants. Pour Stern, la continuité de soi est un auto-invariant. Elle se tisse certes en s'appuyant sur l'autre dont le nourrisson est dépendant, mais sans qu'il le sache. Donc subjectivement, il se sent continuer à être en lui-même (et pourrait-on dire par lui-même). Pour l'auto-invariant de l'affectivité de soi, le bébé sait sa dépendance pour ressentir certains degrés d'excitation et certaines émotions. Le bébé ressent malgré tout ces émotions comme des auto-invariants. C'est presque le raisonnement inverse qui mène Stern aux mêmes conclusions. Dans un cas la dépendance n'est pas perçue et elle permet de construire un auto-invariant, dans l'autre cas, elle est perçue. Ce qui est repéré, c'est l'auto-invariant, par exemple, de la permanence de soi, ou de la joie.

Dans les deux cas, l'argument revient à considérer le bébé essentiellement sous l'angle de sa capacité à repérer les invariances. L'attention de Stern est moins tournée vers sa capacité à repérer la complexité des relations, les flux relationnels et ses recherches d'adaptation. De nombreuses expériences cliniques auraient tendance à nous faire croire en la capacité des bébés à être sensibles à des émotions et affects qui sont pourtant, pour leur âge, trop complexes. Ils ne peuvent donc pas partager ces émotions mais ils sont pourtant indéniablement affectés.

L'hypothèse ici d'un flux émotionnel rythmique et mélodique formulée par Trevarthen et Aitken (2003-a et 2003-b) nous paraît heuristique. A la fois, le bébé est encore trop immature pour ressentir ce qui entrave l'adulte, quand il se trouve entravé par une inhibition, une dépression, une insécurité ou autre... Mais, dans le même temps, quand l'adulte est entravé, le bébé n'est pas porté émotionnellement de la même façon, sans toutefois qu'il puisse saisir cette carence, ce creux. Il est donc impossible de dire que le bébé est conscient de ce qui met en difficulté son entourage, mais il faut affirmer qu'il y est sensible. Il suffirait ici de mentionner des anorexies du nourrisson qui surviennent en période néonatale (avant deux mois), des nourrissons de moins de deux mois qui se laissent oublier pendant que leur mère est débordée par un mouvement dépressif, ou un deuil...

Dans les deux cas, l'argument de Stern ne porte qu'à partir d'une supposition : la distinction entre l'enfant et son environnement est claire, y compris sur les plan émotionnel et

existentiel (permanence de soi, continuité d'être). C'est précisément ce que nous contestons. Nous pensons qu'à cet âge l'enfant est encore plongé dans un monde émotionnel et existentiel très imprécis. Nous pensons également, comme Stern le souligne ailleurs que, pour la vie entière, l'existence et les émotions restent marquées d'une certaine imprécision, quant à leur origine, leur teneur, leurs implications, ...

Finalement, la position de Stern reviendrait à insister sur les aspects du développement précoce qui reposent sur les capacités de l'enfant et sa tendance naturelle au développement. Il en fait un processus très auto, bien qu'il souligne très rapidement l'importance des expériences de régulation de soi par l'autre ou de l'accordage affectif... L'accent principal serait du côté de ce qui progresse chez l'enfant, par l'enfant. Finalement, Stern ferait comme Freud en son temps, il mettrait entre parenthèse<sup>266</sup> le travail de l'environnement et la radicalité de la dépendance du bébé vis-à-vis de ce travail.

#### – A2.9 : Le nourrisson se distingue-t-il de l'autre si facilement ?

Toute la fin de ce chapitre, *le soi opposé à l'autre*, est une réflexion concernant les événements et les premières généralisations de ces séquences d'événements qui se répètent avec une certaine variabilité. Cela se fait notamment sous la forme d'un concept que Stern appelle des « représentations d'interactions généralisées » (RIG). Cela permet à l'auteur de montrer comment les différents auto-invariants s'intègrent progressivement pour apporter à l'enfant un sens de soi noyau de plus en plus solide. Ici, le texte propose relativement peu d'ambiguïté. Il s'agit d'un sens de soi noyau qui se constituerait avec une fermeté croissante entre deux et sept mois.

Seulement, dans le chapitre suivant, *le soi opposé à l'autre*, qui concerne les relations à autrui pendant la même période, Stern ne cesse de considérer que le sens de soi noyau est suffisamment ferme, pendant toute la période deux à sept mois. Ainsi, selon lui, les expériences de relations doivent être perçues comme des succès de l'union par-delà la séparation, plutôt que comme des expériences relationnelles pénétrées de plus ou moins de différenciation.

---

<sup>266</sup> Rappelons ce que Freud mentionne, mais pour le laisser de côté dans sa réflexion : « pour peu qu'on y ajoute les soins de la mère », (cf. *Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique*, S. Freud, 1911).

Il devient difficile de critiquer réellement les trois premiers chapitres de ce livre qui fait pourtant référence concernant le développement de l'enfant<sup>267</sup>. Ce sont les chapitres où Stern questionne la notion de différenciation. Il nous semble que ces impasses sont enracinées dans la méthode de l'auteur. Il veut sans cesse distinguer la façon dont l'enfant se perçoit subjectivement, en fonction de l'âge qu'il a, et la façon dont un observateur ou l'adulte le perçoit, au même moment. Nous pouvons peut-être avoir l'impression qu'un enfant est pas ou peu différencié quand nous l'observons autour de dix semaines par exemple. Stern dirait pourtant qu'il n'en est rien. Il se sent subjectivement bien plus organisé, différencié, et constitué que quelques semaines auparavant. Il a donc un vécu d'organisation croissante et de différenciation de plus en plus claire. Son sens de soi a d'ores-et-déjà émergé. Il est constamment renforcé dans son vécu de différenciation par une organisation qui ne cesse de progresser, alimentant en permanence cette perception de soi subjective.

Ce point de vue est intéressant. Nous ne voulons pas l'annuler. Mais nous ne pouvons l'accepter comme suffisant. Certes l'enfant doit sentir que quelque chose prend forme en comprenant de mieux en mieux son environnement et en précisant de plus en plus l'exploration de soi. Il est également très probable qu'il ne puisse pas prendre conscience de ce qui reste encore très malléable et informe. Il doit cependant être envahi, à différents moments, par des sensations d'être perdu, ou par des angoisses de ne pas réussir à comprendre ce qui se passe autour de lui ou en lui. Peut-être assiste-t-il également à certains changements de significations. Peut-être se rend-il compte que certaines choses avaient un sens qu'elles ont perdu, pour en trouver un autre, ou pour ne plus être réellement compréhensibles, pendant un certain temps. La conscience de soi, la réflexivité naissent probablement tout autant de la prise de conscience de l'évolution temporelle du point de vue personnel sur les choses, que du repérage des invariants (Cf. partie sur La position dépressive en son déploiement). Arrive-t-il à l'enfant de percevoir que sans que le monde ne change autour de lui, il donne une signification différente à sa sensation ? Lui arrive-t-il de s'apercevoir que sa perception a changé d'abord du fait d'un

---

<sup>267</sup> Plus la lecture est attentive et plus il devient manifeste que Stern ne trouve pas de position réellement satisfaisante entre une différenciation claire très rapidement et une différenciation qui prend beaucoup plus de temps. Il aurait été probablement intéressant de pouvoir nommer cette alternance dans sa réflexion, l'absence de position de repos possible. Elle aurait ensuite pu être abordée de façon réflexive. En effet, il y a peut-être des moments assez précoces où une clarté de la différenciation se présente à l'enfant et d'autres moments où cela est de nouveau beaucoup plus imprécis pour l'enfant. Winnicott propose de son côté qu'il y a des moments d'intégration qui peuvent survenir assez précocement, mais que cela ne se stabilise que plus tardivement. Pendant plusieurs mois, l'enfant vit entre intégration et non-intégration, selon les moments. C'est également ce que propose Simas et Golse (2008).

changement « en lui » ? Même si, pour ces étapes de développement, « en lui » est encore un abus de langage<sup>268</sup>.

Finalement, l'objet de notre critique du travail de Stern consisterait à lui opposer un argument tout simple. La recherche qu'il mène ne peut prétendre à l'objectivité. La question du sens de soi et du sens de l'autre chez le nourrisson ne peut devenir un objet de science, comme c'est le cas quand nous étudions les cascades moléculaires qui permettent la réaction inflammatoire. Il n'y a pas d'extériorité possible qui permettrait d'avoir un regard de sujet sur cette question qui serait constituée en objet. Pour la question du sens de soi et du sens de l'autre, chez le nourrisson, le chercheur, quelle que soit sa méthode, est nécessairement également pris par ses propres présupposés, ses propres projections, ce que ses affirmations ont comme conséquences dans sa vie actuelle et dans la compréhension de son parcours personnel...

Il est difficile de se représenter comment l'enfant vit son environnement et un rapport au moi. Cela reste très informe et indéterminé. Il faut consentir à ce que cette question ne puisse devenir un objet de savoir. Stern considère que subjectivement l'enfant ne peut pas se sentir indifférencié.<sup>269</sup> Mais ce « subjectivement » nous n'y avons pas accès objectivement, d'une part et, d'autre part, il pose problème à l'âge qui est discuté dans ces trois premiers chapitres. C'est Stern lui-même qui le reconnaît en refusant de parler d'intersubjectivité avec ce qui se produit autour de sept à neuf mois et où un sens de soi subjectif émerge progressivement.

Pourtant, il y a d'autres passages du livre de Stern où l'auteur prend en compte l'importance du point de vue subjectif des parents sur leur enfant. Il est capital que les parents prêtent plus à leurs enfants que ce que ces derniers sont réellement capables de faire. Si donc il reconnaît là l'importance d'une approche subjective de l'enfant, pourquoi ne la prend-il pas en

---

<sup>268</sup> Proposons ici une expérience de pensée. Il est possible de remplir un récipient et d'y plonger un stylo ou une règle. L'objet nous paraîtra, à nous adulte, rectiligne. Pourtant, nous nous souvenons quand, enfant, nous percevions l'objet tordu, faisant un angle exactement à l'endroit où il entre dans l'eau. Nous nous souvenons de cette perception qui nous gênait parce que nous savions bien, en même temps, que l'objet restait droit ? Nous nous souvenons de la façon dont nous pouvions être absorbé par ce problème ? Pourtant, ce problème ne réside pas d'abord dans le monde. Il s'agit d'un conflit qui se trame entre une perception nôtre et une idée nôtre. Il s'agit d'un conflit entre la perception qu'il nous était donné d'avoir et ce que nous savions, par ailleurs, de la rigidité de l'objet. Si nous pouvons retrouver ce genre de souvenirs de notre enfance, ils sont nécessairement tardifs par rapport à la période développementale que nous explorons dans cette partie. Mais, le bébé apprend-il lui aussi, que sa perception peut être modifiée en fonction de ses évolutions personnelles, et non d'un changement intervenu parmi les objets ? Si oui, à quel moment, sous quelle forme ?

<sup>269</sup> « Mais, tout d'abord, le nourrisson peut-il aussi faire l'expérience d'une non-organisation ? Non ! "L'état" d'indifférenciation est un excellent exemple de non-organisation. Seul un observateur qui a une perspective assez large pour anticiper le cours des choses, peut parvenir à imaginer un état indifférencié. Les nourrissons ne peuvent pas connaître ce qu'il[s] ne connaissent pas, ni qu'ils ne connaissent pas. » (D.N. Stern, 1989, p68).

compte également pour penser sa recherche. Il est possible que l'adulte qui se penche sur le bébé lui prête plus d'indifférenciation qu'il n'en éprouve réellement. Ce faisant, il le voit également en tant qu'être en puissance de se développer. Le regard de l'adulte est alors chargé des potentialités qu'il prête à l'enfant. Prêt sur lequel l'enfant s'appuie pour se développer. Ne pourrions-nous pas proposer qu'une telle approche, à propos des bébés, même au niveau scientifique, est nécessaire ? Elle permet en effet de prendre en compte l'importance des émergences et des potentialités. Elle permet de prendre en compte les changements grands ou petits qui se produisent à une très grande vitesse.

Comment le bébé fait-il avec les émotions trop complexes et encore inaccessibles dans lesquelles il baigne pourtant ? Comment fait-il avec tout le langage qu'il entend ? Il n'est pas totalement perdu, il en perçoit la prosodie, la tonalité et y a ses repères. Mais, sent-il que ce qui se passe a une signification supplémentaire ? A quel moment, comment ? Les réponses qu'il faudrait apporter seraient sûrement faites de progressivité, de continuum, de prises de conscience successives à l'origine de changements importants. La causalité ici n'est nullement linéaire. Un petit changement dans la perception de la nature de l'environnement peut permettre des recompositions assez larges qui provoquent d'autres prises de conscience en cascade... Nous avons vu cela en parlant de statistiques bayésiennes et d'inférences de plus ou moins haut niveau.

Stern semble, par moments, avoir besoin de grandir la précocité de la qualité de la différenciation au cours du développement de l'enfant. Il en conclue qu'il faut rejeter les thèses d'un certains nombres d'auteurs qu'il cite (notamment celles de Klein et Winnicott). Le contenu et le mouvement de son livre inviterait pourtant à être attentif à ce qui s'avère précieux dans ces travaux mis de côté. D'autant plus qu'il n'est pas certain que Winnicott plaide, comme Stern le lui fait dire, pour une indifférenciation totale<sup>270</sup>.

---

270

Il faut souligner aussi qu'en de nombreux endroits Stern mentionne les travaux de Winnicott pour s'appuyer dessus et ne fait pas que des critiques négatives de ses apports.

## – Annexe 3 : Une lecture narrative du cycle d’Abraham –

Ce parcours du cycle d’Abraham a pour fonction principale : permettre une lecture du sacrifice d’Isaac. Cette séquence du « sacrifice » pourrait être lue comme le dénouement de l’ensemble de cette intrigue que représente la vie d’Abram, telle que la Genèse nous la raconte. Il faut donc avoir un regard sur l’intrigue pour entendre quelque chose à son dénouement.

### – A3.1 : Situation de la vie d’Abraham dans la Genèse

Avant de proposer une lecture du cycle d’Abraham, prenons le temps de faire mémoire de ce qui le précède immédiatement. Il y a plusieurs généalogies dans les chapitres qui précèdent. Nous n’en ferons pas mention. Balmary (1995) en propose des lectures très intéressantes qui supposent une connaissance de l’hébreu et une précision analytique qui n’est ni notre objectif, ni dans nos moyens.

Sur le plan strictement narratif – les généalogies n’étant pas précisément de l’ordre du récit – le cycle d’Abraham vient immédiatement après deux épisodes célèbres : Noé et Babel. Noé est un récit où il est question de la destruction de presque tout par Dieu. Le sort de l’humanité et son sort sont radicalement distincts. Le récit nous raconte un Dieu qui, déçu, peut presque tout effacer, pour recommencer à neuf. À la fin du récit du déluge cependant, Dieu s’engage à ne pas refaire cela : « J’établirai mon alliance avec vous : aucune chair ne sera plus exterminée par les eaux du Déluge, il n’y aura plus de Déluge pour ravager la terre. » (Genèse 9, 11)<sup>271</sup>. Si Dieu affirme cela, il dit qu’il devra faire avec l’humanité, telle qu’elle est. Très rapidement, en effet, il aurait à nouveau de quoi être déçu.

---

<sup>271</sup> Genèse sera désormais écrit Gn. La traduction proposée est toujours celle de la TOB (2004) (Traduction Œcuménique de la Bible).

Arrive ensuite l'épisode de la Tour de Babel. On pourrait voir la tour qui monte jusqu'au ciel<sup>272</sup> de deux façons : soit les hommes veulent se rendre invulnérables vis-à-vis de Dieu, le Déluge ne pourra plus les engloutir puisque leur tour monte jusqu'au ciel. Soit les hommes veulent solidariser leur destin avec celui de Dieu. Cela supposerait une représentation archaïque d'un Dieu au ciel. Dans ce deuxième cas, si Dieu veut les submerger, il se noie avec l'humanité. Dans les deux cas, il y a une façon de ne pas vouloir ou pouvoir croire à l'engagement de Dieu. Il faut dire qu'il y a de quoi se méfier après le déluge. Tout se passe comme si l'humanité voulait se construire un dispositif pour ne pas être à la merci du divin, alors que le divin s'est engagé à dépendre des humains.

Le projet de Babel empêché, désormais, l'humanité doit faire avec Dieu, comme Dieu a déclaré vouloir faire avec elle. La complexité et l'ambivalence s'annoncent. Mais comment avancer à partir de ce point où l'humanité et Dieu doivent faire ensemble ? Désormais, ils ne peuvent plus s'éliminer, ni se contraindre réciproquement. C'est alors que commence un autre type de récit. Cette fois il s'agit d'une rencontre personnelle. Celle d'un homme avec Dieu. Il s'agit de dialogue, Abram parle à Dieu aussi bien que Dieu lui adresse la parole (ce qui était déjà le cas avec Noé et d'autres). Le passage par l'unicité de la rencontre ne contredit pas le rapport à l'universel. Ce qui se passe entre Dieu et Abram concerne l'humanité toute entière, c'est ce que nous raconte le tout début du récit de la vie d'Abram.

La tension est donc d'emblée présente : comment s'adresser à un seul homme sans engendrer de l'injustice (question de l'élection d'Abram et d'Israël) ? Comment faire avec l'envie suscitée par l'élection et espérer que l'élection ait cependant une portée universelle ? Comment permettre d'avoir accès au divin dans l'ambivalence et les résistances, plutôt que dans le tout bon ou le tout mauvais comme cela semble être plutôt le cas avant le chapitre 12 de la Genèse ?

Il est possible de lire le cycle d'Abraham, dans son ensemble, comme un récit mettant en intrigue ces différents enjeux. Le mystérieux chapitre 22 racontant le « sacrifice » d'Isaac pourrait être un moment de dénouement qui aura à se déployer dans la vie d'Isaac, puis du peuple tout entier.

Entrer dans le cycle d'Abram est donc un changement important. Désormais le focus concerne moins l'aventure de l'humanité qu'un certain nombre d'aventures personnelles qui tendent à avoir une portée universelle. Cette mise en série de l'histoire d'Abram avec ce qui précède, tout en ménageant un tournant radical, est réalisé par le premier verset du chapitre 12 de la Genèse : « Le Seigneur dit à Abram : Pars de ton pays, de ta famille et de la maison de

---

<sup>272</sup> « Allons ! dirent-ils, bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche le ciel. » Gn 11, 4.

ton père vers le pays que je te ferai voir. » Gn 12, 1. Il n'y a aucun élément de présentation d'Abram. Tout ce que nous saurons de ce personnage viendra ensuite, mis à part sa présence dans la généalogie qui n'est qu'une présence parmi d'autres noms. Si nous voulons savoir qui est Abram, il nous faut attendre. La première chose que nous savons, c'est que Dieu lui adresse cette parole. N'est-ce pas une façon de présenter cette parole comme un élément de réponse à ce qui précède ? Il y a juxtaposition, sans contexte, sans précisions géographiques ou temporelles. Ce début de cycle peut donc être perçu comme une initiative qui vient relancer un récit qui était dans l'impasse. Dieu s'engageait mais n'était pas cru. Dieu avait tout détruit, mais cela ne changeait rien. L'humanité reste ce qu'elle est. L'homme cherchait des garanties (Babel) qui, in fine, correspondent à l'annulation pure et simple de la divinité de Dieu. Dans les garanties recherchées, Dieu devient soit impuissant, soit périssable, soit menteur. Désormais, d'après le récit, il ne s'agit plus de viser un fantasme : une humanité expurgée du mal qui la ronge. Qu'advient-il quand l'humain et le divin doivent définitivement faire ensemble ?

## – A3.2 : Avant le sacrifice ce que savons d'Abram.

### – A3.2.1 : Partir (ou la mise en intrigue du cycle)

Resituons donc le « sacrifice » d'Isaac au sein d'une narration beaucoup plus large. D'autres s'y sont risqués. Balmory (1995) est beaucoup plus attentive aux éléments familiaux, généalogiques et maritaux du cycle. De notre côté, c'est une attention au versant plus politique qui a orienté notre lecture et notre regard. Balmory (2015) reconnaît qu'elle a été beaucoup moins attentive à ces aspects dans sa lecture du cycle. Ce qui se passe entre Abram et les autres clans nous paraît important, tout comme le contenu et l'assortiment des promesses divines.. Au sein de cette orientation principale, nous reprendront des éléments apportés par Balmory et d'autres.

Nous allons donc suivre le récit pour tenter d'y trouver qui est ce père, dont Genèse 22 nous raconte qu'il est sur le point de sacrifier son fils ? Quel est son itinéraire ? Quelles sont ses grandeurs et ses misères ? Quelles sont ses difficultés, quels sont ses désirs, ses attentes ?

Nous ne savons donc rien d'Abram, sinon des éléments de sa généalogie, quand une parole lui est adressée : « Le Seigneur dit à Abram : « Pars de ton pays, de ta famille et de la maison de ton père vers le pays que je te ferai voir. » (Gn 12-1) » C'est donc ainsi que nous

devons d'abord découvrir son identité, sa personne. Abram est d'abord présenté comme celui qui a été appelé à partir de chez son père, de la terre qui l'a vu naître.

Il est également celui qui obéit à ce qu'il entend, dans une confiance un peu aveugle : « vers la terre que je te ferai voir ». Il entraîne avec lui un ensemble de personnes qui dépendent de sa décision, avec des garanties plutôt maigres. Cette confiance à laquelle Abram est invitée vient comme en réponse à la défiance qui caractérise Babel. Soulignons, dès le premier verset, le thème du voir qui se répand sur l'ensemble du cycle, de façon étonnante.

Tout de suite après, il reçoit une autre parole pour le moins ambiguë, tant elle a un caractère rassurant et écrasant :

« Je ferai de toi une grande nation et je te bénirai. Je rendrai grand ton nom. Sois en bénédiction. Je bénirai ceux qui te béniront, qui te bafouera je le maudirai ; en toi seront bénies toutes les familles de la terre. (Gn 12, 2 et 3) »

Abram est à la fois protégé par Dieu, ceux qui le maudiront, seront maudits par Dieu. Mais il est chargé d'être bénédiction pour qu'en lui tous les clans de la terre le soient à leur tour. Il s'agit bien du destin d'une personne unique, l'ensemble de l'humanité est néanmoins concerné. Voilà des épaules bien chargées. Partir sans savoir, en prenant avec lui ceux pour qui il a de la responsabilité et en ayant la charge que tous puissent être bénis en lui. Il a la promesse d'être béni. Mais il doit aussi faire en sorte d'être digne d'être béni par les autres hommes, pour ainsi être source de bénédiction.

Difficile, dès lors, de dire si son élection représente plus une chance ou une charge. Certainement, l'élection, pour être vécue dans la justesse, doit être l'une et l'autre.

Abram part effectivement. Quand il arrive dans une terre inconnue, Canaan – celle où vit le cananéen, insiste le récit – Dieu s'adresse de nouveau à lui : « C'est à ta descendance que je donnerai ce pays. (Gn 12, 7) » Abram fait à cet endroit un autel pour YHWH-Adonai qui s'est fait voir à lui<sup>273</sup>. La terre est pour la descendance d'Abram, elle est désignée comme étant aux cananéens. Dans le texte, nous sommes deux ou trois versets après qu'Abram ait reçu la mission d'être bénédiction pour tous, en étant digne d'être béni par les clans de la terre. Dans le récit, il y a une distance géographique entre les deux, une distance temporelle également, le temps nécessaire pour que des nomades se déplacent, emportant plusieurs familles et tout leur bétail.

Dieu ne donne-t-il pas une injonction paradoxale à Abram ? Comment être à la fois digne de bénédiction pour tous, et à ce titre source de bénédiction pour tous les clans ? Tout en

---

<sup>273</sup> A nouveau, le thème du voir.

étant celui par qui une descendance va commencer, descendance qui aura une terre où réside déjà des clans qui se verront donc déposséder ? Est-ce probable que les cananéens soient portés à bénir Abram et sa descendance ? Du fait de la distance temporelle et géographique entre les deux paroles, nous proposons qu'il s'agit de deux paroles divines qui demeurent, pour l'instant, clivées pour Abram. Disons-le d'emblée, le seul passage où elles seront enfin réunies se situe en Genèse 22, juste après le sacrifice du bélier qui a pris la place du fils unique. Tout le cycle pourrait être mis en intrigue par cette « injonction paradoxale » : comment à la fois posséder une terre, c'est-à-dire prendre position dans le monde et être source de bénédiction pour tous ? Nous tenterons de faire entendre combien cette intrigue n'est pas seulement celle de la vie d'Abraham, mais concerne l'humanité dans son développement et donc, singulièrement, le développement de l'enfant. Nous verrons que cela concerne la paternité d'Abram devenu Abraham, mais aussi la possibilité de laisser ses enfants advenir à eux-mêmes, exister hors de lui, partir à leur tour.

#### – A3.2.2 : vie clanique, a-conflictualité, possibilité de l'interlocution.

A-t-il une existence propre en sortant de chez son père ? Ici, nous pourrions reprendre rapidement plusieurs éléments proposés par Balmary (1995) dans son livre *Le sacrifice interdit*. Abram a été appelé « père haut » par son père et marié à Saraï, sa demie-sœur, qui a donc le même père que lui. Le prénom de Saraï signifie « ma princesse ». Il est donc marié à celle qui porte dans son nom l'appartenance à son géniteur. Le père d'Abram est également le premier à donner à un des frères d'Abram le nom du grand-père paternel. Il y a donc une vie clanique qui semble faite de fermeture dans les mariages, de répétition ou de possession jusque dans la nomination. Cela fait entendre une ambiance dans ce clan où il est difficile d'imaginer qu'il soit possible d'exister personnellement.

Nous n'avons aucun élément sur ce que représente le fait de partir d'Harrân pour Abram. Le récit ne nous dit jamais (ou très peu) les états d'âme des personnages, mais nous pouvons imaginer, compte-tenu de ce qui précède, que ce ne fut probablement pas simple. Saraï était stérile. Balmary (1995) y voit une façon de crier quelque chose de l'impossibilité de demeurer dans le clan et d'être vivant véritablement ou de porter la vie.

Assez rapidement des tensions apparaissent entre des bergers d'Abram et des bergers de son neveu Loth qui est parti avec lui. Abram résout le problème dans une aconflictualité qui semble totale. Il propose à Loth de se séparer de lui en lui laissant le choix du lieu. Abram

prendra ce que lui laissera son neveu. Il évite les problèmes. Une discussion où les deux protagonistes échangent sur ce qui pourrait être le plus juste, lui semble-t-elle menaçante ? Le récit souligne que Loth choisit la part de territoire qui est comme le « Jardin du Seigneur » (Gn 13,10), c'est-à-dire comme le jardin d'Eden. Abram lui avait proposé de prendre le nord ou le sud. Il s'était engagé à aller là où Loth n'irait pas. Mais Loth choisit l'orient, pour laisser l'occident à Abram. « Loth choisit pour lui tout le district du Jourdain et se déplaça vers l'orient. (Gn 13,11) » On peut imaginer qu'Abram avait proposé le nord ou le sud, pour que les deux puissent avoir une partie du territoire qui est comme l'Eden. Abram ne discute pas, alors que Loth n'entre pas dans ce qui a été proposé.

D'une certaine manière, Abram se montre comme un anti-jaloux. Juste après, Dieu semble le confirmer dans cette attitude. Deux promesses viennent se répéter : il aura une descendance nombreuse (comme la poussière) et une terre. En lui rappelant que la terre sera pour sa descendance, n'y aurait-il pas comme un appel à un peu plus de pugnacité ?

Où est donc l'agressivité d'Abram dans ce passage ? Quelle est la place pour ses besoins ? pour les besoins de son clan ? Il serait encore possible de se demander si l'existence très clanique de Loth et Abram leur permet d'espérer affronter les conflits inhérents à la vie commune. Sont-ils en mesure d'espérer que la discussion puisse aider à trouver une solution en cherchant des compromis ? Ils vivent ensemble sans se parler ou se séparent sans se parler, l'un abandonnant à l'autre la responsabilité de choisir les conditions de la séparation. Ils peuvent donc se séparer, mais sans qu'un Je puisse s'adresser à un Tu, sans être réellement différenciés et interlocuteurs ?

Avant le « sacrifice » d'Isaac, nous pouvons également repérer des éléments de la conjugalité d'Abram. Par deux fois, il a exposé sa femme-sœur au désir d'autres hommes pour tenter d'avoir la vie sauve. Abram a peur que le pharaon ou Abimélek ne le tue pour s'emparer de Saraï. Cette fois, il redoute l'envie des autres puissants et, de la même manière, il trouve une parade a-conflictuelle, au risque pour cela d'exposer sa femme. Il ne peut s'exposer ou risquer d'avoir à se défendre en défendant sa femme. Cela semble être au prix d'une grande négligence pour elle. Il a donc fait un choix qui n'est pas sans agressivité, même s'il pense préserver ainsi l'absence de violence.

Une seule fois, le récit montre Abram dans ses capacités guerrières. Il s'agit d'un passage où Loth est capturé. Il semble pris par mégarde. Un roi allait en combattre d'autres et Loth est sur le passage. Abram réunit alors une armée et va au combat en se montrant facilement victorieux. Ceci nous montre au passage sa puissance et peut-être sa capacité à faire sienne la terre qui a été promise à sa descendance.

Il libère Loth et ne réclame aucun butin pour lui-même : « Rien pour moi ! »<sup>274</sup>, dit-il. Là encore, Abram se montre en homme de paix, capable de retenir son agressivité et sa soif de possession, digne d'être béni par les autres clans.

Dieu vient de nouveau pour le confirmer et lui redit qu'il aura de grandes récompenses. Mais Abram cette fois se révolte contre Dieu et récrimine : il n'a que faire de biens supplémentaires, il n'a pas d'héritier digne de ce nom. Eliézer de Damas, un lointain parent héritera de lui. Voilà la préoccupation d'Abram. Attardons-nous sur ces combats et sur les mots qui désignent l'héritier dans le texte hébreu.

### – A3.2.3 : Avoir un héritier

Quand Loth est menacé, Abram rassemble ceux qui sont liés de naissance à sa maison, c'est-à-dire ses vassaux et il part au combat. Il gagne semble-t-il facilement par une attaque de nuit.

Il nous a précisé que les vassaux réunis sont trois cent dix-huit. Or, il s'agit du chiffre avec lequel il est possible de désigner le nom d'Eliézer son héritier<sup>275</sup> ; l'héritier en hébreu désigne celui qui gèrera la maison du défunt après sa mort et fera des libations sur sa tombe. Peut-on entendre qu'Abram a engagé dans le combat le tout pour le tout. Pour sauver Loth, il a convoqué ses vassaux qui en même temps représentent ce qui se poursuivra de son existence après sa mort. Cela confirme tout d'abord qu'atteindre Loth, un membre de son clan, c'est l'atteindre lui. Cela aurait donc tendance à renforcer l'impression d'une existence d'abord clanique ou groupale, plutôt que personnelle.

Il a engagé son existence et ce qu'il en sera de lui quand il ne sera plus. Il demande juste après à Dieu, non pas d'accroître son héritage ou ses possessions, mais d'avoir un héritier proche de lui. Il veut que l'héritier soit concerné par ce qu'il fera des restes de son existence.

---

<sup>274</sup> Nous reprenons ici la traduction proposée par Chouraqui de Gn 14,24 qui nous paraît intéressante et signifiante.

<sup>275</sup> Il y a en effet un chiffrage possible des lettres hébraïques et, de ce fait, des noms du texte biblique. Les rabbins ont souvent utilisé ces correspondances pour bâtir des commentaires bibliques.

Dieu d'ailleurs avait eu une expression étonnante : « Ne crains pas, Abram, c'est moi ton bouclier ; ta solde<sup>276</sup> sera considérablement accrue. » (Gn 15,1). Pourtant rien ne laisse entendre dans ce qui précède qu'Abram ait eu une quelconque crainte. Ni la crainte de tout perdre, ni la peur de partir sans savoir où il pourrait de nouveau demeurer. Les seules peurs qu'il ait eu concerne la possibilité du conflit avec Loth et la violence que pourrait exercer Pharaon contre lui, pour s'emparer de Saraï. Seulement « Ne crains pas » prononcé par Dieu ne concerne manifestement pas à ces épisodes antérieurs. Abram vient de gagner une guerre, il ne réclame rien pour lui, n'est-ce pas plutôt la trace d'une absence de peur.

Ou alors, faut-il entendre dans le renoncement au butin une espèce de peur présente chez Abram : si je prends quelque-chose pour moi, il y aura du ressentiment et la violence risque de croître. Tout se passe comme si Abram avait peur des conséquences de son avidité. Tout se passe comme s'il avait peur de grandir en influence sur la terre d'ores et déjà promise.

Dieu viendrait alors lui dire combien ce pays lui est destiné. Il est légitime qu'il en prenne progressivement possession. D'autant plus que, dans les circonstances de sa victoire, cela paraîtrait naturel à tous les protagonistes. Il vient de gagner une guerre. Abram ramène donc Dieu à l'autre partie de la promesse : la terre sera à lui et à sa descendance. Mais pour le moment n'est-il pas justement privé de descendance ? A quoi bon posséder la terre et risquer de générer du ressentiment, s'il n'y a pas de suite ? A quoi bon risquer d'être maudit et source de malédiction, pour rien, sans raisons ?

Abram dit « rien pour moi ». Saura-t-il se comporter ainsi avec son héritier ?

Le ou les descendants sont donc très attendus. Leur arrivée conditionne de très nombreuses choses : la réalisation des promesses délivrées par Dieu, la possibilité d'avoir un homme concerné lors des libations sur sa tombe et pour gérer ses biens après son décès. La descendance elle aussi aura les épaules chargées, elle les a déjà alors qu'elle n'a pas encore d'épaules.

Dieu s'engage à ce que la descendance d'Abram soit nombreuse comme les étoiles qu'il peut voir (toujours la vision). Celui qui sortira d'Abram sera son héritier, pas Eliézer. Abram demande à Dieu des gages de cette promesse, ce qu'il ne fait pas quand Dieu lui promet les richesses, la terre, la bénédiction... Dieu s'engage alors de manière totalement paradoxale<sup>277</sup>.

---

<sup>276</sup> Littéralement : ton butin : celui qu'Abrâm vient de ne pas prendre après sa victoire et qui, pourtant, lui revenait de droit. Abrâm n'a besoin de rien, de rien d'autre que d'un héritier. « Rien pour moi. »

<sup>277</sup> En effet, Dieu reproduit un rituel d'alliance entre suzerain et vassal. Il fait couper en deux des animaux placés sur des piques. Normalement, les deux personnes qui s'engagent passent au milieu, comme pour signifier : « qu'il me soit fait la même chose, si je ne respecte pas ma

A la fois il s'engage ou en tout cas entre dans les codes de l'engagement. Et, en même temps, il contraint Abram à continuer sans autre preuve que le fait que cela lui a été promis.

Au passage, il annonce à Abram que sa descendance ne possèdera pas tout de suite la terre. Elle vivra un exil en Égypte, sera libérée... Avant cette annonce, il s'adresse à Abram de façon solennelle : « C'est moi le Seigneur qui t'ai fait sortir d'Our des Chaldéens pour te donner ce pays en possession. (Gn 15,7) » Difficile de ne pas faire le parallèle avec un autre passage célèbre qui précède les dix paroles données à Moïse : « Moi, je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude. (Deutéronome 5,6) » Faut-il entendre par un effet d'écho qu'Abram est sorti de chez son père, comme on sort de la maison de servitude ? Asservi non par la force mais par le contrat relationnel qui le privait d'existence propre ? Asservi par le destin d'une parole paternelle qui voulait posséder « sa princesse » et lui assignait une place de « père haut » qu'il ne lui laissait jamais prendre réellement et qu'il ne devenait pas puisqu'il n'avait pas de descendance.

#### – A3.2.4 : Première paternité d'Abram

Dans son livre, *Le sacrifice interdit*, Balmory (2015) montre combien, en donnant sa servante à Abram pour qu'elle lui fasse un fils, Saraï agit en fonction de ce qui vient déterminer par avance leur relation. Elle demande à Abram d'aller vers sa servante pour qu'ainsi un fils puisse naître. Dans le droit ancien de la mésopotamie, si la servante accouche sur les genoux de sa maîtresse, l'enfant est alors pour sa maîtresse. Il ne s'agit pas seulement de donner une descendance, pourtant tant désirée, à son mari. Elle demande à son mari d'aller vers sa servante, lui qui s'appelle « père haut ». Elle manifeste ainsi qu'il n'y a pas de place à ses côtés, qu'il ne peut y en avoir qu'en dessous. Bientôt, elle changera de nom et Abram, devenu Abraham, ne l'appellera plus Saraï (ma princesse), mais Sara (princesse). Ainsi, Abram ne peut pour l'instant devenir père qu'au sein d'un rapport de soumission. Il lui faudra bientôt apprendre à ne plus appeler sa femme en signifiant la possession. Il est bien évident que des choses très importantes se jouent là.

---

parole ». Mais cette fois, seul un brasier (lieu-tenant divin) passe au milieu des animaux. Abram n'y passe pas. D'une certaine manière, seul Dieu s'engage et est engagé par sa parole. Or, si elle ne se réalise pas, il se voue à être coupé en deux, c'est-à-dire à n'être plus le Dieu-Un si cher au peuple d'Israël (« Entends, Israël, IHVH-Adonaï, notre Elohîms, IHVH-Adonaï un. » (Dt 6,4)). On pourrait traduire : soit Dieu est Dieu et ce qu'il promet se fera, soit la promesse qui vient d'être faite n'a aucun sens. Là encore, il y a plus rassurant comme garantie.

Le rapport de possession qui circule entre les époux, et dans le trio composé des époux et de la servante, concerne l'interprétation de Genèse 22. Ce rapport de possession nous apprend qui est Abram dans les relations intimes. La façon d'être père pour Abram n'est pas tellement différente, la façon d'être mère de celle qui est encore Sara, non plus.

Autrement dit, Abram n'est pas toujours de la sagesse qu'il montre dans ses relations diplomatiques. Il ne réclame « rien pour moi » (Gn 14, 24). A ce moment il semble être l'anti-jaloux, soucieux de la paix, des autres, prêt à tout pour ne pas distiller le poison de l'hostilité. Mais dans la relation de couple – ou plus tard dans sa paternité –, il n'en va pas de même. Dans l'intimité, Abram n'aperçoit probablement même pas son rapport de possession. Ce rapport est pourtant bien présent. Le changement de nom de Saraï est, à ce titre, très intéressant.

Ce style de rapport familial entretenu par Abram montre que s'il est sorti de chez son père, il n'est pas encore tout à fait sorti du style de relation où il se trouvait précédemment. Le mouvement de sortie est encore à compléter, à venir.

Très rapidement, Saraï ne se sent plus aussi bien prise en compte par sa servante. Elle va voir Abram et lui fait ce reproche surprenant : « Que le Seigneur décide entre toi et moi ! ». Il s'agit de sa servante, elle a proposé à Abram d'aller vers elle, elle semble s'étonner que cela modifie les rapports entre sa servante et elle. Elle en accuse son conjoint. On pourrait imaginer qu'Abram puisse prendre la défense d'Agar. On pourrait imaginer également que Saraï puisse exprimer ainsi une peur différente de celle qu'elle exprime : elle aurait peur de ne pas être incluse dans la promesse. Elle aurait peur que cela ne concerne réellement que son époux et sa descendance à lui. Tout cela, c'est ce que nous pourrions imaginer. Ce que montre le texte est tout autre. Abram répond en droit : elle est à toi, en ton pouvoir, fait lui ce qui te plaît.

Premier acte de futur père. Acte bien peu protecteur de la future parturiente et de son enfant. Saraï maltraite tellement Agar que cette dernière prend la fuite. Abram ne revient pas sur ce qu'il a dit et laisse faire sa femme. Quand Agar se retrouve dans le désert après sa fuite, l'ange du Seigneur lui apparaît et lui demande de retourner chez sa maîtresse en se pliant à ses ordres. Il lui est révélé le nom de l'enfant : ce sera Ismaël (le Seigneur entend) car le Seigneur dit avoir vu la détresse d'Agar. Dieu non plus, s'il a entendu, ne la ménage pas beaucoup.

Il annonce également à la servante qu'elle aura une descendance innombrable. Cette affirmation n'est adressée qu'à Agar, cependant, elle fait écho aux précédentes promesses entendues par Abram. C'est le principal argument textuel pour soutenir que désormais il y a une concurrence entre Saraï et Agar. Par laquelle des deux femmes, la promesse se réalisera ? Le sort d'Ismaël se jouera bien plus tard, quand il sera adolescent. Avant cela, des passages capitaux se déroulent pour continuer à apprendre quel père et quel homme est Abram.

### – A3.2.5 : Changement de nom, annonce d'une naissance

Abram est donc père depuis plus de dix ans et Dieu s'adresse de nouveau à lui. « C'est moi le Dieu Puissant. Marche en ma présence et sois intègre. (Gn 17,1) » Comme nous ne savons rien de ce qui se passe entre la naissance d'Ismaël et cette scène qui se passe plus d'une décennie plus tard, il est difficile de savoir pourquoi Dieu demande à Abram de se montrer intègre. Si nous ne savons pas ce qui se passe avant, cette interpellation est le début d'une prise de parole divine où il va être demandé à Abram d'être circoncis, ainsi que tous les gens de sa maison et de sa descendance. Balmory (1995) cite alors un collègue juif dont elle ne mentionne pas le nom : « pour qu'un juif soit « entier », il faut qu'il se souvienne sans cesse qu'il lui manque quelque chose. (p.195) »

En terme de promesse, rien ne semble bien neuf, Abram reçoit les mêmes promesses que précédemment : une descendance nombreuse et la terre de Canaan. Mais Dieu lui change également son nom. Il s'appelait Abram, « père haut » ou « père exalté ». Il devient « père d'une multitude » et comme le dit Balmory, on ne peut pas dire que la circoncision soit particulièrement exaltante, cela vient s'inscrire dans sa chair. Elle poursuit également le commentaire en glosant sur la multitude qui est sa descendance. Cet Abram, en devenant Abraham peut descendre, il n'est plus obligé de monter pour rester « père haut ». Quelque chose du destin change. Mais la guérison viendra en deux temps. Il y a ce que nous venons de voir : Dieu change quelque-chose. Cependant, seule la rencontre avec d'autres hommes, rendra la guérison effective.

Juste après, Dieu demande à Abraham de ne plus appeler sa femme Sarai, mais sara. C'est-à-dire qu'elle n'est plus « ma princesse », elle devient « princesse ». Dans la foulée de ce changement, Dieu annonce à Abram qu'il aura, par elle, un fils. La guérison de la stérilité et le changement du rapport de possession semblent intimement liés. Abraham se montre incrédule : il commence par rire et donne comme réponse : « Puisse Ismaël vivre en ta présence<sup>278</sup> ! (Gn 17-18) ». Il s'agit presque d'une moquerie, l'incrédulité est presque un mot trop faible. C'est comme s'il disait à Dieu « cause toujours ». Et Dieu insiste et confirme que Sara enfantera.

Balmory (1995) nous fait encore remarquer que finalement, Abraham avait hérité d'une situation difficile sur le plan matrimonial. A chaque fois qu'il nommait sa femme, il répétait en disant « Sarai » combien cette demi-sœur est réclamée par son père comme sa possession. Les

---

<sup>278</sup> Phrase qui confirme, s'il était encore besoin, que pour Abraham, Ismaël est celui par qui viendra la descendance promise par YHVH et qu'il a trouvé en lui un héritier proche.

deux époux tentaient de s'en sortir comme ils le pouvaient. Saraï donnait à « Père Haut » une servante pour qu'il puisse descendre. Abram donnait « Ma Princesse » à Pharaon, donc à un roi, pour ne pas être menacé, comme il se sentait peut être menacé, étant petit, par « ce monarque de l'enfance »<sup>279</sup> qu'était son père. On pourrait penser (et Balmory y pense) au père de la horde primitive.

Chacun des deux époux a donc cherché des solutions qui étaient plutôt des « pansements sur des jambes de bois ». Leur destin vient de changer par une action venue d'ailleurs. Mais plus tard, ils vont sur les terres d'un autre roi : Abimélek et nous découvrons que rien n'est véritablement réglé. Abraham se fait passer de nouveau pour le frère de Sara et Abimélek enlève Sara. Cette fois, contrairement à Pharaon, il ne prend pas Sara, il l'enlève simplement. Juste après il se trouve averti en songe de ne pas toucher à cette femme. Balmory (1995) nous signale que le nom Abimélek signifie « mon père roi ». C'est seulement dans cette séquence que le lecteur apprend qu'Abraham et Sara ont le même père, tout en ayant des mères différentes. Le lecteur apprend donc qu'Abram ne ment pas totalement quand il dit de Saraï ou de Sara qu'elle est sa sœur.

Quand Abimélek enlève Sara, l'ensemble des femmes du pays de ce roi deviennent stérile. Le mal se répand, se projette. Abimélek est prévenu en songe que non seulement, il ne doit pas toucher Sara, mais que seul Abraham pourra intercéder et guérir son peuple. Abraham s'y connaît en stérilité, n'est-ce pas ? Mais il y a plus. Abimélek va au-delà de ce qui lui ait demandé en songe : il se comporte comme le père de la mariée donnant sa fille à son futur conjoint. Il offre des cadeaux à Abraham, comme des cadeaux de mariage, il donne une dot à Sara, pourrait-on dire. Enfin, il termine en signifiant aux époux qu'ils sont dans son pays, comme s'ils étaient chez eux.

Comme le dit Balmory, « Mon Père Roi » s'est comporté comme un père qui accepte de ne pas posséder « Princesse » afin de la donner (ou de la rendre) à « Père de multitude ». Abimélek met à disposition la terre. Elle reste celle du peuple d'Abimélek, mais Abraham et son clan peuvent aussi en avoir la jouissance. A la fin du texte, Abimélek en offrant ses cadeaux parle à Sara en ces termes : « Voici, j'ai donné mille pièces d'argent à ton frère. (Gn 20,16) » Il y a donc une ambiguïté dans sa parole, même si par ses gestes, il est très clair. Peut-on, doit-on y voir comme un regret que Sara ne soit pas seulement la sœur d'Abraham. Le narrateur lève lui l'ambiguïté : « En effet, le Seigneur avait rendu stériles toutes les femmes de la maison d'Abimélek à cause de Sara, la femme d'Abraham. (Gn 20,18) » Ce n'est qu'après l'intervention d'Abimélek que Sara pourra être enceinte.

---

<sup>279</sup> Marie Balmory, 1995. *Le sacrifice interdit. Freud et la Bible*. Paris, France : Le livre de poche, p 187.

Abimélek et Abraham font alliance et nous apprenons que les choses changent pour Abraham. Cette fois, il va oser réclamer pour ses bergers. En effet, il semble que ses hommes ont creusé un puits et que ce sont les pâtres d'Abimélek qui en use. Cette fois, Abraham assume d'avoir, pour lui et les siens, des besoins légitimes et de prendre possession en revendiquant que cela soit respecté. Cette fois, il peut en parler, il peut faire alliance avec Abimélek et revendiquer également sur le plan matériel qu'une reconnaissance advienne. Il est vrai qu'Abimélek n'est pas de sa famille. Il est peut-être plus facile pour Abraham de construire une saine ambivalence avec l'étranger qu'avec les gens de sa famille.

Entre le changement de destinée voulu par Dieu et la guérison effective apportée par la rencontre avec Abimélek, un récit très célèbre prend place, il s'y mêle étrangement la vie et la mort.

– A3.2.6 : Guerre et paix, fécondité et destruction.

Abraham « voit »<sup>280</sup> trois personnages qu'il accueille immédiatement comme trois personnages divins et avec lesquels il se montre d'une parfaite hospitalité. Ils annoncent à nouveau la naissance prochaine d'Isaac et déclenchent le rire de Sara qui prend peur et conteste avoir ri. Elle qui se cachait pour écouter en secret, ils lui adressent la parole. Elle n'est pas quantité négligeable, c'est pour cela que la promesse ne peut pas se réaliser sans qu'elle enfante.

En quittant le campement d'Abraham, les visiteurs regardent vers Sodome. Abraham les voyant partir leur court après et le Seigneur explique ce qu'il est venu faire : « La clameur de Sodome et Gomorrhe est si forte, leur péché est si lourd que je dois descendre pour voir s'ils ont agi en tout comme la plainte en est venue jusqu'à moi. Oui ou non, je le saurai. (Gn 18,20 et 21) » Le lecteur est ici véritablement saturé de visuel. Ils viennent pour voir Abraham, il sont vus par lui. Ils ne viennent pas que pour cette visite, ils portent leur regard ailleurs juste après. Ils enchainent, pourrait-on dire. Quand Sodome et Gomorrhe seront détruites, Abraham regardera de loin le feu et le souffre tomber, depuis le chêne où il a vu les trois personnages.

Nous apprenons alors qu'Abraham s'est montré capable de négocier avec les trois personnages en tentant de sauver son neveu Loth qui risque d'être détruit, résidant lui-même dans ces villes. Abraham fait des reproches à Dieu, il négocie pied à pied. Il n'en fera pas de même pour Ismaël et pour Isaac.

---

<sup>280</sup> Toujours cette thématique visuelle.

Entre la nouvelle annonce de la naissance et la négociation pour sauver Loth, le Seigneur fait de nouvelles promesses à Abraham alors que les trois personnages ont déjà porté leur regard sur Sodome. Il est redit à Abraham qu'il doit devenir une grande et puissante nation et réapparaît pour la première fois depuis le chapitre 12 le fait qu'en lui toutes les nations seront bénies. Cette fois la puissance et la croissance ne s'opposent plus au fait d'être source de bénédiction pour les autres. Deux des trois aspects de la promesse sont liés. Il n'en manque plus qu'un : le fait que sa descendance possède la terre sur laquelle il se trouve. Ces trois facettes de la promesse n'ont toujours pas été délivrés en un seul lieu et au même moment.

#### – A3.2.7 : Le sacrifice d'Ismaël.

Le jour où Isaac est sevré, Abraham fait un grand festin. Pendant le festin, Ismaël rie et cela fâche Sara. Il est difficile de savoir pourquoi. Il est nécessaire de noter que « Isaac » signifie « Il rira ». Ainsi, qu'Ismaël puisse rire est peut-être une forme de confusion. Il prend la place d'Isaac, il réalise ce qu'Isaac est en puissance. La confusion entre les deux héritiers est imaginable. Soit, il est difficile à Sara de vivre ce sevrage que le père fête et il lui faut quelqu'un pour en pâtir également (projection). Soit enfin, comme le dit Balmory (1995), sevrer son enfant, c'est penser ce qu'il est hors de la sphère maternelle, pour et dans le monde. Elle voit alors qu'Isaac rejoint le monde où se trouve déjà Ismaël et demande à voir rejeter ce dernier qui en riant prend sa place. « Chasse la servante et son fils, car le fils de cette servante ne doit pas hériter avec mon fils Isaac. (Gn 21,10) »

Dans les yeux de sa mère, Isaac doit être là pour hériter. Il doit être là pour hériter seul. C'est dire qu'il y a une accession au point de vue qui est sur-déterminée. Qu'advient-il s'il est appelé, lui aussi, à quitter la maison de son père ? Nous verrons que si Sara porte ce regard sur son fils, il n'en va pas autrement d'Abraham.

Littéralement, cela fait « très mal aux yeux » d'Abraham. A nouveau le thème du voir qui envahi réellement l'ensemble du cycle. Mais Dieu s'adresse à Abraham et lui demande d'accomplir ce que lui demande sa femme. Il veut que Isaac soit reconnu comme sa descendance et promet que, pour Ismaël également, une grande nation viendra de sa semence.

Abraham obéit. Il se lève tôt une première fois, la seconde sera pour emmener avec lui Isaac vers Moriyya. Il donne du pain et de l'eau à Hagar puis chasse la mère et l'enfant vers le désert.

Ce qui est frappant dans la suite du récit, c'est que semblent se mêler la menace de la mort et des thématiques concernant la naissance ou le développement du jeune enfant. En effet,

avant de chasser Hagar et Ismaël, Abraham met « l'enfant (Gn 21,14) » sur son épaule. Or Ismaël est adolescent, il a au moins quatorze ans, selon les éléments de chronologie présents dans le récit. Il est donc étonnant de l'imaginer porté sur les épaules de sa mère. Il est encore plus étonnant de voir que cela vient d'Abraham initialement.

Au moment où Hagar manque d'eau, elle jette « l'enfant » sous un arbuste et s'en éloigne pour ne pas le voir mourir. Elle élève alors la voix pour une sorte de plainte et pleure. Pour jeter ainsi son fils, elle l'a donc porté tout ce premier temps d'errance dans le désert. Elle le jette et s'éloigne de lui comme s'il n'allait pas pouvoir la rejoindre à sa guise. Ni le père, ni la mère de « l'enfant » ne lui adressent une parole. C'est vraiment un in-fans.

Le récit reprend en Gn 21,17 : « Dieu entendit la voix du garçon. » Bizarrement, celui qui est traité comme un in-fans par ses deux parents est entendu par Dieu et traité comme un adolescent. Et au même verset, il s'adresse à Hagar en lui disant : « Qu'as-tu, Hagar ? Ne crains pas, car Dieu a entendu la voix du garçon, là où il est. Lève-toi ! Relève l'enfant et tiens-le par la main, car de lui je ferai une grande nation. » De là le cours de sa croissance reprend, il est demandé à Hagar de relever l'enfant et de le tenir par la main (cette fois il marche, mais comme un petit qui a besoin d'une main tendue). Elle voit un puits parce que ses yeux sont dessillés. Il nous est précisé qu'ensuite le garçon grandit et habite au désert.

Toute cette séquence nous apprend bien des choses sur la façon d'être père pour Abraham. Il ne négocie pas pour refuser à Sara et à Dieu de rejeter Hagar et Ismaël. Il vient de le faire pour Sodome et Gomorrhe, probablement dans le souci de préserver Loth. Ce qu'il a la présence d'esprit et la créativité de faire pour Loth, il ne le fait pas pour Ismaël et Hagar. Peut-être est-il sidéré ? Peut-être aussi que Ismaël ayant été porteur de la promesse d'une descendance nombreuse, étant peut-être, depuis une quinzaine d'année le principal candidat pour être l'héritier, n'a pas pu exister personnellement dans les yeux de son père. Ce serait au point qu'il n'aurait pas grandi dans les yeux d'Abraham, et pas non plus dans ceux de sa mère, d'ailleurs.

Nous apprenons donc la puissance de mort qui est à l'œuvre. Ismaël qui est un possible porteur de la promesse n'est jamais considéré comme un être à part entière, ayant une valeur propre, une existence personnelle, à qui il est possible de parler. Abraham ne parvient pas à mobiliser ses ressources pour Ismaël, lorsque sa vie est menacée. A-t-il plus qu'une existence relative pour son père ? Existe-t-il absolument, c'est-à-dire sans exister relativement à son père ? Il avait été conçu sur une idée de Sara pour satisfaire son conjoint et peut-être pour pouvoir l'adopter. Dès la grossesse de sa mère, il n'est pas protégé par son géniteur qui ne prend pas la défense d'Hagar enceinte. Existence relative ? Qu'est-ce à dire ? Relative à la mort de son père,

à la possibilité de faire des libations sur la tombe de son père, de gérer ses affaires après sa mort, de poursuivre son œuvre ?

Nous apprenons également que pour sortir de cette ornière mortifère, il aura fallu à Ismaël se retrouver jeté (rejeté) par son père, se retrouver tout proche de la mort. Sa propre mère avait été entraînée dans le déni d'existence personnelle et ce n'est que Dieu qui entend sa voix comme un adolescent.

La première identité d'Abram dans le récit est celle-ci : celui qui doit partir de la maison de son père, de la terre de son enfance. Nous découvrons que pour Ismaël, partir, être rejeté, est, d'une certaine manière dangereux, mais vital. Nous pensons dès lors à Isaac. Qu'en sera-t-il de lui ? Pourra-t-il exister, vivre, avoir droit à la parole, avoir des possibilités d'autodétermination sans partir à son tour ? Pourra-t-il échapper à l'alternative d'Abraham son père, soit tu es pour moi et je te possède, soit, comme la terre et le butin, tu es hors de moi et je ne pourrai entretenir avec toi aucune relation, je ne pourrai avoir sur toi aucune prétention.

Dans cette séquence, Sara se montre capable d'une double négation. Elle parle d'Ismaël comme le fils de la servante et d'Isaac comme son fils. Bien sûr, elle le dit en s'adressant à Abraham. Ainsi, elle insiste sur ce qui distingue pour Abraham, Ismaël et Isaac. Mais, ce faisant, elle nie deux fois Abraham, comme père d'Isaac, comme père d'Ismaël. Dans les deux cas, cette négation l'arrange. Elle omet la paternité d'Abraham vis-à-vis d'Ismaël parce qu'elle lui demande de chasser son premier enfant. Elle omet la paternité d'Abraham vis-à-vis d'Isaac. Il faut dire que c'est une fête pour le sevrage. Évincé le père, à ce moment-là, lui est peut-être plus facile. La scène qui suit (le « sacrifice » d'Isaac) concerne sûrement aussi Sara. Elle en est essentiellement absente pourtant. A nouveau, plus de dix ans s'écoulent, sans que nous ayons d'éléments de récits.

Abraham est donc un homme à l'agressivité très contenue quand il s'agit des relations ad-extra. Il est aussi un père et un mari qui traite ses plus proches comme des parties de lui. L'agressivité, dans la sphère de l'intime, demeure donc relativement cachée. Elle est pourtant bien présente. Elle est tellement larvée et insue que rien ne semble pouvoir la mettre véritablement en question.

## – A3.3 : le sacrifice ?

### – A3.3.1 : Le texte du sacrifice : Genèse, chapitre 22

Apparaît ici l'ensemble du chapitre 22 de la Genèse. Il semble que le lecteur ne pourrait pas suivre les développements suivants sans que le texte n'ait été lu préalablement.

Nous prenons la liberté de souligner tout ce qui est de l'ordre du visuel et du voir dans ce passage.

« 22.

1. Or, après ces événements, Dieu mit Abraham à l'épreuve et lui dit : « Abraham » ; il répondit : « Me voici. ». 2. Il reprit : « Prends ton fils, ton unique, Isaac, que tu aimes. Pars pour le pays de Moriyya et là, tu l'offriras en holocauste sur celle des montagnes que je t'indiquerai<sup>281</sup>. » 3. Abraham se leva de bon matin, sangla son âne, prit avec lui deux de ses jeunes gens et son fils Isaac. Il fendit les bûches pour l'holocauste. Il partit pour le lieu que Dieu lui avait indiqué. 4. Le troisième jour, il leva les yeux et vit de loin ce lieu. 5. Abraham dit aux jeunes gens : « Demeurez ici, vous, avec l'âne ; moi et le jeune homme, nous irons là-bas pour nous prosterner ; puis nous reviendrons vers vous. »

6. Abraham prit les bûches pour l'holocauste et en chargea son fils Isaac ; il prit en main la pierre à feu et le couteau, et tous deux s'en allèrent ensemble. 7. Isaac parla à son père Abraham : « Mon père », dit-il, et Abraham répondit : « Me voici, mon fils. » Il reprit : « Voici le feu et les bûches ; où est l'agneau pour l'holocauste ? » 8. Abraham répondit : « Dieu saura voir l'agneau pour l'holocauste, mon fils. » Tous deux continuèrent à aller ensemble.

9. Lorsqu'ils furent arrivés au lieu que Dieu lui avait indiqué, Abraham y éleva un autel et disposa les bûches. Il lia son fils Isaac et le mit sur l'autel au-dessus des bûches. 10. Abraham tendit la main pour prendre le couteau et immoler son fils. 11. Alors l'ange du Seigneur l'appela du ciel et cria : « Abraham ! Abraham ! ». Il répondit : « Me voici. » 12. Il reprit : « N'étends pas la main sur le jeune homme. Ne lui fais rien, car maintenant je sais que tu crains Dieu, toi qui n'as pas épargné ton fils unique pour moi. » 13. Abraham leva les yeux, il regarda, et voici qu'un bélier était pris par les cornes dans un fourré. Il alla le prendre pour l'offrir en holocauste à la place de son fils. 14. Abraham nomma ce lieu « le Seigneur voit » ; aussi dit-on aujourd'hui : « C'est sur la montagne que le Seigneur est vu. » 15. L'ange du Seigneur appela Abraham du ciel une seconde fois et dit : « Je le jure par moi-même, oracle du Seigneur. Parce que tu as fait cela et n'as pas épargné ton fils unique, 17. Je m'engage à te bénir, et à faire proliférer ta descendance autant que les étoiles du ciel et le sable au bord de la mer. Ta descendance occupera la Porte de ses ennemis ; c'est en elle que se béniront toutes les nations de la terre parce que tu as écouté ma voix. »

19. Abraham revint vers les jeunes gens ; ils se levèrent et partirent ensemble pour Béer-Shéva. Abraham habita à Béer-Shéva. »

---

<sup>281</sup> « Indiquerait » est souligné en raison de l'assonance avec la phrase de Gn 12, 1 : « Pars de ton pays, de ta famille, et de la maison de ton père vers le pays que je te ferai voir ». La construction de phrase qui se répète fait entendre « du voir » au lecteur.

– A3.3.2 : Le sacrifice de qui, de quoi ?

Le récit a un nouveau « trou » de plus de dix ans, Isaac est adolescent, mais nous ne le savons pas encore quand nous entendons le narrateur nous dire que Dieu met Abraham à l'épreuve. Il l'appelle par son nom, celui-ci répond « me voici ». et puis Gn 22,2 : « Prends ton fils, ton unique Isaac, que tu aimes. Pars pour le pays de Moriyya et là, tu l'offriras en holocauste sur celle des montagnes que je t'indiquerai ». Ce « trou » dans le récit est-il à interpréter comme une indication ? Il se jouerait en Genèse 22 quelque chose qui aurait dû se jouer autour du sevrage. Or nous avons vu que chez Winnicott, sevrage et position dépressive sont inséparables. Le corollaire de cette affirmation winnicottienne, rappelons-le, consiste à faire du sevrage un moment bien plus vaste que le simple arrêt de l'allaitement.

De nouveau, la thématique de partir avec la tournure hébraïque : *Lekh lekha*, pars (impératif) mais où se trouve « pars pour toi », « pars vers toi ». Il ne faut probablement pas trop insisté sur le « pour toi » ou le « vers toi » que contient la tournure hébraïque. Balmary (2015) considère cette tournure comme fondamentale. C'est la façon dont l'impératif peut se construire dans cette langue. C'est tellement vrai que dans le Cantique des Cantiques, au chapitre 2, c'est la pluie qui est allée pour elle<sup>282</sup>. Mais quoi qu'il en soit, il y a une tournure qui insère une réflexivité au sein de l'impératif. Dans toute la Bible, il n'y a que deux fois *Lekh Lekha*, et c'est à chaque fois Dieu qui s'adresse à Abraham, soit pour quitter son père, soit pour sacrifier son fils. Les deux appels sont donc mis en parallèle, de façon forte. Les deux concernent le lien entre un père et un fils. La première fois, Abraham est en position de fils devant quitter son père, la deuxième fois, nous allons voir qu'il est en position de père devant laisser aller son fils.

Balmary (2015) critique fortement les traductions qui ne font apparaître que la notion de sacrifice ou d'holocauste. La traduction littérale serait monte le en montée sur la montagne que je te ferai voir. Il y a donc trois fois l'injonction à faire monter Isaac. Est-ce un rappel de l'ancien nom d'Abraham : Père haut, comme pour nous signifier que ce qui se joue, c'est encore une façon de permettre à Abraham de sortir de chez son père ? Abraham doit encore laisser son père en ne calquant pas sa façon d'être père, sur ce qu'il a reçu chez son propre père.

Patrick Landman<sup>283</sup>, juriste et psychanalyste, propose de dire que ce sacrifice d'Isaac n'est qu'un simulacre. Il y voit plusieurs indices. Il s'agirait d'un couteau qui n'est pas celui

---

<sup>282</sup> Pour avoir un regard clair sur la formule « *Lekh lekha* » d'un point de vue grammatical : Himbaza, I. (2016). « *Lekh-lekha* ». L'appel à Abraham en Genèse 12,1 et les tournures parallèles. *Études théologiques et religieuses*, tome 91(1), 21-34.

<sup>283</sup> Cf. [http://akadem.org/sommaire/themes/philosophie/judaisme-et-psychanalyse/bible-et-psychanalyse/et-si-le-sacrifice-d-isaac-n-etait-qu-un-simulacre-15-04-2008-7278\\_331.php](http://akadem.org/sommaire/themes/philosophie/judaisme-et-psychanalyse/bible-et-psychanalyse/et-si-le-sacrifice-d-isaac-n-etait-qu-un-simulacre-15-04-2008-7278_331.php)

des sacrifices, mais de l'abattage rituel. Simulacre peut-être, mais qui serait suffisant pour faire traumatisme, tant le couteau semble n'être pas passé loin du cou d'Isaac. C'est au moment où Abraham tend la main pour attraper le couteau qu'il est interrompu. Il avait déjà fait le bûcher, attacher son fils... Il y a des simulacres qui peuvent marquer. Toujours pour Landman, Abraham, au bout de trois jours de déplacement, « voit de loin » le lieu désigné par Dieu : c'est-à-dire qu'il voit au-delà de ce qu'il a à faire et qu'il comprend que la prophétie sera réalisée. Il ne va donc pas sacrifier sans, d'une certaine manière, avoir déjà eu une annonce, comme pour Ismaël, que le « fils de la servante » vivra. De notre côté, à la lecture du chapitre 22, nous ne parvenons pas à être convaincu qu'il s'agit seulement d'un simulacre où Abraham saurait à l'avance qu'il ne s'agira pas d'aller jusqu'au bout de l'acte.

Ce que Landman, Balmory et tout lecteur attentif de ce passage remarquent, c'est que les questions d'Isaac pointent l'absence d'agneau pour le sacrifice. Or ce qui est trouvé après que le geste d'Abraham a été arrêté par le messenger de YHVH, c'est un bélier. Il est pris par les cornes, c'est-à-dire par un des attributs qui le différencie d'un agneau et d'une brebis. Il est bien possible que ce récit mette en lumière la nécessité pour Abraham de sacrifier quelque chose de sa paternité, plutôt que son enfant. Il est bien possible que ce qui est en question concerne ce qui tient encore Abraham du côté de son père et qui l'empêche d'être véritablement père à son tour. Landman souligne d'ailleurs : le sacrifié, ce serait l'image du père qui serait le père primordial.

La lecture de Balmory (1995) est davantage appuyée sur des éléments textuels qui se recoupent les uns les autres. Elle souligne notamment que le texte répète par deux fois : « ils vont les deux unis »<sup>284</sup> (Eux deux un si on traduisait littéralement). Cette expression fait référence à la création de l'homme et de la femme : Gn 2,24 : « Aussi l'homme laisse-t-il son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils deviennent une seule chair. » Faire un pour un père et un fils n'est donc pas dans l'ordre des choses.

Balmory relève d'autres détails du texte qui semblent signifiant. Au verset 6 : « Abraham prit les bûches pour l'holocauste et en chargea son fils Isaac ; il prit en main la pierre à feu et le couteau, et tous deux s'en allèrent ensemble (unis) ». La première occurrence de « ils vont les deux unis » vient donc à l'endroit où dans la liste il manque l'agneau du sacrifice, mais aussi les liens.

La deuxième occurrence est juste deux versets plus loin. Isaac vient de poser une question sur l'absence d'animal à sacrifier. Abraham lui a répondu « Dieu saura voir l'agneau pour l'holocauste, mon fils ». La séquence est ponctuée par « ils vont les deux unis ». Ici, le

---

284

moins que l'on puisse dire c'est que l'unité clos le questionnement qui à ce moment-là est vital pour Isaac. Isaac ne questionne pas plus, il ne montrera aucune révolte au moment d'être attaché pour le sacrifice. A-t-il déjà compris ? Toujours est-il que pour Balmory, ce qui est sacrifié, c'est le lien d'unié, c'est le fait qu'ils sont « eux deux un ».

Le lien qui unit le fils au père est renforcé, selon Balmory, par la répétition : « Prends ton fils, ton unique, Isaac ». Le possessif apparaît deux fois avant de désigner Isaac par son prénom. Par ailleurs, soulignons qu'en disant : « ton fils, ton unique », c'est comme si Dieu disait à Abraham qu'il n'était plus digne d'être dit « père d'Ismaël ». Qu'est-ce qu'un père qui mettrait délibérément en danger son fils, danger d'une mort assez certaine et quelques peu cruelle ? Mais si Dieu souligne cela, Dieu lui a pourtant demandé d'obéir à la demande de Sara de chasser Ismaël et Hagar. Il n'est plus digne d'être père parce qu'il a obéi à sa femme et à Dieu plutôt que de négocier ? Pour Isaac non plus, Abraham ne négocie pas avec Dieu pour tenter de l'épargner. Il y aurait, dans cette lecture-là, comme une invitation de Dieu, faite à Abraham, à négocier. En négociant, Abraham viendrait à dire combien la vie de son fils ne lui appartient pas, combien, il lui est interdit d'y toucher. Ainsi, il serait véritablement père.

Dans tout le passage, il y a une série d'absence de protestation qui est questionnante. Abraham ne négocie pas avec Dieu, Sara n'est même pas présente au départ, comme si cela ne la concernait pas<sup>285</sup>. Isaac se laisse manifestement faire par son père âgé alors qu'il est adolescent. Personne ne semble en mesure de s'opposer à ce qui se fait, se prépare. Personne ne semble en capacité de dire quoi que ce soit. Personne ne semble capable de créativité pour une négociation ou une protestation d'aucune sorte, aucun ne semble en mesure de se mettre en colère.

L'absence de négociation, l'absence d'insistance dans les questions d'Isaac, l'absence de résistance d'Isaac au moment de se faire lier... tout cela ne peut que souligner une violence primordiale presque habituelle et, à ce titre, abyssale. Quand Abraham avait eu à chasser Ismaël, en obéissant à Sara et au divin – ce dernier l'ayant rassuré –, il s'était levé de bonheur. Le lecteur qui découvre le passage, s'il est attentif à ce qui précède, ne peut pas éviter de croire qu'Abraham va faire ce que Elohim lui demande. De nouveau, Abraham se lève de bonheur.

Une fois parvenu au mont de Moriyya, Abraham attache Isaac, prépare le bûcher et il est sur le point de prendre le couteau quand il est interrompu. Balmory est attentive au fait que tout change alors. Le divin n'est plus désigné par Elohim (Dieu de justice – justice raide et

---

<sup>285</sup> Pour Balmory elle a montré dans la séquence qui précède, avec le sevrage d'Isaac et l'expulsion d'Ismaël, qu'elle n'était pas prête pour le sacrifice de sa maternité, comme Abraham y parviendra.

prévisible) mais c'est l'ange de YHVH qui vient interrompre Abraham. YHVH, ce terme qui désigne le divin d'une façon beaucoup plus étrangère, beaucoup moins déterminante. Isaac n'est plus appelé « ton fils, ton unique » mais « l'adolescent ». Abraham est appelé et répond comme à son fils lui demandant pourquoi il n'y a pas d'agneau, ou comme à Elohim voulant le mettre à l'épreuve : « me voici ». Mais cette fois, il est appelé par deux fois : « Abraham, Abraham ». Balmary souligne cette répétition : pour celui qui n'entendait plus « père de multitude » dans sa signification, la répétition lui permet de reprendre ses esprits.

L'ange de YHVH dit : « N'étends pas la main sur le jeune homme. Ne lui fais rien, car maintenant je sais que tu crains Dieu, toi qui n'as pas épargné ton fils unique pour moi. » Juste à ce moment Abraham lève les yeux et trouve le bélier. L'expression « ton fils unique » réapparaît donc. Cette fois, cela désigne le fait qu'il n'a pas été épargné par Abraham. Cette fois, peut-être, est-il unique dans les yeux de son père, c'est-à-dire radicalement autre. Ils ne vont plus « eux deux uns ». Celui qui n'est pas épargné, n'est plus retenu. Il est livré au monde et à sa vie.

Balmary souligne plusieurs choses : Abraham était un fils attaché, un père possessif, peut-il imaginer le divin autrement que lui-même ? Dieu lui demande Isaac, ce doit être pour l'avoir, n'est-ce pas ? Il faut le faire parvenir à Dieu, le faire monter jusqu'au ciel, ce qui est une image de Dieu localisatrice et géographique. Mais pour la psychanalyste française, il s'agit en fait de faire répéter la relation d'idolâtrie. Abraham met en acte sa possessivité paternelle et la logique de sacrifice que cela suppose chez le fils. Au final, cela libère de la volonté meurtrière que supposent la possession, le sacrifice et l'idolâtrie. Elle le lit en psychanalyste : comme sous transfert, certains patients peuvent revivre dans la relation au thérapeute, des éléments de leur propre histoire, l'épreuve consiste à vivre le point où en sont le père et le fils pour en sortir différemment. Elohim se laisse prendre pour une idole qui demande la vie et permet la transformation au cœur de la mise en acte.

Les promesses sont reprises, celles que l'on a déjà entendu : être bénédiction pour toutes les familles, avoir une descendance nombreuse et pouvoir dominer sur les ennemis. Pour Balmary, Abraham a pu progressivement, accepté la différenciation d'avec son père, sa femme et enfin son fils. Cette triple différenciation dont il est maintenant l'ambassadeur, il la plante sur la terre et devient ainsi source de bénédiction, de vie séparée, de possibilité de prendre la parole personnellement, pour toute les familles de la terre.

– A3.3.3 : Sans renier ces interprétations, mais en proposant une autre lecture.

Notre attention s'est déjà fixée à plusieurs reprises sur les promesses « politiques » faites par Dieu : avoir la terre des cananéens, avoir une descendance nombreuse et être à l'origine d'un peuple tout entier, être source de bénédiction pour toutes les familles de la terre. Ce qui est notable c'est que ces promesses sont d'abord séparées les unes des autres. Elles commencent ensuite à être rassemblées : « Abraham doit devenir une nation grande et puissante en qui seront bénies toutes les nations de la terre » Gn 18,17. Cette première fusion de deux des trois promesses intervient juste après la rencontre à Manré où Abraham et Sara ont appris la naissance prochaine.

Cette fois, après le sacrifice du bélier, les trois promesses sont réunies : « Parce que tu as fait cela et n'as pas épargné ton fils unique, je m'engage à te bénir, et à faire proliférer ta descendance autant que les étoiles du ciel et le sable au bord de la mer. Ta descendance occupera la Porte de ses ennemis ; c'est en elle que se béniront toutes les nations de la terre parce que tu as écouté ma voix » Gn 22 17 et 18. Occuper la porte des ennemis, c'est avoir pris la possession et le commandement d'une ville. Il est constaté qu'il y aura des ennemis, que leurs villes seront gouvernées par la descendance nombreuse. Immédiatement après revient l'affirmation que cette même descendance sera bénédiction pour toutes les nations de la terre. Le paradoxe est tenu en un seul lieu, dans une même phrase pour la traduction citée.

Nous avons souligné l'écart temporel et géographique qui avait marqué en Genèse 12 les deux promesses d'être bénédiction pour tous et de posséder la terre du cananéen. Ces promesses pouvaient rester clivées. Désormais, elles sont reliées et c'est la seule nouveauté. Sinon, on ne comprend pas la phrase : « Parce que tu as fait cela et n'as pas épargné ton fils unique, je m'engage... ». Belle affaire. Abraham ne récolte pour son obéissance que des promesses invérifiables de son vivant et qui lui ont déjà été faites. D'ailleurs, la logique d'échange avait déjà été battue en brèche quand le divin s'était engagé seul, sans contre-partie (passant au milieu des animaux coupés en deux). Nous le voyons présenter comme une nouvelle faveur des promesses déjà prononcée. Il y a pourtant du neuf, du gratuit : les promesses demeurent apparemment contradictoires et mutuellement exclusives, elles sont désormais conjointes. Il est possible de les relier entre elles.

Chemin thérapeutique, comme le dit Balmory, entre Abraham et Isaac. Chemin qui ouvre une aventure jamais réalisée, entre eux, comme pour toutes les nations de la terre : comment être autre, différent, voire ennemis et trouver en chacun une source de bénédiction. A l'issue de la scène, la différenciation n'est pas achevée, elle est encore à élaborer. L'ambivalence n'est pas acquise, elle reste à élaborer et à vivre, d'abord pour soi-même, mais également avec les autres, jusqu'aux étrangers.

C'est d'autant plus vrai que la promesse divine inclus, dans la même phrase, le fait d'avoir des ennemis et d'être bénédiction pour tous (y compris les ennemis). Un ennemi est un autre qui risque de me traiter avec brutalité. Il risque soit de me persécuter, soit de se persécuter. Dans cette atmosphère d'hostilité, toutes les ambivalences peuvent bien être raffinées, elles ne permettront pas l'établissement d'un lien solide ou l'existence d'une relation de qualité. De la même façon, dans la relation, si autrui se montre sans aucun égard, sans sollicitude aucune, sans préoccupation d'aucune sorte pour soi, combien de temps pourront résister les ambivalences les mieux établies ?

Il est encore possible de ne pas agir par rétorsion de façon réactionnelle, face à la brutalité, tant que l'ambivalence demeure, peu ou prou. L'ennemi peut encore être traité avec respect et diplomatie. L'espoir peut durer encore un moment qu'autrui sache s'amender et montrer également davantage de respect. Mais enfin, ces capacités qui sont contenantes, s'épuisent tôt ou tard, quand l'hostilité règne durablement.

En périnatalité, ces capacités à contenir la rétorsion sont également essentielles. Pour Winnicott, c'est en contenant les rétorsions que le parent montre son extériorité. C'est ainsi qu'il résiste à la destructivité de son enfant et montre qu'il est vivant, autre et extérieur. Il est bon cependant que ces capacités parentales ne soient pas infinies. C'est la limite du « suffisamment » bon. Sans cela, l'extériorité n'apparaît pas plus. Les capacités contenantes doivent être grandes. Si elles sont trop larges, elles enferment à nouveau.

Pour être capable de mettre en chemin ses propres ennemis vers une reconnaissance ardue ( la reconnaissance que la conquête de leur ville a été une source de bénédiction), ne faut-il pas d'abord vivre une saine ambivalence dans les relations les plus quotidiennes, c'est-à-dire au sein des cercles les plus intimes ? Or Abraham ne permet pas cela. Il ne vit pas ces saines ambivalences dans la conjugalité (il possède Sara), il ne le vit pas non plus en tant que père (il empêche la croissance de ses fils, c'est du moins le cas pour Ismaël).

Faisons une pause, pour préciser ce que pourrait être une « saine ambivalence ». Initialement, le petit enfant peut vivre de façon très séparée, voire clivée, deux modes de relations. Il y a premièrement, le type d'échange qu'il entretient avec ses proches en tant qu'ils assurent un environnement suffisamment stable, fiable et prévisible. Il y a par ailleurs les affres de ce qu'il ressent et croit faire ressentir à ses proches dans un deuxième mode de relation : la relation pulsionnelle. C'est ce que nous avons développé et qui mène Winnicott à définir la position dépressive d'une façon spécifique (par rapport à la présentation kleinienne).

L'enfant est déstabilisé par ses propres pulsions, cela peut aller jusqu'à interrompre son sentiment de continuité. Il peut également craindre de détruire ou endommager ceux à qui elles sont destinées. Il peut donc vivre ce deuxième mode relationnel comme une persécution (venue de l'intérieur pour l'observateur mais pas nécessairement pour lui) et comme une haine

destructrice. La première ambivalence est l'inconfort de la position dépressive. Les clivages initiaux sont progressivement levés, mais cela confronte à des tempêtes intérieures importantes. Nous l'avons vu (affects dépressifs, dérobades dans la défense maniaque ou défense sur un mode paranoïde).

La seconde ambivalence, celle qui permet d'entrer dans la relation à plus que deux, de voir la position dépressive en partie dépassée et d'établir des relations beaucoup moins orageuses, est bien plus complexe. C'est celle qui permet d'aimer, sans trop agir sa haine envers l'objet d'amour. Ce dépassement progressif (jamais définitif) de la position dépressive, voilà en quels termes Winnicott (1969) en parle dans son article de 1954-1955 *La position dépressive dans le développement affectif normal* :

« La technique de la mère permet à l'amour et à la haine qui coexistent chez l'enfant de se différencier, d'établir leurs rapports et de parvenir progressivement à être maîtrisés de l'intérieur d'une manière non pathologique. (p. 232) »

En note, il ajoute à ceci : « C'est ici qu'il faut voir l'origine de la capacité d'ambivalence. Le terme d'ambivalence est utilisé maintenant dans le langage courant et implique alors que la haine refoulée a déformé les éléments positifs d'une relation. Il ne faudrait pourtant pas que cette façon de dire fasse négliger de considérer la capacité d'ambivalence comme une étape du développement affectif. (p.232) »

La seconde ambivalence, celle qui fait suite à l'ambivalence orageuse est donc beaucoup plus simple en apparence. Les éléments positifs sont au-devant de la scène relationnelle et les composantes haineuses ou agressives sont beaucoup plus maîtrisées. Si cette apparente simplicité est essentielle. Elle est le fruit d'un travail d'élaboration complexe. Cette simplicité apparente permet qu'une relation puisse se dérouler dans le temps et être suffisamment apaisée. Ce qui a été mis de côté (la haine, la destructivité) n'a pas seulement été rejeté en arrière. Il y a eu une transformation des éléments négatifs. Sans qu'ils disparaissent, ils ont été apprivoisés et intégrés jusqu'à modifier les éléments plus positifs de la relation. Haine et destruction restent présentes, pour que l'amour soit possible. L'amour est informe et bien fragile tant qu'il n'est pas formé avec la dose de haine nécessaire à son établissement véritable.

Dans les chapitres précédents, le livre de la Genèse nous a appris qu'Abraham n'était peut-être pas capable de cet amour informé par une haine suffisante. Avec Loth, tout d'abord. Il nous a montré qu'il était capable de tout risqué pour lui. Peu avant il avait laissé à Loth l'entière décision du lieu où il voulait aller sur la terre de Canaan, après avoir constaté la nécessité de se séparer. Avec Loth, Abraham voudrait être tout amour et se sacrifier. « Se sacrifier » prend ici deux significations : donner la terre sans regarder davantage ou tout risquer pour libérer son neveu.

Avec Ismaël, Abraham se montre encore moins capable de relier haine et amour. L'amour est certainement présent puisque la demande de chasser Hagar et Ismaël fâche beaucoup Abraham (littéralement lui fait mal aux yeux). Mais, comment rendre compte du fait

qu'Ismaël ne semble pouvoir grandir et se développer qu'après avoir été chassé par son père, y compris dans les yeux de sa mère ? Comment rendre compte également de l'incapacité d'Abraham à négocier avec Sara ou avec Dieu pour ne pas faire ce qui lui a été demandé alors qu'il avait négocié avec les trois visiteurs pour sauver Loth qui réside à Sodome ?

Si Abraham ne laisse pas grandir Ismaël, c'est peut-être d'abord parce qu'Ismaël n'a pas de possibilité à accéder à son point de vue. Il n'a pas d'existence propre, dans les yeux de son père, et, par répercussion, dans les yeux de sa mère (qui reste soumise au point de vue de son maître). Si Abraham ne négocie pas pour sauver Ismaël, c'est qu'il peut accepter une douleur personnelle, il peut s'y résigner, s'y soumettre. Ismaël est tellement une part de lui qu'il ne peut mettre en mouvement ses capacités réactionnelles pour se rebeller contre la demande de Sara, qui devient celle de Dieu. De même pour la demande d'Elohim concernant Isaac.

Cette liaison de l'amour et de la haine dans la saine ambivalence rend existant autrui hors du moi (ek-sistant) tout en laissant le moi investir personnellement autrui. La seule chose qui rend possible le « sacrifice » d'Ismaël, c'est qu'il ne s'agit pour son père que du sacrifice de la partie de lui-même qu'il représente. Ismaël n'est, pour Abraham, qu'une projection du moi paternel. On ne peut accepter le sacrifice que si ce sacrifice concerne une partie de soi. Il est toujours inacceptable pour un autre, pour lequel nous ne savons pas ce qu'il représente.

Il n'y a pas de négociation parce qu'il y a une sidération là où la reconnaissance de l'existence d'Ismaël, comme celle d'Isaac, ne manquerait pas de provoquer une révolte, face à de telles demandes. Il n'y a pas de culpabilité pour ces fils ou pour leurs mères. On peut se demander, comme nous l'avons souligné, si Abraham est encore digne d'être désigné comme le père d'Ismaël, ou d'Isaac, après les avoir mis en danger de la sorte.

Quand la haine n'est pas intriquée avec l'amour, les deux font irruption alternativement, de façon déliée. La haine peut alors être dévastatrice comme nous le montre Abraham avec Ismaël, puis Isaac. Mais l'amour lui-même est un amour dévorateur et destructeur. Il n'est donc pas possible d'aimer sans détruire, à moins que la haine ne soit intimement mêlée et pénètre l'amour pour le transformer. Aimer sans haïr est une « vue » de l'esprit (pour reprendre la thématique visuelle qui sature la séquence de Genèse 22), un amour projectif. Aimer sans haïr serait aussi monstrueux qu'haïr sans aimer. On pourrait dire que Isaac est aimé comme un garde-tombeau<sup>286</sup>.

Ce qui se montre ici, c'est la nécessité pour que l'amour et la haine puissent se différencier, qu'ils soient intimement intriqués. Dans le cas contraire, l'amour finit par

---

<sup>286</sup> Ici nous paraphrasons une expression de Winnicott (1969), dans son article de 1947 *La haine dans le contre-transfert*. Il y parle des bébés avant qu'ils n'aient l'âge de pouvoir réellement haïr : « son amour brûlant est un amour de garde-manger (p.80) ». L'amour paternel d'Abraham est un amour brûlant de garde-tombeau.

reconduire à la haine, tant l'amour ne peut être que dévorateur. Haine et amour se confondent finalement de ne pas être suffisamment reliés l'un à l'autre.

Comment pourra s'en sortir Isaac ? Il doit s'occuper des libations sur la tombe de son père, gérer ses biens après son décès, rester dans le clan paternel. Sa vie et celle de sa descendance conditionnent également la possibilité que les promesses divines se réalisent. Même la vie de ses enfants est déjà sur-déterminée. Comment pourra-t-il se développer, faire ses propres choix, avoir son point de vue, exister personnellement ? Est-il voulu pour lui-même ou pour ce qu'il représente (i.e. la possibilité qu'en lui les promesses s'accomplissent) ? D'une certaine manière, il est thésaurisé. Il est comme une richesse acquise pour son père, comme un bien indispensable. Son père en a-t-il besoin ou désire-t-il être en relation avec ce fils pour ce qu'il est ? S'il est thésaurisé, Dieu va relancer le cours de la relation en demandant à son père de ne pas lui épargner son fils.

Au moment de retenir la main d'Abraham qui se jette vers le couteau, l'ange de YHWH lui dit : « toi qui n'a pas épargné ton fils unique pour moi » (Gn 22,12). On peut imaginer qu'après cela la relation ne sera plus jamais la même. Isaac et Abraham ont vu se manifester la volonté meurtrière qui se cache dans le fait d'aller « eux deux un ». Est-ce qu'Isaac ne faisait pas un sacrifice perpétuel de lui-même en acceptant de ne pas exister pour lui-même, pour répondre à l'injonction tacite de son père ? Le sacrifice viendrait alors mettre en lumière ce qui se passe. L'adolescence n'était pas possible réellement. Isaac semble se laisser faire par son père, ce vieillard qui ne peut le contraindre par une force qui serait physique.

Ismaël, dont la destinée était un peu moins prédéterminée lors de sa naissance, ne reprend son développement, et une existence personnelle, qu'à partir du moment où il est livré, par son père, au hasard d'une survie dans le désert. Isaac ne peut pas, logiquement, exister davantage pour son père qu'Ismaël. Il est dévoré par ce lien. Dévoration qui n'est même pas une suppression au sens où, pour cela, il lui faudrait préalablement exister. Balmory souligne combien le couteau utilisé par Abraham est désigné par un terme surprenant, dans le texte. On s'attendrait à trouver le terme usuel pour le couteau des sacrifices. Il n'en est rien. Le terme choisit veut dire littéralement « le mangeur » et désigne le couteau des abattages rituels.

La scène consiste ainsi en une manifestation d'une dévoration, depuis longtemps mise en place, d'Isaac par Abraham. Mais il faudrait également faire entendre qu'Isaac n'est pas seulement passif dans ce qui lui arrive<sup>287</sup>.

---

<sup>287</sup> Blandine nous semble, elle, exemplaire d'une enfant qui refuse de se laisser dévorer ou annihiler. Son énergie nous paraît avoir très peu manquer pour se projeter vers le monde et les autres. Elle s'est ainsi manifestée comme autre dans une situation où il lui était peut-être difficile de se frayer ce chemin. La question est peut-être moins de savoir si elle a été reçue comme autre par sa mère, ou ses parents. Elle n'a cessé de revendiquer, à sa façon, cette place.

A la fin de la scène biblique, quand Abraham et celui qui est maintenant l'adolescent reviennent vers ceux qui les accompagnaient, le verset dit ceci : « Abraham revint vers les jeunes gens ; ils se levèrent et partirent ensemble pour Béer-Shéva. (Gn 22, 19)» Cette fois, Isaac est inclus dans le groupe des adolescents, ils vont unis, mais à plus que deux.

#### – A3.3.4 : Isaac reprend son itinéraire.

Ce qui s'est produit à Moriyya est définitif, mais les effets dans la vie d'Abraham et d'Isaac, se déploient avec le temps. Il est désormais possible d'aimer et d'haïr, il est désormais vrai que le père et le fils existent. Mais, les trajectoires ne peuvent être séparées magiquement. Il faut encore que l'itinéraire du père et du fils s'écartent progressivement.

La vie d'Isaac ne nous est pas racontée de façon détaillée. Mais nous savons qu'Abraham met tout en œuvre pour qu'Isaac se marie avec une femme qui soit de la terre natale de son père, de la famille de son père. Isaac fera lui aussi passer sa femme, Rebecca, pour sa sœur (répétition ?). Rebecca est, elle aussi, d'abord stérile, puis rapidement féconde après qu'Isaac se soit adressé au divin. Isaac lui-même interviendra auprès de Jacob pour que ce dernier, qui a usurpé le droit d'ainesse à son frère Esaü, se marie avec une femme du pays d'Our en Chaldée.

Isaac devient aveugle. Faut-il y voir un symptôme ? Ce serait comme une façon de sortir de chez son père Abraham. Les enjeux et thématiques visuelles envahissent littéralement le cycle d'Abraham et spécialement Genèse 22. Devenir aveugle, c'est être définitivement sur une autre trajectoire humaine et spirituelle que celle de son père. Même sensoriellement, les choses se passent désormais ailleurs que là où ça se produisait pour son père. Comme si cela représentait sa façon à lui de se démettre de l'emprise, de la possession.

Malgré tout, bien qu'il devienne aveugle, Isaac est un personnage qui n'est pas prépondérant dans le livre de la Genèse. Beaucoup de ses actions semblent prises dans une sorte de répétition qui font de lui une réplique de la vie de son père. Pour que du neuf survienne réellement, il faut attendre la génération suivante.

En revanche, du côté, d'Abraham, après la mort de Sara, il est possible d'avoir d'autres enfants avec une autre femme. Il y a un attachement à ces enfants. Abraham donne tous ses biens à Isaac, mais il ne laisse plus ses autres enfants sans subsistance. La paradoxalité vertueuse semble désormais possible, celle qui permet de dépasser les antinomies de façon créative. La genèse le dit ainsi : Gn 25, 5 et 6 : « Abraham donna tous ses biens à Isaac. Aux

filis de ses concubines, Abraham fit des donations. Mais de son vivant, il les éloigna de son fils Isaac, vers le pays de Qédem. » Difficile de se représenter ce partage des richesses. Parions qu'il y a là la trace d'une saine ambivalence et d'une paradoxalité vertueuse faisant son chemin chez Abraham. Il peut enfin être père en aidant chacun de ses enfants à suivre un chemin personnel.

Enfin, que ce soit pour la mort de Sara, ou pour celle d'Abraham, l'ensevelissement se produit dans la caverne de Makpéla, en face de Mamré, littéralement « en regardant Mamré ». Le lieu où Abraham et Sara ont reçu ensemble la deuxième annonce de la naissance prochaine d'Isaac, reste à jamais, pour eux, le lieu où ils sont. La naissance d'Isaac et le tombeau d'Abraham restent à jamais liés, l'héritier fera bien les libations sur le tombeau. On nous précise que pour l'ensevelissement, Ismaël était aux côtés d'Isaac. La trajectoire des deux premiers fils reste déterminée par l'importance du tombeau.

#### – A3.3.5 : Le cycle d'Abraham, le voir prend le pas sur l'écoute.

Cette question nous a semblé devoir être réfléchie. Nous étions tout d'abord surpris par l'insistance de ces occurrences du visuel dans des textes qui parlent plutôt d'obéissance (jusqu'à la folie), d'écoute, de demande...

Et puis, l'insistance est renforcée par une mention du « nombre des étoiles » (Gn 22, 17). Pour promettre une descendance nombreuse, Dieu demande à Abraham de regarder les étoiles, de les compter. La descendance sera aussi nombreuse que ce nombre impossible à dénombrer. Les étoiles font partie de ces objets que nous ne pouvons que voir. Même le soleil n'est pas de cet ordre. Nous sentons sa chaleur sur notre peau. Ses rayons font surgir des odeurs en caressant les choses, comme les végétaux par exemple, ou les maisons. Les étoiles n'ont pour nous aucune odeur, aucun son. Elles n'ont pas non plus d'effet sur notre proprioception. Elles sont manifestement présentes, extérieures à nous, source d'émerveillement quand nous les voyons avec pureté. Elles n'agissent que sur le canal sensoriel visuel. Elles ne nous semblent jamais être de l'ordre de l'illusion malgré cette modalité sensorielle unique<sup>288</sup>. Cela pourrait être vu comme une exception dans la perception humaine.

---

<sup>288</sup> Cette remarque est présente par rapport à l'affirmation de B. Golse (2011) qui nous paraît pourtant utile de maintenir dans une visée plus générale : « Autrement dit, aucun objet ne peut, en effet, être ressenti comme extérieur à soi-même, tant qu'il n'est pas appréhendé simultanément par au moins deux modalités sensorielles à la fois, ce qui met nettement l'accent sur l'importance de la comodalisation comme agent central de l'accès à l'intersubjectivité. » En

Ainsi donc, le visuel est très présent, l'auditif beaucoup moins. C'est d'autant plus surprenant que, pour les juifs, le visuel est plutôt à bannir (l'interdit des représentations) et l'auditif est souvent très valorisé (« Écoute Israël » Deutéronome, chapitre 6, verset 4).

Sur le plan religieux, il semble que la présence du visuel dans tout ce cycle pourrait être approché en soulignant que c'est l'histoire d'une sortie de l'idôlatry, pour entrer dans une relation personnelle avec un Dieu unique. L'idole est visible, fabriquée de main d'homme. Elle a des yeux et ne voit pas, des oreilles et n'entends pas, une bouche et ne parle pas. La religion d'Israël propose une relation au divin toute autre avec un Dieu qu'on ne voit pas, qu'il est interdit de se représenter, qui n'a pas de bouche mais qui en un certain sens « parle ».

Sur le plan anthropologique, la question visuelle a probablement également sa justification. La vue n'est-elle pas un sens un peu différent des autres modalités perceptives ? N'y a-t-il pas dans le visuel une tendance à la saisie, à la prise de ce qui est autre par le même ? N'y a-t-il pas dans le visuel le risque, plus qu'avec les autres modalités sensorielles, de la violation, de l'indiscrétion, de l'exhibitionnisme, du voyeurisme ?

Que voulons-nous dire ? N'y aurait-il pas plus de facilité à saisir par le tactile que par le visuel ? Certainement, mais la saisie manuelle se signale par son contact, là où la saisie visuelle peut demeurer non sue. Tout comme il est possible de mettre la main sur l'autre par la vue, n'y aurait-il pas également la possibilité d'enclorre l'autre dans sa parole ? L'autre serait alors réduit à quelques-unes de ses paroles. Dans ce cas, la modalité auditive serait tout autant le lieu de la saisie de l'autre, de sa réduction à la même. Seulement, le langage a ses obscurités que le voir ne nous montre pas autant. Le visuel semble toujours dévoiler, là où les mots viennent mettre un voile au moment où la personne pourtant croit se dévoiler.

Le visuel risque toujours d'assigner l'autre à une place ou à un rôle. Ismaël est un enfant, voire un in-fans, dans le regard de son père, jusqu'à être expulsé. Sitôt l'expulsion faite, le danger de la mort s'étant présenté (comme après pour Isaac), il reprend son développement. Pour cela, il faut que le divin, l'extériorité par excellence, propose de le voir tel qu'il est : comme un adolescent. Le visuel risque toujours de réduire l'autre au même.

Le visuel est également une modalité sensorielle propre. Il est le seul sens qui ne s'exerce que sur l'extériorité du corps. Nous ne goûtons que ce qui est entré dans notre bouche, nous ne sentons que ce qui est passé par nos narines ou notre bouche. Nous n'avons de proprioception que concernant la position du corps, et enfin, nous n'avons de contact, de toucher qu'avec ce qui nous touche. L'audition peut entendre ce qui est lointain, mais elle peut

---

nous appuyant sur Merleau-Ponty, nous rappellerions que les étoiles sont vues en vision binoculaire. Cependant, elles se situent infiniment loin, là précisément, où la vision monoculaire et la vision binoculaire tendent à se confondre.

aussi entendre les bruits du corps. Nous ne pouvons rien voir de l'intérieur de notre corps. Le visuel concerne purement ce qui est extérieur à nous, hors de nous.

Il faut qu'Isaac soit vu. Il faut qu'ils cessent d'aller « eux deux un ». Il faut qu'il sorte de son père, de chez son père, comme Abraham a été appelé à partir. Il faut qu'il y ait une extériorité du fils par rapport au père et inversement. Qu'Isaac soit vu, ne suffit pas, si ce voir est une nouvelle assignation, une répétition de la saisie, plus pernicieuse encore.

Il faut cependant que cette vue en dehors de soi ne devienne pas ce que Lévinas appelle idolâtrie. C'est le danger d'une vision face-à-face où ce qui est vu est contemplé hors du monde, hors de ses rapports avec tout le reste, hypostasié. Il faut qu'Isaac soit vu de l'extérieur par son père, mais que père et fils continuent à être en relation en s'offrant le monde l'un à l'autre. Il faut qu'ils continuent à échanger pour confronter le monde de l'un avec le monde de l'autre. Isaac doit être vu pour être reconnu dans son point de vue et avoir une extériorité, mais il ne faut pas que cette extériorité soit une expulsion (comme ce fut le cas d'Ismaël, et comme Abram était sorti de la maison d'Our en Chaldée, en partant, lui aussi, dans le désert).

Finalement, la promesse se réalise par Isaac, car lui seul, reste avec son père, sous son regard, tout en étant autorisé à accéder à son point de vue. Maintenant qu'Isaac est vu par son père comme un adolescent, un chemin s'ouvre. Chemin qui permet au père de rencontrer son fils et réciproquement, chemin qui permet à Isaac d'accéder à soi, jusqu'à devenir aveugle. Le monde peut enfin opérer comme vecteur de rencontre où unicité et communauté s'articulent et se nourrissent réciproquement.

Il faut qu'Isaac puisse être vu sans être saisi (c'est toujours l'enjeu de la sortie de l'idolâtrie). Il lui faut pouvoir rester sans se sacrifier ou être sacrifié, annihilé. Abraham est sur le point de le supprimer avec le mangeur (nom du couteau). Mise en acte de la dévoration pour signifier qu'elle est interdite. Isaac doit pouvoir être ni en-dehors, ni en-dedans. Il doit être vivant mais d'une vie qui n'est pas celle de son père. Il hérite d'un père et des promesses faites à ce père. Mais, le danger serait de se faire le gardien du père (mort ou vivant) et de promesses qui deviendraient impersonnelles.

Balmary dans son livre *Le sacrifice interdit* nous fait part de deux citations de Freud qui montrent que « avoir le droit » de mourir, peut s'avérer essentiel au développement de la personnalité.

S. Freud écrit en 1915, dans *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort* :

« Cette attitude à l'égard de la mort réagit cependant fortement sur notre vie. La vie s'appauvrit, elle perd en intérêt, dès l'instant où nous ne pouvons pas risquer ce qui en forme le suprême enjeu, c'est-à-dire la vie elle-même. Elle devient aussi vide, aussi creuse qu'un flirt dont on sait d'avance qu'il n'aboutira à rien, à la différence d'un amour réel, alors que les deux partenaires sont tenus de toujours penser aux sérieuses conséquences du jeu dans lequel ils se trouvent engagés. Nos attaches affectives, l'insupportable intensité de notre chagrin nous détournent de la recherche de dangers pour nous-mêmes et pour nos proches. Nous reculons devant de nombreuses entreprises, dangereuses, mais indispensables, telles qu'essais d'aviation, expéditions dans des pays lointains, expériences sur des substances explosives, etc. Et ce qui nous retient, c'est la question que nous nous posons dans chacune de ces occasions : qui remplacera, en cas de malheur, le fils à la mère, l'époux à l'épouse, le père aux enfants ? La tendance à éliminer la mort du registre de la vie nous a encore imposé beaucoup d'autres renoncements et éliminations. Et, cependant, la devise hanséatique proclamait : Navigare necesse est, vivere non necesse! Naviguer est une nécessité ; vivre n'est pas une nécessité. »

Il exprime avec clarté combien une vie qui ne peut se risquer entièrement est menacée de vacuité.

Plusieurs années plus tard, en 1930, lors du décès de sa mère, Freud écrit à deux de ses proches : E. Jones et S. Ferenczi<sup>289</sup>. Il leur exprime qu'il n'est pas allé à l'enterrement de sa mère. Il explique également qu'il constate depuis son décès une plus grande liberté et que pour la première fois de sa vie, il n'a plus peur que sa mère puisse apprendre son décès. Freud a alors soixante-quatorze ans. Une partie considérable de sa vie a donc été, au moins un peu, déterminée par cette peur. Il ajoute que ce changement aura vraisemblablement des conséquences profondes sur sa personnalité.

Ces deux citations éclairent la relation entre Isaac et Abraham. Isaac ne doit pas mourir. Du moins, pas avant la mort de son père et pas avant d'avoir lui-même des enfants. Nous avons souligné qu'il ne doit pas non plus quitter son clan, partir comme l'a fait son père vis-à-vis de son propre clan. Isaac est certainement concerné par ce que Freud dit d'abord plus abstraitement, qui se révèle finalement être une affirmation bien personnelle.

---

<sup>289</sup> Fragments de lettres citées par M. Balmary et qu'elle tire elle-même d'un ouvrage d'E. Jones : *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*.

– A3.3.7 : Accéder au point de vue, être exposé au risque vital

Isaac vivait dans le monde de son père ou de ses parents. Était-il possible pour lui d'avoir un point de vue ou de faire des choix personnels ? En reprenant la terminologie d'Heidegger, nous pourrions dire qu'Isaac avait un monde mais qu'il ne lui était pas permis d'avoir un rapport à la terre. En effet, qui dit rapport à la terre, dit également, façon personnelle et unique de percevoir l'environnement et les événements. Seulement ceci conduit inévitablement, un jour, à désirer et à choisir à partir d'un point de vue personnel.

Ce récit biblique contient une chose remarquable. Nous assistons, en le lisant, aux difficultés conjointes du père et du fils. Le fils, Isaac, est empêché d'advenir à son point de vue. Le père, Abraham, est lui en difficulté pour accéder à son ambivalence. Abraham continue à sortir de chez son père, tout au long du cycle biblique qui nous raconte sa vie. Les promesses divines sont là pour relancer le récit en permanence et souligner ce qui n'est pas encore accessible pour Abram, puis Abraham. Il s'agit de trouver la créativité suffisante pour rendre possible une agressivité qui ne serait pas violence. Il s'agit de trouver comment arriver sur la terre de Canaan, sans être menace pour les peuples qui sont déjà sur cette terre et sans nier les besoins de son clan.

Abram a peur des remous et de la conflictualité. De ce fait, il ne peut ou ne veut posséder la terre de Canaan. La terre de Canaan pourrait ainsi être une figure de la terre à laquelle Abraham n'a pas accès, au sens heideggerien. Lui aussi est probablement pris dans les filets du monde de son père ou de ses parents. Lui aussi doit découvrir, au-delà de ce qu'il a vécu et reçu avant son départ de Chaldée, des façons propres de vivre, d'entrer en relation et de percevoir ce qui l'environne.

Le changement de nom de Sara vient exprimer cela avec force. Pendant tout le début du récit, Abram appelle sa femme par le nom qui la fait appartenir à leur père à tous les deux. Abraham doit prendre femme, comme il doit assumer de prendre terre et de laisser son fils Isaac prendre terre. Rappelons tout le travail de Balmory pour mettre en lumière combien Abram reste déterminé par son nom et figé dans la position de « père-haut ». Là encore, Abram semble pris dans les filets du monde paternel et empêché d'avoir accès à un monde plus personnel.

Cela suppose un sacrifice permanent de soi que nous voyons particulièrement à l'œuvre dans son rapport avec Loth. Il laisse à son neveu la partie de la terre qu'il désire, sans aucune condition, mais il est prêt à tout risquer pour lui, quand Loth se retrouve en danger. Nous le voyons également dans le rapport aux rois présents en Canaan. Abraham ne réclame rien pour lui, il ne le peut pas. Et même, dans son rapport à Saraï. D'une certaine manière, il ne peut protéger Saraï. Est-ce par peur, ou est-ce parce qu'il ne peut revendiquer quoi que ce soit pour

lui-même, pas plus une terre, qu'une épouse ? De ce fait, il est prêt à sacrifier sa conjugalité, comme il se sacrifie. Pourtant, sacrifier Saraï devrait être impossible, une autre est en jeu.

Finalement, Isaac ne devait pas mourir, mais il ne pouvait pas vivre non plus, en tout cas, pas d'une vie personnelle. Le sacrifice qu'Isaac devait faire de lui-même – tout comme Ismaël d'ailleurs –, Abraham le faisait également en permanence. Ce qu'Abraham exige tacitement de ses fils n'est rien d'autre que la façon dont il vit lui aussi. S'en rend-il compte ? Il est fort à parier que ce n'est pas le cas. Ainsi, ce qui est sacrifié en Genèse 22, ce n'est ni Abraham, ni Isaac, mais le sacrifice lui-même. Être en relation, dans la famille ou avec les autres clans, cela ne peut passer par le sacrifice de soi. Sinon, il n'y a pas relation, il n'y a pas possibilité d'être source de bénédiction pour l'autre.

Isaac comme Abraham sacrifient finalement un bélier. C'est-à-dire que chacun sacrifie la figure du père, la figure de celui pour qui ils sacrifient leur accès à un point de vue personnel. Il s'agit de sortir de cela. « Lekh-lekha ». Être en relation, n'est possible que si aucun des points de vue n'est sacrifié. Avoir un point de vue, c'est assumer de porter en soi du personnel qui menace toujours le point de vue de l'autre – peu ou prou. La menace doit être assumée et dépassée, sans sacrifier le point de vue de qui que ce soit. Sans cette assumption et ce dépassement, le pire se présente. La relation est alors impossible, une sorte de violence fondamentale prend la place de la relation. Cette violence est totalement invisibilisée et donc impossible à questionner.

C'est en assumant la menace que fait peser l'accession au point de vue, que des solutions créatives peuvent se trouver. Solutions personnelles et relationnelles où la part d'agressivité nécessaire trouve sa place, sans que la guerre n'éclate ; où chacun peut faire exister son monde personnel, dans le monde commun, sans l'imposer aux autres de façon folle, sans le garder pour soi, dans un espèce de repli mortifère aussi bien pour le moi et pour autrui.

## **Titre :**

Aube de l'extériorité à l'ombre du monde.

Essai de création d'un récit du développement de la relation à autrui et à l'extériorité, de la naissance à quinze mois.

## **Résumé :**

Il est très difficile de rejoindre le vécu du nourrisson. Il reste en grande partie irreprésentable. Malgré tout, il est probablement utile, pour la clinique périnatale, de tenter de s'en donner une certaine représentation. Cette tentative est donc à la fois utile et inachevable. Un récit du développement de la relation à autrui et à l'extériorité permet une approche de ce vécu, tout en soulignant, dans le même temps, que ce vécu demeure insaisissable. En effet, un récit autorise à une créativité conceptuelle tout en indiquant d'emblée la distance entre son contenu et ce qu'il cherche à rendre sensible. Pour ce travail, cette création s'étaye de rencontres cliniques et d'un ensemble théorique où se retrouvent les sciences développementales, les sciences cognitives (statistiques bayésiennes), la psychanalyse et la phénoménologie.

L'enfant, en naissant, serait, en quelque sorte, déjà au monde. S'il n'est pas certain que la fin de la vie utérine corresponde à la fin d'un premier monde, il est indubitable que le monde du nouveau-né est alors considérablement et particulièrement rapidement remanié. La nouveauté se présente à lui de façon très fréquente. Certaines sensations/perceptions toutes nouvelles doivent certainement être ininterprétables. Tout ceci n'est pas nécessairement source de traumatisme. En revanche, il est très vraisemblable que le nouveau-né, pendant un temps plus ou moins long, ait à faire avec un vécu sensoriel foisonnant ou magmatique.

Le vécu du nourrisson est-il alors magmatique, comme sa sensorialité, ou est-il seulement tout proche d'un magmatique qui menace ? Cela doit certainement dépendre de chaque nourrisson, aussi bien de ce qui lui serait propre, que de l'environnement dans lequel il se retrouve plongé. Ce que Winnicott appelait la préoccupation maternelle primaire a pour fonction essentielle de permettre une adaptation parentale très fine aux besoins de l'enfant. Cette adaptation doit permettre au nouveau-né de retrouver des repères sensoriels connus pendant la vie intra-utérine et de découvrir, à son rythme, des aspects du monde extra-utérin dans lequel il est plongé. Ainsi, l'arrivée dans le monde se fait au sein d'un monde materné où l'enfant est exposé et introduit à ce qu'il est en mesure de rencontrer.

Progressivement, l'enfant devient capable d'explorer le monde de façon organisée. Son monde retrouve alors une certaine inertie et une sorte de stabilité où les remaniements incessants

se ralentissent suffisamment pour permettre de prendre pied dans le monde et les relations. C'est alors peut-être que les sourires-réponses commencent à se produire.

Pendant tout ce temps et pendant encore plusieurs mois, l'extériorité ne se montre qu'à peine. L'objet est subjectif, il suit le rythme de l'enfant. Le monde de l'enfant est tout autant pétri de monde mis à sa portée (monde materné) que d'éléments plus déstabilisant qui pourront progressivement être intégrés.

Plus tard, l'enfant grandit en capacité à sentir ce qui se produit chez autrui et repère plus facilement les différentes émotions qui se produisent en lui. Cela se tisse en parallèle de ses capacités de préhension et posturales. Autour de cinq ou six mois, ce processus intriqué ouvre l'enfant à une possibilité beaucoup plus grande d'explorer les choses par lui-même, selon son style.

S'ouvre alors pour le bébé une possibilité de découvrir un espace personnel. Le monde se présente à lui d'une façon beaucoup moins ménagée ou maternée. L'extériorité se montre bien davantage. Cette manifestation se produit sur le fond d'un monde qui la rend possible et, tout à la fois, amorti son irruption. Autrui peut alors progressivement se manifester dans son étrangeté. Le self peut, du même coup, s'apercevoir. Ainsi le bébé peut prendre conscience de manière concomitante de son point de vue et de celui d'autrui. La position dépressive, avec son cortège d'avancées développementales, devient alors prépondérante dans la dynamique psychique.

### **Mots clefs :**

extériorité, altérité, développement précoce, relation d'objet, phénoménologie, statistiques bayésiennes

**Title :**

dawn of exteriority in the shadow of the world.

an attempt to create a narrative of the development of the relationship to others and to the exteriority from birth and twelve or fifteen months.

**Abstract :**

It is very difficult to meet the experience of a baby. It remains largely unrepresentable. Nevertheless, it is probably useful, in the perinatal clinic, to try to find a kind of representation of it. This attempt is, therefore, useful and unfinishable. A narrative of the development of the relationship with others and with exteriority allows an approach of the baby's experience, while emphasizing, at the same time, that this experience remains elusive. Indeed, while a narrative allows a conceptual creativity, it also implies a distance between its content and its intent. For this work, this creation is supported by clinical consultations and a theoretical corpus that brings together developmental sciences, cognitive sciences (bayesian statistics), phenomenology and psychoanalysis.

The child, at birth, would be, in a way, already in the world. If it is not certain that the end of uterine life corresponds to the end of a first world, it is indubitable that the world of the newborn is then considerably - and particularly quickly - altered. Novelty presents itself to him very frequently. Certain new sensations/perceptions must certainly be uninterpretable. All this is not necessarily a source of trauma. However, it is very likely that the newborn, for a more or less long time, has to deal with an abundant or magmatic sensory experience.

Is the experience of the infant then magmatic, like its sensoriality, or is it only very close to a threatening magmatic experience? It most certainly depends on each infant, both on what would be unique to him, and on the environment in which he finds himself immersed. What Winnicott called the primary maternal preoccupation has the essential function of allowing a very fine parental adaptation to child's needs. This adaptation should enable the newborn to find again the sensory landmarks known during intra-uterine life, and to discover, at his own pace, aspects of the extra-uterine world in which he is immersed. Thus, the arrival in the world takes place within a mothered world where the child is exposed and introduced to what he is able to encounter.

Gradually, the child becomes able to explore the world in an organized way. His world then finds a certain inertia and a kind of stability where the incessant reorganizations slow down enough to allow him to gain a foothold in the world and in relationships. That's when probably the smile-responses start to happen.

During all this time and for several more months, the exteriority barely shows itself. The object is subjective, it follows the rhythm of the child. The child's world is equally built with adapted world (mothered-world) and more destabilizing elements that can gradually be integrated.

Later, the child grows in the ability to sense what is happening in others and more easily identifies the different emotions that occur in him. This builds in parallel with his gripping and postural abilities. Around five or six months, this intricate process opens up the child to a much greater possibility of exploring things on their own, according to their style.

This allows the baby to discover a personal space. The world presents itself to him in a way that is much less arranged or mothered. The exteriority shows itself much more. This manifestation occurs on the groundwork of a world that makes it possible and, at the same time, dampens its irruption. Others can then gradually manifest themselves in their strangeness. The self can, at the same time, perceive itself. Thus, the baby can simultaneously become aware of his point of view and that of others. The depressive position, with its whole developmental advances, then become preponderant in the psychic dynamic.

**Keywords :**

exteriority, alterity, early development, object-relation, phenomenology, bayesian statistics